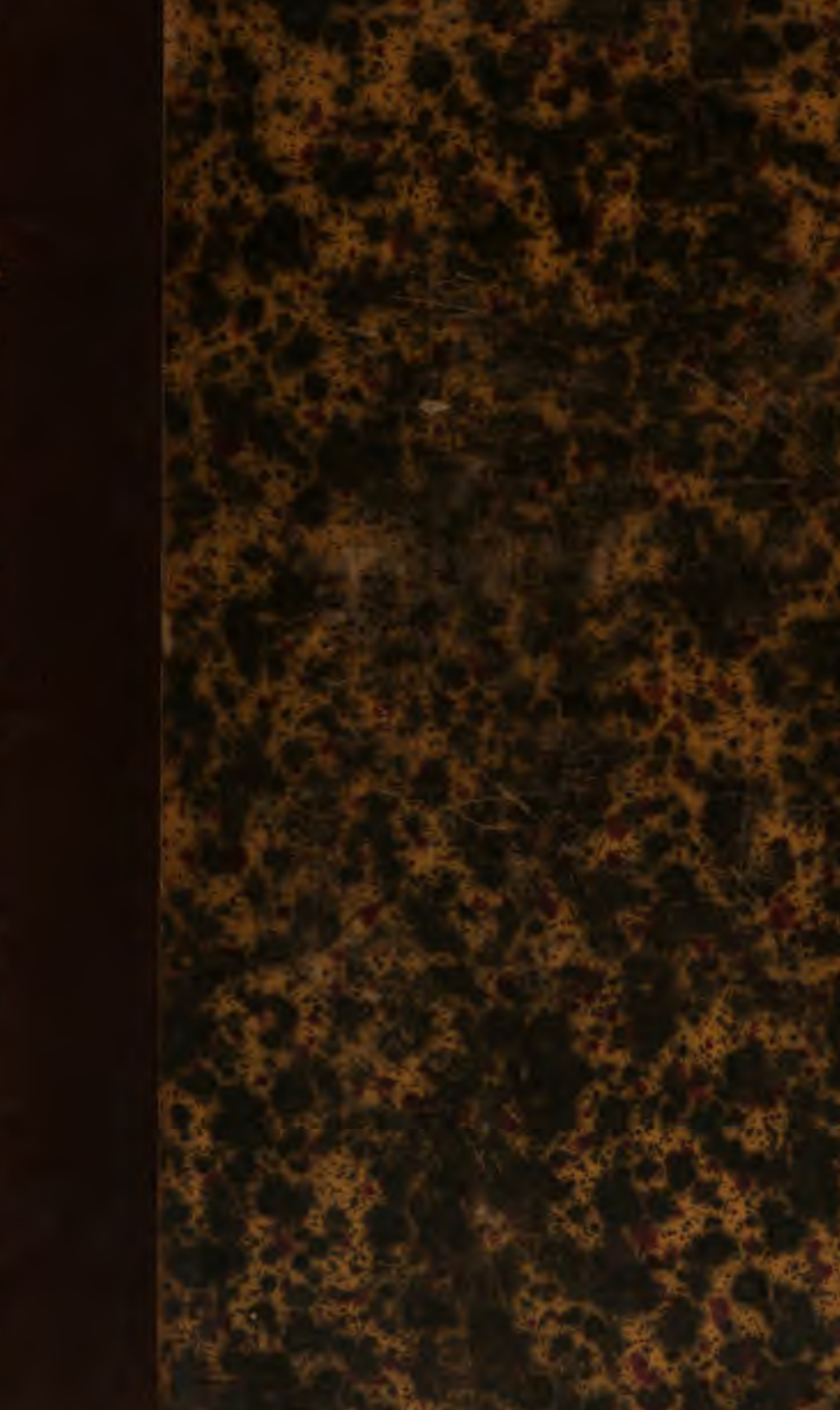
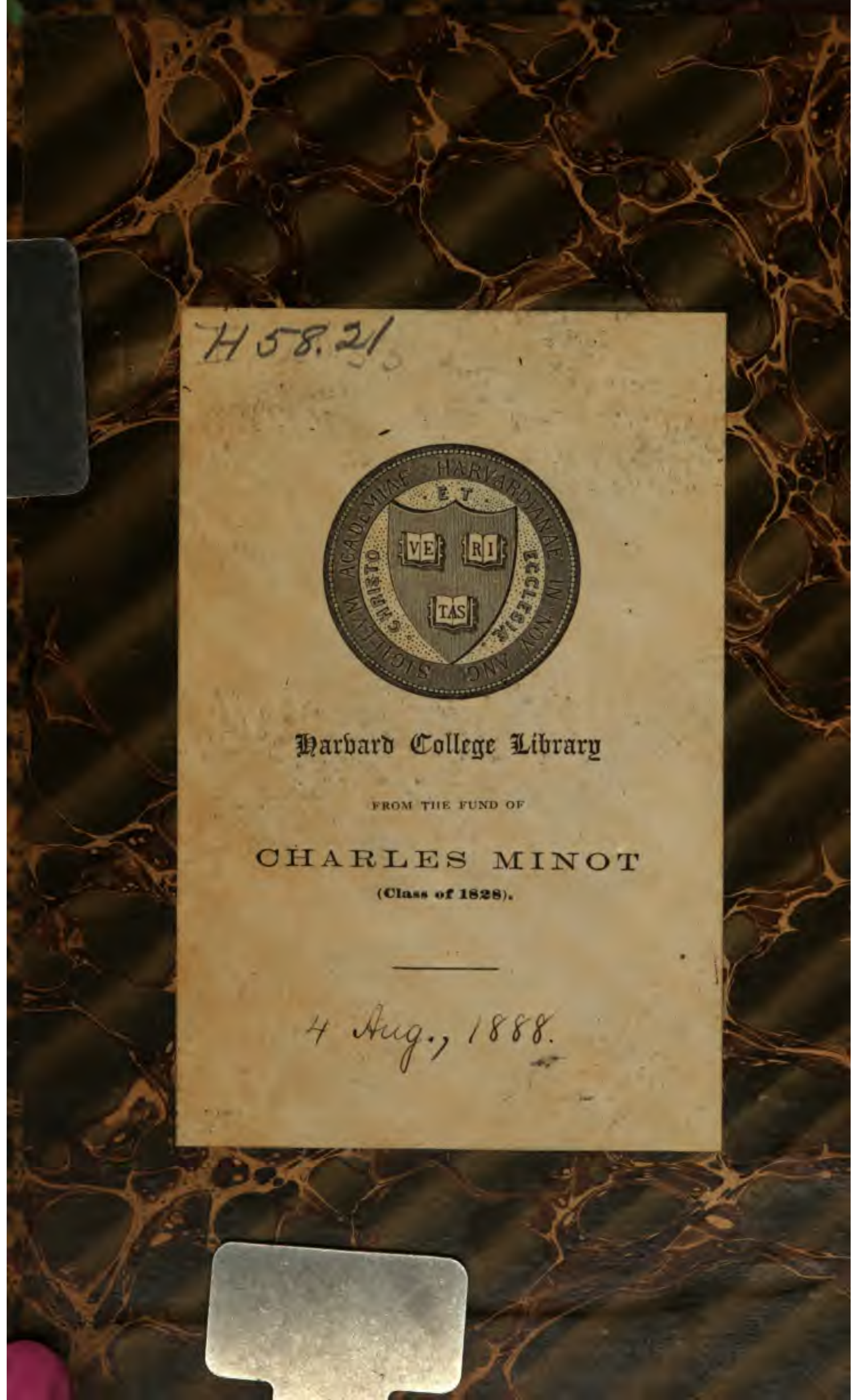
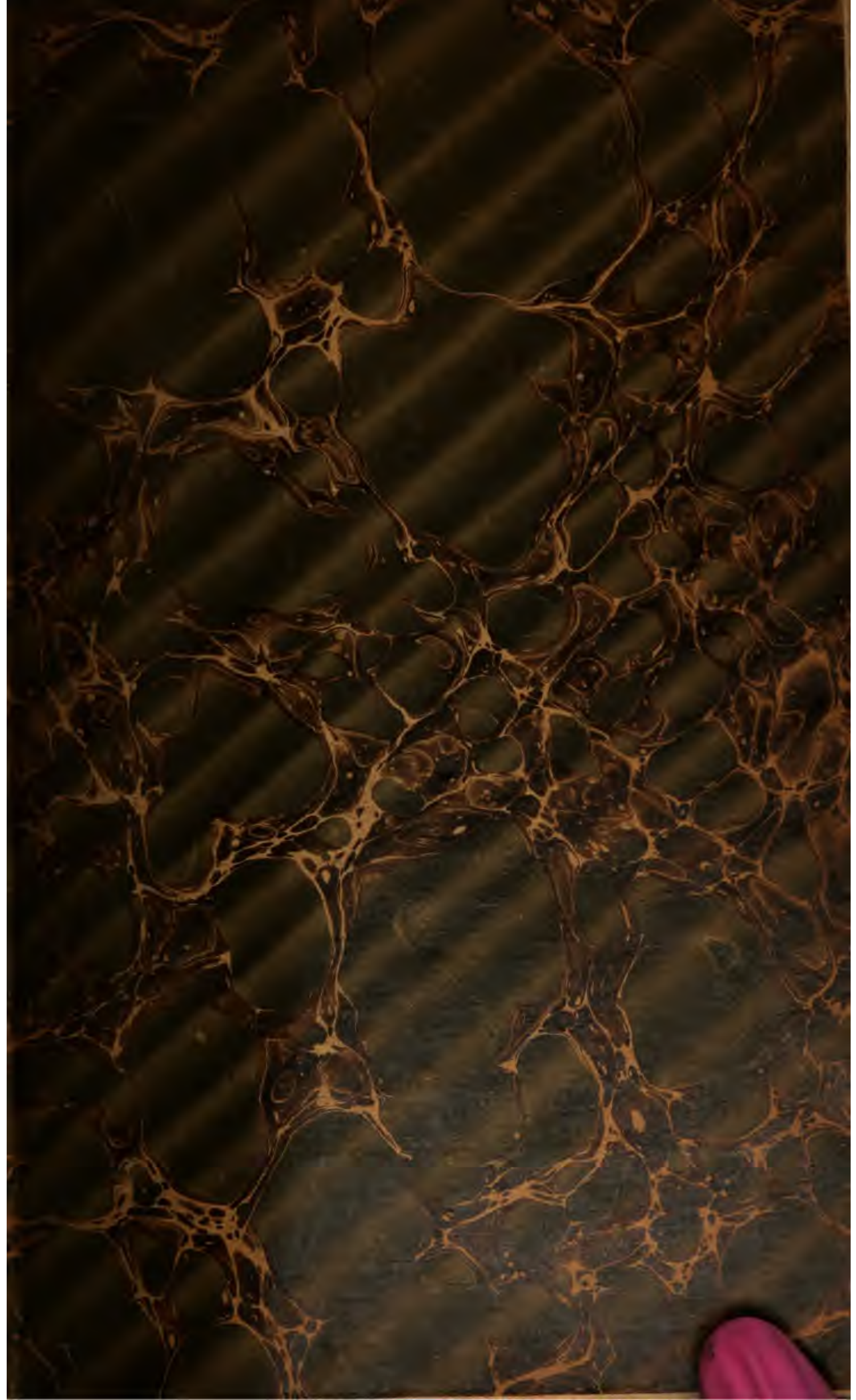



H 58.21
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS
Harvard College Library
FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
(Class of 1828).
4 Aug., 1888.





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

CHEZ
- FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
- LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
- BOSSANGE, Libraire, rue de Tournon, n° 6;
- VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME IX.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXII.

Minot fund.

HISTOIRE ANCIENNE
DES GRECS,
DES MACÉDONIENS, DES PERSES, ETC.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE
DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE,

DEPUIS L'AN DU MONDE 3840 JUSQU'A 3946.

IL semble que, depuis que la Macédoine et la Grèce sont soumises aux Romains, notre histoire, réduite désormais à deux principaux royaumes, celui de l'Égypte et celui de la Syrie, devrait devenir plus claire et plus intelligible que jamais. Je suis pourtant obligé d'avouer qu'elle sera plus obscure et plus embarrassée qu'elle ne l'a encore été, sur-tout par rapport au royaume de Syrie, où plusieurs rois, non-seulement se succèdent l'un à l'autre dans un intervalle assez court, mais règnent quelquefois ensemble conjointement et en même temps, jusqu'au nombre de trois ou quatre; ce qui forme un chaos difficile à débrouiller, et d'où j'ai

peine moi-même à me tirer. C'est ce qui m'engage à mettre ici par avance les noms, la suite et la durée du règne des rois d'Égypte et de Syrie. Ce petit abrégé chronologique pourra contribuer à jeter quelque clarté dans les faits qui sont fort compliqués, et servira comme de fil pour conduire le lecteur dans une espèce de labyrinthe, où les plus clairvoyants ont besoin de secours. Il allonge un peu l'ouvrage, mais on peut le passer, et n'y avoir recours que dans le besoin pour se remettre sur les voies: je ne l'insère ici que dans ce dessein.

Ce livre renferme l'espace de cent ans pour le royaume d'Égypte, depuis la vingtième année du règne de Ptolémée Philométor jusqu'au temps où Ptolémée Aulète fut chassé du trône, c'est-à-dire depuis l'an du monde 3845 jusqu'à l'an 3946.

Pour le royaume de Syrie, ce livre renferme aussi l'espace de près de cent ans, depuis Antiochus Eupator jusqu'à Antiochus l'Asiatique, sous qui la Syrie devint province de l'empire romain; c'est-à-dire depuis l'an du monde 3840 jusqu'à l'an 3939.

§ I. *Abrégé chronologique*[1] *de l'histoire des rois d'Égypte et de Syrie dont il est parlé dans ce livre.*

Ans du M.	ROIS D'ÉGYPTE.	ROIS DE SYRIE.
3824.	PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR. Il règne un peu plus de 34 ans. Ce livre ne renferme que les quatorze dernières années de son règne.	

[1] Cet abrégé chronologique donne lieu à plus d'une observation; elles seront placées successivement dans le cours de ce vingt-unième livre. — L.

ROIS D'ÉGYPTE.	ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
Brouilleries entre Philométor et son frère cadet Evergète, ou Physcon.			
	ANTIOCHUS EUPATOR, âgé de neuf ans, succède à son père Antiochus Épiphane. Il ne règne que deux ans.		3840.
	DÉMÉTRIUS SOTER, fils de Séleucus Philopator, s'étant échappé de Rome, monte sur le trône.		3842.
	Bala, sous le nom d'Alexandre, se donnant pour le fils d'Antiochus Épiphane, s'empare du trône de Syrie. Il est soutenu par les Romains. Démétrius est tué dans une bataille. Il avait régné douze ans.		3851.
	ALEXANDRE BALA. Il règne cinq ans, à peu de chose près. Ptolémée Philométor se déclare contre lui en faveur de Démétrius Soter.		3854.
PTOLÉMÉE EVERGÈTE, autrement dit *Physcon*, frère de Philométor, monte sur le trône, et épouse Cléopatre, femme de Philométor.	DÉMÉTRIUS NICATOR.		3859
		ANTIOCHUS THÉOS, fils de Bala, soutenu par Thryphon, s'empare d'une partie du royaume.	3860.
		DIODOTE TRYPHON, après s'être défait de son pupille Antiochus, monte sur le trône.	3861.
	Démétrius marche contre les Parthes, qui le font prisonnier et le retiennent. Il avait régné sept ans.		3863.
		ANTIOCHUS SIDÈTE, frère de Démétrius, après avoir vaincu et fait mourir Tryphon, est déclaré roi. Cléopatre, femme de Démétrius, l'épouse.	3864.

Ans du M.	ROIS D'ÉGYPTE.	ROIS DE SYRIE.	
3873.			Antiochus Sidète marche contre les Parthes.
3874.	Physcon chasse Cléopatre, sa femme, et épouse sa fille, nommée aussi Cléopatre. Il est obligé de s'enfuir. Les Alexandrins rendent le gouvernement à Cléopatre, sa première femme.	Démétrius Nicator règne de nouveau en Syrie.	Les Parthes renvoient Démétrius en Syrie. Antiochus est tué.
3877.	Physcon remonte sur le trône.	Démétrius est tué par Zébina. Cléopatre, femme de Démétrius, conserve après sa mort une partie du royaume.	ALEXANDRE ZÉBINA, soutenu par Physcon, chasse du trône Démétrius, qui bientôt après est tué.
3880.		SÉLEUCUS V, fils aîné de Démétrius, est déclaré roi, et bientôt après tué par Cléopatre.	
3881.		ANTIOCHUS GRYPUS, son cadet, est mis en sa place par Cléopatre.	
3882.	Physcon donne sa fille Tryphène à Grypus.		Zébina est vaincu par Grypus, et meurt peu de temps après.
3884.		Cléopatre songe à empoisonner Grypus, et est elle-même empoisonnée.	
3887.	Mort de Physcon. Il avait régné 29 ans. PTOLÉMÉE LATHYRE, ou SOTER succède à Physcon. Cléopatre, sa mère, l'oblige à répudier Cléopatre, sa sœur aînée, et à épouser Sélène, sa sœur cadette. Cléopatre donne le royaume de Cypre à Alexandre, son fils cadet.		
3890.			ANTIOCHUS LE CYZICÉNIEN, fils de Cléopatre et d'Antiochus Sidète, prend les

ROIS D'ÉGYPTE.	ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
		armes contre Grypus.	
		Cléopatre, que Lathyre avait été obligé de répudier, épouse le Cyzicénien. Elle est tuée par l'ordre de Tryphène, femme de Grypus.	3891.
		Le Cyzicénien remporte une victoire sur Grypus, et le chasse de Syrie.	3892.
	Grypus se raccommode avec son frère le Cyzicénien.	Les deux frères se raccommodent, et partagent entre eux l'empire de Syrie.	3893.
Cléopatre chasse Lathyre d'Égypte: il avait régné dix ans. Elle lui substitue Alexandre, son frère cadet.			3897.
Elle donne en mariage à Antiochus Grypus sa fille Sélène, qu'elle avait ôtée à Lathyre.		Cléopatre donne sa fille Sélène en mariage à Antiochus Grypus.	3903.
	Mort de Grypus. Il avait régné 27 ans. Séleucus, son fils, lui succède.		3907.
		Antiochus le Cyzicénien est vaincu, et mis à mort.	3910.
	Séleucus est vaincu par Eusèbe, et brûlé dans Mopsueste.	Antiochus Eusèbe, fils du Cyzicénien, se fait déclarer roi. Eusèbe épouse Sélène, veuve de Grypus.	3911.
	Antiochus XI, frère de Séleucus, et second fils de Grypus[1], prend le diadême, et est tué par Eusèbe.		3912.
	Philippe, son		3913.

Ans du M.	ROIS D'ÉGYPTE.	ROIS DE SYRIE.	
		frère, troisième fils de Grypus, lui succède.	
3914.		DÉMÉTRIUS EUCHÈRE, quatrième fils de Grypus, est établi roi à Damas par le secours de Lathyre.	
3915.	Alexandre tue sa mère Cléopatre.		
3916.	Alexandre lui-même est chassé : il avait régné dix-neuf ans. Il meurt peu de temps après. Lathyre est rappelé.		Eusèbe, vaincu par Philippe et Démétrius, se retire chez les Parthes.
3918.			Il est rétabli sur le trône par leur moyen.
3919.		Démétrius, ayant été pris par les Parthes, ANTIOCHUS DIONYSUS, cinquième fils de Grypus, est établi sur le trône de Damas, et est tué l'année suivante.	
3921.		Les Syriens, fatigués de tant de divisions et de changements, choisissent pour roi TIGRANE, roi d'Arménie. Il régna par un vice-roi pendant 14 ans.	
			Eusèbe se réfugie en Cilicie, où il demeure caché. Sélène, sa femme, conserva une partie de la Phénicie et de la Célésyrie, et donna une bonne éducation à ses deux fils.
3923.	Mort de Lathyre. ALEXANDRE II, fils d'Alexandre I,		

ROIS D'ÉGYPTE.	ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
protégé par Sylla, est nommé roi. Il épouse Cléopatre, autrement dite Bérénice, et la tue dix jours après. Il régna quinze ans.			
	Tigrane rappelle de Syrie Mégadate, vice-roi, qui y commandait en son nom depuis 14 ans.	La Syrie se trouvant dégarnie, ANTIOCHUS L'ASIATIQUE, fils d'Antiochus Eusèbe, prend possession de quelques endroits du pays, et y règne pendant quatre ans.	3935.
Les Alexandrins chassent Alexandre. PTOLÉMÉE AULÈTE, bâtard de Lathyre, est mis à sa place.		Pompée dépouille Antiochus l'Asiatique de ses états, et réduit la Syrie en province de l'empire romain. C'est en lui que finit la maison des Séleucides.	3939.

§ II. *Antiochus Eupator, âgé de neuf ans, succède à son père Antiochus Épiphane dans le royaume de Syrie. Démétrius, qui depuis long-temps était en ôtage à Rome, demande inutilement de retourner en Syrie. Célèbres victoires remportées par Judas Machabée sur les généraux du roi de Syrie, et sur le roi même en personne. Longues brouilleries des deux frères Ptolémée, rois d'Égypte, terminées enfin par une heureuse paix.*

Nous avons long-temps [1] perdu de vue l'histoire des rois de Syrie, et celle des rois d'Égypte, qui pour l'or-

[1] On en a parlé en dernier lieu vers la fin du livre XVIII, art. II, § 2 et 3.

dinaire sont assez liées ensemble. Je vais maintenant les reprendre, pour ne les plus interrompre dans la suite.

An. M. 3840.
Av. J. C. 164.
Appian. in Syr. p. 117.
I Machab. 6, 17; II, 9, 29, et 10, 10-13.
Joseph. Antiq. Jud. l. 12, c. 14.

Antiochus, surnommé *Eupator*, âgé de neuf ans seulement, succéda à son père, Antiochus Épiphane, dans le royaume de Syrie. Ce dernier, en mourant, fit venir Philippe son favori, qui avait été élevé avec lui. Il lui donna la régence du royaume pendant la minorité de son fils, et lui mit entre les mains sa couronne, son cachet, et toutes les autres marques de la royauté, en lui recommandant sur-tout d'employer tous ses soins à élever son fils de la manière la plus propre à lui enseigner l'art de régner.

Philippe, en arrivant à Antioche, trouva qu'un autre avait déja usurpé l'emploi que la confiance du feu roi lui avait destiné. Lysias, sur les premiers avis de la mort d'Épiphane, avait d'abord mis sur le trône Antiochus, son fils, dont il était gouverneur, et avait pris avec sa tutelle les rênes du gouvernement, sans avoir aucun égard à la disposition qu'avait faite le roi en mourant. Philippe vit bien qu'il n'était pas alors en état de la lui disputer. Il se retira en Égypte, dans l'espérance de trouver à cette cour l'assistance dont il avait besoin pour rentrer dans ses droits et chasser l'usurpateur.

A peu près dans ce temps-là, Ptolémée Macron, gouverneur de la Célésyrie et de la Palestine, d'ennemi qu'il avait été jusque-là des Juifs, était tout d'un coup devenu leur ami, touché, dit l'Écriture, des injustices criantes que l'on avait commises à leur égard. Il fit relâcher la rigueur de la persécution contre eux, et employa tout son crédit pour leur procurer la paix.

Par cette conduite il donna prise sur lui à ses ennemis. Ils prévenaient le roi contre lui en le lui représentant sans cesse comme un traître, parce qu'il avait effectivement trahi les intérêts de son premier maître Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, qui lui avait confié le gouvernement de l'île de Cypre, et qu'il avait livré cette île à Antiochus Épiphane en entrant à son service : car, quelque avantageuse que leur fût la trahison, ils haïssaient le traître, comme c'est l'ordinaire. Enfin ils firent tant par leurs clameurs et leurs cabales, qu'on lui ôta son gouvernement, et qu'il fut donné à Lysias. On ne lui donna même ni aucun autre poste, ni aucune pension pour se soutenir honorablement. Il n'eut pas assez de force d'esprit pour supporter cette chute. Il prit du poison, et en mourut : fin qu'avait bien méritée sa trahison, et la part qu'il avait eue à l'injuste et cruelle persécution des Juifs.

I Machab. 1-68. II Machab. 10, 14-38.

Judas Machabée cependant signalait son courage par plusieurs victoires considérables qu'il remporta sur les ennemis du peuple de Dieu, qui lui faisaient toujours une guerre implacable. Le peu de temps qu'Antiochus Épiphane survécut aux dispositions favorables qu'il témoigna pour les Juifs ne lui avait pas permis de révoquer en forme l'ordonnance qui les obligeait à changer de religion. La cour de Syrie, qui regardait toujours les Juifs comme des rebelles qui voulaient se soustraire à sa domination, et qui avait un intérêt pressant d'y faire rentrer un peuple si voisin et si puissant, n'eut point d'égard à quelques démonstrations passagères de bonté du prince mourant; elle suivit toujours les mêmes principes de politique, et continua toujours de regarder comme ennemie une nation qui cherchait à

secouer le joug de la tyrannie et à se maintenir dans la liberté de conscience par rapport à sa religion. Telles étaient les dispositions de la Syrie à l'égard des Juifs.

An. M. 3841. Av. J. C. 163. Polyb. Leg. 107. Justin. l. 34, cap. 3. Appian. in Syr. p. 117.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator, qui, depuis l'année que mourut son père, avait toujours continué de demeurer en ôtage à Rome, était dans sa vingt-troisième année quand il apprit la mort d'Antiochus Épiphane, et l'avénement d'Eupator son fils à la couronne, qu'il prétendait lui appartenir de droit comme fils du frère aîné d'Épiphane. Il proposa au sénat de le rétablir sur le trône de son père; et pour l'y engager, il lui représenta qu'ayant été élevé à Rome dès son bas âge, il la regardait toujours comme sa patrie, les sénateurs comme ses pères, et leurs fils comme ses frères. Le sénat eut plus d'égard aux intérêts de la république qu'au droit de Démétrius, et jugea qu'il serait plus avantageux aux Romains qu'il y eût un roi mineur sur le trône de Syrie qu'un prince comme Démétrius, qui pourrait dans la suite leur devenir formidable. Ainsi ils firent un décret pour confirmer Eupator, et envoyèrent en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius, et L. Aurélius, avec le caractère d'ambassadeurs, pour y régler toutes choses conformément aux articles du traité fait avec Antiochus-le-Grand. Leur vue était d'affaiblir de toutes les manières possibles les forces du royaume. Les mêmes ambassadeurs furent chargés d'accommoder, s'il était possible, les différends des deux rois d'Égypte.

II Machab. 11, 1-38; 10, 1-37; 13, 1-24; I Machab. 5, 65-68; 6,

Lysias, effrayé des victoires de Judas Machabée, forma une armée de quatre-vingt mille hommes de pied, prit toute la cavalerie du royaume avec quatre-vingts éléphants, et mena lui-même toutes ses forces

19-63.
Joseph. Antiq. Jud. lib. 12.

dans la Judée, résolu de mettre à Jérusalem des habitants étrangers et attachés au culte des idoles. Il y ouvrit la campagne par le siége de Bethsura, forteresse entre Jérusalem et l'Idumée. Judas Machabée et tout le peuple conjurent le Seigneur avec larmes d'envoyer un bon ange pour le salut d'Israël. Pleins de confiance, ils se mettent en campagne. Lorsqu'ils marchaient tous ensemble avec un courage assuré, il parut au sortir de Jérusalem un homme [1] à cheval qui marchait devant eux. Il était vêtu d'un habit blanc avec des armes d'or, et une lance qu'il tenait à la main. Cette vue les remplit d'une nouvelle ardeur. Ils se jetèrent sur les ennemis comme des lions, tuèrent douze mille six cents hommes, et obligèrent tout le reste de fuir, la plupart blessés et sans armes.

Après cet échec, Lysias, ennuyé d'une guerre si malheureuse [2], et *comprenant*, dit l'Écriture, *que les Juifs étaient invincibles lorsqu'ils s'appuyaient sur le secours du Dieu tout-puissant*, fit un traité avec Judas et le peuple juif, et Antiochus le ratifia. Un des articles de cette paix fut que l'ordonnance d'Antiochus Épiphane, qui obligeait les Juifs de se conformer à la religion des Grecs, serait révoquée et cassée, et qu'ils auraient par-tout la liberté de vivre selon leurs lois particulières.

Cette paix ne fut pas de longue durée. Les peuples, voisins étaient trop ennemis des Juifs pour les laisser en repos. Judas les vainquit en plusieurs combats. Timothée, l'un des généraux du roi, rassembla toutes ses

[1] C'était un ange : peut-être saint Michel, protecteur du peuple de Dieu.

[2] « Intelligens invictos esse Hebræos, omnipotentis Dei auxilio innitentes. » (*II Machab.* 11, 13.)

forces et forma une armée de six vingt mille hommes de pied, sans compter la cavalerie, qui en faisait encore deux mille cinq cents. Judas, plein de confiance dans le Dieu des armées, alla à sa rencontre avec des troupes bien inférieures pour le nombre, l'attaqua, et le défit. Timothée perdit dans cette bataille trente mille hommes, et eut bien de la peine lui-même à se sauver. Cette défaite fut suivie de plusieurs avantages que remporta Judas, qui firent voir que Dieu seul est la source du courage, de l'intrépidité et de l'heureux succès des armes. Il le montrait sensiblement, par la protection éclatante qu'il donnait à un peuple dont il était le conducteur d'une manière particulière.

On mit sur pied une nouvelle armée de cent mille hommes d'infanterie, avec vingt mille chevaux, trente-deux éléphants et trois cents chariots de guerre. Le roi en personne, avec Lysias, le régent du royaume, se mit à sa tête, et entra dans la Judée. Judas, comptant sur la toute-puissance de Dieu, créateur de l'univers, et ayant exhorté ses gens à combattre jusqu'à la mort, alla se poster vis-à-vis du camp du roi. Après avoir donné aux siens pour cri de guerre, LA VICTOIRE DE DIEU, il choisit les plus braves de son armée, et tomba avec eux pendant la nuit sur le quartier du roi. Ils tuèrent quatre mille hommes, et s'en retournèrent après avoir rempli tout son camp de trouble et d'effroi.

Quoique le roi connût par là le courage extraordinaire des Juifs, il ne douta point qu'ils fussent enfin accablés par le grand nombre de ses troupes et de ses éléphants. Il résolut donc d'en venir à une bataille générale. Judas, sans être intimidé par ce terrible appareil, s'avança avec son armée. On en vint aux mains,

et les Juifs tuèrent un grand nombre d'ennemis. Alors le célèbre Éléazar, voyant un éléphant, plus grand que les autres, couvert des armes du roi, et croyant que le roi lui-même était dessus, se sacrifia pour délivrer son peuple et pour s'acquérir un nom immortel. Il courut hardiment à l'éléphant au travers du bataillon, tuant à droite et à gauche, et renversant tout ce qui se présentait devant lui. Puis, s'étant mis sous le ventre de la bête, il la perça, la fit tomber, et fut écrasé lui-même par sa chute.

Cependant Judas et les siens se battaient avec une résolution extraordinaire. Mais à la fin, épuisés de fatigue, et ne pouvant soutenir plus long-temps l'effort des ennemis, ils prirent le parti de la retraite. Le roi, les ayant suivis, assiégea la forteresse de Bethsura. Cette place, après une longue et vigoureuse résistance, fut obligée, faute de vivres, de se rendre par capitulation.

De là Antiochus marcha vers Jérusalem, et forma le siége du temple. Ceux qui le défendaient étaient déja réduits à la même nécessité que ceux de Bethsura, et auraient été obligés de se rendre comme eux, si la Providence ne les eût dégagés par un incident imprévu. J'ai remarqué que Philippe s'était retiré en Égypte, dans l'espérance d'y trouver de l'assistance contre Lysias; mais la brouillerie qui était survenue entre les deux frères qui régnaient conjointement, comme il a été dit ailleurs, le désabusa bientôt. Voyant qu'il n'avait rien à espérer de ce côté-là, il retourna dans l'Orient, y ramassa quelques troupes de Mèdes et de Perses, et, profitant de l'absence du roi pendant son expédition en Judée, il s'empara de la capitale de l'em-

pire. Sur cette nouvelle, Lysias jugea qu'il était nécessaire de faire la paix avec les Juifs, afin de tourner ses armes contre son rival en Syrie. La paix se fit donc à des conditions fort avantageuses et fort honorables. Antiochus la jura, et on le laissa entrer dans les fortifications du temple, dont la vue l'effraya si fort, que, contre la foi donnée, contre le serment qu'il avait fait en jurant la paix, il les fit démolir avant que de partir pour la Syrie. Le prompt retour d'Antiochus chassa Philippe d'Antioche, et mit fin à sa courte régence, et bientôt après à sa vie.

An. M. 3842. Av. J. C. 162. Porphyr. in Gr. Eus. Scalig. pag. 60 et 68. Diod. in Excerpt. Vales. p. 322. Val. Max. lib. 5, c. 1. Polyb. Leg. 115. Liv. Epitom. lib. 46.

La brouillerie des deux Ptolémée dont je viens de parler alla si loin, que le sénat romain ordonna aux ambassadeurs qu'il avait envoyés en Syrie de passer à Alexandrie, et de faire tous leurs efforts pour les remettre bien ensemble. Avant qu'ils y arrivassent, Physcon, le plus jeune, surnommé aussi *Évergète*, avait déja chassé son frère Philométor [1] : celui-ci s'embarqua pour l'Italie et aborda à Brunduse ; de là il fit le reste du chemin à pied, fort mal habillé, avec fort peu de suite, et vint demander au sénat le secours dont il avait besoin pour remonter sur le trône.

Dès que Démétrius, fils de Séleucus Philopator, roi de Syrie, qui était encore en ôtage à Rome, apprit le triste état où était réduit ce prince fugitif, il lui fit faire des robes royales et un équipage, afin qu'il pût paraître à Rome en roi, et alla au-devant de lui avec tout ce qu'il lui avait fait préparer. Il le rencontra à

[1] Ce fut au contraire Évergète II qui se rendit à Rome, pour demander qu'on lui rendît le trône qui avait été donné à Philométor seul. Polybe ne laisse aucun doute à cet égard, puisqu'il se sert des expressions Πτολεμαῖος ὁ νεώτερος (XXXI, 18). Rollin a été trompé en ceci par l'ouvrage de Vaillant. — L.

vingt-six milles, c'est-à-dire à neuf ou dix lieues de Rome. Ptolémée lui témoigna une grande reconnaissance de la bonté qu'il avait pour lui et de l'honneur qu'il lui faisait; mais il ne crut pas devoir accepter son présent, ni lui permettre de l'accompagner le reste du voyage. Il l'acheva à pied, et avec le même cortége qu'il avait eu jusque-là, et le même habit : il entra à Rome de cette manière, et alla loger chez un peintre d'Alexandrie qui avait une fort petite maison : il voulut, par toutes ces circonstances, marquer mieux la misère où il était réduit, et émouvoir la compassion des Romains.

Quand on eut appris son arrivée, on le fit prier de venir au sénat, qui lui fit des excuses de ce qu'il n'avait pas préparé une maison pour le loger, et de ce qu'à son entrée il ne lui avait pas rendu les honneurs qu'il avait coutume de rendre aux princes de son rang. Il l'assura que ce n'était pas manque de considération pour sa personne, ni par négligence; mais que sa venue l'avait surpris, et qu'elle avait été tenue si secrète, qu'on ne l'avait apprise que lorsqu'il était déja dans Rome. Ensuite, après l'avoir exhorté à quitter l'habit qu'il portait, et à demander audience pour exposer en plein sénat le sujet de son voyage, il fut conduit par quelques sénateurs dans une maison proportionnée à sa naissance; et on chargea un des questeurs ou trésoriers de le faire servir, et de lui fournir aux dépens du public tout ce qui lui était nécessaire pendant son séjour à Rome.

Quand on lui eut donné audience, et qu'il eut représenté son état aux Romains, ils résolurent aussitôt son rétablissement, et députèrent deux sénateurs,

avec le caractère d'ambassadeurs, pour aller avec lui à Alexandrie faire exécuter leur decret. Ils le ramenèrent effectivement, et réussirent à faire l'accommodement entre les deux frères. On donna la Libye et la Cyrénaïque à Physcon; Philométor eut l'Égypte et l'île de Cypre; et ils furent déclarés indépendants l'un de l'autre dans les états qu'on leur assignait à chacun. Le traité et l'accord furent scellés par les sacrifices et les serments ordinaires.

Mais et les sacrifices et les serments n'étaient depuis long-temps, parmi la plupart des princes, que de simples cérémonies pour la formalité, et qu'ils croyaient ne les obliger à rien; et ce sentiment n'est que trop ordinaire. Bientôt après, le cadet des deux rois, mécontent de la portion qui lui était échue, en porta ses plaintes au sénat. Il demanda que le traité de partage fût cassé, et qu'on le remît en possession de l'île de Cypre. Il alléguait pour raison qu'il avait été forcé par la nécessité des temps à consentir aux propositions de son frère, et que, quand on lui accorderait Cypre, sa part n'égalerait pas encore à beaucoup près celle de son aîné. Ménithylle [1], député à Rome par l'aîné, fit voir que Physcon tenait de la bonté de son frère, non-seulement la Libye et la Cyrénaïque, mais la vie même : qu'il s'était fait haïr des peuples par ses violences, à un tel point, qu'ils ne lui auraient laissé ni le gouvernement ni la vie, si son frère, en se rendant médiateur, ne l'avait arraché à leur ressentiment : que pour-lors, sauvé de ce péril, il s'était cru trop heureux de régner sur la région qui lui avait été cédée; que le

[1] Les manuscrits portent *Ményllе*. — L.

traité avait été ratifié en présence des autels, et que de part et d'autre on avait juré de se tenir parole. Quintius et Canuléius, qui avaient fait l'accord entre les deux frères, attestèrent la vérité de tout ce que Ménithylle avançait.

Le sénat, voyant qu'en effet le partage n'était point égal, profita habilement de la querelle des deux frères pour diminuer les forces du royaume d'Égypte en les divisant, et accorda au cadet ce qu'il demandait : car telle était la politique des Romains (c'est Polybe qui fait cette réflexion) : ils mettaient à profit les querelles et les différends des princes pour étendre et affermir leur domination, et se conduisaient de telle façon à leur égard, que, pendant qu'ils n'agissaient que pour leur intérêt propre, on leur avait encore obligation. Comme donc la grande puissance de l'Égypte leur faisait craindre qu'elle ne devînt trop formidable, si elle tombait entre les mains d'un souverain qui en sût faire usage, ils adjugèrent l'île de Cypre à Physcon. Démétrius, qui ne perdait point de vue le trône de Syrie, et qui de son côté avait intérêt qu'un prince aussi puissant que le roi d'Égypte ne demeurât pas maître de l'île de Cypre, avait appuyé la demande de Physcon de tout son crédit. Les Romains firent partir avec ce dernier T. Torquatus et Cn. Mérula pour l'en aller mettre en possession.

Pendant le séjour que ce prince fit à Rome, il eut occasion de voir souvent Cornélia, la mère des Gracques, et lui fit proposer de l'épouser. Mais, étant fille de Scipion l'Africain, et veuve de Tibérius Gracchus, qui avait été deux fois consul et censeur, elle rejeta ses offres, et crut qu'il était plus honorable pour elle

Plut. in Tib. Graccho, pag. 824.

d'être une des premières dames de Rome que reine de Libye avec Physcon.

Physcon partit de Rome avec les deux ambassadeurs romains. Leur plan était de ménager une entrevue entre les deux frères sur la frontière, et de les amener, par la voie de la négociation, à l'accommodement que le sénat avait réglé. Philométor ne s'expliqua point d'abord ouvertement : il traîna l'affaire en longueur sous différents prétextes, cherchant à gagner du temps, et prenant des mesures secrètes contre son frère. Enfin il déclara nettement qu'il était résolu de s'en tenir au premier traité, et qu'il n'en ferait point d'autre.

An. M. 3843. Av. J. C. 161. Polyb. Leg. 132. Id. in Excerpt. Vales. pag. 197. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 334.

Cependant les Cyrénéens, informés de la mauvaise conduite de Physcon, pendant qu'il avait été le maître du gouvernement à Alexandrie, prirent une si forte aversion pour lui, qu'ils résolurent de lui fermer l'entrée de leur pays les armes à la main. On ne doutait point que Philométor n'eût travaillé sous main à exciter ces troubles. Physcon, qui avait été vaincu par les rebelles dans une bataille, ayant perdu presque toute espérance, fit partir deux députés avec les ambassadeurs romains qui s'en retournaient, et les chargea de porter ses plaintes contre son frère au sénat, et de solliciter sa protection. Le sénat, piqué contre Philométor du refus qu'il faisait d'évacuer l'île de Cypre selon son décret, déclara qu'il n'y avait plus ni amitié ni alliance entre lui et les Romains, et ordonna à son ambassadeur de sortir de Rome dans cinq jours.

Physcon trouva le moyen de se rétablir dans la Cyrénaïque; mais il s'y fit haïr si généralement de ses sujets par sa mauvais conduite, que quelques-uns d'entre eux se jetèrent sur lui, le blessèrent en plusieurs

endroits, et le laissèrent pour mort sur la place. Il s'en prit à Philométor son frère; et, dès qu'il fut guéri de ses blessures, il entreprit de nouveau le voyage de Rome. Il y fit ses plaintes contre lui au sénat, montra les cicatrices de ses blessures, et l'accusa d'avoir mis en œuvre les assassins qui avaient fait le coup. Quoique Philométor fût le prince du monde le plus doux, et qui aurait dû être le moins soupçonné d'une action si noire et si barbare, le sénat, qui était toujours piqué du refus qu'il avait fait de se soumettre à son réglement à l'égard de l'île de Cypre, prêta l'oreille à cette fausse accusation avec trop de facilité. Il se laissa si fort prévenir contre lui, qu'il ne voulut pas même entendre ce que ses ambassadeurs avaient à dire pour en prouver la fausseté : on leur envoya l'ordre de sortir de Rome incessamment. Outre cela, le sénat nomma cinq commissaires pour conduire Physcon en Cypre, et le mettre en possession de cette île, et il écrivit à tous ses alliés des environs de l'aider pour cet effet de leurs troupes.

An. M. 3847.
Av. J. C. 157.

Par ce moyen Physcon, avec une armée qui lui parut suffisante pour le dessein qu'il avait, débarqua dans l'île. Philométor, qui s'y était rendu en personne, le battit, et l'obligea à se renfermer dans la ville de Lapitho [1], où il fut bientôt investi, assiégé, et enfin pris et mis entre les mains de ce frère qu'il avait si cruellement outragé. L'extrême bonté de Philométor parut bien dans cette occasion. Après tout ce que Physcon avait fait contre lui, on s'attendait que, le tenant en son pouvoir, il lui ferait sentir son indignation

[1] *Lapethus* ou *Lapithus*. — L.

et sa vengeance. Il lui pardonna tout; et, non content d'oublier ses fautes, il lui rendit même la Libye et la Cyrénaïque, et y ajouta encore quelque dédommagement pour tenir place de l'île de Cypre qu'il retenait [1]. Cet acte de générosité mit fin à la guerre entre les deux frères. Elle ne recommença plus, et les Romains eurent honte de traverser plus long-temps un prince d'une clémence si extraordinaire. Il n'est point de lecteur qui ne rende secrètement un hommage d'estime et d'admiration à une action si généreuse. Ce sentiment, qui sort du fond de la nature, et qui prévient toutes les réflexions, marque quelle grandeur, quelle noblesse il y a dans l'oubli et le pardon des injures, et quelle bassesse d'ame dans le ressentiment d'un vindicatif.

[1] Il lui promit de lui donner sa fille en mariage. — L.

§ III. *Octavius, ambassadeur des Romains en Syrie, y est tué. Démétrius se sauve de Rome, fait périr Eupator, monte sur le trône de Syrie, et prend le surnom de* Soter. *Il fait la guerre aux Juifs. Victoires réitérées de Judas Machabée : Mort de ce grand homme. Démétrius est reconnu roi par les Romains. Il s'abandonne aux plaisirs et à l'ivrognerie. Alexandre Bala forme contre lui une conspiration. Démétrius est tué dans un combat. Alexandre épouse la fille de Ptolémée Philométor. Temple bâti par les Juifs en Égypte. Démétrius, fils du premier de ce nom, revendique le trône de Syrie. Alexandre périt. Ptolémée Philométor meurt en même temps.*

An.M. 3842.
Av. J. C. 162.
Appian. in Syr. p. 117.
Polyb. Leg. c. 114 et 122.
Cic. Philip. 9, n. 4, 5.
Justin. l. 34, cap. 3.

Nous avons vu que le principal objet de la commission des trois ambassadeurs romains, Cn. Octavius, Sp. Lucrétius et L. Aurélius, qui passèrent d'abord en Égypte, avait été d'aller régler les affaires de la Syrie. Quand ils y furent arrivés, ils trouvèrent que le roi avait plus de vaisseaux et d'éléphants que le traité fait avec Antiochus-le-Grand après la bataille du mont Sipyle ne portait. Ils firent brûler les vaisseaux et tuer les éléphants qui se trouvèrent passer le nombre stipulé dans le traité, et réglèrent toutes les autres choses de la manière qui leur parut la plus avantageuse aux Romains. Ce traitement parut insupportable, et souleva l'esprit du peuple contre eux. Un nommé Leptine en fut si indigné, que de rage il se jeta sur Octavius [1]

[1] Cet Octavius avait été consul quelques années auparavant, et il était le premier de sa famille qui fût parvenu à cet honneur (Cic. *Phil.* 9,

pendant qu'il était au bain, et le tua. On soupçonna Lysias, régent du royaume, d'avoir trempé sous main dans cet assassinat. On envoya aussitôt des ambassadeurs à Rome pour justifier le roi, et protester qu'il n'avait eu aucune part à cet attentat. Le sénat les renvoya sans leur donner aucune réponse, pour marquer par ce silence combien il était indigné du meurtre commis dans la personne d'Octavius, dont il se réservait l'examen et la vengeance. Cependant, pour honorer sa mémoire, il lui érigea une statue parmi celles des grands hommes qui avaient versé leur sang pour la défense de la patrie.

Cic. Philip. 9, n. 4.

Démétrius crut que le mécontentement des Romains contre Eupator était pour lui une conjoncture favorable dont il fallait profiter, et il s'adressa une seconde fois au sénat pour en obtenir la permission de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plupart de ses amis, qui lui conseillaient de se sauver sans rien dire. L'événement lui fit bientôt connaître qu'ils avaient raison. Comme les mêmes raisons d'intérêt qu'avait eues d'abord le sénat de le retenir à Rome subsistaient toujours, il en reçut la même réponse, et eut la douleur d'essuyer un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis; et Polybe l'historien, qui était alors à Rome, fut un de ceux qui le pressèrent le plus vivement de l'exécuter secrètement, mais promptement. Il le crut. Après avoir pris toutes ses mesures, il sortit de Rome sous prétexte d'une partie de chasse, se rendit à Ostie, et s'embarqua avec

n. 4). Octavius César, qui devint empereur de Rome, si connu sous le nom d'*Auguste*, était de la même maison que cet Octavius, mais d'une autre branche, dans laquelle jamais le consulat n'était entré. (SUÉTON.)

une petite suite dans un vaisseau carthaginois qui allait à Tyr et qui l'attendait [1]. Il se passa trois jours avant qu'on sût à Rome qu'il s'était dérobé par la fuite. Tout ce que put faire le sénat fut de députer, quelques jours après, Tib. Gracchus, L. Lentulus et Servilius Glaucia en Syrie, pour observer quel effet y produirait le retour de Démétrius.

Démétrius ayant débarqué à Tripoli en Syrie, le bruit se répandit que c'était le sénat qui l'avait envoyé prendre possession de ses états, et qu'il était bien résolu de l'y soutenir. Aussitôt on regarda Eupator comme un homme perdu, et tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Eupator et Lysias, arrêtés par leurs propres soldats, furent livrés au nouveau venu, qui les fit mourir. Ainsi Démétrius se trouva établi sur le trône sans opposition, et avec une rapidité prodigieuse.

I Machab. 7, 8, 9, et II Machab. 14. Joseph. Antiq. Jud. lib. 12 et 13. Appian in Syr. p. 117. Justin. l. 34, cap. 3.

Une des premières actions de son règne fut de délivrer les Babyloniens de la tyrannie de Timarque et d'Héraclide, qui avaient été les deux grands favoris d'Antiochus Épiphane. Il avait fait le premier gouverneur, et le second trésorier de cette province. Timarque ayant ajouté la rébellion à ses autres crimes, Démétrius le fit mourir. Il se contenta de bannir l'autre. Les Babyloniens eurent tant de joie de se voir délivrés de l'oppression de ces deux frères, qu'à cette occasion ils donnèrent à leur libérateur le titre de *Soter*, ou *sauveur*, qu'il porta toujours depuis.

Alcime, qu'Antiochus Eupator avait fait souverain-sacrificateur des Juifs après la mort de Ménélas,

[1] Ce vaisseau allait porter à Tyr, selon la coutume, les prémices des fruits et des revenus de Carthage.

n'ayant pu être reçu parmi eux en cette qualité, parce qu'il avait souillé la sainteté du sacerdoce en suivant les usages profanes des Grecs sous Antiochus Épiphane, ramassa tous les Juifs apostats qui s'étaient réfugiés à Antioche après avoir été chassés de la Judée, et, se mettant à leur tête, il vint supplier le nouveau roi de les défendre contre la violence de Judas et de ses frères, avançant mille calomnies contre eux. Il les accusait d'avoir tué tous ceux du parti de Démétrius qui étaient tombés entre leurs mains, et de l'avoir contraint, avec tous ceux qui l'accompagnaient, d'abandonner leur pays pour chercher ailleurs leur sûreté. Démétrius ordonna sur-le-champ à Bacchide, gouverneur de la Mésopotamie, de marcher à la tête d'une armée dans la Judée; et, confirmant Alcime dans sa charge, il le joignit à Bacchide dans sa commission, par laquelle il les chargeait tous deux du soin de cette guerre. Judas dissipa tous les efforts de cette première armée, et d'une seconde commandée par Nicanor. Celui-ci, irrité de la dernière défaite des troupes de Syrie, et indigné de ce qu'une poignée de soldats osait tenir tête à des armées si nombreuses et si aguerries, et sachant qu'ils ne mettaient toute leur confiance pour la victoire que dans la protection du Dieu d'Israël et dans les promesses faites au temple où il était honoré, avait vomi mille blasphêmes contre le Dieu d'Israël et contre son temple. Il en fut bientôt puni. Judas lui livra une sanglante bataille; et de son armée, qui était de trente-cinq mille hommes, il ne s'en échappa pas un seul pour porter les nouvelles de la défaite à Antioche. Le corps de Nicanor fut trouvé parmi les morts. On lui coupa la tête et la main droite, qu'il

avait étendue contre le temple en menaçant de le renverser, et on les mit sur une des tours de Jérusalem.

Judas, après cette victoire complète, ayant quelque relâche, envoya une ambassade à Rome. Il se voyait continuellement attaqué par toutes les forces de Syrie, sans pouvoir raisonnablement compter sur aucun traité de paix. Il ne pouvait attendre aucun secours des peuples voisins, qui, loin de s'intéresser à la conservation de la nation juive, ne songeaient, de concert avec les Syriens, qu'à l'exterminer. Il avait appris que les Romains, également estimés pour leur justice et leur valeur, étaient toujours prêts à soutenir les nations faibles contre l'oppression des rois dont la puissance leur causait de l'ombrage. Il songea donc à faire alliance avec ce peuple, pour se soutenir, par sa protection, contre les entreprises injustes des Syriens. Ces ambassadeurs furent très-bien reçus du sénat, et on y fit un décret par lequel on reconnaissait les Juifs pour amis et alliés des Romains, et on entrait avec eux dans une ligue défensive. Ils obtinrent même une lettre du sénat à Démétrius, par laquelle on lui enjoignait de ne plus tourmenter les Juifs, et on le menaçait de la guerre s'il continuait de le faire. Mais, avant que les ambassadeurs fussent de retour, Judas était mort.

Dès que Démétrius sut la défaite et la mort de Nicanor, il donna à Bacchide et à Alcime, pour la seconde fois, le commandement d'une puissante armée, qui était l'élite de toutes ses troupes, et les envoya en Judée. Judas n'avait que trois mille hommes avec lui quand elle y arriva. La terreur se mit si fort parmi eux, que tous l'abandonnèrent, à la réserve de huit cents hommes. Judas, avec ce petit nombre, par un excès de

valeur et de confiance, eut la hardiesse de harsarder le combat contre cette nombreuse armée. Il y périt, accablé par le nombre. Sa perte fut pleurée dans tout Juda et à Jérusalem avec toutes les marques de la plus vive douleur. Le gouvernement fut remis entre les mains de Jonathas, frère de Judas.

Alcime étant mort après avoir commis de grandes violences contre les vrais Israélites, et Bacchide ayant repris le chemin d'Antioche, le pays demeura tranquille, et ne fut point tourmenté par les Syriens pendant deux ans. Apparemment que Démétrius avait reçu la lettre du sénat en faveur des Juifs, ce qui l'obligea de rappeler Bacchide.

An. M. 3844.
Av. J.C. 160.
Polyb. Leg. 120.

En effet, Démétrius ménageait extrêmement les Romains dans ce temps-là, et se donnait de grands mouvements pour les engager à le reconnaître pour roi, et à renouveler le traité fait avec les rois ses prédécesseurs. Ayant appris que les Romains avaient trois ambassadeurs à la cour d'Ariarathe, roi de Cappadoce, il y envoya Ménochare, un de ses principaux ministres, pour entamer cette négociation. Trouvant à son retour, par le rapport qu'il lui fit de ce qui s'était passé, que les bons offices de ces ambassadeurs lui étaient absolument nécessaires pour y réussir, il renvoya encore en Pamphylie, et ensuite à Rhodes, les assurer qu'il se conformerait en tout à leur volonté; et à force de sollicitations pressantes, enfin, par leur moyen, il obtint ce qu'il voulait. Les Romains le reconnurent pour roi de Syrie, et renouvelèrent les traités faits avec cette couronne.

An. M. 3845.
Av. J.C. 159.

Pour cultiver leur amitié, il envoya l'année suivante le même Ménochare en ambassade à Rome, conjointe-

ment avec quelques autres. Ils furent chargés d'une couronne pesant dix mille pièces[1] d'or, dont il faisait présent au sénat, pour lui témoigner sa reconnaissance des bons traitements qu'il en avait reçus pendant qu'il était en ôtage à Rome. Ils amenaient aussi avec eux Leptine et Isocrate, pour les leur livrer, à cause de l'assassinat d'Octavius. C'était ce Leptine qui l'avait tué à Laodicée. Isocrate était un Grec, grammairien de profession, qui, s'étant trouvé en Syrie dans ce temps-là, avait en toute occasion pris à tâche de justifier cette action également lâche et injuste. Le sénat reçut les ambassadeurs avec tous les honneurs ordinaires, et accepta le présent qu'ils apportaient : mais il ne voulut point entendre ni voir deux hommes vils, objets indignes de sa colère, se réservant sans doute le droit d'exiger, quand il lui plairait, une satisfaction plus éclatante pour le meurtre de son ambassadeur.

Polyb. Leg. 122. Appian in Syr. p. 118. Diod. Leg. 25.

C'est à peu près dans ce temps-ci que Démétrius, comme je l'ai marqué auparavant, établit Holopherne sur le trône de Cappadoce. Il en fut bientôt chassé, et se réfugia à Antioche. Nous allons voir jusqu'où il porta l'ingratitude à l'égard de son bienfaiteur.

Démétrius, qui se trouvait sans guerre et sans occupation, commençait à donner dans les plaisirs, et menait une vie oisive et d'une bizarrerie assez singulière. Il fit bâtir un château près d'Antioche, flanqué de quatre bonnes tours. Il s'y renferma, pour s'abandonner tout entier, d'un côté à l'indolence, ne voulant plus entendre parler d'affaires, et de l'autre au plaisir de la bonne chère et aux excès du vin. Il était ivre

An. M. 3850. Av. J. C. 154. Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, c. 3. Athen. l. 10, pag. 440. Justin. l. 35, cap. 1.

[1] Elles valaient plus de dix mille pistoles. = On ne sait ce qu'il faut entendre par ces pièces d'or. — L.

plus de la moitié du jour. Les requêtes qu'on voulait lui présenter n'étaient point reçues, la justice n'était point administrée, les affaires d'état languissaient; en un mot, c'était une suspension générale du gouvernement, qui souleva bientôt tous les esprits contre lui. Il se forma une conspiration pour le déposer. Holopherne, qui demeurait à Antioche, entra dans cette conjuration contre son bienfaiteur, se flattant de parvenir à la couronne, si l'entreprise réussissait. Elle fut découverte, et Holopherne mis en prison. Démétrius ne voulut pas lui ôter la vie. Il aima mieux le garder pour s'en servir dans l'occasion contre Ariarathe, roi de Cappadoce, sur la couronne de qui il avait des prétentions.

Polyb. Leg. 138 et 140. Appian. in Syr. p. 131. Athen. l. 5, pag. 211. I Machab. 10, 1-50. Joseph. Antiq. l. 13.

Malgré la découverte, la conjuration ne fut pas éteinte. Les mécontents étaient soutenus sous main par Ptolémée Philométor, qui avait sur le cœur les mouvements que s'était donnés Séleucus pour lui ôter l'île de Cypre, et par Attale et Ariarathe, qui cherchaient à se venger de la guerre que Démétrius avait entreprise contre eux en faveur d'Holopherne. Ces trois princes, de concert, employèrent Héraclide pour dresser quelqu'un à jouer le personnage de fils d'Antiochus Épiphane, et pour le charger des prétentions héréditaires à la couronne de Syrie. Cet Héraclide avait été, comme je l'ai déja dit, un des grands favoris d'Antiochus Épiphane, et trésorier de la province de Babylone pendant que Timarque, son frère, autre favori, en était gouverneur. A l'avénement de Démétrius à la couronne, les deux frères ayant été convaincus de malversation et d'autres crimes, Timarque avait été exécuté, et l'autre, s'étant sauvé, était allé demeurer à

Rhodes. Ce fut là qu'il travailla à former l'homme qu'on voulait pour le dessein que j'ai marqué. Il choisit pour cela un jeune homme nommé Bala, de basse extraction, mais fort propre à jouer le rôle qu'on lui donnait. Il le façonna, l'instruisit bien de tout ce qu'il fallait dire et faire.

Quand il fut bien dressé, il commença par le faire reconnaître par les trois rois qui étaient du secret. Ensuite il le mène à Rome, et y mène aussi Laodice, fille véritable d'Antiochus Épiphane, afin de mieux couvrir l'imposture. A force de sollicitations et d'adresse, il l'y fait aussi reconnaître, et obtient un décret du sénat en sa faveur, qui non-seulement lui permet de retourner en Syrie pour recouvrer ses états, mais qui lui accorde même son assistance pour cet effet. Quoique le sénat vît fort bien l'imposture et que tout ce qu'on lui disait de ce prétendant n'était qu'une pure fiction, il entra dans tout ce qu'on voulut contre Démétrius, dont il était mécontent, et fit ce décret en faveur de l'imposteur. Avec cette déclaration des Romains pour lui, il n'eut pas de peine à trouver des troupes. Il se saisit de Ptolémaïde, dans la Palestine, et là, sous le nom d'Alexandre, fils d'Antiochus Épiphane, il prit le titre de roi de Syrie, et plusieurs des mécontents vinrent l'y trouver et se ranger autour de lui.

An. M. 3851. Av. J.C. 153.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son château et de son indolence pour songer à se défendre. Il assembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre, de son côté, armait aussi. L'assistance de Jonathas étant de grande conséquence dans cette conjoncture, les deux partis lui faisaient leur cour. Démétrius lui écrivit le premier, et lui envoya la commission de général des

troupes du roi en Judée; ce qui le rendit pour-lors très-supérieur à tous ses ennemis.

Alexandre, voyant ce qu'avait fait Démétrius pour Jonathas, lui fit faire aussi des propositions pour l'attirer dans son parti. Il le faisait souverain-sacrificateur, lui accordait le titre d'*ami du roi* [1], lui envoyait une robe de pourpre et une couronne d'or, marques de la haute dignité dont il le revêtait; car personne ne portait alors la pourpre que les princes et les nobles du premier rang. Démétrius, qui en eut avis, enchérit encore sur lui pour s'assurer d'un allié de cette importance. Mais, après les maux qu'il avait faits à tous ceux qui avaient eu à cœur les vrais intérêts des Juifs, et à toute la nation en général, ils n'osaient se fier à à lui, et résolurent de traiter plutôt avec Alexandre. Jonathas accepta donc de lui la souveraine-sacrificature; et, avec le consentement de tout le peuple, à la fête des tabernacles, qui arriva peu de temps après, il mit les habits pontificaux, et officia comme souverain-sacrificateur.

La place avait été vacante sept ans depuis la mort d'Alcime. La souveraine-sacrificature, qui entra alors dans la famille des Asmonéens, y demeura jusqu'au temps d'Hérode, qui, d'héréditaire qu'elle avait été jusque-là, en fit une charge dont il disposait à sa fantaisie.

An.M. 3852.
Av. J.C. 152.

Les deux rois s'étant mis en campagne, Démétrius, qui ne manquait ni de cœur ni de bon sens quand le vin ne lui troublait pas la raison, remporta la victoire dans la première bataille; mais il n'en tira aucun avantage. Alexandre eut bientôt de nouvelles troupes que

[1] Ou *Conseiller*; voyez la note plus haut, p... — L.

lui fournirent les trois rois qui l'avaient produit, et qui continuaient à le soutenir vigoureusement. Ayant avec cela les Romains et Jonathas pour lui, il se releva, et se maintint. Les Syriens continuaient aussi à déserter, parce qu'ils ne pouvaient supporter Démétrius. Ce prince, commençant à craindre l'issue de cette guerre, envoya à Cnide, ville de la Carie, ses deux fils Démétrius et Antiochus, pour les mettre à couvert en cas de malheur. Il les confia, avec une somme d'argent considérable, aux soins d'un ami qu'il avait dans cette ville, afin que, s'il lui arrivait quelque accident, ils pussent y demeurer en sûreté, et y attendre quelque conjoncture favorable.

An.M.3853.
Av.J.C.151.

C'est dans ce même temps, et peut-être à l'imitation d'Alexandre Bala, qu'Andriscus joua le même rôle d'imposteur en Macédoine. Il s'était pour-lors retiré chez Démétrius, qui le livra aux Romains pour tâcher de se les rendre favorables.

An.M.3854.
Av.J.C.150.

Les deux concurrents pour la couronne de Syrie, ayant assemblé toutes leurs troupes, en vinrent à une bataille décisive. D'abord l'aile gauche de Démétrius enfonça celle de l'ennemi qui lui était opposée, et la mit en fuite. Mais, s'étant trop échauffée à la poursuite, faute ordinaire dans les batailles, et qui en cause presque toujours la perte, quand elle revint elle trouva la droite, où Démétrius combattait en personne, battue, et le roi tué dans la déroute. Tant qu'il avait été en état de soutenir l'ennemi, il n'avait rien omis de ce que peuvent la bravoure et la conduite pour procurer un succès plus favorable. Enfin on plia, et dans la retraite son cheval le plongea dans une fondrière, où ceux qui le poursuivaient le tuèrent à coups de flèches.

Il avait régné douze ans. Alexandre, par cette victoire, se trouva maître de l'empire de Syrie.

I Machab. 10, 51-66.

Dès qu'Alexandre se vit tranquille, il envoya demander en mariage à Ptolémée, roi d'Égypte, Cléopatre sa fille. Elle lui fut accordée, et son père la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébra le mariage. Jonathas fut invité à cette fête. Il s'y rendit, et y fut reçu avec toutes sortes d'honneurs de la part des deux rois.

Jos. contra Apion. l. 2.

Onias, fils d'Onias III, ayant manqué la souveraine-sacrificature après la mort de son oncle Ménélas, s'était retiré en Égypte. Il avait trouvé le secret de s'y mettre si bien dans l'esprit de Ptolémée Philométor et de Cléopatre, sa femme, qu'il était devenu leur favori et leur plus intime confident. Il se servit du crédit qu'il avait à cette cour pour obtenir du roi la permission de bâtir un temple pour les Juifs, en Égypte, comme celui de Jérusalem, l'assurant que cette faveur attirerait sa nation dans son parti contre Antiochus Épiphane : il obtint en même temps que lui et ses descendants en seraient à perpétuité souverains-sacrificateurs. La grande difficulté était de faire goûter cette innovation aux Juifs, à qui la loi défendait d'offrir des sacrifices ailleurs que dans le temple de Jérusalem. Il vint à bout, non sans peine, de vaincre leur répugnance par un endroit d'Isaïe où ce prophète prédit cet événement en ces termes : *Alors il y aura cinq villes dans l'Égypte qui parleront la langue de Chanaan, et qui jureront par le Seigneur des armées. L'une d'entre elles sera appelée* la ville du Soleil, *ou* Héliopolis. *Il y aura en ce temps-là un autel du Seigneur au milieu de l'Égypte, et un monument au*

Isai. 19, 18-21.

Seigneur à l'extrémité du pays. Ce sera dans l'Égypte un signe et un témoignage pour le Seigneur des armées: car ils crieront au Seigneur étant accablés par ceux qui les opprimaient; et il leur enverra un sauveur et un grand qui les délivrera. Alors le Seigneur sera connu de l'Égypte: et les Égyptiens connaîtront le Seigneur: ils l'honoreront avec des hosties et des oblations: ils lui feront leurs vœux, et les lui rendront.

L'événement que prédit ici Isaïe est des plus singuliers, et en même temps le plus éloigné de toute vraisemblance. Rien n'était interdit plus sévèrement aux Juifs que d'offrir à Dieu des sacrifices dans un autre lieu que dans le temple bâti par son ordre à Jérusalem : combien plus par conséquent de bâtir ailleurs un autre temple, sur-tout dans une terre souillée par l'idolâtrie la plus grossière, comme l'Égypte, et toujours ennemie du peuple de Dieu! Cela néanmoins arriva exactement comme Isaïe l'avait prédit. Je n'entre point dans l'explication détaillée de cette prophétie, qui me mènerait trop loin.

An. M. 3856. Av. J. C. 148. Liv. Epit. lib. 50. Justin. l. 35 c. 2. Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, c. 8. I Machab. 10, 67-89. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346.

Alexandre Bala, se trouvant paisible possesseur de la couronne de Syrie, crut qu'il n'avait plus rien à faire qu'à prendre tous les plaisirs que lui fournissaient l'abondance et le pouvoir où il était parvenu. Il s'abandonna donc à son penchant naturel, qui le portait au luxe, à l'oisiveté et à la débauche. Il laissa entièrement le soin des affaires à son favori, nommé *Ammonius*. Ce favori, insolent et cruel, fit mourir Laodice, sœur de Démétrius, et veuve de Persée, roi de Macédoine; Antigone, fils de Démétrius, qui était resté en Syrie quand on envoya les deux autres à Cnide; enfin tous ceux du sang royal qu'il pût trouver, afin

d'assurer par là à son maître la possession de la couronne qu'il avait usurpée sur eux par une imposture. Cette conduite leur attira bientôt la haine des peuples.

Démétrius, l'aîné des fils de Démétrius, était à Cnide, et commençait à entrer dans un âge capable d'entreprendre et d'agir. Quand il eut avis de cette haine des peuples, il crut l'occasion favorable pour rentrer dans ses droits. Lasthène, l'ami chez qui il demeurait, lui fit avoir quelques compagnies de Crétois, avec lesquels il alla débarquer en Cilicie. Il y vint bientôt assez de mécontents pour en faire une armée, avec laquelle il se rendit maître de tout ce pays-là. Alexandre se réveilla, et quitta son sérail pour songer à ses affaires. Il laissa le gouvernement d'Antioche à Hiérax et à Diodote, qui est aussi appelé *Tryphon*, et se mit à la tête d'une armée qu'il forma de toutes les troupes qu'il put assembler : et, sur l'avis qu'il eut qu'Apollonius, gouverneur de Célésyrie et de Phénicie, s'était déclaré pour Démétrius, il envoya demander du secours à Ptolémée, son beau-père.

Apollonius songea premièrement à réduire Jonathas, qui demeurait attaché à Alexandre; mais il y réussit mal, et dans un seul jour il perdit plus de huit mille hommes.

An. M. 3858.
Av. J.C. 146.

Ptolémée Philométor, à qui Alexandre s'était adressé dans l'extrême danger où il se trouvait, vint enfin au secours de son gendre, et entra avec une grosse armée dans la Palestine. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, selon les ordres qu'elles en avaient reçus d'Alexandre. Jonathas vint le joindre à Joppé, et le suivit à Ptolémaïde. En y arrivant, on découvrit un complot qu'Apollonius avait formé contre la vie de

Philométor. Comme Alexandre refusa de lui livrer ce perfide, il conclut qu'il était entré lui-même dans ce complot; et, en conséquence, il lui ôta sa fille, la donna à Démétrius, et fit un traité avec lui par lequel il s'engageait à lui aider à remonter sur le trône de son père.

Ceux d'Antioche, qui haïssaient mortellement Ammonius, crurent qu'il était temps d'éclater. L'ayant découvert déguisé en femme, ils le sacrifièrent à leur colère. Non contents de cette vengeance, ils se déclarent contre Alexandre même, et ouvrent leurs portes à Ptolémée. Ils le voulaient même prendre pour leur roi. Mais ce prince, ayant déclaré qu'il se contentait de ses états, au lieu d'accepter cette offre, leur recommanda Démétrius, l'héritier légitime, qui fut, en effet, mis sur le trône de ses ancêtres, et reconnu par tous les habitants.

An. M. 3859. Av. J. C. 145.

Alexandre, qui était alors en Cilicie, marcha en diligence avec ses troupes, et mit tout à feu et à sang autour d'Antioche. Les deux armées se battirent. Alexandre perdit la bataille, et s'enfuit avec cinq cents chevaux vers Zabdiel [1], prince arabe, à qui il avait confié ses enfants. Trahi par celui en qui il avait eu le plus de confiance, on lui trancha la tête, et elle fut envoyée à Ptolémée, qui témoigna beaucoup de joie de la voir. Cette joie ne fut pas de longue durée; car il mourut, peu de jours après, d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat. Ainsi Alexandre, roi de Syrie, et Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, moururent en même-temps; le premier après avoir régné cinq ans, et le second trente-cinq. Démétrius, qui

[1] Il est nommé dans le livre des Machabées, *Emalcuel.*

était parvenu à la couronne par cette victoire, prit le surnom de *Nicator*, qui veut dire vainqueur. La succession d'Égypte souffrit plus de difficultés.

§ IV. *Physcon épouse Cléopatre, et monte sur le trône d'Égypte. Démétrius, en Syrie, s'abandonne à toutes sortes d'excès. Diodote, surnommé* Tryphon, *fait proclamer roi de Syrie Antiochus, fils d'Alexandre Bala, puis le tue, et prend sa place. Il se saisit, par trahison, de Jonathas, et le fait mourir. Démétrius entreprend une expédition contre les Parthes, qui le font prisonnier. Cléopatre, sa femme, épouse Antiochus Sidète, frère de Démétrius, et le fait monter sur le trône de Syrie. Tryphon est vaincu, et mis à mort. Excès de folies et de débauches dans Physcon. Attale Philométor succède à Attale son oncle, et le fait regretter par ses vices. Il meurt lui-même, après avoir régné cinq ans, et avoir laissé, par son testament, le peuple romain héritier de ses états. Aristonic s'en saisit. Il est vaincu, mené en triomphe, et mis à mort.*

An. M. 3859.
Av. J. C. 145.
Just. l. 38, cap. 8.
Jos. contra Apion. l. 2.
Val. Max. l. 9, c. 1.

Cléopatre, reine d'Égypte, après la mort de son mari, qui était en même temps son frère, tâcha de mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle avait eu de lui [1]. Comme il était encore en bas âge, d'autres

[1] On a récemment apporté d'Égypte un manuscrit sur papyrus, qui contient un contrat de vente, passé à Ptolémaïs, l'an 105 avant J. C. Ce contrat commence par une formule semblable à celle de l'inscription de Rosette; et, dans l'énumération des Ptolémées qui occupèrent le trône depuis Soter jusqu'à Ptolémée Alexandre, on trouve, entre Philométor et Évergète, un Ptolémée Eupator qui ne peut être que le fils de Philométor : ainsi il est certain que cet enfant a régné. — L.

travaillèrent à la procurer à Physcon, roi de la Cyrénaïque, frère du feu roi, et l'envoyèrent prier de venir à Alexandrie. Réduite par là à la nécessité de songer à sa défense, Cléopatre fit venir à son secours Onias et Dosithée, avec une armée de Juifs. Il se trouva alors à Alexandrie un ambassadeur romain, nommé *Thermus*, qui, par sa médiation, amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon épouserait Cléopatre; qu'il éléverait son fils, qui serait déclaré héritier de la couronne; et que Physcon l'aurait en attendant pendant toute sa vie. Il n'eut pas plus tôt épousé la reine, et pris par là possession de la couronne, que le jour même des noces il tua son fils entre ses bras.

J'ai déja remarqué que le surnom de *Physcon*, que l'on donne à ce prince, était proprement un sobriquet. Celui qu'il prenait lui-même était *Évergète*, qui signifie *le bienfaiteur*. Les Alexandrins le changèrent en celui de *Cacoergète*, qui veut dire, tout au contraire, *un homme qui se plaît à faire du mal*: surnom qu'il mérita à juste titre.

En Syrie, les affaires n'allaient guère mieux. Démétrius, jeune prince sans expérience, laissait tout faire à Lasthène, qui lui avait procuré les Crétois par le secours desquels il était monté sur le trône. C'était un homme corrompu et téméraire, qui se conduisit si mal, qu'il fit bientôt perdre à son maître le cœur de ceux qui lui étaient le plus nécessaires pour le soutenir.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346. I Machab. 11, 20-37. Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, c. 8.

La première fausse démarche qu'il fit, ce fut à l'égard des soldats que Ptolémée avait mis, en passant, dans les villes maritimes de Phénicie et de Syrie, pour renforcer ses garnisons. S'il y eût laissé ces garnisons, elles lui eussent beaucoup servi à augmenter ses forces.

Au lieu de les gagner, ou du moins de les bien traiter, sur quelque ombrage qu'il en conçut, il envoya des ordres aux troupes de Syrie, qui étaient dans les mêmes garnisons, d'égorger tous les soldats égyptiens, et ce massacre s'exécuta. L'armée d'Égypte, qui était encore en Syrie, et qui l'avait mis sur le trône, pleine d'une juste horreur pour une si barbare cruauté, l'abandonna sur-le-champ, et retourna en Égypte. Après cela il fit rechercher avec la dernière sévérité ceux qui avaient été contre lui ou contre son père dans les dernières guerres, et punit de mort tous ceux qu'on put saisir. Quand il crut, après toutes ces exécutions, n'avoir plus d'ennemis à craindre, il cassa la plus grande partie des troupes, et ne garda que ses Crétois, et quelques autres corps étrangers. Par là, non-seulement il se défit des vieilles troupes qui avaient servi sous son père, et qui, s'affectionnant à lui, l'auraient maintenu sur le trône; mais il les rendit ses plus grands ennemis, en leur ôtant le seul moyen qu'elles avaient de subsister. Il le sentit bien dans les soulèvements et les révolutions qui arrivèrent dans la suite.

Cependant Jonathas, voyant que tout était tranquille en Judée, forma le dessein de délivrer enfin la nation des maux qu'elle souffrait de la citadelle que les Grecs idolâtres avaient encore à Jérusalem. Il l'investit, et fit venir des machines de guerre pour l'attaquer dans les formes. Démétrius, sur les plaintes qu'on lui en porta, se rendit à Ptolémaïde, et commanda à Jonathas de l'y venir trouver pour lui rendre compte de cette affaire. Jonathas donna ordre de pousser vivement le siége pendant son absence, et partit pour se

rendre auprès de lui avec quelques-uns des prêtres et des principaux de la nation. Il porta quantité de présents magnifiques, et il adoucit si bien l'esprit du roi et celui de ses ministres, que non-seulement il fit rejeter les accusations qu'on avait formées contre lui, mais il obtint même de grands honneurs et de nouvelles graces. On déchargea tout le pays de son gouvernement de tous impôts, péages et tributs, pour la somme de trois cents talents [1], qu'il convint de payer au roi en forme d'équivalent.

Le roi, étant retourné à Antioche, et continuant de s'abandonner sans mesure à toutes sortes d'excès, de violences et de cruautés, poussa à bout la patience des peuples, de sorte que tous ses sujets se trouvèrent disposés à une révolte générale.

Justin. l. 38, cap. 9. I Machab. 11, 39-74; 12, 24-34. Joseph. Antiq. Jud. l. 13, c. 9. Appian. in Syr. p. 132. Epit. l. 52. Strab. l. 16, pag. 752. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346.

Diodote, surnommé ensuite *Tryphon*, qui avait autrefois servi Alexandre, et avait eu le gouvernement d'Antioche avec Hiérax, voyant ces dispositions des peuples, trouva l'occasion très-favorable pour entreprendre un coup hardi : c'était de se mettre la couronne sur la tête à la faveur de ces désordres. Il alla en Arabie trouver Zabdiel, à qui était confiée la personne et l'éducation d'Antiochus, le fils d'Alexandre. Il lui mit devant les yeux l'état des affaires de Syrie, lui fit voir le mécontentement des peuples, et sur-tout des soldats, et lui représenta vivement que l'occasion ne pouvait être plus favorable pour établir Antiochus sur le trône de son père. Il demanda qu'on lui donnât ce jeune prince, pour faire valoir ses droits. Son plan était de se servir des prétentions d'Antiochus jusqu'à ce qu'il

[1] Trois cent mille écus.

eût détrôné Démétrius, et ensuite de se défaire de ce jeune prince, et de prendre la couronne pour lui-même, comme il fit. Zabdiel, soit qu'il pénétrât son véritable dessein, ou qu'il ne goûtât pas tout-à-fait son plan, n'y donna pas d'abord les mains. Tryphon fut obligé de demeurer assez long-temps auprès de lui pour le solliciter et le presser. Enfin, à force d'importunités ou de présents, il y fit consentir Zabdiel, et obtint ce qu'il demandait.

An.M.3860.
Av.J.C.144.

Jonathas pressait vivement la citadelle de Jérusalem; mais voyant qu'il n'avançait point, il députa vers Démétrius pour le prier de retirer la garnison, qu'il ne pouvoit pas chasser par la force. Démétrius, qui se trouvait alors dans un grand embarras, causé par les tumultes fréquents qui arrivaient à Antioche, où l'on avait une aversion insurmontable pour lui et pour son gouvernement, accorda à Jonathas tout ce qu'il demandait, à condition qu'il lui enverrait des troupes pour châtier les mutins. Jonathas lui envoya aussitôt trois mille hommes. Dès que le roi les eut, se croyant assez fort pour tout entreprendre, il voulut désarmer les habitants d'Antioche, et ordonna, pour cet effet, qu'ils eussent tous à apporter leurs armes. Ils se soulevèrent au nombre de six vingt mille hommes, et vinrent investir le palais, dans le dessein de tuer le roi. Les Juifs accoururent aussitôt pour le dégager, écartèrent cette multitude par le fer et par le feu, brûlèrent une grande partie de la ville, et tuèrent ou firent périr par le feu près de cent mille des habitants. Le reste, intimidé par un si grand malheur, demanda la paix. Elle leur fut accordée, et le tumulte cessa. Les Juifs, après avoir tiré cette terrible vengeance des maux que ceux

d'Antioche avaient faits à Juda et à Jérusalem, principalement sous le règne d'Antiochus Épiphane, revinrent dans leur pays chargés d'honneur et de butin.

Démétrius, continuant toujours ses cruautés, sa tyrannie et ses oppressions, fit encore mourir plusieurs personnes pour la dernière sédition, confisqua les biens de plusieurs, et en chassa un grand nombre d'autres. Tous ses sujets en conçurent tant de haine et d'animosité contre lui, qu'il ne leur manquait qu'une occasion pour éclater, et lui faire sentir les effets les plus terribles de leur vengeance.

Malgré les promesses qu'il avait faites à Jonathas, et les grandes obligations qu'il lui avait du secours qui l'avait sauvé, il n'en usa pas mieux avec lui qu'avec les autres. Croyant désormais pouvoir se passer de lui, il ne tint pas le traité dont il était convenu. Quoique la somme de trois cents talents lui eût été payée, il ne laissa pas de demander tous les impôts, les péages, et les tributs ordinaires, avec la même rigueur qu'auparavant, et avec menaces à Jonathas de lui faire la guerre s'il y manquait.

Pendant que les choses étaient dans cet état chancelant, Tryphon amena en Syrie Antiochus, le fils d'Alexandre, et fit déclarer par-tout ses prétentions à la couronne par un manifeste. Les soldats que Démétrius avait cassés, et un grand nombre d'autres mécontents, se rangèrent en foule auprès du prétendant, et le proclamèrent roi. Ils marchèrent sous ses étendards contre Démétrius, le battirent, et l'obligèrent à se retirer à Séleucie. Ils lui prirent tous ses éléphants, se rendirent maîtres d'Antioche, y placèrent Antiochus

sur le trône des rois de Syrie, et lui donnèrent le surnom de *Théos*, qui signifie *le dieu*.

Jonathas, mécontent de l'ingratitude de Démétrius, accepta l'invitation qu'on lui fit de la part du nouveau roi pour l'engager dans ses intérêts. Lui, et son frère Simon, furent comblés de faveurs. On leur envoya une commission, qui leur donnait pouvoir de lever des troupes pour Antiochus dans toute la Célésyrie et la Palestine. Ils formèrent de ces troupes deux corps d'armée, avec lesquels ils agirent séparément, et remportèrent plusieurs victoires contre les ennemis.

I Machab. 12, 39-54; 13, 1-30. Joseph. Antiq. Jud. l. 13, c. 10 et 11. Just. l. 36, cap. 1. Liv. Epit. lib. 55.

Tryphon, voyant tout au point où il le voulait pour commencer à exécuter le projet qu'il avait formé de faire périr Antiochus, et de prendre pour lui-même la couronne de Syrie, ne trouvait plus d'obstacle à ses desseins que de la part de Jonathas, dont il connaissait trop la probité pour tenter même de le faire entrer dans ses vues. Il résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi si redoutable. Il entra donc en Judée avec une armée pour le prendre et le faire mourir. Jonathas, de son côté, vint aussi à Bethsan, à la tête de quarante mille hommes. Tryphon vit bien qu'il ne gagnerait rien par la force contre une armée si puissante. Il tâcha donc de l'attirer par de belles paroles, et par les assurances les plus vives d'une amitié sincère. Il lui fit entendre qu'il n'était venu là que pour le consulter sur leurs intérêts communs, et pour mettre entre ses mains Ptolémaïde, qu'il avait résolu de lui donner en pur don. Il le trompa si bien par ces protestations d'amitié et ces offres engageantes, qu'il lui fit renvoyer toutes ses troupes, à la réserve de trois

mille hommes, dont il ne garda même que mille auprès de sa personne. Il envoya les autres du côté de la Galilée, et suivit Tryphon à Ptolémaïde, comptant, sur le serment de ce traître, qu'il en serait mis en possession. Il n'y fut pas plus tôt entré avec ses mille hommes, qu'on en ferma les portes. On se saisit aussitôt de Jonathas, et on fit main-basse sur tous les autres. On détacha aussi en même temps des troupes pour aller surprendre les deux mille hommes qui étaient allés en Galilée. Ils avaient déja eu avis de ce qui était arrivé à Jonathas et à sa troupe dans la ville de Ptolémaïde; et s'étant exhortés les uns les autres à se bien défendre, et à vendre bien cher leur vie, l'ennemi n'osa pas les attaquer. On les laissa passer, et ils arrivèrent tous sans aucun mal à Jérusalem.

L'affliction de ce qui venait d'arriver à Jonathas y était extrême. Les Juifs cependant ne perdirent point courage. Ils choisirent d'un consentement universel Simon pour leur général; et sur-le-champ, par ses ordres, ils se mirent à travailler de toute leur force à achever les fortifications de Jérusalem, que Jonathas avait commencées; et quand on apprit que Tryphon approchait, Simon marcha contre lui à la tête d'une belle armée.

Tryphon n'osa lui livrer bataille, et eut encore une fois recours au même artifice qui lui avait si bien réussi contre Jonathas. Il envoya dire à Simon qu'il n'avait fait arrêter Jonathas que parce qu'il devait cent talents[1] au roi; que s'il voulait lui envoyer cette somme, et les deux fils de Jonathas en ôtage pour lui

[1] Cent mille écus.

répondre de la fidélité de leur père, il le ferait mettre en liberté. Quoique Simon vît bien que ce n'était qu'une feinte, cependant, pour n'avoir point à se reprocher d'avoir causé la mort de son frère en refusant de faire ce qu'on lui proposait, il envoya l'argent et les deux enfants de Jonathas. Le traître ne relâcha point pour cela son prisonnier : mais il revint une seconde fois en Judée avec une plus grosse armée qu'auparavant, dans le dessein de mettre tout à feu et à sang. Simon le côtoya de si près dans toutes ses marches et contre-marches, qu'il prévint tous ses desseins, et l'obligea de se retirer.

Tryphon, à son retour au quartier d'hiver dans le pays de Galaad, fit mourir Jonathas; et, croyant après cela n'avoir plus personne à craindre, il donna ordre de tuer secrètement Antiochus. Il fit ensuite courir le bruit qu'il était mort de la pierre, et en même temps il se déclara roi de Syrie en sa place, et prit possession de la couronne. Quand Simon apprit la mort de son frère, il envoya prendre ses os, les enterra dans le sépulcre de ses pères à Modin, et lui fit ériger un superbe monument.

An. M. 3861. Av. J. C. 143. Diod. Legat. 31.

Tryphon souhaitait avec passion de se faire reconnaître par les Romains. Son usurpation était si chancelante sans cela, qu'il voyait bien qu'il avait besoin de ce support pour se soutenir. Il leur envoya une ambassade magnifique, qu'il chargea d'une victoire d'or du poids de dix mille pièces d'or. Il fut la dupe des Romains. Ils reçurent la statue, et firent mettre dans l'inscription le nom d'Antiochus, qu'il avait fait assassiner, comme si elle fût venue de lui.

I Machab. 14, 16-40.

Les ambassadeurs que Simon envoya à Rome y fu-

rent reçus bien plus honorablement, et l'on y renouvela tous les traités faits avec ses prédécesseurs.

Démétrius cependant s'amusait à se divertir à Laodicée, et s'abandonnait aux plus infames débauches, sans devenir plus sage par l'adversité, et sans qu'il parût même sentir le moins du monde ses malheurs. Comme Tryphon avait donné aux Juifs un juste sujet de s'opposer à lui et à son parti, Simon envoya à Démétrius une couronne d'or, et des ambassadeurs pour traiter avec lui. Ils obtinrent de ce prince la confirmation de la sacrificature et la principauté pour Simon, l'exemption de toutes sortes de tributs et d'impôts, avec une amnistie générale pour tous les actes d'hostilité passés, à condition que les Juifs se joindraient à lui contre Tryphon.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 353. I Machab. 13, 34, 42; et 14, 38-41. Joseph. Antiq. Jud. lib. 13, c. 11.

Démétrius enfin revint un peu de sa léthargie à l'occasion des députés qui lui vinrent de l'Orient pour l'inviter à y passer. Les Parthes ayant inondé presque tout l'Orient, et subjugué tous les pays d'Asie qui sont entre l'Inde et l'Euphrate, ceux des habitants de ces pays-là qui étaient descendus des Macédoniens, ne pouvant souffrir cette usurpation, ni l'orgueil et l'insolence de leurs nouveaux maîtres, pressaient extrêmement Démétrius par des ambassades réitérées de venir se mettre à leur tête, l'assuraient d'un soulèvement général contre les Parthes, et promettaient de lui fournir assez de troupes pour chasser ces usurpateurs et recouvrer toutes les provinces de l'Orient. Plein de ces espérances, il entreprit enfin cette expédition, et passa l'Euphrate, laissant Tryphon en possession de la plus grande partie de la Syrie. Il comptait qu'étant une fois maître de l'Orient, avec ce

An. M. 3863. Av. J.C. 141. Just. l. 36, c. 1; l. 38, c. 9; l. 41, c. 5 et 6. I Machab. 14, 1-49. Joseph. Antiq. l. 13, c. 9 et 12. Oros. l. 5, cap. 4. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 359. Appian. in Syr. p. 132.

surcroît de puissance il serait plus en état à son retour de réduire ce rebelle.

Dès qu'il parut en Orient, les Élyméens, les Perses, et les Bactriens, se déclarèrent en sa faveur; et avec les secours qu'il en tira, il défit plusieurs fois les Parthes. Mais à la fin, sous prétexte de traiter avec lui, ils l'attirèrent dans une embuscade, où il fut fait prisonnier, et toute son armée taillée en pièces. Ce fut par ce coup-là que l'empire des Parthes s'établit d'une manière si ferme, qu'il se soutint ensuite pendant plusieurs siècles, et devint la terreur de tous ses voisins; jusqu'à aller de pair avec les Romains mêmes, pour la force des armes et la réputation des exploits militaires.

Le roi qui régnait alors sur les Parthes était Mithridate, fils de Priapatius, prince brave et sage. On a vu comment Arsace avait fondé cet empire, comment son fils Arsace II l'avait établi et fixé par un traité de paix avec Antiochus-le-Grand. Priapatius était fils de ce second Arsace, et il lui succéda : il portait aussi le nom d'Arsace, qui a été commun à tous ceux de cette maison. Après avoir régné quinze ans, il laissa la couronne, en mourant, à Phraate, son fils aîné; et celui-ci la laissa à Mithridate son frère, préférablement[1] à ses propres enfants, parce qu'il reconnut en lui plus de mérite et plus de capacité pour bien gouverner les peuples, persuadé qu'un roi, lorsqu'il est maître du choix, doit être plus attentif au bien

[1] « Non multo post decessit, multis filiis relictis; quibus præteritis, fratri potissimum Mithridati, insignis virtutis viro, reliquit imperium: plus regio quàm patrio deberi nomini ratus, potiusque patriæ quàm liberis consulendum. » (JUSTIN.)

de l'état qu'à l'avancement de sa famille, et oublier en quelque sorte qu'il est père pour se souvenir seulement qu'il est roi. Ce Mithridate est le roi des Parthes, entre les mains de qui tomba Démétrius.

Ce prince, après avoir subjugué les Mèdes, les Élyméens, les Perses, les Bactriens, poussa encore ses conquêtes jusque dans l'Inde, et au-delà des bornes de celles d'Alexandre; et, après avoir défait Démétrius, il s'assujettit aussi la Babylonie et la Mésopotamie; de sorte que son empire eut depuis ce temps-là pour bornes l'Euphrate à l'occident, et à l'orient le Gange.

Il mena Démétrius, son prisonnier, dans toutes les provinces qui tenaient encore pour le roi de Syrie, dans la vue de les obliger à se soumettre à lui, en leur montrant celui qu'ils avaient regardé comme leur libérateur, réduit à un état si bas et si honteux. Après cela il le traita comme un roi; il l'envoya en Hyrcanie, qui lui fut assignée pour sa résidence, et lui donna sa fille Rhodogune en mariage. Cependant il était toujours regardé comme prisonnier de guerre, quoiqu'il eût d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Son fils Phraate, qui lui succéda, le traita de la même sorte.

On remarque, en particulier, de ce Mithridate, qu'ayant subjugué plusieurs nations différentes, il prit de chacune ce qu'elle avait de meilleur dans ses lois et dans ses coutumes, et qu'il en fit un excellent corps de lois et de maximes d'état pour le gouvernement de son empire. C'est là faire un bel usage de ses victoires, d'autant plus louable, qu'il est rare et presque inoui d'être plus attentif à profiter des sages coutumes

des peuples vaincus qu'à s'enrichir de leurs trésors. C'est par ce moyen que Mithridate donna des fondements solides à l'empire des Parthes, qu'il lui procura une consistance ferme, qu'il lia étroitement les provinces conquises, qu'il les remit dans un même corps de monarchie, qui se soutint pendant plusieurs siècles sans se démentir, malgré la diversité des nations. On peut le regarder comme le Numa des Parthes, qui apprit à cette nation belliqueuse à tempérer une bravoure féroce par la discipline, et à mêler l'autorité sage des lois à la force aveugle des armes.

En ce même temps arriva un changement considérable dans l'état de la nation juive. Elle combattait depuis long-temps avec des efforts incroyables contre les rois de Syrie, non-seulement pour se mettre en liberté, mais aussi pour sauver sa religion. Elle crut devoir profiter de l'occasion favorable de la captivité du roi de Syrie et des guerres civiles qui déchiraient continuellement cet empire, pour assurer l'une et l'autre. Dans une assemblée générale des prêtres, des anciens, et de tout le peuple à Jérusalem, elle choisit pour chef Simon, à la famille duquel elle avait des obligations essentielles, et lui donna le gouvernement en titre de souveraineté, aussi-bien que la souveraine-sacrificature, et déclara cette double puissance, civile et sacerdotale, héréditaire dans sa famille. Ces deux titres lui avaient été conférés par Démétrius, mais seulement pour sa personne. Après sa mort, l'une et l'autre dignité passèrent conjointement à sa postérité, et demeurèrent unies pendant plusieurs générations.

An. M. 3864.
Av. J. C. 140.

Quand la reine Cléopatre vit son mari pris et retenu par les Parthes, elle se renferma avec ses enfants dans

Séleucie, où plusieurs des soldats de Tryphon vinrent se jeter dans son parti. Cet homme, naturellement brutal et cruel, avait caché ces défauts avec soin sous les apparences de douceur et de bonté, tant qu'il avait cru avoir besoin de chercher à plaire aux peuples pour venir à bout de ses desseins ambitieux. Quand il se vit en possession de la couronne, il déposa un personnage qui le gênait, et se livra sans contrainte à ses mauvais penchants. Plusieurs donc l'abandonnèrent, et vinrent en assez grand nombre se donner à Cléopatre. Ces désertions ne grossissaient pas pourtant assez son parti pour la mettre en état de se soutenir d'elle-même. Elle craignait aussi que le peuple de Séleucie ne la livrât à Tryphon plutôt que de soutenir un siége pour l'amour d'elle. Elle fit donc proposer à Antiochus Sidète, frère de Démétrius, de s'unir avec elle, et promit en ce cas de l'épouser, et de lui procurer la couronne; car, quand elle apprit que Démétrius avait épousé Rhodogune, elle en fut si outrée, qu'elle ne garda plus de mesures, et résolut de chercher de l'appui par un nouveau mariage. Ses enfants étaient encore trop jeunes pour soutenir le poids d'une couronne chancelante, et elle n'était pas de caractère à respecter beaucoup leurs droits. Comme donc Antiochus était après eux le plus proche héritier de la couronne, elle se fixa à lui, et le prit pour mari.

Cet Antiochus était le second fils de Démétrius Soter, et avait été envoyé à Cnide avec son frère Démétrius pendant les guerres qu'avait eues leur père contre Alexandre Bala, pour les mettre à couvert des révolutions qu'on appréhendait, et qui arrivèrent effectivement, comme on l'a dit plus haut. Ayant ac-

cepté les offres de Cléopatre, il prit le titre de roi de Syrie.

Il écrivit à Simon une lettre où il se plaignait de l'injuste usurpation de Tryphon, dont il se promettait de tirer bientôt vengeance. Pour l'engager dans ses intérêts, il lui faisait de grandes concessions, et lui en faisait espérer de plus grandes encore quand il serait monté sur le trône.

An. M. 3865. Av. J. C. 139. I Machab. 15, 1-41; 16, 1-10. Joseph. Antiq. l. 13, c. 12 et 13.

En effet, au commencement de l'année suivante, il fit une descente en Syrie avec une armée de troupes étrangères qu'il avait prises à sa solde en Grèce, dans l'Asie Mineure et dans les îles : et, après avoir épousé Cléopatre, et joint ce qu'elle avait de troupes aux siennes, il se mit en campagne pour aller combattre Tryphon. La plupart des troupes de cet usurpateur, lasses de sa tyrannie, le quittèrent, et vinrent grossir l'armée d'Antiochus, qui se trouva alors monter jusqu'à six vingt mille hommes d'infanterie, et huit mille chevaux.

Tryphon n'avait pas de quoi lui faire tête; il se retira à Dora, ville proche de Ptolémaïde en Phénicie. Antiochus l'y assiégea par mer et par terre avec toutes ses forces. La place ne pouvait pas tenir long-temps contre une si puissante armée. Tryphon se sauva par mer à Orthosie, autre ville maritime de Phénicie; et de là ayant gagné Apamée, où il était né, il y fut pris, et on le fit mourir. Ainsi Antiochus mit fin à cette usurpation, et monta sur le trône de son père, qu'il occupa neuf ans. Sa passion pour la chasse lui fit donner le surnom de *Sidète*, ou *le chasseur*, du mot *zidah*, qui signifie la même chose dans la langue syriaque.

Simon, établi dans la souveraineté de la Judée du consentement général de la nation, crut devoir envoyer des ambassadeurs à Rome pour y être reconnu sous ce titre, et pour renouveler les anciens traités. Ils y furent très-bien reçus, et obtinrent tout ce qu'ils demandaient. Le sénat, en conséquence, fit écrire par le consul Pison à Ptolémée, roi d'Égypte; à Attale, roi de Pergame; à Ariarathe, roi de Cappadoce; à Démétrius [1], roi de Syrie; à Mithridate, roi des Parthes; aussi-bien qu'à toutes les villes et à tous les états de la Grèce, de l'Asie Mineure et des îles, avec qui les Romains étaient en alliance, pour leur notifier que les Juifs étaient leurs amis et leurs alliés, et qu'ainsi ils n'entreprissent rien à leur préjudice.

Comme Antiochus n'avait accordé à Simon une alliance si avantageuse que forcé par le pressant besoin où il se trouvait pour-lors, et contre l'intérêt de l'état aussi-bien que contre la politique de ses prédécesseurs, la lettre des Romains ne l'empêcha pas de se déclarer contre Simon, malgré toutes les promesses magnifiques qu'il lui avait faites, et d'envoyer en Judée des troupes sous la conduite de Cendébée, qui fut vaincu dans une bataille par Judas, et Jean, fils de Simon.

An. M. 3866. Av. J. C. 138. Justin. l. 38, c. 8. Diod. in Excerpt. Vales. p. 361. Athen. l. 4, p. 184; et l. 6, p. 252. Val. Max. l. 9, c. 1 et 2.

Il y avait sept ans que Physcon régnait en Égypte. L'histoire ne rapporte rien de lui pendant tout ce temps-là que ses vices monstrueux et ses cruautés détestables. Il n'y a guère eu de prince si perdu de débauche, et en même temps si cruel et si sanguinaire. Tout le reste de sa conduite était aussi méprisable que

[1] Cette lettre fut adressée à Démétrius, quoiqu'il fût prisonnier chez les Parthes, parce que les Romains n'avaient reconnu ni Tryphon ni Antiochus Sidète.

ses vices étaient criants : car il faisait et disait en public des extravagances d'enfant ; de sorte qu'il s'attira en même temps le mépris et la haine de ses peuples au dernier degré. Sans Hiérax, son premier ministre, il eût été infailliblement détrôné. Cet Hiérax était né à Antioche, et c'était le même à qui, sous le règne d'Alexandre Bala, le gouvernement de cette ville avait été laissé conjointement avec Diodote, surnommé ensuite Tryphon. Après la révolution qui arriva en Syrie, il se retira en Égypte, entra au service de Ptolémée Physcon, et devint bientôt son premier général et son premier ministre. Comme il était brave et habile, en faisant bien payer les troupes, et en réparant par un gouvernementt sage et équitable les fautes que son maître faisait, et en les prévenant, ou y remédiant autant qu'il lui était possible, il avait eu jusque-là le bonheur et l'adresse d'entretenir la tranquillité dans cet état.

An. M. 3868.
Av. J. C. 136.

Mais, dans les années suivantes, soit qu'Hiérax fût mort, ou que la prudence et la sagesse de ce premier ministre ne pussent plus arrêter la folie du prince, les affaires de l'Égypte allèrent plus mal que jamais. Physcon fit mourir sans sujet la plupart de ceux qui avaient le plus témoigné de zèle à lui procurer la couronne après la mort de son frère, et à la lui conserver ensuite. Athénée met de ce nombre Hiérax, mais sans en marquer le temps. Il fit encore mourir, ou du moins bannir, la plupart de ceux qui avaient été en faveur sous Philométor, son frère, ou qui avaient seulement eu des emplois sous lui ; et en lâchant ses troupes étrangères, à qui il permettait de piller et de tuer comme il leur plaisait, il jeta si fort la terreur

dans la ville d'Alexandrie, que la plupart des habitants, pour éviter sa cruauté, prirent le parti de se retirer dans les pays étrangers, et la ville demeura presque déserte. Pour les remplacer, quand il s'aperçut qu'il ne lui restait plus que des maisons vides, il fit publier dans tous les pays du voisinage, qu'on ferait de grands avantages à ceux qui voudraient venir s'y établir, de quelque nation qu'ils fussent. Il se trouva assez de gens que ce parti accommodait. On leur donna les maisons abandonnées, et on leur accorda tous les droits, priviléges et immunités dont jouissaient les anciens citoyens, et la ville se repeupla.

Comme, parmi ceux qui avaient quitté Alexandrie, il y avait quantité de grammairiens, de philosophes, de géomètres, de médecins, de musiciens, et d'autres maîtres de sciences et d'arts libéraux, il arriva de là que les sciences et les beaux-arts commencèrent à renaître en Grèce, dans l'Asie Mineure, dans les îles, en un mot par-tout où ces illustres réfugiés les portèrent. Les guerres continuelles des successeurs d'Alexandre avaient presque éteint les sciences dans tous ces pays-là; et elles seraient tombées absolument parmi ces troubles, si elles n'avaient trouvé de la protection sous les Ptolémées à Alexandrie. Le premier de ces princes, par l'établissement de son muséum où il entretenait des savants, et par la fondation de sa belle bibliothèque, avait attiré chez lui presque tout ce qu'il y avait d'habiles gens en Grèce. Le second et le troisième ayant suivi en cela les traces du fondateur, Alexandrie était devenue la ville du monde où les sciences et les arts libéraux étaient le plus cultivés, pendant que presque par-tout ailleurs ils étaient abso-

lument négligés. La plupart des habitants de cette grande ville étudiaient, ou s'attachaient à quelqu'un de ces beaux-arts, qu'on leur faisait apprendre dans leur jeunesse. Ainsi, quand la cruauté et l'oppression du tyran dont je parle les obligea de chercher des retraites dans les pays étrangers, la ressource la plus générale qu'ils trouvèrent, pour gagner leur vie, fut de se mettre à enseigner ce qu'ils savaient. Ils y ouvrirent donc des écoles; et, comme la nécessité les pressait, ils enseignaient à bon marché, ce qui grossissait beaucoup le nombre de leurs écoliers. Par ce moyen, les arts et les sciences commencèrent à revivre dans tous les endroits de leur dispersion, c'est-à-dire dans tout ce que nous appelons l'orient, précisément de la même manière qu'elles se sont renouvelées, en occident, à l'occasion de la prise de Constantinople par les Turcs.

Cic. in somn. Scip. Athen. l. 6, pag. 273, et l. 12, p. 549. Val. Max. lib. 4, c. 3. Diod. Leg. 32.

Justement dans les temps que les étrangers venaient en foule repeupler Alexandrie, P. Scipion l'Africain le jeune, Sp. Mummius, et L. Métellus, y arrivèrent de Rome en ambassade. C'était une maxime des Romains d'envoyer souvent des ambassades chez leurs alliés pour prendre connaissance de leurs affaires et accommoder leurs différends. Ce fut dans cette vue que l'on envoya alors en Égypte trois des plus grands hommes de l'état. Ils avaient ordre, comme je l'ai dit ailleurs, de passer en Égypte, en Syrie, en Asie et en Grèce, et de voir en quel état étaient les affaires de tous ces pays-là; d'examiner comment on y observait les traités qu'on avait faits avec eux, et de remédier à tous les désordres qu'ils y trouveraient. Ils s'acquittèrent de leur commission avec tant d'équité, de justice et d'habileté, et rendirent de si grands services à

ceux à qui on les avait envoyés, en remettant l'ordre parmi eux et en accommodant leurs différends, que, dès qu'ils furent de retour à Rome, on y vit arriver des ambassades de tous les endroits où ils avaient passé, qui venaient remercier le sénat de leur avoir envoyé des personnes d'un si grand mérite, et dont ils ne pouvaient trop louer la sagesse et la bonté.

Le premier endroit où ils allèrent, suivant leurs instructions, fut Alexandrie. Le roi les y reçut avec une grande magnificence. Pour eux, ils l'affectaient si peu, qu'à leur entrée, Scipion, qui était le plus grand seigneur de Rome, n'avait avec lui qu'un ami, c'était le philosophe Panétius, et cinq domestiques. On comptait, dit un historien, non ses domestiques, mais ses victoires [1]; et on l'estimait, non pour son or et son argent, mais pour ses vertus et ses qualités personnelles. Quoique, pendant tout le séjour qu'ils y firent, le roi leur fît servir à table tout ce qu'il y avait de plus délicat et de plus recherché, ils ne touchaient jamais qu'aux mets les plus simples et les plus communs, méprisant tout le reste, qui ne sert qu'à affaiblir l'esprit aussi-bien que le corps. Telle était encore en ce temps-là la modération et la tempérance des Romains: mais le luxe et le faste en prirent bientôt la place.

Quand les ambassadeurs eurent bien vu Alexandrie et réglé les affaires qui les y amenaient, ils remontèrent le Nil pour visiter Memphis et les autres parties de l'Égypte. Ils virent de leurs propres yeux, ou par des informations faites sur les lieux mêmes, le grand

[1] « Quum per socios et exteras gentes iter faceret, non mancipia sed victoriæ numerabantur; nec quantùm auri et argenti, sed quantùm amplitudinis onus secum ferret, æstimabatur. » (VAL. MAX.)

nombre de villes et la multitude prodigieuse d'habitants que contenait cet état, la force que lui donnait sa situation, la fertilité de son terroir, et tous les autres avantages dont il jouissait. Ils trouvèrent qu'il n'y manquait rien, pour le rendre puissant et formidable, qu'un prince qui eût de la capacité et de l'application: car Physcon, qui y régnait alors, n'était rien moins qu'un roi. Il ne se peut rien de plus pitoyable que l'idée qu'il leur donna de lui dans toutes les audiences qu'ils en eurent. Pour sa cruauté, sa barbarie, son luxe, et ses autres vices, j'en ai déja dit quelque chose, et je serai obligé dans la suite d'en donner de nouvelles preuves. Son corps répondait assez à la laideur de son ame [1]. On ne pouvait guère en voir un plus contrefait. Il était de petite taille, et avec cela son ventre était d'une si énorme grosseur, qu'il n'y avait point d'homme qui pût l'embrasser. C'est cette grosseur de ventre qui lui fit donner le sobriquet de *Physcon*. Sur un si vilain corps, il portait une étoffe si claire, qu'on en voyait toute la difformité. Il ne paraissait jamais en public que sur un char [2], ne pouvant porter cette masse de chair, qui était le fruit de son intempérance, sinon lorsqu'il se promena avec Scipion. Aussi celui-ci, se tournant vers Panétius, lui dit à l'oreille en souriant: *Les Alexandrins nous ont l'obligation de voir marcher à pied leur roi.*

[Plutarch. Apophth. p. 200.]

[1] « Quàm cruentus civibus, tam ridiculus Romanis fuit. Erat enim et vultu deformis, et statura brevis, et saginâ ventris non homini, sed belluæ similis. Quam fœditatem nimia subtilitas perlucidæ vestis augebat, prorsùs quasi astu inspicienda præberentur, quæ omni studio occultanda pudibundo viro erant. » (Justin. lib. 38, cap. 8.)

[2] On lit dans Athénée: προήει μηδέποτε πεζὸς, εἰ μὴ διὰ Σκιπίωνα. L'interprète a traduit: *pedibus ille nunquam ex regia prodibat, sed perpetuo scipione subnixus*, au lieu de *nisi propter Scipionem*.

Il faut avouer, à la honte de la royauté, que la plupart des rois dont nous parlons actuellement déshonoraient non-seulement le trône, mais l'humanité même, par les vices les plus affreux. On est effrayé de voir, dans cette longue liste de rois dont j'ai rapporté jusqu'ici l'histoire, combien il y en a peu qui soient dignes de ce nom. Quelle comparaison de ces monstres de dissolution et de cruauté avec Scipion l'Africain, l'un des trois ambassadeurs de Rome, qui était un prodige de sagesse et de vertu, telle qu'on la pouvait trouver parmi des païens! Aussi Justin dit-il de lui que, pendant qu'il visitait avec curiosité et considérait les raretés d'Alexandrie, il était lui-même le spectacle de toute la ville. *Dum inspicit urbem, spectaculo Alexandrinis fuit.*

Attale, roi de Pergame, mourut environ dans le temps dont nous parlons ici. Son neveu, qui portait le même nom, et qui fut surnommé *Philométor*, lui succéda. Comme ce dernier était en bas âge quand Eumène son père mourut, il avait été sous la tutelle de son oncle, à qui la couronne fut aussi laissée par le testament d'Eumène. Attale donna à son neveu la meilleure éducation qu'il put, et en mourant lui laissa le trône, quoiqu'il eût lui-même des fils: procédé très-rare et très-louable, la plupart des princes ne songeant pas moins à transmettre la couronne à leur postérité qu'à se la conserver à eux-mêmes pendant leur vie.

An. M. 3866. Av. J. C. 138. Justin. l. 36, cap. 4. Strab. l. 13, p. 624. Plut. in Demetr. p. 897. Diod. in Excerpt. Vales. p. 370.

Ce fut un malheur pour le royaume de Pergame. Philométor le gouverna de la manière du monde la plus extravagante et la plus pernicieuse. A peine fut-il sur le trône, qu'il le souilla du sang de ses plus proches

parents et des meilleurs amis de sa maison. Il fit égorger presque tous ceux qui avaient servi avec une extrême fidélité son père et son oncle, sous prétexte que les uns avaient tué sa mère Stratonice, qui était morte de maladie dans un âge fort avancé, et les autres sa femme Bérénice, morte d'un mal incurable, qui lui était survenu fort naturellement. Il en fit mourir encore d'autres sur des soupçons tout-à-fait frivoles; et leur mort entraînait celle de leurs femmes, de leurs enfants et de toute leur famille. Il faisait faire ces exécutions par des troupes étrangères, qu'il avait fait venir exprès de chez les barbares les plus sauvages et les plus cruels, pour en faire les instruments de son énorme barbarie.

Après avoir ainsi massacré et sacrifié à sa fureur les plus honnêtes gens de son royaume, il cessa de se montrer. On ne le vit plus paraître dans la ville, ni manger en public. Il mit un habit usé, laissa croître sa barbe sans en prendre aucun soin, fit tout ce que faisaient dans ce temps-là les personnes accusées d'un crime capital, comme s'il eût voulu par là reconnaître les crimes qu'il venait de commettre.

De là il passa à d'autres espèces de folie. Il abandonna le soin de toutes les affaires, se retira dans son jardin, s'y mit à bêcher lui-même, et y sema toutes sortes d'herbes vénéneuses, aussi-bien que des bonnes; puis, empoisonnant les bonnes du suc des méchantes, il les envoyait ainsi en présent à ses amis. Il passa dans ces extravagances cruelles tout le reste de son règne, qui, heureusement pour ses sujets, ne dura pas long-temps, car il ne fut que de cinq ans.

Il s'était mis en tête d'exercer le métier de fon-

deur. Il forma le projet d'un monument de cuivre pour sa mère ; et, un jour d'été que la chaleur était excessive, pendant qu'il travaillait à en fondre le métal, il lui prit une fièvre chaude, qui l'emporta au bout de sept jours, et délivra ses sujets d'un abominable tyran.

An. M. 3871. Av. J.C. 133.

Il avait fait un testament, par lequel il instituait le peuple romain son héritier. Eudème de Pergame porta ce testament à Rome. L'article dont il s'agit était exprimé en ces termes : *que le peuple romain soit héritier de mes biens*. Dès qu'on en eut fait la lecture, Tibérius Gracchus, tribun du peuple, toujours attentif à se concilier sa faveur, saisit cette occasion, et, étant monté sur la tribune aux harangues, il proposa une loi, qui portait que tout l'argent comptant qui reviendrait de la succession de ce prince serait distribué aux pauvres citoyens, qui seraient envoyés en colonies dans le pays légué au peuple romain, afin qu'ils eussent de quoi s'établir dans leurs nouvelles possessions, et se pourvoir des outils nécessaires à l'agriculture. Il ajouta que, quant aux villes et aux terres qui étaient de la domination d'Attale, il n'appartenait pas au sénat d'en ordonner, et qu'il en laisserait la disposition au peuple, ce qui choqua extrêmement le sénat. Ce tribun fut tué peu de temps après.

Plut. in Gracch. Flor. lib. 2, cap. 20. Justin. l. 36, cap. 4; et 37, cap. 1. Vell. Paterc. l. 2, c. 4. Strab. l. 14, p. 646. Oros. l. 5, cap. 8-10. Eutrop. l. 4. Val. Max. l. 3, c. 2.

Cependant Aristonic, qui se disait de la famille royale, travailla à s'emparer des états d'Attale. En effet, il était fils d'Eumène, mais né d'une courtisane. Il n'eut pas de peine à engager dans son parti la plupart des villes, parce qu'elles étaient accoutumées de longue-main à être gouvernées par des rois. Quelques villes, par la crainte des Romains, refusèrent d'abord

An. M. 3872. Av. J.C. 132.

de le reconnaître; mais elles y furent contraintes par la force.

An. M. 3873. Av. J. C. 131.

Comme son parti se fortifiait de jour en jour, les Romains envoyèrent contre lui le consul Licinius Crassus. On a remarqué qu'il possédait si parfaitement tous les dialectes de la langue grecque, qui formaient comme cinq langages différents, qu'il prononçait ses arrêts selon la langue particulière de ceux qui plaidaient devant lui; ce qui le rendit fort agréable à tous les peuples de l'Asie Mineure. Tous les princes voisins alliés du peuple romain, les rois de Bithynie, de Pont, de Cappadoce, de Paphlagonie, joignirent leurs troupes aux siennes.

An. M. 3874. Av. J. C. 130.

Malgré de si puissants secours, ayant engagé mal à propos un combat, son armée, qu'il commandait alors en qualité de proconsul, fut mise en déroute, et lui fait prisonnier. Il évita la honte d'être livré au vainqueur par une mort qu'il s'attira lui-même. Sa tête fut portée à Aristonic, qui fit enterrer son corps à Smyrne.

Le consul Perpenna, qui avait succédé à Crassus, vengea bientôt sa mort. Étant accouru en Asie, il livra un combat à Aristonic, défit entièrement son armée, l'assiégea peu après lui-même dans Stratonice, et enfin le fit prisonnier. Toute la Phrygie se soumit aux Romains.

An. M. 3875. Av. J. C. 129.

Il fit partir pour Rome Aristonic sur la flotte, qu'il chargea de tous les trésors d'Attale. Manius Aquilius, qui venait d'être nommé consul, se hâta de venir prendre sa place pour terminer cette guerre, et lui ravir l'honneur du triomphe. Il trouva Aristonic parti;

et peu de temps après, Perpenna, qui s'était mis en chemin, mourut de maladie à Pergame. Aquilius mit bientôt fin à cette guerre, qui avait duré près de quatre ans. La Lydie, la Carie, l'Hellespont, la Phrygie; en un mot, tout ce qui composait le royaume d'Attale fut réduit en province de l'empire romain, sous le nom commun d'*Asie*.

Le sénat avait ordonné qu'on détruisît la ville de Phocée, qui s'était déclarée contre les Romains, et dans la guerre dont on vient de parler, et auparavant dans celle contre Antiochus. Les habitants de Marseille, qui étaient une colonie de Phocée, touchés du danger de leurs fondateurs, comme s'il se fût agi de leur propre ville, députèrent à Rome pour implorer en leur faveur la clémence du sénat et du peuple. Quelque juste que fût leur indignation contre Phocée, ils ne purent refuser sa grace aux vives sollicitations d'un peuple pour lequel ils avaient anciennement une extrême considération, et qui s'en rendait encore plus digne par la tendre reconnaissance qu'il témoignait pour ses pères et ses fondateurs.

La grande Phrygie fut accordée à Mithridate Évergète, roi de Pont, en récompense du secours qu'il avait donné aux Romains dans cette guerre : mais, après sa mort, ils l'enlevèrent à son fils (c'est le grand Mithridate), et la déclarèrent libre.

Ariarathe, roi de Cappadoce, qui était mort dans cette même guerre, avait laissé six enfants. Rome, pour récompenser dans les fils les services du père, ajouta à leurs états la Lycaonie et la Cilicie. Ils trouvèrent dans la reine Laodice non une mère, mais une cruelle marâtre. Pour s'assurer à elle seule l'autorité,

elle fit périr par le poison cinq de ses enfants ; et le sixième aurait eu le même sort, si ses proches ne l'avaient enlevé aux mains parricides de cette Mégère, dont les peuples vengèrent bientôt les crimes par une mort violente.

An.M.3878. Av.J.C.126.

Manius Aquilius, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe. Aristonic, après y avoir été donné en spectacle au peuple [1], fut conduit dans la prison, où on l'étrangla. Telles furent les suites du testament du roi Attale.

Mithridate, dans la lettre qu'il écrivit dans la suite à Arsace, roi des Parthes, accuse les Romains d'avoir supposé un faux testament d'Attale pour frustrer Aristonic, fils d'Eumène, du royaume de son père, qui lui appartenait de droit : mais c'est un ennemi déclaré qui les charge de ce grief. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'Horace, dans une de ses odes, semble faire ce reproche au peuple romain [2], et insinuer que c'est par fraude qu'il avait eu cette succession :

Horat. l. 2, od. 18.

Neque Attali
Ignotus hæres regiam occupavi.

Cependant il ne reste dans l'histoire aucune trace de brigue secrète ni de sollicitation de la part des Romains.

[1] « Simulato impio testamento, filium ejus (Eumenis) Aristonicum, quia patrium regnum petiverat, hostium more, per triumphum duxere. » (Apud Sallust. *in Fragment.* [p. 409. ed. *Burnouf*].)

[2] Il est peu vraisemblable qu'Horace eût fait cette maladresse. Quelques commentateurs pensent que *hæres ignotus* désigne Aristonicus ; d'autres ne voient dans *Attali regia* qu'une expression analogue à celle de *Attalicæ conditiones* et qui s'entend de *maximæ opes ;* en sorte qu'Horace ne voudrait dire autre chose, sinon qu'il n'avait jamais cherché à

J'ai cru devoir rapporter sans interruption toutes les suites de ce testament. Je reprends maintenant le fil de l'histoire.

§ V. *Antiochus Sidète assiége Jean Hyrcan dans Jérusalem, et reçoit la ville à capitulation. Il porte la guerre contre les Parthes, et y périt. Phraate, roi des Parthes, est vaincu à son tour par les Scythes. Physcon exerce d'horribles cruautés en Égypte. Une révolte générale l'oblige d'en sortir. Cléopatre, sa première femme, est remise sur le trône. Elle implore le secours de Démétrius, et est bientôt obligée de quitter l'Égypte. Physcon y retourne, et recouvre son royaume. Par son moyen, Zébina chasse du trône Démétrius, qui est tué bientôt après. Le royaume est partagé entre Cléopatre, femme de Démétrius, et Zébina. Celui-ci est vaincu et tué. Antiochus Grypus monte sur le trône de Syrie. Le fameux Mithridate commence à régner dans le Pont. Mort de Physcon.*

Simon ayant été tué par trahison avec deux de ses enfants, Jean, un autre de ses fils, surnommé *Hyrcan*, fut proclamé souverain-sacrificateur et prince des Juifs à la place de son père. C'est ici que finit l'histoire des Machabées.

An. M. 3869.
Av. J.C. 135.
I Machab. 16.
Joseph. Antiq. l. 13-16.
Diod. Ecl. 1, p. 901.

se faire adjuger un riche héritage, au préjudice des héritiers légitimes. L'opinion du jésuite Rodeille, cité par Sanadon, est plus vraisemblable. Selon lui, ce n'est pas sur le peuple romain en masse que tombe la censure du poëte, mais sur les délégués de ce peuple, sénateurs ou autres, qui avaient fait leur profit des richesses d'Attale, en exécutant son testament. (V. Vanderbourg, *Trad. des Odes d'Horace*, I, p. 381.)—L.

Antiochus Sidète, roi de Syrie, fit toute la diligence possible pour profiter de l'avantage que lui donnait la mort de Simon, et s'avança à la tête d'une puissante armée pour réduire la Judée et la réunir à l'empire de Syrie. Hyrcan fut obligé de se renfermer dans Jérusalem. Il y soutint un long siége avec un courage incroyable. Réduit enfin à la dernière extrémité, faute de vivres, il fit faire au roi des ouvertures de paix. On n'ignorait pas dans le camp l'état où il se trouvait. Ceux qui approchaient du roi le pressaient de profiter de l'occasion qu'il avait en main pour exterminer la nation juive. Ils lui représentaient, remontant à des siècles éloignés, qu'ils avaient été chassés d'Égypte comme des impies, haïs des dieux et détestés des hommes; qu'ils étaient ennemis de tout le reste du genre humain, puisqu'ils n'avaient de commerce qu'avec ceux de leur secte, et ne voulaient pas même manger ou boire, ni avoir aucune familiarité avec les autres, ni adorer les mêmes dieux : qu'ils avaient des lois, des coutumes, et une religion, tout-à-fait différentes de celles de toutes les autres nations; qu'ainsi ils méritaient bien que les autres nations les traitassent aussi avec le même mépris, leur rendissent haine pour haine, et s'unissent ensemble pour les exterminer. Diodore de Sicile, aussi-bien que Josèphe, dit que ce fut par un pur effet de la générosité et de la clémence d'Antiochus que la nation juive ne fut pas entièrement détruite dans cette occasion.

Il voulut bien entrer en traité avec Hyrcan. On convint que les assiégés rendraient leurs armes, que les fortifications de Jérusalem seraient rasées, et qu'on paierait au roi un tribut pour Joppé et pour les autres

villes que les Juifs avaient hors de la Judée; et la paix fut conclue à ces conditions. Antiochus avait aussi demandé qu'on rebâtît la citadelle de Jérusalem, et voulait y mettre une garnison; mais Hyrcan n'y voulut pas consentir, à cause des maux qu'avait faits à la nation celle qui y avait été pendant que cette citadelle avait subsisté, et il aima mieux payer au roi la somme de cinq cents talents [1], qui lui fut demandée en équivalent. La capitulation s'exécuta; et, pour ce qui ne pouvait pas s'exécuter sur-le-champ, on donna des ôtages, entre lesquels il y avait un frère d'Hyrcan.

An. M. 3870. Av. J.C. 134. Liv. Epit. lib. 57.

Scipion l'Africain le jeune étant allé commander en Espagne pendant la guerre de Numance, Antiochus Sidète lui envoya de riches et magnifiques présents. D'autres généraux en auraient profité en se les appropriant. Scipion les reçut en public, assis sur son tribunal, à la vue de toute l'armée, et ordonna qu'on les mît entre les mains du questeur [2], pour en récompenser les officiers et les soldats qui se distingueraient dans le service. C'est à de pareils traits qu'on reconnaît une ame noble et généreuse.

An. M. 3873. Av. J.C. 131. Justin. l. 38, cap. 9 et 10; l. 39, c. 1. Oros. lib. 5, cap. 1. Val. Max. lib. 9, c. 1. Athen. l. 5, p. 210; l. 10, p. 439; et lib. 12, pag. 540. Joseph. Antiq. Jud. l. 13, c. 16.

Démétrius Nicator était retenu depuis plusieurs années en captivité par les Parthes dans l'Hyrcanie, où rien ne lui manquait que la liberté: mais sans elle tout le reste n'est rien. Il avait fait quelques tentatives pour se la procurer et pour retourner dans son royaume; elles furent toujours inutiles. Il fut arrêté, à deux différentes reprises, dans le milieu de sa fuite; et pour toute peine on l'avait remené dans le lieu de son exil, où il fut gardé avec plus de soin, mais traité toujours

[1] Cinq cent mille écus. = 2,750,000 fr. — L.

[2] Le questeur était le trésorier de l'armée.

Appian. in Syr. p. 132.

avec la même magnificence. Ce n'était pas pure bonté et clémence de la part des Parthes, l'intérêt y entrait pour quelque chose. Ils avaient des vues sur le royaume de Syrie, quelque éloigné qu'il fût, et ils attendaient un temps favorable, où, sous prétexte d'aller rétablir Démétrius sur son trône, ils pussent s'en emparer pour eux-mêmes.

Antiochus Sidète, soit qu'il en fût averti ou non, prévint leur dessein, et mena contre Phraate une puissante armée. L'usurpation que les Parthes venaient de faire des plus riches et des plus belles provinces de l'Orient, que ses ancêtres avaient toujours possédées depuis Alexandre, était pour lui une raison pressante de réunir toutes ses forces pour les en chasser. Son armée était de plus de quatre-vingt mille hommes, bien armés et bien disciplinés. Mais l'attirail du luxe y avait joint une si grande multitude de vivandiers, de cuisiniers, de pâtissiers, de confituriers, de comédiens, de musiciens, de femmes de mauvaise vie, qu'il y en avait près de quatre fois plus que de soldats : car on en faisait monter le nombre à trois cent mille. Il peut y avoir ici de l'exagération ; mais, quand on en rabattrait les deux tiers, il resterait encore une nombreuse suite de bouches inutiles. Le luxe était à proportion aussi grand que le nombre de ceux qui en étaient les ministres. L'or et l'argent [1] brillaient partout, jusque sur la chaussure des simples soldats. Les instruments et les ustensiles de cuisine étaient d'ar-

[1] « Argenti aurique tantùm, ut etiam gregarii milites caligas auro figerint, proculcarentque materiam, cujus amore populi ferro dimicant. Culinarum quoque argentea instrumenta fuere, prorsus quasi ad epulas non ad bella pergerent. (JUSTIN.)

gent, comme s'il se fût agi d'aller à un festin, et non pas à la guerre.

Antiochus eut d'abord de grands succès. Il battit Phraate en trois batailles. Il reprit la Babylonie et la Médie. Toutes les provinces de l'Orient qui avaient autrefois appartenu à l'empire de Syrie secouèrent le joug des Parthes et se soumirent à lui, excepté la Parthie même, où Phraate se trouva réduit dans les bornes étroites de son premier royaume. Hyrcan, prince des Juifs, accompagna Antiochus dans cette expédition; et ayant eu sa part dans toutes ces victoires, il revint chez lui chargé de gloire à la fin de la campagne et de l'année.

An. M. 3874. Av. J. C. 130.

Le reste de l'armée passa l'hiver dans l'Orient. Le nombre prodigieux des troupes, y compris l'attirail dont j'ai parlé, les obligea de se disperser et de s'écarter si fort les unes des autres, qu'elles ne pouvaient pas aisément se rejoindre, et former un seul corps pour se défendre, si on les attaquait. Les habitants, qu'ils foulaient extrêmement dans tous leurs quartiers, pour se venger et se défaire de ces hôtes incommodes à qui rien ne suffisait, conspirèrent avec les Parthes de les massacrer tous en un même jour dans leurs quartiers, sans leur donner le temps de se rassembler; et la chose s'exécuta. Antiochus, qui avait gardé quelques corps de troupes auprès de sa personne, se mit en devoir d'aller secourir les quartiers les plus proches de lui; mais il fut accablé par le nombre, et y périt lui-même. Tout le reste de l'armée fut ou massacré dans ses quartiers le même jour, ou fait prisonnier; de sorte qu'à peine, d'un si grand nombre d'hommes, en échappa-t-il

quelques-uns pour aller porter en Syrie la triste nouvelle de cette boucherie.

Elle y répandit un grand deuil et une grande consternation. On y pleura en particulier la mort d'Antiochus, prince estimable par plusieurs bonnes qualités. Plutarque rapporte de lui un mot qui lui fait honneur. Un jour de chasse, s'étant égaré et se trouvant seul, il se retira dans la cabane de pauvres gens, qui le reçurent du mieux qu'il leur fut possible sans le connaître. Pendant le souper, lui-même ayant fait tomber la conversation sur la personne et sur la conduite du roi, ils dirent que c'était d'ailleurs un bon prince; mais que sa trop grande passion pour la chasse lui faisait négliger les affaires de son royaume, et qu'il s'en reposait sur des courtisans qui ne répondaient pas toujours à ses bonnes intentions. Antiochus ne répondit rien sur-le-champ. Le lendemain, sa suite étant arrivée à la cabane, il fut reconnu pour ce qu'il était. Il raconta à ses officiers ce qui s'était passé la veille, et leur dit, comme par reproche : *Depuis que je vous ai attachés à mon service, je n'ai entendu la vérité sur ce qui me regarde que du jour d'hier.*

Plut. in Apophtheg. pag. 184.

Phraate, battu trois fois par Antiochus, avait enfin relâché Démétrius, et l'avait renvoyé avec un corps de troupes en Syrie, dans l'espérance que sa venue y pourrait causer quelques troubles qui obligeraient Antiochus d'y retourner; mais, après ce massacre, il détacha un parti de cavalerie pour le rattraper. Démétrius, qui avait craint quelque contre-ordre de cette nature, avait fait tant de diligence, qu'il avait déja passé l'Euphrate avant que ce parti fût sur la frontière.

Ainsi, il recouvra ses états, et en fit de grandes réjouissances, pendant que tout le reste de la Syrie pleurait et lamentait la perte de l'armée, où il y avait peu de familles qui n'eussent quelque proche parent.

Phraate fit chercher parmi les morts le corps d'Antiochus, et le fit mettre dans un cercueil d'argent. Il l'envoya en Syrie pour le faire enterrer honorablement avec ses ancêtres; et ayant trouvé une de ses filles parmi les captives, il fut frappé de sa beauté, et l'épousa.

Antiochus étant mort, Hyrcan profita de l'occasion des troubles et des divisions qui arrivèrent dans tout l'empire de Syrie, pour étendre ses états en se rendant maître de plusieurs places de Syrie, de Phénicie et d'Arabie, qui étaient à sa bienséance. Il travailla aussi en même temps à se rendre absolu et indépendant; il y réussit si bien, que depuis ce temps-là ni lui ni aucun de ses descendants ne relevèrent plus du tout des rois de Syrie, et qu'ils secouèrent entièrement le joug de la sujétion, et celui même de l'hommage.

Joseph. Antiq. Jud. l. 13, c. 17. Strab. l. 16, pag. 761. Justin. l. 36, cap. 1.

Phraate, enflé de ses grands succès et de la victoire qu'il avait remportée, voulut porter la guerre en Syrie pour tirer vengeance de l'invasion qu'Antiochus avait faite dans ses états. Mais, pendant qu'il faisait ses préparatifs pour cette expédition, il lui survint une guerre de la part des Scythes, qui lui donna assez d'occupation chez lui pour ne plus songer à aller inquiéter les autres. Se trouvant pressé vivement par Antiochus, comme nous l'avons vu, il avait demandé du secours à ces peuples. Quand ils arrivèrent, l'affaire était déja terminée; et n'ayant plus besoin d'eux, il ne voulut pas leur donner les sommes dont il était convenu. Les Scythes tournèrent aussitôt leurs armes contre

An. M. 3875. Av. J.C. 129. Justin. l. 39, c. 1; et l. 42, cap. 1 et 2.

lui-même, et lui firent la guerre, pour se venger de l'injustice qu'il leur faisait.

C'était une grande faute à ce prince que d'avoir mécontenté des peuples si puissants, par une basse et sordide avarice: il en fit une seconde dans la guerre même, qui ne fut pas moins considérable. Pour se fortifier contre cette nation, il chercha du secours parmi des gens dont il s'était fait encore plus haïr que des Scythes: c'étaient les troupes étrangères grecques qui avaient été à la solde d'Antiochus dans la dernière guerre contre lui, et qui avaient été faites prisonnières. Phraate s'avisa de les incorporer dans ses troupes, croyant par là les renforcer considérablement: mais, dès qu'ils se virent les armes à la main, ils résolurent de se venger des injures et des mauvais traitements qu'on leur avait faits pendant leur captivité: et, quand on fut aux mains, ils passèrent dans l'armée ennemie, et firent si bien pencher la balance, que Phraate fut battu, et qu'il se fit un grand carnage de son armée; il y périt lui-même dans la déroute, et presque toute l'armée avec lui. Les Scythes et les Grecs se contentèrent de piller le pays, et se retirèrent chacun chez eux.

Quand ils se furent retirés, Artabane, oncle de Phraate, se fit couronner roi des Parthes. Il fut tué peu de jours après dans un combat par les Thogariens, autre nation scythe. Son successeur fut Mithridate, qui pour ses glorieuses actions a eu le surnom de *grand*.

An. M. 3874. Av. J. C. 130. Justin. l. 38, cap. 8 et 9; lib. 39, c. 1.

Pendant tous ces mouvements dans l'empire de Syrie et dans celui des Parthes, Ptolémée Physcon gardait toujours la même conduite en Égypte. J'ai déja

remarqué comment, en épousant Cléopatre sa sœur, et la veuve de son frère, il avait égorgé entre ses bras, le jour même des noces, le fils qu'elle avait eu de son frère. Dans la suite, s'étant dégoûté de la mère, il devint passionné pour une fille qu'elle avait eue de Philométor, qui portait aussi le nom de *Cléopâtre* [1]. Il commença par lui faire violence, ensuite l'épousa après avoir chassé sa mère.

Val. Max. l. 9, c. 2 et 7. Oros. l. 5, cap 10. Liv. Epit. l. 39 et 60. Diod. in Exc. Vales. p. 374 et 376. Joseph. Antiq. Jud. l. 13, c. 17.

Il se fit aussi bientôt haïr des nouveaux habitants d'Alexandrie, qu'il avait attirés pour la repeupler, et pour remplacer ceux que ses premières cruautés avaient obligés d'abandonner leur patrie. Pour les mettre hors d'état de lui nuire, il résolut de faire égorger tous les jeunes gens de la ville, qui en faisaient toute la force; pour cet effet, il les fit investir un jour par ses troupes étrangères dans le lieu où se faisaient les exercices, lorsque l'assemblée y était la plus nombreuse, et les fit tous passer au fil de l'épée. Tout le peuple en fureur courut mettre le feu au palais pour l'y brûler; mais il en était déja sorti quand ils y arrivèrent, et il se sauva en Cypre avec sa femme Cléopatre et son fils Memphitis. En y arrivant il apprit que ceux d'Alexandrie avaient mis le gouvernement entre les mains de Cléopatre, qu'il avait répudiée : il leva aussitôt des troupes pour faire la guerre à cette nouvelle reine et à ses adhérents.

[1] C'est, je crois, la même que celle que Philométor lui avait promise en mariage, lorsqu'il le fit prisonnier au siége de Lapithus. Voyez plus haut, p..... J'ai fait voir ailleurs (*Antiquités grecques de l'Égypte*, I, p. 134 et 135), que Ptolémée Évergète avait dû l'épouser un an après son avénement au trône et très-peu de temps après la naissance du fils qu'il eut de Cléopatre, mère de cette princesse et veuve de Philométor. — L.

An. M. 3875.
Av. J. C. 129.

Mais auparavant, dans la crainte que les Alexandrins ne prissent pour roi son fils, à qui il avait donné le gouvernement de la Cyrénaïque, il le fit venir auprès de lui, et le fit mourir dès qu'il fut arrivé, uniquement pour prévenir un prétendu danger, qui n'avait de fondement que dans son imagination faussement alarmée. Cette barbarie irrita encore plus les esprits contre lui : on abattit et on brisa toutes ses statues à Alexandrie. Il crut que c'était Cléopatre, qu'il avait répudiée, qui avait porté le peuple à cette action; et, pour s'en venger, il fit égorger devant lui Memphitis, qu'il avait eu d'elle, jeune prince bien fait et de grande espérance. Ensuite il fit couper son corps en morceaux, les mit dans une caisse avec la tête entière, afin qu'on la reconnût, et l'envoya par un de ses gardes à Alexandrie, avec ordre d'attendre, pour la lui présenter, le jour de la naissance de cette princesse, qui approchait, et qui devait se célébrer avec beaucoup de magnificence. Ses ordres furent exécutés. La caisse lui fut rendue au milieu de la joie de la fête, qui fut bientôt changée en deuil et en lamentations. On ne saurait exprimer l'horreur que la vue de ce triste objet excita contre le tyran, dont la monstrueuse barbarie avait produit un crime si horrible et si inouï : on exposa aux yeux du peuple cet abominable présent; il y produisit le même effet que sur la cour, qui avait eu la première ce triste spectacle. On courut aux armes, et on ne songea qu'à empêcher ce monstre de jamais remonter sur le trône : on forma une armée, dont le commandement fut donné à Marsyas, que la reine avait nommé général, et l'on prit toutes les précautions possibles pour la défense du pays.

Ptolémée Physcon, de son côté, ayant formé une armée, en donna le commandement à Hégéloque, et l'envoya contre les Alexandrins. Il se donna une bataille qu'Hégéloque gagna; il fit même Marsyas prisonnier, et l'envoya chargé de fers à Physcon. On s'attendait que ce cruel tyran le ferait mourir dans les tourments; le contraire arriva. Il lui accorda le pardon et le relâcha; car, voyant par expérience que ses cruautés ne lui attiraient que des malheurs, il commença à s'en lasser, et voulut se faire honneur de son indulgence. Cléopatre, réduite à une grande extrémité par la perte de son armée, qui fut presque toute taillée en pièces dans la déroute, envoya demander du secours à Démétrius, roi de Syrie, qui avait épousé la fille aînée qu'elle avait eue de Philométor, et lui promit la couronne d'Égypte pour sa récompense. Démétrius accepta, sans balancer, cette proposition, vint avec toutes ses troupes, et forma le siége de Péluse.

AN. M. 3876.
AV. J. C. 128.

Ce prince n'était guère moins haï des Syriens pour sa hauteur, sa tyrannie et ses débauches, que Physcon l'était des Égyptiens. Quand ils le virent éloigné, et occupé au siége de Péluse, ils se soulevèrent. Ceux d'Antioche commencèrent, ensuite ceux d'Apamée; et plusieurs autres villes de Syrie suivirent leur exemple, et se joignirent à eux. Démétrius fut obligé de laisser l'Égypte pour réduire ses propres sujets. Cléopatre, destituée du secours qu'elle en avait attendu, mit tous ses trésors sur des vaisseaux, et se réfugia auprès de Cléopatre, sa fille, reine de Syrie.

Cette Cléopatre la fille avait épousé en premières noces Alexandre Bala, et ensuite ce Démétrius, du

vivant de son père Philométor. Mais Démétrius ayant été pris par les Parthes, et retenu prisonnier, elle avait épousé Antiochus Sidète, frère de Démétrius. Après la mort de Sidète, elle était revenue à Démétrius son premier mari, qui, relâché par les Parthes, était rentré en Syrie; et elle tenait sa cour à Ptolémaïde quand sa mère la vint trouver.

An.M.3877.
Av.J.C.127.

Physcon, dès que Cléopatre eut abandonné Alexandrie, y retourna, et rentra en possession du gouvernement; car, après la défaite de Marsyas et la fuite de Cléopatre, il n'y avait plus personne en état de l'en empêcher[1]. Après s'être un peu affermi, pour se venger de l'invasion de Démétrius, il appuya contre lui un imposteur nommé *Alexandre Zébina*[2]. C'était le fils d'un fripier d'Alexandrie. Il se disait fils d'Alexandre Bala, et prétendait, en cette qualité, que la couronne de Syrie lui appartenait. Physcon lui prêta une armée pour s'en mettre en possession. Il ne fut pas plus tôt en Syrie, que, sans examiner les droits du prétendant, on vint en foule prendre son parti, parce qu'on ne pouvait souffrir Démétrius. Ils ne se mettaient pas en peine quel roi ils prenaient, pourvu qu'ils se défissent de lui.

A la fin, une bataille en décida. Elle se donna auprès de Damas, en Célésyrie. Démétrius y fut entièrement défait, et s'enfuit à Ptolémaïde, où était Cléopatre sa

[1] Il paraît que, depuis son retour, Ptolémée Physcon se conduisit beaucoup mieux qu'auparavant : il se réconcilia avec sa première femme; et plusieurs monuments d'une date postérieure à l'année de son retour, portent le nom des deux Cléopatres et attestent qu'il protégea la religion égyptienne, et réprima les désordres commis pendant son absence; et les encouragements qu'il donna aux sciences lui valurent le titre de *Philologue*. — L.

[2] Ou *Zabinas*, mot syriaque qui signifie *acheté à l'encan*. — L.

femme. Elle, qui avait toujours sur le cœur son mariage avec Rhodogune chez les Parthes, prit cette occasion de s'en venger, et lui fit fermer les portes de la ville. Ne dirait-on pas que, dans le siècle dont j'écris l'histoire, il y a entre les princes et les princesses comme un combat et une émulation à qui se distinguera par plus de scélératesse et de noirceur? Démétrius fut obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué. Après sa mort, Cléopatre conserva une partie du royaume. Zébina eut tout le reste; et pour s'y affermir, il fit une alliance étroite avec Hyrcan, qui profita, en habile homme, de toutes ces divisions[1], pour se bien établir, et pour procurer à ses peuples l'affermissement de la liberté, et plusieurs avantages considérables qui rendirent les Juifs redoutables à leurs ennemis.

Il avait envoyé l'année précédente une ambassade à Rome pour renouveler le traité fait avec Simon son père. Le sénat reçut très-gracieusement ces ambassadeurs, et leur accorda tout ce qu'ils demandaient. Et parce qu'Antiochus Sidète avait fait la guerre aux Juifs nonobstant le décret des Romains et l'alliance contractée avec Simon; qu'il leur avait pris plusieurs villes, les avait rendus tributaires pour Gazara, Joppé et quelques autres places qu'il leur avait cédées; et qu'il les avait fait consentir par force à une paix désavantageuse en assiégant la ville de Jérusalem : sur ce que les ambassadeurs exposèrent là-dessus au sénat, on condamna tout ce qui s'était fait contre les Juifs de cette manière depuis le traité fait avec Simon; et il fut résolu que Gazara, Joppé et les autres places que les Syriens leur avaient enlevées, ou qu'ils avaient rendues tributaires contre la teneur de son traité, leur

Joseph. Antiq. Jud. l. 13, c. 17.

seraient restituées et exemptées de tout hommage, tribut ou autre servitude. On conclut aussi que les Syriens les dédommageraient de toutes les pertes qu'ils leur avaient causées contre ce que le sénat avait réglé dans le traité fait avec Simon : enfin, que les rois de Syrie renonceraient à leur prétendu droit de faire marcher leurs troupes sur les terres des Juifs.

An. M. 3879.
Av. J. C. 125.
Liv. Epit. lib. 60.
Oros. lib. 5, cap. 11.

Des essaims effroyables de sauterelles firent, dans le temps dont nous parlons, des ravages inouïs en Afrique. Elles broutèrent tous les fruits de la terre. Ensuite ayant été emportées par le vent dans la mer, leurs corps morts furent rapportés par les vagues sur le rivage, où ils se pourrirent, et infectèrent tellement l'air, que cette infection causa une peste qui, dans la Libye, dans la Cyrénaïque et dans quelques autres endroits de l'Afrique, emporta plus de huit cent mille ames.

An. M. 3880.
Av. J. C. 124.
Liv. Epit. lib. 60.
Justin. l. 39, c. 1 et 2.
Appian. in Syr. p. 132.

Nous avons vu que Cléopatre s'était emparée d'une partie du royaume de Syrie à la mort de Démétrius Nicator, son mari. Il avait eu de cette princesse deux fils, dont l'aîné, qui se nommait *Séleucus*, songea à monter sur le trône de son père, et se fit effectivement déclarer roi. La mère, ambitieuse, voulait régner elle-même, et trouvait fort mauvais que son fils voulût s'établir à son préjudice. Elle avait aussi lieu de craindre qu'il ne lui prît envie de venger la mort de son père, dont on savait fort bien qu'elle avait été cause. Elle le tua de ses propres mains, en lui enfonçant un poignard dans le sein. Il ne régna qu'un an. On a de la peine à comprendre qu'une femme et qu'une mère soit capable de se porter à de si horribles excès. Mais, dès que quelque passion injuste domine dans le cœur,

c'est une source de toutes sortes de crimes. Quelque douce qu'elle paraisse, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignards, et d'avoir recours au poison, parce que, voulant venir à bout de ses desseins, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y oppose.

Zébina s'était rendu maître d'une partie du royaume de Syrie. Trois de ses principaux officiers se révoltèrent contre lui, et se déclarèrent pour Cléopatre. Ils prirent la ville de Laodicée, et voulurent défendre la place contre lui, mais il sut bien les ranger. Ils se soumirent, et il leur pardonna avec une clémence et une grandeur d'ame fort extrordinaires, et ne leur fit aucun mal. Ce prince supposé avait effectivement le cœur fort bon. Il recevait avec des manières affables et prévenantes tous ceux qui avaient affaire à lui; de sorte qu'il se faisait aimer de tout le monde, et même de ceux qui d'ailleurs détestaient l'imposture par laquelle il avait usurpé la couronne.

Mithridate Évergète, roi de Pont, mourut cette année; il fut assassiné par ses propres gens. Son fils, qui lui succéda, est le fameux Mithridate Eupator, qui disputa si long-temps aux Romains l'empire de l'Asie, et qui soutint contre eux une guerre de près de trente ans. Il n'avait que douze ans quand son père mourut. Je ferai de son histoire un article à part.

An.M.3881.
Av.J.C.123.

Cléopatre, après avoir tué son fils aîné, crut qu'il était de son intérêt de faire un roi titulaire, sous le nom de qui elle pût cacher l'autorité qu'elle voulait se conserver tout entière. Elle sentait bien que des peuples guerriers accoutumés à être gouvernés par des rois regarderaient toujours le trône comme vacant, pendant qu'il ne serait rempli que par une princesse, et qu'ils ne

manqueraient pas de l'offrir à quelque prince qui se présenterait. Elle fit donc revenir son autre fils Antiochus d'Athènes, où elle l'avait envoyé pour son éducation, et le fit déclarer roi dès qu'il fut arrivé : mais ce n'était qu'un vain titre. Elle ne lui donnait aucune part aux affaires; et comme ce prince était fort jeune, n'ayant pas plus de vingt ans, il la laissa gouverner assez patiemment pendant quelque temps. Pour le distinguer des autres Antiochus, on lui donne ordinairement le surnom de *Grypus* [1], qui est pris de son grand nez. Josèphe l'appelle *Philométor;* mais ce prince, dans ses médailles, prenait le titre d'*Épiphane*.

An. M. 3882.
Av. J. C. 122.

Zébina s'étant bien établi, après la mort de Démétrius Nicator, dans la possession d'une partie de l'empire de Syrie, Physcon, qui le regardait comme sa créature, prétendait qu'il lui en fît hommage. Zébina refusa nettement d'entrer dans ses vues. Physcon résolut de l'abattre comme il l'avait élevé; et, s'étant accommodé avec sa nièce Cléopatre, il envoya une armée considérable à Grypus, et lui donna sa fille Tryphène en mariage. Grypus, par le moyen de ce secours, défit Zébina, et l'obligea de se retirer à Antioche. Celui-ci s'avisa, pour fournir aux frais de la guerre, de piller le temple de Jupiter. Ayant été découvert, les habitants se soulevèrent, et le chassèrent de la ville. Il fut encore quelque temps errant de lieu en lieu à la campagne; mais à la fin on le prit et on le fit mourir.

An. M. 3884.
Av. J. C. 120.

Après la défaite et la mort de Zébina, Antiochus Grypus, se sentant assez âgé, voulut commencer à gouverner par lui-même. L'ambitieuse Cléopatre, qui

[1] Γρυπὸς, en grec, signifie un homme qui a un nez aquilin.

voyait par là diminuer son pouvoir et éclipser sa grandeur, ne put le souffrir. Pour se rendre de nouveau maîtresse absolue de tout le gouvernement de la Syrie, elle résolut de se défaire de Grypus comme elle avait déja fait de son frère Séleucus, et de donner la couronne à un autre fils qu'elle avait eu d'Antiochus Sidète, sous qui, parce qu'il était en bas âge, elle espérait avoir, encore long-temps, l'autorité royale entre les mains, et prendre des mesures justes pour s'y établir si bien, qu'elle lui resterait toute sa vie. Cette méchante femme prépara pour cet effet une coupe empoisonnée, qu'elle présenta un jour à Grypus, comme il rentrait fort échauffé de quelque exercice qu'il venait de faire. Mais ce prince, ayant été informé de son dessein, la pria d'abord, comme par honnêteté pour sa mère, et la pressa même de prendre cette coupe pour elle-même; et sur le refus constant qu'elle en fit, ayant fait paraître quelques témoins, il lui fit entendre que le seul moyen qui lui restait de se purger du soupçon qu'on formait contre elle, était de boire la liqueur qu'elle lui avait offerte. Cette malheureuse princesse, qui se voyait sans issue et sans ressource, avala la coupe. Le poison fit son effet sur-le-champ, et délivra la Syrie de ce monstre, qui, par ses crimes inouïs, avait été si long-temps le fléau de cet état. Elle avait été femme de trois rois de Syrie [1], et elle fut mère de quatre. Elle avait causé la mort de deux de ses maris; et pour ses enfants, elle en tua un

[1] Les trois rois de Syrie qu'elle eut pour maris, furent : Alexandre Bala, Démétrius Nicator, et Antiochus Sidète. Ses quatre fils sont : Antiochus, d'Alexandre Bala; Séleucus et Antiochus Grypus, de Démétrius; et Antiochus de Cyzique, d'Antiochus Sidète.

de sa propre main, et voulait se défaire aussi de Grypus par le poison, qu'il lui fit avaler à elle-même. Ce prince, après cela, mit bon ordre à ses affaires, et régna plusieurs années en paix et en tranquillité, jusqu'à ce que son frère Antiochus de Cyzique lui suscita les troubles dont on parlera dans la suite.

An. M. 3887. Av. J. C. 117. Porphyr. in Græc. Eus. Scal. Hieron. in Dan. 9.

Ptolémée Physcon, roi d'Égypte, après avoir régné vingt-neuf ans, depuis la mort de son frère Philométor, mourut enfin à Alexandrie. On n'a guère vu de règne plus tyrannique ni plus rempli de crimes que le sien.

§ VI. *Ptolémée Lathyre succède à Physcon. Guerre entre Grypus et son frère Antiochus de Cyzique, pour le royaume de Syrie. Hyrcan se fortifie en Judée. Sa mort. Aristobule lui succède et prend le titre de roi. Il eut pour successeur Alexandre Jannée. Cléopatre chasse Lathyre d'Égypte, et lui substitue Alexandre, son frère cadet. Guerre entre cette princesse et ses fils. Mort de Grypus. Ptolémée Apion laisse le royaume de la Cyrénaïque aux Romains. Continuation des guerres en Syrie et en Égypte. Les Syriens choisissent pour roi Tigrane. Lathyre est rétabli sur le trône d'Égypte. Il meurt. Alexandre, son neveu, lui succède. Nicomède, roi de Bythinie, laisse le peuple romain son héritier.*

An. M. 3887. Av. J. C. 117. Justin. l. 39, c. 3, 4 et 5. Appian. in Mithrid. sub

Physcon, en mourant, avait laissé trois fils. Le premier, nommé *Apion*, était un fils naturel qu'il avait eu d'une concubine. Les deux autres étaient légitimes; il les eut de Cléopatre, sa nièce, qu'il épousa après

avoir répudié sa mère. L'aîné s'appelait *Lathyre*, et l'autre *Alexandre*. Il laissa par son testament le royaume de la Cyrénaïque à Apion, et celui d'Égypte à sa veuve Cléopatre et à celui de ses deux fils qu'elle choisirait elle-même. Cléopatre, croyant qu'Alexandre serait le plus complaisant, se déterminait à le prendre; mais le peuple ne voulut pas souffrir qu'on fît perdre à l'autre son droit d'aînesse, et obligea la reine à le faire revenir de Cypre, où elle l'avait fait reléguer par son père, et à l'associer avec elle à la couronne. Mais, avant qu'on lui fît prendre possession du trône à Memphis, selon la coutume, elle l'obligea à répudier Cléopatre, sa sœur aînée, qu'il aimait beaucoup, et à prendre Sélène, sa cadette, pour laquelle il n'avait nulle inclination. De telles dispositions ne promettent pas un règne fort pacifique.

finem et in Syr. p. 132. Strab. l. 17, p. 795. Plin. l. 2, c. 67, et l. 6, c. 30. Porphyr. in Græc. Eus. Scalig. Jos. Antiq. l. 13, c. 18. Diod. in Excerpt. Vales. p. 385.

A son couronnement il prit le titre de *Soter*. Quelques auteurs lui donnent celui de *Philométor* : mais *Lathyre* [1] est celui par lequel la plupart des historiens le distinguent. Cependant, comme ce n'était qu'une espèce de sobriquet, on n'osait le lui donner sérieusement de son temps.

Antiochus Grypus, roi de Syrie, se préparait à faire la guerre aux Juifs, lorsqu'il lui tomba sur les bras une guerre domestique, qui lui fut suscitée par Antiochus de Cyzique, son frère de mère. Il était fils de Cléopatre et d'Antiochus Sidète, et né pendant que Démétrius était prisonnier chez les Parthes. Quand

An. M. 3890. Av. J.C. 114.

[1] Λάθυρος signifie une espèce de pois chiche, qu'on appelle en latin *cicer*, d'où est venu le surnom de la famille de Cicéron. Il fallait que *Lathyre* eût quelque marque bien visible de cette sorte, au visage apparemment, où cela choque davantage.

Démétrius revint, et rentra en possession de ses états après la mort d'Antiochus Sidète, sa mère, pour le mettre en sûreté, l'avait envoyé à Cyzique, ville située sur la Propontide, dans la Mysie mineure, où il fut élevé par les soins d'un fidèle eunuque nommé *Cratère*, à qui elle l'avait confié. De là vient le surnom de *Cyzicénien* qu'on lui donne. Grypus, à qui il donnait de l'ombrage, voulut le faire empoisonner. On découvrit son dessein; et le Cyzicénien, pour se défendre, fut contraint de prendre les armes, et de tâcher à faire valoir les prétentions qu'il avait à la couronne de Syrie.

An.M.3891.
Av.J.C.113.

Cléopatre, que Lathyre avait été contraint de répudier, se voyant libre, se donna au Cyzicénien. Elle lui apporta en dot une armée [1], pour s'en servir contre son concurrent. Les forces se trouvant par là à peu près égales, les deux frères en vinrent à une bataille, où le Cyzicénien, ayant eu le malheur d'être défait, se retira à Antioche. Il y laissa sa femme qu'il crut en sûreté, et s'en alla lever de nouvelles troupes pour rétablir son armée.

Mais Grypus alla aussitôt assiéger la ville, et la prit. Tryphène, sa femme, lui demanda instamment de lui remettre Cléopatre, sa prisonnière, entre les mains. Quoique sa sœur de père et de mère, elle était si excessivement indignée de ce qu'elle avait épousé leur ennemi, et lui avait donné une armée contre eux,

[1] On trouve dans les dernières éditions de Justin les paroles suivantes : *exercitum Grypi sollicitatum, velut dotalem, ad maritum deducit ;* ce qui marque que Cléopatre, ayant réussi à débaucher une partie de l'armée de Grypus, la conduisit à son mari. Dans plusieurs éditions on lit *Cypri* au lieu de *Grypi*, ce qui marquerait que Cléopatre avait une armée en Cypre.

qu'elle voulait lui ôter la vie. Cléopatre s'était mise sous la protection d'un sanctuaire regardé comme inviolable : c'était un des temples d'Antioche. Grypus ne voulait pas avoir pour sa femme une complaisance dont il voyait bien les funestes suites dans la rage où elle était. Il lui allégua la sainteté de l'asyle où sa sœur s'était réfugiée. Il lui représenta que sa mort ne leur serait d'aucune utilité, et ne ferait aucun tort au Cyzicénien : que, dans toutes les guerres domestiques ou étrangères où ses ancêtres s'étaient trouvés engagés, on n'avait jamais vu qu'après la victoire on eût usé de cruauté envers les femmes, sur-tout envers une si proche parente : que Cléopatre était sa sœur à elle, et sa proche parente à lui [1] ; qu'ainsi il la priait de ne lui en plus parler, parce qu'il ne pouvait pas y consentir. Tryphène [2], loin de se rendre à ses raisons, entra dans une plus grande fureur par un sentiment de jalousie, s'étant mis dans la tête que ce n'était pas par pitié, mais par amour, que son mari prenait ainsi le parti de cette malheureuse princesse. Elle envoya donc des soldats dans le temple, qui ne purent l'arracher autrement de l'autel qu'en lui coupant les mains dont elle le tenait embrassé. Cléopatre expira en prononçant mille exécrations contre les parricides auteurs de sa mort, et recommandant au dieu, sous les yeux de qui cette barbare cruauté avait été exercée, le soin d'en tirer vengeance.

Cependant l'autre Cléopatre, mère commune de ces deux sœurs, ne paraissait touchée ni du sort de l'une,

[1] Son père Physcon était oncle de Cléopatre, mère de Grypus.

[2] « Sed quantò Grypus abnuit, tantò soror muliebri pertinaciâ accenditur, rata non misericordiæ hæc verba, sed amoris esse. » (JUSTIN.)

ni du crime de l'autre. Son cœur, qui n'était susceptible que d'ambition, était si occupé du desir de régner, qu'elle ne songeait qu'aux moyens de se soutenir en Égypte, et d'y retenir entre ses mains l'autorité absolue pendant toute sa vie. Pour se mieux affermir, elle donna le royaume de Cypre à Alexandre, son cadet, afin de tirer de lui l'assistance dont elle aurait besoin si jamais Lathyre voulait lui disputer l'autorité, qu'elle avait résolu de garder.

An. M. 3892.
Av. J. C. 112.

La mort de Cléopatre, en Syrie, ne demeura pas long-temps impunie. Le Cyzicénien revint, à la tête d'une nouvelle armée, livrer une seconde bataille à son frère, le défit, prit Tryphène, et lui fit souffrir les tourments que sa cruauté envers sa sœur avait bien mérités.

Grypus fut obligé d'abandonner la Syrie au vainqueur. Il se retira à Aspendus, en Pamphilie, ce qui lui fait donner quelquefois dans l'histoire le nom de *l'Aspendien*. Mais un an après il revint dans la Syrie, et la regagna. Les deux frères partagèrent ensuite cet empire entre eux. Le Cyzicénien eut la Célésyrie et la Phénicie, et fit sa résidence à Damas. Grypus eut tout le reste, et demeura à Antioche. Tous deux donnaient également dans le luxe et dans plusieurs autres excès.

An. M. 3893.
Av. J. C. 111.

An. M. 3894.
Av. J. C. 110.
Joseph.
Antiq. l. 13,
c. 17-19.

Pendant que ces deux frères cousumaient leurs forces l'un contre l'autre, ou s'endormaient, après la paix, dans une lâche mollesse, Jean Hyrcan augmentait ses richesses et son pouvoir; et, voyant qu'il n'avait rien à craindre de leur part, il entreprit de réduire la ville de Samarie. Il envoya Aristobule et Antigone, deux de ses fils, en former le siége. Les Samaritains demandèrent du secours au Cyzicénien, roi de Damas. Il y vint à la

tête d'une armée. Les deux frères sortirent de leurs lignes. Il y eut une bataille, où Antiochus fut battu et poursuivi jusqu'à Scythopolis, et eut beaucoup de peine à se sauver.

An. M. 3895. Av. J.C. 109.

Les deux frères, après cette victoire, retournèrent au siége, et pressèrent la ville si vivement, qu'elle fut obligée une seconde fois d'envoyer solliciter le Cyzicénien de venir encore à son secours. Mais il n'avait pas assez de troupes pour entreprendre de faire lever le siége : on en demanda à Lathyre, roi d'Égypte, qui accorda six mille hommes contre l'avis de sa mère Cléopatre. Comme elle avait deux Juifs pour favoris, pour ministres et pour généraux, Chelcias et Ananias, tous deux fils d'Onias, qui avait bâti le temple d'Égypte, ces deux ministres, qui la gouvernaient entièrement, la portaient à favoriser leur nation, et, par égard pour eux, elle ne voulait rien faire qui fût préjudiciable aux Juifs. Peu s'en fallut qu'elle ne déposât Lathyre pour s'être engagé dans cette guerre sans son consentement, et même contre sa volonté.

Quand les troupes auxiliaires d'Égypte furent arrivées, le Cyzicénien les joignit avec les siennes. Il n'osa cependant venir attaquer l'armée qui formait le siége, et se contenta, par ses courses et par des détachements, de ravager le pays pour faire diversion, et engager l'ennemi à lever le siége, afin d'aller défendre son propre pays. Mais, voyant que l'armée ennemie ne faisait aucun mouvement, et que la sienne était fort diminuée par la défaite de quelques partis, par la désertion, et par d'autres accidents, il crut que c'était trop exposer sa personne que de demeurer avec une armée si affaiblie, et se retira à Tripoli. Il laissa le commandement

à deux de ses meilleurs généraux, Callimandre et Épicrate. Le premier se fit tuer dans une entreprise téméraire, où tout le parti qu'il avait mené périt, aussi-bien que lui. Épicrate, se voyant sans espérance de succès, ne songea qu'à tirer pour ses intérêts particuliers le meilleur parti qu'il put de l'état où il se trouvait. Il traita secrètement avec Hyrcan; et pour une somme d'argent qu'il en reçut, il lui livra Scythopolis et toutes les autres places que les Syriens avaient dans le pays, ne comptant pour rien son devoir, son honneur, sa réputation, et comptant pour tout une somme peut-être assez peu considérable.

Samarie, destituée de toute apparence de secours, se vit contrainte, après avoir soutenu un siége d'un an, de se rendre enfin à Hyrcan. Il la fit d'abord démolir. Les murailles de la ville, les maisons des particuliers, tout fut abattu et rasé jusqu'aux fondements; et, pour empêcher qu'elle ne fût jamais rebâtie, il fit faire en tous sens, dans la nouvelle esplanade de la ville rasée, des fossés larges et profonds, où il fit entrer l'eau. Elle ne fut rétablie que du temps d'Hérode, qui donna à la nouvelle ville qu'il fit rebâtir, le nom de *Sébaste*[1], en l'honneur d'Auguste.

Hyrcan se vit alors maître de toute la Judée, de la Galilée, de la Samarie et de plusieurs places frontières, et devint par là un des princes les plus considérables de son temps. Aucun de ses voisins n'osa plus l'attaquer; il passa le reste de ses jours dans un parfait repos, par rapport aux affaires du dehors.

An.M.3896.
Av.J.C.108.

Mais, sur la fin de ses jours, il ne trouva pas la

[1] Σεβαστὸς en grec veut dire *Auguste*.

même tranquillité au-dedans. Les pharisiens, secte violente et mutine, lui causèrent beaucoup de chagrin. Par une profession affectée d'attachement à la loi, et de rigidité dans les mœurs, ils s'étaient acquis une réputation qui leur donnait un grand empire sur l'esprit du peuple. Hyrcan avait tâché, par toutes sortes de bienfaits, de les mettre dans ses intérêts. Outre qu'il avait été élevé parmi eux, et avait toujours fait profession de leur secte, il les avait protégés et servis en toute occasion: et, pour se les attacher davantage, il avait, depuis peu, invité leurs chefs à un régal magnifique, où il leur fit un discours bien capable de toucher des esprits raisonnables. Il leur représenta que ç'avait toujours été son intention, comme ils le savaient bien, d'être juste dans ses actions à l'égard des autres hommes, et de faire à l'égard de Dieu tout ce qui lui était agréable, selon la doctrine enseignée par les pharisiens : qu'il les conjurait donc, s'ils voyaient qu'il s'écartât, en quelque chose, du grand but qu'il se proposait dans ces deux règles, de lui donner leurs instructions, afin qu'il pût y remédier et s'en corriger. Une telle disposition est fort louable dans les princes et dans tous les hommes; mais elle doit être accompagnée de prudence et de discernement.

Toute l'assemblée applaudit au discours d'Hyrcan, et le combla de louanges. Un seul homme, il s'appelait *Éléazar*, esprit turbulent et séditieux, se levant, prit la parole et lui dit : « Puisque vous souhaitez « qu'on vous dise la vérité librement, si vous voulez « montrer que vous êtes juste, quittez la souveraine- « sacrificature, et contentez-vous du gouvernement « civil. » Hyrcan, surpris, lui demanda quelles raisons

il avait de lui donner ce conseil. Éléazar répliqua qu'on savait, sur le témoignage de personnes âgées et dignes de foi, que sa mère était une captive; et qu'en qualité de fils d'une étrangère, il était incapable, par la loi, de posséder cette charge. Si le fait eût été véritable, Éléazar aurait eu raison, car la loi était expresse sur cet article; mais c'était une fausse supposition et une pure calomnie, et tous les assistants blâmèrent extrêmement celui qui l'avait avancée, et en marquèrent fortement leur indignation.

Levit. 21, 15.

Cependant cette aventure fut l'occasion de bien des troubles. Hyrcan fut outré qu'on eût eu l'insolence de diffamer ainsi sa mère, de porter atteinte à la pureté de sa naissance, et de saper par contre-coup le droit qu'il avait à la souveraine-sacrificature. Jonathan, son ami intime, et zélé saducéen, profita de cette occasion pour l'animer contre tout le parti et pour l'attirer dans celui des saducéens.

Deux sectes puissantes dans la Judée, mais entièrement opposées de sentiments et d'intérêts, y partageaient tout le crédit : celle des pharisiens, et celle des saducéens. Les premiers se piquaient d'une observance exacte de la loi, et y ajoutaient un grand nombre de traditions qu'ils prétendaient avoir reçues de leurs ancêtres, et auxquelles ils étaient beaucoup plus attachés qu'à la loi même, quoique souvent elles y fussent contraires. Ils reconnaissaient l'immortalité de l'ame, et par conséquent une autre vie après celle-ci. Ils affectaient un extérieur de vertu, de régularité, d'austérité, qui les faisait fort considérer du peuple. Mais sous cet extérieur imposant ils cachaient les plus grands vices : une avarice sordide, un orgueil insupportable,

une soif insatiable d'honneurs et de distinctions, un desir violent de dominer seuls, une envie qui allait jusqu'à la fureur contre tout mérite étranger, une haine irréconciliable contre quiconque osait les contredire; un esprit de vengeance, capable des plus horribles excès; et, ce qui les caractérisait encore davantage et enchérissait sur tout le reste, une noire hypocrisie, qui se couvrait toujours du masque de la religion. Les saducéens rejetaient avec mépris les traditions pharisaïques, niaient l'immortalité des ames et la résurrection des corps, et n'admettaient d'autre félicité que celle dont on jouit dans cette vie. Les gens riches et de qualité, et la plupart de ceux qui composaient le sanhédrin, c'est-à-dire le grand conseil des Juifs, où se décidaient les affaires de l'état et de la religion, étaient de cette dernière secte.

Jonathan donc, pour attirer Hyrcan dans son parti, lui insinua que ce qui venait de se passer n'était pas une saillie d'Éléazar, mais un coup concerté par toute la cabale, dont Éléazar n'avait été que l'organe: et que, pour s'en convaincre, il n'avait qu'à les consulter sur la punition que méritait le calomniateur; qu'il verrait, s'il voulait bien en faire l'expérience, par leurs ménagements pour le criminel, qu'ils étaient tous ses complices. Hyrcan suivit son avis, et consulta les chefs des pharisiens sur la punition due à celui qui avait ainsi diffamé le prince et le souverain-sacrificateur de son peuple, s'attendant qu'ils le condamneraient sans doute à la mort. Mais leur réponse fut que la calomnie n'était pas un crime capital, et que toute la punition qu'elle méritait n'allait qu'au fouet et à la prison. Cette douceur, dans un cas si grief, fit croire à

Hyrcan tout ce que Jonathan lui avait insinué, et il devint ennemi mortel de toute la secte des pharisiens. Il défendit d'observer les réglements fondés sur leur prétendue tradition, infligea des peines à ceux qui contreviendraient à son ordonnance, et abandonna entièrement leur parti pour se jeter dans celui des saducéens, leurs ennemis.

An. M. 3897. Av. J. C. 107.

Hyrcan ne vécut pas long-temps après cette bourrasque : il mourut l'année d'après. Il avait été vingt-neuf ans souverain-sacrificateur et prince des Juifs.

Pour ne point interrompre l'histoire des autres royaumes, je réserve la plus grande partie de ce qui regarde les successeurs d'Hyrcan, pour l'article où je traiterai séparément l'histoire des Juifs.

Justin. l. 39, cap. 4.

Nous avons vu que Ptolémée Lathyre avait envoyé une armée dans la Palestine au secours de Samarie, contre l'avis de sa mère et malgré sa résistance. Elle porta si loin le ressentiment qu'elle eut de cette atteinte et de quelques autres pareilles qu'il avait données à son autorité, qu'elle lui enleva sa femme Sélène, dont il avait déja deux fils [1], et l'obligea lui-même à sortir d'Égypte. Voici comment elle s'y prit. Elle fit blesser quelques-uns de ses ennuques favoris, et les produisit dans une assemblée du peuple à Alexandrie, et dit que c'était son fils Lathyre qui les avait ainsi maltraités pour avoir voulu la défendre contre sa violence. Elle anima si fort le peuple par cette fiction pleine de noirceur, qui lui persuada qu'on avait voulu la tuer, que d'abord il se fit un soulèvement général contre Lathyre; et on l'aurait mis en pièces, s'il ne s'était sauvé

[1] Ces deux fils moururent avant lui.

au port dans un vaisseau qui mit sur-le-champ à la voile. Cléopatre aussitôt fit venir Alexandre, son cadet, à qui elle avait fait donner le royaume de Cypre; et le fit roi d'Égypte à la place de son frère, qu'elle obligea de se contenter de celui de Cypre que l'autre laissait.

Alexandre, roi des Juifs, après avoir mis ordre aux affaires intérieures de son état, alla attaquer ceux de Ptolémaïde, les battit, et les obligea à se renfermer dans leurs murailles, où il les assiégea. Ils envoyèrent demander du secours à Lathyre. Il y alla en personne. Mais les assiégés, ayant changé de sentiment, parce qu'ils craignaient de l'avoir pour maître, Lathyre dissimula pour-lors son ressentiment. Il était près de conclure un traité avec Alexandre, lorsqu'il apprit que ce prince traitait sous main avec Cléopatre, pour l'engager à venir avec toutes ses forces le chasser de la Palestine. Lathyre devint son ennemi déclaré, et résolut de lui faire tout le mal qu'il pourrait.

An.M.3899.
Av.J.C.105.
Jos. Antiq. lib. 13, c. 20 et 21.

Il n'y manqua pas l'année suivante. Il partagea son armée en deux corps. Il détacha l'un, sous la conduite d'un de ses généraux, pour aller former le siége de Ptolémaïde, dont il avait sujet d'être mécontent; et avec l'autre il marcha en personne contre Alexandre. Les habitants de Gaza avaient fourni à Lathyre un nombre de troupes assez considérable. Il se donna entre eux une sanglante bataille sur le Jourdain. Alexandre y perdit trente mille hommes, sans compter les prisonniers que fit Lathyre après sa victoire.

An.M.3900.
Av.J.C.104.

On rapporte une action bien cruelle et bien barbare que fit Lathyre dans cette occasion. Le soir du jour qu'il avait remporté cette victoire, en venant prendre

des quartiers dans les villages du voisinage, qu'il trouva pleins de femmes et d'enfants, il fit tout égorger, fit couper leurs corps par pièces, les fit mettre dans des chaudières pour les faire cuire, comme s'il eût voulu en faire souper son armée. Son but était de faire croire que ses troupes se nourrissaient de chair humaine, pour jeter la terreur dans tout le pays. Croirait-on possible un tel genre de barbarie? Pareille pensée est-elle jamais venue dans l'esprit d'aucun homme [1]? Josèphe rapporte ce fait sur le témoignage de Strabon et d'un autre auteur.

Lathyre, après la défaite d'Alexandre, n'ayant plus d'ennemi qui tînt la campagne, ravagea et désola tout le plat pays. Sans le secours qu'amena Cléopatre, l'année suivante, Alexandre était perdu; car, après une perte si considérable, il lui était impossible de se relever et de faire tête à son ennemi.

AN. M. 3901. AV. J. C. 103.

Cette princesse vit bien que, si Lathyre se rendait maître de la Judée et de la Phénicie, il serait en état d'entrer dans l'Égypte et de la détrôner, et qu'il fallait arrêter les progrès qu'il y faisait. Elle leva pour cet effet une armée, et en donna le commandement à Chelcias et à Ananias, les deux Juifs dont il a déja été parlé. Elle équipa en même temps une flotte pour transporter ses troupes; et, s'embarquant elle-même, elle vint débarquer en Phénicie. Elle avait apporté avec elle une grosse somme d'argent et ses plus riches joyaux. Voulant les mettre à couvert, en cas de malheur, elle choisit l'île de Cos, et y envoya en même temps son petit-

Appian. in Mithrid. p. 186, et de Bell. civil. p. 414.

[1] Cette atrocité sans but est bien peu vraisemblable, et bien opposée d'ailleurs au caractère de Ptolémée que l'histoire nous représente comme un prince doux et humain. —L.

fils Alexandre, fils de celui qui régnait conjointement avec elle. Quand Mithridate se rendit maître de cette île, et des trésors qui y étaient, il se chargea du soin de ce jeune prince, et le fit élever d'une manière qui répondait à sa naissance. Alexandre se déroba quelque temps après d'entre les mains de Mithridate, et se réfugia auprès de Sylla, qui le reçut fort bien, le prit en sa protection, l'emmena avec lui à Rome, et enfin le mit sur le trône d'Égypte, comme on le verra dans la suite.

L'arrivée de Cléopatre fit d'abord lever à Lathyre le siége de Ptolémaïde, qu'il avait toujours continué. Il se retira dans la Célésyrie. Elle détacha Chelcias avec une partie de l'armée pour le poursuivre; et avec l'autre, que commandait Ananias, elle forma elle-même le siége de Ptolémaïde. Celui qui commandait le premier détachement, ayant péri dans cette expédition, la mort de ce général arrêta tout. Lathyre, pour profiter du désordre que cette perte avait causé, se jeta avec toutes ses forces sur l'Égypte, dans la pensée qu'il la trouverait sans défense dans l'absence de sa mère, qui avait emmené ses meilleures troupes dans la Phénicie. Il se trompait; les troupes que Cléopatre y avait laissées tinrent bon jusqu'à l'arrivée de celles qu'elle détacha de Phénicie pour les renforcer, quand elle découvrit son dessein : on le contraignit de s'en retourner dans la Palestine. Il y prit ses quartiers d'hiver à Gaza.

AN. M. 3902.
AV. J. C. 102.

Cléopatre cependant poussa si vigoureusement le siége de Ptolémaïde, qu'à la fin elle la prit. Dès qu'elle y fut entrée, Alexandre l'y vint trouver, et lui apporta de riches présents pour gagner ses bonnes graces. Mais ce qui lui servit le plus à y réussir, fut sa haine pour

Lathyre son fils : il n'eut pas besoin d'autre recommandation pour être bien reçu.

Quelques personnes de la cour de Cléopatre lui firent remarquer la belle occasion qu'elle avait en main de se rendre maîtresse de la Judée et de tous les états d'Alexandre en se saisissant de sa personne : ils l'en pressaient même, et, sans Ananias, elle l'aurait fait. Mais il lui représenta quelle lâcheté et quelle infamie il y aurait à traiter ainsi un allié, engagé dans la même cause : que ce serait agir contre l'honneur et la bonne foi, qui sont les fondements de la société : que cette conduite ferait beaucoup de tort à ses intérêts, et lui attirerait la haine de tous les Juifs répandus dans tout le monde. Enfin, il fit tant par ses raisons et par son crédit, qu'il employa tout entier pour sauver son compatriote et son parent, qu'elle se rendit, et renouvela son alliance avec Alexandre. De quel prix n'est point pour les princes un sage ministre, assez courageux pour s'opposer avec force à leurs injustes entreprises? Alexandre retourna à Jérusalem, où il remit enfin sur pied une bonne armée, qui passa le Jourdain, et forma le siége de Gadara.

An. M. 3903. Av. J. C. 101.

Ptolémée Lathyre, après avoir passé l'hiver à Gaza, voyant qu'il ferait des efforts inutiles contre la Palestine tant que sa mère la soutiendrait, abandonna cette entreprise, et s'en retourna en Cypre. Elle, de son côté, se retira aussi en Égypte; et le pays se trouva délivré de l'un et de l'autre.

Justin. l. 39, cap. 4.

Apprenant, à son retour à Alexandrie, que Lathyre entrait en traité à Damas avec Antiochus de Cyzique, et qu'avec le secours qu'il espérait en tirer il se disposait à faire une nouvelle tentative pour recouvrer la cou-

ronne d'Égypte; cette reine, pour faire diversion, donna en mariage à Antiochus Grypus Sélène sa fille, qu'elle avait ôtée à Lathyre, et lui envoya en même temps bon nombre de troupes et de grosses sommes d'argent pour le mettre en état d'attaquer vigoureusement son frère le Cyzicénien. La chose réussit comme elle l'avait projetée : la guerre se ralluma entre les deux frères; et le Cyzicénien eut tant d'affaires chez lui, qu'il ne fut pas en état de donner du secours à Lathyre; ce qui fit échouer son dessein.

Ptolémée Alexandre, son cadet, qu'elle avait mis sur le trône conjointement avec elle, frappé de la cruauté barbare avec laquelle elle persécutait son frère Lathyre, sur-tout en lui ôtant sa femme pour la donner à son ennemi, et remarquant d'ailleurs que les crimes ne lui coûtaient rien lorsqu'il s'agissait de contenter son ambition, ne se crut pas en sûreté auprès d'elle, et prit le parti d'abandonner la couronne et de se retirer, aimant mieux vivre tranquille et sans crainte en exil que de régner avec une si méchante et si cruelle mère, avec qui sa vie était continuellement en danger. Il fallut bien des sollicitations pour l'engager à revenir : car le peuple ne voulait pas absolument qu'elle régnât seule, quoiqu'on vît bien qu'elle n'accordait à son fils que le nom de roi; que depuis la mort de Physcon elle avait toujours eu l'autorité royale tout entière, et que la véritable cause de la disgrace de Lathyre, qui lui avait coûté sa couronne et sa femme, était d'avoir osé faire quelque chose sans elle.

An. M. 3907.
Av. J. C. 97.

La mort d'Antiochus Grypus arriva cette année. Il fut assassiné par Héracléon, un de ses vassaux, après avoir régné vingt-sept ans. Il laissa cinq fils. Séleucus,

l'aîné de tous, lui succéda. Les quatre autres furent Antiochus et Philippe, jumeaux, Démétrius Euchère et Antiochus Dionysius ou Denys. Ils furent tous rois à leur tour, ou du moins prétendirent à la couronne.

An. M. 3908. Av. J. C. 96. Liv. Epit. l. 70. Plut. in Lucul. p. 492. Justin. l. 39, cap. 5.

Ptolémée Apion, fils de Physcon, roi d'Égypte, à qui son père avait donné le royaume de la Cyrénaïque, mourant sans enfants, laissa par son testament son royaume aux Romains; qui, au lieu d'en profiter, donnèrent aux villes leur liberté; ce qui remplit bientôt tout le pays de tyrans, parce que les plus puissants de chacun de ces petits états voulurent s'en rendre souverains. Luculle, en passant par là pour aller contre Mithridate, apporta quelque remède à ces désordres; mais il n'y eut pas moyen d'y établir la paix et le bon ordre, qu'en réduisant le pays en province du peuple romain, comme on fit dans la suite.

Porphyr. in Græc. Scal.

Antiochus le Cyzicénien s'empara de la ville d'Antioche quand Grypus fut mort, et fit tous ses efforts pour enlever le reste du royaume aux enfants de Grypus; mais Séleucus, à qui il restait quantité d'autres bonnes villes, se maintint contre lui, et trouva de quoi soutenir ses droits.

An. M. 3909. Av. J. C. 95. Justin. l. 38, cap. 3. Appian. in Syr. p. 118. Strab. l. 11, p. 532.

Tigrane, fils de Tigrane roi d'Arménie, qui, pendant la vie de son père, avait été retenu en ôtage chez les Parthes, fut relâché à sa mort, et mis sur le trône, à condition qu'il céderait aux Parthes quelques places et pays qui étaient à leur bienséance. Ceci arriva vingt-cinq ans avant qu'il prît le parti de Mithridate contre les Romains. J'aurai occasion dans la suite de parler de ce Tigrane et du royaume d'Arménie.

An. M. 3910. Av. J. C. 94.

Le Cyzicénien, qui vit que Séleucus se fortifiait tous les jours en Syrie, partit d'Antioche pour le combattre;

mais, ayant perdu la bataille, il fut fait prisonnier, et on lui ôta la vie. Séleucus entra dans Antioche et se trouva maître de tout l'empire de Syrie. Il ne sut pas le garder long-temps : Antiochus Eusèbe, fils du Cyzicénien, qui se sauva d'Antioche quand Séleucus la prit, vint à Aradus [1], et s'y fit couronner roi. Il marcha avec une armée considérable contre Séleucus, remporta sur lui une grande victoire, et l'obligea à se renfermer dans Mopsueste, ville de Cilicie, et à abandonner tout le reste à la merci du vainqueur. Dans cette retraite, il opprima si fort les habitants par les gros subsides qu'il leur demandait, qu'enfin ils se mutinèrent, vinrent tous investir la maison où il était, et y mirent le feu. Il y fut brûlé avec tous ceux qui s'y trouvèrent.

Joseph. Antiq. l. 13, cap. 21. Appian. in Syr. p. 132. Porphyr. in Græc. Scal. An. M. 3911. Av. J. C. 93.

Antiochus et Philippe, les deux jumeaux, fils de Grypus, pour venger la mort de Séleucus, leur frère, menèrent contre Mopsueste tout ce qu'ils purent ramasser de troupes. Ils prirent la ville, la rasèrent, et firent passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitants. Mais, au retour, Eusèbe les chargea près de l'Oronte et les défit. Antiochus se noya en voulant faire passer l'Oronte à son cheval à la nage. Philippe fit une belle retraite avec un corps considérable, qu'il grossit, bientôt après, assez pour tenir encore la campagne et disputer l'empire à Eusèbe.

An. M. 3912. Av. J. C. 92.

Celui-ci, pour s'affermir sur le trône, avait épousé Sélène, veuve de Grypus. Cette habile princesse, quand son mari mourut, avait su se maintenir en possession d'une partie de l'empire, et elle avait de bonnes troupes. Eusèbe l'épousa donc pour augmenter par là ses

[1] Ile et ville de Phénicie.

forces. Lathyre, à qui on l'avait enlevée, pour se venger de ce nouvel outrage, fit venir de Cnide Démétrius Euchère, le quatrième fils de Grypus, que l'on y élevait, et l'établit roi à Damas. Eusèbe et Philippe étaient trop occupés l'un contre l'autre pour empêcher ce coup-là; car, quoique par son mariage Eusèbe eût bien raccommodé ses affaires et augmenté sa puissance, cependant Philippe se soutenait encore; et à la fin même il défit si pleinement Eusèbe dans une grande bataille, qu'il l'obligea d'abandonner ses états et de se réfugier chez les Parthes, qui avaient alors pour roi Mithridate II, surnommé *le Grand.* Ainsi l'empire de Syrie demeura partagé entre Philippe et Démétrius.

Deux années après, Eusèbe, secouru par les Parthes, revint en Syrie, rentra en possession d'une partie de ce qu'il avait auparavant, et suscita de nouvelles affaires à Philippe. Un autre concurrent lui tomba sur les bras presque en même temps; c'était Antiochus Denys, son frère, le cinquième des fils de Grypus. Il se saisit de la ville de Damas, s'y établit roi de la Célésyrie, et s'y maintint pendant trois ans.

An. M. 3915.
Av. J. C. 89.
Justin. l. 39, cap. 4.
Pausan. in Attic. p. 15.
Athen. l. 12, p. 550.

Les affaires n'étaient pas plus tranquilles en Égypte qu'en Syrie, ni les crimes et les perfidies plus rares. Cléopatre, ne pouvant plus supporter d'associé à l'autorité suprême, ni souffrir que son fils Alexandre partageât avec elle l'honneur du trône, résolut de se défaire de lui pour régner désormais seule. Ce prince, qui en fut averti, la prévint, et la fit mourir. C'était un monstre que cette femme, qui n'avait épargné ni sa mère, ni ses fils, ni ses filles, et qui avait tout sacrifié au desir ambitieux de régner. Elle fut ainsi punie de ses crimes, mais par un autre crime qui égalait les siens.

Je ne doute point que le lecteur, aussi-bien que moi, ne frémisse d'horreur à la vue du spectacle affreux que nous présente l'histoire depuis quelque temps. Elle ne fournit nulle part des révolutions d'état si fréquentes et si subites, ni des exemples de tant de rois détrônés, trahis, égorgés par leurs plus proches, par leurs frères et leurs fils, par leurs mères et leurs épouses, par leurs amis et leurs confidents, qui, tous de sang-froid, de dessein prémédité, avec réflexion, et par une politique concertée, emploient les moyens les plus odieux et les plus inhumains. Jamais la colère du ciel sur ces princes et sur ces peuples ne fut plus marquée ni plus accablante. On voit ici un funeste concours des crimes les plus noirs et les plus détestables : les perfidies, les suppositions d'héritiers, les divorces, les meurtres, les empoisonnements, les incestes. On voit des princes devenus tout d'un coup des monstres, disputant entre eux de perfidie et de scélératesse, passant rapidement sur le trône, et disparaissant aussitôt, ne régnant que pour assouvir leurs passions et pour rendre leurs peuples malheureux. Une telle situation d'un royaume, où tous les ordres de l'état sont dans la confusion, toutes les lois méprisées, tous les tribunaux abolis, tous les crimes sûrs de l'impunité, annonce une ruine prochaine, et semble l'appeler à grands cris.

Dès qu'on sut à Alexandrie que c'était Alexandre qui avait fait mourir sa mère, cet affreux parricide le rendit si odieux à ses sujets, qu'ils ne purent plus le souffrir. Ils le chassèrent, et rappelèrent Lathyre, qu'ils remirent sur le trône et qui s'y maintint jusqu'à sa mort. Alexandre, ayant ramassé quelques vaisseaux, essaya l'année suivante de revenir en Égypte, mais inutile-

ment. Il périt bientôt après dans une nouvelle expédition qu'il avait entreprise.

An. M. 3921. Av. J. C. 83. Justin. l. 40, c. 1 et 2. Appian. in Syr. p. 118. Joseph. Antiq. lib. 13, cap. 24.

Les Syriens, las des guerres continuelles que se faisaient dans leur pays les princes de la maison de Séleucus pour la souveraineté, et ne pouvant plus souffrir le pillage, les meurtres et les autres calamités auxquelles ils se voyaient continuellement exposés, résolurent enfin de leur donner l'exclusion à tous, et de se soumettre à un prince étranger qui pût les délivrer de tous les maux que ces divisions leur attiraient, et rétablir la paix dans leur pays. Les uns songeaient à Mithridate, roi de Pont; d'autres à Ptolémée, roi d'Égypte. Mais le premier était actuellement occupé à la guerre contre les Romains, et le second avait toujours été ennemi de la Syrie. Ils se déterminèrent donc pour Tigrane, roi d'Arménie, et lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui faire savoir leur résolution, et le choix qu'ils avaient fait de lui. Il l'accepta, vint en Syrie, prit possession de la couronne, et la porta dix-huit ans. Il gouverna ce royaume quatorze ans de suite, par le moyen d'un vice-roi nommé Mégadate, qu'il ne tira de ce poste que lorsqu'il eut besoin de lui contre les Romains.

Eusèbe, ainsi chassé de ses états par ses sujets et par Tigrane, se réfugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours caché dans l'obscurité. Pour Philippe, on ne sait ce qu'il devint. Il y a apparence qu'il fut tué dans quelque action en se défendant contre Tigrane. Sélène, femme d'Eusèbe, conserva Ptolémaïde avec une partie de la Phénicie et de la Célésyrie, et elle y régna encore bien des années; ce qui la mit en état de donner à ses deux fils une éducation digne de leur naissance. L'aîné s'appela Antiochus l'Asiatique, et le cadet

Cic. Verr. 6, n. 61. Appian. in Syr. p. 133. Strab. l. 17, p. 196.

Séleucus Cybiosacte. J'aurai lieu d'en parler dans la suite.

Quelque temps après que Ptolémée Lathyre eut été rétabli sur le trône d'Égypte, il s'éleva une rébellion considérable dans la haute Égypte. Les rebelles, vaincus et défaits dans un grand combat, se renfermèrent dans la ville de Thèbes, où ils se défendirent avec une opiniâtreté incroyable. Enfin elle fut prise après un siége de trois ans. Lathyre la traita avec tant de rigueur, que cette ville, la plus grande et la plus riche jusqu'alors de toute l'Égypte, fut presque réduite à rien.

Pausan. in Attic. p. 15.

Lathyre ne survécut pas long-temps à la ruine de Thèbes. A compter depuis la mort de son père, il avait régné trente-six ans; onze conjointement avec sa mère en Égypte, dix-huit en Chypre, et sept tout seul en Égypte après la mort de sa mère. Sa fille Cléopatre lui succéda [1]; il n'avait qu'elle d'enfant légitime; son nom propre était Bérénice. C'était un usage établi dans cette maison, que tous les fils eussent le nom de *Ptolémée*, et les filles celui de *Cléopatre*.

An. M. 3923. Av. J. C. 81.

Sylla, alors dictateur perpétuel à Rome, envoya Alexandre pour prendre possession de la couronne d'Égypte, après la mort de son oncle Latyre, en qualité d'héritier mâle le plus proche du défunt. Il était fils de cet autre Alexandre [2] qui avait fait mourir sa mère. Mais ceux d'Alexandrie avaient déja mis Cléopatre sur le trône; et il y avait six mois qu'elle y était

Appian, de Bello Civili, p. 414. Porphyr. in Græc. Scal. p. 60.

[1] Elle était veuve de Ptolémée Alexandre qui l'avait épousée vers l'an 114 ou 111. — L.

[2] Alexandre l'avait eu d'une autre femme dont l'histoire n'a pas parlé. Ainsi, cet Alexandre second était le *beau-fils* de Bérénice ou Cléopatre que Sylla lui fit épouser. — L.

quand Alexandre arriva. Pour accommoder le différend, et ne se pas faire d'affaires avec Sylla, maître de Rome, et qui par conséquent donnait la loi à l'univers, on convint que Cléopatre et lui se marieraient ensemble, et régneraient conjointement : mais Alexandre, qui ne la trouva pas à son gré, ou ne voulut point d'associé à la couronne, la fit mourir dix-neuf jours après leur mariage, et régna seul quinze ans[1]. Les meurtres et les parricides alors n'étaient plus comptés pour rien, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, étaient passés en usage parmi les princes et les princesses.

An. M. 3928. Av. J. C. 76. Appian. in Mithrid. p. 218; et de Bell. Civil. l. 1, p. 420. Liv. Epit. lib. 70 et 93. Plut. in Lucul. p. 492.

Quelque temps après, Nicomède, roi de Bithynie, mourut, après avoir fait le peuple romain son héritier. Son pays devint par là une province romaine. La même année la Cyrénaïque le devint aussi. Les Romains, au lieu de se l'approprier, lui avaient accordé la liberté. Vingt ans s'étaient passés depuis, pendant lesquels les séditions et la tyrannie y avaient causé des maux infinis. On prétend que les Juifs, qui y étaient établis de-

[1] Rollin adopte l'erreur de quelques chronologistes. Les textes précis de Porphyre, d'Appien, et de Cicéron attestent au contraire qu'Alexandre fut tué par les troupes, immédiatement après le meurtre de Bérénice; en sorte que ce règne prétendu de 15 ans se réduit à un règne de 19 jours. Ces textes sont d'ailleurs parfaitement d'accord avec la durée des règnes depuis Soter jusqu'à la conquête de l'Égypte : selon Eusèbe et Porphyre, Soter II régna 36 ans, y compris les six mois de celui de Bérénice; Aulète, 29 ans; et Cléopatre, 22; or, en partant de l'année 117, époque de l'avénement de Soter II, on a... Soter II en 117

moins 36 ans 81

— 29 — 52

— 22 — 30

Or, l'année 30 avant J. C. est celle de la prise d'Alexandrie et du commencement du règne d'Auguste en Égypte.

Il résulte de ce tableau que Ptolémée Aulète succéda à Bérénice et à Alexandre, dans l'année 81. C'était un fils naturel de Soter II, qui pouvait avoir 16 à 17 ans, lorsqu'il monta sur le trône; son frère puîné, illégitime comme lui, eut le gouvernement de l'île de Chypre. — L.

puis long-temps, et qui faisaient une grande partie de la nation, contribuèrent beaucoup à ces désordres. Les Romains, pour les faire cesser, furent obligés d'accepter la Cyrénaïque, qui leur avait été laissée par le testament du dernier roi, et de la réduire en forme de province romaine.

§ VII. *Sélène, sœur de Lathyre, songe au trône d'Égypte. Elle envoie pour cela ses deux fils à Rome. L'aîné, qui s'appelait Antiochus, à son retour, passe par la Sicile. Verrès, qui en était préteur, lui enlève un lustre d'or destiné pour le Capitole. Antiochus, surnommé* l'Asiatique, *après avoir régné quatre ans dans une partie de la Syrie, est dépossédé de ses états par Pompée, qui réduit la Syrie en province de l'empire romain. Troubles en Judée et en Égypte. Les Alexandrins chassent Alexandre, leur roi, et mettent à sa place Ptolémée Aulète. Alexandre, en mourant, établit pour son héritier le peuple romain. En conséquence, quelques années après, ordre de déposer Ptolémée, roi de Chypre, frère d'Aulète, de confisquer ses biens, et de s'emparer de l'île. Le célèbre Caton est chargé de cette commission.*

An. M. 3931.
Av. J. C. 73.

Quelques troubles qui arrivèrent en Égypte [1], causés par le dégoût qu'on y prit d'Alexandre, firent pen-

[1] « Reges Syriæ, reges Antiochi filios pueros, scitis Romæ nuper fuisse: qui venerant, non propter Syriæ regnum, nam id sine controversia obtinebant ut a patre et a majoribus acceperant; sed regnum Ægypti ad se et ad Selenen matrem suam pertinere arbitrabantur. Hi, postquam

Cic. 6. in Verr. Orat. n. 61-67.

ser Sélène, sœur de Lathyre, à prétendre à la couronne. Elle envoya à Rome ses deux fils Antiochus l'Asiatique et Séleucus, qu'elle avait eus d'Antiochus Eusèbe, solliciter le sénat pour elle. Les soins importants dont Rome, actuellement en guerre contre Mithridate, était alors occupée, et peut-être aussi les raisons de politique pour lesquelles jusque-là elle s'était toujours opposée aux princes qui voulaient joindre les forces de l'Égypte à celles de la Syrie, firent que ces princes ne purent obtenir ce qu'ils demandaient. Après deux années de séjour dans Rome et de sollicitations inutiles, ils en partirent pour retourner dans leur royaume.

L'aîné [1], c'était Antiochus, voulut passer par la Sicile : il y essuya une insulte qu'on a peine à croire, tant elle est inouïe, et qui montre combien Rome, dans les temps dont nous parlons, était corrompue, jusqu'à quel excès était montée l'avarice des magistrats qu'elle envoyait dans les provinces, et quel horrible brigandage ils y exerçaient impunément à la vue et au su de tout le public.

Verrès était pour-lors préteur en Sicile [2]. Dès qu'il apprit l'arrivée d'Antiochus à Syracuse, comme il se

temporibus populi romani exclusi, per senatum agere quæ voluérant non potuerunt, in Syriam, in regnum patrium profecti sunt. »

[1] « Eorum alter, qui Antiochus vocatur, iter per Siciliam facere voluit. »

[2] « Itaque isto (Verre) prætore venit Syracusas. Hic Verres hæreditatem sibi venisse arbitratus est, quòd in ejus regnum ac manus venerat is, quem iste et audierat multa secum præclara habere, et suspicabatur. Mittit homini munera satis largè : hæc ad usum domesticum, vini, olei quod visum erat, etiam tritici quod satis esset. Deindè ipsum regem ad cœnam invitat. Exornat amplè magnificèque triclinium. Exponit ea quibus abundabat plurima ac pulcherrima vasa argentea... Omnibus curat rebus instructum et paratum ut sit convivium. Quid multa ? Rex ita discessit, ut et istum copiosè ornatum, et se honorificè acceptum arbitraretur. »

doutait bien et qu'il avait ouï dire que ce prince avait avec lui beaucoup de choses rares et précieuses, il crut que c'était une riche succession qui lui était échue. Il commence par lui envoyer des présents assez considérables, consistant en provision de vin, d'huile et de blé. Puis il l'invite à souper : la salle était superbement parée. Il étale sur les buffets tous ses vases les plus estimés, et il en avait grand nombre. Il fait préparer un repas somptueux et délicat, et a soin que rien n'y manque. En un mot, le roi en sortit fort persuadé de la riche magnificence du préteur, et encore plus content de la réception honorable qu'il lui avait faite.

Il invite à son tour Verrès à souper [1] : il expose toutes ses richesses, beaucoup de vaisselle d'argent, quantité de coupes d'or enrichies de pierreries, selon l'usage des rois, et sur-tout de ceux de Syrie. Il y avait entre autres un très-grand vase pour mettre le vin, d'une seule pierre précieuse. Verrès prend chacun de ces vases l'un après l'autre, les loue, les admire; et le roi voit avec complaisance que le repas ne déplaît point au préteur du peuple romain.

Quand on se fut séparé [2], celui-ci ne songea plus,

[1] « Vocat ad cœnam deindè ipse prætorem. Exponit suas copias omnes : multum argentum, non pauca etiam pocula ex auro, quæ, ut mos est regius, et maximè in Syria, gemmis erant distincta clarissimis. Erat etiam vas vinarium ex una gemma pergrandi... Iste unumquodque vas in manus sumere, laudare, mirari. Rex gaudere prætori populi romani satis jucundum et gratum illud esse convivium. »

[2] « Posteaquàm inde discessum est, cogitare iste nihil aliud, quod ipsa res declaravit, nisi quemadmodùm regem ex provincia spoliatum expilatumque dimitteret. Mittit rogatum vasa ea, quæ pulcherrima apud illum viderat : ait se suis cælatoribus velle ostendere. Rex, qui istum non nosset, sine ulla suspicione libentissimè dedit. Mittit etiam trullam gemmeam rogatum : velle se eam diligentiùs considerare. Ea quoque mittitur. »

comme l'événement le fit assez voir, qu'au moyen de piller Antiochus, et de le renvoyer dépouillé de toutes ses richesses. Il lui fait demander les plus beaux vases qu'il avait vus chez lui, sous prétexte de les montrer à ses ouvriers. Ce prince, qui ne connaissait point Verrès, les lui envoie sans peine et sans défiance. Le préteur le fait encore prier de lui prêter ce grand vase d'une seule pierre précieuse, pour l'examiner, disait-il, plus exactement : le roi le lui envoie aussi.

Mais voici le comble de la perfidie [1]. Les rois de Syrie, dont on vient de parler, avaient porté avec eux à Rome un lustre d'une beauté singulière, et par les pierreries dont il était enrichi, et par la perfection du travail. Ils avaient dessein d'en orner le Capitole, qui avait été brûlé pendant les guerres de Marius et de Sylla, et que l'on rebâtissait alors : mais cet édifice n'étant pas encore achevé, ils ne voulurent pas l'y laisser, ni le faire voir à personne, afin que, lorsqu'en son temps il paraîtrait dans le temple de Jupiter, la surprise augmentât l'admiration, et que l'agrément de la nouveauté en relevât l'éclat. Ils prirent donc le parti de le remporter en Syrie, résolus d'envoyer des ambassadeurs offrir à Jupiter ce rare et magnifique présent avec beau-

[1] « Nunc reliquum, judices, attendite..... Candelabrum e gemmis clarissimis, opere mirabili perfectum, reges hi, quos dico, Romam quum attulissent, ut in Capitolio ponerent; quòd nondum etiam perfectum templum offenderant, neque ponere, neque vulgò ostendere ac proferre voluerunt; ut, et magnificentius videretur, quum suo tempore in sella Jovis opt. max. poneretur, et clarius, quum pulchritudo ejus recens ad oculos hominum atque integra perveniret. Statuerunt id secum in Syriam reportare, ut, quum audissent simulacrum Jovis opt. max. dedicatum, legatos mitterent, qui cum cæteris rebus illud quoque eximium atque pulcherrimum donum in Capitolium afferrent. »

coup d'autres, lorsqu'ils sauraient que la statue du dieu aurait été placée dans son temple.

Verrès fut informé de tout cela [1], on ne sait comment : car le prince avait eu grand soin de tenir le lustre caché ; non qu'il craignît ou soupçonnât rien, mais afin que peu de personnes le vissent avant qu'il fût exposé aux yeux du peuple romain. Le préteur le demande au roi, et le prie avec de grandes instances de le lui envoyer, marquant un grand desir de l'examiner, et promettant de ne le laisser voir à personne. Le jeune prince, qui joignait à la candeur et à la simplicité de l'âge les nobles sentiments de sa naissance, était bien éloigné de le soupçonner d'aucun mauvais dessein. Il ordonne à ses officiers de porter secrètement chez Verrès le lustre bien couvert ; ce qui fut exécuté. Dès que les enveloppes sont ôtées, et que le préteur l'aperçoit, il s'écrie que c'est un présent digne d'un prince, digne d'un roi de Syrie, digne du Capitole : car il était d'un éclat éblouissant par la quantité

[1] « Pervenit res ad istius aures nescio quomodo. Nam rex id celatum voluerat : non quo quidquam metueret aut suspicaretur, sed ut ne multi illud antè perciperent oculis, quàm populus romanus. Iste petit a rege, et cum pluribus verbis rogat, uti ad se mittat : cupere se dicit inspicere, neque se aliis videndi potestatem esse facturum. Antiochus, qui animo et puerili esset et regio, nihil de istius improbitate suspicatus est. Imperat suis, ut id in prætorium involutum quàm occultissimè deferrent. Quò posteaquàm attulerunt, involucrisque rejectis constituerunt, iste clamare cœpit, dignam rem esse regno Syriæ, dignam regio munere, dignam Capitolio. Etenim erat eo splendore qui ex clarissimis et plurimis gemmis esse debebat ; eâ varietate operum, ut ars certare videretur cum copia ; eâ magnitudine, ut intelligi posset, non ad hominum apparatum, sed ad amplissimi templi ornamentum esse factum. Quod quum satis jam perspexisse videretur, tollere incipiunt ut referrent. Iste ait se velle illud etiam atque etiam considerare : nequaquam se esse satiatum. Jubet illos discedere, et candelabrum relinquere. Sic illi tum inanes ad Antiochum revertuntur. »

de pierreries dont il était orné; d'un travail si varié, qu'il semblait que l'art le disputât à la matière; et d'une telle grandeur, qu'il était aisé de comprendre qu'il n'était pas fait pour parer les palais des hommes, mais pour orner un vaste et superbe temple. Les officiers d'Antiochus ayant laissé au préteur tout le temps de le considérer, se mettent en devoir de le remporter : celui-ci leur dit qu'il veut l'examiner plus à loisir, et que sa curiosité n'est pas encore satisfaite; et il les engage à s'en aller, et à lui laisser le lustre : ils s'en retournent donc les mains vides.

Le roi d'abord ne fut point alarmé [1], et ne forma aucun soupçon. Un jour se passe, deux jours, plusieurs jours; on ne rapporte point le lustre. Le prince alors l'envoie demander au préteur, qui remet au lendemain: on ne le rend point encore. Enfin il s'adresse lui-même au préteur, et le prie de le lui rendre. Qui le croirait? ce lustre, qu'il savait du prince même devoir être posé dans le Capitole, et être destiné pour le grand Jupiter et pour le peuple romain, Verrès prie instamment le roi de le lui donner. Antiochus s'en défendant et sur le vœu qu'il en avait fait à Jupiter, et sur le jugement que

[1] Rex primò nihil metuere, nihil suspicari. Dies unus, alter, plures : non referri. Tum mittit rex ad istum, si sibi videatur, ut reddat. Jubet iste posteriùs ad se reverti, mirum illi videri. Mittit iterùm : non redditur. Ipse hominem appellat : rogat ut reddat. Os hominis insignemque impudentiam cognoscite. Quod sciret, quodque ex ipso rege audisset in Capitolio esse ponendum; quod Jovi opt. max., quod populo romano servari videret, id sibi ut donaret rogare et vehementer petere cœpit. Quum ille se religione Jovis Capitolini, et hominum existimatione impediri diceret, quòd multæ nationes testes essent illius operis ac muneris : iste homini minari acerrimè cœpit. Ubi videt eum nihilò magis minis quàm precibus permoveri, repentè hominem de provincia jubet ante noctem discedere. Ait se comperisse, ex ejus regno piratas in Siciliam esse venturos. »

porteraient de cette action tant de nations qui l'avaient vu travailler, et qui en savaient la destination, le préteur emploie les menaces les plus vives. Mais voyant qu'elles ne réussissaient pas mieux que les prières, il ordonne sur-le-champ à ce prince de sortir de sa province avant la nuit, et allègue pour raison qu'il savait de bonne part que des pirates de Syrie devaient aborder en Sicile.

Alors le roi [1], s'étant transporté dans la place publique, les larmes aux yeux, déclare à haute voix devant une nombreuse assemblée de Syracusains, et prenant les dieux et les hommes à témoin, que Verrès lui a enlevé un lustre d'or, enrichi de pierres précieuses, qui devait être placé dans le Capitole, pour être dans cet auguste temple un monument de son alliance et de son amitié avec les Romains : qu'il se souciait peu et ne se plaignait point des autres vases d'or et de pierreries que Verrès avait à lui; mais que de se voir arracher ce lustre, c'était pour lui un malheur et un affront dont il ne pouvait se consoler : que, quoique, dans son intention et dans celle de son frère, ce lustre fût déja consacré à Jupiter, cependant il l'offrait, le donnait, le dédiait, le consacrait tout de nouveau à ce dieu, en présence des citoyens romains qui

[1] « Rex maximo conventu Syracusis, in foro, flens, deos hominesque contestans, clamare cœpit, candelabrum factum e gemmis, quod in Capitolium missurus esset, quod in templo clarissimo, populo romano monumentum suæ societatis amicitiæque esse voluisset, id sibi C. Verrem abstulisse. De cæteris operibus ex auro et gemmis, quæ sua penes illum essent, se non laborare : hoc sibi eripi, miserum esse et indignum. Id etsi anteà jam, mente et cogitatione suâ fratrisque sui, consecratum esset, tamen tum se in illo conventu civium romanorum dare, donare, dicare, consecrare Jovi opt. max. testemque ipsum Jovem suæ voluntatis ac religionis adhibere. »

l'entendaient, et qu'il prenait Jupiter même à témoin de ses sentiments et de ses pieuses intentions.

Antiochus l'Asiatique, étant retourné en Asie, monta peu après sur le trône : il régna sur une partie du pays l'espace de quatre ans. Pompée le dépouilla de son royaume pendant la guerre contre Mithridate, et réduisit la Syrie en province de l'empire romain.

An. M. 3939. Av. J. C. 65.

Que devaient penser les nations étrangères, et combien le nom romain devait-il leur devenir odieux, quand elles entendaient dire que, dans une province du peuple romain, un roi avait été maltraité de la sorte par le préteur même, un hôte dépouillé, un allié et un ami du peuple romain chassé avec insulte et violence? et ce que Ciceron reproche ici à Verrès ne lui était pas particulier : c'était le crime de presque tous les magistrats que Rome envoyait dans les provinces; crime que le sénat et le peuple semblaient approuver, et dont ils se rendaient coupables par leur molle et lâche connivence. « Nous voyons [1] depuis « plusieurs années (dit le même Cicéron dans une au- « tre harangue contre Verrès), et nous le souffrons « en silence, que les richesses de toutes les nations « sont passées dans les mains d'un petit nombre de « particuliers. Athènes, Pergame, Cyzique, Milet, « Chios, Samos, enfin toute l'Asie, l'Achaïe, la Grèce,

[1] « Patimur multos jam annos et silemus, quum videamus ad paucos homines omnes omnium nationum pecunias pervenisse. Quod eo magis ferre æquo animo atque concedere videmur, quia nemo istorum dissimulat, nemo laborat ut obscura sua cupiditas esse videatur... Ubi pecunias exterarum nationum esse arbitramini, quibus nunc omnes egent, quum Athenas, Pergamum, Cyzicum, Miletum, Chium, Samum, totam denique Asiam, Achaiam, Græciam, Siciliam, jam in paucis villis inclusas esse videatis? » (Cic. *in Verr. ult. de Suppl.* n. 125, 126.)

« la Sicile, se trouvent renfermées dans quelques mai-
« sons de campagne de ces riches et injustes ravisseurs,
« pendant que l'argent est par-tout d'une rareté ef-
« froyable; et l'on est d'autant mieux fondé à croire
« que nous connivons à tous ces désordres si affreux
« et si criants, qu'aucun de ceux qui les commettent
« ne se met en peine de les cacher, ni de dérober ses
« vols et ses concussions aux yeux et à la connaissance
« du public. »

Voilà ce qu'était Rome dans le temps dont nous parlons, et ce qui causera bientôt sa perte et la ruine de sa liberté. Et il me semble que considérer ainsi les défauts et les vices qui dominent dans un état, en examiner les causes et les suites, entrer, pour ainsi dire, dans l'intérieur des maisons, et étudier de près le caractère et les dispositions de ceux qui gouvernent, c'est une partie de l'histoire, bien plus importante que celle qui ne montre que des siéges, des batailles et des conquêtes. Il faut pourtant y retourner.

Le règne d'Alexandre Jannée en Judée avait toujours été agité par des troubles et des séditions, causées par la puissante faction des pharisiens, qui lui fut toujours opposée, parce qu'il n'était pas de caractère à se laisser maîtriser par eux. Sa mort ne mit pas fin à ces troubles. Alexandra sa femme fut établie administratrice souveraine de la nation, comme le testament du roi le portait. Elle fit recevoir son fils aîné Hyrcan, souverain-sacrificateur. Les pharisiens continuèrent toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avaient été contraires sous le feu roi. Cette princesse, en mourant, avait institué Hyrcan pour son

An. M. 3925. Av. J. C. 79. Jos. Antiq. l. 13, c. 23, 24; et de Bello. jud. 1-4, etc.

An. M. 3934. Av. J. C. 70.

héritier universel : mais Aristobule, son cadet, l'emporta sur lui, et prit sa place.

An. M. 3939. Av. J. C. 65. Sueton. in Jul. Cæs. c. 11. Trogus, in Prol. 39. Appian. in Mithrid. p. 251.

Ce n'étaient de tous côtés que troubles et agitations violentes. En Égypte, les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur roi, se soulevèrent, le chassèrent, et appelèrent Ptolémée Aulète [1]. C'était un bâtard de Lathyre, qui n'avait point eu de fils légitime. Il fut surnommé *Aulète*, c'est-à-dire *joueur de flûte*, parce qu'il se piquait si fort de bien jouer de la flûte, qu'il en voulut disputer le prix dans les jeux publics. Alexandre, ainsi chassé, alla trouver Pompée, qui était dans le voisinage, pour lui demander du secours. Pompée ne voulut point se mêler de ses affaires, parce qu'elles n'étaient pas du ressort de sa commission. Ce prince se retira à Tyr pour y attendre quelque conjoncture plus favorable.

Il ne s'en présenta point, et il mourut quelque temps après. Avant que de mourir, il fit un testament, par lequel il déclarait le peuple romain son héritier. La succession était importante, et renfermait tous les états qu'Alexandre avait possédés, et sur lesquels il conservait un droit légitime, dont la violence qu'on lui avait faite ne l'avait point dépouillé. L'affaire fut mise en délibération dans le sénat. On ouvrit quelques avis, qui allaient à se saisir de l'Égypte et de l'île de Cypre, dont le testateur avait été maître, et dont il avait disposé en faveur du peuple romain. Le grand nombre des sénateurs ne fut pas de cet avis.

Cic. Orat. 2. in Rull. n. 41-43.

[1] Rien de tout cela n'est dans l'histoire. Voyez plus haut, p. Les passages de Suétone, de Trogue Pompée et de Cicéron ont été discutés et éclaircis par M. St Martin. (*Recherches sur la Chronologie des Lagides*, p. 105-108.) — L.

Ils venaient tout récemment de prendre possession de la Bithynie, qui leur avait été laissée par le testament de Nicomède, et de la Cyrénaïque et de la Libye, qui leur avaient été aussi données par celui d'Apion : et ils avaient réduit tous ces pays en provinces romaines. Ils craignirent, s'ils prenaient encore l'Égypte et l'île de Cypre en vertu d'une pareille donation, que cette facilité à accumuler provinces sur provinces ne révoltât contre eux les esprits, et ne marquât trop clairement un dessein formé d'envahir de même tous les autres états. D'ailleurs ils crurent que cette entreprise pourrait bien les engager dans une nouvelle guerre, qui les embarrasserait fort, pendant qu'ils avaient encore celle de Mithridate sur les bras. Ainsi on se contenta pour-lors de faire venir de Tyr tous les effets qu'Alexandre y avait quand il mourut, et on ne toucha point au reste. Cette démarche marquait assez qu'au fond ils ne renonçaient point au testament, et la suite le fit connaître.

Voici le quatrième exemple [1] que nous voyons d'états laissés par testament au peuple romain : coutume fort singulière, inouïe presque dans toute autre histoire, et qui certainement fait beaucoup d'honneur à ceux en faveur de qui elle s'établit. La voie ordinaire d'étendre les bornes d'un état, c'est la guerre, les victoires, les conquêtes. Mais de combien d'injustices et de violences cette voie est-elle accompagnée! et

[1] « Victa ad occasum Hispania, populus romanus ad orientem pacem agebat ; nec pacem modò, sed inusitatâ et incognitâ quàdam felicitate, relictæ regiis hæreditatibus opes, et in tota simul regna veniebant... Aditâ igitur hæreditate (Attali), provinciam populus romanus, non quidem bello nec armis, sed, quod est æquius, testamenti jure retinebat. » (Florus, l. 2, c. 20.)

combien faut-il qu'il en coûte de ravage et de sang pour se rendre maître d'un pays par la force des armes! Ici rien de pareil; il n'y a ni larmes ni sang répandu. C'est un agrandissement pacifique et légitime; c'est une simple acceptation d'un présent volontaire. La soumission n'a rien de forcé, et part du cœur.

Il est une autre sorte de violence, qui n'en a ni le nom ni l'extérieur, mais qui n'en est pas moins dangereuse, je veux dire la séduction : lorsque, pour gagner les suffrages d'une ville ou d'un peuple, on emploie des souterrains, des voies détournées, des artifices secrets, et qu'on répand à pleines mains l'argent pour corrompre la fidélité de ceux qui ont le plus de crédit dans ces villes et chez ces peuples, et qu'on ménage de loin des événements auxquels on veut paraître n'avoir point eu de part. Dans celui dont nous parlons, on n'aperçoit nulle trace de cette politique, assez commune parmi les princes, et dont, loin de se faire quelque scrupule, on se glorifie.

Attale, le premier, si je ne me trompe, qui nomma pour héritier le peuple romain, n'avait entretenu avec cette république aucune liaison pendant le peu de temps qu'il régna. Pour Ptolémée Apion, roi de la Cyrénaïque, loin que les Romains eussent brigué sa succession, ils y renoncèrent, laissant aux peuples la pleine jouissance de leur liberté, et ne l'acceptèrent dans la suite qu'y étant forcés en quelque sorte et malgré eux. On ne voit point non plus qu'ils aient employé aucune sollicitation secrète ou publique, ni auprès de Nicomède, roi de Bithynie, ni auprès de Ptolémée Alexandre, roi d'Égypte.

Quels motifs portèrent donc ces princes à en user

ainsi ? Premièrement, la reconnaissance : la maison d'Attale devait toute sa splendeur aux Romains; Nicomède avait été défendu par eux contre Mithridate. Ensuite l'amour de leurs peuples, le désir de leur procurer une paix tranquille, l'idée qu'ils avaient de la sagesse, de la justice et de la modération du peuple romain. Ils mouraient sans enfans et sans successeurs légitimes; car les bâtards n'étaient point regardés comme tels : ils n'envisageaient dans l'avenir pour leurs peuples que divisions et guerres intestines pour le choix d'un roi : l'Égypte et la Syrie leur en fournissaient de tristes exemples. Ils voyaient de leurs yeux la tranquillité et le repos dont jouissaient plusieurs villes et plusieurs nations, à l'abri et comme sous la sauvegarde de la protection romaine.

Un prince, dans le cas dont nous parlons, n'avait qu'un de ces trois partis à prendre : ou de laisser le trône à l'ambition des grands de la nation; ou de rendre à ses sujets une entière liberté, et ériger l'état en république; ou de donner son royaume aux Romains.

Le premier parti exposait certainement le royaume à toutes les horreurs d'une guerre civile, que la faction et la jalousie des grands ne manqueraient pas d'exciter et de renouveler avec fureur; et l'amour qu'un prince avait pour ses sujets, le portait à leur épargner des malheurs aussi funestes qu'inévitables.

Le second parti n'était pas praticable dans l'exécution. Il y a plusieurs peuples dont le génie, le caractère, les mœurs, l'habitude, ne permettent pas qu'on les forme en république. Ils ne sont pas capables de cette égalité uniforme, ni de cette dépen-

dance des lois muettes, qui n'imposent pas à leurs sens. Ils sont faits pour la monarchie, et toute autre nature de gouvernement est incompatible avec leurs dispositions naturelles. La Cyrénaïque, dont il s'agit ici, en est une preuve : et tous les siècles, tous les climats, en fournissent des exemples.

Un prince, en mourant, ne pouvait donc rien faire de plus sage que de laisser à ses sujets pour ami et pour protecteur un peuple redouté et respecté dans tout l'univers, et par cette raison capable de les défendre contre les entreprises injustes et violentes de leurs voisins. Combien de divisions domestiques et de sanglantes discordes leur épargnait-il par cette sorte de disposition testamentaire? On le vit dans la Cyrénaïque. Les Romains ayant, par un noble désintéressement, refusé le legs qui leur en avait été fait par le roi en mourant, ce malheureux royaume, abandonné à lui-même et à sa liberté, livré à l'esprit de cabale et de brigue, déchiré par mille factions acharnées les unes contre les autres; en un mot, devenu semblable à un vaisseau sans pilote au milieu des plus violents orages, souffrit pendant plusieurs années des maux incroyables, dont l'unique remède fut de prier et en quelque sorte de forcer les Romains de vouloir bien en accepter la conduite.

D'ailleurs, un prince, par cette démarche, ne faisait que prévenir, mais avantageusement pour son peuple, ce qui devait nécessairement arriver tôt ou tard. Y avait-il quelque ville, quelque état capable de tenir tête aux Romains? Pouvait-on espérer qu'un royaume, sur-tout quand la famille royale serait éteinte, se soutiendrait contre eux, et conserverait long-temps

son indépendance? C'était donc, en ce cas, une nécessité inévitable de tomber dans la puissance des Romains; et il y avait de la prudence à adoucir ce joug par une soumission volontaire : car ils mettaient une grande différence entre les peuples qui se donnaient à eux de plein gré comme à des amis et des protecteurs, et ceux qui ne se rendaient que par la force, après une longue et opiniâtre résistance, et contraints, par des défaites réitérées, de céder enfin au vainqueur. On a vu avec quelle sévérité les Macédoniens, du moins les principaux de la nation, et après eux les Achéens, furent traités, sur-tout dans les premières années de leur assujettissement.

Les autres peuples ne souffrirent rien de pareil; et, généralement parlant, de toutes les dominations étrangères, aucune ne fut jamais moins à charge que celle des Romains. A peine leur joug se faisait-il sentir. La soumission de la Grèce à l'empire romain, même sous les empereurs, fut plutôt une mouvance qui assurait la tranquillité publique qu'un assujettissement à charge aux particuliers et préjudiciable à la société. La plupart des villes s'y gouvernaient par leurs anciennes lois, avaient toujours leurs magistrats, et, à peu de chose près, jouissaient d'une pleine liberté. Par là ils étaient à couvert de toutes les incommodités et de tous les malheurs qu'attire la guerre avec des voisins, laquelle avait si long-temps et si cruellement désolé les républiques de la Grèce du temps de leurs ancêtres. Ainsi les Grecs semblaient gagner beaucoup en rachetant ces inconvénients par quelque diminution de leur liberté.

Il est vrai que l'avarice des gouverneurs faisait quelquefois beaucoup souffrir les provinces : mais c'étaient

des orages passagers qui n'avaient pas de longues suites, auxquels la bonté et la justice d'un successeur homme de bien apportaient un prompt remède, et qui, après tout, n'étaient point comparables aux désordres qu'entraînaient après elles les guerres des Athéniens, des Thébains, des Lacédémoniens les uns contre les autres, et encore moins aux violences et aux ravages que causaient dans plusieurs villes et plusieurs états l'avarice insatiable et la cruauté barbare des tyrans.

Une preuve évidente de la sagesse du parti que prenaient les princes en laissant aux Romains, après leur mort, la direction de leurs états, c'est que jamais les peuples ne réclamèrent contre cette disposition, et n'excitèrent de révolte de leur propre mouvement pour en empêcher l'effet.

Je ne prétends pas disculper ici pleinement les Romains, ni justifier en tout leur conduite. J'ai fait remarquer assez souvent les vues d'intérêt et de politique qui les faisaient agir. Je dis seulement que la domination romaine, sur-tout par rapport à ceux qui se soumettaient volontairement, était douce, humaine, équitable, avantageuse aux peuples, et pour eux une source de paix et de tranquillité. Il se trouvait des particuliers violents qui faisaient commettre au peuple romain des injustices criantes, comme nous en allons bientôt voir un exemple : mais il y avait toujours dans la république un nombre considérable de citoyens zélés pour le bien public qui s'élevaient contre ces violences, et qui se déclaraient hautement pour la justice. Il n'en fut pas de même dans l'affaire de Cypre, qu'il est temps d'exposer.

Strab. l. 14, pag. 684.

Clodius, qui commandait une petite flotte vers la

Cilicie, fut battu, et même fait prisonnier par les pirates de cette côte, contre lesquels il avait été envoyé. Il fit prier Ptolémée, roi de Cypre, frère de Ptolémée Aulète, de lui envoyer de quoi payer sa rançon. Ce prince, dont l'avarice tenait du prodige, ne lui envoya que deux talents [1]. Les pirates aimèrent mieux relâcher Clodius sans rançon que d'en prendre une si modique.

An. M. 3946. Av. J. C. 58.

Il songea, dès qu'il le put, à se venger de ce roi. Il avait trouvé le moyen de se faire élire tribun du peuple, charge importante qui lui donnait un grand pouvoir. Clodius en usa pour perdre son ennemi. Il prétendit que ce prince n'avait aucun droit sur le royaume de Cypre, qui avait été légué au peuple romain par le testament d'Alexandre qui était mort à Tyr. Il fut décidé en effet que le royaume d'Égypte et celui de Cypre, qui en dépendait, appartenaient aux Romains en vertu de cette donation; et en conséquence Clodius obtint un ordre du peuple de saisir le royaume de Cypre, de déposer Ptolémée, et de confisquer tous ses effets. Pour faire exécuter un ordre si injuste, il eut le crédit et l'adresse de faire nommer le plus juste des Romains, je veux dire Caton, qu'il éloigna de la république [2], sous le prétexte d'une si honorable commission, pour ne point trouver en lui un obstacle aux desseins violents et criminels qu'il méditait. Caton fut donc envoyé dans l'île de Cypre pour dépouiller de son royaume un prince qui méritait bien cet affront, dit un historien, par tous ses dérèglements : comme si les vices

[1] Deux mille écus.

[2] « P. Clodius in senatu, sub honorificentissimo ministerii titulo, M. Catonem à rep. relegavit. Quippe legem tulit, ut is... mitteretur in insulam Cyprum, ad spoliandum regno Ptolemæum, omnibus morum vitiis eam contumeliam meritum. » (Vell. Paterc. lib. 2, cap. 45.)

d'un homme étaient un titre légitime pour s'emparer de tous ses biens.

Plut. in Catone, p. 776.

En arrivant à Rhodes, Caton fit dire à Ptolémée de se retirer paisiblement, et lui promit, s'il le faisait, de lui procurer la souveraine-sacrificature du temple de Vénus à Paphos, dont les revenus étaient assez considérables pour le faire subsister honorablement. Ptolémée rejeta cette proposition. Cependant il n'était pas en état de se défendre contre la puissance des Romains: mais il ne pouvait se résoudre, après avoir porté si long-temps la couronne, à vivre en simple particulier. Résolu donc de terminer son règne et sa vie en même temps, il s'embarqua avec toutes ses richesses et se mit en mer. Il avait dessein de faire percer son vaisseau, afin de périr ainsi avec tous ses trésors : mais quand il en fallut venir à l'exécution, quoiqu'il persistât toujours dans la résolution de périr lui-même, il n'eut pas le courage d'envelopper ses innocentes et bien-aimées richesses dans sa ruine [1], et fit voir par là qu'il les aimait plus qu'il ne s'aimait lui-même, roi de Cypre en titre, mais en effet vil esclave de son argent. Il revint à terre, et remit ses trésors dans leurs magasins; et après cela il s'empoisonna, et laissa tout à ses ennemis. Caton apporta ces trésors l'année suivante à Rome. La somme fut si grosse, qu'à peine, dans les plus grands triomphes, en était-il entré dans le trésor une pareille. Plutarque la fait monter à près de sept mille talents (vingt et un millions). Caton fit vendre publiquement tous les effets et les meubles précieux de

[1] « Procul dubio hic non possedit divitias, sed a divitiis possessus est; titulo rex insulæ, animo pecuniæ miserabile mancipium. » (Val. Max.)

Ptolémée, et ne s'en réserva qu'un portrait de Zénon, fondateur de la secte des stoïciens, dont il avait embrassé les sentiments.

Le peuple romain se dévoile ici et se montre, non plus tel qu'il avait été dans les beaux siècles de la république, plein de mépris pour les richesses et d'estime pour la pauvreté, mais tel qu'il était devenu depuis que l'or et l'argent étaient entrés en triomphe à Rome avec les généraux qui avaient vaincu les ennemis. Jamais rien ne fut plus capable de décrier et de diffamer les Romains que cette dernière action. » Au lieu qu'autrefois [1], « dit Cicéron, le peuple romain se faisait un honneur « et presque un devoir de rétablir sur le trône, des rois « ennemis qu'il avait vaincus, et qui avaient porté les « armes contre lui : maintenant un roi, toujours allié « ou du moins toujours ami du peuple romain; qui ne « lui avait jamais fait aucun tort; de qui ni le sénat ni « aucun de nos généraux n'avaient jamais reçu aucune « plainte, qui jouissait tranquillement des états que ses « pères lui avaient laissés, s'en voit dépouillé tout d'un « coup sans aucune formalité, et tous ses biens vendus

[1] « Ptolemæus, rex, si nondum socius, at non hostis, pacatus, quietus, fretus imperio populi romani, regno paterno atque avito, regali otio perfruebatur. De hoc nihil cogitante, nihil suspicante, est rogatum, ut sedens, cum purpura et sceptro, et illis insignibus regiis, præconio publico subjiceretur; et imperante populo romano, qui etiam victis bello regibus regna reddere consuevit, rex amicus, nullâ injuriâ commemoratâ, nullis repetitis rebus, cum bonis omnibus publicaretur... Cyprius miser, qui semper socius, semper amicus fuit; de quo nulla unquam suspicio durior aut ad senatum, aut ad imperatores nostros allata est : vivus (ut aiunt) est et videns, cum victu ac vestitu suo, publicatus. En cur cæteri reges stabilem esse suam fortunam arbitrentur, quum hoc illius funesti anni perdito exemplo videant, per tribunum aliquem se fortunis spoliari (posse) et regno omni nudari. » (Cic. *Orat. pro Sextio*, n. 57 et 59.)

« à l'encan, presque sous ses yeux, par l'ordre de ce « même peuple romain. Voilà, continue Cicéron, de « quoi rassurer les autres rois, à qui ce funeste exemple « apprend qu'il ne faut parmi nous qu'une intrigue se- « crète de quelque tribun séditieux pour les arracher de « leur trône, et les dépouiller en un moment de tous « leurs biens. »

Ce qui m'étonne le plus, c'est que Caton, le plus juste et le plus homme de bien de ces temps-là, (mais qu'est-ce que la vertu et la justice des païens la plus éclatante?) ait voulu prêter son ministère et son nom à une injustice si criante. Cicéron, qui avait des raisons de le ménager, et qui n'osait blâmer ouvertement sa conduite, montre néanmoins dans la même harangue que je viens de citer, mais d'une manière fine et délicate, et en paraissant l'excuser, combien cette démarche l'avait déshonoré.

Dans le séjour que Caton fit à Rhodes, Ptolémée Aulète, roi d'Égypte, et frère de celui de Cypre, vint l'y trouver. Je réserve à un des livres suivants à exposer l'histoire de ce prince, qui mérite une attention particulière.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Le vingt-deuxième livre est partagé en trois articles, qui, tous trois, sont des abrégés : le premier, de l'histoire des Juifs depuis le règne d'Aristobule jusqu'à celui d'Hérode-le-Grand ; le second, de l'histoire des Parthes depuis l'établissement de cet empire jusqu'à la défaite de Crassus ; le troisième, de l'histoire des rois de Cappadoce jusqu'à la réunion de ce royaume à l'empire romain.

ARTICLE PREMIER.

Abrégé de l'histoire des Juifs depuis Aristobule, fils d'Hyrcan, qui prit le premier la qualité de roi, jusqu'au règne d'Hérode-le-Grand, Iduméen.

Comme l'histoire des Juifs est souvent liée avec celle des rois de Syrie et d'Égypte, j'ai eu soin, dans l'occasion, d'en rapporter ce qui m'a paru le plus nécessaire et le plus propre à mon sujet. J'ajouterai ici ce qui reste de cette histoire jusqu'au règne d'Hérode-le-Grand. L'historien Josèphe, qui est entre les mains de tout le monde, satisfera la juste curiosité de ceux qui voudront s'en instruire plus à fond. On pourra aussi consulter M. Prideaux, dont on trouvera ici une bonne partie.

§ I. *Règne d'Aristobule I, qui dure deux ans.*

An. M. 3898. Av. J. C. 106. Jos. Antiq. l. 13, c. 19, etc. Id. de Bello jud. 1-3.

Hyrcan, grand-prêtre et prince des Juifs, avait laissé cinq fils en mourant. Le premier était Aristobule, le second Antigone, le troisième Alexandre Jannée, le nom du quatrième est inconnu. Le cinquième s'appelait *Absalom.*

Aristobule, comme l'aîné, succéda à son père dans la souveraine-sacrificature, et dans la principauté temporelle. Dès qu'il se vit bien établi dans l'une et dans l'autre, il prit le diadême et le titre de roi, qu'aucun de ceux qui avaient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avait encore porté. La conjoncture des temps lui parut très-favorable pour cette entreprise.

Les rois de Syrie et d'Égypte, qui seuls pouvaient s'y opposer, étaient des princes faibles, embarrassés par des guerres intestines et domestiques, peu assurés sur le trône, et ne s'y maintenant pas long-temps. Il savait que les Romains étaient fort portés à autoriser ces démembrements et ce partage d'états des rois grecs pour les affaiblir et pour les tenir bas et petits devant eux. D'ailleurs il était naturel qu'Aristobule profitât des victoires et des conquêtes de ses ancêtres, qui avaient donné une consistance assurée et non interrompue à la nation juive, et l'avaient préparée à soutenir la majesté d'un roi parmi ses voisins.

La mère d'Aristobule, en vertu du testament d'Hyrcan, prétendait gouverner : mais Aristobule fut le plus fort, la mit en prison, et l'y fit mourir de faim. Pour ses frères, comme il aimait beaucoup Antigone, le plus âgé de tous, d'abord il lui fit part du gouvernement. Il mit les trois autres en prison, et les y retint tant qu'il vécut.

An. M. 3898.
Av. J. C. 106.
Jos. Antiq. l. 13, c. 19.

Lorsque Aristobule se fut établi dans la pleine possession de l'autorité qu'avait eue son père, il fit la guerre aux Ituréens; et après en avoir soumis la plus grande partie, il les obligea d'embrasser le judaïsme, comme, quelques années auparavant, Hyrcan y avait obligé les Iduméens. Il leur donna l'alternative, ou de se faire circoncire et d'embrasser la religion juive, ou de sortir de leur pays, et d'aller chercher un établissement ailleurs. Ils aimèrent mieux rester, et faire ce qu'on exigeait d'eux : et ainsi ils furent incorporés aux Juifs pour le spirituel et pour le temporel. Cette pratique devint une des maximes fondamentales des Asmonéens. Elle marque qu'on n'avait pas alors une juste

idée de la religion, qui ne se commande point par force, et qui ne doit être reçue que volontairement et par persuasion. L'Iturée, où demeuraient ceux dont il s'agit, faisait partie de la Célésyrie, au nord-est de la frontière d'Israël, entre l'héritage de la demi-tribu de Manassé, au-delà du Jourdain, et le territoire de Damas.

Une maladie obligea Aristobule de revenir de l'Iturée à Jérusalem, et de laisser le commandement de l'armée à son frère Antigone, pour achever la guerre qu'il y avait commencée. La reine et sa cabale, qui enviaient la faveur d'Antigone, profitèrent de cette maladie pour indisposer le roi contre lui par de faux bruits et de noires calomnies. Antigone revint bientôt à Jérusalem après les heureux succès par lesquels il avait terminé cette guerre. Son entrée fut une espèce de triomphe. On célébrait alors la fête des tabernacles. Il alla droit au temple, tout armé et avec ses gardes, comme il était entré dans la ville, sans se donner le temps de rien changer à son équipage. On lui en fit un crime auprès du roi, qui, prévenu d'ailleurs contre lui, lui envoya ordre de se désarmer, et de le venir trouver en diligence, comptant que, s'il refusait d'obéir, c'était une preuve qu'il avait quelque mauvais dessein; et, en ce cas, il ordonna qu'on le tuât. Celui qu'Aristobule avait envoyé, gagné par la reine et par sa cabale, lui rapporta l'ordre tout autrement, et lui dit que le roi souhaitait de le voir tout armé comme il était. Antigone partit aussitôt pour le venir trouver; et les gardes, qui le virent armé, exécutèrent leurs ordres, et le tuèrent.

Aristobule, ayant su tout ce qui s'était passé, en fut vivement touché, et ne put se consoler de sa mort. Tourmenté par les remords de sa conscience pour ce

meurtre, et pour celui de sa mère, il traîna une vie misérable, et expira enfin dans les douleurs et dans le désespoir.

§ II. *Règne d'Alexandre Jannée, qui dure vingt-sept ans.*

Salomé, femme d'Aristobule, aussitôt après sa mort, tira de prison les trois princes que son mari y avait mis. Alexandre Jannée, l'aîné des trois, fut couronné. Il fit mourir celui qui le suivait, qui avait tâché de lui enlever la couronne. Pour le troisième, nommé *Absalom*, qui était d'une humeur paisible, et qui ne songeait qu'à vivre tranquillement en simple particulier, il lui accorda sa faveur, et le protégea pendant toute sa vie. Il n'en est plus parlé que lorsqu'il donna sa fille en mariage à Aristobule, le plus jeune des fils de son frère Alexandre, et qu'il le servit contre les Romains au siége de Jérusalem, où il fut fait prisonnier quarante-deux ans après, lorsque le temple fut pris par Pompée.

An. M. 3899. Av. J. C. 105. Jos. Antiq. l. 13, c. 20. Id. de Bell. Jud. 1-3.

Id. Antiq. 14, 8.

Pendant que tout ceci se passait, les deux rois de Syrie, dont Grypus régnait à Antioche, et Antiochus de Cyzique à Damas, se faisaient une cruelle guerre, quoiqu'ils fussent frères. Cléopatre et Alexandre, le plus jeune de ses fils, régnaient en Égypte; et Ptolémée Lathyre, l'aîné, en Cypre.

Alexandre Jannée, quelque temps après qu'il fut retourné à Jérusalem, et qu'il eut pris possession du trône, avait mis sur pied une bonne armée, qui passa le Jourdain, et forma le siége de Gadara. Au bout de dix mois, s'étant enfin rendu maître de Gadara, il prit

encore quelques autres places très-fortes, situées aussi au-delà du Jourdain. Mais, ne se tenant pas assez sur ses gardes à son retour, il fut battu par l'ennemi, et perdit dix mille hommes avec tout le butin qu'il avait fait, et son propre bagage. Il revint à Jérusalem accablé de cette perte, et de la honte qui la suivait. Il eut même le chagrin de voir que bien des gens, au lieu de plaindre son malheur, en avaient une maligne joie : car, depuis la querelle qu'eut Hyrcan avec les pharisiens, ils avaient toujours été ennemis de sa maison, et sur-tout de cet Alexandre. Et comme ils entraînaient presque tout le peuple après eux, ils l'avaient si fort prévenu et animé contre lui, que ce fut la véritable source des désordres et des brouilleries dont tout son règne fut troublé.

An. M. 3904.
Av. J. C. 100.

Cette perte, toute grande qu'elle était, n'empêcha pas que, voyant la côte de Gaza sans défense par le départ de Lathyre, il n'allât y prendre Raphia et Anthédon. Ces deux postes, qui n'étaient qu'à quelques milles de Gaza, la tenaient comme bloquée; et c'était ce qu'il s'était proposé en les attaquant. Il n'avait jamais pardonné aux habitants de Gaza d'avoir excité Lathyre contre lui, et de lui avoir donné des troupes, qui avaient contribué à lui faire gagner la fatale bataille du Jourdain; et il cherchait avec soin toutes les occasions de se venger d'eux.

An. M. 3906.
Av. J. C. 98.

Dès que ses affaires le lui permirent, il vint avec une nombreuse armée assiéger leur ville. Apollodote, qui en était gouverneur, défendit la place, un an entier, avec un courage et une prudence qui lui acquirent beaucoup de réputation. Son propre frère, nommé *Lysimaque*, ne put voir sa gloire sans envie; et cette

An. M. 3907.
Av. J. C. 97.

lâche passion le porta à l'assassiner. Ensuite ce misérable s'associa avec quelques scélérats comme lui, qui livrèrent la ville à Alexandre. En y entrant on eût dit, à son air et aux ordres qu'il donnait, qu'il avait dessein d'user de sa victoire avec clémence et modération. Mais, dès qu'il se vit maître de tous les postes, et que rien ne pouvait lui faire obstacle, il lâcha ses soldats avec permission de tuer, de piller, de détruire; et l'on vit aussitôt exercer dans cette ville infortunée toute la barbarie qui se peut imaginer. Le plaisir de la vengeance lui coûta bien cher; car les habitants de Gaza se défendirent en désespérés, et lui tuèrent presque autant de monde qu'ils étaient eux-mêmes. Mais enfin il contenta sa brutale passion, et fit de cette ancienne et fameuse ville un tas de ruines : après quoi il s'en retourna à Jérusalem. Cette guerre l'occupa un an.

An. M. 3909. Av. J. C. 95. Jos. Antiq. l. 13, c. 21.

Quelque temps après, le peuple lui fit un affront sanglant. A la fête des tabernacles, pendant qu'il était dans le temple, et qu'en qualité de souverain-sacrificateur il offrait à l'autel des holocaustes le sacrifice solennel, on se mit à lui jeter des citrons à la tête, en lui disant mille injures, et le traitant, entre autres, d'esclave : reproche qui déclarait assez qu'ils le regardaient comme indigne et de la couronne et du pontificat. C'était une suite de ce qu'avait osé avancer Éléazar, que la mère d'Hyrcan avait été captive. Ces indignités irritèrent tellement Alexandre, qu'il chargea lui-même ces insolents à la tête de ses gardes, et en tua jusqu'au nombre de six mille. Voyant la mauvaise disposition des Juifs à son égard, il n'osa plus leur confier sa personne, et prit pour ses gardes des troupes étrangères qu'il fit venir de la Pisidie et de la Cilicie, et il

en forma un corps de six mille hommes qui l'accompagnaient par-tout.

AN. M. 3910. Av. J. C. 94.

Quand Alexandre vit l'orage qui s'était élevé contre lui, un peu apaisé par la terreur de la vengeance qu'il en avait tirée, il se tourna contre les ennemis du dehors. Après avoir remporté sur eux quelques avantages, il tomba dans une embuscade où il perdit la plus grande partie de son armée, et eut de la peine à se sauver lui-même. A son retour à Jérusalem, les Juifs, outrés de cette perte, se révoltèrent contre lui. Ils se flattaient de le trouver si affaibli et si abattu de ce dernier échec, qu'ils n'auraient pas de peine à achever sa perte, qu'ils souhaitaient depuis si long-temps. Alexandre, qui ne manquait ni d'application ni de courage, et qui avait d'ailleurs une capacité au-dessus de l'ordinaire, trouva bientôt des troupes à leur opposer. Ce fut donc une guerre civile entre Alexandre et ses sujets, qui dura six ans, et causa de grands maux aux deux partis. Les rebelles furent battus et défaits en plusieurs occasions.

AN. M. 3912. Av. J. C. 92.

AN. M. 3918. Av. J. C. 86.

Alexandre ayant pris une ville où plusieurs des rebelles s'étaient enfermés, en emmena huit cents à Jérusalem, et les y fit tous crucifier en un même jour: et, quand ils furent attachés à la croix, il fit amener leurs femmes et leurs enfants, et les fit égorger à leurs yeux. Pendant cette cruelle exécution, le roi donnait un régal à ses femmes et à ses concubines dans un endroit d'où l'on voyait tout ce qui se passait; et cette vue était pour lui et pour elles la principale partie de la fête. Quelles horreurs! Cette guerre civile, pendant six ans qu'elle dura, avait coûté la vie à plus de cinquante mille hommes du côté des rebelles.

Alexandre, après l'avoir apaisée, fit plusieurs expéditions au-dehors avec un très-grand succès. De retour à Jérusalem, il s'abandonna à la bonne chère et aux excès du vin, qui lui causèrent une fièvre quarte, dont il mourut au bout de trois ans, après en avoir régné vingt-sept.

An. M. 3925.
Av. J. C. 79.

Il laissa deux fils, Hyrcan et Aristobule : mais il ordonna qu'Alexandra, sa femme, gouvernerait le royaume tant qu'elle vivrait, et qu'elle choisirait celui de ses deux fils qu'elle voudrait pour régner après elle.

§ III. *Règne d'Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, qui dure neuf ans. Cependant Hyrcan, son fils aîné, exerce la grande sacrificature.*

Alexandra, selon le conseil que son mari lui avait donné en mourant, se soumit elle, et ses enfants, au pouvoir des Pharisiens, leur déclarant qu'elle ne faisait en cela que se conformer aux dernières volontés d'Alexandre.

An. M. 3926.
Av. J. C. 78.
Jos. Antiq. l. 13, c. 23, 24; et de Bell. jud. 1-4.

Par cette démarche elle gagna si bien les esprits, qu'oubliant leur haine pour le mort, quoiqu'elle eût été portée pendant sa vie aussi loin qu'il était possible, ils la changèrent, dans ces commencements, en vénération et en respect pour sa mémoire : et au lieu des invectives et des injures qu'ils avaient toujours vomies contre lui, ce n'était plus qu'éloges et panégyriques, où ils relevaient sans mesure les grandes actions d'Alexandre, par lesquelles la nation se trouvait agrandie, et son pouvoir, son honneur et son crédit augmentés. Enfin ils ramenèrent si bien le peuple, qu'ils avaient toujours jusque-là irrité contre lui, qu'on lui fit une

pompe funèbre plus somptueuse et plus honorable que n'en avait eu aucun de ses prédécesseurs; et qu'Alexandra, comme son testament le portait, fut établie administratrice souveraine de la nation. On voit ici qu'un dévouement aveugle et sans réserve au pouvoir et aux volontés des pharisiens tenait lieu auprès d'eux de tout mérite, et faisait disparaître tout défaut, et même tout crime. C'est assez l'ordinaire de ceux qui veulent dominer.

Quand cette princesse se vit bien établie, elle fit recevoir son fils aîné, Hyrcan, souverain-sacrificateur: il avait alors près de trente-trois ans. Elle donna, comme elle l'avait promis, l'administration de toutes les grandes affaires aux pharisiens. La première chose qu'ils firent fut de casser le décret par lequel Jean Hyrcan, père des deux derniers rois, avait aboli toutes leurs constitutions traditionnelles, qui reprirent depuis un plus grand cours que jamais. Ils exercèrent une cruelle persécution contre tous ceux qui s'étaient déclarés leurs ennemis sous le règne précédent, sans que la reine pût les en empêcher, parce qu'elle s'était lié les mains en se mettant entre celles des pharisiens. Elle avait vu, du temps de son mari, ce que c'est qu'une guerre civile, et les maux infinis qu'elle entraîne. Elle craignait d'en allumer une nouvelle; et ne voyant point d'autre moyen de la prévenir que de céder un peu à la violence de ces hommes vindicatifs et inexorables, elle croyait devoir permettre un mal pour en empêcher un plus grand.

Ce que nous avons dit jusqu'ici peut beaucoup contribuer à nous faire connaître l'état du peuple juif et le caractère de ceux qui le gouvernaient.

An. M. 3931.
Av. J. C. 73.
Jos. Antiq. l. 13, c. 24, et de Bell. Jud. 1-4.

Les pharisiens continuaient toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avaient été contraires sous le feu roi. On les rendait responsables de toutes ses cruautés, et de toutes les fautes dont ils jugeaient à propos de noircir sa mémoire. Ils s'étaient déja défaits, sur ce prétexte, de plusieurs de leurs ennemis; et ils inventaient tous les jours de nouveaux chefs d'accusation pour perdre ceux qui leur déplaisaient le plus entre ceux qui restaient encore.

Les amis et les partisans du feu roi, voyant que ces persécutions ne finissaient point, et qu'on avait juré leur perte, s'assemblèrent enfin, et vinrent en corps trouver la reine, avec Aristobule, son second fils, à leur tête. Ils lui représentèrent les services qu'ils avaient rendus au feu roi; leur fidélité et leur attachement pour lui dans toutes ses guerres, et dans les embarras où il s'était trouvé pendant les troubles; qu'il leur était bien dur qu'on leur fît, à présent qu'elle les gouvernait, un crime de tout ce qu'ils avaient fait pour lui, et de se voir sacrifiés à la haine implacable de leurs ennemis, uniquement à cause de leur attachement pour elle et pour sa maison. Ils la suppliaient d'arrêter ces sortes de recherches; ou, si elle ne le pouvait pas, de leur permettre de se retirer du pays, et d'aller chercher ailleurs un asyle : ou du moins qu'on les mît dans les places où elle avait garnison, pour y être à couvert de la violence de leurs ennemis.

La reine était touchée, autant qu'on peut l'être, de l'état où elle les voyait, et de l'injustice qu'on leur faisait. Mais il ne dépendait pas d'elle de faire pour eux tout ce qu'elle eût souhaité; car elle s'était donné des maîtres en s'engageant à ne rien faire sans le consente-

ment des pharisiens. Qu'il est dangereux de donner trop d'autorité à de telles gens! Ils criaient que ce serait arrêter le cours de la justice que de suspendre les recherches contre les coupables : que c'était là une démarche qu'aucun gouvernement ne devait jamais souffrir; et qu'ainsi ils n'y donneraient jamais les mains.

D'un autre côté, la reine crut ne devoir point consentir que les vrais et fidèles amis de sa maison abandonnassent ainsi le pays, puisqu'elle demeurerait alors sans appui à la merci d'une faction turbulente, et n'aurait aucune ressource en cas de nécessité. Elle se détermina donc au troisième parti qu'ils lui avaient proposé, et les dispersa dans les places où elle avait garnison. Elle y trouvait deux avantages : le premier, que leurs ennemis n'oseraient les attaquer dans ces places fortes, où ils auraient les armes à la main; et le second, que ce serait toujours pour elle un corps de réserve sur lequel elle pouvait compter dans l'occasion, en cas de brouillerie.

An. M. 3934.
Av. J. C. 70.

Quelques années après, la reine Alexandra tomba malade d'une maladie très-dangereuse, et qui la mit à l'extrémité. Dès qu'Aristobule, le plus jeune de ses fils, vit qu'elle n'en pouvait pas revenir, comme il avait depuis long-temps formé le dessein de s'emparer de la couronne à sa mort, il se déroba de nuit de Jérusalem avec un seul domestique, et s'en alla dans les places, où, selon le plan qu'il en avait donné, on avait mis en garnison les amis de son père. Il y fut reçu à bras ouverts, et en quinze jours de temps vingt-deux de ces places et châteaux se donnèrent à lui; ce qui le rendit maître de presque toutes les forces de l'état. Le peuple, aussi-bien que l'armée, était tout disposé à se

déclarer pour lui, las de la dure administration des pharisiens, qui avaient gouverné en maîtres sous Alexandra, et étaient devenus insupportables à tout le monde. On venait donc en foule de tous côtés se ranger sous les étendards d'Aristobule, dans l'espérance qu'il abolirait la tyrannie des pharisiens; ce qu'on ne pouvait pas attendre d'Hyrcan son aîné, élevé par sa mère dans une soumission aveugle pour cette secte; outre qu'il n'avait ni le courage ni la capacité nécessaires pour un dessein si vigoureux; car il était pesant et indolent, sans activité, sans application, et d'un fort petit génie.

Quand les pharisiens virent que le parti d'Aristobule grossissait, ils vinrent, Hyrcan à leur tête, représenter à la reine mourante ce qui se passait, et lui demander ses ordres et son assistance. Sa réponse fut qu'elle n'était plus en état de se mêler de ces sortes d'affaires, et qu'elle leur en laissait le soin. Cependant elle institua Hyrcan son héritier, et expira peu de temps après.

Dès qu'elle fut morte, il prit possession du trône, et les pharisiens firent tous leurs efforts pour l'y maintenir. Quand Aristobule était sorti de Jérusalem, ils avaient fait mettre dans le château de Baris [1] sa femme et ses enfants, qu'il avait laissés, pour s'en servir comme d'ôtages contre lui. Mais, voyant que cela ne l'arrêtait point, ils levèrent une armée. Aristobule en leva aussi une. Une bataille près de Jéricho décida la querelle. Hyrcan, abandonné de la plupart de ses troupes, qui prirent le parti de son frère, fut obligé

Jos. Antiq. lib. 14, c. 1, et de Bell. Jud. 1-4.

[1] *Baris* était un château situé sur un roc escarpé, hors de l'enceinte du temple, sur la même montagne.

de s'enfuir à Jérusalem, et de se renfermer dans le château de Baris; et ses partisans prirent le Temple pour asyle. Peu de temps après ils se soumirent aussi à Aristobule, et Hyrcan fut obligé de s'accommoder avec lui.

§ IV. *Règne d'Aristobule II, qui dure six ans.*

An. M. 3935.
Av. J. C. 69.

Par l'accommodement qui se fit, on convint qu'Aristobule aurait la couronne et la souveraine sacrificature, et qu'Hyrcan lui résignerait l'une et l'autre, et se contenterait d'une vie privée sous la protection de son frère, avec la jouissance de son bien. Il n'eut pas de peine à s'y résoudre : car il aimait le repos et ses aises plus que toute autre chose. Ainsi il quitta le gouvernement, après l'avoir possédé trois mois. La tyrannie des pharisiens finit avec son règne, après avoir tourmenté la nation juive depuis la mort d'Alexandre Jannée.

Les troubles de l'état ne finirent pas de même; l'ambition d'Antipas, plus connu sous le nom d'*Antipater*, père d'Hérode, y donna lieu. Il était Iduméen de race, et juif de religion, de même que tous les autres Iduméens, depuis qu'Hyrcan les eut obligés à embrasser le judaïsme. Comme il avait été élevé à la cour d'Alexandre Jannée, et d'Alexandra, sa femme, qui régna après lui, il s'était emparé de l'esprit d'Hyrcan, leur fils aîné, dans l'espérance de s'élever, par sa faveur, lorsqu'il parviendrait à la couronne. Mais quand il vit toutes ses mesures rompues par la déposition d'Hyrcan et le couronnement d'Aristobule, de qui il n'avait rien à espérer, il employa toute son habileté et tous ses soins à faire remonter Hyrcan sur le trône.

An. M. 3939.
Av. J. C. 65.
Jos. Antiq. l. 14, c. 2-8, et de Bell. Jud. 1-5.

Celui-ci, par son moyen, s'était d'abord adressé à Arétas, roi de l'Arabie-Pétrée, pour l'aider à se rétablir. Après divers événements, que je passe pour ne point trop allonger cette histoire, il eut recours à Pompée, qui, au retour de son expédition contre Mithridate, était venu en Syrie. Il y prit connaissance de la cause d'Hyrcan et d'Aristobule, qui s'y étaient rendus en personne suivant ses ordres. Il y vint aussi quantité de Juifs demander qu'on les délivrât de la domination de l'un et de l'autre. Ils représentaient qu'ils ne devaient pas être gouvernés par un roi; qu'ils avaient accoutumé depuis long-temps de ne l'être que par le souverain-sacrificateur, qui, sans autre titre, leur administrait la justice selon les lois et les règlements qui leur avaient été transmis par leurs ancêtres; qu'à la vérité, les deux frères étaient de la race sacerdotale, mais qu'ils avaient changé la forme du gouvernement pour une nouvelle qui les mettrait dans l'esclavage, si on n'y remédiait.

Id. ibid. lib. 14, c. 5. Id. de Bell. Jud. 1-5.

Hyrcan se plaignait qu'Aristobule le dépouillait injustement de son droit d'aînesse en usurpant tout, et ne lui laissant qu'une petite terre pour son entretien. Il l'accusait aussi, de faire le métier de corsaire sur mer, et de piller ses voisins sur terre; et, pour confirmer ce qu'il alléguait contre lui, il produisait près de mille Juifs, et des principaux de la nation, qu'Antipater avait fait venir exprès pour appuyer, par leur témoignage ce que ce prince avait à dire contre son frère.

Aristobule répondit à cela qu'Hyrcan avait été déposé uniquement à cause de son incapacité : que, sa nonchalance et sa paresse le rendant absolument inca-

pable des affaires, le peuple l'avait méprisé, et que lui Aristobule avait été obligé de prendre les rênes du gouvernement, pour l'empêcher de tomber en des mains étrangères; enfin, qu'il ne portait point d'autre titre que celui qu'avait eu son père Alexandre. Et, pour preuve de ce qu'il avançait, il produisit plusieurs jeunes gens de qualité du pays, qui parurent avec tout l'éclat que peuvent donner la magnificence et le bel air. Leurs habits superbes et leurs manières hautes et pleines de fierté ne firent pas beaucoup de bien à sa cause.

Pompée en entendit assez pour voir qu'il y avait de la violence dans la conduite d'Aristobule; mais il ne voulut pourtant pas prononcer sitôt, de peur qu'Aristobule, irrité, ne traversât ses desseins du côté de l'Arabie, qu'il avait fort à cœur. Il renvoya donc civilement les deux frères, et leur dit qu'à son retour, après qu'il aurait soumis Arétas et ses Arabes, il passerait par la Judée, et qu'alors il réglerait leur affaire et mettrait ordre à tout.

Aristobule, qui comprit bien la pensée de Pompée, partit de Damas brusquement, et sans lui faire la moindre civilité; revint en Judée, fit prendre les armes à ses sujets, et se mit en état de se défendre. Par cette conduite, il se fit de Pompée un ennemi mortel.

Pompée se mit à faire les préparatifs pour la guerre d'Arabie. Arétas avait jusque-là méprisé les armes romaines; mais quand il les vit de près, et que cette armée victorieuse allait entrer dans ses états, il envoya faire ses soumissions par une ambassade. Pompée ne laissa pas de s'avancer jusqu'à Pétra, sa capitale, qu'il emporta : Arétas y fut pris. Pompée le fit d'abord

garder, mais dans la suite il fut relâché, quand il eut accepté les conditions que lui imposa Pompée, qui retourna aussitôt après à Damas.

Il n'apprit qu'alors la manœuvre qu'avait faite Aristobule en Judée. Il y mena son armée, et trouva Aristobule posté dans le château d'Alexandrion, qui était à l'entrée du pays, sur une haute montagne. C'était une place extrêmement forte, bâtie par son père Alexandre qui lui avait donné son nom. Pompée l'envoya sommer de descendre, pour le venir trouver. Aristobule n'en avait guère d'envie; mais il se rendit enfin à l'avis de ceux qui étaient avec lui, qui, redoutant une guerre avec les Romains, lui conseillèrent d'y aller. Il le fit, et, après une conversation qui roula sur son différend avec son frère, il revint dans son château. Il fit encore le même manége deux ou trois fois, pour tâcher, par cette complaisance, de gagner Pompée, et de l'engager à décider en sa faveur. Mais, de peur d'accident, il ne laissait pas de bien garnir ses places fortes, et de faire tous les autres préparatifs pour une défense vigoureuse, en cas que Pompée prononçât contre lui. Pompée, qui en eut avis, la dernière fois qu'il y vint, l'obligea à les lui mettre toutes entre les mains en séquestre, et lui fit signer des ordres pour cela à tous les commandants de ces places.

Aristobule, outré de la violence qu'on lui avait faite, dès qu'il fut relâché, se rendit en diligence à Jérusalem, et y prépara tout pour la guerre. Résolu de garder la couronne, il se trouvait le jouet de deux passions opposées, l'espérance et la crainte. Quand il voyait la moindre apparence que Pompée déciderait

en sa faveur, il employait tous les artifices de la complaisance pour se le rendre favorable; quand, au contraire, il trouvait la moindre raison de soupçonner qu'il se déclarerait contre lui, il suivait une conduite tout opposée. Voilà ce qui produisit le contraste qui se voit dans les différentes démarches qu'il fit dans toute cette affaire.

Pompée le suivit de près. Le premier endroit où il campa, en allant à Jérusalem, fut Jéricho, où il reçut la première nouvelle de la mort de Mithridate, comme on le verra dans le livre suivant.

Il continua sa marche vers Jérusalem. Quand il en fut proche, Aristobule, qui commençait à se repentir de ce qu'il avait fait, vint le trouver, et tâcha de se raccommoder avec lui, en lui promettant une soumission entière, et une grosse somme d'argent pour prévenir la guerre. Pompée accepta ses offres, et envoya Gabinius, à la tête d'un détachement, recevoir l'argent. Mais, quand ce lieutenant-général arriva à Jérusalem, il trouva les portes fermées; et, au lieu de recevoir de l'argent, on lui cria, de dessus les murailles, que ceux de la ville ne voulaient pas tenir l'accord. Pompée, là-dessus, ne voulant pas qu'on se moquât de lui impunément, fit mettre dans les fers Aristobule qu'il avait retenu, et s'avança avec toute l'armée devant Jérusalem. C'était une ville extrêmement forte par sa situation et par les ouvrages qu'on y avait faits; et, sans la division qui était au-dedans, elle aurait pu faire une longue résistance.

Le parti d'Aristobule voulait défendre la place, surtout quand ils virent que Pompée retenait leur roi prisonnier. Mais ceux qui favorisaient le parti d'Hyr-

can voulaient qu'on ouvrît les portes à Pompée; et comme ces derniers faisaient le plus grand nombre, l'autre parti se retira sur la montagne du temple pour le défendre, et fit rompre les ponts du fossé et de la vallée qui l'environnaient. Pompeé, à qui l'on ouvrit aussitôt la ville, résolut d'assiéger le temple. La place tint trois mois entiers, et aurait encore tenu autant, et peut-être obligé les Romains à abandonner leur entreprise, sans la rigueur superstitieuse avec laquelle les assiégés observaient le sabbat. Ils croyaient bien qu'il leur était permis de se défendre quand on les attaquait, mais non d'empêcher les travaux des ennemis, ou d'en faire pour eux-mêmes. Les Romains surent mettre à profit cette inaction des jours de sabbat. Ils n'attaquaient point pour-lors les Juifs; mais ils comblaient les fossés, faisaient leurs approches, et plaçaient leurs machines sans trouver d'opposition. Ils abattirent enfin une grosse tour, dont la chute entraîna un grand pan de muraille, et fit une brèche aussi grande qu'il la fallait pour un assaut. La place fut emportée de vive force. Le carnage fut terrible. On passa plus de douze mille personnes au fil de l'épée.

Pendant tout le tumulte, les cris et le désordre de cette boucherie, l'histoire remarque que les prêtres, qui étaient alors dans le temple occupés à faire le service, le continuèrent avec un sang-froid surprenant, malgré la rage de leurs ennemis et la douleur de voir massacrer à leurs yeux leurs amis et leurs parents. Plusieurs d'entre eux virent mêler leur sang avec celui des sacrifices qu'ils offraient; et l'épée des ennemis en fit des victimes de leur devoir. Heureux et dignes d'envie, s'ils eussent été aussi fidèles à l'esprit qu'à la lettre.

Pompée, avec plusieurs des hauts officiers, entra dans le temple, et non-seulement dans le lieu saint, mais jusque dans le lieu très-saint, où, par la loi, il n'était permis à personne d'entrer qu'au souverain-sacrificateur une fois l'an, le jour solènnel de l'expiation. C'est ce qui affligea le plus vivement les Juifs, et ce qui souleva le plus ce peuple contre les Romains.

Pompée ne toucha point au trésor du temple, composé, pour la plus grande partie, des sommes qui y avaient été déposées par les familles particulières pour être plus en sûreté. Il s'y trouva deux mille talents en argent monnayé [1], sans compter les vases d'or et d'argent qui étaient sans nombre, et d'un prix infini. Ce n'était point [2], dit Cicéron, par respect pour la majesté du dieu honoré dans ce temple que Pompée en usa de la sorte; car, selon lui, rien n'était plus méprisable que la religion des Juifs, plus indigne de la sagesse et de la grandeur des Romains, plus opposé aux maximes de leurs ancêtres. Pompée, par ce noble désintéressement, voulut seulement ôter à la malignité et à la médisance tout lieu d'attaquer sa réputation. Voilà ce que pensaient les plus éclairés d'entre les païens sur l'unique religion du vrai Dieu. Ils blasphémaient ce qu'ils ne connaissaient point.

On a remarqué que jusque-là tout avait réussi à

[1] Six millions.

[2] « Cn. Pompeius, captis Hierosolymis, victor ex illo fano nihil attigit. In primis hoc, ut multa alia, sapienter, quòd in tam suspiciosa ac maledica civitate locum sermoni obtrectatorum non reliquit. Non enim credò religionem et Judæorum et hostium impedimento præstantissimo imperatori, sed pudorem fuisse..... Istorum religio sacrorum a splendore hujus imperii, gravitate nominis vestri, majorum institutis abhorrebat. » (Cic. *pro Flacco*, n. 67, 69.

Pompée; mais que depuis cette curiosité sacrilége son bonheur l'avait abandonné, et que l'avantage remporté sur les Juifs fut sa dernière victoire.

§ V. *Règne d'Hyrcan II, qui dure vingt-quatre ans.*

Pompée, ayant ainsi mis fin à la guerre, fit démolir les murailles de Jérusalem, rétablit Hyrcan, fit prisonniers Aristobule et ses deux fils, Alexandre et Antigone, et les envoya à Rome. Il démembra plusieurs villes du royaume de Judée, qu'il unit au gouvernement de Syrie; imposa tribut à Hyrcan; et laissa l'intendance du pays à Antipater, qui était à la cour d'Hyrcan, et un de ses principaux ministres. Alexandre se sauva sur la route, et revint en Judée, où il excita dans la suite de nouveaux troubles.

An. M. 3941.
Av. J. C. 63.

Hyrcan, se trouvant trop faible pour entrer en campagne contre lui, eut recours aux armes des Romains. Gabinius, gouverneur de Syrie, après avoir vaincu dans un combat Alexandre, alla à Jérusalem, et y rétablit Hyrcan dans la souveraine-sacrificature. Il fit de grands changements au gouvernement civil; car il le rendit aristocratique de monarchique qu'il était : mais ils furent de peu de durée.

An. M. 3974.
Av. J. C. 57.
Jos. Antiq. l. 14, c. 10.
Id. de Bell. Jud. 1-6.

Crassus, marchant contre les Parthes, mais toujours attentif à contenter son insatiable avarice, s'arrêta à Jérusalem, où il avait entendu dire que l'on gardait de précieux trésors. Il pilla tout ce qu'il y avait de richesses dans le temple, qui montaient à la somme de dix mille talents, c'est-à-dire de trente millions.

An. M. 3950.
Av. J. C. 54.

César, après son expédition d'Égypte, étant venu en Syrie, Antigone, qui s'était sauvé de Rome avec

An. M. 3957.
Av. J. C. 47.

Jos. Antiq. l. 14, c. 15; de Bello Jud. 1-8.

son père Aristobule, vint se jeter à ses pieds, le pria de le rétablir sur le trône de son père, qui pour-lors était mort, et fit de grandes plaintes contre Antipater et Hyrcan. César leur avait de trop grandes obligations à l'un et à l'autre pour rien faire contre leurs intérêts: car, comme on le verra dans la suite, sans le secours qu'il en avait reçu, son expédition d'Égypte aurait échoué. Il ordonna qu'Hyrcan garderait la dignité de souverain-sacrificateur de Jérusalem, et la principauté de la Judée, pour lui et pour sa postérité après lui à perpétuité, et donna à Antipater la charge de procurateur de la Judée sous Hyrcan. Par ce décret, l'aristocratie de Gabinius fut abolie, et le gouvernement de Judée rétabli sur l'ancien pied.

Jos. Antiq. l. 14, c. 17; de Bello Jud. 1-8.

Antipater fit donner le gouvernement de Jérusalem à Phasaël son fils aîné, et celui de la Galilée à Hérode, son second fils.

An. M. 3960. Av. J. C. 44. Jos. Antiq. lib. 14, c. 17.

César, à la requête d'Hyrcan, et en considération des services qu'il lui avait rendus en Égypte et en Syrie, lui permit de rebâtir les murailles de Jérusalem, que Pompée avait fait abattre. Antipater, sans perdre de temps, y fit travailler, et la ville fut bientôt fortifiée comme elle l'était avant la démolition. César fut tué cette même année.

Pendant les guerres civiles, la Judée, aussi-bien que toutes les autres provinces de l'empire romain, fut agitée de violents troubles.

An. M. 3964. Av. J. C. 40. Jos. Antiq. l. 14, c. 24, 26; de Bell. Jud. 1-11.

Pacore, fils d'Orode, roi des Parthes, était entré en Syrie avec une puissante armée. Il envoya de là en Judée un détachement qui avait ordre de mettre sur le trône Antigone, fils d'Aristobule, qui de son côté avait aussi levé des troupes. Hyrcan, et Phasaël frère

d'Hérode, sur la proposition qu'on leur fit d'un accommodement, eurent l'imprudence de se rendre chez les ennemis, où ils furent arrêtés et mis aux fers. Hérode se sauva de Jérusalem un moment avant qu'on y fût entré pour le saisir aussi.

Les Parthes, ayant manqué Hérode, pillèrent la ville et la campagne, mirent Antigone sur le trône, et lui livrèrent Hyrcan et Phasaël enchaînés. Phasaël, qui savait bien que sa mort était résolue, se cassa lui-même la tête contre la muraille de la prison, pour ne point passer par la main du bourreau. Pour Hyrcan, on lui accorda la vie; mais, pour le rendre incapable du sacerdoce, Antigone lui fit couper les oreilles; car, selon la loi du Lévitique, il ne fallait pas qu'il manquât un seul membre au souverain-sacrificateur. Après l'avoir ainsi mutilé, il le rendit aux Parthes pour l'emmener dans l'Orient, d'où il lui serait impossible de brouiller les affaires en Judée. Il demeura prisonnier à Séleucie en Babylonie, jusqu'à l'avénement de Phraate à la couronne, qui lui fit ôter ses chaînes, et lui permit de voir en toute liberté les Juifs du pays, qui étaient en très-grand nombre. Ils le regardèrent comme leur roi et leur sacrificateur, et lui firent une pension qui suffisait pour soutenir l'éclat de son rang. L'amour de la patrie lui fit oublier tous ces avantages : il retourna l'année suivante à Jérusalem, où Hérode l'avait invité de revenir; mais quelques années après il le fit mourir.

Levit. 21, 16-24.

Jos. Antiq. lib. 15, c. 2.

Hérode s'était d'abord réfugié en Égypte : il passa de là à Rome. Antoine, depuis le triumvirat, y était tout-puissant. Il prit Hérode sous sa protection, et fit même en sa faveur plus qu'il n'espérait; car, au lieu qu'il ne se proposait tout au plus que d'obtenir la couronne

pour Aristobule [1], frère de Mariamne à qui il était fiancé depuis quelque temps, avec l'espérance seulement de gouverner sous celui-ci, comme avait fait Antipater sous Hyrcan, Antoine lui fit donner la couronne à lui-même contre la maxime ordinaire des Romains en pareil cas; car ils n'avaient pas accoutumé de violer ainsi les droits des maisons royales qui les reconnaissaient pour leurs protecteurs, et de donner la couronne à un étranger. Hérode fut déclaré roi de Judée par le sénat, et conduit par les consuls au Capitole, où il reçut l'investiture de la couronne avec les cérémonies ordinaires dans ces sortes d'occasions.

Hérode ne passa que sept jours à Rome à la poursuite de cette grande affaire, et retourna promptement dans la Judée. Il n'avait mis en tout que trois mois à son voyage de terre et de mer.

§ VI. *Règne d'Antigone, qui dure à peine deux ans.*

An.M. 3965. Av. J. C. 39.

Il ne fut pas si facile à Hérode de s'établir dans la possession du royaume de Judée, qu'il lui avait été aisé d'en obtenir le titre de la part des Romains. Antigone n'était pas disposé à lui céder un trône qui lui avait coûté tant de peine et d'argent : il le lui disputa très-vivement pendant près de deux ans.

An. M. 3966. Av. J. C. 38. Jos. Antiq. l. 14, c. 17; de Bell. Jud. 1-13.

Hérode, qui pendant l'hiver avait fait de grands préparatifs pour la campagne suivante, l'ouvrit enfin par le siége de Jérusalem, qu'il alla investir avec une belle et nombreuse armée. Antoine avait donné ordre à

[1] Aristobule était fils d'Alexandra, fille d'Hyrcan; et son père était Alexandre, fils d'Aristobule frère d'Hyrcan : de sorte qu'il rassemblait en sa personne les droits des deux frères à la couronne.

Sosius, gouverneur de la Syrie, de faire tous ses efforts pour réduire Antigone, et pour mettre Hérode en pleine possession du royaume de Judée.

Pendant qu'on travaillait aux ouvrages nécessaires pour le siége, Hérode alla faire un tour à Samarie, et y consomma enfin son mariage avec Mariamne. Il y avait déja quatre ans qu'ils étaient fiancés : les embarras qui lui étaient survenus avaient empêché jusque-là qu'on en vînt à la conclusion. Elle était fille d'Alexandre, fils du roi Aristobule, et d'Alexandra, fille d'Hyrcan II, et se trouvait ainsi petite-fille des deux frères. C'était une princesse d'une beauté et d'une vertu extraordinaires, et qui possédait dans un degré éminent toutes les autres qualités qui peuvent relever le sexe. L'attachement qu'avaient les Juifs pour la famille des Asmonéens fit croire à Hérode qu'en l'épousant il n'aurait pas de peine à gagner leur affection, et ce fut une des raisons qui le déterminèrent à consommer alors ce mariage.

A son retour devant Jérusalem, Sosius et lui, ayant joint leurs troupes, poussèrent de concert le siége avec la dernière vigueur, et avec une armée très-nombreuse, qui montait au moins à soixante mille hommes. La place tint pourtant plusieurs mois contre eux avec beaucoup de résolution; et si les assiégés eussent été aussi habiles dans le métier de la guerre et dans l'art de défendre les places qu'ils étaient braves et résolus, on ne l'aurait peut-être pas prise : mais les Romains, qui en savaient bien plus qu'eux, emportèrent enfin la place au bout d'un peu plus de six mois de siége.

Les Juifs étant forcés dans tous leurs postes, l'ennemi y entra de tous côtés, et s'en rendit maître; et,

AN. M. 3967.
AV. J. C. 37.

pour se venger de l'opiniâtreté de la résistance qu'on leur avait faite, et des peines qu'ils avaient souffertes pendant un siége si long et si difficile, ils remplirent tous les quartiers de la ville de sang et de carnage, pillèrent et détruisirent tout, quoi qu'Hérode fît pour empêcher l'un et l'autre.

Antigone, voyant tout perdu, vint se jeter aux pieds de Sosius de la manière la plus soumise et la plus basse: il fut mis dans les chaînes, et envoyé à Antoine dès qu'il fut arrivé à Antioche. Il voulait d'abord le réserver pour son triomphe; mais Hérode, qui ne se croyait pas en sûreté tant que ce reste de la famille royale vivrait, ne lui donna point de repos qu'il n'eût obtenu la mort de ce malheureux prince, pour laquelle il donna même une grosse somme d'argent. On lui fit son procès dans les formes. Il fut condamné à mort; et la sentence s'exécuta de la même manière que contre un criminel du commun, avec les verges et la hache du licteur, et il fut attaché au poteau: traitement que les Romains n'avaient jamais fait à aucune tête couronnée.

Jos. Antiq. l. 14, c. 17. de Bell. Jud. 1-13. Plut. in Anton. p. 932. Dio Cass. l. 49, p. 405.

Ainsi finit le règne des Asmonéens, après avoir duré cent vingt-neuf ans, à en prendre le commencement au gouvernement de Judas Machabée. Hérode entra de la sorte en paisible possession du royaume de Judée.

Cet événement singulier, exraordinaire, et jusque-là sans exemple, par lequel l'autorité souveraine sur les Juifs était livrée à un étranger, à un Iduméen, aurait dû leur ouvrir les yeux, et les rendre attentifs à une célèbre prophétie, qui l'avait prédit en termes clairs. Il avait été donné comme la marque certaine d'un autre événement qui intéressait toute la nation, qui était l'objet perpétuel de ses vœux et de son attente, et qui

la distinguait par un caractère particulier de toutes les autres nations de la terre, lesquelles y avaient un pareil intérêt, mais sans le connaître, et sans en être averties. Cette prophétie est celle de Jacob, lequel en mourant prédit à ses douze fils assemblés autour de son lit ce qui devait arriver dans toute la suite des temps aux douze tribus dont ils étaient les chefs, et qui portaient leurs noms. Entre plusieurs prédictions que fait ce patriarche sur la tribu de Juda, voici celle dont il s'agit : *Le sceptre ne sera point ôté à Juda*[1], *et il y aura toujours dans sa prostérité des conducteurs du peuple, jusqu'à la venue de celui qui doit être envoyé, et qui sera l'objet de l'attente des nations. Le sceptre* ou *la verge* (car le terme hébreu a ces deux sens), signifie ici l'autorité, la supériorité sur les autres tribus.

Genes. 49. 10.

Tous les anciens Juifs ont expliqué du Messie cette prédiction : c'est donc un fait incontestable. Elle se réduit à deux points essentiels. Le premier, que tant que la tribu de Juda subsistera elle aura la prééminence et l'autorité sur les autres tribus : le second, qu'elle subsistera, et qu'elle formera un corps de république gouverné par ses lois, et conduit par ses magistrats, jusqu'à ce que le Messie soit venu.

Le premier point se vérifie par la suite de l'histoire des Israélites, où cette prééminence de la tribu de Juda paraît clairement. Ce n'est point ici le lieu d'en apporter les preuves : on peut les consulter dans l'explication de la Genèse.

Pour le second point, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Quand Hérode, Iduméen, et par conséquent étranger,

[1] « Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est : et ipse erit exspectatio gentium. »

fut mis sur le trône, l'autorité et la supériorité que la tribu de Juda avait sur les autres tribus commença à lui être ôtée. C'était un avertissement que le temps du Messie n'était pas éloigné. La tribu de Juda n'a plus de primauté : elle ne fait plus un corps subsistant, dont les magistrats soient tirés d'elle. Il est donc manifeste que le Messie est venu. Mais depuis quel temps la tribu de Juda est-elle semblable aux autres et confondue avec elles ? C'est depuis le temps de Tite et celui d'Adrien, qui acheva d'exterminer les restes de Juda. C'est donc avant ce temps-là que le Messie est venu.

Combien Dieu nous doit-il paraître admirable dans l'accomplissement de ses prophéties ! Serait-ce faire l'usage que l'on doit de l'histoire, de ne point s'arrêter quelques moments sur de tels faits quand on les rencontre sur son passage ? Hérode, forcé de sortir de Jérusalem, se réfugie à Rome. Il ne songe point à demander la royauté pour lui-même, mais pour un autre. Il était injuste de la donner à un étranger pendant qu'il y avait des princes de la famille royale. Cela était contre les lois, et même contre la pratique des Romains. Mais il était arrêté de toute éternité qu'Hérode serait roi des Juifs : le ciel et la terre passeraient plus tôt que cet arrêt du ciel ne fût pas exécuté. Antoine se trouve à Rome quand Hérode y arrive, et il y a un souverain pouvoir. Combien d'événements a-t-il fallu ménager pour conduire les choses à ce point ! Mais y a-t-il quelque chose de difficile au Tout-Puissant ?

ARTICLE II.

Abrégé de l'histoire des Parthes depuis l'établissement de leur empire jusqu'à la défaite de Crassus, qui est exposée au long.

L'empire des Parthes est un des plus puissants et des plus considérables qu'il y ait eu dans l'Orient. Très-faible dans ses commencements, comme c'est l'ordinaire, il s'étendit peu-à-peu dans toute la haute Asie, et fit trembler même les Romains. On lui donne de durée quatre cent soixante et quatorze ans, dont il y en a deux cent cinquante-quatre avant Jésus-Christ, et deux cent vingt depuis. Arsace fut le fondateur de cet empire, et c'est de son nom que ses successeurs furent appelés Arsacides. Artaxerxe, Persan de naissance, ayant vaincu et tué Artabane, le dernier de ces rois, transporta cet empire des Parthes aux Perses, la cinquième année de l'empereur Alexandre, fils de Mammée. Je ne parlerai ici que des événements arrivés aux Parthes avant Jésus-Christ, et je les traiterai très-sommairement, excepté la défaite de Crassus, que je rapporterai dans toute son étendue.

AN. M. 3754.
AV. J. C. 250.

J'ai remarqué ailleurs ce qui donna occasion à Arsace I de faire révolter la Parthie, et d'en chasser les Macédoniens, qui depuis la mort d'Alexandre-le-Grand en avaient été maîtres, et comment il s'était fait nommer roi des Parthes. Théodote, dans le même temps, fit révolter la Bactriane, et l'enleva aussi à Antiochus, surnommé *Théos*.

An. M. 3768.
Av. J. C. 236.

Quelque temps après, Séleucus Callinicus, qui avait succédé à Antiochus, fit de vains efforts pour soumettre les Parthes. Il tomba lui-même entre leurs mains, et fut fait prisonnier : c'était sous le règne de Tiridate, appelé autrement Arsace II, frère du premier.

An. M. 3792.
Av. J. C. 212.

Antiochus, surnommé *le grand*, eut de plus heureux succès que son prédécesseur. Il marcha vers l'Orient, et se remit en possession de la Médie que les Parthes lui avaient enlevée. Il entra aussi en Parthie, et obligea le roi de se retirer en Hyrcanie, d'où il revint bientôt avec une armée de cent mille hommes de pied et de vingt mille chevaux. Comme la guerre traînait en longueur, Antiochus fit un traité avec Arsace, par lequel il lui laissait la Parthie et l'Hyrcanie, à condition qu'il l'aiderait à soumettre les autres provinces révoltées. Antiochus marcha ensuite contre Euthydème, roi de Bactrie, avec qui il fut aussi obligé de s'accommoder.

An. M. 3798.
Av. J. C. 206.

Priapatius [1], fils d'Arsace II, succéda à son père; et, après avoir régné quinze ans, il laissa la couronne en mourant à Phraate I, son fils aîné.

An. M. 3840.
Av. J. C. 164.

Celui-ci la laissa à son frère Mithridate, qu'il préféra à ses propres enfants, à cause de son rare mérite. En effet, ç'a été un des plus grands rois qu'aient eus les Parthes. Il porta ses conquêtes plus loin qu'Alexandre-le-Grand. C'est lui qui fit prisonnier Démétrius Nicator.

An. M. 3873.
Av. J. C. 131.

Phraate II succéda à Mithridate, son père. Antio-

[1] M. l'abbé de Longuerue, dans sa dissertation latine sur les Arsacides, attribue ce qui est dit ici à *Artabanes*, qu'il place entre Arsace II et Priapatius. Justin n'en parle point.

chus Sidète, roi de Syrie, mena contre lui une puissante armée, sous prétexte de délivrer son frère Démétrius, qui depuis long-temps était retenu en captivité. Après avoir défait Phraate dans trois batailles, il fut lui-même vaincu et tué dans une dernière, et son armée entièrement taillée en pièces. Phraate, à son tour, dans le temps même qu'on songeait à porter ses armes dans la Syrie, fut attaqué par les Scythes, et perdit la vie dans un combat.

Artabane, son oncle, prit sa place, et mourut bientôt après.

An. M. 3875.
Av. J. C. 129.

Il eut pour successeur Mithridate II, à qui Justin dit que ses belles actions méritèrent le surnom de *grand*.

Il déclara la guerre aux Arméniens; et dans le traité de paix qu'il fit avec eux, il obligea leur roi à lui envoyer Tigrane, son fils, pour ôtage. Celui-ci fut depuis établi par les Parthes mêmes sur le trône d'Arménie, et se joignit à Mithridate, roi de Pont, pour faire la guerre aux Romains.

An. M. 3909.
Justin. l. 38, c. 3.

Antiochus Eusèbe se réfugia chez Mithridate, qui le rétablit en possession d'une partie du royaume de Syrie deux ans après.

An. M. 3912.
Justin. l. 38, c. 3, p. 115.

C'est ce même Mithridate, comme on le verra dans la suite, qui envoya Orobaze vers Sylla pour demander à faire amitié et alliance avec les Romains, et qui le fit mourir à son retour pour avoir cédé la place d'honneur à Sylla.

An. M. 3914.
Av. J. C. 90.

Démétrius Euchère, qui régnait à Damas, assiégeant Philippe, son frère, dans la ville de Bérée, y fut vaincu et pris par les troupes des Parthes qui étaient venues au secours de Philippe, et mené prisonnier

An. M. 3915.
Av. J. C. 89.
Jos. Antiq. l. 13, c. 22.

chez Mithridate, qui le traita avec toutes sortes d'honneurs. Il y mourut de maladie.

An. M. 3915.
Av. J. C. 89.

Mithridate II mourut après avoir régné quarante ans, et fut généralement regretté de tous ses sujets. Les troubles domestiques dont sa mort fut suivie, et qui affaiblirent considérablement l'empire des Parthes, firent sentir encore davantage la perte qu'on avait faite.

Strab. l. 11, p. 552.
Plut. in Lucull. p. 500-505-517.

Tigrane rentra dans toutes les provinces qu'il leur avait cédées, et y en ajouta plusieurs qu'il prit sur eux. Il passa l'Euphrate, et se rendit maître de la Syrie et de la Phénicie.

Pendant ces troubles, les Parthes choisirent pour roi Mnaskirès, et après lui Sinatroccès, dont on ne connaît presque que les noms.

An. M. 3935.
Av. J. C. 69.

Phraate, le fils de ce dernier, est celui qui se fit surnommer *Dieu*.

Il envoya des ambassadeurs à Luculle après la grande victoire que les Romains venaient de remporter sur Tigrane. Il conservait en même temps une intelligence secrète avec ce dernier. Ce fut pour-lors que Mithridate lui écrivit la lettre que Salluste nous a conservée.

An. M. 3938.
Av. J. C. 66.

Pompée ayant été nommé à la place de Luculle pour terminer la guerre contre Mithridate, engage Phraate dans le parti des Romains.

Celui-ci prend le parti de Tigrane le jeune contre son père. Il se brouille avec Pompée.

An. M. 3948.
Av. J. C. 56.

Après le retour de Pompée à Rome, Phraate est tué par ses propres enfants. Mithridate, l'aîné de ses fils, prend sa place.

Tigrane, roi d'Arménie, meurt presque dans le même temps. Artavasde, son fils, lui succède.

Justin. l. 42, c. 4.

Mithridate, chassé de son royaume, ou par ses pro-

pres sujets, à qui il s'était rendu odieux, ou par l'ambition de son frère Orode, s'adresse à Gabinius, qui commandait en Syrie, pour le rétablir sur le trône, mais inutilement. Il prend les armes pour se défendre. Assiégé dans Babylone, et vivement pressé, il se rend à Orode, qui, ne considérant en lui qu'un ennemi et non un frère, le fait égorger. Par sa mort, Orode se vit possesseur paisible du trône.

An. M. 3949. Av. J. C. 55.

Mais il eut bien de l'exercice au-dehors, à quoi il n'avait pas lieu de s'attendre. Crassus venait d'être créé consul à Rome pour la seconde fois avec Pompée. Dans le département des provinces, la Syrie avait été donnée à Crassus, qui en témoigna une joie excessive par rapport au dessein qu'il avait d'aller porter la guerre contre les Parthes. Quand il était en compagnie, même de gens qu'il connaissait peu, il ne pouvait modérer ses transports. Parmi ses amis, avec lesquels il se contraignait moins, il allait jusqu'à des rodomontades tout-à-fait indignes de son âge, et même de son caractère, de sorte qu'on ne le reconnaissait plus. Il ne bornait pas ses vues au gouvernement de la Syrie, ni à la conquête de quelques provinces voisines, ni même à celle des Parthes, il se promettait de faire en sorte que les grandes actions de Luculle contre Tigrane, et celles de Pompée contre Mithridate, ne paraîtraient que des jeux d'enfants en comparaison des siennes; il dévorait déja en espérance la Bactriane et les Indes, et pénétrait jusqu'à l'océan le plus reculé et jusqu'à l'extrémité de l'Orient. Cependant, dans les pouvoirs qui lui furent donnés, la guerre contre les Parthes n'était nullement comprise; mais tout le monde

An. M. 3950. Av. J. C. 54. Plut. in Crass. p. 552-554.

savait que c'était là sa grande passion. Un tel début n'annonce rien d'heureux.

Son départ eut encore quelque chose d'un plus funeste augure. Un des tribuns, nommé *Atéius*, menaça de s'opposer à sa sortie ; et beaucoup de gens se joignirent à lui, ne pouvant souffrir qu'on allât de gaîté de cœur faire la guerre à des peuples qui n'avaient fait aucun tort aux Romains, et qui étaient leurs amis et leurs alliés. En effet, ce tribun, s'étant inutilement opposé au départ de Crassus, prit le devant, courut à la porte de la ville par où il devait sortir, mit à terre un brasier plein de feu ; et dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jeta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, et prononça dessus des imprécations terribles, qu'on ne peut entendre sans frémir d'horreur, et dont les malheurs de Crassus ont été regardés par bien des écrivains comme l'accomplissement.

Rien ne put l'arrêter. Il continua sa route, arriva à Brunduse ; et quoique la mer fût encore dangereuse, il s'embarqua, et perdit beaucoup de vaisseaux dans son passage. Ayant rassemblé ses troupes, il continua sa marche ; lorsqu'il fut arrivé en Galatie, il trouva le roi Déjotarus, qui était fort avancé en âge, et qui ne laissait pas de bâtir une nouvelle ville, sur quoi Crassus, raillant, lui dit : *Roi des Galates, vous vous prenez bien tard à bâtir une ville vers la douzième heure du jour*[1]. *Et vous-même, seigneur*, lui répondit Déjotarus, *vous ne vous êtes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes* : car alors Crassus avait soixante ans passés, et son visage le faisait paraître encore plus vieux qu'il n'était.

[1] La douzième heure était la fin du jour.

Il avait ouï dire qu'il y avait dans le temple de Jérusalem des trésors considérables auxquels Pompée n'avait point osé toucher. Il crut que la chose valait bien la peine qu'il se détournât un peu de son chemin pour aller s'en rendre maître; il y passa donc avec son armée. Outre les autres richesses, qui allaient à des sommes très-considérables, il y avait une poutre d'or enfermée et cachée dans une poutre de bois creusée à dessein: ce qui n'était connu que du seul prêtre Éléazar, qui avait la garde des trésors du lieu saint. Cette poutre d'or pesait trois cents mines, dont chacune pesait deux livres et demie. Éléazar, qui avait appris le sujet du voyage de Crassus à Jérusalem, pour sauver les autres richesses, qui étaient presque toutes des dépôts des particuliers, découvrit à Crassus la poutre d'or, et lui permit de l'emporter, après avoir tiré de lui serment qu'il ne toucherait point au reste. Ignorait-il qu'il n'y avait rien de sacré pour l'avarice? Crassus prit la poutre d'or, et n'en pilla pas moins les autres trésors, qui montaient à trente millions. Puis il continua son voyage.

Jos. Antiq. l. 14, c. 12.

Tout lui réussit d'abord aussi heureusement qu'il l'avait pu espérer. Il construisit un pont sur l'Euphrate sans aucun obstacle, y fit passer son armée, et entra sur les terres des Parthes; il allait les attaquer sans autre sujet réel de guerre que l'envie insatiable de s'enrichir du pillage d'un pays qui passait pour être extrêmement opulent. Les Romains sous Sylla, et ensuite sous Pompée, avaient fait la paix et plusieurs traités avec eux. On ne s'était jamais plaint d'aucune infraction ni d'aucune autre entreprise qui pût donner un juste sujet de guerre: ainsi les Parthes ne s'attendaient

à rien moins qu'à une pareille invasion, et, n'étant point sur leurs gardes, ils n'avaient rien de prêt à y opposer. Crassus fut donc maître de la campagne, et parcourut sans obstacle la plus grande partie de la Mésopotamie. Il prit aussi sans opposition plusieurs villes; et s'il eût su profiter de l'occasion, il lui eût été facile de percer jusqu'à Séleucie et à Ctésiphon, de s'en emparer et de se rendre maître encore de toute la Babylonie, aussi-bien que de la Mésopotamie. Mais au lieu de pousser sa pointe, dès que l'automne fut venu, après avoir laissé en garnison sept mille hommes de pied et mille chevaux pour s'assurer des villes qui s'étaient rendues, il repassa l'Euphrate, et mit ses troupes en quartier d'hiver dans les villes de la Syrie, où il ne s'occupa qu'à amasser des richesses et à piller des temples.

Il y fut joint par son fils, que César lui envoyait des Gaules; jeune homme qui avait déja été honoré de plusieurs prix d'honneur que les généraux donnent à ceux qui se sont distingués par leur courage, et qui lui amenait mille cavaliers choisis.

De toutes les fautes que Crassus fit dans cette expédition, qui furent toutes considérables, la plus grande, sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce prompt retour en Syrie : car il devait passer outre sans s'arrêter, et s'emparer de Babylone et de Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes; au lieu que, par ce retour, il donna aux ennemis le temps de se préparer, ce qui fut la cause de sa ruine.

Dans le temps qu'il rassemblait toutes ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il lui arriva des ambassadeurs du roi des Parthes, qui lui exposèrent en peu de

mots leur commission. Ils lui dirent que, si cette armée était envoyée par les Romains contre les Parthes, ce serait une guerre qu'aucun traité de paix ne pourrait terminer, et qui ne finirait que par la ruine totale des uns ou des autres : que si, comme ils l'avaient ouï dire, c'était Crassus seul qui, contre le sentiment de sa patrie, et pour assouvir son avarice particulière, avait pris les armes contre eux, et était entré dans une de leurs provinces, le roi leur maître voulait bien user de sa modération en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de Crassus, et laisser aller vies et bagages sauves les Romains qui étaient dans ses états, plutôt enfermés que gardant des villes. Il parlait sans doute des garnisons que Crassus avait laissées dans les places conquises. Crassus ne répondit à ce discours que par une rodomontade. Il leur dit *qu'il leur ferait entendre sa réponse dans la ville de Séleucie.* Sur quoi le plus âgé des ambassadeurs, nommé Vahisès, se prenant à rire, et lui montrant la paume de sa main, lui dit: *Crassus, tu verras plus tôt naître du poil dans le creux de ma main que tu ne verras Séleucie.* Ces ambassadeurs se retirèrent et allèrent annoncer à leur roi qu'il fallait se préparer à la guerre.

An. M. 3951.
Av. J. C. 53.
Plut. in Crass. p. 154.

Aussitôt que la saison le permit, Crassus se mit en campagne. Les Parthes avaient eu le temps, pendant l'hiver, d'assembler une fort grosse armée pour lui faire tête. Orode, leur roi, partagea ses troupes, et marcha en personne avec une partie vers les frontières de l'Arménie : il envoya l'autre dans la Mésopotamie, sous le commandement de Suréna. Ce général reprit, en y entrant, plusieurs des places dont Crassus s'était rendu maître l'année d'auparavant.

Cependant quelques soldats romains, s'étant sauvés avec beaucoup de danger des villes où ils étaient en garnison dans la Mésopotamie, dont les Parthes avaient déja repris quelques-unes, et assiégeaient les autres, vinrent trouver Crassus, et lui rapportèrent des choses très-capables de l'inquiéter et de l'alarmer. Ils disaient qu'ils avaient vu de leurs propres yeux le nombre effroyable des ennemis, et qu'ils étaient aussi témoins de leur valeur redoutable dans les sanglants combats autour des villes qu'ils avaient attaquées. Ils ajoutaient que c'étaient des troupes à qui on ne pouvait échapper quand elles poursuivaient, et qu'on ne pouvait atteindre quand elles prenaient la fuite : que leurs traits, d'une pesanteur et en même temps d'une rapidité incroyable, portaient des coups mortels, dont il n'était pas possible de se parer.

Ces discours diminuèrent et rabattirent infiniment le courage et l'audace des soldats romains, qui, s'étant imaginé que les Parthes ne différaient en rien des Arméniens et des Cappadociens que Luculle avaient domptés si facilement, et, s'étant flattés que le plus difficile de cette guerre serait la longueur du chemin et la poursuite des ennemis qui n'oseraient jamais en venir aux mains avec eux, voyaient, contre leur espérance, de grandes batailles et de grands dangers qui les attendaient. Ce découragement monta à un tel point, que plusieurs des principaux officiers furent d'avis que Crassus devait, avant que d'avancer plus loin, assembler le conseil, et mettre encore en délibération toute l'entreprise. Mais Crassus n'écoutait d'autres avis que ceux qui le pressaient de se mettre en marche et de se hâter.

Ce qui le rassura le plus, et qui le fortifia dans cette

pensée, ce fut l'arrivée d'Artabaze, roi d'Arménie. Il lui amenait un corps de six mille hommes de cavalerie, qui faisaient partie de ses gardes, ajoutant qu'il avait outre cela dix mille cuirassiers et trente mille hommes d'infanterie à son service. Mais il lui conseilla de se donner bien de garde de mener son armée dans les plaines de la Mésopotamie, et lui dit qu'il fallait entrer chez les ennemis par le pays des Arméniens. Les raisons dont il appuyait cet avis étaient que, l'Arménie étant un pays de montagnes, la cavalerie des Parthes, qui faisait la plus grande partie de leurs forces, leur deviendrait absolument inutile : que, si l'on prenait cette route, il serait en état de fournir à l'armée tout ce qui lui serait nécessaire; au lieu que, si l'on prenait celle de la Mésopotamie, les convois manqueraient, et on aurait toujours une puissante armée en tête dans toutes les marches qu'il faudrait faire pour percer jusqu'au centre des états de l'ennemi : que dans ces plaines la cavalerie aurait tous les avantages possibles contre eux : enfin, qu'il faudrait traverser plusieurs déserts sablonneux, où l'on pourrait se trouver fort embarrassé, faute d'eau et de vivres. L'avis était excellent, et ces raisons sans réplique : mais Crassus, aveuglé par la Providence, qui voulait punir le sacrilége qu'il avait commis en pillant le temple de Jérusalem, méprisa tout ce qu'on put lui dire. Il pria seulement Artabaze, qui retournait dans ses états, de lui amener ses troupes le plus promptement qu'il pourrait.

J'ai dit que la Providence aveuglait Crassus. La chose est visible par elle-même : mais un écrivain païen en a fait la remarque; c'est Dion Cassius, historien fort sensé, et en même temps homme de guerre. Il dit « que les

« Romains conduits par Crassus n'avaient aucune vue « salutaire, et qu'ils ignoraient en toute occasion le « parti qu'il fallait prendre, ou qu'ils se mettaient hors « d'état de le suivre : en sorte qu'on aurait dit que, con- « damnés et poursuivis par quelque divinité, ils ne pou- « vaient faire usage ni de leur esprit ni de leur corps. » Cette divinité était inconnue à Dion. C'est elle qui présidait à la nation juive, et qui vengeait l'injure faite à son temple.

Crassus se hâta donc de partir. Il avait sept légions de gens de pied, près de quatre mille chevaux, et autant de gens de trait armés à la légère; ce qui faisait en tout plus de quarante mille hommes, c'est-à-dire une des plus belles armées que jamais les Romains eussent mises sur pied. Comme il faisait passer ses troupes sur le pont qu'il avait dressé sur l'Euphrate près de la ville de Zeugma, tout-à-coup des tonnerres effroyables et d'affreux éclairs donnèrent dans le visage de ses soldats comme pour les arrêter. En même temps un nuage noir, d'où sortit un tourbillon impétueux, accompagné d'une foudre embrasée, tomba sur le pont, et en abattit une partie. La frayeur et la tristesse saisirent les troupes. Il tâcha de les consoler du mieux qu'il put, en leur promettant avec serment de les ramener par l'Arménie, et finit son discours en les assurant qu'aucun d'eux ne reviendrait par ce chemin. Ces dernières paroles, qui étaient ambiguës, et qui lui étaient échappées fort imprudemment, achevèrent de jeter le trouble dans l'armée. Crassus sentit bien le mauvais effet qu'elles avaient produit; mais, par un esprit d'opiniâtreté et de fierté, il négligea d'y remédier en expliquant le sens de ces paroles pour assurer les timides.

Il fit avancer ses troupes le long de l'Euphrate. Bientôt après, ses coureurs, qu'il avait envoyés à la découverte, vinrent lui rapporter qu'il ne paraissait pas un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avaient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval qui paraissaient avoir pris tout-à-coup la fuite comme si on les avait poursuivis.

Sur ce rapport, Crassus se fortifia dans ses espérances; et ses soldats commencèrent à mépriser les Parthes, comme des gens qui n'auraient jamais l'audace de les attendre et d'en venir à un combat. Cassius lui conseillait de s'approcher au moins de quelqu'une des villes où l'on avait garnison, pour y faire un peu reposer l'armée, et avoir le temps d'apprendre au vrai le nombre des ennemis, leur force, et quelle manœuvre ils faisaient; ou, si Crassus n'approuvait pas ce conseil, de marcher le long de l'Euphrate vers Séleucie, parce qu'en côtoyant toujours cette rivière il mettait la cavalerie des Parthes hors d'état de l'envelopper, et qu'avec la flotte qui le suivrait on pourrait toujours tirer de la Syrie les provisions et les autres choses dont l'armée aurait besoin. Ce Cassius était questeur de Crassus, et le même qui dans la suite tua César.

Crassus, après avoir pesé cet avis, était prêt à s'y rendre, lorsqu'il survint un chef des Arabes, nommé Ariamne, qui eut l'adresse de lui faire goûter un plan tout opposé.

Cet arabe avait servi autrefois sous Pompée, et était connu de plusieurs des soldats romains, qui le regardaient comme ami. Suréna le trouva tout propre, par cet endroit, à jouer le rôle qu'il lui donna. En effet, dès qu'il eut été conduit à Crassus, il lui fit entendre

que les Parthes ne soutiendraient pas la vue de l'armée romaine : que son nom seul avait déja répandu la terreur dans leurs troupes, et que, pour obtenir une victoire complète, il n'avait qu'à marcher droit à eux et à se présenter; et il s'offrit à lui servir de guide pour l'y mener par le plus court chemin. Crassus, ébloui par cette flatterie, et trompé par un homme qui savait donner un tour spécieux à ce qu'il proposait, accepta le parti, malgré les instantes prières de Cassius, et de quelques autres, qui soupçonnèrent le dessein de ce fourbe.

Crassus n'écouta personne. Le traître Ariamne, après lui avoir persuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine, par un chemin d'abord uni et facile, mais qui devint ensuite très-difficile par les sables profonds où l'armée se trouva engagée au milieu d'une vaste campagne toute rase et d'une affreuse aridité, et où la vue ne découvrait ni fin ni bornes où l'on pût espérer de trouver quelque repos et quelque rafraîchissement. Si la soif et la fatigue du chemin décourageaient les Romains, l'aspect seul du pays les jetait dans un désespoir encore plus terrible : car ils n'apercevaient ni près ni loin le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruisseau; pas une seule colline, pas une seule herbe verte : ce n'étaient partout que monceaux de sables brûlants.

C'en était assez pour leur faire soupçonner quelque trahison : l'arrivée des courriers d'Artabaze aurait dû les en convaincre pleinement. Ce prince mandait à Crassus que le roi Orode lui était tombé sur les bras avec une grosse armée : que la guerre qu'il avait à soutenir l'empêchait de lui envoyer le secours qu'il lui

avait promis; mais qu'il lui conseillait de se rapprocher de l'Arménie, afin qu'ils pussent unir leurs forces contre leur ennemi commun; que, s'il ne voulait pas suivre cet avis, il l'avertissait au moins d'éviter, dans ses marches et dans ses campements, les lieux ouverts et favorables à la cavalerie, et de s'approcher toujours des montagnes. Crassus, au lieu d'écouter ces sages conseils, s'emporta contre celui qui les lui donnait; et, sans daigner récrire à Artabaze ni lui faire la moindre réponse, il dit seulement à ses courriers : « Je n'ai pas le « temps présentement de penser aux affaires des Armé« niens. Bientôt j'irai en Arménie, et je punirai Arta« baze de sa trahison. »

Crassus était si entêté de son Arabe, et si fort ébloui par ses mensonges adroits, qu'il avait continué de le suivre sans la moindre défiance, malgré tous les avis qu'on lui donnait, jusqu'à ce qu'il l'eut conduit dans le désert sablonneux dont j'ai parlé. Alors le traître s'échappa, et vint rendre compte à Suréna de ce qu'il avait fait.

Après une marche de quelques jours dans un pays désert et ennemi, où il lui était difficile d'avoir des nouvelles, des coureurs vinrent tout hors d'haleine rapporter à Crassus que l'armée des Parthes, très-nombreuse, marchait avec beaucoup de fierté et d'audace pour les venir attaquer incessamment. Cette nouvelle jeta le trouble et la consternation dans tout le camp. Crassus en fut plus troublé que les autres. Il mit ses troupes en bataille fort à la hâte. D'abord, suivant l'avis de Cassius, il étendit le plus qu'il put son infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrain, et pour ôter aux ennemis la facilité de l'envelopper; et il jeta

toute sa cavalerie sur les ailes. Mais ensuite il changea d'avis, et, serrant son infanterie, il en fit un gros bataillon carré qui faisait face de tous côtés, et dont chacun des flancs présentait douze cohortes [1] de front. Chaque cohorte avait près d'elle une compagnie de chevaux, afin que, chaque partie étant également soutenue par la cavalerie, tout le corps chargeât avec plus de sûreté et d'audace. Il donna l'une des ailes à Cassius, l'autre à son fils, le jeune Crassus, et se mit au centre.

Ils avancèrent dans cet ordre, et arrivèrent sur le bord d'un ruisseau qui n'avait pas beaucoup d'eau, mais qui ne laissa pas de faire un très-grand plaisir aux soldats, à cause de l'extrême sécheresse et de l'excessive chaleur qu'il faisait.

La plupart des officiers étaient d'avis qu'il fallait camper en cet endroit, pour laisser aux troupes le temps de se remettre de la fatigue extraordinaire qu'elles avaient essuyée dans une longue et pénible marche, et d'y prendre du repos durant la nuit : que cependant on tâcherait, autant qu'il serait possible, d'avoir des nouvelles des ennemis; et, quand on aurait su leur nombre et leur ordonnance, dès le lendemain matin on irait les attaquer. Mais Crassus, se laissant aller à la fougue de son fils et de la cavalerie qu'il commandait, qui le pressaient de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui en auraient besoin prissent de la nourriture tout debout, chacun dans son rang; et sans leur en laisser tout-à-fait le temps, il fit marcher, et les mena, non au petit pas ni en faisant quel-

[1] La cohorte, chez les Romains, était un corps d'infanterie composé de cinq ou six cents hommes. C'est à peu près ce que nous appelons aujourd'hui *bataillon*.

ques haltes, mais rapidement et tout d'une haleine, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis. Ils ne leur parurent, contre leur attente, ni en si grand nombre, ni si terribles qu'on le leur avait dit. C'est que Suréna avait usé de stratagême. Il avait caché la plupart de ses bataillons derrière les premiers corps avancés; et pour les empêcher d'être aperçus à l'éclat de leurs armes, il leur avait ordonné de les couvrir avec leurs casaques ou avec des peaux.

Quand ils furent en présence et prêts à charger, le général des Parthes n'eut pas plus tôt donné le signal de la bataille, que toute la campagne retentit de cris épouvantables et d'un bruit affreux : car les Parthes ne s'excitent point au combat avec des cornets ou des trompettes; mais ils ont quantité d'instruments creux couverts de cuir et environnés de sonnettes d'airain, qu'ils frappent les uns contre les autres; et le bruit que font ces instruments est un bruit sourd et terrible, qui paraît mêlé du rugissement des bêtes féroces et de l'éclatant fracas du tonnerre. Ces barbares avaient bien observé que, de tous les sens, l'ouïe est celui qui trouble le plus l'ame, qui la frappe et l'émeut avec le plus de promptitude, et qui la fait plus subitement comme sortir d'elle-même.

Le trouble et l'effroi où ce bruit avait jeté les Romains furent tout autres quand les Parthes, jetant tout-à-coup les couvertures de leurs armes, leur parurent tout en feu par le grand éclat de leurs casques et de leurs cuirasses, qui étaient d'un acier plus étincelant que les rayons du soleil, et par celui du fer et de l'airain dont leurs chevaux étaient bardés. A leur tête paraissait Suréna, beau, bien fait, d'une taille avantageuse, et d'une

réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettait sa mine efféminée : car il se fardait à la façon des Mèdes, et portait comme eux les cheveux frisés et rangés avec art; au lieu que les autres Parthes les portaient encore à la manière des Scythes, fort négligés, et tels que la nature les donne, pour en paraître plus effroyables.

D'abord les Barbares voulaient charger les Romains à coups de piques, pour tâcher d'enfoncer ou d'entr'ouvrir les premiers rangs : mais, ayant vu de près la profondeur de ce bataillon carré, si épais, si serré, si uni, et où les hommes étaient si fermes et se soutenaient si bien les uns les autres, il se retirèrent aussitôt en arrière, faisant semblant de se disperser et de rompre leur ordonnance. Mais les Romains furent bien étonnés de voir tout-à-coup leur bataillon enveloppé de tous côtés. Dans l'instant, Crassus ordonna à ses gens de trait et à son infanterie légère de les charger : mais ils ne purent pas long-temps exécuter ses ordres; car, accablés d'une grêle de flèches, ils furent obligés de se retirer et de se mettre à couvert sous leur infanterie pesamment armée.

Ce fut là le commencement du trouble et de l'effroi, quand on vit la roideur et la force de ces flèches, contre lesquelles il n'y avait point d'armes à l'épreuve : et qui perçaient également tout ce qu'elles frappaient. Les Parthes, se séparant, se mirent de tous les côtés à tirer de loin, sans qu'il leur fût possible, quand ils l'auraient voulu, de manquer leurs coups, tant le bataillon des Romains était serré. Ils portaient des coups effroyables et faisaient des blessures très-profondes, parce que la corde de l'arc, violemment tendue, chas-

sait leurs flèches, qui étaient d'un poids extraordinaire, avec une impétuosité et une roideur que rien ne pouvait soutenir.

Les Romains, attaqués de la sorte et accablés de toutes parts, ne savaient quel parti prendre. S'ils demeuraient fermes dans leurs rangs, ils étaient mortellement blessés; et s'ils en sortaient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvaient lui faire de mal, et en étaient également maltraités. Les Parthes prenaient la fuite devant eux, et en fuyant ils tiraient toujours : car ce sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre, après les Scythes; manœuvre, pour dire le vrai, très-sagement imaginée, puisqu'en fuyant ils sauvent leur vie, et qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Tant que les Romains purent espérer que ces Barbares, après avoir épuisé toutes leurs flèches, cesseraient de combattre, ou qu'ils en viendraient aux coups de main, ils se soutinrent, et supportèrent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils se furent aperçus qu'à la queue des bataillons il y avait des chameaux chargés de flèches, où ceux qui avaient déja employé les leurs en allaient prendre de nouvelles en faisant le tour, alors Crassus, perdant presque courage, envoya ordre à son fils de tâcher, à quelque prix que ce fût, de joindre les ennemis avant qu'il fût entièrement enveloppé; car ils s'attachaient principalement à lui, et faisaient un circuit pour le prendre à dos.

Le jeune Crassus prenant donc treize cents chevaux, cinq cents archers, et huit cohortes [1] de soldats armés

[1] Elles faisaient quatre ou cinq mille hommes.

de rondaches, il les mena, en faisant un demi-tour de conversion, contre ceux qui cherchaient à l'envelopper. Ceux-ci, soit qu'ils craignissent le choc d'une troupe qui marchait en si bonne contenance, ou plutôt que leur dessein fût d'attirer le jeune Crassus le plus loin qu'ils pourraient de son père, se mirent d'abord à tourner bride, et à s'enfuir. Le jeune Crassus criant alors de toute sa force, *ils ne nous attendent point*, poussa à eux à bride abattue. Les gens de pied, animés par l'exemple de la cavalerie, se piquèrent de ne pas demeurer derrière, et suivirent d'un pas égal, portés par leur bonne volonté, et par la joie que leur donnait l'espérance de la victoire. Ils croyaient fermement avoir vaincu, et ne faire que poursuivre, jusqu'à ce que, s'étant fort éloignés de leur gros, ils reconnurent la ruse; car ceux qui faisaient semblant de fuir tournèrent tête, et beaucoup d'autres troupes se joignirent à eux pour fondre sur les Romains.

Alors le jeune Crassus arrêta sa troupe, dans l'espérance que les ennemis, les voyant en si petit nombre, ne manqueraient pas de les attaquer, et d'en venir aux mains: c'est ce qu'il souhaitait. Mais ces Barbares se contentèrent de leur opposer de front leur cavalerie pesamment armée, et lâchèrent sur eux leur cavalerie légère, qui, caracolant tout autour, et les environnant de tous côtés sans les joindre, les accablait de flèches; et en remuant jusqu'au fond ces monceaux de sable, ils excitaient une poussière si épaisse, que les Romains ne pouvaient ni se voir ni se parler, et que, se resserrant en un petit espace, et se pressant les uns contre les autres, ils étaient en butte à tous les traits, et mouraient d'une mort lente, mais cruelle; car, se sentant

déchirer les entrailles, et ne pouvant supporter la douleur, ils se roulaient sur le sable avec les flèches qu'ils avaient dans le corps, et expiraient ainsi dans des tourments horribles; ou, tâchant d'arracher de force les pointes à crochets recourbés qui avaient pénétré au travers des nerfs et des veines, ils déchiraient encore davantage leurs plaies, et augmentaient leur douleur.

La plupart moururent de la sorte, et ceux qui restaient encore en vie n'étaient pas plus en état d'agir : car le jeune Crassus les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains cousues à leurs boucliers, et leurs pieds percés de part en part et cloués à terre : de sorte qu'il leur était également impossible de se défendre et de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de sa cavalerie, il chargea vigoureusement cette gendarmerie couverte de fer, et se mêla fièrement dans les escadrons, mais avec un grand désavantage, tant pour l'attaque que pour la défense; car ses gens, avec des javelines faibles et courtes, donnaient contre des cuirasses d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur : au lieu que les Barbares, avec de bons et forts épieux, donnaient sur les corps des Gaulois qui étaient nus ou légèrement armés. C'étaient les troupes auxquelles le jeune Crassus avait le plus de confiance, et c'était avec elles qu'il faisait des exploits merveilleux : car ces Gaulois empoignaient avec leurs mains les épieux des Parthes, et, les joignant au corps, ils les colletaient et les tiraient de dessus leurs chevaux à terre, où ils demeuraient sans pouvoir se remuer, accablés sous la pesanteur de leurs armes. Il y en avait plusieurs, parmi ces Gaulois, qui, abandonnant leurs chevaux, se glissaient sous ceux des ennemis, et leur perçaient le

ventre avec leurs épées. Ces chevaux, effarouchés par la douleur, bondissaient, se cabraient, et, renversant leurs maîtres, ils les foulaient aux pieds pêle-mêle avec les ennemis, et tombaient morts sur les uns et sur les autres.

Mais ce qui incommodait le plus les Gaulois, c'était la chaleur et la soif; car ils n'étaient pas accoutumés à les supporter. Ils perdirent aussi la plupart de leurs chevaux, qui, courant précipitamment contre cette cavalerie pesamment armée, s'enferraient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de se retirer vers leur infanterie, et d'emmener le jeune Crassus, qui avait reçu plusieurs blessures dangereuses.

Chemin faisant, ils virent assez près d'eux une butte de sable assez élevée, où ils se retirèrent. Ils attachèrent les chevaux au milieu, et firent tout autour une enceinte de leurs boucliers pour se retrancher, espérant que cela leur aiderait beaucoup à se défendre contre les Barbares : mais il en arriva tout autrement; car, dans un lieu uni, les premiers couvrent les derniers, et leur procurent quelque relâche : au lieu que, sur cette colline, l'inégalité du lieu faisant paraître les uns au-dessus des autres, et découvrant davantage ceux qui étaient derrière, les offrait tous aux coups. Ainsi, ne pouvant se dérober aux flèches que les Barbares décochaient continuellement sur eux, ils en étaient tous également atteints, et ils déploraient leur malheureuse destinée de ce qu'ils périssaient ainsi misérablement sans pouvoir se servir de leurs armes et faire sentir leur valeur à l'ennemi.

Le jeune Crassus avait avec lui deux Grecs de ceux qui s'étaient établis en cette contrée dans la ville de

Carres. Ces deux jeunes hommes, touchés de le voir en cet état, le pressaient de se dérober avec eux, et de se retirer dans la ville d'Ischnes, qui avait embrassé le parti des Romains, et qui n'était pas fort éloignée. Mais il répondit *qu'il n'y avait pas de mort si cruelle dont la crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouraient pour l'amour de lui.* Beau sentiment dans un jeune seigneur! Il leur ordonna de se sauver, et, en les embrassant, il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui était traversée d'un trait, il ordonna à son écuyer de le percer de son épée, et lui présenta le flanc. Les principaux officiers se tuèrent eux-mêmes, et plusieurs de ceux qui restèrent furent tués en combattant avec beaucoup de valeur. Les Parthes ne firent qu'environ cinq cents prisonniers, et, après avoir coupé la tête du jeune Crassus, ils marchèrent à l'instant contre son père.

Celui-ci, après qu'il eut ordonné à son fils de charger les Parthes, et qu'on lui eut rapporté qu'ils étaient en déroute, et qu'on les poursuivait vivement, avait repris un peu courage; d'autant plus que ceux qu'il avait en tête ne le pressaient plus avec tant d'ardeur: car la plupart étaient allés avec les autres contre le jeune Crassus. Ainsi, rassemblant son armée, il la retira en arrière sur un coteau, espérant que son fils allait bientôt revenir de sa poursuite.

D'un grand nombre d'officiers que son fils lui avait envoyés successivement pour lui apprendre le danger où il était, la plupart étaient tombés entre les mains des barbares, qui les avaient égorgés. Il n'y eut que les derniers, qui, s'étant sauvés avec beaucoup de peine, arrivèrent auprès de lui, et lui annoncèrent que son

fils était perdu, s'il ne lui envoyait promptement un puissant secours. A cette nouvelle, Crassus se sentit déchiré par une foule de pensées affligeantes, et sa raison fut tellement obscurcie, qu'il n'était plus capable de rien voir ni de rien entendre. Cependant le desir de sauver son fils et de sauver l'armée le détermina à l'aller secourir, et il donna ordre à ses troupes de marcher.

Dans ce moment, les Parthes qui revenaient de la défaite du jeune Crassus arrivent avec de grands cris et des chants de victoire qui annoncent de loin à l'infortuné père son malheur. Les barbares, portant la tête du jeune Crassus au bout d'une lance, s'approchent des Romains, et, les insultant avec une bravade pleine de moquerie, ils leur demandent quelle est la famille et quels sont les parents de ce jeune Romain : *car*, disent-ils, *il n'est pas possible qu'un jeune homme si courageux et d'une si grande valeur soit le fils d'un père aussi lâche et aussi timide que Crassus.*

Ce spectacle abattit et accabla les Romains ; et au lieu d'exciter en eux le feu de la colère et le desir de la vengeance, comme on aurait dû s'y attendre, il les remplit d'une frayeur et d'un saisissement qui les glacèrent. Cependant Crassus montra dans cette disgrace plus de fermeté et plus de courage qu'il n'avait encore fait; et parcourant les rangs : « Romains, s'écriait-il, « c'est moi seul que ce deuil regarde. La fortune de « Rome et sa gloire demeurent invulnérables et invin- « cibles, si vous demeurez fermes et intrépides : que si « vous avez quelque compassion d'un père qui vient de « perdre un fils dont vous admiriez la valeur, faites-la « paraître par votre colère et par votre ressentiment

« contre les barbares. Enlevez-leur cette joie insolente,
« punissez leur cruauté, et ne vous laissez point abattre
« à mon malheur. C'est une nécessité que l'on souffre
« quelque échec quand on aspire à de grandes choses.
« Luculle n'a point défait Tigrane, ni Scipion Antio-
« chus, sans qu'il leur en ait coûté du sang. C'est après
« ses plus grandes défaites que Rome a remporté les
« plus grandes victoires. Ce n'est point par les faveurs
« de la fortune qu'elle est parvenue à ce haut degré de
« puissance, mais par sa patience et son courage, en se
« roidissant contre les adversités. »

Crassus tâchait, par ce discours, de ranimer ses troupes : mais quand il eut ordonné de jeter le cri du combat, il reconnut dans son armée un découragement général par ce cri même, qui était faible, inégal, timide; au lieu qu'il fut vif, ferme, éclatant de la part des ennemis.

L'attaque étant donc commencée, la cavalerie légère des Parthes se répand sur les ailes des Romains, et, les prenant en flanc, les accable de flèches, pendant que la gendarmerie, les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resserrer en un gros, hors ceux qui, pour prévenir les flèches dont les atteintes causaient une mort longue et douloureuse, eurent le courage de se jeter sur eux en désespérés. Ils ne leur faisaient pas beaucoup de mal, mais ils tiraient cet avantage de leur audace, qu'ils mouraient très-promptement des larges et profondes blessures qu'ils recevaient; car les barbares leur passaient leurs lances entières au travers du corps avec tant de roideur, que souvent ils en enfilaient deux d'un même coup.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, la nuit

venue, les barbares se retirèrent, disant qu'ils accordaient à Crassus cette nuit seule pour pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expédient de penser à sa propre sûreté, et qu'il n'aimât mieux aller volontairement vers Arsace (c'était le roi des Parthes) que d'y être traîné; et ils campaient en présence de l'armée romaine, dans la ferme espérance que le lendemain ils en auraient bon marché, et qu'ils achèveraient de la défaire.

Cette nuit-là fut terrible pour les Romains : ils ne songeaient ni à enterrer leurs morts, ni à panser leurs blessés, dont la plupart mouraient dans des douleurs horribles. Chacun n'était occupé que de ses propres maux; car ils voyaient bien tous qu'ils ne pouvaient échapper, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils se hasardassent pendant la nuit à se jeter dans cette plaine immense où l'on ne voyait point de fin. D'ailleurs, leurs blessés les inquiétaient beaucoup pour ce dernier parti; car de les emporter, c'était un embarras qui retarderait extrêmement leur fuite; et si on les laissait, on ne pouvait douter que par leurs gémissements et par leurs plaintes ils ne découvrissent le départ de l'armée.

Quoiqu'ils sentissent parfaitement que Crassus seul était la cause de tous leurs maux, cependant ils souhaitaient tous de voir son visage et d'entendre sa voix. Mais lui, couché par terre à l'écart dans un lieu obscur, et la tête couverte de son manteau, il était pour le vulgaire, dit Plutarque, un grand exemple de l'instabilité de la fortune, pour les gens sages et bien sensés un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témérité et de l'ambition, qui l'avaient aveuglé au point de ne pouvoir souffrir de n'être pas à Rome le premier

et le plus grand parmi tant de millions d'hommes, et de se croire bas et petit parce qu'il y en avait deux au-dessus de lui : c'était César et Pompée.

Octavius, un de ses lieutenants, et Cassius, s'approchèrent de lui, et voulurent le faire lever, le consoler, et lui redonner courage : mais le voyant entièrement accablé sous le poids de sa douleur, et sourd à toutes leurs consolations et à toutes leurs remontrances, ils assemblèrent les principaux officiers, tinrent un conseil sur-le-champ; et tous ayant été d'avis qu'il fallait partir, on leva le camp sans se servir de trompettes. Cela se fit d'abord avec un grand silence; mais ensuite les malades et les blessés, qui ne pouvaient suivre, sentant qu'on les abandonnait, remplirent le camp de tumulte et de confusion, avec des cris, des hurlements et des lamentations horribles, tellement que les corps qui marchaient les premiers en furent saisis de trouble et d'effroi, dans la pensée que c'étaient les ennemis qui venaient les attaquer. Ainsi, revenant souvent sur leurs pas, et se remettant ensuite en bataille, ou s'empressant à charger sur des bêtes de somme les blessés qui les suivaient, et à décharger ceux qui étaient moins malades, ils perdirent beaucoup de temps. Il n'y eut que trois cents chevaux que conduisait Ignatius, qui ne s'arrêtèrent point, et qui arrivèrent à la ville de Carres sur le minuit. Ignatius appela les sentinelles qui gardaient les murailles. Quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius, qui commandait dans la place, que, Crassus avait donné un grand combat contre les Parthes; et sans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il était, il poussa droit au pont que Crassus

avait sur l'Euphrate, et sauva sa troupe par ce moyen; mais il fut généralement blâmé d'avoir abandonné son général.

Cependant, ce mot qu'il avait jeté à ces gardes en passant, afin qu'ils le dissent à Coponius, fut très-utile à Crassus : car ce gouverneur, conjecturant sagement que la manière dont cet inconnu s'était énoncé marquait quelque désastre, ordonna sur l'heure même à sa garnison de prendre les armes; et quand il fut instruit du chemin que Crassus avait pris, il sortit au-devant de lui, et le conduisit lui et son armée dans la ville. Les Parthes, quoique bien informés de sa fuite, ne voulurent pas le poursuivre la nuit : mais, le lendemain matin, ils entrèrent dans le camp, égorgèrent tous les blessés qu'il y avait laissés, au nombre de quatre mille; et leur cavalerie s'étant répandue dans la plaine après les fuyards, elle en reprit un grand nombre qu'elle trouva égarés çà et là.

Un des lieutenants de Crassus, nommé Varguntéius, s'étant séparé la nuit du gros de l'armée avec quatre cohortes, manqua son chemin, et fut trouvé le lendemain sur une colline par les barbares, qui l'attaquèrent. Il se défendit avec beaucoup de valeur; mais enfin il fut accablé par le nombre, et tous ses soldats furent tués, excepté une vingtaine, qui, l'épée à la main, se jetèrent en désespérés au travers des ennemis pour se faire jour. Les barbares furent si étonnés de cette audace, que, pleins d'admiration, ils s'ouvrirent, et leur donnèrent passage. Ils arrivèrent heureusement à Carres.

Dans ce moment, on donna à Suréna une fausse nouvelle, que Crassus s'était sauvé avec ce qu'il avait

de plus braves gens, et que les troupes qui s'étaient retirées à Carres n'étaient que des milices ramassées, qui ne valaient pas la peine qu'on les poursuivît. Suréna, croyant avoir perdu le prix de sa victoire, mais en étant néanmoins encore incertain, voulut s'en assurer, afin de se déterminer ou à faire le siége de Carres, si Crassus y était encore, ou à le poursuivre s'il en était sorti. Il dépêcha donc un de ses truchements qui parlait parfaitement les deux langues, et lui ordonna de s'approcher des murailles de Carres, et, en se servant du langage romain, d'appeler Crassus même, ou Cassius, et de dire que Suréna demandait à avoir une conférence avec eux.

Le truchement ayant exécuté son ordre, Crassus accepta avec joie cette proposition. Peu de temps après, il vint de la part des barbares quelques soldats arabes qui connaissaient de vue Crassus et Cassius, pour les avoir vus dans le camp avant la bataille. Ces soldats s'approchèrent de la place; et ayant vu Cassius sur les murailles, ils lui dirent que Suréna était disposé à traiter avec eux, et à leur donner la liberté de se retirer, à condition qu'ils demeureraient amis du roi, son maître, et qu'ils lui abandonneraient la Mésopotamie : que ce parti était plus avantageux pour les uns et pour les autres, que d'en venir à la dernière extrémité.

Cassius y donna les mains, et demanda que l'on convînt promptement du temps et du lieu de cette entrevue entre Suréna et Crassus. Les Arabes l'assurèrent qu'ils y allaient travailler, et le quittèrent.

Suréna, ravi de tenir sa proie en lieu d'où elle ne pouvait lui échapper, y mena dès le lendemain les

Parthes, qui leur parlèrent d'abord avec la dernière hauteur, et leur déclarèrent que, si les Romains voulaient recevoir d'eux quelque composition favorable, il fallait avant toute chose qu'ils leur livrassent entre les mains Crassus et Cassius, pieds et poings liés. Les Romains, indignés à l'excès de cette supercherie, dirent à Crassus qu'il fallait renoncer aux longues et vaines espérances du secours des Arméniens, et prendre la fuite, cette nuit même, sans perdre un moment. C'est ce qu'il était très-important qu'aucun des habitants de Carres ne sût avant le moment de l'exécution. Mais Andromaque, l'un de ces habitants, en fut informé le premier, et ce fut Crassus lui-même qui lui en fit la confidence, et qui le choisit pour son guide, comptant mal à propos sur sa fidélité.

Les Parthes ne tardèrent donc pas à être avertis de point en point de tout le plan des Romains par l'entremise de ce traître. Mais comme ce n'est pas leur coutume de combattre la nuit, le fourbe, pour empêcher que Crassus, en avançant chemin, ne mît les Parthes dans l'impuissance de l'atteindre, mena les Romains tantôt par un chemin, tantôt par un autre, et enfin les engagea dans des marais profonds et dans des lieux coupés de grands fossés, où l'on avait beaucoup de peine à marcher, et où il fallait faire plusieurs tours et détours pour se tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques-uns qui, se doutant que ce n'était pas à bon dessein qu'Andromaque les faisait ainsi tourner et retourner, refusèrent enfin de le suivre, et Cassius lui-même reprit le chemin de Carres. Hâtant sa marche, il se sauva dans la Syrie avec cinq cents chevaux. La plupart des autres, qui eurent des guides

fidèles, gagnèrent les pas des montagnes appelées *Sinnaques*, et se mirent en sûreté avant le point du jour. Ces derniers pouvaient être environ cinq mille, et avaient pour commandant Octavius.

Pour Crassus, le jour le surprit comme il était encore embarrassé, par la ruse du perfide Andromaque, dans ces lieux marécageux et difficiles. Il avait avec lui quatre cohortes de gens de pied, armés de rondaches, peu de cavalerie, et cinq licteurs qui portaient devant lui les faisceaux. Enfin il regagna le grand chemin après beaucoup de travail et de peine, lorsque les ennemis étaient déja sur lui, et qu'il n'avait plus que douze stades [1] pour joindre la troupe que conduisait Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promptement un autre sommet de ces montagnes moins impraticable à la cavalerie, et par conséquent beaucoup moins sûr, qui était sous celui des *Sinnaques*, auquel il s'allait joindre par une longue chaîne de montagnes qui remplissait tout l'intervalle qui l'en séparait. Octavius voyait donc clairement le danger qui menaçait Crassus. Il descendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ses soldats pour l'aller secourir; mais il fut bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant leur lâcheté, volèrent à son secours. En arrivant, ils chargèrent si rudement les barbares, qu'ils les obligèrent à s'éloigner du coteau; ensuite ils mirent Crassus au milieu d'eux, et, lui faisant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fièrement que jamais flèche ennemie n'approcherait du corps de leur général qu'ils ne fussent tous morts autour de lui en combattant pour sa défense.

[1] Un peu plus d'une demi-lieue.

Suréna, voyant que les Parthes, déja rebutés, allaient plus mollement à l'attaque, et que, si la nuit survenait et que les Romains gagnassent les montagnes, il lui serait impossible de les prendre, eut encore recours à la ruse pour abuser Crassus. Il fit lâcher sous main quelques prisonniers, après avoir aposté tout autour d'eux plusieurs de ses soldats, qui, faisant semblant de s'entretenir ensemble, disaient, comme un bruit général de l'armée, que le roi ne voulait point avoir une guerre immortelle avec les Romains, mais au contraire que son dessein était d'acquérir leur amitié, et de leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité; et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchés, les barbares se retirèrent du combat; et Suréna s'avançant paisiblement avec ses principaux officiers vers le coteau, son arc débandé, et tendant la main, invita Crassus à venir parler d'accommodement. Il dit tout haut que c'était malgré le roi son maître et par la nécessité d'une juste défense qu'il leur avait fait éprouver la force et la puissance des Parthes, mais que présentement il voulait les traiter avec douceur et bonté en leur accordant la paix, et en leur donnant la liberté de se retirer avec une entière sûreté de sa part. On a déja remarqué en plus d'une occasion le caractère propre de ces barbares, qui est d'employer la tromperie et la mauvaise foi pour réussir dans leurs desseins, et de ne se faire aucun scrupule de manquer à leur parole.

Les troupes de Crassus prêtèrent très-volontiers l'oreille à ces discours de Suréna, et en témoignèrent une extrême joie; mais Crassus, qui n'avait éprouvé de

la part des barbares que fourberie et perfidie, et à qui ce changement si prompt était fort suspect, ne se rendait pas facilement, et délibérait avec ses amis. Les soldats se mirent à crier, et le pressèrent d'accepter l'entrevue. Ensuite ils vinrent aux outrages et aux injures, jusqu'à l'accuser de lâcheté, en lui reprochant qu'il les exposait à la boucherie, en les faisant combattre contre des ennemis avec lesquels il n'avait pas même la hardiesse d'aller s'aboucher quand ils paraissaient devant lui sans armes.

Crassus eut d'abord recours aux prières, et leur remontra qu'en continuant de se soutenir le reste du jour dans ces hauteurs et dans ces lieux difficiles qu'ils occupaient, ils pourraient se sauver dès que la nuit serait venue : il leur montra même le chemin, et les exhorta à ne pas trahir ces espérances d'un salut prochain. Mais voyant qu'ils s'irritaient, qu'ils étaient prêts à se mutiner, et qu'en frappant leurs armes de leurs épées ils allaient jusqu'à le menacer; alors, dans la crainte de cette émeute, il commença à descendre, et se tournant il dit seulement ce peu de mots : « Octavius, et vous « Pétronius, et vous tous officiers et capitaines qui êtes « ici présents, vous voyez la nécessité qui me force de « prendre ce chemin que je voulais éviter, et vous êtes « témoins des indignités et des violences que je souffre; « mais de grace, quand vous serez retirés en sûreté, « dites à tout le monde, pour l'honneur de Rome, notre « mère commune, que Crassus a péri, trompé par les « ennemis, et non abandonné par ses citoyens. » Octavius et Pétronius ne purent se résoudre à le laisser descendre seul. Ils descendirent le coteau avec lui, et Crassus renvoya ses licteurs, qui voulaient le suivre.

Les premiers que les barbares envoyèrent au-devant de lui furent deux Grecs, qui, étant descendus de cheval, le saluèrent avec un profond respect, et lui dirent en langage grec qu'il n'avait qu'à envoyer quelques-uns des siens, auxquels Suréna ferait voir que lui et sa troupe venaient sans armes avec toute sorte de bonne foi. Crassus leur répondit que, pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne serait pas venu se remettre entre leurs mains; et il envoya deux frères, appelés Roscius, pour savoir seulement sur quel pied on devait traiter, et quel nombre on devait être.

Suréna, faisant prendre ces deux frères, les retint; et s'avançant à cheval, suivi des principaux officiers de son armée, dès qu'il aperçut Crassus : *Qu'est-ce que je vois?* dit-il. *Quoi! le général des Romains à pied, et nous à cheval! Qu'on lui amène un cheval au plus tôt.* Il s'imaginait que Crassus paraissait ainsi devant lui par respect. Crassus répondit *qu'il n'y avait nul lieu de s'étonner qu'ils vinssent à une entrevue chacun à la manière de leur pays* [1]. *Oh bien!* repartit Suréna, *il y a dès ce moment un traité de paix entre le roi Orode et les Romains; mais il faut en aller dresser et signer les articles sur les rives de l'Euphrate; car, vous autres Romains*, ajouta-t-il, *vous ne vous souvenez pas toujours de vos conventions.* En même temps il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un cheval; mais Suréna lui dit qu'il n'en était pas besoin, et que le roi lui faisait présent de celui-là.

A l'instant on lui présenta un cheval qui avait un frein d'or; et les écuyers du roi, le prenant par le milieu

[1] Le consul, chez les Romains, marchait toujours à pied à la tête de l'infanterie.

du corps, le mirent dessus, l'environnèrent et commencèrent à frapper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier qui, choqué de ces manières, prit le cheval par la bride. Il fut suivi de Pétronius, et ensuite de tous ceux qui l'accompagnaient, qui se mirent tout à l'entour pour tâcher d'arrêter le cheval, et de faire retirer par force ceux qui pressaient trop Crassus. D'abord on se poussa avec beaucoup de tumulte et de désordre : ensuite on en vint aux coups. Octavius, tirant son épée, tua un palefrenier d'un de ces barbares. En même temps un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par derrière, et le renversa mort sur la place. Pétronius, qui n'avait point de bouclier, reçut un coup dans sa cuirasse, et sauta de son cheval à terre sans être blessé ; et Crassus fut tué dans ce moment par un Parthe. De tous ceux qui étaient présents, les uns furent tués en combattant autour de Crassus, et les autres s'étaient retirés de bonne heure sur le coteau.

Les Parthes les y suivirent bientôt, et leur dirent que Crassus avait porté la peine due à son infidélité : mais que, pour eux, Suréna leur mandait qu'ils n'avaient qu'à descendre avec confiance, et qu'il leur donnait sa parole qu'il ne leur serait fait aucun mauvais traitement. Sur cette parole, les uns descendirent, et se livrèrent entre les mains des ennemis ; les autres profitèrent de la nuit, et se dispersèrent çà et là. Mais de ces derniers il y en eut fort peu qui se sauvèrent : tous les autres, poursuivis le lendemain par les Arabes, furent repris et passés au fil de l'épée.

La perte de cette bataille fut le plus terrible coup que les Romains eussent souffert depuis celle de Cannes.

On leur y tua vingt mille hommes, et il y en eut dix mille de pris. Le reste se sauva par différents chemins en Arménie, en Cilicie et en Syrie; et de ces débris il se forma encore une armée dans la suite en Syrie, dont Cassius prit le commandement, et avec laquelle il empêcha ce pays-là de tomber entre les mains du vainqueur.

Cette défaite leur devait paraître, en un sens, plus sensible que celle de Cannes, parce qu'ils avaient moins lieu de s'y attendre. Rome, lorsque Annibal gagna cette bataille, était dans l'humiliation, ayant déja perdu plusieurs batailles, et ne songeant qu'à se défendre et à repousser l'ennemi hors de ses terres. Ici, c'est Rome triomphante, respectée et redoutée de tous les peuples, devenue maîtresse des plus puissants royaumes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, tout récemment victorieuse d'un des plus formidables ennemis qu'elle eût jamais eus, qui, dans le plus grand éclat de sa grandeur, voit sa gloire échouer tout d'un coup à l'attaque d'un royaume formé de l'assemblage de peuples orientaux, dont elle méprisait la valeur, et qu'elle comptait déja parmi ses conquêtes. Une victoire si complète montre au loin à ces fiers vainqueurs du monde un peuple rival, capable de leur tenir tête, de leur disputer l'empire de l'univers, et non-seulement de mettre une barrière à leurs projets ambitieux, mais de les faire craindre eux-mêmes pour leur propre sûreté. Elle fait voir que les Romains peuvent être vaincus en bataille rangée, et combattant avec toutes leurs forces; que cette puissance, qui jusque-là, comme une mer débordée, avait inondé tous les pays qu'elle avait trouvés à sa rencontre, peut enfin recevoir des bornes, et être forcée désormais à s'y contenir.

L'échec reçu par Crassus chez les Parthes fut une tache au nom romain, que les victoires remportées peu après sur eux par Ventidius ne furent point capables d'effacer. Les étendards des légions vaincues s'y montraient toujours en spectacle. Les prisonniers faits dans cette fatale journée y étaient toujours retenus captifs; et des citoyens ou alliés romains y contractaient, à la honte de Rome, comme le décrit si énergiquement Horace[1], d'ignominieux mariages, et vieillissaient tranquillement dans les terres et sous les drapeaux des barbares. Ce ne fut que plus de trente ans après, que, sous Auguste, le roi des Parthes, sans y être forcé par les armes, consentit de rendre aux Romains leurs étendards et leurs prisonniers; ce qui fut regardé par Auguste et par tout l'empire comme un triomphe éclatant et glorieux : tant le souvenir de cette défaite humiliait les Romains, et tant ils se croyaient intéressés à en effacer, s'il était possible, jusqu'aux moindres vestiges. Pour eux, ils n'en perdirent jamais le souvenir. César était près de partir contre les Parthes pour venger l'affront que Rome en avait reçu, lorsqu'il fut tué. Antoine forma le même projet, qui tourna à sa honte. Les Romains, depuis ce temps-là, ont toujours regardé la guerre contre les Parthes comme la plus importante de leurs guerres. Elle a été l'objet

[1] **Milesne Crassi conjuge barbarâ**
Turpis maritus vixit? et hostium
(Proh curia inversique mores!)
Consenuit socerorum in armis,
Sub rege medo, Marsus et Appulus,
Anciliorum, nominis, et togæ
Oblitus, æternæque Vestæ,
Incolumi Jove et urbe Româ.
(Horat. III, *od.* 5.)

des efforts des plus belliqueux de leurs empereurs : Trajan, Septime-Sévère, etc. Le surnom de *Parthicus* était le titre dont ils étaient le plus jaloux, et qui flattait plus sensiblement leur ambition. Que si les Romains passaient quelquefois l'Euphrate pour porter leurs conquêtes au-delà, les Parthes à leur tour passaient aussi l'Euphrate pour porter leurs armes et leurs ravages dans la Syrie et jusque dans la Palestine. En un mot, jamais les Romains ne purent faire subir leur joug aux Parthes; et cette nation fut comme un mur d'airain, dont la force inébranlable résista aux plus violentes attaques de la puissance romaine.

Quand la bataille de Carres fut donnée, Orode était en Arménie, où il venait de conclure la paix avec Artabaze. Ce dernier, au retour des exprès qu'il avait envoyés à Crassus, voyant que, par les fausses mesures qu'il prenait, les Romains étaient infailliblement perdus, s'accommoda avec Orode; et en donnant une de ses filles à Pacore, fils du roi des Parthes, il cimenta par cette alliance le traité qu'il venait de conclure. Pendant qu'ils étaient au festin des noces, on leur apporta la tête et une main de Crassus, que Suréna lui avait fait couper, et qu'il envoyait pour preuve de sa victoire. La joie redoubla à cette vue; et l'on prétend qu'on fit verser de l'or fondu dans la bouche de cette tête, pour insulter à la soif insatiable que Crassus avait toujours eue de ce métal.

Suréna ne jouit pas long-temps du plaisir de sa victoire. Son maître, jaloux de sa gloire et du crédit qu'elle lui donnait, le fit mourir peu de temps après. Il est des princes auprès desquels des qualités trop brillantes deviennent dangereuses, qui prennent om-

brage des vertus qu'ils ne peuvent s'empêcher d'admirer, et qui ne souffrent point qu'on les serve avec des talents supérieurs et capables de couvrir les leurs. Orode était de ce caractère. Il sentit [1], comme Tacite le remarque de Tibère, qu'avec toute sa puissance il ne pouvait reconnaître dignement le service que son général venait de lui rendre. Or, depuis qu'un bienfait est au-dessus de la récompense, l'ingratitude et la haine prennent la place de la reconnaissance et de l'amitié.

Suréna était un général d'un mérite extraordinaire. A l'âge de trente ans il avait une habileté consommée, et il passait en valeur tous ceux de son temps. C'était outre cela l'homme le mieux fait et de la taille la plus avantageuse. Pour les richesses, le crédit et l'autorité, il en avait plus que personne; et c'était sans difficulté le premier sujet qu'eût le roi des Parthes. Sa naissance lui donnait le privilége de mettre la couronne sur la tête du roi quand on le sacrait, et ce droit était attaché à sa famille depuis l'établissement de l'empire. Quand il voyageait, il avait toujours mille chameaux qui portaient son bagage; deux cents chariots pour ses femmes et ses concubines; et pour sa garde, mille cavaliers armés de pied en cap, outre un grand nombre d'autres, armés plus légèrement, et ses domestiques, qui allaient bien au nombre de dix mille.

Les Parthes, croyant, après la défaite de l'armée

An. M. 3952.
Av. J. C. 52.

[1] « Destrui per hæc fortunam suam Cæsar, imparemque tanto merito rebatur. Nam beneficia eò usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse: ubi multùm antevenere, pro gratia odium redditur. » (Tacit. *Annal.* lib. 4, cap. 18.)

romaine, trouver la Syrie sans défense, vinrent pour en faire la conquête. Mais Cassius, qui avait formé une armée des débris de l'autre, les reçut avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de repasser honteusement l'Euphrate sans rien faire.

An. M. 3953. Av. J. C. 51. Cic. ad Fam. l. 12, Epist. 10-17; 3, 2; 12, 19; 15, 1-4. Ad Att. l. 5, 18-20, 21; 6, 1-18; 7, 2.

On assigna, l'année suivante, pour provinces consulaires, à M. Calpurnius Bibulus la Syrie, et à M. Tullius Cicéron la Cilicie. Cicéron se rendit bientôt dans la sienne; mais, Bibulus s'amusant à Rome, Cassius continuait toujours à gouverner en Syrie; et ce fut un bonheur pour les Romains, car les affaires demandaient en ce pays-là un homme d'une tout autre capacité que n'était Bibulus. Pacore, fils d'Orode, roi des Parthes, dès le commencement du printemps, avait passé l'Euphrate à la tête d'une nombreuse armée, et était entré dans la Syrie. Il était trop jeune pour commander lui-même : c'était Orsace, vieux général, qu'on lui avait donné pour l'accompagner, qui faisait tout. Il marcha droit à Antioche, et en forma le siége. Cassius s'y était enfermé avec toutes ses troupes. Cicéron, qui en eut avis dans sa province par le moyen d'Antiochus, roi de Comagène, rassembla toutes ses forces, et se rendit sur la frontière orientale de sa province qui confinait à l'Arménie, pour s'opposer à une invasion de ce côté-là, en cas que les Arméniens remuassent, et en même temps pour être à portée d'assister Cassius en cas de besoin. Il envoya un autre corps d'armée vers le mont Amanus dans la même vue. Ce corps rencontra un gros de cavalerie parthe, qui était entré par-là dans la Cilicie, et le défit sans qu'il en échappât un seul.

La nouvelle de ce succès, et celle de la marche de

Cicéron du côté d'Antioche, encouragèrent extrêmement Cassius et ses troupes à bien défendre la place, et abattirent si fort le courage des Parthes, que, désespérant de l'emporter, ils levèrent le siége, et allèrent former celui d'Antigonia, qui n'était pas fort éloignée de là. Mais ils s'entendaient si mal à attaquer les places, qu'ils échouèrent encore devant celle-ci, et furent contraints de se retirer. On n'en doit pas être étonné. Les Parthes faisaient consister leurs principales forces dans la cavalerie, et ils s'appliquaient davantage à la guerre de campagne. Leur génie était plus porté à ce genre de combat. Cassius, qui vit quelle route ils prenaient, leur dressa une embuscade, où ils ne manquèrent pas de donner. Il les défit entièrement, et en tua un grand nombre, entre autres Orsace même, le général. Le reste de leur armée repassa l'Euphrate.

Quand Cicéron vit les Parthes éloignés, et Antioche dégagée, il tourna ses armes contre les habitants du mont Amanus, qui, se trouvant situés entre la Syrie et la Cilicie, ne faisaient partie ni de l'une ni de l'autre de ces provinces, et avaient guerre avec toutes les deux. Ils y faisaient des courses continuelles, et les incommodaient beaucoup. Cicéron soumit entièrement ces montagnards : il prit et rasa tous leurs châteaux, leurs forts. Ensuite il alla fondre sur une autre nation barbare, dont les peuples étaient une espèce de sauvages qui prenaient le nom de *Ciliciens libres*[1], et prétendaient n'avoir jamais été sujets à l'empire d'aucun des rois qui avaient été maîtres des pays d'alentour. Il prit toutes leurs villes, et établit dans le pays

[1] Eleuthero-Cilices.

un ordre qui fit plaisir à tous leurs voisins, qu'ils désolaient perpétuellement.

C'est Cicéron lui-même qui nous apprend toutes ces circonstances dans plusieurs de ses lettres. Il y en a deux, entre autres, que l'on peut regarder comme des modèles parfaits de la manière dont un commandant doit rendre compte au prince, ou au ministre, d'une expédition militaire, tant il s'y rencontre de simplicité, de netteté, de précision, qui est le caractère de ces sortes de récits et de relations. La première est adressée au sénat et au peuple romain, et aux premiers magistrats; c'est la seconde du 15e livre des Épîtres que l'on nomme *familières*. L'autre est écrite en particulier à Caton. Cette dernière est un chef-d'œuvre, où Cicéron, qui desirait avec passion l'honneur du triomphe pour ses expéditions guerrières, emploie toute la finesse et tout l'art de l'éloquence pour gagner ce brave sénateur, et pour se le rendre favorable. Plutarque dit qu'après son retour à Rome, le sénat lui offrit le triomphe, et qu'il le refusa à cause de la guerre civile qui était près d'éclater entre César et Pompée, ne croyant pas qu'il fût bienséant de célébrer une solennité qui ne respirait que la joie, lorsque l'état était sur le point de tomber dans de si grands malheurs. Ce refus de triompher au milieu des alarmes et des troubles d'une sanglante guerre civile, marque dans Cicéron un grand amour du bien public et de la patrie, et lui fait plus d'honneur que n'aurait pu faire le triomphe même.

Plut. in Cic. pag. 879.

Pendant la guerre civile entre César et Pompée, et dans celles qui la suivirent, les Parthes, se déclarant tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre, firent plu-

sieurs irruptions dans la Syrie et dans la Palestine. Ce sont des événements qui regardent en particulier l'histoire romaine, ou celle des Juifs, et qui n'entrent point dans mon plan.

Je finirai cet abrégé de celle des Parthes par la mort de Pacore et d'Orode, son père. Ventidius, qui commandait les armées romaines sous l'autorité d'Antoine, alors triumvir, ne contribua pas peu à rétablir l'honneur de la nation. C'était un soldat de fortune, qui, sorti du plus bas lieu, était parvenu par son mérite aux plus hautes dignités de la république. Dans la guerre contre les alliés de Rome, qui prétendaient extorquer le droit de bourgeoisie romaine, il fut pris, encore enfant, avec sa mère, dans Asculum, la capitale des Picéniens, par Strabon, père du grand Pompée, et mené en triomphe devant ce général. Soutenu du crédit de C. César, sous qui il avait servi dans les Gaules, et qui l'avait fait passer par tous les degrés de la milice, il parvint à la préture et au consulat. Il est le seul, jusqu'à Trajan, qui ait triomphé des Parthes, et le seul qui ait obtenu l'honneur du triomphe, après y avoir été lui-même mené autrefois.

Vell. Pat. lib. 2, c. 65. Val. Max., l. 6, c. 9. A. Gell. l. 15, c. 4.

J'ai dit que Ventidius contribua beaucoup à réparer l'affront que les Romains avaient reçu à la bataille de Carres. Il avait commencé à venger la défaite de Crassus et de son armée par deux victoires consécutives remportées sur ces terribles ennemis. Une troisième, plus grande encore que les précédentes, y mit le sceau; et voici comme il y parvint.

Ce général, appréhendant que les Parthes, dont les préparatifs étaient fort avancés, ne le prévinssent, et ne passassent l'Euphrate avant qu'il eût le temps de

An. M. 3965. Av. J. C. 39. Jos. Antiq. l. 14, c. 27.

Plut. in Anton. p. 931. Appian. in Parth. pag. 156. Dio Cass. l. 49, p. 403, 404. Justin. l. 42, cap. 4.

rassembler en un corps toutes ses troupes dispersées dans leurs quartiers, eut recours à ce stratagême. Il y avait dans son camp un petit prince d'Orient sous le nom d'allié, qu'il savait être entièrement dans les intérêts des Parthes, avec qui il avait des correspondances secrètes, leur donnant avis de tout ce qu'il pouvait découvrir des desseins des Romains. Il résolut de se servir de la trahison de cet homme pour faire donner les Parthes dans un piége qu'il leur tendait.

Dans cette vue, il lia avec ce traître un commerce plus étroit. Il s'entretenait souvent avec lui des opérations de la campagne. Feignant enfin de s'ouvrir à lui avec beaucoup de confiance, il marqua qu'il craignait beaucoup, sur un avis qu'il avait que les Parthes avaient dessein de passer l'Euphrate, non pas à Zeugma, comme à l'ordinaire, mais beaucoup au-dessous : car, disait-il, s'ils passent à Zeugma, le pays en-deçà est plein de montagnes, où la cavalerie, qui fait toute la force de leur armée, ne peut pas nous faire grand mal; mais, s'ils prennent le passage d'au-dessous, ce ne sont que plaines, où elle aura toutes sortes d'avantages contre nous, et il ne nous sera pas possible de leur faire tête. Dès qu'il eut achevé de lui faire cette confidence, l'espion ne manqua pas, comme Ventidius l'avait bien prévu, d'en donner avis aux Parthes; et elle y fit tout l'effet qu'elle pouvait souhaiter. Pacore, au lieu d'aller à Zeugma, prit aussitôt l'autre route, perdit beaucoup de temps à cause du détour qu'il lui fallut faire, et des préparatifs nécessaires pour y passer le fleuve. Par là Ventidius gagna quarante jours, qu'il employa à faire venir Silon de Judée, et ses légions, qui étaient dans leurs quartiers de l'autre côté du mont Taurus; et il se

trouva en état de bien recevoir les Parthes quand ils entrèrent dans la Syrie.

Comme ils virent qu'on ne les avait point attaqués ni au passage du fleuve, ni après qu'ils l'eurent passé, ils attribuèrent cette inaction à crainte et à lâcheté, et allèrent du même pas attaquer eux-mêmes les ennemis dans leur camp, quoiqu'il fût situé sur une éminence, dans un lieu fort avantageux, se promettant de s'en rendre maîtres aussitôt, et sans y trouver de résistance. Il n'en fut pas ainsi. Les Romains sortirent de leur camp, se jetèrent sur eux avec impétuosité, les poussèrent vivement sur cette pente; et comme ils avaient pour eux l'avantage du lieu, et que leurs gens armés à la légère, du haut de la colline, accablaient de traits les Parthes, ils les mirent bientôt en désordre malgré la vigoureuse résistance qu'ils firent d'abord : le carnage fut grand. Pacore fut tué dans le combat, et sa mort acheva de mettre toute l'armée en déroute. Les vaincus se hâtèrent de regagner le pont pour retourner dans leur pays; mais les Romains les prévinrent, et en taillèrent en pièces le plus grand nombre : peu s'étant échappés par la fuite, se retirèrent vers Antiochus, roi de Comagène. L'histoire remarque que cette célèbre bataille, qui vengea si bien la défaite de Crassus, se donna précisément le même jour que la bataille de Carres s'était donnée quatorze ans auparavant.

Orode fut si frappé de la perte de cette bataille et de la mort de son fils [1], qu'il en perdit presque l'esprit. Il fut plusieurs jours sans ouvrir la bouche, et sans

[1] « Orodes, repentè filii morte et exercitûs clade auditâ, ex dolore in furorem vertitur. Multis diebus non alloqui quemquam, non cibum sumere, non vocem mittere, ita ut etiam mutus factus videretur. Post

vouloir prendre aucune nourriture. Quand l'excès de sa douleur, un peu calmé, lui permit de faire usage de la parole, on ne lui entendait rien prononcer que le nom de Pacore; il s'imaginait le voir, et l'appelait : il lui semblait qu'il s'entretenait avec lui comme s'il eût été vivant, qu'il lui parlait et qu'il l'entendait parler. Dans d'autres moments il se ressouvenait qu'il était mort, et versait des torrents de larmes.

Jamais douleur ne fut plus juste. C'était pour la monarchie des Parthes le coup le plus fatal qu'elle eût jamais reçu, et la perte du prince n'était pas moindre que celle de l'armée même; car c'était le plus digne sujet que la maison des Arsacides eût jamais produit pour la justice, la clémence, la valeur, et toutes les autres qualités qui forment le caractère d'un grand prince. Il s'était fait si fort aimer en Syrie, dans le peu de temps qu'il y avait passé, qu'on n'y a jamais vu plus d'attachement pour aucun de leurs souverains qu'il en parut pour la personne de ce prince étranger.

An. M. 3967.
Av. J. C. 37.

Quand Orode fut un peu revenu de l'accablement où l'avait jeté la mort de son cher fils Pacore, il se trouva bien embarrassé pour le choix de son successeur entre ses autres enfants. Il en avait trente de différentes femmes, dont chacune le sollicitait en faveur du sien, et se servait du crédit qu'elle avait sur un esprit affaibli par l'âge et par la douleur; enfin il se détermina pourtant à suivre l'ordre de la naissance, et nomma Phraate, l'aîné de tous, et en même temps le

multos deinde dies, ubi dolor vocem laxaverat, nihil aliud quàm Pacorum vocabat. Pacorus illi videri, Pacorus audiri videbatur : cum illo loqui, cum illo consistere. Interdùm quasi amissum flebiliter dolebat. » (Justin.)

plus vicieux. A peine fut-il assuré du trône, qu'il fit tuer tous ses frères venus du mariage de son père avec une fille d'Antiochus Eusèbe, roi de Syrie; et cela uniquement parce que leur mère était de meilleure maison que la sienne, et qu'ils avaient plus de mérite que lui. Le père, qui vivait encore, n'ayant pu s'empêcher d'en témoigner un grand déplaisir, ce fils dénaturé le fit mourir lui-même. Il traita de même le reste de ses frères, et n'épargna pas son propre fils, dans la crainte qu'on ne le mît sur le trône en sa place. C'est ce prince, si cruel à l'égard de tous ses proches, qui traita Hyrcan, roi des Juifs, avec une bonté et une clémence particulière.

ARTICLE III.

Abrégé de l'histoire des rois de Cappadoce, depuis le commencement de ce royaume jusqu'au temps où il devint province de l'empire romain.

J'ai parlé des rois de Cappadoce dans différents endroits de cette histoire, selon que l'occasion s'en est présentée, mais sans en marquer exactement ni le commencement ni la suite. Je crois devoir réunir ici sous un même point de vue tout ce qui regarde ce royaume.

La Cappadoce est un grand pays de l'Asie Mineure. Les Perses, sous la domination desquels elle fut d'abord, l'avaient divisée en deux parties, et y avaient établi deux satrapies, ou deux gouvernements. Les Macédoniens, sous le pouvoir de qui elle tomba, souffrirent que ces deux gouvernements fussent changés en

Strab. l. 12, p. 533, 534.

royaumes. L'un s'étendait vers le mont Taurus, et s'appelait *la Cappadoce* proprement dite, ou *la grande Cappadoce*; l'autre vers le Pont, et s'appelait *la Cappadoce pontique*, ou *la petite Cappadoce*. Elles furent réunies dans la suite en un seul royaume.

An. M. 3644. Av. J.C. 360.

Strabon dit qu'Ariarathe fut le premier roi de Cappadoce. Il ne marque point dans quel temps il commença à régner. On peut croire que ce fut dans le temps que Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, commença à régner en Macédoine, et Ochus chez les Perses. Dans cette supposition, le royaume de Cappadoce a duré trois cent soixante et seize ans, jusqu'au temps où il fut réduit en province de l'empire romain sous Tibère.

Il fut gouverné d'abord par une longue suite de rois appelés *Ariarathes*, puis par des rois qui portèrent le nom d'*Ariobarzane*, qui ne passèrent pas la troisième génération; et enfin par un dernier, nommé *Archélaüs*. Selon Diodore de Sicile, il y avait déja eu plusieurs rois en Cappadoce avant Ariarathe; mais comme leur histoire est presque entièrement inconnue, je n'en ferai point ici mention.

An. M. 3644.

Ariarathe I. Il régna conjointement avec son frère Holopherne, pour qui il avait une tendresse particulière.

An. M. 3653. Av. J.C. 351.

S'étant joint aux Perses dans l'expédition d'Égypte, il y acquit beaucoup de gloire, et s'en retourna comblé d'honneurs par le roi Ochus.

An. M. 3668. Av. J.C. 336. Plut. in Eumen. p. 548. Diod. l. 18, pag. 599.

Ariarathe II, fils du premier, avait vécu en repos dans ses états pendant les guerres d'Alexandre-le-Grand, qui, dans l'impatience où il était d'en venir aux mains avec Darius, n'avait pas voulu s'arrêter à la conquête

de la Cappadoce, et s'était contenté de quelques témoignages de soumission.

Après la mort de ce prince, la Cappadoce, dans le partage que firent ses généraux des provinces de son empire, était échue à Eumène. Perdiccas, pour l'en mettre en possession, l'y conduisit avec une puissante armée. Ariarathe, de son côté, s'était préparé à une vigoureuse défense. Il avait trente mille hommes de pied et une nombreuse cavalerie. La bataille se donna. Ariarathe fut vaincu et fait prisonnier. Perdiccas le fit mettre en croix, lui et ses principaux officiers, et mit Eumène en possession de ses états.

Ariarathe III. Après la mort de son père, il s'était sauvé en Arménie.

An. M. 3689.
Av. J.C. 315.

Dès qu'il eut su la mort de Perdiccas et celle d'Eumène, et l'occupation que d'autres guerres donnaient à Antigone et à Séleucus, il entra dans la Cappadoce avec les troupes qu'Ardoate, roi d'Arménie, lui fournit. Il défit Amyntas, général des Macédoniens, les chassa du pays, et remonta sur le trône de ses ancêtres.

An. M. 3720.
Av. J.C. 284.

Ariamnès, son fils aîné, lui succéda. Il s'allia avec le roi de Syrie, Antiochus Théos, et maria son fils aîné avec Stratonice, fille de cet Antiochus. Il eut tant d'amitié pour ce fils, qu'il se le donna pour collègue dans la royauté.

Ariarathe IV, ayant régné seul après la mort de son père, laissa ses états en mourant à son fils, de même nom que lui, et qui était encore fort jeune.

An. M. 3814.
Av. J.C. 190.

Ariarathe V. Il épousa Antiochide, fille d'Antiochus-le-Grand, princesse artificieuse, qui, se voyant stérile, recourut à une supposition. Elle trompa son mari,

et lui fit croire qu'elle avait eu deux garçons, qui furent nommés, l'un Ariarathe, l'autre Holopherne[1]. Sa stérilité ayant cessé quelque temps après, elle eut deux filles, puis un fils, qui fut nommé Mithridate. Elle confessa la fraude à son mari, et fit en sorte que l'aîné de ces enfants supposés fût entretenu à Rome avec peu de suite, et que l'autre fût envoyé en Ionie. Le fils légitime prit le nom d'*Ariarathe*, et fut élevé à la manière des Grecs.

Liv. lib. 37, n. 40, l. 38, n. 37 et 39.

Ariarathe V fournit des troupes à son beau-père Antiochus, roi de Syrie, dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains. Antiochus ayant été défait, Ariarathe envoya des ambassadeurs à Rome pour demander pardon au sénat de ce qu'il avait été obligé de se déclarer contre les Romains en faveur de son beau-père. On le lui accorda, mais après l'avoir condamné à payer, pour expiation de sa faute, deux cents talents, c'est-à-dire deux cent mille écus. Dans la suite le sénat lui en remit la moitié, à la prière d'Eumène, roi de Pergame, qui venait d'épouser sa fille.

Ariarathe se ligua depuis avec son gendre Eumène contre Pharnace, roi de Pont. Les Romains, qui s'étaient rendus les arbitres des rois d'Orient, envoyèrent des ambassadeurs pour ménager un traité entre ces trois princes; mais Pharnace refusa leur médiation. Cependant, deux ans après, il fut obligé de traiter à des conditions assez dures avec Eumène et Ariarathe.

Celui-ci avait un fils, nommé comme lui *Ariarathe*, dont il était tendrement aimé, ce qui fit donner à ce fils la surnom de *Philopator*, et pour lequel lui-

[1] Il est ainsi nommé par Polybe, et Oropherne par Diodore de Sicile.

même il n'avait pas moins de tendresse. Il voulut lui en donner des marques en lui cédant la royauté, et le faisant monter sur le trône de son vivant. Le fils, plein d'affection et de respect pour un père qui méritait à si juste titre d'être aimé et respecté, ne put se résoudre à accepter une offre si avantageuse dans l'opinion commune des hommes, mais qui portait à son bon cœur une blessure mortelle; et il représenta à son père qu'il était de l'ordre qu'il ne régnât point du vivant de celui qui lui avait donné la vie. De tels exemples de modération, de générosité, de désintéressement, et de sincère affection pour un père, font d'autant plus de plaisir, que, dans les temps dont nous écrivons l'histoire, l'ambition effrénée ne respectait rien, et violait hardiment les droits les plus sacrés de la nature et de la religion.

An. M. 3842. Av. J. C. 162. Diod. in Eclog. l. 31, pag. 895.

Ariarathe VI, surnommé *Philopator*. Il régna après la mort de son père, et fut un très-bon prince. Dès qu'il fut monté sur le trône, il envoya une ambassade à Rome pour renouveler l'alliance que son père avait entretenue avec les Romains, et il n'eut pas de peine à l'obtenir. Il s'attacha beaucoup à l'étude de la philosophie; ce qui fit que la Cappadoce, qui jusque-là avait été inconnue aux Grecs, devint le séjour de plusieurs savants.

Diod. in Excerpt. p. 334 et 336.

Démétrius, roi de Syrie, avait une sœur qu'Ariarathe refusa d'épouser, de peur que cette alliance ne déplût aux Romains. Ce refus indisposa extrêmement Démétrius contre le roi de Cappadoce. Il trouva bientôt l'occasion de s'en venger, en fournissant des troupes à Holopherne, qui se prétendait frère d'Ariarathe, qui le chassa du trône, et après cette violence régna

tyranniquement. Il fit mourir plusieurs personnes, confisqua les biens des plus grands seigneurs, et pilla même un temple de Jupiter, qui de temps immémorial était respecté des peuples, et n'avait jamais rien souffert de pareil. Dans la crainte d'une révolution que ses cruautés lui donnaient lieu de prévoir, il déposa chez les habitants de Priène, ville d'Ionie, quatre cents talents [1]. Ariarathe s'était réfugié à Rome pour implorer le secours des Romains. L'usurpateur y envoya aussi ses députés. Le sénat, selon les vues ordinaires de sa politique, ordonna que le royaume serait partagé entre les deux frères. Ariarathe trouva une protection plus prompte et plus efficace dans la personne d'Attale, roi de Pergame, qui signala le commencement de son règne en rétablissant ce prince malheureux sur le trône de ses pères. Ariarathe, pour se venger de l'usurpateur, voulut obliger les habitants de Priène à lui remettre entre les mains les quatre cents talents qu'Holopherne avait laissés chez eux. Ils opposèrent à cette demande la religion sacrée du dépôt, qui ne leur permettait pas de livrer à qui que ce fût cette somme du vivant de celui qui la leur avait confiée. Ariarathe n'eut aucun égard à une représentation si juste, et ravagea impitoyablement leurs terres, sans qu'une perte si considérable pût les porter à donner atteinte à la fidélité dont ils se croyaient redevables à l'égard de celui qui leur avait confié ce dépôt.

An. M. 3845.
Av. J.C. 159.

Holopherne s'était retiré à Antioche. Il se joignit aux habitants de cette ville, qui conspirèrent contre

Justin. l. 35, cap. 1.

[1] Quatre cent mille écus.

Démétrius son bienfaiteur, dont il espérait remplir la place. La conspiration fut découverte, et Holopherne mis en prison. Démétrius l'aurait fait mourir sur-le-champ, s'il n'avait jugé plus à propos de le réserver pour le faire servir dans la suite aux prétentions qu'il avait sur la Cappadoce, et au dessein qu'il avait formé de détrôner et de perdre Ariarathe; mais il fut prévenu par le complot que formèrent contre lui les trois rois d'Égypte, de Pergame et de Cappadoce, qui mirent à sa place Alexandre Bala.

Ariarathe secourut les Romains contre Aristonic qui s'était emparé du royaume de Pergame, et il périt dans cette guerre.

An. M. 3875. Av. J. C. 129. Justin. l. 37, cap. 1.

Il laissa six enfants qu'il avait eus de Laodice. Les Romains, pour reconnaître les services du père, ajoutèrent à leurs états la Lycaonie et la Cilicie. Laodice, qui exerçait la régence pendant la minorité de ces six princes, craignant de perdre son autorité quand ils seraient en âge de régner, en fit périr cinq par le poison la même année de la mort de leur père. Elle eût traité de la même sorte le sixième, si la vigilance des parents ne l'eût dérobé à la fureur de cette mère dénaturée. Le peuple le mit sur le trône, après avoir égorgé la cruelle meurtrière de ses enfants.

Ariarathe VII. Il épousa une autre Laodice, sœur de Mithridate Eupator. Il en eut deux fils, Ariarathe VIII et Ariarathe IX. Son beau-frère le fit tuer par Gordius, l'un de ses sujets. Laodice se remaria à Nicomède, roi de Bithynie, qui s'empara aussitôt de la Cappadoce. Mithridate y envoya une armée, en chassa les garnisons de Nicomède, et restitua le royaume à son neveu, fils du même Ariarathe qu'il avait fait assassiner.

Justin. l. 38, cap. 1.

An. M. 3913. Av. J. C. 91.

Ariarathe VIII. A peine fut-il monté sur le trône, que Mithridate le pressa de faire revenir d'exil Gordius, dans le dessein de se défaire du fils par la main du même assassin qui avait tué le père. Ce jeune prince frémit à cette proposition, et leva une armée pour s'opposer à la violence de son oncle. Mithridate ne voulant pas commettre ses prétentions au hasard d'un combat, prit le parti d'attirer Ariarathe à une conférence; et lorsqu'il l'eût joint, tenant un poignard caché, il l'assassina à la vue des deux armées. Il mit à sa place son propre fils, âgé seulement de huit ans, le fit nommer Ariarathe, et lui donna Gordius pour gouverneur. Les Cappadociens, ne pouvant souffrir les vexations des lieutenants de Mithridate, se soulevèrent, firent venir d'Asie Ariarathe, frère du dernier roi, et le mirent sur le trône.

Justin. l. 38, c. 2.

Ariarathe IX. Aussitôt après son retour, Mithridate l'attaqua, le vainquit et le chassa du royaume. Le chagrin fit tomber ce jeune prince dans une maladie dont il mourut peu de temps après. Mithridate avait rétabli son fils sur le trône.

Nicomède, roi de Bithynie, craignant que Mithridate, devenu maître de la Cappadoce, ne fondît sur ses états, aposta un enfant de huit ans, qu'il revêtit aussi du nom d'*Ariarathe*, et fit demander aux Romains pour lui le royaume de son père. La reine Laodice, sa femme, alla exprès à Rome pour appuyer cette supposition, et pour témoigner qu'elle avait eu trois fils d'Ariarathe VII, dont celui qu'elle produisait était le dernier. Mithridate, de son côté, osa faire assurer par Gordius que son fils, qu'il avait installé sur le trône, était fils du même Ariarathe qui avait été tué

dans la guerre contre Aristonic. Quel siècle! Quelle suite de fourberies! Le peuple romain s'en aperçut bien; et pour ne les pas appuyer de part ou d'autre, et mettre fin à ces procès, il ordonna que Mithridate renonçât à la Cappadoce, qui désormais jouirait de la liberté et se gouvernerait comme il lui plairait : mais les Cappadociens envoyèrent à Rome pour déclarer que la liberté leur était insupportable, et pour demander un roi. On dut être étonné d'un tel goût, qui préférait la servitude à la liberté. Mais il est des peuples à qui le gouvernement monarchique convient beaucoup mieux que le gouvernement républicain, et l'on en trouve peu qui soient capables d'user modérément d'une pleine et entière liberté. Les Cappadociens choisirent, ou plutôt reçurent de la main des Romains pour roi Ariobarzane, dont la postérité manqua à la troisième génération.

Ariobarzane I. Ce nouveau prince ne jouit pas tranquillement de sa dignité. Mithraas et Bagoas, généraux de Tigrane, le chassèrent de la Cappadoce, et y établirent Ariarathe, fils de Mithridate. Les Romains firent établir Ariobarzane. Il fut chassé peu après par une armée que Mithridate envoya en Cappadoce pour y faire régner son fils. Sylla, ayant remporté de grands avantages sur Mithridate, le contraignit de restituer la Cappadoce. Quelque temps après, à l'instigation de ce prince, Tigrane envahit ce royaume, et en tira trois cent mille hommes, auxquels il donna des terres dans l'Arménie, et il en plaça un bon nombre dans la ville de Tigranocerte. Ariobarzane, qui s'était sauvé à Rome avant l'invasion, ne fut rétabli que lorsque Pompée finit la guerre de Mithridate.

An. M. 3915. Av. J. C. 89. Appian. in Mithrid. p. 176, etc. Justin. l. 38, cap. 3. Plut. in Syll.

An. M. 3938. Av. J. C. 66.

Ariobarzane II. Pompée avait augmenté considérablement les états d'Ariobarzane quand il le remit sur le trône de Cappadoce. Son fils recueillit toute cette belle succession : mais il ne la garda pas long-temps. Il avait déja été tué lorsque Cicéron alla commander dans la Cilicie. Celui qui régnait alors dans la Cappadoce était Ariobarzane III, petit-fils d'Ariobarzane I.

An. M. 3953. Av. J. C. 51. Cic. Epist. 2 et 4, l. 15, ad Famil. et Epist. 20, l. 5, ad Attic.

Ariobarzane III. Cicéron, en partant de Rome, avait reçu ordre de favoriser et de protéger avec tout le soin possible Ariobarzane, comme un prince dont le salut était cher au peuple et au sénat : témoignage glorieux, qui n'avait jamais été accordé à aucun autre roi. Cicéron exécuta fidèlement l'ordre du sénat. Quand il arriva en Cilicie, Ariobarzane se voyait menacé d'être tué comme son père. On conspirait contre lui en faveur d'Ariarathe son frère. Celui-ci déclara à Cicéron qu'il n'avait aucune part à ce complot : qu'à la vérité on l'avait vivement sollicité d'accepter la royauté, mais qu'il avait toujours été infiniment éloigné d'y songer du vivant de son frère : il paraît que celui-ci était sans enfants. Cicéron employa l'autorité de sa charge et tout le crédit que lui donnait sa grande réputation pour dissiper l'orage dont le roi était menacé. Il en vint heureusement à bout, et lui sauva la couronne[1], et même la vie, par sa fermeté, et par un généreux désintéressement, qui le rendit inaccessible à toutes les tentatives qu'on fit pour le corrompre et le gagner. Le principal danger venait de la part du grand-

[1] « Ariobarzanes operâ meâ vivit, regnat ἐν παρόδῳ, consilio et auctoritate ; et quòd insidiatoribus ejus ἀπρόσιτόν με, non modò ἀδωροδόκητον, præbui, regem regnumque servavi. » (Cic. epist. 20, lib. 5, *ad Attic.*)

prêtre de Comane. Il y avait deux villes principales de ce nom : l'une dans la Cappadoce, et l'autre dans le royaume de Pont. Elles étaient consacrées à Bellone, et observaient à peu près les mêmes cérémonies dans le culte de cette déesse : l'une était formée sur l'autre, celle du Pont sur celle de Cappadoce : c'est de la dernière qu'il s'agit ici. Le temple de la déesse, doté de beaucoup de terres, était desservi par un grand nombre de gens sous l'autorité d'un pontife, homme d'un grand crédit, et d'une telle considération, qu'il ne voyait que le roi au-dessus de lui; et il était pour l'ordinaire de la famille royale. Sa dignité était à vie. Strabon dit que de son temps il y avait plus de six mille personnes consacrées au service du temple de Comane. Voilà ce qui rendait le grand-prêtre si puissant. Aussi [1], dans le temps dont nous parlons, celui qui possédait cette dignité aurait pu causer une guerre fort dangereuse, et susciter bien des affaires à Ariobarzane, s'il avait pris le parti de se défendre par la voie des armes, comme on croyait qu'il le ferait : car il avait des troupes d'infanterie et de cavalerie prêtes à se mettre en campagne, et de grands fonds pour les soudoyer et les entretenir. Mais Cicéron, par sa prudence, l'engagea à se retirer du royaume, et à en laisser Ariobarzane tranquille possesseur.

Strab. l. 12, p. 535 et 557.

Pendant la guerre civile entre César et Pompée, Ariobarzane amena au dernier quelques troupes qui se

Cæs. de Bell. Civ. l. 3. Hirt. de Bell. Alex.

[1] « Quum magnum bellum in Cappadocia concitaretur, si sacerdos armis se (quod facturus putabatur) defenderet, adolescens et equitatu, et peditatu, et pecuniâ paratus, et sociis, iis qui novari aliquid volebant, perfeci ut è regno ille discederet; rexque, sine tumultu ac sine armis, omni auctoritate aulæ communitâ, regnum cum dignitate obtineret. » (Cic. epist. 4, lib. 15, *ad Famil.*)

trouvèrent à la journée de Pharsale. C'est ce qui fit sans doute que César mit Ariobarzane à contribution. Il est certain qu'il en exigea des sommes d'argent fort considérables; car ce prince lui fit représenter qu'il deviendrait hors d'état de les lui payer, si Pharnace continuait à piller la Cappadoce. César était alors en Égypte. Il en partit pour mettre Pharnace à la raison. Il passa par la Cappadoce, et il y fit des règlements qui laissaient entrevoir qu'Ariobarzane et son frère n'étaient pas trop bien unis, et il soumit celui-ci pleinement à l'autorité de l'autre. Après que César eut vaincu Pharnace, il donna une partie de la Cilicie et de l'Arménie à Ariobarzane.

Dio, lib. 42, p. 183.

An. M. 3962. Av. J. C. 42. Dio, lib. 47, pag. 346.

Ce bon traitement fit croire, quelques années après, aux meurtriers de César, que le roi de Cappadoce ne les favorisait point. Il ne se déclara pas ouvertement contre leur parti, mais il refusa de s'allier avec eux. Cette conduite leur donnait une juste défiance, de sorte que Cassius se crut obligé de ne le point ménager. Il l'attaqua, et, l'ayant fait prisonnier, il le fit mourir.

An. M. 3962. Av. J. C. 42.

Ariarathe X. Par la mort d'Ariobarzane, le royaume de Cappadoce demeura à son frère Ariarathe. La possession lui en fut disputée par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane, dans la Cappadoce. Cet Archélaüs était petit-fils d'Archélaüs, Cappadocien de nation, général d'armée en Grèce pour Mithridate contre Sylla. Il abandonna le parti de Mithridate dans la seconde guerre, comme nous le dirons dans le livre suivant, et prit celui des Romains. Il laissa un fils, nommé comme lui Archélaüs, qui épousa Bérénice, reine

Strab. l. 12, pag. 558.

d'Égypte, et fut tué six mois après dans un combat. Il avait obtenu de Pompée une dignité fort honorable : c'était le pontificat de Comane, dans la Cappadoce. Son fils Archélaüs la posséda après lui. Il épousa Glaphyra, recommandable par une beauté extraordinaire, et en eut deux fils, Sisinna et Archélaüs. Le premier disputa le royaume de Cappadoce à Ariarathe qui le possédait. Marc-Antoine fut juge de ce différend : il le termina en faveur de Sisinna. On ne sait point ce que celui-ci devint : on sait seulement qu'Ariarathe remonta sur le trône de Cappadoce. Cinq ou six ans après, Marc-Antoine l'en chassa, et mit en sa place Archélaus, second fils de Glaphyra.

Dio, lib. 39, pag. 116.

An. M. 3963. Av. J. C. 41. Appian. de Bell. Civil. l. 5, p. 675.

An. M. 3968. Av. J. C. 36. Dio, lib. 49, p. 411.

Archélaüs. Ce prince devint fort puissant. Il témoigna sa reconnaissance à Marc-Antoine, en lui amenant de bonnes troupes durant la guerre actiaque. Il fut assez heureux pour que cela ne le mît point mal dans l'esprit d'Auguste. On le laissa possesseur de la Cappadoce, et il fut presque le seul à qui l'on fit une pareille grace.

An. M. 3973. Av. J. C. 31. Plut. in Anton. p. 944.

Il aida Tibère à rétablir Tigrane dans l'Arménie, et il obtint d'Auguste la petite Arménie et une bonne partie de la Cilicie. Tibère lui rendit de grands services auprès d'Auguste, sur-tout lorsque ses sujets formèrent des accusations contre lui devant ce prince. Il plaida lui-même sa cause, et la lui fit gagner. Archélaüs établit sa résidence dans l'île d'Éleuse, proche de la côte de Cilicie; et s'étant marié avec Pythodoris, veuve de Polémon, roi du Pont, il augmenta considérablement sa puissance; car, comme les fils de Polémon n'étaient encore qu'enfants, il eut sans doute l'administration de leur royaume, conjointement avec leur mère.

An. M. 3984. Av. J. C. 20. Jos. Antiq. lib. 15, c. 5. Dio, lib. 54, p. 526. Sueton. in Tib. c. 8. Dio, lib. 57, p. 614. Strab. l. 14, p. 671 et l. 12, p. 556.

Son règne fut fort long et fort heureux; mais les dernières années en furent bien tristes pour lui, et ses malheurs furent un effet de la vengeance de Tibère. Ce prince, qui souffrait avec peine qu'on élevât peu-à-peu au-dessus de lui Caïus et Lucius, fils d'Agrippa, petit-fils d'Auguste, et ses fils par adoption, pour ne point donner d'ombrage aux deux jeunes Césars [1], et pour s'épargner à lui-même la douleur d'être témoin de leur agrandissement, demanda et obtint la permission de se retirer à Rhodes, sous prétexte qu'il avait besoin de prendre du repos pour rétablir sa santé. Sa retraite fut regardée comme un véritable exil : on commença à le négliger comme un homme disgracié, et l'on ne croyait pas même qu'il fût sûr de paraître son ami. Pendant son séjour à Rhodes [2], le roi Archélaüs, qui n'en était pas fort éloigné, faisant sa résidence ordinaire dans l'île d'Éleuse [3], ne lui avait rendu aucun honneur, oubliant les grandes obligations qu'il lui avait. Ce n'était pas, dit Tacite, par orgueil ni par hauteur, mais par le conseil des principaux amis d'Auguste, qui croyaient pour-lors l'amitié de Tibère dangereuse. Au contraire, quand le jeune César Caïus, établi pour gouverneur de l'Orient, fut envoyé dans l'Arménie par Auguste pour apaiser les troubles qui s'y étaient éle-

An. M. 3988. Av. J. C. 16. Dio in Excerpt. p. 662. Sueton. in Tiber. c. 10. Vell. Paterc. l. 2, c. 99.

An. M. 4002. Av. J. C. 2.

[1] « Ne fulgor suus orientium juvenum obstaret initiis, dissimulatâ causâ consilii sui, commeatum ab socero atque eodem vitrico acquiescendi à continuatione laborum petiit. » (PATERC. lib. 2, cap. 999.)

[2] « Rex Archelaus quinquagesimum annum Cappadociâ potiebatur, invisus Tiberio, quòd eum Rhodi agentem nullo officio coluisset. Nec id Archelaus per superbiam omiserat, sed ab intimis Augusti monitus; quia florente Caio Cæsare, missoque ad res Orientis, intuta Tiberii amicitia credebatur. » (TACIT. *Annal.* lib. 2, cap. 42.)

[3] Éleuse n'était éloignée de Rhodes que de 5 ou 6 lieues. (STRAB. l. 14, p. 651.)

vés, Archélaüs, qui le regardait comme le futur successeur de l'empire, lui rendit toutes sortes d'honneurs, et se distingua par la manière empressée dont il lui fit sa cour. Les politiques se trompent souvent dans leurs conjectures, parce qu'ils ne voient pas clair dans l'avenir. Il y aurait eu bien plus de prudence et de sagesse pour Archélaüs de ménager habilement deux princes qui pouvaient tous deux parvenir à l'empire, comme on l'a remarqué dans Pomponius Atticus [1], qui, pendant toutes les divisions qui déchirèrent la république en différents temps, sut toujours se rendre agréable aux chefs des deux partis.

Tibère avait toujours eu sur le cœur cette préférence injurieuse qu'on avait donnée à son rival, d'autant plus qu'elle marquait dans Archélaüs un fonds d'ingratitude. Il le fit bien sentir après qu'il fut devenu le maître. Archélaüs fut cité à Rome, comme s'il avait entrepris d'exciter quelque trouble dans la province. Livia lui écrivit, et, sans dissimuler le courroux de l'empereur, lui fit espérer le pardon, pourvu qu'il vînt le demander. C'était un piége qu'on lui tendait pour le tirer de son royaume. Le roi de Cappadoce ne l'aperçut pas [2], ou n'osa agir en homme qui s'en fût aperçu. Il

An. M. 4020. An. J. C. 17. Dio, lib. 57, p. 614. Tacit. Ann. lib. 2, c. 42.

[1] « Hoc quale sit, faciliùs existimabit is, qui judicare poterit quantæ sit sapientiæ, eorum retinere usum benevolentiamque, inter quos maximarum rerum non solùm æmulatio, sed obtrectatio tanta intercedebat, quantam fuit incidere necesse inter Cæsarem atque Antonium, quum se uterque principem non solùm urbis romanæ, sed orbis terrarum esse cuperet. » (Corn. Nep. *in Attic.* cap. 20.)

[2] « Ille ignarus doli, vel, si intelligere videretur, vim metuens, in urbem properat : exceptusque immiti a principe, et mox accusatus a senatu, non ob crimina quæ fingebantur, sed angore, simul fessus senio, et quia regibus, æqua, nedum infima, insolita sunt, finem vitæ sponte an fato implevit. » (Tacit. *Annal.* lib. 2, cap. 42.)

partit pour se rendre à Rome, fut très-mal reçu de Tibère, et se vit peu après mis en justice. Dion assure qu'Archélaüs, accablé de vieillesse, passa pour avoir perdu l'esprit; mais qu'en effet il avait tout son bon sens, et qu'il contrefit le fou, parce qu'il ne voyait que ce seul moyen de sauver sa vie. Le sénat ne prononça rien contre lui; mais l'âge, la goutte, et, plus que cela encore, l'indignité du traitement qu'on lui fit souffrir, auquel les princes ne sont point accoutumés, le firent bientôt mourir. Il avait régné près de cinquante ans. Après sa mort, la Cappadoce fut réduite en province de l'empire romain.

Ce royaume était fort puissant. Les revenus de la Cappadoce étaient si considérables lorsque Archélaüs mourut, que Tibère se crut en état, par l'acquisition qu'il en fit, de réduire à la moitié un impôt qu'il faisait lever. Il soulagea même cette province, et n'en voulut pas tirer tout ce qu'elle avait payé au dernier roi.

Strab. l. 12. p. 537-539.

Les rois de Cappadoce faisaient ordinairement leur résidence à Mazaca, ville située au pied de la montagne d'Argée, et qui suivait les lois de Charondas [1]. Cette ville était bâtie sur la rivière de Mélas, qui se décharge dans l'Euphrate. Un roi de Cappadoce, que Strabon appelle simplement *Ariarathe*, sans désigner le temps où il vivait, ayant fermé les embouchures de cette rivière, inonda toutes les campagnes voisines, après quoi il y fit faire plusieurs petites îles à la manière des Cyclades, où il passa puérilement une partie de sa vie. La rivière rompit les digues de son embouchure. Les

[1] Ce Charondas était un célèbre législateur de la grande Grèce, dont il a été parlé.

eaux retournèrent dans leur lit. L'Euphrate, les ayant reçues, se déborda, et fit des ravages incroyables dans la Cappadoce. Les Galates, qui habitaient dans la Phrygie, souffrirent aussi beaucoup de pertes par ce débordement, et en voulurent être indemnisés. Ils demandèrent trois cents talents [1] à ce roi de Cappadoce, et prirent pour juges les Romains.

La Cappadoce abondait en chevaux, en ânes et en mulets. C'est de là qu'on tirait les chevaux destinés si particulièrement pour les empereurs qu'il était défendu aux consuls même de s'en servir. Elle fournissait aussi quantité d'esclaves et de faux témoins [2]. On dit que les Cappadociens s'accoutumaient dès l'enfance à résister aux tourments, et qu'ils se donnaient la question les uns aux autres pour s'endurcir contre les peines à quoi leurs faux témoignages les pourraient un jour exposer. Ces gens-là enchérissaient sur la nation grecque, quoiqu'elle eût porté ce vice à de grands excès, si l'on s'en rapporte à Cicéron, qui lui attribue d'avoir donné lieu à cette façon de parler : *Prêtez-moi votre témoignage, je vous le rendrai* [3].

Boch. Phal. l. 3, c. 11. Schol. Pers.

Cic. pro Flacco, n. 9, 10.

La Cappadoce, généralement parlant, n'était rien moins qu'un pays de beaux esprits et de savants. Il en est sorti néanmoins quelques auteurs bien célèbres : Strabon et Pausanias sont de ce nombre. On croyait sur-tout que les Cappadociens étaient peu propres à devenir orateurs ; et c'était un proverbe [4], qu'un rhéteur

[1] Trois cent mille écus. = 1,650,000 fr. — L.

[2] Mancipiis locuples, eget æris Cappadocum rex.
(HORAT. [I, Epist. 6, v. 39].)

[3] « Da mihi testimonium mutuum. »

[4] Θᾶττον ἔην λευκοὺς κοράκας πτήνους τε χελώνας
Εὑρεῖν, ἢ δόκιμον ῥήτορα Καππαδόκην.

de ce pays-là était plus rare qu'un corbeau blanc et qu'une tortue volante. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze ont été une exception à cette règle.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

FIN DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Ce livre renferme deux articles, dont le premier contient l'histoire de Mithridate, roi de Pont; le second, les règnes de Ptolémée Aulète, et de la fameuse Cléopatre en Égypte, où se termine l'histoire grecque.

ARTICLE PREMIER.

Cet article comprend l'espace de soixante ans, qui est le temps qu'a duré le règne de Mithridate; et trois ans par-delà, depuis l'an du monde 3880 jusqu'à l'an 3943.

§ I. *Mithridate, âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce et de la Bithynie, en ayant chassé les rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avait de Romains et d'Italiens dans l'Asie Mineure. Première guerre des Romains contre Mithridate, qui s'était rendu maître de l'Asie Mineure et de la Grèce, et avait pris Athènes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiége et reprend Athènes. Il gagne trois grandes batailles contre les généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce prince, la quatrième année de la guerre. Bibliothèque d'Athènes, où se trouvaient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome.*

Mithridate, roi de Pont, dont je commence à rapporter l'histoire, et qui s'est rendu si célèbre par la guerre qu'il soutint contre les Romains pendant près de trente ans, avait pour surnom *Eupator*. Il était d'une maison qui avait donné une longue suite de rois au royaume de Pont. Le premier fut, selon quelques historiens, Artabaze, un des sept princes qui tuèrent les mages, et mirent la couronne de Perse

sur la tête de Darius fils d'Hystaspe, qui lui donna pour récompense la souveraineté de Pont; mais, outre qu'entre les sept Perses on ne trouve point d'Artabaze, plusieurs raisons font croire que le prince dont nous parlons était fils de Darius, le même qui est nommé *Artabazane*, qui fut le concurrent de Xerxès pour le trône de Perse, et qui fut fait roi de Pont, ou par son père, ou par son frère, pour le consoler de la préférence donnée à Xerxès sur lui. Sa postérité a joui de ce royaume pendant dix-sept générations. Mithridate Eupator, dont il s'agit ici, était le seizième.

An. M. 3880. Av. J. C. 124.

Il n'avait que douze ans quand il commença à régner. Son père, avant que de mourir, l'avait nommé pour son successeur, et lui avait donné sa mère pour tutrice, qui devait gouverner conjointement avec lui. Il commença son règne par faire mourir sa mère et son frère; et la suite ne répondit que trop à ce commencement. On ne sait rien des premières années de son règne, si ce n'est qu'un des généraux romains, qu'il avait corrompu à force d'argent, lui ayant cédé en propre la Phrygie, et lui en ayant fait prendre possession, elle lui fut bientôt après ôtée par les Romains; ce qui commença à l'indisposer contre eux.

Memnon. in Excerpt. Photii, c. 32. Appian. in Mithrid. p. 177 et 178.

An. M. 3913. Av. J. C. 91.

Ariarathe, roi de Cappadoce, étant mort, Mithridate, qui l'avait fait assassiner, tua son fils aîné; chassa le second, qui mourut de chagrin; s'empara de la Cappadoce, et y mit un de ses enfants, encore jeune, à qui il donna le nom d'Ariarathe, sous la tutelle et la régence d'un nommé Gordius. Nicomède, roi de Bithynie, qui appréhenda que cet agrandissement de Mithridate ne le mît en état d'engloutir aussi avec le temps son domaine, s'avisa de faire d'un jeune

Justin. l. 38, cap. 1 et 2. Strab. l. 12, p. 540. Plut. in Syllâ, p. 453. Appian. in Mithrid. p. 176.

homme, qui lui parut propre à jouer ce personnage, un troisième fils d'Ariarathe. Il engagea Laodice, qu'il avait épousée depuis la mort de son premier mari, à le reconnaître, et il l'envoya à Rome pour aider et soutenir par sa présence la demande de ce prétendu fils, qu'elle y avait mené avec elle. La cause ayant été exposée, les deux parties furent condamnées, et l'on fit un décret qui accordait aux Cappadociens la liberté; mais ils dirent qu'ils ne pouvaient pas se passer d'un roi : le sénat leur permit d'en choisir un tel qu'il leur plairait; ils choisirent Ariobarzane, homme de qualité de leur nation. Sylla, qui sortait de préture, fut chargé de la commission de l'établir sur le trône. Ce fut là le prétexte qu'on prit pour cette expédition; mais le véritable sujet était de réprimer les entreprises de Mithridate, dont la puissance, qui prenait tous les jours de nouveaux accroissements, faisait ombrage aux Romains. Sylla exécuta sa commission l'année suivante; et, après avoir défait bon nombre de Cappadociens, et un plus grand nombre encore d'Arméniens qui étaient venus à leur secours, il chassa Gordius avec le prétendu Ariarathe, et mit à sa place Ariobarzane.

An. M. 3914. Av. J. C. 90.

Pendant que Sylla était campé sur le bord de l'Euphrate, un Parthe, nommé *Orobaze*, député du roi Arsace, arriva dans son camp pour demander de faire alliance et amitié avec les Romains. Sylla, pour le recevoir à son audience, fit mettre dans sa tente trois siéges, un pour Ariobarzane qui était présent, l'autre pour Orobaze, et celui du milieu pour lui. Dans la suite, le roi des Parthes [1], irrité contre son député de

[1] C'était Mithridate II.

ce qu'il avait souffert cet orgueil romain, le fit mourir. C'est ici la première fois que les Parthes ont quelque commerce avec les Romains.

Mithridate n'osa pas s'opposer alors à l'établissement d'Ariobarzane; mais, dissimulant le chagrin que lui donna cette conduite des Romains, il résolut de prendre son temps pour en tirer vengeance. En attendant, il songea à se fortifier par de bonnes alliances, et commença par Tigrane, roi d'Arménie, qui était un prince très-puissant. L'Arménie avait d'abord appartenu aux Perses, puis était passée sous la domination des Macédoniens; et enfin, après la mort d'Alexandre, avait fait partie du royaume de Syrie. Sous Antiochus-le-Grand, deux de ses généraux, Artaxius et Zadriadrès, s'établirent, avec la permission du prince, dans cette province, dont apparemment ils étaient gouverneurs. Après la défaite d'Antiochus, ils s'attachèrent aux Romains, qui les reconnurent pour rois. Ils avaient partagé l'Arménie en deux parties. Tigrane, dont il est ici parlé, descendait d'Artaxius; il s'empara de l'Arménie entière, soumit par les armes plusieurs des pays voisins, et forma ainsi un royaume très-puissant. Mithridate lui donna en mariage sa fille Cléopatre, et l'engagea à entrer dans son projet contre les Romains; jusque-là qu'ils réglèrent que Mithridate aurait pour sa part les villes et le pays dont on ferait la conquête, et Tigrane les personnes avec tous les effets qui se peuvent transporter.

Strab. l. 11, p. 531, 532.

La première entreprise et le premier acte d'hostilité fut que Tigrane dépouilla Ariobarzane de la Cappadoce, dont les Romains l'avaient mis en possession, et y rétablit Ariarathe, fils de Mithridate. Nicomède, roi

An. M. 3915. Av. J. C. 89.

de Bithynie, étant venu à mourir dans ce temps-là, son fils aîné, appelé aussi Nicomède, devait naturellement lui succéder; et en effet il fut déclaré roi; mais Mithridate suscita contre lui son frère cadet, nommé *Socrate*, lequel, à main armée, le chassa du trône. Les deux rois dépouillés se rendirent à Rome pour implorer le secours du sénat, qui résolut leur rétablissement, et envoya Manius Aquilius et M. Altinus [1] pour faire exécuter son decret.

Ils furent rétablis tous deux. Les Romains les exhortèrent à faire des irruptions sur les terres de Mithridate, en leur promettant du secours; mais ils n'osèrent ni l'un ni l'autre attaquer un prince si voisin et si puissant. A la fin cependant, Nicomède, pressé également et par les ambassadeurs mêmes, à qui il avait promis de grosses sommes pour son rétablissement, et par ses créanciers, citoyens romains établis dans l'Asie, qui lui en avaient prêté de fort considérables pour le même effet, ne put résister plus long-temps à leurs instances réitérées. Il fit des courses sur les terres de Mithridate, ravagea tout le plat pays jusqu'à la ville d'Amastris, et revint chez lui chargé de butin, qui l'aida à payer une partie de ses dettes.

Mithridate n'ignorait pas par le conseil de qui Nicomède avait fait cette irruption sur ses terres. Il aurait pu facilement la repousser, ayant un bon nombre de troupes toutes prêtes; mais il ne fit aucun mouvement. Il était bien aise de mettre les Romains dans leur tort, et d'avoir un juste sujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances qu'il fit

[1] Grævius voudrait lire *M. Attilius*.

faire à leurs généraux et à leurs ambassadeurs. Pélopidas était à la tête de l'ambassade. Il se plaignit des différentes atteintes que les Romains avaient données à l'alliance contractée entre eux et Mithridate, et en particulier de la protection qu'ils accordaient à Nicomède, son ennemi déclaré. Les ambassadeurs de celui-ci répliquèrent, et firent aussi, de leur côté, des plaintes contre Mithridate. Les Romains, qui ne voulaient pas encore se déclarer ouvertement, leur donnèrent une réponse vague, en marquant que l'intention du peuple romain était que Mithridate et Nicomède ne se fissent aucun tort l'un à l'autre.

Mithridate, que cette réponse ne satisfit point, fit marcher incontinent ses troupes contre la Cappadoce, en chassa de nouveau Ariobarzane, et mit sur son trône Ariarathe, son fils, qu'il y avait déja placé auparavant. Il envoya en même temps ses ambassadeurs vers les généraux romains pour leur faire son apologie en même temps et renouveler ses plaintes contre eux. Pélopidas leur déclara que son maître voulait bien que le peuple romain en fût arbitre, et dit qu'il avait déja envoyé ses ambassadeurs à Rome. Il les exhorta à ne rien entreprendre avant que d'avoir reçu les ordres du sénat, et à ne pas engager témérairement une guerre qui pouvait avoir de funestes suites. Au reste, il leur marqua que Mithridate, en cas qu'on refusât de lui rendre justice, était en état de se la faire lui-même. Les Romains, choqués d'une déclaration si fière, lui répondirent que Mithridate eût à faire sortir ses troupes de Cappadoce, et qu'il ne s'avisât plus d'inquiéter Nicomède ni Ariobarzane. Ils commandèrent à Pélopidas de sortir, dans le moment même, du camp, avec défense d'y revenir,

à moins que son maître n'obéît. Les autres ambassadeurs ne furent pas mieux reçus à Rome.

La rupture pour-lors éclata, et les généraux romains n'attendirent pas qu'il leur vînt des ordres du peuple romain ou du sénat. C'est ce que Mithridate demandait. Dans le dessein où il était depuis long-temps de se déclarer contre les Romains, il avait fait plusieurs alliances et avait engagé plusieurs peuples dans ses intérêts. On comptait dans ses troupes jusqu'à vingt-deux nations de vingt-deux langues différentes, que Mithridate parlait toutes avec facilité. Son armée était composée de deux cent cinquante mille hommes d'infanterie et de quarante mille chevaux, sans compter cent trente chariots armés en guerre, et sa flotte de quatre cents vaisseaux.

Justin. l. 38, c. 5-7.

Avant que de former aucune entreprise, il crut devoir y préparer ses troupes, et il leur fit un long discours[1] pour les animer contre les Romains. Il leur représente « qu'il ne s'agit pas d'examiner si l'on fera « la paix ou la guerre; que les Romains, en les atta- « quant les premiers, ne laissent aucun lieu à la déli- « bération ; qu'il s'agit de combattre et de vaincre; « qu'il compte sur un succès heureux, si ses soldats font « paraître le même courage qu'ils ont déja montré en « tant d'occasions, et tout récemment encore contre « ces mêmes ennemis qu'ils ont mis en fuite et taillés « en pièces dans la Bithynie et dans la Cappadoce : que « l'on ne pouvait pas désirer une occasion plus favo-

[1] J'ai extrêmement abrégé ce discours, que Justin rapporte tout entier, tel qu'il était dans Trogue Pompée, dont il n'est que l'abréviateur. Ce discours peut servir à nous faire connaître le style de cet excellent historien, et doit nous en faire regretter la perte.

« rable que celle qui se présentait, pendant que les « Marses infestaient et ravageaient le cœur même de « l'Italie, que Rome était déchirée par les guerres ci- « viles; qu'une armée innombrable de Cimbres, sortis « de Germanie, inondait toute l'Italie : que le temps « était venu d'humilier l'orgueil de ces fiers républi- « cains, qui en voulaient à la majesté royale, et qui « avaient juré d'abattre tous les trônes de l'univers [1] : « qu'au reste, la guerre que ses soldats allaient com- « mencer était bien différente de celle qu'ils avaient « soutenue avec tant de courage dans les affreux dé- « serts et dans les régions glacées de la Scythie; qu'il « les menait dans le pays du monde le plus fertile et « le plus tempéré, rempli de villes riches et opulentes « qui semblaient leur offrir un butin tout préparé : que « l'Asie, livrée en proie à l'avarice insatiable des pro- « consuls, à l'impitoyable dureté des traitants, à l'in- « justice criante des juges, avait en horreur le nom « romain, et les attendait comme ses libérateurs; qu'ils « le suivissent, non tant à une guerre qu'à une victoire « et à une proie assurée. » L'armée répondit à ce discours par des cris de joie universels et par des protestations réitérées de service et de fidélité.

Les Romains avaient formé trois armées des troupes

[1] « Nunc se diversam belli conditionem ingredi. Nam neque cœlo Asiæ esse temperatius aliud, nec solo fertilius, nec urbium multitudine amœnius; magnamque temporis partem, non ut militiam, sed ut festum diem acturos, bello dubium facili magis an uberi... tantumque se avida exspectat Asia, ut etiam vocibus vocet : adeò illis odium Romanorum incussit rapacitas proconsulum, sectio* publicanorum, calumniæ litium. » (JUSTIN.)

* *Sectio publicanorum* signifie proprement les ventes forcées des biens de ceux qui, ne payant pas les impôts et les tailles que l'on exigeait d'eux, voyaient leurs meubles et leurs biens enlevés par les publicains, pour le paiement. *Calumniæ litium* sont les chicanes injustes qui servaient de prétextes pour envahir les biens des riches, soit à l'occasion des impôts, soit sous quelque autre couleur.

qu'ils avaient en différents endroits de l'Asie Mineure. La première était commandée par L. Cassius, qui avait le gouvernement de la province de Pergame; la seconde, par Manius Aquilius; la troisième, par Q. Oppius, proconsul, qui avait pour province la Pamphylie. Chacune était de quarante mille hommes, en y comprenant la cavalerie. Outre ces troupes, Nicomède avait cinquante mille hommes de pied et six mille chevaux. Ils commencèrent la guerre, comme je l'ai déja dit, sans attendre des ordres de Rome, et la firent avec tant de négligence et si peu de conduite, qu'ils furent tous trois battus en différentes occasions, et leurs armées ruinées. Aquilius et Oppius furent même faits prisonniers, et traités avec toutes sortes d'insultes. Mithridate, regardant Aquilius comme le principal auteur de la guerre, lui fit souffrir les derniers outrages. Il le fit passer en revue devant les troupes, et le donna en spectacle aux peuples, monté sur un âne, l'obligeant de crier à haute voix qu'il était Manius Aquilius. D'autres fois, il le faisait marcher à pied les mains garrottées avec une chaîne attachée à un cheval qui le traînait. Enfin il lui fit couler dans la bouche du plomb fondu, et le fit périr au milieu des tourments. C'étaient ceux de Mitylène qui le lui avaient livré par une lâche trahison, dans le temps même qu'il était malade, et qu'il s'était retiré chez eux pour y rétablir sa santé.

Diod. in Excerpt. Vales. p. 401. Athen. l. 5, p. 213. Cic. Orat. pro Flacco, n. 60.

Mithridate, qui voulait gagner les cœurs par une réputation de clémence, renvoya chez eux tous les Grecs qu'il avait faits prisonniers, et leur fournit même des vivres pour faire le voyage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venait de toutes parts à sa rencontre avec des cris de joie. On le com-

blait de louanges. On l'appelait le conservateur, le père des peuples, le libérateur de l'Asie; et on lui donnait tous les noms par lesquels on désigne Bacchus, qu'il méritait à juste titre : car il passait pour le prince de son temps qui buvait davantage et qui portait mieux le vin; qualité dont il se vantait avec complaisance, et qu'il croyait lui faire beaucoup d'honneur.

Plut. Symp. l. 1, p. 624.

Le fruit de ses premières victoires fut la conquête de la Bithynie entière, d'où Nicomède fut chassé; de la Phrygie et de la Mysie, provinces récentes des Romains; de la Lycie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, et de plusieurs autres provinces.

Ayant trouvé à Stratonicée, Monime, jeune fille d'une rare beauté, il l'attacha à sa suite.

An. M. 3916. Av. J. C. 88. Appian. pag. 185. Cic. in Orat. pro lege Manil. n. 7.

Mithridate, considérant que les Romains, et en général tous les Italiens qui se trouvaient pour diverses affaires dans l'Asie Mineure, y ménageaient sourdement des intrigues fort contraires à ses intérêts, envoya d'Éphèse, où il était, des ordres secrets à tous les gouverneurs des provinces, et aux magistrats des villes de toute l'Asie Mineure, d'en faire un massacre général en un même jour qu'il leur marqua [1]. Les femmes, les enfants, les domestiques, étaient compris dans le nombre des proscrits. Il y avait défense de donner la sépulture à ceux qui auraient été tués. Leurs biens devaient être confisqués au profit du roi et des meurtriers. On condamna à une grosse amende ceux qui enseveliraient les morts ou qui cacheraient les vivants. Il y avait une récompense pour quiconque découvri-

[1] « Is uno die, totâ Asiâ, tot in civitatibus, uno nuntio atque unâ litterarum significatione, cives romanos necandos trucidandosque denotavit. » (Cic.)

rait ceux qui étaient cachés. On accordait la liberté aux esclaves qui égorgeraient leurs maîtres; on remettait aux débiteurs qui tueraient leurs créanciers la moitié de leurs dettes. Le simple récit de cet affreux détail fait frémir d'horreur. Quelle fut donc la désolation dans toutes ces provinces quand cet ordre barbare s'y exécuta! Il y eut quatre-vingt mille Romains ou Italiens égorgés dans cette boucherie. Quelques-uns même en font monter le nombre à près d'une fois autant.

Appian. pag. 186. Jos. Antiq. l. 14, c. 12.

Informé qu'il y avait à Cos un grand trésor, il y envoya des gens qui s'en saisirent. C'était Cléopatre[1], reine d'Égypte, qui l'y avait mis en dépôt, quand elle ouvrit la guerre dans la Phénicie contre son fils Lathyre. Outre ce trésor, il y trouva encore huit cents talents[2] (huit cent mille écus), que les Juifs de l'Asie Mineure y avaient mis aussi en dépôt quand ils virent qu'on y était menacé de la guerre.

Appian. p. 186-188. Diod. in Excerpt. p. 402.

Tous ceux qui avaient pu se sauver du carnage général de l'Asie s'étaient réfugiés à Rhodes, qui les reçut avec joie, et leur ouvrit un asyle qui les mit en sûreté. Mithridate en forma inutilement le siége, qu'il fut bientôt obligé de lever, après avoir couru risque d'être pris lui-même dans un combat naval, où il perdit plusieurs de ses vaisseaux.

Plut. in Syll. p. 458-461. Appian. in Mithrid. p. 188-197.

Après s'être rendu maître de l'Asie Mineure, Mithridate envoya en Grèce Archélaüs, l'un de ses généraux, avec une armée de six vingt mille hommes. Ce général prit Athènes, et la choisit pour sa résidence, donnant de cette ville tous les ordres pour la guerre de

[1] La veuve de Ptolémée Évergète II, ou Physcon. — L.

[2] 4,400,000 fr. — L.

ce côté-là; et pendant le séjour qu'il y fit, il engagea dans les intérêts de son maître la plupart des villes et des états de la Grèce. Il avait soumis par force Délos, qui s'était révoltée contre les Athéniens, l'avait remise sous leur pouvoir, et leur avait envoyé le trésor sacré qu'on gardait dans cette île, par Aristion, à qui il donna deux mille hommes pour la garde de cet argent. Aristion était un Athénien, philosophe de la secte d'Épicure. Il se servit des deux mille hommes qu'il avait sous son commandement pour s'emparer de toute l'autorité à Athènes, où il exerça une cruelle tyrannie, faisant mourir plusieurs des citoyens, ou les livrant à Mithridate, sous prétexte qu'ils étaient de la faction romaine.

An. M. 3917.
Av. J. C. 87.

Voilà en quel état Sylla trouva les affaires quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Il partit promptement pour se rendre en Grèce avec cinq légions, quelques cohortes et quelque cavalerie. Cependant Mithridate était demeuré à Pergame, où il distribuait à ses amis des richesses, des gouvernements, et d'autres récompenses.

A l'arrivée de Sylla, toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Athènes, qui, réduite sous le joug du tyran Aristion, fut obligée malgré elle de résister. Le général romain étant entré dans l'Attique, divisa ses troupes en deux corps, dont il envoya l'un pour assiéger Aristion dans la ville d'Athènes; et lui, avec l'autre, alla droit au port du Pirée, qui faisait comme une seconde ville, où Archélaüs s'était enfermé, comptant sur la force de la place, dont les murailles étaient hautes presque de quarante coudées (soixante pieds), et toutes de pierres de taille. En effet, c'était un grand ouvrage que Périclès avait fait faire au temps

de la guerre du Péloponnèse, lorsque, toute l'espérance de la victoire ne consistant que dans ce port, il l'avait fortifié autant qu'il lui avait été possible.

La hauteur des murailles n'étonna point Sylla. Il employa toutes sortes de machines pour les battre, et donna assaut sur assaut. S'il eût voulu attendre un peu de temps, il prenait sans coup férir la haute ville, que la famine avait réduite à la dernière extrémité. Mais, pressé de retourner à Rome, et craignant les changements qui pouvaient arriver, il n'épargnait ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour hâter la fin de cette guerre. Sans compter tout le reste de l'appareil et de l'équipage de guerre, il y avait pour le seul service des machines vingt mille mulets qui travaillaient sans relâche. Le bois étant venu à lui manquer à cause de la grande consommation qu'il en faisait pour ses machines, qui étaient souvent brisées et ruinées par les fardeaux énormes qu'elles portaient, ou brûlées par les feux des ennemis, il n'épargna pas les bois sacrés. Il coupa les belles allées de l'Académie, et celles du Lycée, qui étaient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les faubourgs, et qui avaient les plus beaux arbres. Il fit abattre les hautes murailles qui joignaient le port avec la ville pour en faire servir les ruines à hausser les terrasses.

Comme il avait besoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, et qu'il cherchait à s'attacher les soldats, et à les animer par de grandes largesses, il eut recours aux trésors inviolables des temples, et fit venir tant d'Épidaure que d'Olympie les plus beaux et les plus précieux dons qui y avaient été consacrés. Il écrivit aux amphictyons assemblés à Delphes « qu'ils feraient

« sagement de lui envoyer les trésors du dieu, parce « qu'ils seraient plus sûrement entre ses mains; ou « que, s'il était obligé de s'en servir, il en rendrait « la valeur après la guerre. » Et en même temps il envoya à Delphes un de ses amis, nommé Caphis, qui était de la Phocide, pour recevoir tous ces trésors au poids.

Caphis, arrivé à Delphes, n'osait, par respect, toucher à ces dons, qui étaient sacrés, et se mit à pleurer en présence des amphictyons sur la nécessité qui lui était imposée. Sur cela, quelqu'un des assistants ayant dit qu'il entendait du fond du sanctuaire le son de la lyre d'Apollon, Caphis, soit qu'il le crût véritablement, soit qu'il voulût profiter de cette occasion pour jeter une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla, lui écrivit ce qui venait d'arriver. Sylla, se moquant de sa simplicité, lui répondit « qu'il s'étonnait comment il n'avait « pas compris que le chant est un signe de joie, et « nullement une marque de colère et d'indignation : « qu'il n'avait donc qu'à prendre hardiment les trésors, « bien sûr que le dieu les voyait prendre avec plaisir « et qu'il les donnait lui-même. »

Plutarque, à cette occasion, fait remarquer la différence qu'il y avait entre les anciens généraux romains et ceux du temps dont il parle ici. Les premiers, que leur mérite seul avait élevés aux charges, et qui n'y cherchaient autre chose que le bien public, savaient se faire obéir et respecter des soldats sans employer pour cela des voies basses et indignes. Ils commandaient des troupes sages, disciplinées, et bien instruites à exécuter sans réplique et sans délai les ordres de

leurs chefs. Véritablement rois, dit Plutarque[1], par la grandeur et la noblesse de leurs sentiments, mais simples et modestes particuliers par leur train et toute leur dépense, ils ne faisaient dans leurs charges d'autres frais à l'état que les frais nécessaires et raisonnables, estimant qu'il était plus honteux à un capitaine de flatter ses soldats que de craindre ses ennemis. Les choses étaient bien changées dans le temps dont nous parlons. Les généraux romains, dévorés d'ambition et perdus de luxe, étaient obligés de se rendre esclaves de leurs soldats, et d'acheter leurs services par des largesses capables de satisfaire leur avidité, et souvent par la tolérance et l'impunité des plus grands crimes.

Sylla, effectivement, était toujours dans un besoin extrême d'argent pour contenter ses troupes; et alors plus que jamais, pour achever le siége auquel il s'était engagé, et dont le succès lui paraissait d'une extrême importance pour son honneur, et même pour sa sûreté. Il voulait ôter à Mithridate la seule ville qui lui restait dans la Grèce, et qui, empêchant les Romains de passer en Asie, faisait échouer toute espérance de la victoire, et obligeait Sylla de revenir honteusement en Italie, où il aurait trouvé d'autres ennemis plus terribles, Marius et sa faction. D'ailleurs, il était vivement blessé des railleries piquantes que le tyran Aristion lançait tous les jours contre lui et contre Métella sa femme.

Il n'est pas aisé de dire laquelle de l'attaque ou de la défense fut plus vive, et poussée avec plus de vigueur: car de part et d'autre on fit paraître un courage et une

[1] Αὐτοί τε ταῖς ψυχαῖς βασιλικοὶ, καὶ ταῖς δαπανταῖς εὐτελεῖς ὄντες.

constance incroyables. Les sorties étaient fréquentes, et accompagnées de combats presque dans les formes, où le carnage était grand, et la perte ordinairement assez égale des deux côtés. Les assiégés n'auraient point été en état de se défendre si vigoureusement, s'ils n'avaient reçu par mer, à différentes reprises, des renforts considérables.

Ce qui leur nuisit le plus, fut la trahison secrète de deux esclaves athéniens qui étaient dans le Pirée. Ces esclaves, soit qu'ils fussent affectionnés au parti des Romains, soit qu'ils voulussent pourvoir à leur sûreté en cas que la place fût prise, écrivaient sur des balles de plomb tout ce qui se passait au-dedans, et les jetaient aux Romains à coups de fronde. Ainsi, quelques sages mesures que prît Archélaüs, qui défendait le Pirée, pendant qu'Aristion commandait dans la ville, rien ne lui réussissait. Il résolut de faire une sortie générale : les traîtres tirèrent une balle de plomb, où l'on trouva cet avertissement : *Demain, à une telle heure, l'infanterie tombera sur vos travaux, et la cavalerie attaquera votre camp.* Sylla fit dresser des embûches, et repoussa les assiégés avec perte. Ils devaient faire passer de nuit un convoi de vivres dans la ville, qui manquait de tout. Sur un pareil avis, le convoi fut enlevé.

Malgré tous ces contre-temps, les Athéniens se défendaient comme des lions. Ils trouvaient le moyen de brûler la plupart des machines dressées contre leurs murailles; ou, arrivant par des mines souterraines jusque sous d'autres machines, et creusant la terre qui les soutenait, ils les renversaient et les brisaient.

Les Romains, de leur côté, ne montraient pas moins

de vigueur. Par le moyen de pareilles mines ils pénétraient jusque sous le mur; et, creusant aussi la terre, ils soutenaient les fondements par des étançons de bois, où ensuite ils mettaient le feu avec quantité de poix, d'étoupes et de soufre. Quand ces étançons furent brûlés, un grand pan de muraille tomba avec un fracas horrible, et ouvrit une large brèche, par où les Romains montèrent à l'assaut. Le combat dura longtemps, avec même ardeur de part et d'autre; mais enfin les Romains furent obligés de se retirer. Le lendemain ils recommencèrent l'attaque. Les assiégés avaient construit pendant la nuit un nouveau mur en forme de croissant à la place de celui qui était tombé, et il ne fut pas possible aux Romains de le forcer.

Sylla, rebuté par une défense si opiniâtre, résolut de ne plus faire donner d'assaut au Pirée, et se réduisit à prendre cette place par la famine. La ville, d'un autre côté, était réduite aux derniers abois. On y avait vendu le boisseau d'orge jusqu'à mille dragmes (cinq cents livres). On y mangeait non-seulement les herbes et les racines qu'on trouvait autour de la citadelle, mais la chair des chevaux, et le cuir même des souliers, qu'on faisait bouillir. Au milieu de cette misère publique, le tyran passait les jours et les nuits en débauche. Les sénateurs et les prêtres allèrent se jeter à ses pieds pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, et d'obtenir une capitulation de Sylla : il les écarta à coups de traits, et les chassa de sa présence.

Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il fit demander une surséance d'armes, et qu'il envoya des députés à Sylla. Comme ces députés ne lui faisaient aucune proposition ni aucune demande qui allât au fait, et

qu'ils ne cessaient de louer et d'exalter Thésée, Eumolpe, et les exploits des Athéniens contre les Mèdes, Sylla, ennuyé, les interrompant, leur dit : « Messieurs « les harangueurs, retournez-vous-en, et gardez pour « vous ces beaux discours de rhétorique; car, pour moi, « je n'ai pas été envoyé à Athènes pour y apprendre vos « antiques prouesses, mais pour châtier des révoltés. »

Pendant cette audience, quelques espions, étant entrés dans la ville, entendirent par hasard des vieillards qui s'entretenaient dans le Céramique [1], et qui blâmaient extrêmement le tyran de ce qu'il ne gardait pas un certain endroit de la muraille, qui était le seul par lequel les ennemis pouvaient facilement escalader la ville. A leur retour dans le camp, ils firent rapport à Sylla de ce qu'ils avaient entendu. Le pourparler avait été sans succès. Sylla ne négligea point l'avis qu'on lui avait donné. Dès la nuit suivante, il alla lui-même reconnaître les lieux; et voyant en effet que la muraille était accessible, il y fit appliquer les échelles, commença l'attaque par cet endroit, et, s'étant rendu maître du mur après une faible résistance, entra dans la ville. Il ne voulut pas qu'on y mît le feu; mais il la livra au pillage des soldats, qui trouvèrent en beaucoup de maisons de la chair humaine que l'on avait fait cuire pour manger. Le carnage fut horrible. Le lendemain il fit vendre tous les esclaves à l'encan, et déclara qu'il laissait la liberté à tous ceux des citoyens qui avaient échappé à l'épée du soldat : ils étaient en petit nombre. Le jour même il assiégea la citadelle, où Aristion et ceux qui s'y étaient réfugiés furent bien-

[1] Place publique d'Athènes. = Située au nord de la ville. — L.

tôt tellement pressés de la soif et de la faim, qu'ils furent contraints de se rendre. Le tyran, ses gardes, et tous ceux qui avaient eu quelque charge sous sa tyrannie, furent mis à mort.

Peu de jours après, Sylla se rendit maître du Pirée, et brûla toutes ses fortifications, sur-tout l'arsenal, qui avait été bâti par Philon, célèbre architecte, et qui était un ouvrage merveilleux. Archélaüs, par le moyen de sa flotte, s'était retiré à Munichia, autre port de l'Attique.

An. M. 3918.
Av. J. C. 86.
Plut. in Syllâ, p. 461-466.
Appian. p. 196-203.

L'année que nous commençons fut fatale aux armes de Mithridate. Taxile, l'un de ses généraux, arriva en Grèce, de Thrace et de Macédoine, avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux, et de quatre-vingt-dix chariots armés de faux. Archélaüs, frère de ce général, était alors dans le port de Munichia, et ne voulait ni s'éloigner de la mer, ni en venir à un combat avec les Romains : mais il cherchait à traîner la guerre en longueur, et à leur couper les vivres. C'était un parti fort sage, car Sylla commençait à en manquer; de sorte que la famine l'obligea de quitter l'Attique, et de passer dans les plaines fertiles de Béotie, où Hortensius le joignit. Leurs troupes étant réunies, ils s'emparèrent, au milieu de la plaine d'Élatée, d'une éminence très-fertile, couverte d'arbres, et au pied de laquelle coulait un ruisseau. Quand ils eurent formé leur camp, les ennemis découvrirent à l'œil leur petit nombre : ils n'avaient pas en effet plus de quinze mille hommes de pied et quinze cents chevaux. C'est ce qui porta les généraux de l'armée d'Archélaüs à le presser vivement d'en venir à une action. Ils n'arrachèrent son consentement

qu'avec peine. Ils se mettent aussitôt en mouvement, et couvrent toute la plaine de chevaux, de chariots, et de troupes, qui étaient sans nombre : car les deux frères, s'étant réunis, avaient une armée formidable. Le bruit et les cris de tant de nations et de tant de milliers d'hommes qui se préparaient au combat, la pompe et la magnificence de leur appareil, tout était terrible. La lueur de leurs armes superbement enrichies d'or et d'argent, et les vives couleurs de leurs cottes d'armes médoises et scythiques, mêlées avec l'éclat de l'airain et du fer, jetaient comme des éclairs qui, en éblouissant la vûe, remplissaient l'ame d'effroi.

Les Romains, saisis d'épouvante, se tenaient renfermés dans leurs retranchements. Sylla, ne pouvant par ses discours et par ses remontrances guérir leur frayeur, et ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voyait, était obligé de se tenir en repos, et de souffrir, quoique très-impatiemment, les bravades et les risées insultantes des barbares. Ils conçurent en conséquence un si grand mépris pour lui, qu'ils ne gardaient plus aucune discipline. Il y en avait très-peu qui restassent dans leurs retranchements; tous les autres, attirés par le desir du pillage, se débandaient par grandes troupes, et s'écartaient considérablement, jusqu'à s'éloigner du camp de plusieurs journées. Ils pillèrent et ruinèrent quelques villes du voisinage.

Sylla était au dernier désespoir de voir ainsi périr à ses yeux ces villes alliées, faute de pouvoir donner un combat. Il s'avisa enfin d'un stratagême, qui fut de ne donner aucun repos à ses troupes, et de les faire tra-

vailler sans cesse à détourner les eaux du Céphise, petite rivière auprès de laquelle ils étaient campés, et à creuser de grands fossés, sous prétexte de les mettre plus en sûreté, mais en effet afin que, rebutés d'une si grande fatigue, ils préférassent à ce travail le hasard d'une bataille. Sa ruse lui réussit. Après avoir travaillé sans relâche pendant trois jours, comme Sylla passait à son ordinaire pour visiter les travaux, ils se mirent tous à lui crier qu'il les menât aux ennemis. Sylla se fit beaucoup prier, et ne se rendit pas d'abord; mais, voyant que leur ardeur augmentait, il leur fit prendre leurs armes, et les fit marcher vers l'ennemi.

La bataille se donna près de Chéronée. Les ennemis s'étaient emparés avec un gros corps de troupes, d'un lieu fort avantageux, nommé *Thurium* : c'était une croupe de montagne fort rude, qui s'étendait sur le flanc gauche des Romains, et qui était très-propre à les tenir en échec. Deux hommes de Chéronée vinrent trouver Sylla, et lui promirent de chasser les ennemis de ce poste, s'il voulait leur donner un petit nombre de soldats choisis : il les leur donna. Cependant il mit son armée en bataille, et partagea sa cavalerie à ses deux ailes, prenant pour lui la droite, et donnant la gauche à Muréna. Galba et Hortensius, ses lieutenants, formaient une seconde ligne. Hortensius, commandant la gauche de cette seconde ligne, soutenait Muréna, pendant que Galba, qui commandait la droite de cette même ligne, soutenait Sylla. Les barbares commençaient déja à déployer leur cavalerie et leur infanterie légère, et à les étendre par un long circuit pour venir envelopper cette seconde ligne par les derrières.

Dans ce moment, les deux hommes de Chéronée,

ayant gagné avec leur petite troupe, commandée par Hirtius, la cime de Thurium sans que les ennemis s'en aperçussent, se montrèrent tout-à-coup. Les barbares, effrayés et troublés, prirent aussitôt la fuite. Se poussant les uns les autres sur le penchant de la montagne, ils se précipitaient devant l'ennemi, qui fondait sur eux de dessus le coteau, et les chassait l'épée dans les reins, de sorte qu'il périt environ trois mille hommes sur la montagne. De ceux qui se sauvèrent, les uns tombèrent entre les mains de Muréna, qui venait de se former en bataille, et qui, ayant marché à leur rencontre, leur coupa le chemin, et en fit un grand carnage : les autres, qui s'empressaient de regagner le camp, se jetèrent pêle-mêle sur le corps de bataille de leurs troupes, et s'y précipitèrent avec tant de confusion, qu'ils y répandirent le trouble et la frayeur, et firent perdre par là à leurs généraux un temps considérable pour rétablir l'ordre, ce qui fut une des principales causes de leur défaite.

Sylla, profitant de ce désordre, marcha contre eux si vivement, que, franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparait les deux armées, il empêcha l'action des chariots armés de faux. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donne l'impétuosité et la roideur à leur mouvement; au lieu qu'un espace trop court, et qui ne leur ouvre pas de carrière, les rend inutiles et sans action. C'est ce que les barbares éprouvèrent en cette occasion. Les premiers chariots partirent si lâchement et donnèrent si mollement, que les Romains, les repoussant sans peine avec grand bruit et de grandes risées, en demandaient d'autres, comme cela se pratiquait ordi-

nairement à Rome, par rapport aux chars qui couraient dans le Cirque.

Après que les chariots eurent été écartés, les deux corps de bataille se choquent. Les barbares présentent leurs longues piques et se tiennent bien serrés, leurs boucliers joints, afin qu'on ne puisse les rompre; et les Romains jettent bas leurs épieux, et, l'épée à la main, ils écartent les piques des ennemis pour pouvoir les joindre eux-mêmes et les charger avec furie. Ce qui augmentait leur animosité, c'est qu'ils voyaient au premier rang quinze mille esclaves que les généraux du roi leur avaient débauchés en leur promettant la liberté, et qu'ils avaient placés avec l'infanterie pesamment armée. Ces esclaves eurent tant de fermeté et d'audace, qu'ils soutinrent le choc de l'infanterie romaine sans branler. Leurs bataillons étaient si profonds et si serrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir, ni les faire reculer, jusqu'à ce que l'infanterie légère, qui était à la seconde ligne, les eut mis en désordre à force de traits qu'elle leur lançait, et à force de pierres qu'elle jetait avec ses frondes, et qu'elle les eut contraints de plier.

Archélaüs ayant fait avancer son aile droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortensius mena les troupes qu'il avait avec lui pour le prendre lui-même en flanc. Ce que voyant Archélaüs, il fit promptement tourner tête à deux mille chevaux qu'il amenait. Hortensius, qui allait être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu-à-peu vers la montagne, se sentant trop éloigné du corps de bataille, et sur le point d'être enveloppé. Sylla, avec la partie de son aile droite qui n'avait pas encore combattu,

marcha à son secours. A la poussière que ces troupes élevèrent, Archélaüs jugea ce qui en était. Laissant donc là Hortensius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venait de partir, espérant d'avoir bon marché de cette aile droite qu'il trouverait sans chef.

En même temps Taxile mène contre Muréna ses fantassins armés de boucliers d'airain [1] : de sorte que des deux côtés il s'élève de grands cris qui font retentir toutes les montagnes voisines. A ce bruit Sylla s'arrête, ne sachant de quel côté il devait plutôt courir. Enfin il jugea qu'il était plus expédient de retourner au poste qu'il avait quitté, et d'aller soutenir son aile droite. Il envoya donc Hortensius au secours de Muréna avec quatre cohortes; et, prenant la cinquième avec lui, il vola à son aile droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs, avec un égal avantage. Mais dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la présence de son général, renversa les troupes d'Archélaüs, les mit en déroute, et les poursuivit vivement pendant un assez long espace.

Après ce grand succès, sans perdre un moment, il marche au secours de Muréna. Trouvant qu'il avait aussi vaincu de son côté et défait Taxile, il se joignit à lui, et ils poursuivirent ensemble les fuyards. Il y eut un grand nombre de barbares tués dans la plaine, et un plus grand nombre qui furent taillés en pièces pendant qu'ils couraient pour gagner leur camp : de sorte que de tant de milliers d'hommes il ne s'en sauva que dix mille, qui s'enfuirent à la ville de Chalcis. Sylla, dans ses mémoires, avait écrit que de son côté il

[1] Les Chalcaspides.

ne manqua que quatorze hommes, et que même de ces quatorze il en revint deux sur le soir.

An. M. 3919. Av J. C. 85.

Pour célébrer une si grande victoire, il donna à Thèbes des jeux de musique, et fit venir des villes grecques voisines les juges pour distribuer les prix; car il avait une haine implacable contre les Thébains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon pythien, et à Jupiter olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplacerait tout l'argent qu'il avait enlevé de leurs temples.

Ces jeux étaient à peine finis, qu'il apprit que L. Valérius Flaccus, qui était du parti contraire (car c'était alors le plus grand feu des divisions de Marius et de Sylla), avait été nommé consul, et qu'il traversait déja la mer d'Ionie avec une armée, en apparence contre Mithridate, et en effet contre lui-même. C'est pourquoi, sans différer, il se mit en marche vers la Thessalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais étant arrivé à la ville de Mélitée [1], il lui vint de tous côtés des nouvelles que tous les lieux qu'il venait de laisser derrière étaient saccagés par une autre armée du roi, plus forte et plus nombreuse que la première; car Dorylaüs, arrivé à Chalcis avec une grosse flotte, sur laquelle il menait quatre-vingt mille hommes de débarquement les mieux équipés, les plus aguerris et les plus disciplinés qui fussent dans toute l'armée de Mithridate, s'était jeté dans la Béotie, et s'était emparé de tout le pays pour attirer Sylla à une bataille. Archélaüs voulait l'en détourner, lui expliquant le détail de la bataille qu'il venait de perdre; mais ses avis

[1] Ville de la Phthiotide en Thessalie.

et ses remontrances furent inutiles. Il reconnut bientôt que le conseil qu'on lui avait donné était sage et bien sensé.

Il choisit la plaine d'Orchomène pour y donner la bataille. Sylla fit creuser des fossés de côté et d'autre dans la plaine, pour ôter aux ennemis l'avantage de cette campagne ouverte et propre à faire agir la cavalerie, et pour les éloigner vers les marais. Les Barbares coururent à toute bride sur les travailleurs, les dissipèrent, et mirent en fuite les troupes qui les soutenaient. Sylla, voyant cette déroute, descendit promptement de cheval, et, saisissant une de ses enseignes, il poussa aux ennemis à travers les fuyards, à qui il criait : *Pour moi, Romains, il m'est glorieux de mourir ici. Mais vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchomène.* Ils ne purent souffrir ces reproches, et retournèrent à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archélaüs. Les Barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant, et furent encore repoussés avec une plus grande perte.

Le lendemain à la pointe du jour, Sylla ramena ses troupes vers le camp ennemi pour continuer ses tranchées; et, tombant sur ceux qui étaient sortis pour escarmoucher et pour chasser les travailleurs, il les chargea si rudement, qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jetèrent l'effroi parmi ceux qui étaient restés dans le camp; de sorte que personne n'osant y demeurer pour le défendre, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuyards, et s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de sang, et le lac rempli de morts. Les

ennemis perdirent dans ces différentes attaques une grande partie de leurs troupes. Archélaüs demeura long-temps caché dans les marais, et se sauva enfin à Chalcis.

La nouvelle de toutes ces défaites jeta Mithridate dans une grande consternation. Cependant, comme ce prince était d'un caractère fécond en ressources, il ne perdit point courage, et songea à réparer ces pertes en faisant de nouvelles levées. Mais, dans la crainte que ces mauvais succès ne donnassent lieu à quelque révolte ou à quelque conspiration contre sa personne, comme cela était déja arrivé, il prit la barbare précaution de faire mourir tous ceux qui lui étaient suspects, sans épargner même les meilleurs de ses amis.

Plut. in Sylla, p. 466-468. Id. in Lucul. pag. 493. Appian. p. 204-210.

Il ne fut pas plus heureux lui-même en Asie que ses généraux ne l'avaient été dans la Grèce. Fimbria, qui y commandait une armée romaine, battit le reste de ses meilleures troupes. Il poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Pergame, où résidait Mithridate, et l'obligea d'en sortir lui-même, et de se retirer à Pitane, place maritime de la Troade. Fimbria l'y poursuivit, et investit la place par terre. Mais, comme il n'avait pas de flotte pour en faire autant par mer, il envoya vers Luculle, qui croisait avec la flotte romaine dans les mers du voisinage, et lui fit représenter qu'il pouvait s'acquérir une gloire éternelle en se saisissant de la personne de Mithridate, qui ne pouvait lui échapper, et terminer heureusement une guerre si importante. Fimbria et Luculle étaient de deux partis opposés. Ce dernier ne voulut point se mêler des affaires de l'autre. Ainsi Mithridate se sauva par mer à Mitylène, et se tira d'entre les mains des Romains : faute

qui leur coûta bien cher, et qui n'est pas rare dans les états où la mésintelligence règne entre les ministres et les généraux d'armée, et leur fait négliger le bien public, de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux!

Luculle, dans la suite, battit deux fois la flotte de Mithridate, et remporta sur lui de grandes victoires. Ces heureux succès étonnèrent d'autant plus [1], qu'on ne s'attendait point que Luculle dût se distinguer par des exploits militaires. Il avait passé sa jeunesse dans les exercices du barreau; et, pendant sa questure en Asie, la province avait toujours été en paix. Mais un génie heureux comme le sien n'eut pas besoin d'être instruit par l'expérience, qui ne s'acquiert point par des leçons, et coûte ordinairement bien des années. Il y suppléa en quelque sorte, employant tout le temps de son voyage et de sa navigation, partie à faire des questions aux gens habiles dans le métier de la guerre, partie à s'instruire lui-même par la lecture de l'histoire : aussi arriva-t-il en Asie général tout formé, lui qui était parti de Rome avec une connaissance médiocre de l'art militaire. Que nos jeunes guerriers y fassent bien attention : voilà comme se forment les grands hommes.

Pendant que Sylla remportait de grands avantages

[1] « Ad mithridaticum bellum missus a senatu, non modò opinionem vicit omnium quæ de virtute ejus erat, sed etiam gloriam superiorum. Idque eo fuit mirabilius, quòd ab eo laus imperatoria non admodùm exspectabatur, qui adolescentiam in forensi òpera, quæsturæ diuturnum tempus, Murenâ bellum in Ponto gerente, in Asiæ pace consumpserat. Sed incredibilis quædam ingenii magnitudo non desideravit indocilem usûs disciplinam. Itaque quum totum iter et navigationem consumpsisset partim in percontando a peritis, partim in rebus gestis legendis, in Asiam factus imperator venit, quum esset Româ profectus rei militaris rudis. » (Cic. *Acad. Quæst.* lib. 4, n. 2.)

dans la Grèce, la faction qui lui était contraire, et qui pour-lors était toute-puissante à Rome, l'avait fait déclarer ennemi de la république. Cinna et Carbon traitaient les plus gens de bien et les personnes les plus considérables avec toute sorte d'injustice et de cruauté. La plupart, pour fuir cette tyrannie insupportable, prirent le parti de se retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de salut; tellement qu'en peu de temps Sylla eut autour de lui comme une espèce de sénat. Sa femme Métella, s'étant dérobée à grand'peine avec ses enfants, vint lui apprendre que ses ennemis avaient brûlé sa maison et ses terres, et le pria d'aller secourir promptement ceux qui étaient restés dans Rome, et qui allaient encore être les victimes de cette fureur.

Sylla se trouva fort embarrassé. D'un côté, le pitoyable état où sa patrie était réduite le portait à marcher promptement à son secours : de l'autre, il ne pouvait se résoudre à laisser imparfaite, par son départ, une aussi grande et aussi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il était dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un marchand qui venait lui parler en secret de la part du général Archélaüs, et lui donner quelque espérance d'accommodement. Il fut si ravi de l'entendre, qu'il se hâta d'aller s'aboucher avec ce général.

Leur entrevue se passa sur le rivage de la mer, près de la petite ville de Délium. Archélaüs, qui n'ignorait pas de quelle importance il était à Sylla de pouvoir repasser en Italie, lui proposa d'unir ses intérêts avec ceux de Mithridate, et que son maître lui fournirait

de l'argent, des troupes et des vaisseaux pour faire la guerre à Cinna et au parti de Marius.

Sylla, sans paraître d'abord offensé de pareilles propositions, l'exhorta de son côté à se retirer de la servitude où il vivait sous un prince impérieux et cruel. Il lui proposa de prendre le titre de *roi* dans son gouvernement, et il lui offrit de lui faire donner la qualité d'*allié et d'ami du peuple romain*, s'il voulait lui livrer la flotte de Mithridate, dont il avait le commandement. Archélaüs rejeta avec indignation une pareille proposition, et témoigna même au général des Romains combien il se sentait offensé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahison. Alors Sylla, prenant cet air de grandeur et de dignité qui était si naturel aux Romains : « Si, n'étant qu'un esclave, lui dit-il, et tout « au plus l'officier d'un roi barbare, tu regardes comme « une lâcheté de quitter le service de ton maître, com- « ment as-tu été assez hardi pour proposer d'aban- « donner les intérêts de la république à un Romain tel « que moi ? Crois-tu que les choses soient égales entre « nous ? As-tu oublié mes victoires ? Ne te souviens- « tu plus que tu es ce même Archélaüs que j'ai défait « dans deux batailles, et que j'ai forcé dans la der- « nière d'aller se cacher dans les marais d'Orcho- « mène ? »

Archélaüs, déconcerté par une réponse si fière, ne se soutint plus dans la suite de la négociation. Sylla s'en rendit le maître, et, donnant la loi en victorieux, il proposa les conditions suivantes : « Que Mithridate « renoncerait à l'Asie et à la Paphlagonie ; qu'il resti- « tuerait la Bithynie à Nicomède, et la Cappadoce à « Ariobarzane : qu'il paierait aux Romains, pour les

« frais de la guerre, deux mille talents (six millions),
« et qu'il leur livrerait soixante-dix galères armées avec
« tout leur équipage ; et que Sylla, de son côté, assure-
« rait à Mithridate le reste de ses états, et le ferait
« déclarer ami et allié du peuple romain. » Archélaüs
parut agréer ces conditions, et dépêcha sur-le-champ
un courrier à Mithridate pour les lui communiquer.
Sylla partit pour l'Hellespont, menant avec lui Arché-
laüs, à qui il faisait beaucoup d'honneurs.

Il reçut à Larisse les ambassadeurs de Mithridate qui
venaient lui déclarer que leur maître acceptait et ra-
tifiait tous les autres articles du traité : mais qu'il le
priait de ne lui pas ôter la Paphlagonie; et que pour
celui des soixante-dix galères, il ne pouvait en aucune
façon le passer. Sylla, choqué de ce refus, leur répon-
dit d'un ton de colère : « Que dites-vous ? Quoi ! Mi-
« thridate veut retenir la Paphlagonie, et refuse de
« remettre les vaisseaux que je lui ai demandés, lui de
« qui j'attendais des remercîments à genoux, si je lui
« laissais seulement la main dont il a égorgé cent mille
« Romains ? Il changera de langage quand je serai
« passé en Asie. Présentement, au milieu de sa cour à
« Pergame, qu'il fasse là tranquillement ses projets
« pour une guerre qu'il n'a pas vue. » Telle était la
fierté de Sylla, qui en même temps faisait entendre à
Mithridate que, s'il s'était trouvé en personne aux
batailles qui s'étaient données, il ne parlerait pas de
la sorte.

Les ambassadeurs, effrayés de cette réponse, ne ré-
pliquèrent pas une seule parole. Archélaüs tâcha d'adou-
cir Sylla, et lui promit de faire consentir Mithridate
à tous ces articles. Il partit pour cet effet; et Sylla,

de son côté, après avoir fait le dégât dans le pays, retourna dans la Macédoine.

Archélaüs, de retour, le joignit près de la ville de Philippe, et lui rapporta que Mithridate accepterait les conditions proposées, mais qu'il desirait ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faisait souhaiter cette entrevue, c'était la crainte de Fimbria, qui, ayant tué Flaccus, dont il a été parlé plus haut, et s'étant mis à la tête de l'armée de ce consul, s'avançait à grandes journées contre Mithridate : ce fut ce qui détermina ce prince à faire amitié avec Sylla. L'entrevue se fit à Dardane, dans la Troade. Mithridate avait avec lui deux cents galères, vingt mille hommes de pied, six mille chevaux, et bon nombre de chariots armés de faux; et Sylla n'était accompagné que de quatre cohortes et de deux cents chevaux. Mithridate étant allé au-devant de lui, et lui tendant la main, Sylla lui demanda s'il acceptait les conditions proposées. Comme le roi gardait le silence, Sylla, continuant, lui dit : « Mais ne savez-vous pas, Mithridate, « que c'est aux suppliants à parler, et que les victorieux « n'ont qu'à écouter et à se taire ? » Et sur ce que Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejeter la cause de cette guerre en partie sur les dieux, et en partie sur les Romains, Sylla l'interrompit; et après lui avoir fait un long détail des violences et des inhumanités qu'il avait commises, il lui demanda une seconde fois s'il ne voulait pas ratifier les conditions qu'Archélaüs lui avait présentées. Mithridate, surpris de la hauteur et de la fierté du général romain, ayant répondu qu'il le voulait, alors Sylla reçut ses embrassements; et lui présentant ensuite les rois Ariobarzane

An. M. 3920.
Av. J. C. 84.

et Nicomède, il les réconcilia avec lui. Mithridate, après avoir livré les soixante-dix galères équipées et cinq cents archers, se rembarqua.

Sylla sentait bien que ce traité de paix déplaisait fort à ses troupes. Elles ne pouvaient souffrir que ce prince, qui de tous les rois était le plus mortel ennemi de Rome, et qui en un seul jour avait fait égorger cent mille citoyens romains répandus dans l'Asie, fût traité avec tant de douceur, et même avec tant d'honneur, puisque, presque encore tout fumant du sang des Romains, il était déclaré leur ami et leur allié. Sylla, pour justifier sa conduite, leur fit comprendre que, s'il eût rejeté les propositions de paix, Mithridate, à son refus, n'aurait pas manqué de traiter avec Fimbria; et que, si ces deux ennemis avaient joint leurs forces, ils l'auraient contraint, ou d'abandonner ses conquêtes, ou de hasarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre, et commandées par deux grands capitaines, qui auraient pu en un seul jour lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Ainsi fut terminée la première guerre contre Mithridate, qui avait duré quatre ans, pendant lesquels Sylla, après avoir fait périr plus de cent soixante mille hommes des ennemis, recouvra la Grèce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, et plusieurs autres provinces dont Mithridate s'était emparé; et, lui ayant ôté une grande partie de sa flotte, le contraignit de se renfermer dans les bornes du royaume de ses pères. Mais [1] ce qu'on a le plus

[1] « Vix quidquam in Syllæ operibus clarius duxerim, quàm quòd, quum per triennium cinnanæ marianæque partes Italiam obsiderent, neque illaturum se bellum iis dissimulavit, nec quod erat in manibus omisit; existimavitque ante frangendum hostem, quàm ulciscendum

admiré dans Sylla, c'est que, pendant trois ans que les factions de Cinna et de Marius dominaient dans l'Italie, il ne dissimula point qu'il se préparait à leur faire la guerre, et cependant n'interrompit point celle qu'il avait commencée, persuadé qu'il fallait vaincre les ennemis du dehors avant que de soumettre et de punir ceux du dedans. On a fort loué aussi en lui la fermeté qu'il eut de n'entendre à aucune des propositions de Mithridate qui lui offrait des secours considérables contre ses ennemis, avant que ce prince eût accepté les conditions de paix qu'il lui avait prescrites.

Quelques jours après, Sylla partit pour marcher contre Fimbria, qui était campé sous les murailles de Thyatire dans la Lydie; et ayant dressé son camp près du sien, il commença à se retrancher. Les soldats de Fimbria, sortis en simples tuniques, sans armes, coururent saluer et embrasser les soldats de Sylla, et se mirent à leur aider de tout leur cœur à faire leurs lignes. Fimbria, voyant ce changement dans ses troupes, et craignant Sylla comme un ennemi irréconciliable dont il ne fallait attendre aucun pardon, après avoir tenté inutilement de le faire assassiner, se tua lui-même.

Sylla condamna l'Asie à payer en commun vingt mille talents [1]; et outre cette imposition, il foula extrêmement les particuliers en abandonnant leurs maisons à l'insolence et à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux, et qui vivaient à discrétion comme dans des villes conquises; car il ordonna qu'un hôte donne-

civem, repulsoque externo metu, ubi quod alienum esset vicisset, superaret quod erat domesticum. » (VELL. PATERC. l. 2, c. 24.)

[1] Soixante millions. = 110,000,000 fr. — L.

rait à chaque soldat logé chez lui, quatre dragmes[1] par jour, et qu'il lui donnerait à souper à lui et à tous ses amis qu'il voudrait prier; que chaque capitaine aurait par jour cinquante dragmes[2], et qu'outre cela on lui donnerait une robe pour la maison, et une autre pour paraître en public.

Plut. in Sylla, p. 468. Strab. l. 13, p. 609. Athen. l. 5, p. 214. Laërt. in Theophr.

Après avoir ainsi châtié l'Asie, il partit d'Éphèse avec tous ses vaisseaux, et le troisième jour il arriva dans le port du Pirée. S'étant fait initier aux grands mystères, il prit pour lui la bibliothèque d'Apellicon, où étaient les ouvrages d'Aristote. Ce philosophe, en mourant, avait laissé ses écrits à Théophraste, l'un de ses plus illustres disciples; celui-ci les avait transmis à Nélée de Scepsis, ville du voisinage de Pergame en Asie, après la mort duquel ces ouvrages tombèrent entre les mains de ses héritiers, gens ignorants, qui les gardaient renfermés dans un coffre. Quand les rois de Pergame commencèrent à ramasser avec soin toutes sortes de livres pour leur bibliothèque, comme la ville de Scepsis était de leur dépendance, ces héritiers, appréhendant qu'on ne les leur enlevât, s'avisèrent de les cacher dans une voûte souterraine, où ils demeurèrent près de cent trente ans; jusqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée, qui, au bout de plusieurs générations, étaient tombés dans la dernière pauvreté, les en tirèrent pour les vendre à Apellicon, riche Athénien, qui cherchait partout les livres les plus curieux pour sa bibliothèque. Comme ils se trouvèrent fort endommagés par la longueur du temps, et par l'humidité où ils avaient été, Apellicon en fit d'abord

[1] Deux livres. = 3 fr. 66 c. — L.

[2] Vingt-cinq livres. = 45 fr. 80 c. — L.

tirer des copies, où il se trouva bien des vides, parce que l'original était pourri en plusieurs endroits, ou rongé des vers, ou effacé. On remplit ces vides, ces mots et ces lettres, du mieux qu'on put par conjecture, et cela quelquefois assez malhabilement; de là sont venus, dans ces ouvrages, plusieurs difficultés qui ont toujours fait de la peine aux savants. Apellicon étant mort fort peu de temps avant que Sylla arrivât à Athènes, il se saisit de sa bibliothèque et de ces œuvres d'Aristote qui y étaient, et en enrichit celle qu'il avait à Rome. Un fameux grammairien de ce temps-là, nommé *Tyrannion*, qui demeurait alors à Rome, ayant grande envie d'avoir ces œuvres d'Aristote, obtint du bibliothécaire de Sylla la permission d'en tirer une copie; cette copie fut communiquée à Andronique le Rhodien, qui en fit part enfin au public; et c'est à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand philosophe.

§ II. *Seconde guerre contre Mithridate faite par Muréna; elle ne dura que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un traité avec Sertorius. Troisième guerre contre Mithridate. Luculle, consul, est envoyé contre lui. Il lui fait lever le siége de Cyzique, et défait ses troupes. Il remporte sur lui une victoire complète, et l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs et des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane, son gendre. Luculle règle les affaires de l'Asie.*

Sylla, en partant pour Rome, avait laissé à Muréna

AN. M. 3921.
AV. J. C. 83.

Appian. p. 213-216.

le gouvernement de l'Asie, avec les deux légions qui avaient servi sous Fimbria, pour tenir la province dans l'obéissance. Ce Muréna est le père de celui pour qui Cicéron fit le beau plaidoyer qui porte son nom; son fils, pour-lors, faisait sous lui ses premières campagnes.

Depuis le départ de Sylla, Mithridate, étant retourné dans le Pont, tourna ses armes contre ceux de la Colchide et du Bosphore qui s'étaient révoltés contre lui. Les premiers demandèrent son fils Mithridate pour roi, et, l'ayant obtenu, rentrèrent aussitôt dans l'obéissance. Le roi, s'imaginant que cette démarche était un effet des intrigues de son fils, en prit de l'ombrage, et, l'ayant fait venir, il le chargea de chaînes d'or, et peu après le fit mourir : ce fils lui avait rendu de grands services dans la guerre contre Fimbria. On voit encore ici combien l'esprit de domination est ombrageux, et combien un prince qui s'y abandonne devient soupçonneux contre son propre sang, toujours prêt à se porter aux plus funestes extrémités, et à sacrifier aux plus légères défiances ce qu'il a de plus cher. Pour ce qui regarde les habitants du Bosphore, il prépara une grosse flotte et une nombreuse armée; ce qui fit croire que de si grands préparatifs avaient rapport aux Romains. En effet, il n'avait pas rendu toute la Cappadoce à Ariobarzane, s'en étant réservé une partie; et il commençait à se défier d'Archélaüs, comme l'ayant engagé dans une paix également honteuse pour lui et désavantageuse.

Quand Archélaüs s'en fut aperçu, sachant à quel maître il avait affaire, il se réfugia vers Muréna, et le sollicita vivement à porter ses armes contre Mithri-

date. Muréna, qui souhaitait avec passion d'obtenir l'honneur du triomphe, se laissa facilement persuader; il fit une irruption dans la Cappadoce, et se rendit maître de Comane, ville la plus puissante du royaume. Mithridate lui envoya des ambassadeurs pour se plaindre de ce qu'il violait le traité que les Romains avaient fait avec lui. Muréna répondit qu'il ne connaissait point de traité fait avec leur maître; véritablement il n'y avait eu rien d'écrit de la part de Sylla, et tout s'était fait de vive voix; ainsi il ne cessa point de ravager le pays et y prit ses quartiers d'hiver. Mithridate envoya ses ambassadeurs à Rome pour en porter ses plaintes à Sylla et au sénat.

An. M. 3922.
Av. J. C. 82.

Il vint de Rome un commissaire, mais sans décret du sénat, qui ordonna publiquement à Muréna de ne point inquiéter le roi de Pont; mais comme il l'entretint en secret, on crut que c'était pure collusion : effectivement, il ne cessa point de ravager ses terres. Mithridate alors se mit en campagne; et ayant passé le fleuve Halys, il livra une bataille à Muréna, le défit, et l'obligea de se retirer en Phrygie, après avoir fait une très-grande perte.

An. M. 3923.
Av. J. C. 81.

Sylla, qui avait été nommé dictateur, ne pouvant plus souffrir que, contre le traité qu'il avait accordé à Mithridate, on continuât encore de l'inquiéter, envoya Gabinius vers Muréna pour lui ordonner sérieusement de laisser ce prince en repos et de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. Mithridate, ayant mis entre les mains d'Ariobarzane un de ses fils âgé seulement de quatre ans comme ôtage, retint sous ce prétexte les villes où il avait des garnisons, promettant sans doute de les rendre dans le temps. Puis il donna un grand

repas, où il proposa des prix pour ceux qui surpasseraient les autres à boire, à manger, à chanter, à railler : digne objet d'émulation! Gabinius fut le seul qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette lice. Ainsi finit la seconde guerre contre Mithridate, qui n'avait pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe, qu'il n'avait pas trop mérité.

AN. M. 3926. Av. J. C. 78.

Mithridate restitua enfin à Ariobarzane toute la Cappadoce, forcé par Sylla, qui mourut cette année-là même; mais il se servit d'un détour pour la lui faire perdre. Tigrane avait fait bâtir en Arménie une grande ville toute nouvelle, qu'il nomma de son nom *Tigranocerte*. Mithridate persuada à son gendre de faire la conquête de la Cappadoce, et d'en transporter les habitants dans la nouvelle ville, et dans d'autres parties de ses états qui n'étaient pas bien peuplées. Il le fit, et en amena trois cent mille ames. Par-tout où il portait ses armes victorieuses, il pratiqua toujours depuis ce temps-là la même chose pour bien peupler ses états.

AN. M. 3928. Av. J. C. 76. Appian. p. 216 et 217. Plut. in Sertor, p. 580, 581.

La réputation extraordinaire de Sertorius, qui suscitait de terribles affaires aux Romains dans l'Espagne, fit naître à Mithridate la pensée de lui envoyer une ambassade pour l'engager à joindre ensemble leurs forces contre un ennemi commun. Les flatteurs, qui le comparaient à Pyrrhus, et Sertorius à Annibal, lui faisaient entendre que les Romains, attaqués en même temps des deux côtés, ne pourraient jamais résister à deux puissances si formidables, quand le plus habile et le plus expérimenté de tous les capitaines se serait joint au plus grand des rois. Il envoya donc en Espagne ses ambassadeurs, chargés de lettres et d'instruc-

tions pour traiter avec Sertorius, à qui ils offrirent de sa part une flotte et de l'argent pour continuer la guerre, à condition qu'il souffrirait que ce prince recouvrât les provinces de l'Asie, que la nécessité de ses affaires l'avait forcé d'abandonner par le traité qu'il avait fait avec Sylla.

Dès que ces ambassadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, et qu'ils eurent exposé leur commission, Sertorius assembla son conseil, qu'il appelait *le sénat*. Ils étaient tous d'avis qu'on acceptât avec joie les offres de ce prince, d'autant plus que, pour un secours aussi présent et aussi effectif que l'argent et la flotte qu'on lui offrait, il ne lui en coûterait qu'un vain consentement qu'on lui demandait pour une entreprise qu'il ne dépendait pas même de lui d'empêcher. Mais Sertorius, avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain, protesta qu'il n'entendrait jamais à aucun traité qui blessât la gloire ou les intérêts de sa patrie, et qu'il ne voudrait pas même d'une victoire sur ses propres ennemis qui ne fût pas acquise pas des voies légitimes; et ayant fait entrer les ambassadeurs de Mithridate, il leur déclara qu'il souffrirait que leur maître gardât la Bithynie et la Cappadoce, accoutumées à être gouvernées par des rois, et sur lesquelles les Romains ne pouvaient avoir aucune prétention légitime, mais qu'il ne consentirait jamais qu'il mît le pied dans l'Asie Mineure, qui appartenait à la république, et à laquelle il avait renoncé par un traité solennel.

Quand cette réponse fut rapportée à Mithridate, elle le jeta dans un grand étonnement, et l'on assure qu'il dit alors à ses amis : « Quels ordres ne nous don- « nera donc point Sertorius quand il sera assis dans le

« sénat au milieu de Rome, puisque aujourd'hui, con-
« finé sur le rivage de l'Océan atlantique, il prescrit
« des bornes à mes états, et nous déclare la guerre si
« nous entreprenons quelque chose sur l'Asie! » Cependant il y eut un traité fait et juré entre eux qui portait que Mithridate aurait la Bithynie et la Cappadoce; que pour cet effet Sertorius lui enverrait des troupes et un de ses capitaines pour les commander; et que de son côté Mithridate donnerait à Sertorius trois mille talents comptant [1], et quarante galères.

Le capitaine que Sertorius lui envoya en Asie fut un des sénateurs bannis de Rome, et qui s'étaient retirés avec lui, nommé Marcus Marius, à qui Mithridate rendait de grands honneurs; car, lorsque Marius, précédé de ses faisceaux de verges et de haches, entrait dans les villes, Mithridate le suivait très-content de n'avoir que le second rang après lui, et de ne faire auprès de ce proconsul que la figure d'un allié puissant, mais inférieur. Telle était alors la grandeur romaine, que le nom seul de cette puissante république obscurcissait l'éclat et le pouvoir des plus grands rois. Au reste, Mithridate trouvait son intérêt dans cette conduite. Marius, comme s'il eût été autorisé par le sénat et le peuple romain, déchargea la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avait accablées, marquant expressément que c'était une grace qu'elles recevaient de Sertorius, et qu'elles lui en avaient toute l'obligation. Une conduite si modérée et si habile lui fit ouvrir les portes des villes sans le secours des armes, et le nom seul de Sertorius faisait

[1] Neuf millions.

plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

Nicomède, roi de Bithynie, mourut cette année, et fit le peuple romain son héritier. Son pays devint par là, comme je l'ai déja dit, une province romaine. Mithridate forma bientôt la résolution de renouveler la guerre contre eux à cette occasion; et il employa la plus grande partie de cette année à faire les préparatifs nécessaires pour la pousser avec vigueur. Il crut qu'après la mort de Sylla, et pendant les troubles qui agitaient la république, la conjoncture était favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avait cédées.

An. M. 3929.
Av. J. C. 75.
Appian. Bell. Mithrid. p. 175.

Instruit par ses malheurs et par son expérience, il bannit de son armée toutes ces armes dorées et enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, et non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la romaine, et des boucliers solides et pesants; fit amas de chevaux plutôt bien faits et bien dressés que magnifiquement parés; assembla six vingt mille hommes de pied, armés et disciplinés comme l'infanterie romaine, et seize mille hommes de cavalerie bien équipés pour le service, sans compter cent chariots à quatre chevaux, armés de longues faux. Il arma aussi quantité de galères, où l'on ne voyait plus briller comme auparavant des pavillons dorés, mais qui étaient pleines de toutes sortes d'armes offensives et défensives, et prépara de grosses sommes d'argent pour la paie et l'entretien des troupes.

Plut. in Lucul. p. 496.

Mithridate avait commencé par s'emparer de la Paphlagonie et de la Bithynie. La province d'Asie, qui se trouvait épuisée par les exactions des partisans et des usuriers romains, pour se délivrer de leur oppres-

sion, se déclara pour lui une seconde fois. Telle fut la cause de la troisième guerre mithridatique, qui dura près de douze ans.

An. M. 3930. Av. J. C. 74.

On envoya contre lui les deux consuls Luculle et Cotta, et l'on donna à chacun une armée. Luculle eut dans son département l'Asie, la Cilicie et la Cappadoce; l'autre, la Bithynie et la Propontide.

Pendant que Luculle s'occupait à réprimer l'avidité et les violences des partisans et des usuriers, à rassurer les peuples dans le pays desquels il passait, et à leur donner une bonne espérance pour l'avenir, Cotta, qui était déja arrivé, crut que c'était pour lui un temps favorable, et qu'il devait profiter de l'absence de son collègue pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate. Plus on lui annonçait que Luculle approchait, qu'il était déja dans la Phrygie, qu'il arriverait incessamment, plus il se hâtait de donner la bataille, se croyant déja sûr du triomphe, et voulant empêcher son collègue d'y avoir part; mais il fut battu par terre et par mer. Dans le combat naval il perdit soixante de ses vaisseaux avec tout leur équipage; et dans le combat de terre on lui tua quatre mille hommes de ses meilleures troupes, et il fut obligé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine, sans espérance d'aucun autre secours que celui que lui voudrait donner son collègue. Tous les officiers de son armée, irrités contre la conduite téméraire et présomptueuse de Cotta, tâchaient de persuader à Luculle d'entrer dans le Pont, que Mithridate avait laissé dépourvu, et où même on l'assurait qu'il trouverait tous les peuples disposés à la rébellion. Il répondit généreusement qu'il estimait plus et aimait

mieux sauver un citoyen romain que de s'emparer de tous les états des ennemis; et, sans aucun ressentiment contre son collègue, il alla le secourir avec tout le succès qu'il pouvait espérer. C'est le premier endroit par où il commença à se signaler, qui doit lui faire plus d'honneur que toutes ses victoires les plus éclatantes.

An. M. 3931. Av. J. C. 73. Plut. in Lucul. p. 497-499. Appian. p. 219-222.

Mithridate, animé par le double avantage qu'il avait remporté, entreprit le siége de Cyzique, ville de la Propontide, qui soutenait vigoureusement le parti des Romains dans cette guerre. En s'en rendant maître, il s'ouvrait un passage de la Bithynie dans l'Asie Mineure, qui lui aurait été très-avantageux pour y porter la guerre avec toute la sûreté et la facilité possible; c'était pour cela qu'il la voulait prendre. Pour y réussir, il l'investit par terre avec trois cent mille hommes divisés en dix camps, et par mer avec quatre cents vaisseaux. Lucullle l'y suivit bientôt, et commença par s'emparer d'un poste sur une hauteur, qui était pour lui de la dernière importance, parce qu'il lui facilitait les convois, et lui donnait moyen de couper les vivres aux ennemis. Il n'avait que trente mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux. La supériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effrayer, le rassura, persuadé qu'il était que les provisions manqueraient bientôt à cette multitude innombrable. Aussi, en exhortant ses troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livrerait une victoire qui ne leur coûterait pas une goutte de sang. C'est en quoi il mettait sa gloire; car la vie des soldats lui était précieuse.

Le siége fut long et poussé avec la dernière vigueur.

Mithridate battait la place de tous côtés avec des machines sans nombre : la résistance ne fut pas moins vigoureuse. Les assiégés firent des prodiges de valeur, et mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus industrieuse peut inventer pour repousser l'attaque des ennemis, soit en brûlant leurs machines, soit en les rendant inutiles par mille obstacles différents qu'ils y opposaient. Ce qui leur inspirait ce courage, était la confiance extrême qu'ils avaient en Luculle, qui leur avait fait dire qu'ils pouvaient se tenir assurés, s'ils continuaient de se défendre avec la même valeur, que leur place ne serait point prise.

En effet, Luculle s'était si bien posté, que, sans en venir à une action générale, ce qu'il évita toujours avec grand soin, il fit souffrir infiniment l'armée de Mithridate, en enlevant ses convois, en faisant charger à propos les partis qu'il envoyait au fourrage, en battant des détachements qu'il faisait de temps en temps. En un mot, il sut si bien prendre avantage de toutes les occasions qui s'offraient ; il affaiblit si fort l'armée des assiégeants, et usa de tant d'habileté pour lui couper les vivres, ayant fermé toutes les avenues par où elle en pouvait tirer, qu'il la réduisit à une extrême famine. Les soldats ne trouvaient plus à manger que des herbes, et quelques-uns même allèrent jusqu'à se nourrir de chair humaine. Mithridate [1], qui passait pour le capitaine le plus rusé de son temps, au déses-

An. M. 3932.
Av. J. C. 72.

[1] « Quum totius impetus belli ad Cyzicenorum mœnia constitisset, eamque urbem sibi Mithridates Asiæ januam fore putavisset, quâ effractâ et revulsâ, tota pateret provincia : perfecta ab Lucullo hæc sunt omnia, ut urbs fidelissimorum sociorum defenderetur, ut omnes copiæ regis diuturnitate obsidionis consumerentur. » (Cic. *in Orat. pro Mur.* n. 33.)

poir qu'un général qui ne pouvait pas avoir encore beaucoup d'expérience, lui eût si souvent donné le change par de fausses marches et de feints mouvements, et l'eût vaincu sans tirer l'épée, fut enfin obligé de lever honteusement le siége, après y avoir passé près de deux ans. Il s'enfuit par mer, et ses lieutenants conduisirent son armée par terre vers Nicomédie. Luculle les poursuivit; et les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille sur la place, et fit une infinité de prisonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cent mille hommes, tant soldats que valets, ou autres gens suivant l'armée.

Après ce nouveau succès, Luculle reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville; et, après avoir joui pendant quelques jours du plaisir de l'avoir sauvée, et des honneurs que cette gloire lui attirait, il alla courir les côtes de l'Hellespont pour ramasser des vaisseaux et composer une flotte.

Plut. in Lucul. p. 498-504. Appian. p. 223-228.

Mithridate, après avoir levé le siége de Cyzique, se rendit à Nicomédie, d'où il passa par mer dans le Pont. Il laissa une partie de sa flotte et dix mille hommes de ses meilleures troupes dans l'Hellespont, avec trois de ses meilleurs généraux. Luculle, avec la flotte romaine, les battit deux fois [1]: la première à Ténédos, l'autre à Lemnos, dans un temps où la flotte ennemie ne songeait à rien moins qu'à faire voile vers

[1] « Ab eodem imperatore classem magnam et ornatam, quæ ducibus sertorianis ad Italiam studio inflammato raperetur, superatam esse atque depressam. » (Cic. *pro leg. Manil.* n. 21.)

« Quid? Illam pugnam navalem ad Tenedum, quum contento cursu, acerrimis ducibus, hostium classis Italiam spe atque animis inflata peteret, mediocri certamine et parvâ dimicatione commissam arbitraris? (Id. *pro Mur.* n. 33.)

l'Italie et à porter l'alarme et les ravages jusque sur les côtes de Rome. Il leur tua presque tout leur monde dans ces deux combats, et dans le dernier il prit les trois généraux, dont l'un était M. Marius, ce sénateur romain que Sertorius avait envoyé d'Espagne au secours de Mithridate. Luculle le fit mourir, parce qu'il ne convenait pas de mener en triomphe un sénateur romain. L'un des deux autres s'empoisonna, et le troisième fut réservé pour le triomphe. Après avoir dégagé les côtes par ces deux victoires, Luculle tourna ses armes vers le continent; réduisit premièrement la Bithynie, puis la Paphlagonie; marcha ensuite jusque dans le Pont, et porta la guerre dans le sein même des états de Mithridate.

Il souffrit d'abord, dans cette expédition, une grande disette de vivres, jusque-là qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie, qui portaient chacun sur leurs épaules un minot de blé. Mais, en avançant dans le pays, et soumettant les villes et les provinces, il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses, qu'un bœuf n'était vendu qu'une dragme [1], et un esclave que quatre dragmes [2].

Mithridate avait souffert presque autant par la tempête dans son passage sur le Pont-Euxin que dans la rude campagne où il avait été si maltraité. Il y avait perdu presque tout le reste de sa flotte et des troupes qu'il ramenait pour défendre ses anciens états. Quand Luculle arriva, il travaillait vivement à de nouvelles levées pour se défendre contre cette attaque qu'il avait bien prévue.

[1] Dix sols. = 92 centimes. — L. [2] 3 fr. 66 c. — L.

Luculle, en arrivant dans le Pont, alla, sans perdre de temps, former le siége d'Amisus et d'Eupatoria, deux des principales villes du pays, fort proches l'une de l'autre. La dernière, tout nouvellement bâtie, était nommée *Eupatoria* à cause du surnom *Eupator* que portait Mithridate; il y faisait même sa résidence ordinaire, et en voulait faire la capitale de ses états. Non content de ces deux siéges, formés tout-à-la-fois, Luculle fit encore un détachement de l'armée pour aller former celui de Thémiscyre sur le Thermodon, qui n'était pas moins considérable que les deux autres.

Les officiers de l'armée de Luculle se plaignaient de ce que ce général s'amusait trop long-temps à des siéges qui n'en valaient pas la peine, et qu'il donnait cependant à Mithridate le loisir de grossir son armée et de se fortifier. « C'est cela même que je demande, leur « disait-il pour sa justification; et je le fais à dessein, « afin que notre ennemi se ranime encore, et qu'il as- « semble une armée si nombreuse, qu'elle lui donne la « confiance de nous attendre en bataille et de ne plus « fuir devant nous. Ne voyez-vous pas qu'il a derrière « lui des solitudes immenses et des déserts infinis, où « il nous sera impossible de le suivre et de l'atteindre? « De ces déserts il n'y a que peu de journées de che- « min jusqu'en Arménie. Là tient sa cour Tigrane, « roi des rois, qui a une si grande puissance, qu'il « dompte les Parthes, qu'il transporte des villes grec- « ques jusque dans le milieu de la Médie, qu'il s'est « rendu maître de la Syrie et de la Palestine, et qu'il a « exterminé les rois descendants de Séleucus[1], et em- « mené leurs femmes et leurs filles captives. Ce prince « si puissant est l'allié et le gendre de Mithridate.

« Pensez-vous que, quand il l'aura dans son palais « comme suppliant, il l'abandonnera et qu'il ne nous « fera pas la guerre? Ainsi, en nous hâtant de chasser « Mithridate, nous courons risque de nous attirer « sur les bras Tigrane, qui cherche depuis long-« temps des prétextes pour se déclarer contre nous, « et qui n'en saurait jamais trouver de plus spécieux, « de plus légitime et de plus honnête que celui de « secourir son beau-père, et un roi réduit à la der-« nière extrémité. Qu'est-il donc besoin que nous ser-« vions Mithridate contre nous-mêmes, que nous lui « montrions à qui il doit avoir recours pour se mettre « en état de nous combattre; et que malgré lui, et lors « peut-être qu'il regarde cette démarche comme in-« digne de son courage et de sa grandeur, nous le « poussions entre les bras de Tigrane? Ne vaut-il pas « infiniment mieux, en lui donnant le temps de se « fortifier et de s'encourager avec ses propres forces, « n'avoir à combattre que les troupes de la Colchide, « les Tibaréniens, les Cappadociens, que nous avons « si souvent vaincus, que de nous exposer à avoir en-« core sur les bras les Arméniens et les Mèdes? »

An. M. 3933.
Av. J. C. 71.

Pendant que les Romains attaquaient les trois places dont j'ai parlé, Mithridate, qui avait déja formé une nouvelle armée, se mit en campagne de fort bonne heure au printemps. Luculle laissa le commandement d'Amisus et d'Eupatoria à Muréna : c'était le fils de celui dont nous avons déja parlé, à qui Cicéron rend un témoignage bien favorable. « Il passa [1], dit-il, dans « l'Asie, province remplie de richesses et de délices,

[1] « Asiam istam refertam, et eamdem delicatam, sic obiit, ut in ea neque avaritiæ, neque luxuriæ vestigium reliquerit. Maximo in bello

« sans aucune trace ni d'avarice ni de débauche. Il se « conduisit de telle sorte dans cette importante guerre, « qu'il fit beaucoup de grandes actions sans le général, « et que le général n'en fit aucune sans lui. » Luculle marcha donc contre Mithridate qui était campé dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut l'avantage en deux actions; mais, à la troisième, il fut défait entièrement, et obligé de prendre la fuite, sans avoir ni un seul valet, ni un seul écuyer qui fût resté auprès de lui, ni un seul cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses eunuques, l'ayant aperçu à pied au milieu de la troupe des fuyards, descendit de son cheval et le lui donna. Les Romains étaient si près de lui, qu'ils le tenaient presque déja; et, s'ils le manquèrent, ils ne durent s'en prendre qu'à eux-mêmes. La seule avarice des soldats fit perdre aux Romains cette proie, qu'ils poursuivaient depuis si long-temps avec tant de travaux, tant de dangers et de si grands combats, et priva Luculle du seul prix de toutes ses victoires. Mithridate [1], dit Cicéron, imita habilement la manière dont autrefois, dans le même Pont, Médée s'était dérobée à la poursuite de son père. On dit que cette princesse, ayant coupé en pièces le corps de son frère Absyrte, répandit ses membres dans

sic est versatus, ut hic multas res et magnas sine imperatore gesserit, nullam sine hoc imperator. » (Cic. *pro Mur.* n. 20.)

[1] « Ex suo regno sic Mithridates profugit, ut ex eodem Ponto Medea illa quondam profugisse dicitur: quam prædicant, in fuga, fratris sui membra in iis locis, quà se parens persequeretur, dissipavisse, ut eorum collectio dispersa, mœrorque patrius, celeritatem persequendi retardaret. Sic Mithridates fugiens maximam vim auri atque argenti, pulcherrimarumque rerum omnium, quas et a majoribus acceperat, et ipse bello superiore ex tota Asia direptas in suum regnum congesserat in Ponto, omnem reliquit. Hæc dùm nostri colligunt omnia diligentiùs, rex ipse e manibus effugit. Ita illum in persequendi studio mœror, hos lætitia retardavit. » (Cic. *de leg. Manil.* n. 22.)

les endroits par où son père la poursuivait, afin que le soin de recueillir ces membres dispersés, et la douleur que lui causerait un si triste spectacle, arrêtassent la rapidité de sa course. Mithridate de même, en fuyant, laissa sur les chemins une grande quantité d'or, d'argent, et de choses précieuses qu'il avait reçues de ses ancêtres, ou qu'il avait lui-même amassées dans les guerres précédentes; et pendant que les soldats s'amusaient à recueillir ces trésors, le roi leur échappa des mains. Ainsi, le père de Médée fut retardé dans sa poursuite par la tristesse, et les Romains par la joie.

Après cette déroute des ennemis, Luculle prit la ville de Cabires, et plusieurs autres places et châteaux où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs et de princes, proches parents du roi, qui y étaient détenus. Comme ces malheureux se tenaient pour morts depuis long-temps, cette liberté qu'ils recevaient de la grace de Luculle leur paraissait moins une délivrance qu'une résurrection et une seconde vie. On prit aussi dans un de ses châteaux une sœur du roi, nommée *Nyssa;* et ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise : car les autres sœurs de ce prince et ses femmes, qu'on avait envoyées plus loin du danger, et qui se croyaient en sûreté et en repos, moururent toutes misérablement, Mithridate leur ayant envoyé dans sa fuite par l'eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Il y avait entre autres Roxane et Statira, sœurs du roi, encore filles, et âgées d'environ quarante ans, et deux de ses femmes, Bérénice et Monime, toutes deux d'Ionie. On ne parlait que de cette dernière dans toute la Grèce, et l'on admirait encore plus sa sagesse que

sa beauté. Le roi, en étant devenu éperdument amoureux, n'avait rien oublié pour la porter à répondre à sa passion : il lui envoya une seule fois quinze mille pièces d'or. Elle résista toujours, et refusa ses présents, jusqu'à ce qu'il lui eut donné la qualité d'épouse et de reine, et qu'il lui eut envoyé le bandeau royal, cérémonie essentielle dans le mariage des rois de ces contrées ; encore ne se rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, et pour satisfaire aux volontés de sa famille, qui fut éblouie de l'éclat de la couronne et de la puissance de Mithridate, qui était alors victorieux et comblé de gloire. Depuis ce mariage jusqu'au moment dont nous parlons, cette infortunée princesse avait passé ses jours dans une tristesse et dans une affliction continuelle, pleurant sur cette malheureuse beauté, qui, au lieu d'un mari, lui avait donné un maître, et, au lieu de lui procurer une demeure honorable et une société conjugale, l'avait confinée dans une étroite prison, sous une garde de barbares, où, éloignée du délicieux pays de la Grèce, elle n'avait joui qu'en songe des biens dont on l'avait flattée, et avait effectivement perdu les biens réels et véritables dont elle jouissait dans sa chère patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, et qu'il eut signifié à ces princesses l'ordre de Mithridate, qui, pour toute grace, leur laissait la liberté de choisir le genre de mort qui leur paraîtrait le plus doux et le plus prompt, Monime, détachant le diadême d'autour de sa tête, l'attacha à son cou, et s'y pendit. Mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort, et s'étant rompu : *Bandeau fatal*, s'écria-t-elle, *ne saurais-tu me rendre au*

moins ce triste service? et le jetant loin d'elle avec indignation, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poison; et comme elle l'allait boire, sa mère, qui était présente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux. La moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mère, abattue et affaiblie par les années; mais elle ne le fut pas assez pour surmonter les forces et la jeunesse de Bérénice. Cette princesse lutta long-temps contre la mort avec des efforts très-violents. Enfin, Bacchidas se lassant d'attendre l'effet du poison, elle fut étranglée.

On dit que des deux sœurs Roxane et Statira, Roxane avala du poison en vomissant mille imprécations et mille injures contre Mithridate, et que Statira, au contraire, sut bon gré à son frère et le remercia, de ce qu'étant en un si grand danger pour sa personne, il ne les avait pas oubliées, et avait songé à leur fournir les moyens de mourir libres et de se soustraire aux outrages que leurs ennemis auraient pu leur faire souffrir.

Ces morts affligèrent extrêmement Luculle, qui était d'un caractère doux et humain. Il passa outre, et continua de poursuivre Mithridate: mais, ayant appris qu'il avait quatre journées sur lui, et qu'il avait pris le chemin de l'Arménie pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas, et, après avoir subjugué quelques peuples et pris quelques places du voisinage, il envoya Appius Clodius à Tigrane lui redemander Mithridate; et cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus, dont le siége durait encore.

Callimaque, qui y commandait et qui était le plus habile ingénieur de son temps, en avait seul prolongé la durée. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait pas tenir davantage, il mit le feu à la ville, et se sauva dans un vaisseau qui l'attendait. Lucullle fit ce qu'il put pour éteindre l'incendie, mais inutilement; et pour surcroît de douleur, il se vit contraint de livrer la ville au pillage des soldats, non moins à craindre pour elle que les flammes mêmes. Ses troupes étaient insatiables de butin, et il n'en était pas le maître. Une pluie qui survint sauva beaucoup d'édifices; et Luculle, avant son départ, fit rebâtir ceux qui avaient été brûlés. Cette ville était une ancienne colonie des Athéniens. Ceux d'Athènes qui, pendant qu'Aristion en était maître, voulaient fuir sa tyrannie, s'y étaient retirés, et y jouissaient des mêmes droits et priviléges que les habitants naturels.

An. M. 3934.
Av. J. C. 70.

En partant d'Amisus, Luculle tourna sa marche vers les villes d'Asie que l'avarice et la cruauté des usuriers et des traitants tenaient dans une affreuse oppression; jusque-là que ces pauvres peuples étaient obligés de vendre leurs enfants de l'un et de l'autre sexe, et même de mettre à l'encan les tableaux et les statues sacrées des dieux : et quand cela ne suffisait pas pour payer les tailles, les impôts et les intérêts du passé, ils étaient impitoyablement livrés à leurs créanciers, et souvent même exposés à des tortures si barbares, que la servitude, en comparaison de ces maux, leur paraissait une espèce de soulagement et de paix.

Ces dettes immenses de la province venaient des vingt mille talents [1] d'amende auxquels elle avait été

[1] Soixante millions. = 110 millions — L.

condamnée par Sylla. Elle les avait bien déja payés deux fois; mais ces usuriers insatiables, en entassant usures sur usures, les avaient portées à plus de six vingt mille talents [1] : de sorte qu'elle devait encore le double de ce qu'elle avait payé.

Tacite a raison de dire que l'usure était un des plus anciens maux de la république romaine [2], et la cause la plus ordinaire des séditions : mais, dans le temps dont nous parlons, elle était portée à un excès qu'on a peine à comprendre.

L'intérêt de l'argent, chez les Romains, se payait tous les mois, et était d'un pour cent : c'est pourquoi on l'appelait *usura centesima*, centième, ou *unciarium fenus*, douzième, parce qu'en comptant les douze mois, on payait douze pour cent : *uncia* est la douzième partie d'un tout.

Tacit. Ann. lib. 2, c. 16. Liv. lib. 7, n. 16.

La loi des douze tables défendait de porter l'usure plus haut qu'à douze pour cent [3]. Cette loi fut renouvelée par deux tribuns du peuple, l'an de Rome 396.

Id. n. 27.

Dix ans après, l'usure fut réduite à la moitié, l'an de Rome 406 : *semunciarium fenus*.

Id. n. 42.

Enfin, l'année de Rome 411, on porta une défense d'exiger aucun intérêt : *ne fenerari liceret*.

Tous ces décrets furent inutiles. L'avarice [4], plus forte que les lois, l'a toujours emporté : et quelques réglements qu'on ait faits pour la réprimer, soit du temps de la république, soit sous les empereurs, elle

[1] Trois cent soixante millions. = 660 millions. — L.

[2] « Sanè vetus urbi fœnebre malum, et seditionum discordiarumque creberrima causa. » (TACIT. *Annal.* lib. 6, cap. 16.)

[3] « Ne quis unciario fenore amplius exerceto. »

[4] « Multis plebiscitis obviam itum fraudibus : quæ toties repressæ, miras per artes rursùm oriebantur. » (TACIT. *ibid.*)

a toujours trouvé le moyen de les éluder. Elle n'a pas respecté davantage les lois de l'Église, qui, sur cette matière, n'est jamais entrée en composition, et condamne sévèrement toute usure, même les plus mitigées, parce que, Dieu ayant tout défendu, elle ne croit pas avoir droit de rien permettre. Il est remarquable que l'usure a toujours causé la ruine des états où elle a été tolérée; et c'est ce désordre qui contribua beaucoup à renverser la constitution de la république romaine, et qui causa des maux si affreux dans toutes les provinces de l'empire.

Luculle alors s'appliqua à procurer du soulagement à la province d'Asie, ce qui ne se pouvait faire qu'en réprimant l'injustice et la dureté des usuriers et des traitants. Ceux-ci, se voyant privés par Luculle du gain immense qu'ils faisaient, comme s'ils eussent été excessivement lésés, jetèrent les hauts cris, et excitèrent contre lui, à force d'argent, plusieurs orateurs, se confiant particulièrement sur ce qu'ils avaient pour débiteurs la plupart de ceux qui gouvernaient la république, ce qui leur donnait un crédit infini : mais Luculle méprisa leurs clameurs avec une fermeté d'autant plus admirable qu'elle est plus rare.

§ III. *Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane, et marche contre lui. Vanité et suffisance ridicule de ce prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte, capitale de l'Arménie. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate et Tigrane joints ensemble. Mutinerie et révolte dans l'armée de Luculle.*

An. M. 3934.
Av. J. C. 70.
Plut. in Lucul. p. 504-512.
Memn. cap. 48-57.
Appian. in Mithrid. p. 228-232.

Tigrane, vers lequel Luculle avait envoyé un ambassadeur, assez faible dans les commencements de son règne, était devenu si puissant par une suite de prospérités dont il y avait peu d'exemples, qu'il était communément surnommé *roi des rois*. Après avoir vaincu et presque ruiné la famille des rois successeurs du grand Séleucus; après avoir dompté très-souvent l'orgueil des Parthes; après avoir transporté des villes grecques tout entières dans la Médie, avoir conquis toute la Syrie, la Palestine, et avoir donné la loi aux Arabes qu'on appelle *Scénites*, il régnait avec une autorité respectée de tous les princes d'Asie. Les peuples l'honoraient, à la manière des Orientaux, jusqu'à l'adoration. Son orgueil était nourri et entretenu par les richesses immenses qu'il possédait, par les excessives et continuelles louanges des flatteurs, et par une prospérité qui n'avait jamais été interrompue.

Appius Clodius fut introduit à l'audience de ce prince, lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvait briller, pour donner une plus grande idée de la majesté royale à cet ambassadeur, qui, de son côté, joignant la hauteur de son naturel à celle qui faisait le

principal caractère de sa république, soutint parfaitement la dignité d'un ambassadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de paroles les sujets de plaintes que les Romains avaient contre Mithridate, et la mauvaise foi de ce prince, qui avait rompu la paix sans même chercher des raisons ou des prétextes, il dit à Tigrane qu'il venait pour demander qu'il lui fût livré, comme étant dû, par toutes sortes de titres, au triomphe de Luculle: qu'il ne croyait pas qu'ami des Romains comme il l'avait été jusqu'alors, il fît difficulté de leur livrer Mithridate; qu'en cas de refus, il était chargé de lui déclarer la guerre.

Ce prince, qui n'avait jamais été contredit, et qui ne connaissait point d'autres lois ni d'autre règle que sa volonté et son bon plaisir, fut extrêmement choqué de cette liberté romaine : mais il le fut bien plus encore de la lettre de Luculle qu'on lui remit. Le simple titre de *roi* qu'elle lui donnait ne le contentait pas. Il avait pris celui de *roi des rois*, dont il était entêté, et avait poussé l'orgueil à cet égard jusqu'à se faire servir par des têtes couronnées. Il ne paraissait jamais en public sans avoir quatre rois; deux à pied, de chaque côté de son cheval, quand il sortait: à table, dans sa chambre, enfin par-tout, il en avait toujours quelques-uns à le servir aux offices les plus bas: mais sur-tout quand il donnait audience à des ambassadeurs; car alors, pour donner aux étrangers une idée de sa gloire et de sa puissance, il les faisait tous ranger en haie aux deux côtés de son trône, où ils paraissaient avec des habits et dans la posture des esclaves du commun. Un orgueil si plein de fatuité choque tout le monde. Un

orgueil plus raffiné blesse moins, quoiqu'il soit à peu près le même dans le fond.

Il n'est pas étonnant qu'un prince de ce caractère souffrît impatiemment la manière dont lui parlait Clodius. C'était là la première parole franche et libre qu'il eût entendue depuis vingt-cinq ans qu'il gouvernait ses sujets, ou plutôt qu'il les tyrannisait avec la dernière insolence. Il répondit que Mithridate était le père de Cléopatre, sa femme; que son union avec lui était trop étroite pour pouvoir le livrer au triomphe de Luculle; et que, si les Romains étaient assez injustes pour lui faire la guerre, il saurait bien se défendre et les en faire repentir. Pour marquer son ressentiment, dans la réponse qu'il lui fit, il mit simplement *à Luculle*, sans y ajouter le titre ordinaire d'*imperator*, ou autres semblables, qu'on donnait aux généraux romains.

Luculle, apprenant de Clodius, qui vint lui rendre compte de sa commission, que la guerre était déclarée à Tigrane, retourna en diligence dans le Pont pour la commencer. L'entreprise paraissait téméraire, et la puissance terrible de ce roi étonnait tous ceux qui comptaient moins sur la valeur des troupes et sur la conduite du général que sur la multitude des soldats. Après s'être rendu maître de Sinope, il donna à cette ville, aussi-bien qu'à celle d'Amisus, la liberté, et en fit deux villes libres et indépendantes. Cotta ne traita pas de même Héraclée, qui, après un long siége, fut prise par trahison. Il s'enrichit des dépouilles qu'il y trouva, traita les habitants avec la dernière cruauté, et fit presque entièrement brûler leur ville. De retour

Memnon, cap. 51-61.

à Rome, il fut d'abord bien reçu par le sénat, et hc
noré du surnom de *Ponticus*, à cause de la prise c
cette ville. Mais peu après les Héracléens, ayant port
leurs plaintes au sénat, et exposé d'une manière ca
pable de toucher les cœurs les plus durs les maux qu
l'avarice et la cruauté de Cotta leur avaient fait sou
frir, le sénat se contenta de lui ôter le *laticlave*, qu
était l'habillement des sénateurs : punition nullemen
proportionnée aux excès criants dont on l'avait con
vaincu.

Luculle laissa Sornatius, un de ses généraux, da
le Pont avec six mille hommes, et emmena le rest
qui ne faisait que douze mille hommes d'infanterie
trois mille de cavalerie, par la Cappadoce vers l'E
phrate. Il passa ce fleuve au cœur de l'hiver, et ensui
le Tigre, et vint devant Tigranocerte, qui était un p
par-delà, attaquer Tigrane dans sa capitale, où il v
nait d'arriver de Syrie. Personne n'osait plus parler
ce prince de Luculle et de sa marche, depuis le tr
tement cruel qu'il avait fait à celui qui lui en av
apporté la nouvelle dès le commencement, et qu'il
mourir pour récompense de ce service important. Il n
coutait que les discours des flatteurs, qui lui disaie
qu'il faudrait que Luculle fût un grand capitaine s
osait seulement l'attendre à Éphèse, et qu'il ne prît p
la fuite, et n'abandonnât pas très-promptement l'A
quand il verrait tous ces milliers d'hommes qui co
posaient son armée. Tant il est vrai, dit Plutarq
que, comme tous les tempéraments ne sont pas prop
à porter beaucoup de vin, tous les esprits ne sont p
non plus capables de supporter une grande fortu
sans perdre la raison et sans tomber dans l'ivresse!

Tigrane, dans les commencements, n'avait pas seulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût son beau-père; mais, le traitant avec le dernier mépris et la dernière arrogance, il le tenait éloigné, et le faisait garder, comme un prisonnier d'état, dans des lieux marécageux et malsains. Mais, après l'ambassade de Clodius, il l'avait fait venir à la cour avec toute sorte d'honneurs et de marques de bienveillance. Là, dans une conversation secrète qu'ils eurent dans le palais, seuls et sans témoins, ils guérirent leurs soupçons mutuels, au grand malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejetèrent la faute.

An. M. 3935.
Av. J. C. 69.

Du nombre de ces malheureux fut Métrodore, de la ville de Scepsis, homme d'un rare mérite, et qui avait tant de crédit auprès de Mithridate, qu'on l'appelait *le père du roi*. Ce prince l'avait envoyé en ambassade vers Tigrane pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand il eut expliqué le sujet de son voyage, Tigrane lui demanda : *Et vous, Métrodore, que me conseillez-vous sur les demandes de votre maître?* Alors Métrodore, par un excès de sincérité mal placée, lui répondit : *Comme ambassadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate, et, comme votre conseil, à n'en rien faire*. C'était une prévarication criminelle, et une sorte de trahison. Elle lui coûta la vie, quand Mithridate l'eut apprise de Tigrane.

Luculle avançait toujours vers ce prince, et touchait déja, pour ainsi dire, aux portes de son palais, sans qu'il en sût ou qu'il en crût rien, tant sa présomption l'avait aveuglé! Mithrobarzane, un de ses favoris, hasarda de lui en porter la nouvelle. La récompense qu'il en eut, fut d'être chargé de la commission

d'aller aussitôt avec quelques troupes lui amener Luculle prisonnier, comme s'il ne se fût agi que d'aller arrêter un des sujets du roi. Le favori et la plus grande partie des troupes qu'on lui avait données perdirent la vie en voulant exécuter cette dangereuse commission.

Ce mauvais succès ouvrit les yeux à Tigrane, et le fit revenir de son ivresse. Mithridate avait été renvoyé dans le Pont avec dix mille hommes de cavalerie pour y lever des troupes, et revenir joindre Tigrane en cas que Luculle entrât dans l'Arménie. Pour lui, il avait pris le parti de demeurer à Tigranocerte, et d'y donner tous les ordres nécessaires pour faire des levées dans tous ses états. Après cet échec, il commença à craindre Luculle, sortit de Tigranocerte, se retira au mont Taurus, et ordonna à toutes ses troupes de s'y rendre auprès de lui.

Luculle marcha droit à Tigranocerte, prit ses quartiers autour de la place, et en forma le siége. La place était pleine de toutes sortes de richesses, tous les habitants, tant le peuple que les grands, s'étant piqués à l'envi, pour faire leur cour au roi, de contribuer à l'embellissement et à la magnificence de la ville. C'est pourquoi Luculle la pressait vivement, dans la pensée que Tigrane ne souffrirait jamais qu'elle fût prise, et qu'il viendrait, transporté de fureur, lui présenter la bataille pour lui faire lever le siége. Et il ne se trompa point dans sa conjecture. Mithridate envoyait tous les jours des courriers à Tigrane, et lui écrivait des lettres très-fortes pour l'exhorter à ne pas hasarder le combat, et à se servir seulement de sa ca-

valerie pour couper les vivres à Luculle. Taxile lui-même arriva de sa part, et, se tenant avec lui dans son camp, il le priait tous les jours très-instamment de ne point attaquer les armées romaines, comme très-aguerries et presque invincibles.

D'abord il écouta doucement et patiemment tous ces avis. Mais quand toutes ses troupes, composées d'un grand nombre de peuples différents, furent rassemblées, alors non-seulement les festins du roi, mais ses conseils même, ne retentirent que de vaines bravades pleines d'insolence et de fierté, et de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui voulaient le combat; et Mithridate lui-même fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie, pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Dans cette pensée, Tigrane ne voulut pas différer plus long-temps, de peur que Mithridate n'arrivât et ne partageât avec lui l'honneur de la victoire. Il marcha donc avec toutes ses forces, disant à ses amis qu'il n'y avait qu'une seule chose qui le fâchait, c'est qu'il n'allait avoir affaire que contre Luculle seul, et non contre tous les généraux romains ensemble. Il mesurait l'espérance du succès sur le nombre de ses troupes. Il avait vingt mille archers ou frondeurs; cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avait dix-sept mille bardés de fer; cent cinquante mille hommes d'infanterie, partagés en compagnies et en bataillons; et des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nettoyer et détourner des rivières, et autres pareils ouvriers nécessaires dans les armées, au nombre

de trente-cinq mille, qui, rangés en bataille derrière les combattants, faisaient paraître l'armée encore plus nombreuse, et augmentaient sa force et sa confiance.

Quand il eut passé le mont Taurus, et que toutes ses troupes parurent ensemble dans la plaine, la seule vue de son armée était capable d'inspirer de la terreur. Luculle, toujours intrépide, partagea son armée. Il laissa devant la place Muréna avec six mille hommes de pied; et avec tout le reste de son infanterie, consistant en vingt-quatre cohortes, qui toutes ensemble ne faisaient pas plus de dix ou douze mille hommes, et avec toute sa cavalerie, et environ mille archers ou frondeurs, il marcha contre Tigrane, et se campa dans la plaine, une grosse rivière devant lui.

Cette poignée d'hommes excita la risée de Tigrane, et fournit à ses flatteurs matière de plaisanterie. Les uns s'en moquaient ouvertement; les autres, pour se divertir, tiraient au sort ses dépouilles; et de tous les généraux de Tigrane, et de tous les rois qui le suivaient, il n'y en avait pas un qui n'allât le prier de le charger lui seul de cette affaire, et de n'être pour lui que simple spectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant paraître agréable et fin railleur, dit en cette occasion ce bon mot, qui a été fort relevé : *S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont beaucoup; mais s'ils viennent comme ennemis, ils sont bien peu.* C'est ainsi que cette première journée se passa en plaisanteries et en railleries.

Le lendemain à la pointe du jour, Luculle fit sortir son armée de ses retranchements. Celle des barbares était de l'autre côté de la rivière à l'orient; et la rivière coulait de manière que tout d'un coup elle tournait à

gauche vers le couchant, où il y avait un gué commode. Luculle, pour mener son armée à ce gué, prit aussi à gauche vers le bas de la rivière, hâtant sa marche. Tigrane, qui le vit, crut qu'il fuyait; et, appelant Taxile, il lui dit avec un ris moqueur : *Voyez-vous ces légions romaines si invincibles? les voyez-vous fuir?* Taxile lui répondit: *Seigneur, je souhaite de tout mon cœur que votre bonne fortune fasse aujourd'hui en votre faveur un miracle; mais l'armure et la démarche de ces légions ne marquent pas des gens qui songent à fuir.*

Taxile parlait encore lorsqu'on vit l'aigle de la première légion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Luculle, et toutes les cohortes la suivre pour passer le fleuve. Alors Tigrane, revenant à peine comme d'une longue ivresse, s'écria par deux ou trois fois : *Quoi! ces gens-là viennent à nous!* de manière que ces nombreuses troupes ne prirent poste et ne se mirent en bataille qu'avec beaucoup de désordre et de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille : il donna l'aile gauche au roi des Adiabéniens, et la droite au roi des Mèdes. La plus grande partie de la cavalerie, bardée de fer, couvrait le front de cette aile droite.

Comme Luculle se mettait en état de passer le fleuve, quelques-uns de ses officiers généraux l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appelaient *noirs*; car c'était ce jour-là même que l'armée de Cépion [1] avait été défaite dans la

[1] Il y a une faute dans le texte grec, qui met *l'armée de Scipion*. M. de Thou l'avait fort bien corrigée à la marge de son Plutarque, et il avait lu *l'armée de Cépion*. = La même faute existe dans la vie de Camille et de Sertorius. Il serait possible que ce fût une inadvertance de Plutarque lui-même. — L.

bataille contre les Cimbres. Luculle leur fit alors cette réponse, qui est devenue si célèbre : *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains*. C'était le 6 d'octobre (la veille des nones d'octobre).

Après avoir dit ce mot, et les avoir exhortés à ranimer leur courage, il passa la rivière, et marcha le premier aux ennemis. Il était armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jetait un éclat merveilleux : il avait, par-dessus, une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour, et il faisait luire son épée nue, pour donner à entendre à ses troupes qu'il fallait joindre d'abord un ennemi accoutumé à ne combattre que de loin en se servant de ses flèches, et lui enlever par la vitesse et la célérité de l'attaque l'espace qui lui donnait le moyen de s'en servir.

Ayant aperçu que la cavalerie bardée de fer, sur laquelle les ennemis comptaient beaucoup, était en bataille au pied d'un coteau, dont le sommet était plat et uni, et dont la pente, qui n'avait pas plus de quatre cents toises, n'était ni fort coupée, ni fort difficile, il vit d'un premier coup-d'œil l'usage qu'il en devait faire. Il commanda sa cavalerie de Thrace et de Galatie pour aller prendre cette cavalerie des ennemis en flanc, et lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée; car la principale, ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer, consiste dans la lance; et quand ils n'ont pas la liberté de s'en servir, ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi, ni pour eux-mêmes, à cause de leurs armes, qui sont si pesantes, si roides et si serrées, qu'ils ne sauraient se remuer, et sont presque immobiles.

Pendant que sa cavalerie marche pour exécuter ses ordres, il prend deux cohortes de gens de pied, et va pour gagner la hauteur. Son infanterie le suit courageusement, excitée par l'exemple de son général, qu'elle voit marcher le premier à pied, couvert de ses armes et monter le coteau. Quand il fut sur le sommet, il se montra dans le lieu le plus éminent; et voyant de là toute l'ordonnance des ennemis, il se mit à crier : *La victoire est à nous, mes compagnons! la victoire est à nous!* Et en même temps, avec ses deux cohortes, il tombe sur cette cavalerie pesamment armée, ordonne à ses gens de ne se pas servir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main, et de frapper sur leurs jambes et sur leurs cuisses, qui sont les seules parties qu'ils avaient découvertes; mais ses soldats n'eurent pas la peine d'en venir là. Cette cavalerie ne les attendit point; elle prit honteusement la fuite avec de grands hurlements, et, en fuyant, elle alla donner avec ses chevaux lourds et pesants dans les rangs de l'infanterie, sans avoir rendu le moindre combat, et sans avoir donné un seul coup de lance. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir; car ils ne purent le faire, empêchés par leurs propres bataillons, dont les rangs étaient si serrés et si profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane, ce roi si pompeux et si brave en paroles, avait pris la fuite dès le commencement avec peu de monde; et voyant son fils, compagnon de sa fortune, il détacha son diadême, en pleurant, et le lui ayant donné, il l'exhorta à se sauver comme il pourrait par un autre chemin. Ce jeune prince n'osa pas ceindre sa tête de ce

diadême, dangereux ornement dans une fuite. Il le remit entre les mains d'un de ses plus fidèles serviteurs, qui fut pris un moment après, et mené à Luculle.

On dit que, dans cette déroute, il périt du côté de ennemis plus de cent mille hommes de pied; que leur cavalerie, il ne s'en sauva que très-peu; et que, côté des Romains, il n'y eut que cinq morts et blessés. Jamais ils ne s'étaient trouvés en bataille ra avec si peu de troupes contre un si grand nombre nemis; car les vainqueurs n'étaient pas la ving partie des vaincus. Les plus grands et les plus capitaines romains, et ceux qui avaient le plu guerres et de batailles, louaient particulièrem culle de ce qu'il avait défait deux des plus gra plus puissants rois du monde par deux moyer ment contraires, la lenteur et la célérité; ca rant et en traînant la guerre en longueur, Mithridate lorsqu'il était le plus fort et le dable; et il ruina Tigrane en se hâtant, donnant pas le temps de se reconnaître. que peu de capitaines ont su, comme lenteur agissante et la célérité sûre.

Ce fut ce qui empêcha Mithridate d bataille. Il s'imaginait que Luculle u grane de la même précaution et de dont il avait usé contre lui. Ainsi il lentement, et à petites journées, po Mais, ayant trouvé sur son chem niens qui fuyaient tout éperdus douta de ce qui était arrivé; et er un plus grand nombre de fuy fut entièrement informé de la d

cher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, et dans un très-pitoyable état. Loin de lui rendre la pareille et d'insulter à son malheur comme Tigrane avait insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la garde qui l'accompagnait et les officiers qui le servaient, le consola, le fortifia, et releva ses espérances. On est bien aise de voir que Mithridate n'avait pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillèrent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avait une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, et voulant à toute force livrer la ville à Luculle. Cette sédition était dans sa plus grande chaleur quand il y arriva. Il profita de l'occasion, fit donner assaut, prit la ville; et après s'être emparé de tous les trésors du roi, il l'abandonna au pillage à tous ses soldats, qui, avec plusieurs richesses, y trouvèrent encore jusqu'à huit mille talents d'argent monnayé (vingt-quatre millions). Outre le pillage, il donna encore huit cents dragmes [1] à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris : ce qui ne fut point capable d'assouvir leur insatiable avidité.

Strab. l. 11, p. 532; et l. 12, p. 539.

Comme cette ville avait été peuplée par les colonies qu'on avait tirées par force de la Cappadoce, de la Cilicie, et d'autres endroits, Luculle leur permit à tous de retourner chacun dans leur pays natal. Ils reçurent cette permission avec une extrême joie, et en sortirent en si grand nombre, que d'une des plus grandes villes

[1] Quatre cents livres. = 739 fr. — L.

du monde Tigranocerte devint, en un moment, presque déserte.

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire sans lui donner le temps de lever de nouvelles troupes, il l'aurait pris ou chassé du pays, et la guerre eût été finie. On trouva fort mauvais à l'armée et à Rome qu'il y eût manqué; et on l'accusa, non de négligence, mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire et conserver plus long-temps le commandement. Ce fut une des raisons qui indisposèrent les esprits contre lui, et qui firent songer à lui donner un successeur, comme on le verra dans la suite.

Dio Cass. lib. 35, p. 1.

Après la grande victoire qu'il avait remportée sur Tigrane, plusieurs peuples vinrent se remettre entre ses mains. Il reçut aussi une ambassade du roi des Parthes [1], qui demandait à faire amitié et alliance avec lui. Luculle reçut agréablement sa proposition, et lui envoya aussi de son côté des ambassadeurs, qui, étant arrivés à la cour, découvrirent que le roi, incertain du parti qu'il devait embrasser, balançait entre les Romains et Tigrane, et faisait secrètement demander la Mésopotamie pour le prix du secours qu'il lui offrait. Luculle, informé de cette démarche secrète, résolut de laisser là Mithridate et Tigrane, et de tourner ses armes contre le roi des Parthes, flatté de cette agréable pensée, que rien ne pouvait être plus glorieux pour lui que d'avoir terrassé dans une seule expédition les trois princes les plus puissants qui fussent sous le soleil. Mais la révolte que cette proposition excita parmi ses troupes l'obligea de renoncer à l'expédition contre les Parthes, et il se borna à marcher contre Tigrane.

[1] C'était Phraate, surnommé *Dieu*.

Pendant ce délai, Mithridate et Tigrane avaient travaillé sans relâche à lever de nouvelles troupes. Ils avaient envoyé implorer l'assistance des peuples voisins, et surtout des Parthes, qui étaient les plus proches, et en même temps le plus en état de les secourir dans ce pressant besoin. Mithridate écrivit à leur roi une lettre que Salluste nous a conservée et qui se trouve dans ses fragments. J'en rapporterai ici une partie.

Lettre de Mithridate à Arsace[1]*, roi des Parthes.*

« Tous ceux qui[2], dans un état de prospérité, sont « invités à entrer avec quelqu'un en société de guerre, « doivent considérer, en premier lieu, s'il leur est libre « d'avoir la paix; puis, si ce qu'on leur demande est « conforme à la justice, à leur intérêt, à leur gloire. « Vous pourriez jouir d'une paix tranquille et perpé- « tuelle, si les Romains n'étaient des ennemis toujours « attentifs à saisir les occasions favorables pour faire « la guerre, et que nuls crimes n'arrêtent; il n'est pas

[1] *Arsace* était un nom commun à tous les rois des Parthes.

[2] « Omnes qui secundis rebus suis ad belli societatem orantur, considerare debent, liceatne tum pacem agere : dein, quod quæritur, satisne pium, tutum, gloriosum, an indecorum sibi. Tibi perpetuâ pace frui liceret, nisi hostes opportuni et scelestissumi. Egregia fama, si Romanos oppresseris, futura est. Neque petere audeam societatem, et frustrà mala mea cum tuis bonis misceri sperem. Atqui ea, quæ te morari posse videntur, ira in Tigranem recentis belli, et meæ res parùm prosperæ, si vera æstumare voles, maxumè hortabuntur. Ille enim obnoxius, qualem tu voles societatem accipiet : mihi fortuna, multis rebus ereptis, usum dedit bene suadendi : et, quod florentibus optabile est, ego non validissumus præbeo exemplum, quo rectiùs tua componas. Namque Romanis cum nationibus, populis, regibus cunctis, una et ea vetus causa bellandi est, cupido profunda imperii et divitiarum... »

« douteux qu'une victoire remportée sur eux ne vous
« fasse un grand nom. Il peut paraître ne point con-
« venir que je vous propose, ni de faire alliance avec
« Tigrane, ni de vous joindre, puissant comme vous
« êtes, à un prince qui se trouve dans l'état malheu-
« reux où je suis; mais j'ose avancer que ces deux mo-
« tifs, votre ressentiment contre Tigrane, qui, tout
« récemment, a porté les armes contre vous, et l'état
« peu avantageux de mes affaires, loin d'être contraires
« à ma demande, doivent l'appuyer et m'être favora-
« bles, si vous en voulez juger sainement : car, pour
« Tigrane, comme il sait vous avoir donné un juste
« sujet de plainte, il acceptera sans peine toutes les
« conditions qu'il vous plaira de lui imposer; et pour
« moi, je puis dire que la fortune, en m'enlevant
« presque tout ce que je possédais, m'a mis en état de
« donner aux autres de bons conseils; et, ce qui est fort
« desirable pour ceux qui sont dans la prospérité,
« je puis, par mes malheurs mêmes, vous servir d'exem-
« ple, et vous porter à prendre de plus justes mesures
« que moi : car, ne vous y trompez point, c'est à tous
« les peuples, à toutes les nations, à tous les rois de la
« terre que les Romains en veulent; et deux motifs,
« également anciens et puissants, leur mettent les
« armes dans les mains contre eux, l'ambition effré-
« née d'étendre leurs conquêtes, et la soif insatiable
« d'amasser des richesses. » Mithridate ensuite fait un
long dénombrement des princes et des rois qu'ils ont
accablés les uns après les autres, et souvent les uns
par les autres. Il rapporte ses premiers avantages
contre les Romains et ses derniers malheurs; puis il

continue ainsi : « Examinez maintenant [1], je vous prie, « si, lorsque nous aurons été accablés, vous serez plus « en état de résister aux Romains, et si vous croyez « qu'ils doivent borner leurs conquêtes à mon pays. « Je sais que vous êtes puissant en hommes, en armes, « en richesses; et c'est pour cela que nous cherchons, « nous à nous fortifier de votre alliance, eux à s'enri- « chir de vos dépouilles. Au reste, le dessein de Ti- « grane est, pour ne pas attirer la guerre dans son « royaume, que nous allions avec toutes mes troupes, « qui certainement sont bien aguerries, porter la « guerre au loin, et attaquer nous-mêmes en personne « l'ennemi dans son propre pays; nous ne pouvons

[1] « Nunc, quæso, considera, nobis oppressis utrum firmiorem te ad resistendum, an finem belli futurum putes? Scio equidem tibi magnas opes virorum, armorum, et auri esse : et eâ re nobis ad societatem, ab illis ad prædam peteris. Cæterùm consilium est Tigranis, regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul ab domo, parvo labore, per nostra corpora bellum conficere : quando neque vincere neque vinci sine periculo tuo possumus. An ignoras Romanos, postquàm ad occidentem pergentibus finem Oceanus fecit, arma huc convertisse? Neque quidquam a principio nisi raptum habere; domum, conjuges, agros, imperium? Convenas, olim sine patria, sine parentibus, peste conditos orbis terrarum : quibus non humana ulla, neque divina obstant, quin socios, amicos, procul juxtàque sitos, inopes potentesque, trahant excidantque, omniaque non serva, et maximè regna, hostilia ducant. Namque pauci libertatem, pars magna justos dominos volunt. Nos suspecti sumus æmuli, et in tempore vindices affuturi. Tu verò, cui Seleucia maxuma urbium, regnumque Persidis inclytis divitiis est, quid ab illis, nisi dolum in præsens, et posteà bellum exspectas? Romani in omnes arma habent, acerruma in eos quibus victis spolia maxuma sunt. Audendo, et fallendo, et bella ex bellis serendo, magni facti. Per hunc morem exstinguent omnia, aut occident : quod difficile non est, si tu Mesopotamiâ, nos Armeniâ circumgredimur exercitum sine frumento, sine auxiliis. Fortuna autem nostris vitiis adhuc incolumis. Teque illa fama sequetur, auxilio profectum magnis regibus, latrones gentium oppressisse. Quod uti facias moneo hortorque, neu malis pernicie nostrâ unum imperium prolatare, quàm societate victor fieri. »

« donc ni vaincre, ni être vaincus sans que vous-même
« couriez un grand risque. Ignorez-vous que les Ro-
« mains, quand du côté de l'occident ils se sont vus
« arrêtés par l'Océan, ont tourné les armes de notre
« côté ? qu'à compter depuis leur fondation et leur
« première origine, ils n'ont eu rien que par violence;
« maisons, femmes, terres, domaines? Vil amas de
« gens de toute espèce, sans patrie, sans parents, ils
« se sont établis pour le malheur du genre humain. Ni
« lois humaines ni lois divines ne les empêchent de
« tourmenter et de ruiner alliés et amis, peuples éloi-
« gnés et voisins, pauvres et riches. Ils comptent pour
« ennemi tout ce qui n'est point serf, et encore plus
« tout ce qui porte le nom de roi; car peu de peuples
« s'accommodent d'un gouvernement libre et indépen-
« dant, mais le grand nombre aiment mieux vivre sous
« des maîtres qui les gouvernent avec équité. Nous
« leur sommes suspects parce que nous leur disputons
« l'autorité, et que nous pouvons repousser et venger
« leurs injustices. Pour vous, qui avez sous votre pou-
« voir Séleucie, la plus grande des villes, et la Perse,
« le plus riche et le plus puissant des royaumes, que
« devez-vous attendre d'eux, sinon tromperie pour le
« présent et guerre pour l'avenir? Les Romains portent
« leurs armes contre tous les peuples, mais sur-tout
« contre ceux de qui ils espèrent tirer de plus riches
« dépouilles. Ils sont devenus grands à force d'entre-
« prendre et de tromper, et en semant guerres sur
« guerres; par cette voie ils feront tout périr ou péri-
« ront eux-mêmes : il ne sera pas difficile de les ruiner,
« si vous du côté de la Mésopotamie, nous du côté de
« l'Arménie, nous enveloppons leur armée, qui se trou-

« vera sans vivres et sans secours. La prospérité des « armes romaines ne s'est soutenue jusqu'à ce jour que « par la faute des rois, qui n'ont pas eu la prudence « de connaître bien cet ennemi commun, et de se li- « guer ensemble contre lui; ce sera pour vous une « gloire immortelle de vous être montré l'appui de deux « grands rois, et d'avoir vaincu et détruit les brigands « des nations. C'est à quoi je vous invite et vous ex- « horte, en vous avertissant d'aimer mieux partager avec « nous, par une salutaire alliance, la victoire contre un « ennemi commun, que de souffrir que l'empire romain « s'étende de plus en plus par notre ruine. »

Il ne paraît pas que cette lettre produisit sur l'esprit de Phraate l'effet que Mithridate en pouvait espérer. Ainsi les deux rois se contentèrent de leurs propres troupes.

Appian. in Syr. p. 118, 119.

Un des moyens dont se servit Tigrane pour assembler une nouvelle armée, fut de rappeler Mégadate de Syrie, qui la gouvernait en son nom depuis quatorze ans; il lui envoya ordre de lui amener tout ce qu'il avait de troupes dans ce pays-là. La Syrie se trouvant par là dégarnie, Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusèbe, à qui elle appartenait de droit, comme héritier légitime de la maison de Séleucus, prit possession de quelques endroits du pays, et y régna paisiblement pendant quatre ans.

Justin. l. 40, cap. 2.

An. M. 3936. Av. J. C. 68. Plut. in Lucull. p. 513-515.

Enfin l'armée de Tigrane et de Mithridate se trouva formée. Elle était de soixante-dix mille hommes d'élite, que Mithridate avait bien exercés à la manière des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle entra en campagne. Ces deux rois avaient soin, à tous les mouvements qu'ils faisaient, de prendre un bon terrain

pour leur camp, et de le bien fortifier, pour n'y être pas attaqués par Luculle; et aucun des artifices dont il usa ne put les engager à un combat. Leur dessein était de le miner peu-à-peu, de harceler ses troupes dans leurs marches pour les affaiblir, de lui enlever ses convois, et de l'obliger par là à quitter le pays faute de vivres. Luculle, n'ayant pu par toutes ses ruses les attirer en pleine campagne, employa un nouveau moyen qui lui réussit. Tigrane avait laissé à Artaxate, autrefois capitale d'Arménie avant la fondation de Tigranocerte, ses femmes et ses enfants, et c'était aussi là qu'il avait mis presque tous ses trésors. Luculle se mit en marche de ce côté-là avec toutes ses troupes, prévoyant bien que Tigrane ne demeurerait pas tranquille à la vue du danger où sa capitale allait être exposée. En effet, il décampa sur-le-champ, suivit Luculle pour rompre son dessein, et, en quatre grandes marches, ayant devancé l'ennemi, il se posta derrière la rivière d'Arsamia [1], qu'il fallait que Luculle passât pour se rendre devant Artaxate, résolu de lui en disputer le passage. Les Romains passèrent le fleuve, sans être arrêtés par la vue et par les efforts des ennemis. Il y eut ensuite un grand combat, où les Romains remportèrent encore une pleine victoire. Il se trouva trois rois dans l'armée d'Arménie, dont Mithridate fit le plus mal : car, ne pouvant supporter la vue des légions romaines, dès qu'elles chargèrent il fut des premiers à prendre la fuite; ce qui jeta si fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit absolument courage, et ce fut la principale cause de la perte de la bataille.

[1] *Ou* Arsania.

Dio Cass. l. 37, p. 3-7.

Luculle, après cette victoire, voulut continuer sa marche vers Artaxate, et c'était le vrai moyen de terminer la guerre. Mais, comme cette ville était encore à plusieurs journées de là vers le nord, et que l'hiver approchait avec ses neiges et ses orages, les soldats [1], déja fatigués d'une assez rude campagne, refusèrent de le suivre dans ce pays, où le froid se faisait sentir trop vivement pour eux. Il fut obligé de les mener dans un pays plus chaud, en revenant sur ses pas. Il repassa le mont Taurus, et entra dans la Mésopotamie, où il prit encore Nisibe, qui était assez forte, et y mit ses troupes en quartier d'hiver.

Ce fut là que l'esprit de mutinerie commença à éclater dans l'armée de Luculle. La sévérité de ce général, la liberté insolente des soldats romains, et plus encore les pratiques malignes de Clodius, avaient donné lieu à cette révolte. Clodius, si connu par les invectives de Cicéron, son ennemi, n'est guère mieux traité par les historiens. Ils le représentent comme un homme livré à tous les vices, décrié par ses débauches, qu'il poussait jusqu'à l'inceste avec sa propre sœur, femme de Luculle; avec cela, plein d'une audace effrénée, artisan de séditions; en un mot, l'un de ces hommes dangereux nés pour tout troubler et pour tout perdre par la réunion funeste de la mauvaise volonté et des talents nécessaires pour la mettre en œuvre. C'est de quoi il fit preuve dans l'occasion dont nous parlons. Mécontent de Luculle il répandait contre lui des bruits sourds propres à le rendre odieux. Il affectait

[1] « Noster exercitus, etsi urbem ex Tigranis regno ceperat, et præliis usus erat secundis, tamen nimiâ longinquitate locorum, ac desiderio suorum commovebatur. » (Cic. *pro leg. Man.* n. 23.)

de plaindre beaucoup les fatigues des soldats, et d'entrer dans leurs intérêts. Il leur disait tous les jours qu'ils étaient bien malheureux d'être obligés de servir si long-temps sous un général sévère et avare, dans un climat éloigné, sans terre et sans récompense, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étaient très-médiocres, s'étaient enrichis sous Pompée. De semblables discours, accompagnés de manières obligeantes et populaires, qu'il savait prendre à propos sans qu'il y parût de l'affectation, firent une telle impression sur l'esprit des soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle de s'en rendre maître.

Cependant Mithridate était rentré dans le Pont avec quatre mille hommes de ses propres troupes, et quatre mille autres que lui donna Tigrane. Plusieurs habitants du pays se joignirent encore à lui [1], tant par haine pour les Romains qui les avaient fort maltraités, que par un reste d'affection pour leur roi, réduit au triste état où ils le voyaient après la fortune et la grandeur la plus brillante : car le malheur des princes excite naturellement la compassion, et il y a pour l'ordinaire un profond respect gravé dans le cœur des peuples pour le nom et pour la personne des rois. Mithridate, soutenu et fortifié par ces nouveaux secours, et par les troupes que plusieurs peuples et princes voisins lui envoyèrent, reprit courage, et se vit plus que jamais en état de

[1] « Mithridates, et suam manum jam confirmârat, et eorum qui se ex ejus regno collegerant, èt magnis adventitiis multorum regum et nationum copiis juvabatur. Hoc jam ferè sic fieri solere accepimus, ut regum afflictæ fortunæ facilè multorum opes alliciant ad misericordiam, maximèque eorum qui aut reges sunt, aut vivunt in regno : quòd regale iis nomen magnum et sanctum esse videatur. » (Cic. *pro leg. Manil.* n. 24.)

tenir tête aux Romains. Aussi[1], non content d'être rétabli dans ses états, qu'un moment auparavant il n'osait espérer de pouvoir jamais revoir, il eut la hardiesse d'attaquer les troupes romaines si souvent victorieuses; battit un corps d'armée commandé par Fabius, et, après l'avoir mis en déroute, pressa vivement Triarius et Sornatius, deux autres lieutenants de Luculle dans ce pays-là.

An. M. 3937. Av. J. C. 67.

Luculle engagea enfin ses soldats à sortir de leurs quartiers d'hiver pour aller à leur secours. Mais on y arriva trop tard. Triarius avait imprudemment hasardé une bataille, où Mithridate le défit et lui tua sept mille hommes, entre lesquels on comptait cent cinquante centurions, et vingt-quatre tribuns; ce qui rendit cette perte une des plus grandes que les Romains eussent faites depuis long-temps[2]. L'armée aurait été entièrement défaite sans la blessure que reçut Mithridate, qui alarma extrêmement ses troupes, et laissa aux ennemis le temps de se sauver. Luculle, en arrivant, trouva les corps morts sur le champ de bataille, et ne les fit pas enterrer; ce qui aigrit encore ses soldats contre lui. L'esprit de révolte alla si loin, que, sans aucun égard à son caractère de général, ils ne le traitaient plus qu'avec insolence et avec mépris : et quoiqu'il allât de tente en tente, et presque d'homme à homme, les conjurer de marcher contre Mithridate et

[1] « Itaque tantùm victus efficere potuit, quantùm incolumis nunquàm est ausus optare. Nam quum se in regnum recepisset suum, non fuit eo contentus, quod ei præter spem acciderat, ut eam, posteà quàm pulsus erat, terram unquam attingeret : sed in exercitum vestrum clarum atque victorem impetum fecit... » (Cic. *pro leg. Manil.* n. 25.)

[2] « Quæ calamitas tanta fuit, ut eam ad aures L. Luculli, non ex prælio nuntius, sed ex sermone rumor afferret. » (Cic. *ibid.*)

Tigrane, il ne put jamais gagner sur eux de les faire sortir d'où ils étaient. Ils lui répondirent brutalement que, comme il ne songeait qu'à s'enrichir seul des dépouilles des ennemis, il allât aussi combattre seul contre eux.

§ IV. *Mithridate, profitant de la mésintelligence qui s'était mise dans l'armée romaine, recouvre tout son royaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asyle auprès de Tigrane, son gendre, qui était actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il se rend maître, et éteint l'empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate, son père, qui se donne la mort. Caractère de ce prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie et dans la Judée, où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, et il y reçoit l'honneur du triomphe.*

On avait nommé à Rome pour consuls Manius Acilius Glabrion et C. Pison. Le premier eut pour département la Bithynie et le Pont, qui formaient la province de Luculle. En même temps le sénat avait licencié les légions de Fimbria, qui faisaient partie de son armée. Toutes ces nouvelles augmentèrent l'indocilité et l'insolence des troupes à l'égard de Luculle.

Dio Cass. l. 35, p. 7.

Il est vrai qu'il y donnait quelque lieu par son caractère dur, austère, et quelquefois mêlé de hauteur. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un des plus grands capitaines de son siècle, et d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait général d'armée. Mais il lui en manquait une, dont le défaut diminuait le mérite de toutes les autres : je veux dire l'art de gagner les cœurs, et de se faire aimer des troupes. Il était d'un abord difficile : il avait le commandement rude, et poussait l'exactitude jusqu'à un excès qui le rendait odieux : il était inexorable quand il s'agissait de punir les fautes : il ne savait point se concilier les esprits ou par des récompenses distribuées à propos, ou par des louanges accordées au mérite, ou par un air de bonté et de douceur, et des manières insinuantes, plus efficaces encore que les louanges et les récompenses : et ce qui montre que la révolte des troupes venait en partie de sa faute, c'est que sous Pompée elles furent très-soumises et très-dociles.

En conséquence des lettres que Luculle avait écrites au sénat, dans lesquelles il marquait que Mithridate était entièrement défait, et hors d'état de se relever, on avait nommé des commissaires pour régler les affaires du Pont, comme d'un royaume absolument conquis. Ils furent bien étonnés en arrivant de trouver que, bien loin qu'il fût maître du Pont, il n'était pas maître seulement de son armée, et que ses soldats le traitaient avec le dernier mépris.

L'arrivée du nouveau consul Acilius Glabrion augmenta encore leur licence. Il fit savoir que Luculle [1]

[1] « In ipso illo malo gravissimaque belli offensione, L. Lucullus, qui tamen aliqua ex parte iis incommodis mederi fortasse potuisset, ves-

était accusé à Rome de traîner la guerre en longueur pour prolonger son commandement; que le sénat avait licencié une partie de ses troupes, et leur défendait de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats. Mithridate, profitant de ce désordre, eut le temps de recouvrer tout son royaume, et de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

An.M.3938. Av. J. C. 66. Plut. in Pomp. p. 634. Appian. pag. 238. Dio Cass. l. 36, p. 20.

Pendant que les choses se passaient ainsi à l'armée, il y avait de grands mouvements à Rome contre Luculle. Pompée venait de finir la guerre contre les pirates, pour laquelle on lui avait accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un décret qui portait « que Pompée, « prenant le commandement de toutes les troupes et de « toutes les provinces qui étaient sous Luculle, et y ajou- « tant la Bithynie où commandait Acilius, serait chargé « de faire la guerre aux rois Mithridate et Tigrane, en « retenant sous ses ordres toutes les forces maritimes, « et continuant de commander sur la mer aux mêmes « conditions et prérogatives qu'on lui avait accordées « pour la guerre contre les pirates; c'est-à-dire qu'il « aurait un pouvoir absolu sur toutes les côtes de la « Méditerranée, à trente lieues avant dans les terres. » C'était assujettir à un seul homme tout l'empire romain; car toutes les provinces qui ne lui étaient pas accordées par le premier décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, et l'Arménie, lui étaient toutes attribuées par le second décret, qui donnait toutes les armées et

tro jussu coactus, quòd imperii diuturnitati modum statuendum, veteri exemplo, putavistis, partem militum, qui jam stipendiis confectis erant, dimisit, partem Glabrioni tradidit.» (Cic. *pro leg. Manil.* n. 26.)

toutes les forces avec lesquelles Luculle avait défait les deux rois Mithridate et Tigrane.

La considération de Luculle, qu'on privait de la gloire de ses grands exploits, et à la place de qui on nommait un général pour succéder bien plus aux honneurs de son triomphe qu'au commandement de ses armées, n'était pas pourtant ce qui occupait le plus les nobles et les sénateurs. Ils étaient bien persuadés qu'on lui faisait un très-grand tort, et qu'on ne lui témoignait pas la reconnaissance que méritaient ses services. Mais ce qui leur faisait le plus de peine, et qu'ils ne pouvaient supporter, c'était ce haut degré de puissance où on élevait Pompée, qu'ils regardaient comme une tyrannie déja formée. C'est pourquoi ils s'exhortaient les uns les autres en particulier, et s'encourageaient à s'opposer à ce décret, et à ne pas abandonner leur liberté mourante.

César et Cicéron, qui étaient fort puissants à Rome, appuyèrent Manilius, ou plutôt Pompée de tout leur crédit. C'est dans cette occasion où le dernier prononça devant le peuple la belle harangue, intitulée *pour la loi de Manilius*. Après avoir prouvé dans les deux premières parties de son discours la nécessité et l'importance de la guerre dont il s'agit, il montre dans la troisième que Pompée est le seul qui soit capable de la terminer heureusement. Pour cela il fait un long dénombrement de toutes les qualités nécessaires pour former un grand général d'armée, et il prouve que Pompée les possède toutes dans un souverain degré. Il insiste principalement sur la probité, l'humanité, l'innocence des mœurs, la bonne foi, le désintéressement, l'amour du bien public : « vertus

« d'autant plus nécessaires, dit-il, que le nom romain « est absolument décrié et devient odieux chez les na- « tions étrangères et chez les alliés [1], par les débauches, « l'avarice et les vexations inouies des généraux et des « magistrats qu'on y envoie; au lieu que la conduite « sage [2], modérée et irréprochable de Pompée, le fait « regarder comme un homme, non envoyé de Rome, « mais descendu du ciel pour le bonheur des peuples. « On commence à croire que tout ce qu'on raconte du « noble désintéressement de ces anciens Romains est « réel et vrai; et que ce n'était point sans raison que, « sous de tels magistrats, les nations aimaient mieux « obéir au peuple romain que commander aux autres. »

Pompée était alors l'idole du peuple. Ainsi la crainte de déplaire à la multitude ferma la bouche à presque tous ces graves sénateurs qui avaient paru d'abord si bien intentionnés et si pleins de courage. Le décret fut autorisé par les suffrages de toutes les tribus, et Pompée absent fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avait usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Il ne faut pas s'imaginer, dit un historien fort sensé, que ni César, ni Cicéron, qui se donnèrent tant de

Dio Cass. lib. 36, p. 20 et 21.

[1] « Difficile est dictu, Quirites, quanto in odio simus apud cæteras nationes propter eorum, quos ad eas hoc anno cum imperio misimus, injurias ac libidines. » (Cic. *pro leg. Manil.* n. 61.)

[2] « Itaque omnes quidem nunc in his locis Cn. Pompeium sicut aliquem, non ex hac urbe missum, sed de cœlo delapsum intuentur. Nunc denique incipiunt credere, fuisse homines romanos hâc quondam abstinentiâ, quod jam nationibus cæteris incredibile ac falsò memoriæ proditum videbatur. Nunc imperii nostri splendor illis gentibus lucet : nunc intelligunt, non sine causa majores suos tum, quum hâc temperantiâ magistratus habebamus, servire populo romano, quàm imperare aliis, maluisse. » (*Ibid.* n. 41.)

mouvement pour faire passer cette loi, agissent par des vues du bien public. César, plein d'ambition et de grands projets, cherchait à faire sa cour au peuple, dont il savait que le crédit alors était bien plus grand que celui du sénat : il s'ouvrait par là un chemin à la même puissance, et familiarisait les Romains avec les commissions extraordinaires et illimitées : de plus, en accumulant sur la tête de Pompée tant de faveurs et tant de distinctions éclatantes, il se flattait que par là il le rendrait enfin odieux au peuple, qui bientôt s'en dégoûterait. Ainsi en l'élevant il ne songeait qu'à lui creuser un précipice. Cicéron ne travaillait aussi que pour sa propre grandeur. Son faible était de vouloir dominer dans la république, non pas véritablement par le crime et par la violence, mais par la voie de la persuasion. Outre qu'il voulait s'appuyer du crédit de Pompée, il était bien aise de faire sentir au peuple et à la noblesse, qui formaient dans l'état deux partis et comme deux républiques, qu'il était en état de faire pencher la balance du côté où il se rangerait. En effet, ce fut toujours sa politique de ménager également ces deux corps, en se déclarant tantôt pour l'un, et tantôt pour l'autre.

An. M. 3938. Av. J. C. 66. Plut. in Pomp. p. 634-636. Dio Cass. lib. 36, p. 22-25. Appian. pag. 238.

Pompée, qui venait de finir la guerre contre les pirates, était encore dans la Cilicie lorsqu'il reçut les lettres qui lui apprenaient tout ce que le peuple avait ordonné en sa faveur. Comme ses amis qui étaient présents l'en félicitaient, et lui marquaient leur joie, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frappa sa cuisse, et s'écria, comme surchargé et fâché de ce nouveau commandement : *O dieux, que de travaux sans fin! N'aurais-je pas été plus heureux d'être un*

homme inconnu et sans gloire? Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre, et d'avoir le harnois sur le dos? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, et vivre doucement à la campagne avec ma femme et mes enfants?

C'est là un langage assez ordinaire aux ambitieux, même à ceux qui outrent le plus cette passion. Mais s'ils viennent à bout de se faire illusion à eux-mêmes, il est rare qu'ils trompent les autres, et le public n'est point leur dupe. Ici les amis de Pompée, même les plus familiers, ne pouvaient supporter cette dissimulation; car il n'y en avait pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle et sa passion de commander, rallumées encore par le différend qu'il avait avec Luculle, lui faisaient trouver une satisfaction plus parfaite et plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honorait. Aussi bientôt ses actions le démasquèrent, et découvrirent ses véritables sentiments.

La première démarche qu'il fit en arrivant dans les provinces de son gouvernement, fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Dans sa marche, il ne conserva rien de tout ce que son prédécesseur avait ordonné. Il déchargea les uns des peines auxquelles Luculle les avait condamnés : il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avait accordées; enfin, en toutes choses, il n'eut en vue que de faire voir aux partisans de Luculle qu'ils s'attachaient à un homme qui n'avait nulle autorité et nul pouvoir. L'aïeul maternel de Strabon, fort mécontent de Mithridate, qui avait fait mourir plusieurs de ses proches, pour se venger de sa cruauté, avait embrassé le parti de Luculle, et lui avait livré quinze places de la Cappadoce.

Stra p. 55

Lucullе le combla d'honneurs, et lui promit de le récompenser comme le méritait un service si considérable. Pompée, loin d'avoir égard à des engagements si justes et si raisonnables qu'avait pris son prédécesseur, par la seule vue du bien public, affecta d'y donner une atteinte générale, et regarda comme ses ennemis tous ceux qui avaient eu quelques liaisons d'amitié avec Lucullе.

Il arrive assez souvent qu'un successeur s'attache à diminuer le prix des actions de celui qui l'a précédé, pour s'en arroger à lui seul tout l'honneur; mais je ne sais si jamais personne s'est porté à des excès aussi criants que le fait ici Pompée. On vante extrêmement ses grandes qualités et ses conquêtes sans nombre; une si basse et si odieuse jalousie doit en ternir ou plutôt en effacer tout l'éclat. Voilà par où Pompée jugea à propos de débuter.

Lucullе s'en plaignit amèrement. Leurs amis communs, pour les réconcilier, ménagèrent une entrevue. Elle se passa d'abord avec toute la politesse possible, et avec toutes les marques réciproques d'estime et d'amitié. Ce n'étaient que des compliments, et un langage qui ne passait pas les lèvres, et qui ne coûte rien aux grands. Bientôt le cœur s'expliqua. La conversation s'étant échauffée peu-à-peu, on en vint jusqu'aux injures, Pompée reprochant à Lucullе son avarice, et Lucullе reprochant à Pompée son ambition : en quoi ils disaient vrai l'un et l'autre. Ils se séparèrent plus brouillés et plus ennemis qu'auparavant.

Lucullе partit pour Rome, où il porta quantité de livres qu'il avait ramassés dans ses conquêtes, dont il fit une bibliothèque, qui était ouverte à tous les savants

et à tous les curieux, qu'elle attira chez lui en grand nombre. Ils y étaient reçus avec toute sorte d'honnêtetés et d'agréments. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe; mais ce ne fut qu'après de longues contestations.

Ce fut lui qui apporta le premier des cerises à Rome, qui jusque-là avaient été inconnues dans l'Europe. Elles furent ainsi appelées du nom de *Cérasonte*, ville de Cappadoce [1].

Plin. l. 15, cap. 25.

Pompée commença par engager dans les intérêts des Romains Phraate, roi des Parthes. C'était celui dont il a déja été parlé, et qui était surnommé *Dieu*. Il fit avec lui un traité et une alliance offensive et défensive. Il offrit aussi la paix à Mithridate; mais ce prince, se croyant sûr de l'amitié et de l'assistance de Phraate, n'en avait point voulu entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avait prévenu, il envoya pour traiter avec lui. Mais Pompée, ayant demandé pour préliminaire qu'il mît bas les armes, et qu'il lui remît tous les déserteurs, peu s'en fallut qu'il n'excitât par là une mutinerie dans l'armée de Mithridate. Comme il y avait dans cette armée quantité de déserteurs, ils ne pouvaient pas souffrir qu'on parlât de les livrer à Pompée, et le reste de l'armée ne pouvait consentir à se voir affaibli par la perte de leurs camarades. Pour les apaiser, Mithridate fut obligé de leur dire qu'il n'avait envoyé ses ambassadeurs que pour voir en quel état se trouvait l'armée romaine, et de leur jurer qu'il ne ferait point de paix avec les Romains, ni à ces conditions, ni à aucune autre.

Pompée, ayant distribué sa flotte en différents en-

[1] *Cerasus* était dans le Pont, sur le bord du Pont-Euxin. — L.

droits, pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie et le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avait encore trente mille hommes de pied et deux ou trois mille chevaux, mais qui n'osait pourtant en venir à une bataille. Ce prince était campé sur une montagne très-forte, et où il ne pouvait être forcé; mais il l'abandonna à son approche, comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord; et conjecturant, par la nature des plantes et par d'autres signes, qu'il devait y avoir dans ce lieu beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât par-tout des puits, et dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne pouvait assez s'étonner que Mithridate, faute d'attention et de curiosité, eût ignoré si long-temps une ressource si importante et si nécessaire.

Bientôt après il le suivit, campa autour de lui, et l'enferma dans son camp avec de bons retranchements qu'il éleva tout autour. Ils avaient de circuit près de huit lieues [1], et étaient fortifiés d'espace en espace de bonnes tours. Mithridate, soit par crainte, soit par négligence, lui laissa achever son ouvrage. Le dessein de Pompée était de l'affamer. En effet, il le réduisit à une telle disette, que ses troupes furent obligées de se nourrir des bêtes de somme qui étaient dans le camp : il n'y eut que les chevaux d'épargnés. Après avoir soutenu cette espèce de siége pendant quarante-cinq ou cinquante jours, Mithridate se sauva une nuit sans être aperçu avec l'élite de son armée. Il avait fait tuer auparavant toutes les personnes inutiles et tous les malades.

Pompée se mit incontinent à le poursuivre, l'attei-

[1] 150 stades.

gnit près de l'Euphrate, campa près de lui; et, craignant que, pour lui échapper, il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sortit de ses retranchements, et fit marcher de nuit son armée en bataille. Son dessein était simplement d'envelopper alors les ennemis pour les empêcher de s'enfuir, et de les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais tout ce qu'il avait de vieux officiers firent tant par leurs prières et par leurs remontrances, qu'ils le déterminèrent à combattre sans attendre le jour : car la nuit n'était pas fort obscure, et la lune donnait assez de lumière pour distinguer les objets et s'entre-connaître. Pompée ne put se refuser à l'ardeur des troupes, et les mena contre l'ennemi. Les barbares n'osèrent les attendre, et, saisis de frayeur, ils se mirent d'abord en fuite. Les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, et tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cents chevaux, s'ouvrit dès le commencement du combat un chemin, l'épée à la main, au travers de l'armée romaine, et passa outre. Mais ces huit cents chevaux se débandèrent et se dissipèrent bientôt, et il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels était Hypsicratia, une de ses épouses, femme d'un courage mâle et d'une audace guerrière; ce qui faisait qu'on l'appelait *Hypsicrates*, changeant la terminaison de son nom de femme en celle d'un nom d'homme. Ce jour-là elle montait à cheval, et était habillée comme un Persan. Elle suivit toujours le roi, résistant à toutes les fatigues de ses longues courses, et ne se lassant jamais de le servir et de panser elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une forteresse où étaient l'or et l'argent du roi, et ses plus

précieux meubles. Là, après avoir distribué les robes les plus magnifiques à ceux qui se rassemblèrent autour de lui, il fit présent à chacun de ses amis d'un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne voulait, au pouvoir de ses ennemis.

Plut. in Pomp. p. 636, 637. Appian. p. 242, 243. Dion. Cass. l. 36, p. 25, et 26.

Ce malheureux fugitif ne vit plus de ressource pour lui que du côté de Tigrane son gendre. Il lui envoya des ambassadeurs pour lui demander la permission de se réfugier chez lui, et du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane était pour-lors en guerre avec son fils. Il fit arrêter ces ambassadeurs, les fit jeter en prison, et mit la tête de son beau-père à prix, promettant cent talents [1] à quiconque pourrait s'en saisir ou le tuer, sous prétexte que c'était Mithridate qui avait fait prendre les armes à son fils contre lui, mais en effet pour faire sa cour aux Romains, comme nous le verrons bientôt.

Pompée, après la victoire qu'il venait de remporter, mena son armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Il le trouva en guerre avec son fils, qui portait le même nom que lui. On a vu ci-dessus que ce roi d'Arménie avait épousé Cléopatre, fille de Mithridate. Il en avait eu trois fils, dont il en avait fait mourir deux sans sujet. Le troisième, pour se dérober à la cruauté d'un père si dénaturé, se sauva chez Phraate, roi des Parthes, dont il avait épousé la fille. Son beau-père le ramena en Arménie à la tête d'une armée, et ils assiégèrent Artaxate. Mais trouvant la place très-forte, et pourvue de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un long siége, Phraate lui laissa une partie de l'armée pour continuer le siége, et s'en retourna

[1] Cent mille écus. = 550,000 fr. — L.

dans ses états avec le reste. Tigrane le père vint bientôt après fondre avec toutes ses troupes sur son fils, le battit et le chassa du pays. Ce jeune prince, après ce malheur, avait dessein de se rendre auprès de Mithridate son grand-père. Mais, en y allant, il apprit sa défaite, et se vit déchu de l'espérance qu'il avait d'obtenir de lui du secours. Il prit donc le parti de se jeter entre les bras des Romains. Il entra dans leur camp, et vint supplier Pompée de le prendre sous sa protection. Pompée le reçut fort honnêtement, et fut bien aise de sa venue : car, allant porter la guerre en Arménie, il avait besoin d'un guide comme lui. Il se fit donc mener par lui droit à Artaxate.

Tigrane, effrayé de cette nouvelle, et sentant bien qu'il n'était pas en état de résister à une armée si puissante, prit le parti de recourir à la générosité et à la clémence du général romain. Il lui remit entre les mains les ambassadeurs que Mithridate lui avait envoyés, et les suivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution, il entra dans le camp des Romains, et vint mettre sa personne et sa couronne à la discrétion de Pompée et des Romains. Il disait [1] que de tous les Romains il n'y avait que Pompée à la bonne foi de qui il voulût se confier ; que, de quelque manière qu'il décidât de son sort, il se trouverait content ; qu'il n'était point honteux d'être vaincu par un homme que

[1] « Mox ipse supplex et præsens se regnumque ditioni ejus permisit, præfatus : neminem alium, neque Romanum, neque ullius gentis virum futurum fuisse, cujus se fidei commissurus foret, quàm Cn. Pompeium. Proindè omnem sibi vel adversam, vel secundam, cujus auctor ille esset, fortunam tolerabilem futuram. Non esse turpe ab eo vinci, quem vincere esset nefas : neque ei inhonestè aliquem summitti, quem fortuna super omnes extulisset. » (VELL. PATERC. lib. 2, cap. 37.)

nul ne pouvait vaincre; et qu'on pouvait sans déshonneur se soumettre à celui que la fortune avait élevé au-dessus de tous les autres.

Quand il fut arrivé à cheval près de l'enceinte du camp, deux huissiers de Pompée sortirent au-devant de lui, et lui ordonnèrent de descendre, et d'entrer à pied, lui disant que jamais on n'avait vu d'étranger passer à cheval dans un camp romain. Tigrane obéit; et ôtant même son épée, il la donna à ces huissiers; et enfin, quand il fut assez près de Pompée, prenant son diadême, il voulut le mettre à ses pieds, et, se prosternant honteusement à terre, lui embrasser les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'empêcher; et le prenant par la main, il le mena dans sa tente, le fit asseoir près de lui à sa droite, et son fils, le jeune Tigrane, à sa gauche : après quoi il le remit au lendemain pour entendre ce qu'il avait à lui dire, et invita le père et le fils à souper ce soir-là avec lui. Le fils refusa de s'y trouver avec son père; et comme il ne lui avait donné aucune marque de respect pendant l'entrevue, et l'avait traité avec la même indifférence qu'il aurait fait un étranger, Pompée fut fort choqué de cette conduite. Il ne négligea pas pourtant tout-à-fait ses intérêts, en prenant connaissance de l'affaire de Tigrane. Après avoir condamné le roi Tigrane à payer six mille talents [1] aux Romains pour les frais de la guerre qu'il leur avait faite sans sujet, et à leur céder toutes ses conquêtes en-deçà de l'Euphrate, il ordonna que ce prince régnerait dans son ancien royaume d'Arménie majeure, et que son fils aurait la Gordienne et la

[1] Dix-huit millions. = 33 millions. — L.

Sophène, deux provinces limitrophes de l'Arménie, pendant la vie de son père, et après sa mort tout le reste de ses états; en réservant pourtant au père les trésors qu'il avait dans la Sophène, sans lesquels il lui était impossible de payer aux Romains la somme que Pompée exigeait de lui.

Le père fut fort content de ces conditions, qui lui laissaient encore une couronne. Mais le fils, qui s'était mis des chimères dans la tête, ne put goûter un décret qui lui ôtait ce qu'il s'était promis. Il en fut même si mécontent, qu'il voulut se sauver pour aller exciter de nouveaux troubles. Pompée, qui se douta de son dessein, le fit garder à vue : et quand il vit qu'il refusait absolument de consentir que son père retirât ses trésors de la Sophène, il le fit mettre en prison. Ensuite, ayant découvert qu'il faisait solliciter la noblesse d'Arménie à prendre les armes, et qu'il tâchait d'y engager aussi les Parthes, il le mit avec ceux qu'il réservait pour le triomphe.

Peu de temps après, Phraate, roi des Parthes, envoya redemander à Pompée ce jeune prince, qui était son gendre, et lui représenter qu'il devait terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponse que le jeune Tigrane touchait de plus près à son père qu'à son beau-père; et que, pour ses conquêtes, il leur donnerait les bornes que la raison et la justice leur prescriraient, mais sans prendre la loi de personne.

Quand on eut laissé prendre à Tigrane les trésors de la Sophène, il paya les six mille talents, et fit outre cela présent à l'armée romaine de cinquante dragmes [1]

[1] 25 livres. = 4 fr. 58 c. — L.

pour chaque simple soldat, de mille [1] à chaque centenier, de dix mille [2] à chaque tribun; et par cette libéralité il obtint le titre d'ami et d'allié du peuple romain. Elle lui serait pardonnable, s'il ne l'avait pas souillée par des bassesses indignes d'un roi.

Pompée donna à Ariobarzane la Cappadoce entière, et y ajouta la Sophène et la Gordienne, qu'il avait destinées au jeune Tigrane.

Plut. in Pomp. p. 637. Dio Cass. l. 36, p. 28. Appian. p. 242-245.

Après avoir tout réglé en Arménie, Pompée marcha vers le nord à la poursuite de Mithridate. Il trouva sur les bords du Cyrus [3] les Albaniens et les Ibériens, deux puissantes nations situées entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, qui entreprirent de l'arrêter : mais il les battit, et obligea les Albaniens à demander la paix. Il la leur accorda, et passa l'hiver dans leur pays.

An. M. 3939. Av. J. C. 65.

L'année suivante, il se mit de fort bonne heure en campagne contre les Ibériens. C'était une nation fort guerrière, et qui n'avait jamais encore été soumise. Elle avait toujours conservé sa liberté pendant que les Mèdes, les Perses et les Macédoniens avaient eu successivement l'empire de l'Asie. Pompée vint à bout de dompter ces peuples, quoiqu'il s'y trouvât d'assez grande difficultés, et les obligea de demander la paix. Le roi des Ibériens lui envoya un lit, une table et un trône, le tout d'or massif, le priant de recevoir ces présents pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des trésoriers pour le trésor public. Il soumit aussi les peuples de la Colchide, et fit prisonnier leur roi Olthace, qu'il mena ensuite dans son triomphe. De là il revint sur ses pas en Albanie, pour châtier

[1] 500 livres. = 916 fr. — L.

[2] 5000 livres. = 9160 fr. — L.

[3] Ce fleuve est appelé *Cyrnus* par quelques auteurs.

cette nation de ce qu'elle avait repris les armes pendant qu'il était aux prises avec les Ibériens et avec ceux de la Colchide.

L'armée des Albaniens était commandée par Cosis, frère du roi Orode. Ce prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, et, courant sur lui, il lui lança son javelot : mais Pompée, l'ayant joint, lui appuya sa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, et le jeta mort aux pieds de son cheval. Les Albaniens furent battus, et il s'en fit un grand carnage. Cette victoire obligea le roi Orode à acheter le renouvellement de la paix qu'il avait faite avec les Romains l'année précédente, par de grands présents, et en donnant ses fils en ôtage aux Romains pour sûreté qu'il l'observerait mieux que par le passé.

Mithridate cependant avait passé l'hiver à Dioscourias sur le Pont-Euxin, au nord-est. Dès que le printemps fut venu, il marcha vers le Bosphore Cimmérien, en traversant le pays de diverses nations des Scythes, dont quelques-unes le laissèrent passer de leur bon gré, et d'autres y furent contraintes par la force. Ce royaume du Bosphore Cimmérien est le même que nous appelons aujourd'hui la Tartarie Crimée; et c'était alors une province de l'empire de Mithridate. Il l'avait donné en apanage à un de ses fils nommé Machare; mais ce jeune prince avait été pressé si vivement par les Romains pendant qu'ils assiégeaient Sinope, et que leur flotte était maîtresse du Pont-Euxin, qui était entre cette ville et son royaume, qu'il avait fait la paix avec eux, et l'avait observée inviolablement jusqu'alors. Il savait bien que cette conduite déplaisait extrêmement à son père, et ainsi il appréhendait fort sa présence.

Pour se raccommoder avec lui, il lui envoya des ambassadeurs sur la route, qui lui représentèrent que ç'avait été la nécessité de ses affaires qui l'avait obligé d'agir contre son inclination. Mais, voyant que son père ne se laissait point toucher à ses raisons, il essaya de se sauver par mer, et fut pris par des vaisseaux que Mithridate avait fait croiser exprès sur sa route. Il aima mieux se tuer que de tomber entre les mains de son père.

Pompée, ayant achevé la guerre dans le nord, et voyant qu'il était impossible de suivre Mithridate dans le pays reculé où il s'était retiré, ramena son armée au midi; et en passant il soumit Darius, roi des Mèdes, et Antiochus, roi de Comagène. Il vint en Syrie, et se rendit maître de tout cet empire. Scaurus réduisit la Célésyrie et Damas, et Gabinius tout le reste jusqu'au Tigre; c'étaient deux de ses lieutenants-généraux. Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusèbe, l'héritier de la maison des Séleucides, qui par la permission de Luculle régnait depuis quatre ans dans une partie de ces pays-là, dont il s'était saisi quand Tigrane l'abandonna, vint le prier que par son moyen il pût être rétabli sur le trône de ses pères. Mais Pompée refusa de l'entendre, et le dépouilla de tous ses états, dont il fit une province romaine. Ainsi, pendant qu'on laissait l'Arménie à Tigrane qui avait fait beaucoup de mal aux Romains dans le cours d'une longue guerre, on dépouilla Antiochus qui ne leur avait jamais fait aucun tort, et ne méritait point du tout le traitement qu'on lui fit. La raison qu'on en donna, fut que les Romains avaient conquis la Syrie sur Tigrane; qu'il n'était pas juste qu'ils perdissent le fruit de leur vic-

Appian. in Syr. p. 133. Justin. l. 40, cap. 2.

toire : qu'Antiochus était un prince qui n'avait ni le courage ni la capacité nécessaires pour défendre le pays; que le mettre entre ses mains, ce serait l'exposer aux ravages et aux courses continuelles des Juifs et des Arabes, ce que Pompée n'avait garde de faire. En conséquence de ce raisonnement, Antiochus perdit sa couronne, et fut réduit à la nécessité de vivre en simple particulier. C'est en lui que finit l'empire des Séleucides en Asie, qui avait duré près de deux cent cinquante ans.

An. M. 3939. Av. J. C. 65.

Pendant ces expéditions des Romains en Asie, il arriva de grandes révolutions en Égypte. Les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur roi, se soulevèrent; et, après l'avoir chassé, appelèrent Ptolémée Aulète, pour remplir sa place. Cette histoire sera traitée avec étendue dans l'article suivant.

Pompée, s'étant transporté à Damas, y régla plusieurs affaires de l'Égypte et de la Judée. Pendant le séjour qu'il y fit, il s'y rendit jusqu'à douze têtes couronnées, qui venaient lui faire leur cour, et qui s'y trouvèrent tous en même temps.

Plut. in Pomp. p. 638, 639.

C'est pour-lors qu'on vit un beau combat d'amitié et de respect entre un père et un fils : combat rare dans les temps dont nous parlons, où les meurtres et les parricides les plus affreux ouvraient le chemin au trône. Ariobarzane, roi de Cappadoce, se démit volontairement de son royaume en faveur de son fils, et lui mit son diadême sur la tête en présence de Pompée. Des larmes sincères coulèrent alors en abondance des yeux de ce fils véritablement affligé de ce qui aurait fait la joie des autres. C'est la seule occasion où il crut la

Val. Max. l. 5, c. 7.

désobéissance permise, et il aurait constamment persisté dans le refus d'accepter le sceptre[1], si l'ordre de Pompée ne fût intervenu, et ne l'eût obligé de céder enfin à l'autorité paternelle. C'est le second exemple que fournit la Cappadoce d'un pareil combat de générosité. Nous avons parlé en son lieu du fait des deux Ariarathe.

Comme il y avait encore dans le Pont et dans la Cappadoce plusieurs places fortes entre les mains de Mithridate, Pompée jugea à propos d'y retourner pour les réduire. Il les soumit en effet presque toutes à son arrivée, et il alla ensuite passer l'hiver à Aspis, ville du Pont.

Stratonice, une des femmes de Mithridate, remit à Pompée un château du Bosphore dont elle avait la garde, avec les trésors qui y étaient cachés, lui demandant pour récompense que, si son fils Xipharès tombait entre ses mains, il voulût bien le lui rendre. Pompée n'accepta de ces présents que ceux qui pouvaient servir à l'ornement des temples. Quand Mithridate sut ce qu'avait fait Stratonice pour se venger de la facilité avec laquelle elle s'était rendue, qu'il regardait comme une trahison, il tua Xipharès sous les yeux de sa mère, qui vit ce triste spectacle de l'autre bord du détroit.

Caïne[2], ou la Ville-Neuve, était la plus forte de toutes les places du Pont : aussi était-ce là que Mi-

[1] « Nec ullum finem tam egregium certamen habuisset, nisi patriæ voluntati auctoritas Pompeii adfuisset. » (VAL. MAX.)

[2] Ce n'était point une ville; Plutarque appelle ce lieu Καινὸν φρούριον, ou le *Château-Neuf*. C'était une forteresse bien située et bien défendue. — L.

thridate avait la plus grande partie de son trésor, et ce qu'il possédait de plus précieux, parce qu'il la regardait comme imprenable; mais elle ne le fut pas pour les Romains. Pompée la prit, et avec elle tout ce que Mithridate y avait laissé. On y trouva, entre autres choses, des mémoires secrets qu'il avait dressés lui-même, qui servirent beaucoup à faire connaître son caractère. Dans l'un il marquait les personnes qu'il avait empoisonnées, entre autres son propre fils Ariarathe, et Alcée de Sardes; ce dernier parce qu'il avait remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Quelle bizarrerie! Avait-il peur que le public et la postérité ne fussent pas instruits de ses crimes, ni de leurs motifs?

Plin. l. 25, cap. 2.

On y trouva aussi ses mémoires de médecine, que Pompée fit traduire en latin par Lénée, bon grammairien, qui était un de ses affranchis, et on les publia ensuite dans cette langue : car, entre les autres qualités extraordinaires de Mithridate, il avait celle d'être très-habile dans la médecine. Ce fut lui qui inventa le contre-poison admirable qui porte encore son nom, et dont les médecins se sont si bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec succès.

An. M. 3940. Av. J. C. 64. Joseph. Antiq. lib. 14, cap. 5, 6. Plut. in Pomp. p. 639-641. Dion. Cass. l. 37, p. 34-36. Appian. p. 246-251.

Pompée, pendant le séjour qu'il fit à Aspis, régla les affaires du pays, autant que l'état où étaient les choses pouvait le permettre. Dès que le printemps fut revenu, il retourna en Syrie pour faire la même chose. Il ne crut pas devoir songer à poursuivre Mithridate dans le royaume du Bosphore, où il était encore retourné. Il eût fallu pour cela faire le tour du Pont-Euxin avec une armée, et traverser des pays habités par des nations barbares, dont quelques-uns même

étaient déserts : entreprise fort dangereuse, et où l'on courait risque de périr. Ainsi tout ce que put faire Pompée, fut de poster de telle manière la flotte romaine, qu'elle empêchât tous les convois qu'on eût pu envoyer à Mithridate. Il crut par là le pouvoir réduire à la dernière extrémité, et dit en partant qu'il laissait à Mithridate un ennemi plus redoutable que les armées romaines : c'étaient la faim et la nécessité.

Ce qui le menait avec tant d'ardeur en Syrie, était la passion démesurée et pleine de vanité qu'il avait de pousser ses conquêtes jusqu'à la mer Rouge. En Espagne, et avant cela en Afrique, il avait porté les armes romaines jusqu'à l'Océan occidental, des deux côtés du détroit de la Méditerranée. Dans la guerre contre les Albaniens, il les avait étendues jusqu'à la mer Caspienne. Il croyait qu'il ne manquait plus à sa gloire que de les pousser jusqu'à la mer Rouge. En arrivant en Syrie, il déclara Antioche et Séleucie sur l'Oronte villes libres, et continua sa marche vers Damas, d'où il comptait aller attaquer les Arabes, et porter ensuite ses victoires jusqu'à la mer Rouge. Mais il survint un accident qui l'obligea à suspendre toute autre affaire, et à se rendre dans le Pont.

Il lui était venu quelque temps auparavant une ambassade de la part de Mithridate qui demandait la paix. Il faisait proposer qu'on lui laissât, comme à Tigrane, sa couronne héréditaire; qu'il paierait un tribut aux Romains, et leur céderait tous ses autres états. Pompée répondit qu'il vînt donc aussi en personne, comme avait fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse; mais il proposa d'y envoyer ses enfants, et quelques-uns de ses principaux amis. Pompée ne

voulut pas s'en contenter. Les négociations se rompirent, et Mithridate se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée, qui en eut avis, jugea à propos de se rendre sur les lieux pour avoir l'œil à tout. Pour cet effet, il alla passer quelque temps à Amisus, l'ancienne capitale du pays. Là, par une juste punition des dieux, dit Plutarque, son ambition lui fit commettre des fautes qui lui attirèrent le blâme de tout le monde. Il avait taxé publiquement et décrié Luculle, sur ce que, la guerre étant encore allumée, il avait disposé des provinces, fait des présents, décerné des honneurs, et fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entièrement terminée : et il tomba dans le même inconvénient; car il disposa des gouvernements, et partagea les états de Mithridate en provinces, comme si la guerre eût été finie. Mais Mithridate vivait encore, et l'on devait tout craindre d'un prince inépuisable en ressources, que les plus grands revers ne pouvaient déconcerter, et à qui ses pertes mêmes semblaient inspirer un nouveau courage et donner de nouvelles forces. Alors, en effet, dans le temps qu'on le croyait perdu sans retour, il méditait de faire, avec les troupes qu'il avait levées, une terrible invasion jusque dans le cœur de l'empire romain.

Dans la distribution des récompenses, Pompée donna l'Arménie mineure, avec plusieurs villes et pays voisins, à Déjotare, prince de Galatie, qui était toujours demeuré attaché aux intérêts des Romains pendant cette guerre, et lui accorda le titre de *roi*. C'est ce même Déjotare qui, ayant toujours été depuis attaché par reconnaissance à Pompée, encourut la haine

de César, et eut besoin d'être défendu par l'éloquence de Cicéron.

Il fit aussi en même temps Archélaüs grand-prêtre de la lune, qui était la grande déesse des Comaniens, dans le Pont, et lui donna la souveraineté du lieu, qui contenait bien six mille personnes, toutes dévouées au culte de cette déesse. J'ai déja marqué que cet Archélaüs était fils de celui qui avait commandé en chef les troupes que Mithridate avait envoyées en Grèce dans la première guerre qu'il eut avec les Romains, et qui, ayant été disgracié par Mithridate, s'était retiré chez les Romains avec son fils. Ils leur étaient toujours demeurés depuis très-affectionnés, et leur avaient été d'un grand secours dans les guerres d'Asie. Le père étant mort, on donna au fils, pour récompenser les services de l'un et de l'autre, cette prêtrise de Comane, avec la souveraineté qu'on y attacha.

Pendant le séjour que fit Pompée dans le Pont, Arétas, roi de l'Arabie-Pétrée, profita de son absence, et fit des courses dans la Syrie, qui en incommodèrent beaucoup les habitants. Pompée y revint. En passant, il trouva sur sa route l'endroit où étaient les corps morts des Romains tués dans la défaite de Triarius. Il les fit enterrer avec grande solennité, ce qui lui gagna le cœur des soldats. De là Pompée continua sa marche vers la Syrie, pour y exécuter les projets qu'il avait formés pour la guerre d'Arabie. Une importante nouvelle les interrompit.

Quoique Mithridate eût perdu toute espérance de paix depuis le refus des ouvertures qu'il avait fait faire à Pompée, et qu'il vît plusieurs de ses sujets quitter son parti; cependant, loin de perdre courage, il avait

formé le projet de traverser la Pannonie, et, en passant les Alpes, d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avait fait Annibal : projet plus hardi que prudent, et qui lui était inspiré par sa haine invétérée et par un désespoir aveugle. Un grand nombre de Scythes de son voisinage étaient entrés dans ses troupes, et avaient grossi considérablement son armée. Il avait envoyé des députés en Gaule solliciter les peuples de se joindre à lui quand il approcherait des Alpes. Comme les grandes passions sont toujours fort crédules, et qu'on se flatte aisément de tout ce qu'on desire avec ardeur, il espérait que le feu de la révolte parmi les esclaves d'Italie et de Sicile, peut-être mal éteint, pourrait se rallumer tout d'un coup à sa présence; que les pirates reprendraient bientôt l'empire de la mer, et susciteraient de nouvelles affaires aux Romains; et que les peuples, accablés par l'avarice et la cruauté des magistrats et des généraux, seraient ravis de se tirer par son moyen de l'oppression sous laquelle ils gémissaient depuis long-temps. Voilà les pensées qu'il roulait dans son esprit.

Mais comme, pour exécuter ce projet, il fallait faire plus de cinq cents lieues, et traverser les pays qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Styrie, la Carinthie, le Tyrol et la Lombardie, et passer trois grands fleuves, le Borysthène, le Danube et le Pô, la seule idée d'une si rude et dangereuse marche jeta une telle frayeur dans son armée, que, pour rompre son dessein, elle conspira contre lui, et élut Pharnace, son fils, pour roi : c'était lui qui avait excité cette révolte parmi les soldats. Alors Mithridate,

se voyant abandonné de tout le monde, et que son fils même ne voulait pas lui permettre seulement de se sauver où il pourrait, se retira dans son appartement; et, après avoir donné du poison à ses femmes, à ses concubines, et à celles de ses filles qui étaient alors auprès de lui, il en prit lui-même : mais, comme il vit que le poison ne faisait pas son effet sur lui, il eut recours à son épée. Le coup qu'il se donna ne suffisant pas, il fut obligé de prier un soldat gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut son propre fils qui le tua.

An. M. 3941. Av. J. C. 63.

Mithridate avait régné soixante ans, et en avait vécu soixante et douze. Sa grande peur était de tomber entre les mains des Romains, et d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portait toujours sur lui du poison, afin de leur échapper par cette voie, s'il ne trouvait pas d'autre ressource. L'appréhension qu'il eut que son fils ne le livrât à Pompée, lui fit prendre la funeste résolution qu'il exécuta avec tant de promptitude. On dit communément que ce qui fit que le poison qu'il prit ne le tua pas, venait de ce qu'il avait tant pris de son contre-poison, que son tempérament en était devenu à l'épreuve du poison. Mais l'on prétend que c'est une erreur, et qu'il est impossible de trouver un remède particulier qui puisse servir d'antidote général contre toutes les espèces de poison.

Pompée était à Jéricho, dans la Palestine, où les différends d'Hyrcan et d'Aristobule, dont nous avons parlé ailleurs, l'avaient amené, quand il reçut la première nouvelle de la mort de Mithridate. Elle lui fut apportée par des exprès dépêchés du Pont, pour lui remettre en main les lettres de ses lieutenants. Les exprès arrivant avec leurs lances couronnées de lau-

rier, ce qui ne se pratiquait que lorsqu'ils venaient annoncer quelque victoire ou quelque nouvelle importante et avantageuse, l'armée fut fort curieuse et avide de l'apprendre. Comme elle ne faisait que commencer à former son camp, et qu'elle n'avait pas encore dressé le tribunal de dessus lequel le général leur parlait, sans s'amuser à en faire un de gazon, comme c'était l'ordinaire, parce qu'il aurait fallu trop de temps, elle en fit un à la hâte des bâts de leurs bêtes de somme, sur lequel Pompée monta sans façon. Il leur apprit la mort de Mithridate, et la manière dont il s'était tué lui-même; que son fils Pharnace soumettait aux Romains et sa personne et ses états; et qu'ainsi cette guerre fâcheuse, qui avait duré si long-temps, était enfin terminée. Ce fut un grand sujet de joie et pour le général et pour l'armée.

Telle fut la fin de Mithridate, prince [1], dit un historien, dont il est difficile de se taire, et encore plus d'en parler. Plein de vivacité dans les guerres, distingué par son courage, très-grand quelquefois par les faveurs de la fortune, et toujours par la fermeté inébranlable de son ame; véritablement général par la prudence et le conseil, et soldat par les coups de main hardis et périlleux : un second Annibal pour sa haine pour les Romains.

Cicéron dit de Mithridate qu'après Alexandre c'était le plus grand des rois : *Ille rex post Alexandrum maximus*. Il est bien certain que les Romains n'ont

Acad. Quæs. lib. 4, n. 3.

[1] « Vir, neque silendus, neque dicendus sine cura : bello acerrimus, virtute eximius : aliquandò fortunâ, semper animo maximus : consiliis dux, miles manu : odio in Romanos Annibal. » (VELL. PATERC. lib. 2, cap. 18.)

jamais eu de pareil roi en tête. On ne peut nier non plus qu'il n'eût de grandes qualités : une vaste étendue d'esprit qui embrassait tout, une supériorité de génie capable des plus grandes entreprises, une fermeté d'ame que les plus grands malheurs ne pouvaient abattre, une industrie et une hardiesse inépuisables en ressources, qui, après les plus grandes pertes, le faisaient reparaître tout d'un coup sur la scène plus puissant et plus terrible que jamais. Je ne crois pas pourtant qu'on puisse le donner pour un capitaine achevé : ce n'est pas, ce me semble, l'idée qui résulte de ses actions. Il remporta d'abord de grands avantages, mais contre des généraux sans mérite et sans expérience. Depuis qu'on lui eut opposé Sylla, Luculle, Pompée, ce ne fut plus de même ; et l'on ne voit pas que dans les batailles il se soit fait beaucoup d'honneur, ni par l'habileté à se poster avantageusement, ni par la présence d'esprit dans les contre-temps inopinés, ni même par l'intrépidité dans les occasions dangereuses et dans le feu de l'action. Mais, quand on lui supposerait toutes les qualités d'un grand général, son nom ne peut être qu'en horreur, quand on considère les meurtres et les parricides sans nombre dont il souilla son règne, et cette cruauté barbare qui ne respecta ni mère, ni femmes, ni enfants, ni amis, et qui sacrifia tout à son insatiable ambition.

An. M. 3941. Av. J. C. 63. Joseph. Antiq. lib. 14, c. 4-8 ; et de Bell. Jud. 1-5.

Pompée étant arrivé en Syrie, alla droit à Damas, à dessein d'en partir pour commencer enfin la guerre d'Arabie. Quand Arétas, qui en était roi, vit son armée prête à entrer dans ses états, il envoya faire ses soumissions par une ambassade.

Les troubles de la Judée occupèrent Pompée quelque

temps; il revint ensuite en Syrie, d'où il partit pour le Pont. En arrivant à Amisus, il y trouva le corps de Mithridate, que Pharnace son fils lui envoyait, apparemment pour assurer Pompée, par ses propres yeux, de la vérité de la mort d'un ennemi qui lui avait causé tant de peine et de fatigues: il y avait ajouté de grands présents pour se le rendre favorable: Pompée reçut les présents; mais pour le corps, regardant l'inimitié comme éteinte par la mort, il lui fit tout l'honneur qui était dû à un roi, et l'envoya à la ville de Sinope pour y être enterré avec les rois de Pont ses ancêtres, qui avaient là depuis long-temps leur sépulture ordinaire, et ordonna les sommes qu'il fallait pour lui faire des funérailles royales.

Plut. in Pomp. p. 641. Appian. p. 250-252. Dio Cass. l. 36, p. 35 et 36.

Dans ce dernier voyage, il prit possession de toutes les places qui étaient encore restées entre les mains de ceux à qui Mithridate les avait confiées. Il trouva dans quelques-unes des richesses immenses, surtout à Télaure, où était une partie des plus beaux meubles et des plus riches bijoux de Mithridate, avec son principal arsenal: on compta jusqu'à deux mille coupes d'onyx enchâssées dans de l'or, avec une si prodigieuse quantité de vaisselle de toute espèce, de meubles et d'équipages de guerre pour homme et pour cheval, qu'il fallut au questeur, c'est-à-dire au trésorier de l'armée, trente jours entiers pour en faire l'inventaire.

Pompée accorda à Pharnace le royaume du Bosphore pour récompense de son parricide, le déclara ami et allié du peuple romain, et tourna sa marche vers la province d'Asie pour passer l'hiver à Éphèse; ce fut là qu'il distribua les récompenses à son armée victorieuse. Il donna à chaque soldat quinze cents

dragmes (sept cent cinquante livres); et aux officiers, à proportion du poste qu'ils occupaient. Enfin la somme à laquelle se montèrent les libéralités qu'il fit des dépouilles de l'ennemi alla jusqu'à seize mille talents, c'est-à-dire quarante-huit millions, et il en eut pourtant encore vingt mille (soixante millions) pour mettre au trésor à Rome le jour de son entrée.

An. M. 3943.
Av. J.C. 61.

Son triomphe dura deux jours, et fut célébré avec une pompe extraordinaire. Pompée fit marcher devant lui trois cent vingt-quatre captifs des plus distingués: entre lesquels étaient Aristobule, roi de Judée, avec son fils Antigone; Olthace, roi de Colchos; Tigrane, fils de Tigrane roi d'Arménie; la sœur, cinq fils et deux filles de Mithridate. Au défaut de la personne de ce roi, on porta en triomphe son trône et son sceptre, et un buste colossal de la hauteur de huit coudées, qui était d'or.

ARTICLE II.

Ce second article contient l'histoire de trente-cinq ans, depuis le commencement du règne de Ptolémée Aulète jusqu'à la mort de Cléopatre, où finit le royaume d'Égypte; c'est-à-dire depuis l'an du monde 3939 jusqu'à l'an 3974.

§ I. *Ptolémée Aulète avait été mis sur le trône d'Égypte à la place d'Alexandre. Il se fait nommer ami et allié du peuple romain par le crédit de César et de Pompée, qu'il avait acheté bien cher. En conséquence il accable ses sujets d'impôts. Il est chassé du trône. Les Alexandrins lui substituent Bérénice, sa fille. Il va à Rome, et gagne, à force d'argent, les suffrages des premiers de la république pour être rétabli. On lui oppose un oracle de la Sibylle, malgré lequel Gabinius le rétablit à main armée sur le trône, où il demeure jusqu'à sa mort. La fameuse Cléopatre sa fille lui succède, avec son frère encore tout jeune.*

AN. M. 3939.
AV. J.C. 65.

Nous avons vu comment Ptolémée Aulète était monté sur le trône d'Égypte [1]. Alexandre, son prédécesseur, en ayant été chassé par ses sujets, s'était retiré à Tyr, où il mourut quelque temps après. Comme il ne laissait point d'enfants, ni aucun autre prince

[1] Il a été parlé plus haut de l'erreur des chronologistes qui ont fait régner Alexandre II jusqu'à cette époque. Dans le fait, Ptolémée Aulète occupait le trône depuis l'an 81, c'est-à-dire depuis 15 ans. —L.

légitime du sang royal, il avait fait le peuple romain son héritier. Le sénat, pour les raisons que j'ai rapportées, ne jugea pas alors à propos de prendre possession des états qui lui avaient été légués par le testament d'Alexandre; mais aussi, pour montrer qu'il ne renonçait pas à son droit, il résolut de recueillir une partie de la succession, et envoya des députés à Tyr pour demander quelques sommes que ce roi y avait laissées en mourant.

Les prétentions du peuple romain ne se prescrivaient point; et c'était un établissement mal assuré que de posséder un état où il croyait en avoir de si bien fondées, à moins qu'on ne trouvât quelque moyen de l'y faire renoncer : tous les autres rois d'Égypte avaient été amis et alliés de Rome. C'était un moyen sûr pour Ptolémée de se faire reconnaître authentiquement roi d'Égypte par les Romains, que de se faire déclarer leur allié; mais autant qu'il lui était important d'avoir cette qualité, autant lui était-il difficile de l'obtenir. La mémoire du testament de son prédécesseur était encore toute récente; et comme on ne pardonne point aux princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoiqu'on leur en pardonne souvent de plus nuisibles, le surnom de *joueur de flûte* que celui-ci s'était attiré l'avait mis en aussi mauvaise estime à Rome qu'en Égypte.

Sueton. in Jul. Cæs. cap. 54. Dio Cass. l. 39, p. 97. Strab. l. 17, pag. 796.

Il ne désespéra pourtant pas de venir à bout de son entreprise. Toutes les voies qu'il prit pour arriver à son but furent long-temps inutiles; et il y a apparence qu'elles l'auraient toujours été, si César n'eût jamais été consul. Cet esprit ambitieux, qui croyait bons tous les moyens et tous les expédients qui le conduisaient

à ses fins, accablé de dettes immenses, et trouvant ce roi disposé à mériter, à force d'argent, ce qu'il ne pouvait obtenir de droit, lui vendit l'alliance de Rome aussi chèrement qu'il la voulut acheter, et en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut nécessaire pour y faire consentir le peuple, près de six mille talents, c'est-à-dire près de dix-huit millions. A ce prix, il fut déclaré ami et allié du peuple romain.

Quoique ce prince tirât tous les ans de son royaume plus de deux fois autant, il ne put trouver tout-à-coup cette somme sans surcharger extrêmement ses sujets. Ils étaient déja fort mécontents de ce qu'il n'avait pas voulu revendiquer l'île de Cypre comme un ancien apanage de l'Égypte, et, en cas de refus, déclarer la guerre aux Romains. Dans cette disposition, les levées extraordinaires de deniers qu'il était obligé de faire ayant achevé de les aigrir, ils se soulevèrent avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir pour mettre sa vie en sûreté. Il cacha si bien sa route, qu'on crut en Égypte qu'il était péri, ou l'on feignit de le croire. On déclara reine à sa place l'aînée de trois filles qu'il avait, nommée *Bérénice*, quoiqu'il eût deux fils, parce qu'ils étaient beaucoup plus jeunes.

An. M. 3946. Av. J. C. 58.

Cependant Ptolémée ayant abordé à l'île de Rhodes, qui était sur son chemin pour aller à Rome, apprit que Caton, qui, depuis sa mort, a été appelé dans l'histoire *Caton d'Utique*, y était arrivé aussi il y avait quelque temps. Ce prince, étant bien aise de conférer

Plut. in Catone Utic. p. 776.

[1] Bérénice régna un an avec sa sœur Cléopatre Tryphène; celle-ci mourut, et Bérénice resta seule à la tête des affaires. — L.

avec lui sur ses affaires, le fit avertir aussitôt de sa venue, comptant qu'il ne tarderait point à le venir trouver. On va connaître ici la grandeur, ou plutôt la fierté romaine. Caton lui fit dire qu'il vînt lui-même le chercher, s'il voulait lui parler. Il y alla. Caton ne daigna pas se lever quand Ptolémée entra dans sa chambre; et le saluant comme un homme du commun, lui dit seulement de s'asseoir. Le roi, quoiqu'un peu troublé de cette réception, ne laissait pas d'admirer en lui-même comment tant de hauteur et de fierté pouvait s'accorder dans un même homme avec la simplicité et la modestie qui paraissaient dans son habillement et dans tout son équipage. Mais il fut bien plus surpris lorsque étant entré en matière, Caton le blâma ouvertement de ce qu'il quittait le plus beau royaume du monde pour aller s'exposer au faste et à l'avarice insatiable des grands de Rome, et souffrir mille indignités. Il ne feignit point de lui dire que, quand il vendrait toute l'Égypte, il n'aurait pas encore de quoi contenter toute leur avidité. Il lui conseilla donc de retourner en Égypte et de s'y raccommoder avec ses sujets, ajoutant qu'il était prêt à y accompagner le roi, s'il le voulait, et lui offrant pour cela son entremise et ses bons offices.

Ptolémée, à ce discours, revenu comme d'un songe, et ayant pensé mûrement à tout ce que le sage Romain lui avait dit, reconnut la faute qu'il avait faite de quitter son royaume, et songeait à y retourner. Mais les amis qu'il avait avec lui, gagnés par Pompée pour le faire aller à Rome (on devine bien dans quelles vues), le détournèrent de suivre le conseil de Caton. Il eut tout le temps de s'en repentir quand il se trouva

dans cette superbe ville, réduit à solliciter son affaire de porte en porte chez chaque magistrat, comme un simple particulier.

César, sur qui il fondait sa principale espérance, ne s'y trouva pas : il faisait la guerre dans les Gaules; mais Pompée, qui y était, le logea chez lui, et n'oublia rien pour le servir. Outre l'argent qu'il avait reçu de ce prince, conjointement avec César, Ptolémée avait depuis cultivé son amitié par divers services qu'il lui avait rendus dans la guerre de Mithridate, et lui avait entretenu huit mille chevaux à ses dépens dans celle de Judée. S'étant donc plaint au sénat de la rébellion de ses sujets, il demanda qu'on les remît sous son obéissance, ainsi que l'alliance qu'on lui avait accordée y obligeait les Romains. La faction de Pompée lui fit obtenir ce qu'il demandait. Le consul Lentulus, à qui la Cilicie, séparée de l'Égypte seulement par la côte de Syrie, était échue par le sort, fut chargé de rétablir Ptolémée sur le trône.

Mais, avant que son consulat fût achevé, les Égyptiens, ayant appris que leur roi n'était pas mort comme ils le croyaient, et qu'il était allé à Rome, y envoyèrent une ambassade solennelle pour justifier leur révolte devant le sénat. Cette ambassade était composée de plus de cent personnes, dont le chef était un célèbre philosophe nommé *Dion*, qui avait à Rome des amis considérables. Ptolémée, en ayant eu avis, trouva le moyen de faire périr par le fer ou par le poison la plupart des ambassadeurs; et il intimida si fort ceux qu'il ne put corrompre ni faire tuer, qu'ils n'osèrent ni s'acquitter de leur commission, ni demander justice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut connue de tout

le monde, elle acheva de le rendre aussi odieux qu'il était méprisé; et les profusions immenses qu'il faisait pour gagner les plus pauvres et les plus intéressés du sénat devinrent si publiques, qu'on ne parlait d'autre chose dans toute la ville.

Un mépris des lois si marqué, une audace si effrénée, excitèrent l'indignation de tout ce qui restait de gens de bien dans le sénat. M. Favonius entre autres, philosophe stoïcien, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolémée. Sur sa requête, il fut résolu qu'on manderait Dion pour être instruit de la vérité du fait par sa bouche. Mais la brigue du roi, composée de celle de Pompée et de Lentulus, de ceux qu'il avait corrompus par argent, et de ceux qui lui en avaient prêté pour corrompre les autres, agit si ouvertement en sa faveur, que Dion n'osa paraître; et Ptolémée l'ayant aussi fait tuer peu de temps après, quoique celui qui fit le coup en fût accusé juridiquement, le roi en fut quitte pour soutenir qu'il en avait eu un juste sujet.

Soit que ce prince crût n'avoir plus rien à faire à Rome qui demandât sa présence, soit qu'il craignît d'y recevoir quelque affront, haï comme il était, s'il y demeurait davantage, il en partit peu de jours après, et se retira à Éphèse dans le temple de sa déesse, attendant la décision de sa destinée.

En effet, son affaire faisait plus de bruit à Rome que jamais. Un des tribuns du peuple, il s'appelait *C. Caton*, jeune homme vif, entreprenant, et qui ne manquait pas d'éloquence, se déclara, par de fréquentes harangues, contre Ptolémée et Lentulus, et il fut écouté du peuple avec un plaisir singulier et un applaudissement extraordinaire.

Pour faire jouer une nouvelle machine, il attendit qu'on eût nommé de nouveaux consuls; et dès que Lentulus fut sorti de charge, il produisit devant le peuple un oracle de la Sibylle, qui portait : *Si un roi d'Égypte ayant besoin de secours s'adresse à vous, vous ne lui refuserez pas votre amitié; mais pourtant vous ne lui donnerez pas de troupes; car si vous lui en donnez, vous souffrirez et risquerez beaucoup.*

AN. M. 3948.
AV. J. C. 56.

La forme ordinaire était de communiquer ces sortes d'oracles au sénat avant toutes choses, pour examiner s'il était à propos de les divulguer. Mais Caton, craignant que la brigue du roi n'y fît résoudre de supprimer celui-ci, qui était si contraire à ce prince, présenta aussitôt au peuple les prêtres dépositaires des livres sacrés, et les obligea, par l'autorité que sa charge de tribun lui donnait, d'exposer en public ce qu'ils y avaient trouvé, sans demander l'avis du sénat.

Ce fut un nouveau coup de foudre pour Ptolémée et pour Lentulus. Les paroles de la Sibylle étaient trop précises pour ne pas faire sur le vulgaire toute l'impression que leurs ennemis souhaitaient : aussi Lentulus, dont le consulat était fini, ne voulant pas recevoir en face l'affront de voir révoquer le décret du sénat qui l'avait commis pour rétablir Ptolémée, partit aussitôt pour sa province en qualité de proconsul.

Il ne se trompait pas. Peu de jours après, l'un des nouveaux consuls, nommé *Marcellinus*, ennemi déclaré de Pompée, ayant proposé l'oracle au sénat, il fut arrêté qu'on y aurait égard, et qu'il paraissait dangereux pour la république de rétablir par la force le roi d'Égypte.

Il ne faut pas croire que dans le sénat il y eût au-

cune personne assez simple, ou plutôt assez stupide, pour ajouter foi à un tel oracle. Personne ne doutait qu'il n'eût été fabriqué exprès pour la conjoncture présente, et qu'il ne fût l'ouvrage d'une intrigue secrète de politique. Mais il avait été publié et approuvé dans l'assemblée du peuple, crédule et superstitieux jusqu'à l'excès, et le sénat ne pouvait plus en porter un autre jugement.

Ce nouvel incident obligea Ptolémée à changer de batterie. Voyant que Lentulus avait trop d'ennemis à Rome, il abandonna le décret qui l'avait commis pour son rétablissement, et fit demander par Ammonius, son ambassadeur qu'il avait laissé à Rome, que cette commission fût donnée à Pompée; parce que ne pouvant plus être exécutée à force ouverte à cause de l'oracle, il jugea avec raison qu'il fallait substituer à la force un homme d'une grande autorité. Et Pompée se trouvait alors au plus haut point de sa gloire par le bonheur qu'il avait eu de faire périr Mithridate, le plus grand et le plus puissant roi que l'Asie eût vu depuis Alexandre.

Cic. ad Famil. lib. 1, ep. 7.

L'affaire fut mise en délibération dans le sénat, et débattue avec grande vivacité par les différents partis qui s'y élevèrent. La diversité des opinions fit consumer inutilement plusieurs séances sans rien déterminer. Cicéron ne se départit jamais des intérêts de Lentulus, son ami intime, qui, pendant qu'il était consul, avait infiniment contribué à son rappel d'exil. Mais quel moyen de lui rendre aucun service dans l'état où étaient les choses? et que pouvait faire ce proconsul sans employer la force ouverte contre un grand royaume, ce qui était expressément défendu par

l'oracle? Voilà comme auraient pensé des personnes peu subtiles et peu spirituelles, et qui ne sauraient pas se retourner. L'oracle ne défendait que de donner des troupes au roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvait-il pas le laisser comme en dépôt en quelque lieu près de la frontière, et aller cependant avec une bonne armée assiéger Alexandrie, puis, quand il l'aurait prise, s'en retourner en y laissant une bonne garnison, et ensuite y renvoyer le roi, qui trouverait toutes choses disposées à le recevoir sans violence et sans troupes? Ce fut l'avis de Cicéron; et afin qu'on n'en doute point, je rapporterai ses propres paroles, tirées d'une lettre qu'il écrivit pour-lors à Lentulus : « C'est à vous à juger, lui dit-il, « étant, comme vous l'êtes, maître de la Cilicie et de « Cypre, ce que vous pouvez entreprendre et faire « réussir. S'il vous paraît que ce soit une chose faisable « de vous emparer d'Alexandrie et du reste de l'Égypte, « il est sans doute et de votre honneur et de celui de la « république que vous y alliez avec votre flotte et votre « armée, en laissant le roi à Ptolémaïde ou en quelque « autre lieu voisin, afin qu'après que vous aurez apaisé « la révolte et mis de bonnes garnisons par-tout, ce « prince y puisse retourner sûrement. De cette sorte [1], « vous le rétablirez comme le sénat vous l'a ordonné « d'abord; et il y rentrera sans troupes, ainsi que nos « dévots assurent que la Sibylle l'a marqué. » Croirait-on qu'un grave magistrat, dans une affaire importante comme est celle dont il s'agit ici, fût capable de proposer un tel détour, qui paraît peu convenable à la

[1] « Ita fore ut per te restituatur, quemadmodum initio senatus censuit; et sine multitudine reducatur, quemadmodum homines religiosi Sibyllæ placere dixerunt. »

droiture et à la probité dont Cicéron se piquait? C'est qu'il comptait l'oracle prétendu de la Sibylle pour ce qu'il était en effet, c'est-à-dire pour une pure fourberie.

Lentulus, arrêté par les difficultés de cette entreprise, qui étaient grandes et réelles, n'osa pas s'y engager, et il suivit l'avis que Cicéron lui donnait à la fin de sa lettre, en lui représentant « que tout le monde juge-« rait de sa conduite par l'événement [1] : qu'ainsi il « n'avait qu'à prendre si bien ses mesures, qu'il fût sûr « de réussir; et qu'autrement, il ferait mieux de ne « rien entreprendre. »

An. M. 3949. Av. J. C. 55. Appian. in Syr. p. 120; et in Parth. p. 134.

Gabinius, qui commandait dans la Syrie en qualité de proconsul, fut moins timide et moins précautionné. Quoiqu'il fût défendu par une loi expresse à tout proconsul de sortir de sa province, ni de déclarer quelque guerre que ce fût, même de proche en proche, sans un ordre exprès du sénat, il s'était mis en marche pour aller au secours de Mithridate, prince des Parthes, chassé par le roi son frère de la Médie, qui lui était tombée en partage. Il avait déja passé l'Euphrate avec son armée pour ce dessein, quand Ptolémée le joignit avec des lettres de Pompée, leur protecteur et leur ami commun, tout récemment déclaré consul pour l'année suivante, par lesquelles il conjurait Gabinius de se rendre favorable aux propositions que ce prince lui ferait pour le rétablir dans son royaume. Quelque dangereux que fût ce parti, l'autorité de Pompée, et encore plus l'espoir d'un gain considérable, ébranlèrent Gabinius. Les vives remontrances d'Antoine, qui cherchait

[1] « Ex eventu homines de tuo consilio esse judicaturos, videmus... Nos quidem hoc sentimus; si exploratum tibi sit, posse te illius regni potiri, non esse cunctandum; sin dubium, non esse conandum. »

des occasions de se signaler, et qui d'ailleurs voulait faire plaisir à Ptolémée, dont les prières flattaient son ambition, achevèrent de le déterminer. C'est ce fameux Marc Antoine qui forma depuis avec le jeune César et Lépidus le second triumvirat. Gabinius l'avait engagé à le suivre dans la Syrie, en lui donnant le commandement de sa cavalerie. Plus l'entreprise était périlleuse, plus Gabinius se crut en droit de la faire acheter chèrement. Ptolémée, qui n'avait rien à ménager pour l'y résoudre, lui offrit, tant pour le général que pour l'armée, dix mille talents, c'est-à-dire trente millions, payables, la meilleure partie comptant et par avance, et le reste sitôt qu'il serait rétabli. Gabinius accepta l'offre sans hésiter.

Plut. in Anton. p. 916, 917.

L'Égypte était toujours gouvernée par la reine Bérénice. Dès qu'elle fut montée sur le trône, les Égyptiens avaient envoyé offrir la couronne et Bérénice à Antiochus l'Asiatique en Syrie, qui, du côté de sa mère Sélène, était l'héritier mâle le plus proche. Les ambassadeurs le trouvèrent mort, et revinrent. A leur retour, on apprit que son frère Séleucus, surnommé *Cybiosacte*, vivait encore. On lui envoya faire les mêmes offres, et il les accepta. C'était un prince qui avait des inclinations basses, et qui ne songeait qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de faire mettre le corps d'Alexandre-le-Grand dans un cercueil de verre, pour se saisir de celui d'or massif où il avait reposé jusqu'alors. Cette action, et beaucoup d'autres pareilles, l'ayant rendu également odieux à la reine et à ses sujets, elle l'avait fait étrangler peu de temps après. C'était le dernier prince de la race des Séleucides. Elle épousa ensuite Archélaüs, grand-prêtre de Comane dans le

Strab. l. 12, p. 538. Id. lib. 17, p. 794 et 796. Dio, l. 39, p. 115-117. Cic. in Pis. n. 49, 50.

Pont, qui se disait fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal lieutenant de ce prince.

Plut. in Anton. p. 916, 917.

Gabinius, après avoir repassé l'Euphrate et traversé la Palestine, marcha droit en Égypte. Ce qu'il y avait le plus à craindre dans cette guerre, c'était le chemin qu'il fallait faire pour arriver à Péluse : car il fallait nécessairement passer par des lieux couverts de sable d'une hauteur qui effrayait, et si arides, qu'on ne trouvait pas une goutte d'eau le long du marais Serbonide. Antoine, envoyé devant avec la cavalerie, non-seulement s'empara des passages, mais encore ayant pris Péluse, la clef de l'Égypte de ce côté-là, et fait la garnison prisonnière, rendit le chemin sûr pour le reste de l'armée, et donna une ferme espérance de la victoire à son général.

Les ennemis tirèrent un grand avantage du désir de gloire dont Antoine était possédé : car Ptolémée ne fut pas plus tôt entré dans Péluse, que, poussé par sa haine et par son ressentiment, il voulut faire passer tous les Égyptiens au fil de l'épée; mais Antoine, qui sentait bien que cet acte de cruauté le décrierait lui-même, s'y opposa, et empêcha Ptolémée d'exécuter son dessein. Dans toutes les batailles et dans tous les combats qui furent livrés coup sur coup, il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un grand général.

Dès que Gabinius apprit l'heureux succès qu'avait eu Antoine, il entra dans le cœur de l'Égypte. C'était en hiver, lorsque les eaux du Nil sont fort basses, le temps le plus propre par conséquent pour en faire la conquête. Archélaüs, qui était brave et habile, fit pour

se défendre tout ce qui se pouvait faire, et disputa fort bien le terrain aux ennemis. Étant sorti de la ville pour aller au-devant des Romains, quand il fallut camper et remuer la terre pour se retrancher, les Égyptiens, accoutumés à vivre dans l'oisiveté et les délices, se mirent à crier à haute voix qu'Archélaüs y fît travailler des mercenaires aux dépens du public. Que pouvait-on attendre de pareilles troupes dans un combat? Aussi furent-elles bientôt mises en déroute. Archélaüs fut tué en combattant vaillamment. Antoine, qui avait été son ami particulier et son hôte, ayant trouvé son corps sur le champ de bataille, l'orna royalement, et lui fit des obsèques magnifiques. Par cette action, il laissa dans Alexandrie un grand renom, et acquit parmi les Romains qui servaient avec lui à cette guerre la réputation d'homme d'une valeur singulière et d'une extrême générosité.

L'Égypte fut bientôt soumise, et obligée de recevoir Aulète, qui entra en pleine possession de ses états[1]. Afin de l'y bien affermir, Gabinius lui laissa quelques troupes romaines pour la garde de sa personne. Ces troupes prirent à Alexandrie les manières et les coutumes du pays, et donnèrent dans le luxe et la mollesse, qui y régnaient plus que dans aucune ville. Aulète fit mourir sa fille Bérénice pour avoir porté la couronne pendant son exil; et ensuite il se défit de la même manière de tous les gens riches qui avaient été du parti opposé au sien. Il avait besoin de ces confiscations pour lever la somme qu'il avait promise à Gabinius, au secours duquel il devait son rétablissement.

[1] Dans l'année 55 avant J. C. — L.

Diod. Sic. lib. 1, p. 74, 75.

Les Égyptiens souffrirent toutes ces violences sans murmurer; mais, peu de jours après, un soldat romain ayant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité de Ptolémée, ne purent empêcher le peuple de le mettre en pièces sur-le-champ, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays, car les chats étaient de ce nombre.

Cic. pro Rabir. Posth.

On ne sait plus rien de la vie de Ptolémée Aulète, sinon qu'un chevalier romain, nommé C. Rabirius Posthumus, qui lui avait prêté ou fait prêter la plupart des sommes qu'il avait empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire payer quand il fut entièrement rétabli, ce prince lui fit d'abord entendre qu'il désespérait de le satisfaire, à moins qu'il ne voulût bien se charger du soin de ses revenus, moyennant quoi il pourrait se rembourser peu-à-peu par ses mains. Le malheureux créancier ayant accepté ce parti dans la crainte de perdre sa dette s'il ne l'acceptait pas, le roi trouva bientôt un prétexte pour le faire arrêter, quoiqu'il fût des plus anciens et des plus chers amis de César, et que Pompée fût en quelque sorte garant de la dette, puisque le prêt s'était fait et les obligations passées en sa présence et par son entremise dans une maison de campagne qu'il avait auprès d'Albe.

An. M. 3951. Av. J. C. 53.

Rabirius fut trop heureux de pouvoir se sauver de prison et d'Égypte plus misérable qu'il n'y était allé. Pour comble de disgrace, il fut accusé juridiquement à Rome, sitôt qu'il y fut de retour, d'avoir aidé Ptolémée à corrompre le sénat par les sommes qu'il lui avait prêtées pour cet usage; d'avoir déshonoré sa qualité de chevalier romain par l'emploi qu'il avait pris en Égypte; enfin d'avoir profité d'une partie de l'argent

que Gabinius, avec qui on prétendait qu'il s'était entendu, en avait rapporté. Le discours que Cicéron fit pour le défendre, et qui nous reste encore, est un monument éternel de l'ingratitude et de la perfidie de cet indigne roi.

Ptolémée Aulète mourut paisible possesseur du royaume d'Égypte, environ quatre ans depuis son rétablissement. Il laissa deux fils et deux filles. Son testament donnait la couronne à l'aîné et à l'aînée; et il ordonnait, selon l'usage de cette maison, qu'ils s'épousassent et qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce que l'un et l'autre étaient fort jeunes (car la fille, qui était la plus âgée des deux, n'avait que dix-sept ans), il les laissa sous la tutelle du sénat de Rome. C'est la fameuse Cléopatre, dont il nous reste à faire l'histoire. On trouve que Pompée fut donné pour tuteur par le peuple au jeune roi, qui le fit tuer peu d'années après si lâchement.

An. M. 3953.
Av. J. C. 51.
Cæs. de Bel. civ. l. 3.

Eutrop. l. 6.

§ II. *Photin et Achillas, ministres du jeune roi, chassent Cléopatre. Elle lève des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Égypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivait, arrive à Alexandrie, où il apprend et pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frère et la sœur, et pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris. Il s'excite de grands mouvements dans Alexandrie, et il se donne plusieurs combats entre les Égyptiens et les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le roi ayant été noyé en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Égypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frère, et retourne à Rome.*

An. M. 3956. Av. J. C. 48. Plut. in Pomp. p. 659-662. Id. in Cæs. p. 730, 731. Appian. de Bell. civ. l. 2, p. 480-484. Cæs. lib. 3, de Bell. civ. Dio, l. 42, p. 200-206.

On sait peu de chose du commencement du règne de Cléopatre et de son frère [1]. Ce prince, encore mineur, était sous la tutelle de Photin l'eunuque, qui l'avait élevé, et d'Achillas, le général de son armée. Ces deux ministres, apparemment pour se rendre seuls maîtres des affaires, avaient ôté à Cléopatre, sous le nom du roi, la part de la souveraineté que le testament d'Aulète lui avait laissée. Maltraitée de la sorte, elle alla en Syrie et en Palestine pour y lever des troupes et pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avait alors que treize ans.

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre

[1] Le commencement du règne de Cléopatre est de l'année 52 avant J. C. — L.

entre le frère et la sœur, que Pompée, après avoir perdu la bataille de Pharsale, prit la route d'Égypte, comptant que dans son malheur il y trouverait un asyle ouvert et assuré. Il avait été le protecteur d'Aulète, père du roi régnant; ç'avait été uniquement le crédit de Pompée qui l'avait fait rétablir : il espérait trouver dans le fils de la reconnaissance, et en être assisté puissamment. Lorsqu'il arriva, Ptolémée était sur la côte avec son armée, entre Péluse et le mont Casius; et Cléopatre assez près de là, aussi à la tête de ses troupes. Pompée, en approchant de la côte, envoya demander à Ptolémée la liberté d'aborder et d'entrer dans son royaume.

Les deux ministres, Photin et Achillas, consultèrent avec le rhéteur Théodote, précepteur du jeune roi, et avec quelques autres, quelle réponse on lui ferait. Cependant Pompée attendait le résultat de ce conseil, aimant mieux s'exposer à être le jouet de trois indignes personnages qui gouvernaient le prince, que de devoir son salut à César, qui était son beau-père, et le plus grand des Romains. Les avis furent partagés. Les uns voulaient le recevoir; d'autres voulaient lui faire dire de chercher ailleurs une retraite : Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis, et, déployant toute son éloquence, il entreprit de montrer qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre que celui de s'en défaire. Sa raison était que, s'ils le recevaient, César ne leur pardonnerait jamais d'avoir assisté son ennemi; que, si on le renvoyait sans le secourir, et que ses affaires se rétablissent, il ne manquerait pas de se venger de leur refus; qu'ainsi il n'y avait de sûreté pour eux qu'en le faisant mourir. Par

là ils gagneraient l'amitié de César, et empêcheraient l'autre de leur faire jamais de mal; car, dit-il, en se servant du proverbe, *les morts ne mordent point.*

Cet avis prévalut, comme étant, selon eux, le plus sage et le plus sûr. Achillas, Septimius, officier romain au service du roi d'Égypte, et quelques autres, furent chargés de l'exécution. Ils allèrent prendre Pompée dans une chaloupe, sous prétexte que les grands vaisseaux ne pouvaient pas facilement approcher du bord. Les troupes étaient rangées sur le rivage comme pour faire honneur à Pompée, et avaient Ptolémée à leur tête. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de son maître, l'exhortant de venir trouver un roi ami, qu'il devait regarder comme son pupille et son fils. Pompée se tourna alors du côté de Cornélie, sa femme, qui déja par avance pleurait sa mort; et après lui avoir dit ces vers de Sophocle, *tout homme qui entre à la cour d'un tyran devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre,* il passa dans la chaloupe. Quand ils se virent près du bord, ils le poignardèrent sous les yeux du roi, lui coupèrent la tête, et jetèrent le corps sur le rivage, où il n'eut d'autre sépulture que celle que lui donna un de ses affranchis, assisté d'un vieux Romain qui se trouva là par hasard. Ils lui firent un chétif bûcher, et se servirent pour cela des débris d'un vieux bâtiment qui avait échoué sur la côte.

Cornélie avait vu massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée à la vue d'un si tragique spectacle que de le décrire. Ceux qui étaient avec elle dans sa galère et dans deux autres navires, voyant ce meurtre, jetèrent des cris qui firent retentir toute la côte; et levant

promptement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur souffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer; ce qui fit que les Égyptiens, qui appareillaient pour les poursuivre, renoncèrent à ce dessein.

César ne tarda pas à arriver en Égypte, où il soupçonnait que Pompée s'était retiré, et où il espérait le trouver encore vivant. Pour faire plus de diligence, il n'avait amené que fort peu de troupes; savoir, huit cents chevaux, et trois mille deux cents fantassins; il avait laissé le reste de l'armée en Grèce, et dans l'Asie Mineure, sous ses lieutenants-généraux, qui avaient ordre de tirer de sa victoire tous les avantages qu'elle pouvait leur donner, et d'établir son autorité dans tous ces pays-là. Pour sa personne [1], se fiant sur sa réputation et sur le succès de ses armes à Pharsale, et comptant que tout lieu était sûr pour lui, il ne balança point à débarquer à Alexandrie avec le peu de monde qu'il avait. Cette confiance pensa lui coûter cher.

A son arrivée, il apprit la mort de Pompée, et trouva la ville dans un grand trouble. Théodote, croyant lui faire un extrême plaisir, lui présenta la tête de cet illustre fugitif; il pleura en la voyant, et détourna les yeux d'un spectacle qui lui faisait horreur; il la fit même enterrer avec toutes les solennités ordinaires. Pour mieux témoigner le cas qu'il faisait de Pompée, et le respect qu'il avait pour sa mémoire, il reçut avec bonté et combla de bienfaits tous ceux

[1] « Cæsar confisus famâ rerum gestarum, infirmis auxiliis proficisci non dubitaverat; atque omnem sibi locum tutum fore existimabat. » (Cæs.)

qui lui avaient été attachés, et qui se trouvèrent alors dans l'Égypte; et il écrivit à ses amis de Rome que le plus grand et le plus agréable fruit qu'il tirait de sa victoire, était de trouver chaque jour l'occasion de conserver la vie et de faire du bien à quelqu'un des citoyens qui avaient porté les armes contre lui.

Les mouvements augmentaient tous les jours à Alexandrie, et il s'y commettait beaucoup de meurtres, la ville étant sans règle et sans police, parce qu'elle était sans maître. César, voyant bien que le petit nombre de troupes qu'il avait ne suffisait pas à beaucoup près pour tenir en respect une populace insolente et séditieuse, donna ordre qu'on fît venir d'Asie au plus tôt les légions qu'il y avait. Il ne lui était pas libre de sortir d'Égypte à cause des vents étésiens, qui, dans ce pays-là, durent pendant toute la canicule, et qui empêchaient qu'aucun vaisseau partît d'Alexandrie, parce qu'ils venaient alors directement du nord. Pour ne pas perdre son temps, il songea à demander le paiement de ce qui lui était dû par Aulète, et il s'appliqua à prendre connaissance du différend qui était entre Ptolémée et sa sœur Cléopatre.

Nous avons vu que, lorsque César était consul pour la première fois, Aulète l'avait gagné en lui promettant six mille talents [1], et que par là il s'était fait confirmer sur le trône, et reconnaître pour ami et allié des Romains. Le roi ne lui avait payé qu'une partie de cette somme; et, pour le reste, il lui avait donné une obligation. César demanda donc ce reste, dont il avait besoin pour payer ses troupes, et l'exigeait avec

[1] Dix-huit millions. = 33 millions. — L.

rigueur. Photin, premier ministre de Ptolémée, se servit de divers artifices pour faire paraître cette rigueur encore plus grande qu'elle ne l'était véritablement; il dépouilla entièrement les temples de tout l'or et l'argent qui s'y trouvait, et faisait manger le roi et tous les grands du royaume dans la vaisselle de terre ou de bois, en insinuant sous main que César avait enlevé toute leur argenterie et tout leur or, afin de le rendre odieux à la populace par ces bruits, qui n'étaient point sans apparence, quoique sans réalité.

Mais ce qui acheva d'irriter les Égyptiens contre César, et qui leur fit à la fin prendre les armes, fut la hauteur avec laquelle il se porta pour juge entre Ptolémée et Cléopatre, les faisant citer à comparaître devant lui pour décider leur différend. On verra bientôt sur quoi il se prétendait autorisé à cette démarche; il leur ordonna donc, dans les formes, qu'ils eussent à licencier leurs armées, et à venir plaider devant lui leur cause, et recevoir la sentence qu'il prononcerait entre eux : on regarda cet ordre en Égypte comme un attentat contre la majesté royale, qui, étant indépendante, ne reconnaissait point de supérieur, et ne pouvait être jugée par aucun tribunal. César répondait à ces plaintes qu'il n'agissait qu'en vertu de la qualité d'arbitre que lui donnait le testament d'Aulète, qui avait mis ses enfants sous la tutelle du sénat et du peuple romain, dont toute l'autorité résidait alors en sa personne en qualité de consul; que, comme tuteur, il avait le droit d'arbitrage entre eux, et que tout ce qu'il prétendait faire était, comme exécuteur du testament, d'établir la paix entre le frère et la sœur. Ces explications ayant facilité l'affaire, elle fut

enfin portée devant César, et on choisit des avocats pour la plaider.

Mais Cléopatre, qui connaissait le faible de César, crut que sa présence serait l'avocat le plus persuasif qu'elle pourrait employer auprès de son juge. Elle lui fit dire qu'elle s'apercevait que ceux qui étaient chargés de son affaire la trahissaient, et demanda qu'il lui permît de comparaître en personne. Plutarque dit que ce fut César qui la pressa de venir elle-même plaider sa cause.

Cette princesse ne prit avec elle de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jeta dans un petit bateau, et arriva au pied des murailles du château d'Alexandrie qu'il était déja nuit toute close. Voyant qu'il n'y avait aucun moyen d'entrer sans être connue, elle s'avisa de ce stratagême. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes; Apollodore le couvrit d'une enveloppe, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, et le porta de cette manière, par la porte du château, dans l'appartement de César, à qui cette ruse ne déplut pas. La première vue d'une si belle personne fit sur lui tout l'effet qu'elle avait souhaité.

César envoya le lendemain chercher Ptolémée, et le pressa de la reprendre, et de rentrer en grace avec elle. Ptolémée vit bien que son juge était devenu sa partie; et ayant appris que sa sœur était alors dans le palais, et dans l'appartement même de César, il en sortit comme un furieux, et en pleine rue s'arracha le diadême de dessus la tête, le mit en pièces, et le jeta à terre, criant, le visage baigné de larmes, qu'il était trahi, et contant les particularités à tout le peuple qui s'assemblait autour de lui. Dans un moment toute la

ville fut en émeute; il se mit à la tête de la populace, et la mena fondre en tumulte sur César avec toute la furie qui règne dans de pareilles rencontres.

Les soldats romains que César avait auprès de lui s'assurèrent de la personne de Ptolémée. Mais comme tous les autres, qui ne savaient rien de ce qui se passait, étaient dispersés en différents quartiers de cette grande ville, César eût été accablé et mis en pièces par cette populace furieuse, s'il n'eût eu la présence d'esprit de se présenter devant elle dans un endroit du palais si élevé qu'il n'avait rien à craindre, d'où il l'assura qu'elle serait contente du jugement qu'il porterait. Ces promesses apaisèrent un peu les Égyptiens.

Le lendemain il leur amena Ptolémée et Cléopatre dans une assemblée du peuple, qu'il avait fait convoquer. Après avoir fait la lecture du testament du feu roi, il ordonna, en qualité de tuteur et d'arbitre, que Ptolémée et Cléopatre règneraient conjointement en Égypte, comme le portait le testament; et que Ptolémée le cadet et Arsinoé la cadette règneraient en Cypre. Il ajouta ce dernier article pour apaiser le peuple, car c'était un pur don qu'il leur faisait, puisque les Romains étaient en possession de cette île; mais il craignait les effets de la fureur des Alexandrins, et ce fut pour se tirer du danger où il était qu'il fit cette concession.

Cette sentence contenta et charma tout le monde, à la réserve de Photin. Comme c'était lui qui avait causé la brouillerie entre Cléopatre et son frère, et qui avait fait chasser cette princesse, il avait sujet de craindre que les suites de ce raccommodement ne lui

An. M. 3957.
Av. J. C. 47.

devinssent funestes. Pour empêcher l'effet du décret de César, il inspira au peuple de nouveaux sujets de mécontentement et de jalousie : il fit entendre que ce n'était que par crainte et par force que César avait donné ce décret, qui ne subsisterait pas long-temps, et que son véritable dessein était de mettre Cléopatre seule sur le trône ; c'était ce que les Égyptiens appréhendaient extrêmement, ne pouvant souffrir qu'une femme seule les gouvernât et eût toute l'autorité. Comme il vit que le peuple entrait dans ses vues, il fit venir Achillas, à la tête de l'armée qu'il avait à Péluse, pour chasser César d'Alexandrie. L'approche de cette armée remit tout dans la première confusion. Achillas, qui avait vingt mille hommes de bonnes troupes, méprisait le petit nombre qu'avait César, et croyait l'accabler tout d'un coup; mais César posta si bien ses gens dans les rues et sur les avenues du quartier dont il était en possession, qu'il n'eut pas de peine à soutenir leur attaque.

Quand ils virent qu'ils ne pouvaient pas le forcer, ils changèrent de batterie, et marchèrent du côté du port, dans le dessein de se rendre maîtres de la flotte, de lui couper la communication de la mer, et d'empêcher par conséquent le secours et les convois qui lui pourraient venir de ce côté-là. Mais César prévint encore ce dessein, en faisant mettre le feu à la flotte d'Égypte, et en s'emparant de la tour du Phare, où il mit garnison. Ainsi il conserva et assura la communication de la mer, sans quoi il eût effectivement été perdu. Quelques-uns des vaisseaux en feu furent jetés si près du quai, que la flamme le porta dans quelques maisons voisines, d'où il se répandit dans tout ce quartier,

nommé *Bruchion*. Et ce fut alors que fut consumée cette fameuse bibliothèque, ouvrage de tant de rois, et où il y avait alors quatre cent mille volumes. Quelle perte pour les lettres !

César, se voyant une guerre si dangereuse sur les bras, envoya dans tous les pays les plus voisins des ordres de lui amener du secours. Il écrivit entre autres à Domitius Calvinus, à qui il avait laissé le commandement dans l'Asie Mineure, et lui marqua le danger où il se trouvait. Ce général détacha aussitôt deux légions, l'une par terre, et l'autre par mer. Celle qu'il envoya par mer arriva à temps; l'autre, qui avait pris sa route par terre, n'y arriva point. Avant qu'elle en eût eu le temps, la guerre fut finie. Mais celui dont César fut le mieux servi, fut Mithridate le Pergaménien, qu'il envoya en Syrie et en Cilicie : car il lui amena les troupes qui le tirèrent d'affaire, comme on le verra dans la suite.

En attendant le secours, pour n'être obligé de combattre une armée si supérieure en nombre que quand il le jugerait à propos, il fit fortifier le quartier qu'il occupait; il le fit environner de murailles, et flanquer de tours et d'autres ouvrages. Cette enceinte renfermait le palais, un théâtre, qui se trouva tout proche, et dont il se servit comme d'une citadelle, et enfin le passage qui conduisait au port.

Ptolémée cependant était toujours entre les mains de César; et Photin [1], son gouverneur et son premier ministre, d'intelligence avec Achillas, donnait avis à ce général de tout ce qui se faisait, et l'encourageait

[1] Ce nom doit s'écrire *Pothin* (Ποθεινὸς, *desiré*), comme on lit dans César, Plutarque et Appien. — L.

à pousser la guerre avec vigueur. On intercepta à la fin quelques-unes de ses lettres ; et sa trahison étant découverte par là, César le fit mourir.

Ganymède, autre eunuque du palais, qui élevait Arsinoé, la plus jeune des sœurs du roi, craignant le même sort, parce qu'il avait eu part à sa trahison, enleva la jeune princesse, et se sauva avec elle dans le camp des Égyptiens, qui, n'ayant eu jusque-là personne de la famille royale à leur tête, furent charmés de sa venue, et la proclamèrent reine. Mais Ganymède, qui songeait à supplanter Achillas, fit accuser ce général d'avoir livré à César la flotte à laquelle les Romains avaient mis le feu, le fit mourir sur cette accusation, et se fit donner le commandement de l'armée. Il prit aussi le maniement de toutes les autres affaires ; et assurément il ne manquait pas de capacité pour l'emploi de premier ministre, à la probité près, qui souvent n'est pas comptée pour beaucoup : car il avait toute la pénétration et l'activité nécessaires, et il imagina mille ruses très-adroites pour embarrasser César pendant que cette guerre dura.

Par exemple, il trouva le moyen de gâter toute l'eau douce de son quartier, et peu s'en fallut qu'il ne le fît périr par là ; car il n'y avait d'eau douce à Alexandrie que celle du Nil. Toutes les maisons [1] avaient des caves voûtées où on la gardait. Chaque année, dans la plus grande crue du Nil, son eau venait dans la ville par un canal qu'on avait creusé pour cet usage ; et, par une écluse faite aussi exprès, on faisait passer cette

[1] Il y a encore aujourd'hui à Alexandrie des caves toutes semblables, et on les emplit une fois l'an comme on faisait alors. (*Voyage de Thevenot.*)

eau dans toutes les caves, qui étaient les citernes de la ville, où elle s'éclaircissait peu à peu. Les maîtres des maisons et leurs familles buvaient de cette eau-là; mais le menu peuple était forcé de boire de l'eau courante, qui était bourbeuse et très-malsaine, car il n'y avait point de fontaine dans la ville. Ces caves étaient faites de manière qu'elles avaient toutes communication les unes avec les autres. Cette provision d'eau, faite une fois l'an, servait pour toute l'année. Chaque maison avait une ouverture en forme de puits, par où on tirait l'eau dans des seaux ou dans des cruches. Ganymède fit boucher toutes les communications du quartier de César avec les caves du reste de la ville; puis il trouva le moyen de faire entrer dans celles de César de l'eau de la mer, et lui gâta par ce moyen toute son eau douce. Dès qu'on s'aperçut que l'eau était corrompue, les soldats de César firent tant de bruit et excitèrent tant de tumulte, qu'il aurait été obligé d'abandonner son quartier, ce qui lui aurait été très-désavantageux, s'il ne se fût avisé promptement de faire creuser des puits, où l'on trouva enfin des sources, qui fournirent assez d'eau pour se passer de celle qu'on leur avait gâtée.

Après cela, sur l'avis qu'eut César que la légion que Calvinus lui envoyait par mer était arrivée sur les côtes de la Libye, qui n'étaient pas fort éloignées, il s'avança avec toute sa flotte pour l'amener sûrement à Alexandrie. Ganymède en fut averti, et fit partir aussitôt tout ce qu'il put rassembler de vaisseaux égyptiens pour le charger au retour. Il y eut effectivement une action entre les deux flottes. César y eut l'avantage, et

amena sa légion sans accident dans le port d'Alexandrie : et même, sans la nuit qui survint, les vaisseaux ennemis ne lui auraient pas échappé.

Pour réparer cette perte, Ganymède tira tout ce qu'il put de bâtiments des bouches du Nil, et en forma une nouvelle flotte, qu'il fit entrer dans le port d'Alexandrie. Il fallut en venir à une seconde action. Les Alexandrins étaient montés en foule sur le toit des maisons voisines du port, pour être spectateurs du combat, et en attendaient le succès avec inquiétude et tremblement, tendant les mains vers le ciel pour implorer l'assistance des dieux. Il s'agissait de tout pour les Romains, à qui il ne restait nulle ressource, ni par terre ni par mer, s'ils perdaient cette bataille. César eut encore l'avantage. Les Rhodiens, par leur courage et par leur habileté dans la marine, contribuèrent beaucoup à la victoire.

César, pour en profiter, entreprit d'emporter l'île de Pharos, où il fit débarquer ses troupes après le combat, et de se rendre maître de la digue, qu'on appelait *l'Heptastade*, qui la joignait au continent. Mais, après avoir remporté plusieurs avantages, il fut repoussé avec perte de plus de huit cents hommes, et pensa périr lui-même dans la déroute. Car le vaisseau sur lequel il avait dessein de se sauver, étant près de couler à fond à cause du grand nombre de gens qui y étaient entrés, il se jeta dans la mer, et il gagna à la nage, avec beaucoup de peine, le vaisseau le plus proche. En nageant ainsi, il tenait dans une main hors de l'eau des papiers de conséquence, pendant qu'il nageait de l'autre, de sorte qu'ils ne furent point mouillés.

Les Alexandrins, voyant que les mauvais succès mêmes ne servaient qu'à donner un nouveau courage aux troupes de César, songèrent à faire la paix, ou du moins en firent mine. Ils députèrent vers lui pour lui demander leur roi, l'assurant que sa présence seule pacifierait tout. César, qui connaissait bien leur caractère fourbe et trompeur, ne comptait que de bonne sorte sur leurs paroles : mais comme il ne hasardait rien en leur abandonnant la personne du roi, et que, s'ils manquaient de parole, il les mettait pleinement dans leur tort, il crut devoir leur accorder leur demande. Il exhorta le jeune prince à profiter de cette occasion pour inspirer à ses sujets des sentiments d'équité et de paix, et pour réparer les maux dont une guerre entreprise mal à propos avait accablé ses états, et à répondre dignement à la confiance qu'il prenait en lui en le relâchant comme il faisait, et aux services qu'il avait rendus à son père. Ptolémée [1], instruit de bonne heure par ses maîtres dans l'art de dissimuler et de tromper, pria César, les larmes aux yeux, de ne point le priver de sa présence, dont il faisait plus de cas que du plaisir de régner. La suite fit bientôt voir combien ces protestations d'amitié et ces larmes étaient sincères. A peine se vit-il à la tête de ses troupes, qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Égyptiens tâchèrent, par le moyen de leur flotte, de couper toutes les provisions à César. Ce fut une occasion de donner un nouveau combat naval près de Canope, où César eut encore la

[1] « Regius animus disciplinis fallacissimis eruditus, ne a gentis suæ moribus degeneraret, flens orare contrà Cæsarem cœpit, ne se demitteret : non enim regnum ipsum sibi conspectu Cæsaris esse jucundius. » (Hirt. *de bello alex.*)

victoire. Quand il se donna, Mithridate de Pergame était près d'arriver avec l'armée qu'il conduisait au secours de César.

Il avait été envoyé en Syrie et en Cilicie pour y assembler toutes les troupes qu'il pourrait et les amener. Il s'acquitta de sa commission avec tant de diligence et de prudence, qu'il eut bientôt formé une armée considérable. Antipater l'Iduméen y contribua beaucoup. Non-seulement il le joignit avec trois mille Juifs, mais il engagea plusieurs princes arabes et célésyriens du voisinage, et les villes libres de Phénicie et de Syrie, à lui envoyer aussi des troupes. Mithridate, avec Antipater, qui l'accompagna en personne, vint en Égypte, et, en arrivant devant Péluse, il l'emporta d'assaut. Ce fut principalement à la bravoure d'Antipater qu'il dut la prise de cette place; car il fut le premier qui monta à la brèche et sur la muraille, et il ouvrit par là le chemin à ceux qui le suivirent, et qui emportèrent la ville.

Joseph. Antiq. lib. 14, c. 14 et 15.

En allant de là à Alexandrie, il fallait traverser le pays d'Onion, dont les Juifs qui y habitaient avaient saisi tous les passages. L'armée s'y trouvait arrêtée, et tout leur dessein allait échouer par cet obstacle, si Antipater, par son crédit et par celui d'Hyrcan, dont il leur apportait des lettres, ne les eût engagés à prendre le parti de César. Sur la nouvelle qui s'en répandit, les Juifs de Memphis en firent autant; et Mithridate tira des uns et des autres toutes les provisions dont son armée avait besoin. Quand ils furent près du Delta, Ptolémée détacha un camp volant pour lui disputer le passage du Nil. Il s'y donna une bataille. Mithridate se mit à la tête d'une partie de son armée, et donna le

commandement de l'autre à Antipater. L'aile de Mithridate fut d'abord enfoncée et obligée de plier. Mais Antipater, qui avait défait l'ennemi qu'il avait en tête, vint à son secours. Le combat se renouvela, et l'ennemi y fut mis en déroute. Mithridate et Antipater le poussèrent, en firent un grand carnage, et regagnèrent le champ de bataille : ils prirent même le camp ennemi, et obligèrent ceux qui restèrent à repasser le Nil pour se sauver.

Alors Ptolémée s'avança avec toute son armée pour accabler les vainqueurs. César marcha aussi du même côté pour les soutenir; et, dès qu'il les eut joints, on en vint bientôt à une bataille décisive, où César remporta une victoire complète. Ptolémée, en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noya. Alexandre et toute l'Égypte se soumirent au vainqueur.

César rentra dans Alexandrie vers le milieu de notre janvier; et, ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la couronne d'Égypte à Cléopatre et à Ptolémée son autre frère conjointement. C'était la donner en effet à Cléopatre seule : car ce jeune prince n'avait que onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette princesse, qui lui attira une guerre si dangereuse. Il en eut un fils qui fut nommé *Césarion*, et qu'Auguste fit mourir lorsqu'il fut maître d'Alexandrie. Son attachement pour Cléopatre le retint en Égypte beaucoup plus long-temps que ses affaires ne le demandaient : car, quoique tout fût réglé dans ce pays-là dès la fin de janvier, il n'en partit que vers la fin du mois d'avril, puisque Appien dit qu'il y passa neuf mois; or il n'y était arrivé qu'à la fin du mois de juillet de l'année précédente.

Sueton. in Jul. cap. 52.

César passa les nuits entières en festin avec Cléopatre. S'étant embarqué avec elle sur le Nil, il parcourut tout le pays avec une nombreuse flotte, et aurait pénétré jusque dans l'Éthiopie, si son armée n'eût refusé de le suivre. Il avait résolu de la mener à Rome et de l'épouser; et son dessein était de faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il serait permis aux citoyens romains d'épouser telles et autant de femmes qu'il leur plairait. Helvius Cinna, tribun du peuple, avoua après sa mort qu'il avait eu une harangue toute prête pour proposer cette loi, n'ayant pu refuser son ministère aux vives sollicitations de César.

Il emmena à Rome Arsinoé, qu'il avait prise dans cette guerre, et elle marcha chargée de chaînes à son triomphe : mais, aussitôt après cette solennité, il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Égypte, de peur que sa présence n'y causât de nouveaux troubles, et ne dérangeât l'ordre qu'il y avait établi. Elle choisit pour sa demeure la province d'Asie : du moins ce fut là que la trouva Antoine après la bataille de Philippe, et qu'il la fit mourir à la sollicitation de sa sœur Cléopatre.

Avant que de partir d'Alexandrie, César, pour reconnaître l'assistance qu'il avait reçue des Juifs, fit confirmer tous les priviléges dont ils jouissaient; et y fit élever une colonne sur laquelle il fit graver tous ces priviléges, avec le décret qui les confirmait.

Ce qui le tira enfin de l'Égypte, fut la guerre de Pharnace, roi du Bosphore cimmérien, et fils de Mithridate, dernier roi de Pont. Il lui donna une

grande bataille près de la ville de Zéla [1], défit toute son armée, et le chassa du royaume de Pont. Pour marquer la rapidité de cette victoire, écrivant à un de ses amis, il ne mit que ces trois mots : *veni, vidi, vici.* C'est-à-dire, « je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

Plut. in Cæs. pag. 731.

§ III. *Cléopatre fait mourir son jeune frère, et règne seule. La mort de Jules-César ayant donné lieu au triumvirat formé entre Antoine, Lépide, et le jeune César, appelé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maîtresse absolue de son esprit, et l'emmène avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre, et, après quelques expéditions, retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célèbre le couronnement de Cléopatre et de ses enfants. Rupture ouverte entre César et Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flottes se mettent en mer : Cléopatre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, et entraîne après elle Antoine. La victoire de César est complète. Il se rend quelque temps après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragique d'Antoine, puis de Cléopatre. L'Égypte est réduite en province de l'empire romain.*

César, après la guerre d'Alexandrie, avait remis Cléopatre sur le trône; et, pour la forme seulement,

[1] Cette ville était dans la Cappadoce. = Dans le Pont. — L.

lui avait donné pour associé son frère, qui n'avait alors que onze ans. Pendant sa minorité, elle avait eu toute l'autorité entre les mains. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans, qui était le temps où, selon les lois du pays, il devait gouverner par lui-même, et prendre sa part de l'autorité royale, elle l'empoisonna, et demeura seule reine d'Égypte.

An. M. 3961. Av. J. C. 43. Jos. Antiq. l. 15, c. 4. Porphyr. p. 226.

Dans cet intervalle, César avait été tué à Rome, par les conjurés, à la tête desquels étaient Brutus et Cassius. Puis se forma le triumvirat entre Antoine, Lépide, et César Octavien, pour venger la mort de César.

Cléopatre se déclara sans hésiter pour les triumvirs. Elle donna à Aliénus, lieutenant du consul Dolabella, quatre légions, qui étaient les restes des armées de Pompée et de Crassus, et qui faisaient partie des troupes que César lui avait laissées pour la garde de l'Égypte. Elle avait aussi une flotte toute prête à faire voile: mais la tempête l'empêcha de partir. Cassius se rendit maître de ces quatre légions. Cléopatre, sollicitée plusieurs fois par Cassius de lui donner du secours, le refusa constamment. Elle partit quelque temps après avec une flotte nombreuse pour aller secourir Antoine et Octavien. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux, et une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Égypte.

Appian. l. 3, pag. 576; l. 4, p. 623-625-632; l. 5, p. 675.

An. M. 3962. Av. J. C. 42.

Antoine, après la défaite de Cassius et de Brutus à la bataille de Philippe, étant passé en Asie pour y établir l'autorité du triumvirat, une foule de rois et de princes d'Orient ou d'ambassadeurs venaient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les gouverneurs de la Phénicie, qui était du ressort du royaume d'Égypte, avaient envoyé du secours à Cassius contre Do-

An. M. 3963. Av. J. C. 41. Plut. in Anton. p. 926-932. Dio, l. 48, pag. 371. Appian. de Bell. Civ. l. 5, p. 671.

labella. Il cita Cléopatre devant lui pour répondre du fait de ses gouverneurs, et lui envoya un de ses lieutenants pour l'obliger à le venir trouver dans la Cilicie, où il allait tenir les états de la province. Cette démarche, par ses suites, devint extrêmement funeste à Antoine, et mit le comble à ses maux. Son amour pour Cléopatre ayant réveillé en lui des passions encore cachées ou endormies, les alluma jusqu'à la fureur, et acheva d'éteindre et d'amortir quelques étincelles d'honnêteté et de vertu qui pouvaient lui rester.

Cléopatre, sûre de ses charmes par l'épreuve qu'elle en avait déja faite si heureusement auprès de Jules-César, espéra qu'elle pourrait aussi captiver Antoine très-facilement : d'autant plus même que le premier ne l'avait connue que fort jeune encore, et lorsqu'elle n'avait aucune expérience du monde ; au lieu qu'elle allait paraître devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit pour manier et conduire les plus grandes affaires. Cléopatre avait alors plus de vingt-cinq ans. Elle fit donc provision de présents très-riches, de grosses sommes d'argent, et surtout d'habits et d'ornements très-magnifiques ; et mettant plus encore ses espérances en elle-même, dans ses traits, et dans les grâces de sa personne, plus puissantes que toutes les parures et que l'or même, elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine qui était à Tarse, et de ses amis, qui la pressaient de hâter son voyage : mais elle ne fit que rire de tous ces empressements, et n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traversé la mer de Pamphylie, elle entra

dans le Cydnus, et, remontant ce fleuve, vint aborder à Tarse. On ne vit jamais d'équipage plus galant ni plus superbe que le sien. La poupe de son vaisseau était tout éclatante d'or, les voiles de pourpre, et les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tissu d'or était dressé sur le tillac, sous lequel paraissait cette reine habillée en Vénus, et environnée des plus belles filles de sa cour, dont les unes représentaient les Néréides, les autres les Graces. Au lieu de trompettes on entendait les flûtes, les hautbois, les violes, et d'autres instruments semblables, qui jouaient des airs passionnés; et la cadence des avirons, qui étaient maniés en mesure, rendait cette harmonie encore plus agréable. On brûlait sur le tillac des parfums qui répandaient leur odeur bien loin sur les eaux du fleuve, et sur l'une et l'autre de ses rives, couvertes d'une infinité de personnes que la nouveauté de ce spectacle avait attirées.

Dès qu'on sut qu'elle arrivait, tout le peuple de Tarse sortit au-devant d'elle, jusque-là qu'Antoine, qui donnait alors audience, vit son tribunal abandonné de tout le monde, sans qu'il restât personne auprès de lui que ses licteurs et ses domestiques. Il se répandit un bruit que c'était Vénus qui venait en masque chez Bacchus pour le bien de l'Asie.

Elle ne fut pas plus tôt descendue à terre, qu'Antoine l'envoya complimenter, et l'invita à souper. Mais elle fit réponse à ses députés qu'elle souhaitait de le régaler lui-même, et qu'elle l'attendait dans les tentes qu'elle faisait préparer sur les bords du fleuve. Il ne fit pas difficulté d'y aller, et il trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Il admira surtout la beauté des lustres qu'on avait arrangés avec

beaucoup d'art, et dont les illuminations faisaient un jour agréable au milieu de la nuit.

Antoine l'invita à son tour pour le lendemain. Quelques efforts qu'il eût faits pour l'emporter sur elle, il se confessa vaincu, soit pour la somptuosité, soit pour l'ordonnance du repas; et il fut le premier à railler sur la mesquinerie et la grossièreté du sien, en comparaison de la richesse et de l'élégance de celui de Cléopatre. La reine de son côté voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avaient rien què de grossier, et sentaient plus l'homme de guerre qu'un homme de cour, le paya en pareille monnaie sans l'épargner, mais avec tant d'esprit et d'agrément, qu'il ne s'en offensait point; car les graces et les charmes de sa conversation, accompagnées de toute la douceur et de tout l'enjouement possible, avaient un attrait dont on pouvait encore moins se défendre que de celui de sa beauté, et laissaient dans l'esprit et dans le cœur un aiguillon qui piquait jusqu'au vif. On était d'ailleurs charmé à l'entendre seulement parler, tant il y avait de douceur et d'harmonie dans le son de sa voix.

Il ne fut presque point fait mention des griefs formés contre Cléopatre, qui d'ailleurs étaient sans fondement. Elle saisit tellement Antoine par ses charmes, et se rendit si absolument maîtresse de son esprit, qu'il ne lui pouvait rien refuser. Ce fut pour-lors qu'à sa prière il fit mourir Arsinoé, sa sœur, qui s'était réfugiée à Milet dans le temple de Diane, comme dans un asyle assuré.

C'était tous les jours de nouvelles fêtes : un nouveau repas enchérissait toujours sur le précédent, et il semble qu'elle s'étudiait à se surpasser elle-même.

Athen. l. 4, p. 147, 148.

Antoine, dans un festin qu'elle lui donnait, était hors de lui-même à la vue des richesses étalées de toutes parts, et surtout du grand nombre de coupes d'or enrichies de pierreries, et travaillées par les plus habiles ouvriers. D'un air dédaigneux elle dit que tout cela était peu de chose, et elle lui en fit présent. Le repas du lendemain fut encore plus superbe. Antoine, à son ordinaire, y avait amené avec lui bon nombre de convives, tous officiers de marque et de distinction. Elle leur donna tous les vases et toute la vaisselle d'or et d'argent dont le buffet était chargé.

Plin. lib. 9, cap. 35. Macrob. l. 2, Saturnal. cap. 13.

Ce fut sans doute dans un de ces festins qu'arriva ce que Pline, et après lui Macrobe, racontent. Cléopatre plaisantait, selon sa coutume, sur les repas d'Antoine, comme étant fort modiques et fort mal entendus. Piqué de la raillerie, il lui demanda, d'un ton un peu échauffé, ce qu'elle croyait donc qu'on pût ajouter à la magnificence de sa table. Cléopatre lui répondit froidement qu'en un seul souper elle dépenserait un million [1]. Il prétendit que c'était pure vanterie, que la chose était impossible, et qu'elle n'en viendrait jamais à bout. On fit un pari, et Plancus fut pris pour arbitre. Le lendemain on se rendit au repas. Il était magnifique, mais n'avait rien de si fort extraordinaire. Antoine supputait la dépense, demandait à la dame à quel prix chaque chose pouvait monter, et d'un air railleur, comme se tenant sûr de la victoire, disait qu'on était encore bien éloigné d'un million. Attendez, dit la reine, ce n'est ici qu'un commencement,

[1] *Centies* H-S. *Hoc est, centies centena millia sestertiûm.* Ce qui montait à plus d'un million. = Dix millions de sesterces valent 2,090,000 fr. — L.

et je me fais fort de dépenser moi seule le million. On apporte une seconde table [1], et, selon l'ordre qu'elle en avait donné, on ne servit dessus qu'un seul vase plein de vinaigre. Antoine, surpris d'un appareil si nouveau, ne pouvait deviner où tout cela tendait. Cléopatre avait à ses oreilles deux perles, les plus belles qu'on eût jamais vues, et dont chacune était estimée plus d'un million. Elle en tire une, la jette dans le vinaigre, et, après l'avoir fait fondre [2], l'avale. Elle se préparait à en faire autant de l'autre. Plancus l'arrêta [3], et, lui donnant gain de cause, déclara Antoine vaincu. Plancus eut grand tort d'envier à la reine une gloire singulière et unique, d'avoir, en deux coups, dévoré deux millions.

Antoine était brouillé avec César. Pendant que sa femme Fulvie se donnait de grands mouvements à Rome pour ses intérêts, et que l'armée des Parthes était prête à entrer en Syrie, comme si cela ne l'eût point regardé, il se laissa entraîner par Cléopatre à Alexandrie, où ils passaient le temps dans les jeux, dans les amusements et dans les délices, se traitant l'un l'autre tous

An. M. 3964.
Av. J. C. 40.

[1] Chez les anciens on changeait de tables pour les différents services.

[2] Le vinaigre a la force de fondre les choses les plus dures. *Aceti succus domitor rerum :* c'est ainsi que Pline le définit (*lib.* 33, *cap.* 3). Cléopatre n'eut pas ici la gloire de l'invention. Avant elle, à la honte de la royauté, le fils d'un comédien (c'était Clodius, fils d'Ésopus) avait fait quelque chose de pareil, et avalait souvent des perles ainsi fondues, par l'unique plaisir de faire une dépense énorme dans ses repas.

Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ,
Scilicet ut decies solidùm exsorberet, aceto
Diluit insignem baccam.
(HORAT. lib. 2, sat. 3 [v. 239].)

[3] Cette perle fut consacrée depuis à Vénus par César qui la porta à Rome à son retour d'Alexandrie, et qui, l'ayant fait couper en deux, tant elle était d'une grosseur extraordinaire, la fit servir de pendant d'oreille à la déesse. (PLIN. lib. 33, cap. 3.)

les jours avec des dépenses excessives et incroyables. On en peut juger par ce qui suit.

Plut. in Anton. p. 928.

Un jeune Grec, qui était allé étudier en médecine à Alexandrie, sur le grand bruit que faisaient ces repas, eut la curiosité de s'assurer par lui-même de ce qui en était. Ayant été introduit dans la cuisine d'Antoine, il vit, outre plusieurs autres choses, huit sangliers qu'on faisait rôtir tout entiers. Sur cela, il témoigna sa surprise du grand nombre de convives qu'il devait y avoir à ce souper. L'officier se prit à rire, et dit qu'il n'y avait pas tant de monde qu'il croyait, et qu'ils ne seraient en tout que douze; mais qu'il fallait que chaque chose fût servie dans un point de perfection, qui se passait et se gâtait d'un moment à l'autre; « car, disait-« il, il arrivera peut-être que tout-à-l'heure Antoine « demandera à souper; et un moment après il défendra « qu'on serve, parce qu'il sera entré dans quelque « conversation qui l'amusera. C'est pourquoi on pré-« pare, non un seul souper, mais plusieurs soupers, « parce qu'il est difficile de deviner à quelle heure il « voudra être servi. »

Cléopatre, de peur qu'Antoine ne lui échappât, ne le perdait jamais de vue, et ne le quittait ni jour ni nuit, toujours occupée à le divertir et à le retenir dans ses chaînes. Elle jouait aux dés avec lui, elle chassait avec lui; et, quand il faisait l'exercice des armes, elle était toujours présente. Son unique attention était de l'amuser agréablement, et de ne lui pas laisser le temps de sentir le poids de l'ennui.

Un jour qu'il pêchait à la ligne, et qu'il ne prenait rien, il en était très-fâché, parce que la reine était

de la partie, et qu'il ne voulait pas, en sa présence, paraître manquer d'adresse ou de bonheur : il s'avisa donc de commander à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secrètement à l'hameçon de sa ligne quelques gros poissons de ceux qu'ils avaient pris auparavant. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et Antoine retira deux ou trois fois sa ligne toujours chargée d'un gros poisson. Ce manège n'échappa pas à l'Égyptienne. Elle fit semblant d'être étonnée, et d'admirer ce bonheur d'Antoine; mais en secret elle dit à ses amis ce qui s'était passé, et les invita à venir le lendemain être spectateurs d'une pareille plaisanterie. Ils n'y manquèrent pas. Quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs, et qu'Antoine eut jeté sa ligne, elle commanda à un de ses gens de plonger promptement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, et d'aller accrocher à l'hameçon de sa ligne quelque gros poisson salé, de ceux qu'on apporte du royaume de Pont. Lorsque Antoine sentit que la ligne avait sa charge, il la retira. A la vue de ce poisson salé, ce furent des éclats de rire tels qu'on peut se l'imaginer. Alors Cléopatre lui dit : *Mon général, laissez-nous la ligne à nous autres, rois ou reines du Phare et de Canope : votre pêche, c'est de prendre des villes, des royaumes, et des rois.*

Pendant qu'Antoine s'amusait à ces jeux et à ce badinage d'enfant, la nouvelle qu'il reçut des conquêtes que faisait Labiénus à la tête de l'armée des Parthes, le réveilla de son profond sommeil, et l'obligea de marcher contre eux. Mais, ayant appris en chemin la mort de Fulvie, il retourna à Rome, où il se réconcilia avec le jeune César, dont il épousa même la sœur Octavie, femme d'un rare mérite, qui se trouvait veuve

An. M. 3965.
Av. J. C. 39.

par la mort de Marcellus. On crut que ce mariage lui ferait oublier Cléopatre; mais, s'étant mis en chemin pour aller contre les Parthes, sa passion pour l'Égyptienne, qui tenait quelque chose de l'ensorcellement, se ralluma plus que jamais.

An. M. 3966.
Av. J. C. 38.
Epiphan. de mens. et ponder.

Cette reine, au milieu des passions les plus violentes et de l'enivrement des plaisirs, conservait toujours du goût pour les belles-lettres et pour les sciences. A la place de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie qui avait été brûlée quelques années auparavant, comme nous l'avons dit, elle en rétablit une nouvelle, à l'augmentation de laquelle Antoine contribua beaucoup, lui ayant fait présent de la bibliothèque qui était à Pergame, où il se trouva plus de deux cent mille volumes. Elle n'amassait pas des livres simplement pour la parure, elle en faisait usage. Il y avait peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement; elle répondait à la plupart dans leur propre langue, aux Éthiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes, aux Parthes. Elle savait encore plusieurs autres langues, au lieu que les rois qui avaient régné avant elle en Égypte avaient à peine pu apprendre l'égyptien, et quelques-uns d'entre eux avaient même oublié le macédonien, qui était leur langue naturelle.

Plut. in Anton. p. 927.

Cléopatre, se prétendant femme légitime d'Antoine, souffrait impatiemment de le voir marié avec Octavie, qu'elle regardait comme sa rivale. Il fallut qu'Antoine, pour l'apaiser, lui fît de magnifiques présents. Il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'île de Cypre, et une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta une partie de la Judée et de l'Arabie. Ces grands présents, qui diminuaient considérablement l'étendue de l'empire,

affligèrent fort les Romains, et ils n'étaient pas moins choqués des honneurs excessifs qu'il rendait à cette princesse étrangère.

Deux années se passèrent, pendant lesquelles Antoine fit plusieurs voyages à Rome, et entreprit quelques expéditions contre les Parthes et contre les Arméniens, où il n'acquit pas beaucoup d'honneur. C'est dans une de ces expéditions que fut saccagé le temple d'Anaïtis, déesse fort célèbre parmi un certain peuple d'Arménie, et que sa statue d'or massif fut mise en pièces par les soldats, ce qui en enrichit plusieurs très-considérablement. Un d'eux, qui était vétéran, et qui s'était établi à Bologne en Italie, eut le bonheur un jour de recevoir Auguste dans sa maison, et de lui donner à souper. *Est-il vrai*, lui dit ce prince pendant le repas en rappelant cette histoire, *que celui qui attenta le premier sur la statue de la déesse perdit aussitôt la vue, fut perclus de tous ses membres, et expira sur l'heure même*[1]. *Si cela était*, dit le vétéran avec un souris, *je n'aurais pas l'honneur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant moi-même le téméraire qui lui donna le premier assaut : dont bien m'en a pris; car si j'ai quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse; et encore à présent, seigneur, vous soupez d'une de ses jambes.*

Plin. lib. 33, cap. 23.

Croyant avoir tout mis en sûreté dans ces pays, il en ramena ses troupes. Dans l'impatience de rejoindre Cléopatre, il pressait si fort sa marche, malgré la rigueur de la saison et les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, et arriva

An. M. 3969. Av. J. C. 35. Plut. in Anton. p. 939-942.

[1] « Respondit, tum maximè Augustum de crure ejus cœnare, seque illum esse, totumque sibi censum ex ea rapina. »

dans la Phénicie fort peu accompagné. Il y séjourna pour attendre Cléopatre; et comme elle tardait trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, des tristesses et des langueurs qui le consumaient. Enfin elle arriva avec des habits et beaucoup d'argent pour les soldats.

Octavie, en même temps, était partie de Rome pour l'aller trouver, et elle était déja arrivée à Athènes. Cléopatre sentit bien qu'elle ne venait que pour lui disputer le cœur d'Antoine. Elle craignit qu'avec sa vertu, sa sagesse, et la gravité de ses mœurs, si elle avait le temps de se servir de ses attraits modestes, mais vifs et insinuants, pour gagner son mari, elle ne s'en rendît absolument maîtresse. Pour éviter ce danger, elle fit semblant de mourir d'amour pour Antoine, et atténuait dans cette vue son corps, ne prenant que très-peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entrait chez elle, il lui voyait le regard surpris et étonné; et quand il en sortait, elle prenait un air abattu et languissant. Souvent elle faisait en sorte de paraître tout en larmes, et dans le moment même elle se hâtait de les essuyer et de les cacher, comme pour lui dérober sa faiblesse et son désordre. Antoine, qui ne craignait rien tant que de causer le moindre déplaisir à Cléopatre, écrivit des lettres à Octavie, pour lui ordonner de l'attendre à Athènes, et de ne passer pas outre, parce qu'il était près de se rengager dans une nouvelle expédition. En effet, sur la prière du roi des Mèdes, qui lui promettait de puissants secours, il se préparait à recommencer la guerre contre les Parthes.

Cette vertueuse Romaine, dissimulant l'injure qu'il lui faisait, lui envoya demander en quel lieu il souhaitait qu'elle fît porter les présents qu'elle lui avait des-

tinés, puisqu'il ne trouvait pas bon qu'elle vînt les lui présenter elle-même. Antoine ne reçut pas mieux ce second compliment que le premier; et Cléopatre, qui l'avait empêché de voir Octavie, ne lui permit pas non plus de rien recevoir de sa main. Ainsi Octavie fut obligée de retourner à Rome, sans que son voyage eût produit d'autre effet que de rendre Antoine plus inexcusable. C'est ce que souhaitait César, afin d'avoir un juste sujet de rompre entièrement avec lui.

Quand Octavie fut de retour à Rome, César, témoignant beaucoup de sensibilité pour l'affront qu'elle avait reçu, lui ordonna de sortir de la maison d'Antoine, et de loger en son particulier. Elle répondit qu'elle ne quitterait point la maison de son mari, et que, s'il n'avait point d'autre raison de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardait, elle le conjurait d'abandonner ses intérêts. Elle y demeura toujours en effet comme s'il eût été présent, et éleva avec beaucoup de soin et de magnificence, non-seulement les enfants qu'il avait eus d'elle, mais encore ceux qu'il avait eus de Fulvie. Quel contraste d'Octavie et de Cléopatre! Combien l'une, au milieu de ses rebuts et de ses affronts, paraît-elle digne d'estime et de respect; et l'autre, au milieu de sa grandeur et de sa magnificence, digne de mépris et d'horreur!

Il n'y eut point d'artifices que Cléopatre n'employât pour retenir Antoine dans ses liens : larmes, caresses, reproches, menaces, tout était mis en usage. Elle avait gagné à force de présents tous ceux qui approchaient d'Antoine et qui avaient le plus sa confiance. Ces flatteurs lui représentaient avec force qu'il y avait de la dureté et de l'inhumanité d'abandonner Cléopatre dans

le triste état où elle se trouvait, et que ce serait faire mourir cette infortunée princesse, qui n'aimait que lui et ne vivait que pour lui. Ils amollirent et fondirent si bien le cœur d'Antoine, que, de peur que Cléopatre ne se fît mourir, il retourna promptement à Alexandrie, et remit les Mèdes au printemps.

An. M. 3970. Av. J. C. 34.

Il eut bien de la peine, quand le printemps fut arrivé, à quitter l'Égypte et à s'éloigner de sa chère Cléopatre. Elle consentit à l'accompagner jusqu'au bord de l'Euphrate.

An. M. 3971. Av. J. C. 33.

Après s'être rendu maître de l'Arménie, autant par la trahison que par la force des armes, et y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à son char le roi d'Arménie, chargé de chaînes d'or, et il le présenta dans cet état à Cléopatre, qui prit plaisir à voir un roi captif à ses pieds. Il se délassa à loisir de ses grandes fatigues dans les festins et les parties de plaisir, où Cléopatre et lui passaient les jours et les nuits. Cette vaine princesse[1], dans un de ces repas, voyant Antoine plein de vin, osa bien lui demander l'empire romain, et il n'eut point de honte de le lui promettre.

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la reine par de nouveaux liens, et lui donner de nouvelles preuves de son entier dévouement, voulut faire la cérémonie du couronnement de Cléopatre et de tous ses enfants. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or massif, où l'on montait par plusieurs degrés d'argent. Antoine était assis sur

[1] « Hæc mulier Ægyptia ab ebrio imperatore, pretium libidinum, romanorum imperium petiit : et promisit Antonius. » (FLORUS, lib. 4, cap. 11.)

ce trône, vêtu d'un habit de pourpre en broderie d'or avec des boutons de diamants, ayant à son côté un cimeterre à la persane, dont la poignée et le fourreau étaient chargés de pierreries, un diadême sur le front, et un sceptre d'or à la main; afin, disait-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une reine. Cléopatre était assise à sa droite, vêtue d'une robe éclatante, faite de ce précieux lin destiné à couvrir la déesse Isis, dont cette reine avait la vanité de prendre l'habit et le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étaient assis Césarion, fils de Cléopatre et de Jules-César, et les deux autres enfants, Alexandre et Ptolémée, qu'elle avait eus d'Antoine.

Chacun ayant pris la place qui lui était destinée, le héraut, par le commandement d'Antoine, et en la présence de tout le peuple à qui l'on avait ouvert les portes du palais, proclama Cléopatre reine d'Égypte, de Cypre, de Libye et de la Célésyrie, conjointement avec son fils Césarion. Il proclama ensuite les autres princes rois des rois, et déclara qu'en attendant une plus ample succession, Antoine assignait à Alexandre, qui était l'aîné, le royaume d'Arménie et des Mèdes avec celui des Parthes, quand il l'aurait conquis; et à Ptolémée, son cadet, les royaumes de Syrie, de Phénicie et de Cilicie. Ces deux jeunes princes étaient habillés à la mode des pays sur lesquels ils devaient régner. Après la proclamation, les trois princes, s'étant levés de leurs siéges, s'approchèrent du trône, et, mettant un genou en terre, baisèrent les mains d'Antoine et de Cléopatre. On leur donna aussitôt un train proportionné à leur nouvelle dignité, et chacun eut son

régiment des gardes tirés des principales familles de ses états.

Antoine se rendit de bonne heure en Arménie pour agir contre les Parthes, et il s'était déja avancé jusqu'aux bords de l'Araxe : mais les nouvelles de ce qui se passait à Rome contre lui l'arrêtèrent, et lui firent abandonner l'expédition des Parthes. Il détacha sur-le-champ Canidius avec seize légions vers les côtes de la mer d'Ionie, et les rejoignit bientôt à Éphèse, où il était à portée d'agir en cas que les choses en vinssent à une rupture ouverte entre César et lui, comme il y avait beaucoup d'apparence.

Cléopatre fut de la partie, et c'est ce qui causa la perte d'Antoine. Ses amis lui conseillaient de la renvoyer à Alexandrie, jusqu'à ce qu'on vît quel tour prendraient les évènements de la guerre : mais cette reine, craignant que, par l'entremise d'Octavie, il ne se raccommodât avec César, gagna Canidius à force d'argent, et le porta à parler en sa faveur à Antoine, et à lui représenter qu'il n'était ni juste d'éloigner de cette guerre une princesse qui y contribuait si fort de son côté, ni utile pour son parti, parce que son départ découragerait les Égyptiens, qui faisaient la plus grande partie de ses forces maritimes. D'ailleurs, lui disait-on, on ne voyait pas que Cléopatre fût inférieure ni en prudence ni en bon sens à aucun des princes et des rois qui étaient dans son armée, elle qui avait gouverné si long-temps un si grand royaume, et qui aurait pu apprendre dans son long commerce avec Antoine à manier avec sagesse et dextérité les plus importantes et les plus difficiles affaires. Antoine ne résista point à des re-

montrances qui flattaient en même temps son amour-propre et sa passion.

D'Éphèse il se rendit avec Cléopatre à Samos, où était le rendez-vous de la plupart de leurs troupes, et où ils passèrent le temps dans la bonne chère et dans les plaisirs. Les magnificences n'y furent guère moindres qu'à Alexandrie. Les rois qui étaient à leur suite s'épuisèrent, pour leur plaire, par des dépenses extraordinaires, et déployèrent dans leurs festins un luxe excessif.

C'est apparemment dans un de ces festins qu'arriva ce qui est rapporté dans Pline. Quelque passion que Cléopatre témoignât pour Antoine, comme il connaissait parfaitement son caractère dissimulé, et capable des crimes les plus noirs, il craignit, je ne sais pas sur quel fondement, qu'elle ne songeât à l'empoisonner : c'est pourquoi dans les repas il ne touchait à aucun mets qu'on n'en eût goûté auparavant. Il n'était pas possible que la reine ne s'aperçût d'une défiance si marquée. Elle employa un moyen fort extraordinaire pour lui faire sentir en même temps combien ses craintes étaient mal fondées, et combien d'ailleurs, si elle avait été mal intentionnée, toutes les précautions qu'il prenait auraient été inutiles. Elle fit empoisonner l'extrémité des fleurs dont étaient composées les couronnes qu'Antoine et elle, selon la coutume des anciens, portaient à table. Quand le vin eut commencé à échauffer les têtes, et à égayer le repas, Cléopatre invita Antoine à boire ces fleurs. Il ne se fit pas prier long-temps; et, après en avoir arraché les extrémités avec ses doigts, et les avoir jetées dans sa coupe remplie de vin, il était près de l'avaler, lorsque la reine

Plin. l. 21, cap. 3.

l'arrêtant par le bras : *Je suis*, lui dit-elle, *cette empoisonneuse contre laquelle vous prenez tant de précautions. S'il m'était possible de vivre sans vous, jugez vous-même maintenant si l'occasion ou le moyen de le faire me manquaient.* Ayant fait venir un prisonnier condamné à mort, elle lui fit boire cette liqueur, et il expira sur-le-champ.

La cour vint de Samos à Athènes, où elle passa plusieurs jours dans de semblables débauches. Cléopatre n'épargna rien pour obtenir des Athéniens les mêmes marques d'affection et d'estime qu'Octavie en avait reçues pendant son séjour dans cette ville. Mais, quoi qu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités contraintes, qui se terminèrent à une vaine députation qu'Antoine exigea des citoyens, et de laquelle il voulut être le chef lui-même, en qualité de bourgeois d'Athènes.

An. M. 3972. Av. J. C. 32. Plut. in Anton. p. 942-955.

Les nouveaux consuls Caïus Sosius et Domitius Enobarbus, s'étant déclarés ouvertement pour Antoine, sortirent de Rome, et se rendirent auprès de lui. César, au lieu de les arrêter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'était avec sa permission qu'ils y étaient allés, et fit déclarer publiquement qu'il permettait à tous ceux qui en avaient envie de se retirer où bon leur semblerait. Par là, il demeura maître à Rome, et se trouva en état d'ordonner et de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts et contre ceux d'Antoine.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les chefs de son parti, et le résultat de leur délibération fut qu'il déclarerait la guerre à César, et qu'il répudierait Octavie. Il fit l'un et l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour la guerre étaient si avancés, que

si, sans perdre de temps, il eût poussé César, il aurait eu immanquablement tout l'avantage, car son adversaire n'était pas encore en état de lui faire tête ni par mer ni par terre. Mais les plaisirs l'emportèrent, et on remit les opérations à l'année suivante. Ce fut sa perte : César, par ce délai, eut le temps d'assembler toutes ses forces.

Les députés qu'Antoine envoya à Rome pour déclarer son divorce avec Octavie avaient ordre de lui commander de sortir de la maison d'Antoine avec tous ses enfants; et, en cas de refus, de l'en chasser par force, et de n'y laisser que le fils qu'Antoine avait eu de Fulvie : outrage d'autant plus sensible à Octavie, qu'une rivale en était la cause. Mais étouffant son ressentiment, elle ne répondit aux députés de son mari que par des larmes; et, quelque injustes que fussent ses ordres, elle y obéit, et sortit de sa maison avec ses enfants. Elle travailla même à apaiser le peuple, que l'indignité de cette action avait soulevé, et fit ce qu'elle put pour modérer la colère de César. Elle leur représentait qu'il n'était pas de la bienséance ni de la dignité du nom romain d'entrer dans ces petits démêlés; que c'étaient des querelles de femmes, qui ne méritaient pas qu'ils en témoignassent du ressentiment, et qu'elle serait au désespoir si elle était la cause d'une nouvelle guerre, elle qui n'avait consenti à son mariage avec Antoine que dans l'espérance qu'il serait un gage d'union entre lui et César. Ses remontrances eurent un succès contraire à ses intentions; et le peuple, charmé de sa vertu, redoubla la compassion qu'il avait de son malheur et la haine qu'il portait à Antoine.

Mais rien n'irrita tant les esprits que le testament d'Antoine, qu'il avait laissé en dépôt entre les mains des vestales. Ce fut un mystère révélé par deux consulaires[1], qui, ne pouvant souffrir l'orgueil de Cléopatre et la mollesse d'Antoine, s'étaient retirés vers César. Comme ils avaient été appelés à ce testament, et qu'ils en savaient le secret, ils le révélèrent à César. Les vestales firent difficulté de donner un acte qui leur avait été confié, s'excusant sur la foi du dépôt qu'elles étaient obligées de garder, et elles voulurent y être forcées par l'autorité du peuple. Ainsi le testament ayant été apporté dans la grande place, où le peuple s'était assemblé, on y lut ces trois articles : 1° qu'Antoine reconnaissait Césarion pour fils légitime de Jules-César; 2° qu'il instituait pour ses héritiers les enfants qu'il avait eus de Cléopatre, avec la qualité de *rois des rois*: 3° qu'il ordonnait, en cas qu'il mourût à Rome, que son corps, après avoir été porté en pompe par la ville, serait mis le soir sur un lit de parade, pour être envoyé ensuite à Cléopatre, à laquelle il laissait le soin de ses funérailles et de sa sépulture.

Il y a pourtant des auteurs qui croient que ce testament fut une pièce supposée par César pour rendre Antoine plus odieux au peuple. En effet, quelle apparence y a-t-il qu'Antoine, qui savait bien à quel point le peuple romain était jaloux de ses droits et de ses coutumes, eût voulu lui confier l'exécution du testament qui les violait avec tant de mépris ?

Quand César eut une armée et une flotte prêtes, qui lui parurent suffisantes pour faire tête à son ennemi, il déclara aussi la guerre de son côté : mais dans le

[1] Titius et Plancus.

iet
itic
iet
e
ou
it
né
to
ab
ne
xp

ut
c
uc
es
u
te
o
g
ces
r a
ur
le
le

ion
by
ma
ceu
M
vo

spectacle plus pompeux que celui de cette flotte lorsqu'elle se fut mise en mer et qu'elle eut déployé ses voiles. Mais rien n'égalait la magnificence de la galère de Cléopatre, toute brillante d'or, avec des voiles de pourpre, ses flammes et ses banderoles se jouant au gré du vent, pendant que les trompettes et les autres instruments de guerre faisaient entendre des airs d'allégresse et de triomphe. Antoine la suivait de près dans une galère qui n'était guère moins ornée. Cette reine[1], enivrée de sa fortune et de sa grandeur, et n'écoutant que son ambition effrénée, menaçait follement le Capitole d'une ruine prochaine, et se préparait avec sa troupe infame d'eunuques à détruire pour toujours l'empire romain.

De l'autre côté, on voyait moins de pompe et d'éclat, mais plus de réalité. César n'avait que deux cent cinquante vaisseaux et quatre-vingt mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine; mais il n'avait dans ses troupes que des soldats d'élite, et sur sa flotte que des matelots expérimentés. Ses vaisseaux étaient moins grands que ceux d'Antoine, mais aussi ils étaient plus légers et plus propres au combat.

César avait son rendez-vous à Brunduse, et Antoine s'avança jusqu'à Corcyre. Mais la belle saison était passée, et le mauvais temps approchait. L'un et l'autre furent obligés de se retirer, de mettre leurs troupes en

[1] Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus et imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum : quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria.
(HORAT. lib. I, od. 37.)

quartiers d'hiver, et leurs flottes dans de bons ports, pour y attendre le printemps.

An. M. 3973. Av. J. C. 31.

Antoine et César, dès que la saison le leur permit, se remirent en campagne par mer et par terre. Les deux flottes entrèrent dans le golfe Ambracien en Épire. Les plus braves et les plus expérimentés officiers d'Antoine lui conseillaient de ne point hasarder un combat naval, de renvoyer Cléopatre en Égypte, et de gagner promptement la Thrace ou la Macédoine, pour y combattre par terre, parce que son armée, composée de très-bonnes troupes, et beaucoup supérieure à celle de César, semblait lui promettre la victoire; au lieu qu'une flotte aussi mal équipée que la sienne, quelque nombreuse qu'elle fût, lui laissait peu d'espérance. Mais il y avait long-temps qu'Antoine n'était plus susceptible d'un bon conseil, ne faisant que ce qui plaisait à Cléopatre. Cette orgueilleuse princesse, qui ne jugeait des choses que par l'extérieur, croyait que sa flotte était invincible, et que les vaisseaux de César n'en pourraient approcher sans se briser : d'ailleurs elle sentait bien qu'en cas de malheur, il lui serait bien plus aisé de se sauver sur ses vaisseaux que par terre. Son avis prévalut donc sur celui de tous les généraux.

La bataille se donna le second jour de septembre [1], à l'embouchure du golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium, à la vue des armées de terre, dont l'une était rangée en bataille sur la côte du nord, et l'autre sur celle du midi de ce détroit, attendant le succès du combat. Il fut douteux pendant quelque temps, et parut aussi favorable à Antoine qu'à César jusqu'à la

[1] Le 4 avant les nones de septembre.

retraite de Cléopatre. Cette reine, effrayée du bruit du combat, où tout était terrible pour une femme, prit la fuite lorsqu'il n'y avait aucun danger pour elle, et entraîna avec elle toute son escadre égyptienne, qui était de soixante vaisseaux de haut bord, avec lesquels elle fit voile du côté du Péloponnèse. Antoine, qui la vit fuir, oubliant tout, et s'oubliant lui-même, la suivit précipitamment, et céda à César une victoire qu'il lui avait très-bien disputée jusque-là. Elle coûta pourtant encore cher au vainqueur : car les vaisseaux d'Antoine se battirent si bien après son départ, que, quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour, il ne finit que quand la nuit vint; de sorte que les troupes de César furent obligées de la passer sur leurs vaisseaux.

Le lendemain, César, voyant sa victoire complète, détacha une escadre pour poursuivre Antoine et Cléopatre : mais cette escadre, désespérant de les atteindre, à cause de l'avance qu'ils avaient, revint bientôt rejoindre le gros de la flotte. Antoine étant entré dans le vaisseau amiral que montait Cléopatre, alla s'asseoir à la proue, où, la tête appuyée sur ses deux mains et les deux coudes sur les genoux, il demeura comme un homme accablé de honte et de rage, repassant dans une profonde mélancolie sa mauvaise conduite et les malheurs qu'elle lui avait attirés. Il se tint dans cette posture et dans ces noires pensées pendant les trois jours qu'ils mirent à se rendre à Ténare[1], sans voir Cléopatre ni lui parler. Au bout de ce temps-là ils se revirent, et vécurent ensemble à l'ordinaire.

L'armée de terre restait encore entière, forte de dix-huit légions et de vingt-deux mille chevaux, sous la

[1] Promontoire de la Laconie.

conduite de Canidius, lieutenant-général d'Antoine; et elle aurait pu faire tête à César et lui causer bien de l'embarras : mais, se voyant abandonnée par ses généraux, elle se rendit à César, qui la reçut à bras ouverts.

De Ténare, Cléopatre prit la route d'Alexandrie, et Antoine celle de Libye, où il avait laissé une armée considérable pour garder les frontières du pays. En débarquant, il apprit que Scarpus, qui commandait cette armée, s'était déclaré pour César. Il fut si frappé de ce coup, auquel il n'avait pas lieu de s'attendre, qu'il voulait se tuer; et ses amis eurent de la peine à l'en empêcher. Il ne lui restait donc plus d'autre parti à prendre que de suivre Cléopatre à Alexandrie, où elle était arrivée.

En approchant du port, elle craignit, si l'on apprenait son malheur, qu'on ne lui en refusât l'entrée. Elle fit couronner ses vaisseaux, comme si elle fût revenue victorieuse. A peine y fut-elle entrée, qu'elle fit mourir tous les grands seigneurs de son royaume qui lui étaient suspects, de peur que, lorsqu'on saurait sa défaite, ils n'excitassent des séditions contre elle. Antoine la trouva dans ces sanglantes exécutions.

An. M. 3974.
Av. J. C. 30.

Elle forma bientôt après un autre dessein bien extraordinaire. Pour éviter de tomber entre les mains de César, qu'elle voyait bien qui la poursuivrait en Égypte, elle songeait à faire transporter ses vaisseaux de la mer Méditerranée dans la mer Rouge par l'isthme, qui n'a que trente lieues de largeur, et à mettre ensuite tous ses trésors dans ces vaisseaux et dans les autres qu'elle avait déja sur cette mer. Mais les Arabes qui demeuraient sur cette côte ayant brûlé tous les vais-

seaux qu'elle y avait, elle fut obligée d'abandonner ce dessein.

Changeant donc de résolution, elle ne songea plus qu'à gagner César, qu'elle regardait comme son vainqueur, et à lui faire un sacrifice d'Antoine, que ses malheurs lui avaient rendu indifférent. Tel était l'esprit de cette princesse. Quoiqu'elle aimât jusqu'à la fureur, elle avait encore plus d'ambition que d'amour; et la couronne lui étant plus chère que son mari, elle songeait à la conserver au prix de la vie d'Antoine. Mais lui cachant ses sentiments, elle lui persuada d'envoyer des ambassadeurs à César pour négocier avec lui un traité de paix. Elle joignit ses ambassadeurs à ceux d'Antoine, mais leur donna ordre de traiter pour elle en particulier. César ne voulut point voir les ambassadeurs d'Antoine : il renvoya ceux de Cléopatre avec une réponse favorable. Il souhaitait avec passion s'assurer de sa personne et de ses trésors : de sa personne, pour en honorer son triomphe; de ses trésors, pour se mettre en état de payer les dettes qu'il avait contractées pour cette guerre. Ainsi il lui laissa entrevoir de grandes espérances, si elle voulait lui sacrifier Antoine.

Celui-ci, depuis son retour de Libye, s'était retiré dans une maison champêtre qu'il avait fait bâtir exprès sur les bords du Nil, pour y jouir de l'entretien de deux amis qui l'y avaient suivi. Dans cette solitude, il semblait qu'il écoutait avec plaisir les sages discours de ces deux philosophes; mais, comme ils n'avaient pu lui arracher du cœur l'amour de Cléopatre, cause unique de tous ses malheurs, cette passion, qu'ils n'avaient que suspendue, ne fut pas long-temps à reprendre son premier empire. Il retourna à Alexandrie, se livra de nou-

veau aux charmes et aux caresses de Cléopatre, et, dans le dessein de lui plaire, il envoya de seconds députés à César pour lui demander la vie à des conditions si honteuses, qu'il offrait de la passer à Athènes comme un simple particulier, pourvu que César assurât le royaume d'Égypte à Cléopatre et à ses enfants.

Cette seconde députation n'ayant pas été plus favorablement reçue que la première, Antoine essaya d'étouffer en lui-même le sentiment des maux présens et la crainte de ceux dont il était menacé, en se livrant sans mesure à la bonne chère et aux plaisirs. Ils se régalaient tour à tour Cléopatre et lui, et à l'envi l'un de l'autre se donnaient des repas d'une magnificence incroyable.

La reine cependant, qui prévoyait ce qui pourrait arriver, ramassait toutes sortes de poisons; et pour éprouver ceux qui faisaient mourir avec le moins de douleur, elle faisait l'essai de leur vertu et de leur force sur les criminels condamnés à mort qui étaient gardés dans les prisons. Ayant vu, par ses expériences, que les poisons qui étaient forts faisaient mourir promptement, mais dans de grandes douleurs, et que ceux qui étaient doux causaient une mort tranquille, mais lente; elle essaya des morsures des bêtes venimeuses, et fit appliquer en sa présence, sur diverses personnes, différentes sortes de serpents. Tous les jours elle faisait de ces épreuves. Enfin, elle trouva que l'aspic était le seul qui ne causait ni convulsions, ni tranchées, et qui, précipitant seulement dans une pesanteur et dans un assoupissement, accompagné d'une petite moiteur au visage et d'un amortissement de tous les sens, éteignait doucement la vie; de sorte que ceux qui étaient

en cet état se fâchaient quand on les réveillait ou qu'on voulait les lever, de même que ceux qui sont profondément endormis. Ce fut là le poison auquel elle se fixa.

Pour dissiper les soupçons et les sujets de plainte d'Antoine, elle se mit à le caresser encore plus que de coutume; de sorte que, n'ayant célébré le jour de sa propre naissance qu'avec peu de solennité et convenablement à l'état présent de sa fortune, elle célébra celui de la naissance d'Antoine avec un éclat et une magnificence au-dessus de tout ce qu'elle avait fait auparavant, jusque-là que plusieurs des conviés qui étaient venus pauvres à ce festin s'en retournèrent riches.

César, sachant de quelle importance il lui était de ne pas laisser sa victoire imparfaite, passa, au commencement du printemps, en Syrie, et de là alla se présenter devant Péluse. Il envoya sommer le gouverneur de lui ouvrir les portes; et Séleucus, qui y commandait pour Cléopatre, en ayant reçu des ordres secrets, livra la ville sans souffrir le siége. Le bruit de cette trahison se répandit dans la ville. Cléopatre, pour se purger de cette accusation, remit entre les mains d'Antoine la femme et les enfants de Séleucus, afin qu'il les fît mourir pour se venger de sa perfidie. Quel monstre que cette princesse! Elle réunit en sa personne les vices les plus odieux : le renoncement à toute pudeur, la mauvaise foi, l'injustice, la cruauté; et, ce qui met le comble à tout le reste, les faux dehors d'une amitié trompeuse, qui cache un dessein formé de livrer à son ennemi celui qu'elle comble des caresses les plus tendres et des marques de l'attachement le plus vif et le plus sincère. Voilà où conduit l'ambition, qui était son vice dominant.

Elle avait fait bâtir, tout joignant le temple d'Isis, des tombeaux et des salles superbes, tant par leur beauté et par leur magnificence, que par leur élévation. Elle y fit porter tous ses meubles les plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébène, l'ivoire, et quantité de parfums et de bois aromatiques, comme si elle eût eu dessein d'en faire un bûcher sur lequel elle eût voulu se consumer avec tous ses trésors. César, alarmé pour toutes ses richesses, et craignant que, réduite au désespoir, elle ne les fît brûler, lui dépêchait tous les jours des gens qui lui donnaient de grandes espérances d'un traitement plein de douceur et d'humanité; et cependant il s'approchait de la ville à grandes journées.

En arrivant, il campa près de l'Hippodrome. Il espérait de se rendre bientôt maître de la ville par le moyen des intelligences qu'il entretenait avec Cléopatre, sur lesquelles il ne comptait pas moins que sur son armée.

Antoine ignorait les intrigues de cette princesse, et, ne voulant point ajouter foi à ce qu'on lui en rapportait, il se préparait à une bonne défense. Il fit une vigoureuse sortie; et après avoir fort maltraité les assiégeants, et vivement poursuivi jusqu'aux portes du camp un détachement de cavalerie qu'on avait envoyé contre lui, il rentra victorieux de la ville. C'était le dernier effort d'une valeur mourante, qui acheva d'épuiser dans cet exploit ce qui lui restait de forces et de sentiments pour la gloire; car, au lieu de profiter de cet avantage, et de penser sérieusement à sa défense en observant les démarches de Cléopatre qui le trahissait, il vint tout armé se jeter à ses pieds et lui baiser les

mains. On entendit, après, tout le palais d'Alexandrie retentir d'acclamations, comme si le siége eût été levé; et Cléopatre, qui ne cherchait qu'à amuser Antoine, fit préparer un magnifique repas, où ils passèrent ensemble le reste du jour et une partie de la nuit.

Le lendemain matin, Antoine résolut d'attaquer César par mer et par terre. Il rangea en bataille son armée de terre sur quelques hauteurs qui étaient dans la ville; et de là il regarda ses galères, qui sortaient du port et qui allaient charger celles de César. Il attendit sans faire aucun mouvement pour voir le succès de cette charge. Mais il fut bien étonné de voir l'amiral de Cléopatre baisser le pavillon lorsqu'il fut à portée de celui de César, et lui livrer toute sa flotte.

Cette trahison ouvrit les yeux à Antoine, et lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ses amis lui avaient dit des perfidies de la reine. Dans cette extrémité, il voulut se signaler par un acte extraordinaire de courage, capable, selon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoya défier César à un combat singulier. César fit réponse que, si Antoine était las de vivre, il avait d'autres moyens pour mourir. Antoine, se voyant moqué par César et trahi par Cléopatre, rentra dans la ville, et dans le moment même il fut encore abandonné de toute sa cavalerie. Alors, plein de rage et de désespoir, il courut au palais dans le dessein de se venger de Cléopatre; mais il ne la trouva point.

Cette artificieuse princesse, qui avait prévu ce qui arriva, voulant se dérober à la colère d'Antoine, s'était retirée dans le quartier où étaient les tombeaux des rois d'Égypte, qui était fortifié de bonnes murailles, et dont elle avait fait fermer les portes. Elle fit dire à

ıt une mort honorable à une hon-
était donné la mort au milieu des
tres, où elle avait aussi choisi sa
rop crédule, ne se donna pas le
nouvelle qui devait lui être sus-
nfidélités de Cléopatre; et, frappé
passa tout d'un coup de l'excès
lus vifs transports de douleur,
a suivre dans le tombeau.
rieuse résolution, il s'enferma
un esclave, et, s'étant fait ôter
nanda de lui enfoncer le poi-
s cet esclave, plein de fidélité,
t pour son maître, s'en perça
à ses pieds. Antoine regardant
exemple qu'il devait suivre,
e corps, et tomba sur le plan-
de son sang qu'il mêla avec
riva dans ce moment un offi-
ıe, qui venait lui dire qu'elle
pas plus tôt prononcer le nom
t de son évanouissement; et
ante, il souffrit qu'on pansât
ite porter à la forteresse où
patre ne permit point qu'on
faire entrer, dans la crainte
is elle parut à une fenêtre
chaînes et des cordes. On y
tre, aidée de deux femmes,
e eût menées avec elle dans
Jamais spectacle ne fut plus
uvert de sang, et la mort

peinte sur le visage, était guindé en haut, tournant ses yeux mourants vers Cléopatre, et lui tendant ses faibles mains, comme pour la conjurer de recevoir ses derniers soupirs : et Cléopatre, le visage tendu et les bras roidis, tirait les cordes avec grand effort, pendant que ceux d'en bas, qui ne pouvaient l'aider autrement, l'encourageaient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle, et qu'elle l'eut couché, elle déchira ses habits sur lui, se frappant le sein, se meurtrissant la poitrine; et lui essuyant le sang avec son visage collé sur le sien, elle l'appelait son prince, son seigneur, son cher époux. En faisant ces tristes exclamations, elle coupait les cheveux d'Antoine suivant la superstition des païens, qui croyaient soulager par là ceux qui mouraient d'une mort violente.

Antoine ayant repris ses sens, et voyant l'affliction de Cléopatre, lui dit, pour la consoler, qu'il mourait heureux, puisqu'il mourait entre ses bras; et qu'au reste il ne rougissait point de sa défaite, n'étant point honteux à un Romain d'être vaincu par des Romains. Il l'exhorta ensuite à sauver sa vie et son royaume, pourvu qu'elle le pût faire avec honneur, et à se donner de garde des traîtres de sa cour aussi-bien que des Romains de la suite de César, ne se fiant qu'à Proculéius. Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même, Proculéius arriva de la part de César, qui n'avait pu retenir ses larmes au triste récit qu'on lui avait fait de tout ce qui s'était passé, et à la vue de l'épée teinte du sang d'Antoine, qu'on lui présenta. Il avait ordre surtout de se rendre maître de Cléopatre, et de la prendre en vie, s'il était possible. La princesse refusa de se remettre entre ses mains; elle

eut pourtant avec lui une conversation sans qu'il entrât dans le tombeau; il s'approcha seulement de la porte, qui était bien fermée, et qui par des fentes donnait passage à la voix. Ils parlèrent assez long-temps ensemble, elle demandant toujours le royaume pour ses enfants, et lui l'exhortant à bien espérer, et la pressant de remettre entre les mains de César tous ses intérêts.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son rapport à César, qui sur l'heure envoya Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte comme avait fait Proculéius, et parla comme lui au travers des fentes, faisant durer exprès la conversation. Pendant ce temps-là Proculéius approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avaient tiré Antoine; et suivi de deux officiers qui étaient avec lui, il descendit à la porte où Cléopatre était à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étaient enfermées avec elle, le voyant, s'écria tout éperdue : *Malheureuse Cléopatre, vous voilà prise!* Cléopatre tourne la tête, voit Proculéius, et veut se percer d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture; mais Proculéius courant à elle très-promptement, et la prenant entre ses bras : *Vous vous faites tort*, lui dit-il, *et vous faites tort aussi à César, en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté et sa clémence.* En même temps il lui arrache son poignard, et secoue ses robes de peur qu'il n'y eût du poison caché.

César envoya un de ses affranchis, nommé *Épaphrodite*, auquel il commanda de la garder très-soigneusement, pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-

même, et d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards et toutes les complaisances qu'elle pourrait desirer; et il chargea Proculéius de savoir de la reine ce qu'elle desirait de lui.

César se prépara ensuite à entrer dans Alexandrie, dont personnne n'était plus en état de lui disputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes, et tous les habitants dans une extrême consternation, ne sachant ce qu'ils avaient à craindre ou à espérer : il entra dans la ville en s'entretenant avec le philosophe Aréus, et s'appuyant sur lui avec une sorte de familiarité, pour faire connaître publiquement le cas qu'il en faisait. Étant monté au palais, il s'assit sur un tribunal qu'il fit élever; et voyant tout le peuple prosterné à terre, il leur commanda de se lever; puis il leur dit qu'il leur pardonnait pour trois raisons : la première, à cause d'Alexandre-le-Grand leur fondateur; la seconde, à cause de la beauté de leur ville; et la troisième, à cause d'Aréus, l'un de leurs citoyens, dont il estimait le mérite et le savoir.

Cependant Proculéius s'acquittait de sa commission auprès de la reine, qui d'abord ne demanda rien à César que la permission d'ensevelir Antoine, qui lui fut accordée sans peine. Elle n'épargna rien pour rendre sa sépulture magnifique, suivant la coutume des Égyptiens. Elle fit embaumer son corps avec les parfums les plus précieux de l'Orient, et le plaça parmi les tombeaux des rois d'Égypte.

César ne trouva pas à propos de voir Cléopatre dans les premiers jours de son deuil; mais lorsqu'il crut le pouvoir faire avec bienséance, il se fit introduire dans sa chambre, après lui en avoir demandé la

permission, voulant, par les égards qu'il avait pour elle, lui cacher son dessein. Elle était couchée sur un petit lit, dans un état fort simple et fort négligé. Quand il entra dans sa chambre, quoiqu'elle n'eût sur elle qu'une simple tunique, elle se leva promptement, et alla se jeter à ses genoux, horriblement défigurée, les cheveux en désordre, le visage effaré et sanglant, la voix tremblante, les yeux presque fondus à force de pleurer, et le sein couvert de meurtrissures et de plaies. Cependant cette grace naturelle et cette fierté que sa beauté lui inspirait n'étaient pas entièrement éteintes; et, malgré le pitoyable état où elle était réduite, de ce fond même de tristesse et d'abattement il en sortait, comme d'un sombre nuage, des traits vifs et des espèces de rayons qui éclataient dans ses regards et dans tous les mouvements de son visage. Quoique presque mourante, elle ne désespérait pas d'inspirer encore de l'amour à ce jeune vainqueur, comme elle avait fait autrefois à César et à Antoine.

La chambre où elle le reçut était pleine des portraits de Jules-César. « Seigneur, lui dit-elle en lui « montrant ces tableaux, voilà les images de celui qui « vous a adopté pour vous faire succéder à l'empire « romain, et à qui je suis redevable de ma couronne. » Puis, tirant de son sein les lettres qu'elle y avait cachées : « Voilà aussi, continua-t-elle en les baisant, les « chers témoignages de son amour. » Elle en lut ensuite quelques-unes des plus tendres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes et de regards passionnés. Mais elle employa inutilement tous ces artifices; et, soit que ses charmes n'eussent plus le pouvoir qu'ils avaient eu dans sa jeunesse, ou que l'ambition fût la

passion dominante de César, il ne parut point touché de sa vue ni de son entretien, se contentant de l'exhorter à avoir bon courage, et l'assurant de ses bonnes intentions. Elle s'aperçut bien de cette froideur, dont elle tirait un mauvais augure; mais, dissimulant son chagrin, et changeant de discours, elle le remercia des compliments que Proculéius lui avait faits de sa part, et qu'il venait de lui renouveler lui-même; elle ajouta qu'en revanche elle voulait lui livrer tous les trésors des rois d'Égypte : et en effet elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ses meubles, de ses pierreries et de ses finances. Et comme Séleucus, un de ses trésoriers, qui était présent, lui reprocha qu'elle n'avait pas tout déclaré, et qu'elle cachait et retenait une partie de ce qu'elle avait de plus précieux, outrée d'une telle insolence, elle lui donna plusieurs coups sur le visage; puis se tournant vers César : « N'est-ce « pas une chose horrible, lui dit-elle, que, lorsque « vous n'avez pas dédaigné de me venir voir, et que « vous avez bien voulu me consoler dans le triste état « où je me trouve, mes propres domestiques viennent « m'accuser devant vous, sous prétexte que j'aurai ré« servé quelques bijoux de femme, non pour en orner « une misérable comme moi, mais pour en faire un « petit présent à Octavie votre sœur, et à Livie votre « épouse, afin que leur protection attire de votre « part un traitement favorable à une infortunée prin« cesse? »

César fut ravi de l'entendre parler ainsi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspirait ce langage. Il lui dit qu'elle pouvait disposer à son gré des bijoux qu'elle avait retenus; et, après l'avoir

assurée qu'il la traiterait avec plus de générosité et de magnificence qu'elle n'osait l'espérer, il se retira, pensant l'avoir trompée, et c'était lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe, elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Elle savait bien qu'elle était observée par les gardes qu'on lui avait donnés, qui, sous prétexte de lui faire honneur, la suivaient partout, et que d'ailleurs le temps pressait, le jour du départ de César approchant. Pour le tromper donc encore mieux, elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine, et prendre congé de lui. César, lui ayant accordé cette permission, elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes, et pour assurer Antoine, à qui elle adressa son discours comme si elle l'eût eu sous les yeux, qu'elle allait bientôt lui donner une preuve plus certaine de son amour.

Après cette funeste protestation, qu'elle accompagna de ses pleurs et de ses soupirs, elle fit couvrir le tombeau de fleurs, et revint dans sa chambre; puis elle se mit au bain, et du bain à la table, ayant ordonné qu'on lui servît un repas magnifique. Au lever de la table, elle écrivit un billet à César; et, ayant fait sortir tous ceux qui étaient dans sa chambre, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle, se mit sur un lit de repos, et demanda une corbeille où il y avait des figues qu'un paysan venait d'apporter; elle la mit auprès d'elle, et un moment après on la vit se coucher sur son lit, comme si elle se fût endormie; mais c'est que l'aspic, qui était caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras qu'elle lui avait tendu, le venin avait

aussitôt gagné le cœur, et l'avait tuée sans douleur, et sans qu'on s'en aperçût. Les gardes avaient ordre de ne rien laisser passer qui ne fût visité exactement: mais ce paysan travesti, qui était un fidèle serviteur de la reine, joua si bien son personnage, et il parut si peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits, que les gardes le laissèrent entrer. Ainsi toute la prévoyance de César lui fut inutile.

Il ne douta point de la résolution de Cléopatre, après avoir lu le billet qu'elle lui avait écrit pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau; et il dépêcha promptement deux officiers pour la prévenir. Mais, quelque diligence qu'ils pussent faire, ils la trouvèrent morte.

Cette princesse [1] était trop fière et trop au-dessus du commun pour souffrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du vainqueur. Déterminée à mourir, et par là devenue capable des plus féroces résolutions, elle vit d'un œil sec et tranquille couler dans ses veines le poison mortel de l'aspic.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans, dont elle en avait régné vingt-deux depuis la mort de son père. Les statues d'Antoine furent abattues, et celles de Cléopatre demeurèrent sur pied, un certain Ar-

[1] Ausa et jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, et asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum,
Deliberatâ morte ferocior:
Sævis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.
(HORAT. l. I, *od.* 37.)

chibius, qui avait été attaché au service de Cléopatre, ayant donné mille talents [1] à César afin qu'elles ne fussent pas traitées comme celles d'Antoine.

Après la mort de Cléopatre [2], l'Égypte fut réduite en province romaine, et gouvernée par un préfet qu'on y envoyait de Rome. Le règne des Ptolémées en Égypte, à en placer le commencement à l'année même de la mort d'Alexandre-le-Grand, avait duré deux cent quatre-vingt-treize ans, depuis l'an du monde 3681 jusqu'à l'an 3974.

CONCLUSION

DE TOUTE L'HISTOIRE ANCIENNE.

Nous avons vu jusqu'ici, sans parler de l'ancien et premier royaume d'Égypte, et de quelques états séparés des autres et comme isolés, trois grands empires se succéder l'un à l'autre par une ruine mutuelle pendant une longue suite de siècles, et disparaître enfin entièrement à nos yeux : l'empire des Babyloniens, l'empire des Mèdes et des Perses, l'empire des Macédoniens et des princes grecs successeurs d'Alexandre. Reste un quatrième empire, c'est celui des Romains, qui, ayant déja absorbé la plupart de ceux qui l'ont précédé, étendra encore ses conquêtes ; et qui lui-même, après avoir tout soumis à son pouvoir par la force des armes, sera déchiré comme en différents morceaux, et par ce démembrement donnera lieu à l'établissement de presque tous les royaumes qui partagent maintenant l'Asie,

[1] Trois millions. = 5,500,000 fr. — L.

[2] Au mois d'août de l'an 30 avant J. C. — L.

l'Europe et l'Afrique. Voilà, à proprement parler, un tableau raccourci de la durée de tous les siècles, de la gloire et de la puissance de tous les empires de la terre; en un mot, de tout ce que la grandeur humaine a de plus brillant et de plus capable d'exciter l'admiration. Tout s'y trouve généralement réuni par un heureux concours : la beauté d'esprit et la finesse du goût, accompagnés d'un solide jugement; le rare talent de la parole porté au plus sublime degré de perfection, sans s'écarter du naturel et du vrai; la gloire des armes, avec celle des arts et des sciences; la valeur dans les conquêtes, et l'habileté dans le gouvernement. Quelle foule de grands hommes de toute sorte ne se présente point à l'esprit! que de rois puissants et environnés de gloire! que de grands capitaines! que de fameux conquérants! que de sages magistrats! que de savants philosophes! que d'admirables législateurs! On est enchanté de voir, dans de certains siècles et de certains pays comme privilégiés, un zèle ardent pour la justice, un vif amour de la patrie, un noble désintéressement, un généreux mépris des richesses, et une estime de la pauvreté, qui nous étonne et nous effraie, tant elle nous paraît au-dessus des forces humaines.

Voilà comme nous pensons et comme nous jugeons. Mais pendant que nous sommes dans l'admiration et dans l'extase, à la vue de tant de vertus éclatantes, le souverain juge, seul juste estimateur de toutes choses, n'y voit que petitesse, que bassesse, que vanité, qu'orgueil; et pendant que les hommes se donnent bien des mouvements pour perpétuer la puissance de leur maison, pour fonder des royaumes, et pour les éterniser si cela était possible, Dieu, du haut de son trône, renverse

tous leurs projets, et fait servir leur ambition même à l'exécution de ses vues, infiniment supérieures à toutes nos pensées. Lui seul connaît son œuvre et ses desseins. Tous les siècles lui sont présents : *conspector seculorum*. Il a marqué à tous les empires leur sort et leur durée. Dans toutes ces différentes révolutions que nous avons vues, rien n'est arrivé au hasard. On sait que, sous l'image de cette statue que vit Nabuchodonosor, d'une hauteur énorme et d'un regard effrayant, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, et les jambes de fer, mais une partie des pieds de fer, et l'autre d'argile, Dieu a voulu représenter les quatre grands empires, réunissant en eux, comme la suite de cette histoire nous l'a fait voir, tout ce qu'il y a d'éclat, de grandeur, de force, de puissance. Que faut-il au Tout-Puissant pour renverser ce formidable colosse, pour le briser et le réduire en poudre? *une petite pierre qui, d'elle-même et sans la main d'aucun homme, se détachant de la montagne, ira frapper ce colosse au pied. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, se briseront tous ensemble, et deviendront comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, et ils disparaîtront sans qu'il s'en trouve plus rien en aucun lieu : mais la pierre qui avait frappé la statue deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.*

Eccl. 36, 19.

Dan. cap. 2.

Nous voyons de nos yeux l'accomplissement de cette admirable prophétie de Daniel, du moins pour une partie. Jésus-Christ, descendu du ciel pour s'incarner dans le sein sacré de la sainte Vierge sans la participation d'aucun homme, est la petite pierre détachée

de la montagne sans aucun secours humain. Le caractère qui domine dans sa personne, dans ses parents, dans son extérieur, dans sa manière d'enseigner, dans ses disciples, en un mot dans tout ce qui l'environnait, était la simplicité, la pauvreté, l'humilité, qui fut si extrême, qu'elle cacha aux yeux des Juifs orgueilleux l'éclat divin de ses miracles, quelque brillant qu'il fût, et aux yeux du démon même, si perçants et si attentifs, les preuves sensibles de sa divinité.

Malgré cette faiblesse et cette bassesse, même apparente, Jésus-Christ fera certainement la conquête de tout l'univers. C'est sous cette idée qu'un prophète nous le représente : *Exivit vincens ut vinceret.* Son œuvre et sa mission est *de former ici à son père un royaume qui ne sera jamais détruit; un royaume qui ne passera point dans un autre peuple*, comme ceux dont jusqu'ici nous avons vu l'histoire; *qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement.*

Apocal. 6, 2.

Le pouvoir accordé à Jésus-Christ, fondateur de cet empire, est sans borne, sans mesure et sans fin. Les rois, qui se glorifient tant dans leur puissance, n'ont rien qui approche tant soit peu de celle de Jésus-Christ. Ils ne dominent point sur les volontés des hommes, ce qui est proprement régner. Leurs sujets peuvent penser tout ce qu'ils veulent indépendamment d'eux. Il y a une infinité d'actions particulières qui ne se font point par leur ordre, et qui échappent à leur connaissance aussi-bien qu'à leur pouvoir. Leurs desseins avortent et s'évanouissent, souvent de leur vivant même. Toute leur grandeur au moins disparaît et périt avec eux. Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ : *Toute puissance*

lui a été donnée dans le ciel et dans la terre. C'est principalement sur les esprits et sur les cœurs qu'il l'exerce. Rien ne se fait que par son ordre ou par sa permission. Tout est réglé par sa sagesse et par sa puissance. Tout coopère directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins.

Matth. 28.

Pendant que tout est en mouvement sur la terre, que les états et les empires passent avec une rapidité incroyable, et que les hommes eux-mêmes, vainement occupés de ce spectacle extérieur, sont entraînés aussi par ce torrent sans presque s'en apercevoir, il se passe en secret un ordre de choses inconnu et invisible, qui décide néanmoins de notre sort pour l'éternité. La durée des siècles n'a pour but que la formation du corps des élus. Il s'augmente et se perfectionne tous les jours. Quand il aura reçu son parfait accomplissement par la mort du dernier des élus, *alors viendra la fin et la consommation de toutes choses, lorsque Jésus-Christ aura remis son royaume à Dieu son père, et qu'il aura détruit tout empire, toute domination et toute puissance.* Puissions-nous tous avoir part à cet heureux royaume, qui a pour loi la vérité, pour roi la charité, et pour durée l'éternité! *Fiat, fiat.*

1. Cor. 15.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

DES SCIENCES ET DES ARTS.

AVANT-PROPOS.

Combien l'invention des arts et des sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu.

L'HISTOIRE des arts et des sciences, et de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l'histoire de l'esprit humain; laquelle, en un certain sens, ne le cède point à celle des princes et des héros, que l'opinion commune place au suprême degré d'élévation et de gloire. Je ne prétends point, en parlant ainsi, donner atteinte à la différence des états et des conditions, ni confondre ou égaler les rangs que Dieu lui-même a distingués parmi les hommes. Il a mis sur nos têtes les princes, les rois, les chefs des états, qu'il a rendus dépositaires de son autorité; et, après eux, les généraux d'armée, les ministres, les magistrats, et tous ceux avec qui le souverain partage les soins du gouvernement. L'honneur qu'on leur rend,

et les prééminences qu'ils possèdent, ne sont point de leur part une usurpation; c'est la divine Providence elle-même qui a marqué leurs rangs, et qui nous commande la soumission, l'obéissance et le respect pour ceux qui tiennent sa place.

Mais il est un autre ordre de choses, et, s'il est permis de parler ainsi, un autre arrangement de cette même Providence, qui, sans toucher à ce premier genre de grandeur dont j'ai parlé, en établit un autre totalement différent, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places, mais uniquement du mérite et du savoir. C'est elle qui règle encore ici les rangs, par le partage libre et purement volontaire des talents de l'esprit, qu'elle distribue comme il lui plaît, et à qui il lui plaît, sans aucun égard pour la qualité et la noblesse des personnes; elle forme, par l'assemblage des savants en tout genre, une nouvelle espèce d'empire, infiniment plus étendu que tous les autres, qui réunit tous les siècles et tous les pays, sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, ni de climat. Ici le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le prince, et souvent les devancent.

La loi primitive et le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet empire littéraire, est que chacun soit content de sa place; qu'il ne porte point envie à la gloire des autres; qu'il les regarde comme des collègues destinés aussi-bien que lui par la Providence à enrichir la société et à en devenir les bienfaiteurs; et qu'il se souvienne avec reconnaissance de qui il tient ses talents, et pourquoi il les a reçus : car enfin ceux qui se distinguent le plus parmi les savants peuvent-

ils croire qu'ils se soient donné eux-mêmes l'étendue de la mémoire, la facilité de comprendre, l'industrie pour inventer et faire des découvertes, la beauté, la vivacité, la pénétration de l'esprit? et s'ils tiennent d'ailleurs tous ces avantages, pourquoi en tireraient-ils vanité? Mais croient-ils pouvoir en user à leur gré, et ne chercher dans l'usage qu'ils en font que leur gloire et leur réputation? Comme la Providence ne place les rois sur le trône que pour le bien des peuples, elle ne distribue aussi les divers talents de l'esprit aux hommes que pour l'utilité publique. Mais de même que dans les états on voit quelquefois des usurpateurs et des tyrans qui, pour s'élever eux seuls, oppriment tous les autres, il peut y avoir aussi parmi les savants, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de tyrannie d'esprit qui consiste à voir d'un œil jaloux le succès des autres, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n'estimer que soi-même, et à vouloir dominer seul; défaut haïssable, et qui déshonore les lettres! La solide gloire de l'empire littéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler non pour soi, mais pour le genre humain; et c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au-dessus de tous les autres empires du monde.

Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'histoire, et qui attirent le plus l'admiration, n'ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la destruction des villes, le carnage des hommes. Ces héros si vantés dans l'antiquité ont-ils rendu de leur temps un seul homme meilleur? ont-ils fait beaucoup d'heureux? Et si par la fondation des villes et des empires ils ont procuré à la postérité quelque avantage, com-

bien l'ont-ils fait acheter à leurs contemporains, par les flots de sang qu'ils ont versés! Ces avantages mêmes sont bornés à certains lieux et à une certaine durée. De quelle utilité sont aujourd'hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces princes, tous ces conquérants, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins, sont rentrés dans le néant à notre égard: ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, et des fantômes qui se sont évanouis.

Mais les inventeurs des arts et des sciences ont travaillé pour tous les siècles. Nous jouissons encore du fruit de leur travail et de leur industrie: ils ont pourvu de loin à tous nos besoins; ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie; ils ont converti à nos usages toute la nature; ils ont forcé les matières les plus intraitables à nous servir; ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre et des abymes même de la mer de précieuses richesses; et, ce qui est infiniment plus estimable, ils nous ont ouvert les trésors de toutes les sciences, ils nous ont conduits aux connaissances les plus sublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme: ils nous ont mis dans les mains et sous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'esprit, à régler les mœurs, à former de bons citoyens, de bons magistrats, de bons princes.

Voilà une partie des biens que nous ont procurés ceux qui ont inventé et perfectionné les arts et les sciences. Pour en mieux connaître le prix et la valeur, transportons-nous en esprit jusqu'à l'enfance du monde, et jusqu'à ces siècles grossiers où l'homme, condamné

à manger son pain à la sueur de son front, se trouvait sans secours et sans instruments, obligé néanmoins de labourer la terre pour en tirer sa nourriture, de se construire des cabanes et des toits pour se mettre en sûreté, de se préparer des vêtements pour se défendre du froid et des pluies, en un mot d'imaginer les moyens de satisfaire à tous les besoins de la vie. Que de travaux! que d'embarras! quelles inquiétudes! Tout cela nous a été épargné.

Nous ne sentons point assez l'obligation que nous avons à ces hommes également industrieux et laborieux qui ont fait les premiers essais des arts, et qui se sont appliqués les premiers à ces utiles mais pénibles recherches. Si nous sommes commodément logés, si nous sommes vêtus, si nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'est à leur industrie et à leur travail que nous le devons; c'est par leur secours que nos mains cultivent les champs, bâtissent des maisons, font des étoffes et des habits, travaillent en cuivre et en fer; et, pour passer de l'utile et du nécessaire à l'agréable, qu'elles usent du pinceau, qu'elles manient le ciseau et le burin, qu'elles touchent des instruments. Ce sont là des avantages et des bienfaits solides, stables, permanents, qui ont toujours été en croissant depuis leur origine; qui s'étendent à tous les siècles, à toutes les nations, et à tous les hommes en particulier; qui se perpétueront d'âge en âge, et dureront autant que le monde. Tous les conquérants ensemble ont-ils fait quelque chose qui puisse être mis en parallèle avec de tels services? Cependant toute notre admiration se tourne pour l'ordinaire du côté de ces héros de sang; et à peine rappelons-nous dans

notre esprit ce que nous devons aux inventeurs des arts.

Mais il faut remonter plus haut, et rendre un juste hommage de louange et de reconnaissance à celui qui seul en a été et en a pu être l'auteur. C'est une vérité reconnue par les païens même, et Cicéron l'atteste bien clairement, que c'est de Dieu seul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie : *omnes mortales sic habent, externas commoditates a diis se habere.*

Cic. lib. de Nat. De n. 86

Pline le naturaliste s'explique encore plus fortement : c'est en parlant des merveilleux effets des simples et des herbes par rapport aux maladies ; et l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets qui paraissent encore plus étonnants. « C'est [1], dit-il, connaître mal « les présents de la Divinité, et les payer d'ingratitude, « que de vouloir en faire honneur aux hommes. Le « hasard paraît avoir donné lieu à ces découvertes, cela « est vrai ; mais ce hasard est Dieu même, et par ce « nom, aussi-bien que par celui de *nature*, c'est lui « seul qu'il faut entendre. »

Plin. lib. in Proœ Id. lib. c. 1, 2 et

En effet, pour peu qu'on réfléchisse au peu de rapport et de proportion qui paraît, par exemple, entre les ouvrages d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, et la matière brute cachée dans la terre dont on les forme ; entre une toile fine et déliée, soit plus solide et plus forte, et le lin ou le chanvre ; entre des étoffes de toute sorte et la toison des brebis ; entre la beauté éclatante de la soie et la difformité d'un hideux insecte,

[1] « Quæ si quis ullo fortè ab homine excogitari potuisse credit, ingratè deorum munera intelligit..... Quod certè casu repertum quis dubitet... Hic ergò casus, hic est ille, qui plurima in vita invenit, Deus. Hoc habet nomen, per quem intelligitur eadem et parens rerum omnium et magistra natura. » (PLIN.)

on doit se convaincre que jamais l'homme, abandonné à ses propres lumières, n'aurait pu faire de si heureuses découvertes. Il est vrai, comme Pline l'a remarqué, que le hasard paraît avoir donné lieu à la plupart des inventions; mais qui ne voit que Dieu, pour mettre notre reconnaissance à l'épreuve, affecte de se cacher sous ces événements fortuits comme sous autant de voiles au travers desquels la raison, pour peu qu'elle soit éclairée de la foi, reconnaît aisément la main bienfaisante qui nous comble de tant de biens.

La divine Providence se montre du moins encore autant dans plusieurs découvertes modernes, qui nous paraissent maintenant de la dernière facilité, et qui ont pourtant échappé pendant tous les siècles précédents aux lumières et aux recherches de tant de personnes appliquées à étudier et à perfectionner les arts, jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de leur ouvrir les yeux et de leur montrer ce qu'ils ne voyaient pas.

On peut mettre de ce nombre l'invention des moulins, soit à eau, soit à vent, si commodes pour les usages de la vie, qui n'est pas cependant fort ancienne. Les anciens gravaient sur du cuivre; comment n'ont-ils point fait réflexion qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avaient gravé, ils pourraient écrire en un moment ce qu'on avait été si long-temps à graver avec le burin? Il n'y a néanmoins qu'environ trois cents ans que l'art d'imprimer des livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens conquérants, et qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs siéges. La boussole, c'est-à-dire une aiguille aimantée suspendue sur un pivot dans une boîte, a de si merveilleuses utilités,

que c'est elle seule qui nous a donné la connaiss
d'un nouveau monde, et qui lie tous les peuples c
terre par le commerce. Comment les hommes,
connaissaient toutes les autres propriétés de l'aim
ont-ils été si long-temps sans en découvrir une
était d'une si grande importance?

On doit, ce me semble, également conclure, e
l'incroyable difficulté de certaines découvertes,
n'avertissaient par aucune apparence, et qui sont p
tant presque aussi anciennes que le monde, et de
trême facilité d'autres inventions, qui semblaie
montrer d'elles-mêmes, et qui cependant n'on
trouvées qu'après bien des siècles, que les unes e
autres sont absolument soumises aux ordres d'un
supérieur, qui gouverne l'univers avec une sages
une puissance infinies.

Nous ignorons, à la vérité, les raisons de la diffé
conduite que Dieu a gardée dans la manifestati
ces mystères de la nature, du moins pour la plu
mais elle n'en est pas pour cela moins respectabl
qu'il en laisse quelquefois entrevoir dans certain
couvertes doit nous instruire pour toutes les a
Christophe Colomb conçoit le dessein d'aller che
de nouvelles terres. Il s'adresse pour cela à plu
princes, qui regardent son entreprise comme une
elle paraissait telle en effet. Mais il portait en lui-n
par rapport à cette entreprise, un penchant c
naturel, un désir ardent et persévérant, qui le r
empressé, inquiet, invincible à tous les obstacle
toutes les remontrances. Qui lui avait inspiré ce
dessein et donné cette constance inébranlable,
Dieu, qui avait résolu de toute éternité de faire

la lumière de l'Évangile aux peuples du nouveau monde? L'invention de la boussole en fut l'occasion. La Providence avait marqué un temps précis pour ce grand événement : le moment n'en pouvait être ni avancé ni retardé. Voilà pourquoi cette découverte a été si long-temps différée, et ensuite si promptement et si courageusement exécutée.

Après ces observations, que j'ai crues nécessaires pour plusieurs de mes lecteurs, j'entrerai en matière. Je diviserai en trois livres tout ce qui regarde les arts et les sciences. Dans le premier, je traiterai de l'agriculture, du commerce, de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique. Dans le second, je parlerai de la science militaire, et de ce qui regarde la levée et l'entretien des troupes, les batailles et les siéges, tant par terre que par mer. Dans le dernier livre, qui terminera tout mon ouvrage, je parcourrai les arts et les sciences qui ont plus de rapport à l'esprit: la grammaire, la poétique, l'histoire, la rhétorique et la philosophie, avec toutes les parties qui en dépendent ou qui y ont quelque rapport.

Je dois avertir par avance, avec la franchise dont j'ai fait profession jusqu'ici, que j'entreprends de traiter une matière dont plusieurs parties me sont presque entièrement inconnues. J'ai besoin, par cette raison, d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me soit permis d'user librement, comme j'ai toujours fait (et j'y suis forcé plus que jamais), de tous les secours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai risque de perdre la gloire d'être auteur et inventeur. J'y renonce volontiers, pourvu que je puisse avoir celle de plaire à mes lecteurs, et de leur être de quelque

utilité. On ne doit point s'attendre à trouver ici une érudition profonde, comme la matière semble le comporter. Je ne prétends point instruire les savants, mais choisir ce qu'il y a dans tous les arts le plus à la portée du commun des lecteurs.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'AGRICULTURE.

ARTICLE PREMIER.

Antiquité de l'Agriculture. Son utilité. Quelle estime on en faisait dans les anciens temps. Combien il est important de la mettre en honneur, et dangereux d'en négliger le soin.

Je puis bien avec justice mettre à la tête des arts l'agriculture, qui a certainement sur tous les autres l'avantage et de l'antiquité et de l'utilité. On peut dire qu'elle est aussi ancienne que le monde, puisque c'est dans le paradis terrestre même qu'elle a pris naissance, lorsque Adam, sorti tout récemment des mains de son créateur, possédait encore le précieux mais fragile trésor de son innocence. Dieu, l'ayant placé dans ce jardin de délices, lui en ordonna la culture, *ut operaretur illum* : non une culture pénible et laborieuse, mais facile et agréable, qui devait lui tenir lieu d'amusement, et lui faire contempler de plus près

Gen. 2, 15.

dans les productions de la terre la sagesse et la libéralité de son maître.

Le péché d'Adam ayant renversé tout cet ordre, et lui ayant attiré le funeste arrêt qui le condamna à manger son pain à la sueur de son visage, Dieu changea son plaisir en châtiment, et l'assujettit à un dur travail, qu'il n'aurait jamais connu s'il avait toujours ignoré le mal. La terre, devenue sourde et rebelle à ses ordres en punition de sa révolte contre Dieu, se couvrit de ronces et d'épines. Il fallut lui faire violence pour la contraindre de payer à l'homme un tribut dont son ingratitude l'avait rendu indigne, et la forcer par le labourage à lui fournir tous les ans une nourriture qui lui était auparavant donnée gratuitement et sans peine.

On voit par là jusqu'où remonte l'origine de l'agriculture, qui, de punition qu'elle était, est devenue, par un singulier bienfait de Dieu, comme la mère et la nourricière du genre humain. Elle est en effet la source des véritables biens et des richesses qui ont un prix réel, et qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes; qui suffisent à la nécessité, et même aux délices; qui font qu'une nation n'a pas besoin des étrangers, et qu'elle leur est nécessaire; qui sont le principal revenu d'un état, et qui lui tiennent lieu de tous les autres s'ils viennent à lui manquer. Quand les mines d'or et d'argent seraient épuisées, et que l'espèce en serait perdue; quand les perles et les diamants demeureraient cachés dans le sein de la mer et de la terre; quand le commerce serait interdit avec les voisins; quand tous les arts, qui n'ont d'autre objet que l'embellissement et la parure, seraient abolis, la fécondité seule de la terre

tiendrait lieu de tout; elle fournirait une resso
abondante aux besoins publics; et elle servira
nourrir et le peuple, et les armées qui le défendrai

On ne doit pas être surpris, après cela, que l'a
culture ait été autrefois si fort en honneur ches les
ciens; il doit paraître plutôt bien étonnant qu'ell
cessé de l'être, et que celle de toutes les profes
qui est la plus nécessaire et la plus indispensable
tombée dans un si grand mépris. Nous avons vu,
tout le cours de notre histoire, qu'une des princi
attentions des princes les plus sages et des min
les plus habiles était de soutenir et d'encourager l
culture.

Chez les Assyriens et chez les Perses, on ré
pensait les satrapes dans le gouvernement desque
trouvait les terres bien cultivées, et l'on punissait
qui négligeaient ce soin. Numa Pompilius, l'un
plus sages rois dont il soit parlé dans l'antiquité,
a le mieux compris et le plus fidèlement remp
devoirs de la royauté, avait partagé tout le territo
Rome en différents cantons. On lui rendait co
exactement de la manière dont ils étaient cultivés
faisait venir les laboureurs pour louer et encou
ceux dont les terres étaient bien tenues, et pour
des reproches aux autres. Les biens de la terr
l'historien, étaient regardés alors comme les plus
et les plus légitimes de toutes les richesses, et pr
de beaucoup aux avantages que procure la guerr
ne sont pas de longue durée. Ancus Marcius, qua
roi des Romains, qui se piquait de marcher s
traces de Numa, après le culte des dieux et le r
pour la religion, ne recommandait rien tant au

ples que la culture des terres et la nourriture des troupeaux. Cet esprit se conserva long-temps chez les Romains; et, dans les temps postérieurs [1], celui qui s'acquittait mal de ce devoir s'attirait l'animadversion du censeur.

On savait, par une expérience qui n'avait jamais trompé, que la culture des terres, et la nourriture des bestiaux, qui en est une suite et en fait partie, était pour un pays une source assurée et intarissable de richesse et d'abondance. L'agriculture ne fut jamais plus considérée en aucun endroit du monde que dans l'Égypte, où elle faisait un objet spécial du gouvernement et de la politique; et nul pays ne fut plus peuplé, plus riche, plus puissant. La force d'un état ne se mesure pas au terrain; c'est au nombre des citoyens, et à l'utilité de leurs travaux.

On a peine à comprendre comment un canton aussi borné que celui de la terre promise pouvait contenir et nourrir une multitude presque innombrable d'habitants : c'est que tout le pays était cultivé avec un soin extrême.

Ce que l'histoire rapporte de l'opulence de plusieurs villes de la Sicile, et en particulier des richesses immenses de Syracuse, de la magnificence de ses édifices, des flottes puissantes qu'elle équipait, et des armées nombreuses qu'elle mettait sur pied, paraîtrait incroyable, s'il n'était attesté par tous les auteurs anciens. D'où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi suffire à de si énormes dépenses, sinon du fonds même de la terre, qui y était mise à profit avec une industrie

[1] « Agrum malè colere, censorium probrum judicabatur. » (PLIN. lib. 18, cap. 3.)

merveilleuse? On peut juger de l'attention que l'on y donnait à la culture des terres par le soin que prit l'un des plus puissants rois de Syracuse (c'est Hiéron II) de composer un livre sur cette matière, où il donnait de sages avis et d'excellentes règles pour entretenir et augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron, on nomme encore d'autres princes qui n'ont pas jugé indigne de leur naissance et de leur rang de laisser à la postérité des préceptes sur l'agriculture [1], tant ils en connaissaient l'utilité et le prix: Attale, surnommé *Philométor*, roi de Pergame; et Archélaüs, de Cappadoce. Je suis moins étonné que Platon, Xénophon, Aristote, et d'autres philosophes, qui ont traité en particulier de la politique, n'aient pas omis cet objet, qui en fait une partie essentielle. Mais qui s'attendrait de voir paraître ici sur les rangs un général carthaginois? C'est Magon. Il fallait qu'il eût traité cette matière bien à fond, puisque son ouvrage, qu'on trouva à la prise de Carthage, était composé de vingt-huit volumes; et qu'on en fit un grand cas, puisque le sénat les fit traduire en latin, et qu'un des premiers magistrats [2] voulut bien se charger de ce soin. Cassius Dionysius d'Utique les avait traduits de punique en grec.

Varr. de Re Rust. lib. 1, cap. 1.

Cependant Caton le censeur avait déja donné ses livres sur cette même matière; car Rome n'était point encore entièrement gâtée, et le goût de l'ancienne simplicité s'y conservait encore jusqu'à un certain point. On se souvenait au moins avec joie et avec admiration

[1] «De cultura agri præcipere principale fuit etiam apud cæteros.» (PLIN. lib. 18, cap. 3.)

[2] D. Sillanus.

qu'autrefois les sénateurs [1] habitaient presque toujours à la campagne; qu'ils cultivaient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d'avides et d'injustes desirs sur celles des autres; et que c'était souvent à la charrue qu'on allait prendre des consuls et des dictateurs. Dans ces heureux temps [2], dit Pline, la terre, toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses et triomphantes, semblait faire des efforts et produire des fruits avec plus d'abondance: c'est-à-dire, sans doute, que ces grands hommes, également propres à manier la charrue et les armes, à ensemencer des terres et à en conquérir, s'appliquant plus sérieusement à l'ouvrage, travaillaient aussi avec plus de succès.

En effet, quand un homme de condition qui a un génie supérieur s'applique aux arts, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus d'habileté, plus de lumière, plus d'industrie, plus de goût, plus d'inventions et de découvertes nouvelles, plus d'essais différents: au lieu qu'un homme du peuple demeure toujours renfermé servilement dans sa routine et dans ses anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l'élève au-dessus de l'habitude; et, après plusieurs années de travail, il demeure toujours le même, sans faire aucun progrès dans la profession qu'il exerce.

[1] « Antiquitùs ab aratro arcessebantur ut consules fierent..... Atilium suâ manu spargentem semen qui missi erant convenerunt... Suos agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant. » (Cic. *pro Rosc. Amer.* n. 50.)

[2] « Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat? Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri (ut fas est credere), gaudente terrâ vomere laureato, et triumphali aratore: sive illi eâdem curâ semina tractabant, quâ bella, eâdemque diligentiâ arva disponebant, quâ castra: sive honestis manibus omnia lætiùs proveniunt, quoniam et curiosiùs fiunt. » (Plin. lib. 18. cap. 3.)

Ces grands hommes, que je viens de nommer, n'avaient entrepris d'écrire sur l'agriculture que parce qu'ils en connaissaient l'importance; et la plupart en avaient fait l'épreuve par eux-mêmes. On sait quel goût Caton avait pour la vie rustique, et avec quelle application il s'y était exercé. L'exemple d'un ancien Romain, dont la métairie était tout près de la sienne, lui servit infiniment. (C'était Manius Curius Dentatus, qui avait reçu trois fois l'honneur du triomphe.) Caton allait souvent s'y promener; et considérant la petitesse de cette terre [1], la pauvreté et la simplicité de la maison, il se sentait pénétré d'admiration pour cet illustre personnage, qui, étant devenu le plus grand des Romains, ayant vaincu les nations les plus belliqueuses, et chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivait lui-même ce petit coin de terre, et, après tant de triomphes, habitait encore une si chétive maison. C'est là [2], disait-il en lui-même, que les ambassadeurs des Samnites, l'ayant trouvé assis auprès de son foyer où il faisait cuire des légumes, et lui ayant offert une grosse somme d'or, reçurent de lui cette sage réponse : *Que l'or n'était point nécessaire à celui qui savait se contenter d'un tel dîner; et que pour lui il trouvait plus beau de vaincre ceux qui avaient cet or que de le posséder.* Plein de ces pensées, Caton s'en retournait chez lui, et, faisant de nouveau la revue de sa maison, de ses champs, de ses

Plut. in Cat. p. 337.

1 Hunc, et incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, et Camillum
Sæva paupertas, et avitus apto
Cum lare fundus.

[HORAT. I, od. 12, 41.]

2 « Curio ad focum sedenti magnum auri pondus Samnites quum attulissent, repudiati ab eo sunt. « Non enim aurum habere, præclarum sibi videri dixit, sed iis qui « haberent aurum imperare. » C'est Caton lui-même que Cicéron fait ainsi parler dans le livre de *la Vieillesse*, n. 55.

esclaves, et de toute sa dépense, il augmentait son ardeur pour le travail, et retranchait toute vaine superfluité.

Quoique jeune encore, il faisait lui-même l'admiration de tous ceux qui le connaissaient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles et des plus puissants de Rome, avait des terres contiguës à la petite métairie de Caton. Là, il entendait souvent parler ses esclaves de la manière de vivre de son voisin, et du travail qu'il faisait aux champs. On lui racontait que dès le matin il allait aux petites villes des environs plaider et défendre les causes de ceux qui s'adressaient à lui : que de là il revenait dans son champ, où, jetant une méchante tunique sur ses épaules si c'était en hiver, et presque nu si c'était en été, il travaillait avec ses domestiques; et, après le travail, assis avec eux à table, il mangeait du même pain, et buvait du même vin [1].

On voit par ces exemples jusqu'où ces anciens Romains portaient l'amour de la simplicité, de la pauvreté et du travail des mains. Je lis avec un plaisir singulier dans Varron les reproches spirituels et sensés que fait un sénateur romain à Appius Claudius l'augure sur la magnificence de ses maisons de campagne, en les comparant à la simplicité du lieu où ils se trouvaient actuellement. « Ici, dit-il, on ne voit ni tableaux, ni statues, ni boiserie, ni plancher parqueté : « mais, en récompense, on y trouve tout ce qui convient

Varr. l. 3, cap. 2.

[1] Cela me fait souvenir d'un beau mot de Pline le jeune, qui ne donnait point à ses affranchis un vin différent du sien. Comme on lui représentait que cela devait lui coûter beaucoup : « Non, dit-il, car mes « affranchis ne boivent pas du même « vin que moi, mais je bois du même « vin qu'eux. » *Quia scilicet liberti mei non idem quod ego bibunt, sed idem ego quod liberti.* (Plin. lib. 2, epist. 6.)

« au labour des terres, à la culture des vignes, à la « nourriture des bestiaux. Chez vous, tout brille d'or, « d'argent, de marbre; mais nul vestige de terres la- « bourables, ni de vignobles. On ne rencontre nulle « part ni bœuf, ni vache, ni brebis : point de foin dans « les magasins, point de vendange dans les celliers, « point de moisson dans les greniers. Est-ce donc là « une métairie? En quoi ressemble-t-elle à celle que « possédaient votre aïeul et votre bisaïeul? »

Depuis que le luxe se fut ainsi introduit chez les Romains, il s'en fallait bien que leurs campagnes fussent tenues comme autrefois, et rapportassent autant de revenu. Dans un temps [1] où la terre n'était cultivée que par des esclaves et par de vils mercenaires, que pouvait-on attendre de pareils ouvriers, qu'on ne faisait travailler qu'à force de mauvais traitements? Aussi est-ce un des plus grands défauts et des plus contraires au bon sens qu'ont remarqué dans les derniers temps chez les Romains tous ceux qui ont écrit sur ces matières, parce que, pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d'affection et s'y plaire, et pour cela y trouver son intérêt et son profit.

Il est donc très-important pour mettre en valeur toute la terre d'un royaume, ce qui est bien plus utile que d'en étendre les limites, de faire en sorte que chaque père de famille qui demeure dans les bourgades et les hameaux ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ, qui lui est plus cher que tout autre, soit cultivé avec soin; que sa fa-

[1] « Nunc eadem illa (arva) vincti pedes, damnatæ manus, inscripti vultus exercent... Nos miramur ergastulorum non eadem emolumenta esse, quæ fuerint imperatorum. » (PLIN. lib. 18, cap. 3.)

mille s'y intéresse, qu'elle s'y attache, qu'elle y subsiste, et qu'elle soit par là retenue dans le pays. Lorsque les gens de la campagne ne sont pas dans leur bien, et qu'ils sont simplement à gage, ils ne donnent qu'une partie de leurs soins, et travaillent même à regret. Un seigneur et un maître doivent souhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent long-temps dans une même famille [1], et que leurs fermiers se succèdent de père en fils; ils s'y affectionnent tout autrement, et ce qui fait l'intérêt des particuliers fait aussi le bien de l'état en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier ont acquis quelque bien par leur industrie et par leur application, ce qui est fort à desirer pour l'avantage même du maître, ce n'est pas sur ce bien [2], dit Cicéron, qu'il faut mesurer les charges qu'on leur impose, mais sur les terres mêmes qu'ils font valoir, dont il faut estimer le produit, et examiner équitablement ce qu'elles peuvent porter de charges et d'impositions; car surcharger ainsi et accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu'ils les ont bien faites, c'est punir l'industrie et l'éteindre, au lieu que dans tout état bien policé on a toujours cru qu'il fallait l'animer par l'émulation et par la récompense.

Une des causes du peu de produit que l'on tire des terres, est qu'on ne regarde point l'agriculture comme

[1] « Lucium Volusium asseverantem audivi, patrisfamilias felicissimum fundum esse, qui colonos indigenas haberet, et tanquam in paterna possessione natos, jam indè a cunabulis longâ familiaritate retineret. » (COLUM. lib. 1, cap. 7.)

[2] « Quum aratori aliquod onus imponitur, non omnes, si quæ sunt præterea, facultates, sed arationis ipsius vis ac ratio consideranda est, quid ea sustinere, quid pati, quid efficere possit ac debeat. » (CIC. *Ver. de Frum.* n. 199.

un art qui ait besoin d'étude, de réflexions ou de règles; chacun est abandonné à son goût et à sa pratique, sans que personne songe à en faire un examen sérieux, à tenter des épreuves, et à joindre les préceptes à l'expérience. Les anciens [1] ne pensaient pas ainsi; ils jugeaient trois choses nécessaires pour réussir dans l'agriculture : *le vouloir;* il faut l'aimer, s'y affectionner, s'y plaire, prendre à cœur cette occupation, et en faire son plaisir : *le pouvoir;* il faut être en état de faire les dépenses nécessaires pour les engrais, pour le labour, et pour tout ce qui peut améliorer une terre, et c'est ce qui manque à la plupart des laboureurs: *le savoir;* il faut avoir étudié à fond tout ce qui a rapport à la culture des terres, sans quoi les deux premières parties, non-seulement deviennent inutiles, mais causent de grandes pertes au père de famille, qui a la douleur de voir que le produit des terres ne répond nullement aux frais qu'il a avancés, et à l'espérance qu'il en avait conçue, parce que les dépenses ont été faites sans discernement et sans connaissance de cause. A ces trois parties on en peut ajouter une quatrième, et les anciens ne l'avaient pas oubliée, c'est l'*expérience* qui domine dans tous les arts [2], qui est infiniment au-dessus des préceptes, et qui nous fait mettre à profit les fautes mêmes que nous avons commises, car souvent c'est en faisant mal qu'on apprend à bien faire.

[1] « Debemus et imitari alios, et aliter ut faciamus quædam experientiâ tentare. » (VARRO, lib. 1, cap. 18.)

[2] « Usus et experientia dominantur in artibus, neque est ulla disciplina, in qua non peccando discatur. Nam ubi quid perperam administratum cesserit improsperè, vitatur quod fefellerat, illuminatque rectam viam docentis magisterium. » (COLUM. lib. 1, cap. 7.)

Colum cap

L'agriculture était dans tout une autre estime chez les anciens que parmi nous. La preuve en est dans la multitude et la qualité des écrivains qui avaient traité cette matière. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs seuls. Il en a écrit aussi, et Columelle après lui. Ces trois auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux sur toutes les parties de l'agriculture. Serait-ce un travail ingrat et stérile que de comparer leurs avis et leurs réflexions avec la pratique présente?

Colum. l. 1, in Procem.

Columelle, qui vivait du temps de Tibère, déplore d'une manière fort vive et fort éloquente le mépris général où de son temps l'agriculture était tombée, et la persuasion où l'on était que pour y réussir on n'a besoin d'aucun maître. « Je vois à Rome, dit-il, des « écoles de philosophes, de rhéteurs, de géomètres, « de musiciens, et, ce qui est bien plus étonnant, de « gens occupés uniquement, les uns à préparer des « mets propres à piquer le goût et à irriter la gourman« dise, les autres à orner la tête par des frisures arti« ficielles, et je n'en vois aucune pour l'agriculture. « Cependant on peut se passer de tout le reste [1], et la « république a été long-temps florissante sans tous ces « arts frivoles; mais il n'est pas possible de se passer « du labour de la terre, puisque la vie en dépend.

« D'ailleurs, y a-t-il quelque voie plus honnête et « plus légitime de conserver ou d'augmenter son patri« moine? Serait-ce le parti des armes, pour amasser « des dépouilles, toujours teintes du sang humain, et

[1] « Sine ludicris artibus..... Olim satis felices fuere futuræque sunt urbes : at sine agricultoribus nec consistere mortales nec ali posse manifestum est. »

« qui causent la ruine d'une infinité de personnes? ou
« celui du trafic, qui, arrachant les citoyens à leur
« patrie, les expose à la fureur des vents et des flots,
« et les traîne dans un monde inconnu pour s'y enri-
« chir? ou le commerce de l'argent et l'usure [1], odieuse
« et funeste, même à ceux qu'elle paraît secourir? Ose-
« rait-on comparer à aucun de ces moyens la sage et
« innocente agriculture, que le seul dérangement de
« nos mœurs a pu rendre méprisable, et, par une suite
« nécessaire, presque stérile et sans fruit?

« Bien des gens croient que la stérilité de nos terres,
« beaucoup moins fertiles maintenant que dans les
« temps passés, vient ou de l'intempérie de l'air et des
« saisons, ou de l'altération des terres mêmes, les-
« quelles, affaiblies et épuisées par un long et conti-
« nuel travail, ne peuvent plus fournir leurs produc-
« tions avec la même force et la même abondance.
« C'est une erreur, dit Columelle. Il ne faut pas s'ima-
« giner que la terre, à qui l'auteur de la nature a
« communiqué une fécondité perpétuelle, se trouve
« exposée à la stérilité comme à une espèce de maladie.
« Et, après qu'elle a reçu de son maître une jeunesse
« divine et éternelle, ce qui la fait appeler la mère
« commune de tous, parce qu'elle a toujours enfanté de
« son sein et en enfantera toujours tout ce qui subsiste,
« il n'est pas à craindre qu'elle tombe dans la caducité
« et la vieillesse comme l'homme. Ce n'est point à l'in-
« tempérie de l'air, ni aux années, qu'on doit attribuer
« la stérilité de nos terres, mais uniquemennt à notre
« faute et à notre négligence: n'en accusons que nous-

[1] « An feneratio probabilior sit, etiam his invisa quibus succurrere videtur? »

« mêmes, qui abandonnons à nos esclaves des campa-
« gnes qui, du temps de nos ancêtres, étaient culti-
« vées par les plus gens de bien. »

Cette réflexion de Columelle paraît fort solide, et est confirmée par l'expérience. La terre de Canaan (et il en faut dire autant des autres) était déja très-fertile quand le peuple de Dieu en prit possession; et il y avait plus de sept cents ans que les Cananéens l'habitaient. Il s'en passa près de mille jusqu'à la captivité de Babylone. On ne voit point dans les dernières années aucune marque ni d'épuisement, ni de vieillesse, sans parler des âges suivants. Si donc depuis plusieurs siècles elle est presque entièrement stérile, comme on le dit, on doit conclure, avec Columelle, que ce n'est point qu'elle soit épuisée ou vieillie [1], mais c'est qu'elle est déserte et négligée. Et l'on doit conclure aussi que la fertilité de certains pays dont il est tant parlé dans l'histoire venait du soin particulier que l'on donnait au labour de la terre, à la culture des vignes, à la nourriture des troupeaux. Il est temps d'en dire un mot.

ARTICLE II.

Du labour de la terre. Pays célèbres chez les anciens pour l'abondance du blé.

Je me borne, en parlant du labour de la terre, à ce qui regarde le froment, comme en faisant la partie la plus importante.

[1] « Non igitur fatigatione, quemadmodùm plurimi crediderunt, nec senio, sed nostrâ scilicet inertiâ minùs benignè nobis arva respondent. » (Colum. lib. 2, cap. 2.).

Les pays les plus renommés pour l'abondance du blé étaient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Égypte, l'Afrique.

Athènes tirait tous les ans de Byzance [1] seule, ville de Thrace, quatre cent mille médimnes de blé : c'est Démosthène qui nous l'apprend. Le médimne [2] contenait six boisseaux, et de son temps n'était vendu que cinq dragmes, c'est-à-dire cinquante sous de notre monnaie. A combien d'autres villes et d'autres contrées la Thrace fournissait-elle du blé, et combien par conséquent devait-elle être fertile!

Demosth. i Orat. cont Lept. p. 5 Id. in P' pag. 9

Ce n'est point sans raison que Caton le censeur [3], à qui la gravité de ses mœurs fit donner le surnom de *sage*, appelait la Sicile le grenier et la mère nourrice du peuple romain. En effet, c'est de là que Rom d'abord tirait presque tous ses blés, soit pour la nou riture de ses citoyens, soit pour l'entretien de ses mées. On voit dans Tite-Live que la Sardaigne f nissait aussi beaucoup de blé aux Romains.

[1] Non pas de *Byzance*, mais du *Bosphore*, c'est-à-dire de la Crimée, pays qui produit encore une grande quantité de blé. — L.

[2] Le médimne attique était contenu $3\frac{1}{7}$ fois dans notre setier ; les 400,000 médimnes équivalent à 128,000 setiers.

Le prix de 5 dragmes n'est pas le prix moyen du médimne ; il est facile de juger, d'après le texte de Démosthène (*in Phor.* pag. 918, lib. 25, *ed. Reisk.*), qu'il s'agit d'un taux fixé dans un temps de disette. Le prix *moyen* n'allait pas au-delà de deux dragmes, comme on le voit par deux mots de Socrate, rapportés par Plutarque (*de Trc mi*, pag. 470), et Arrie pag. 778, lib. 25); d' que le setier de blé s'a nes pour 703 grain qui est précisémen valeur actuelle. —

[3] « Ille M. Ca penariam reipub cem plebis ror navit... Itaque provinciâ ser quidquid er non apud e træ cond *Verr.* 3,

Sext. Aurel. Vict. in Epitome.

Tout le monde sait combien le terroir d'Égypte, humecté et engraissé par le Nil [1], qui lui tenait lieu de laboureur, était fertile en blé. Quand Auguste l'eut réduite en province romaine, il prit un soin particulier du lit et des canaux de ce fleuve bienfaisant, qui s'était peu à peu rempli de limon par la négligence des rois d'Égypte, et les fit nettoyer par les troupes romaines qu'il y avait laissées. Il en venait régulièrement à Rome tous les ans vingt millions de boisseaux de blé. Sans ce secours, la capitale du monde était exposée à périr de faim : elle se vit dans ce danger sous Auguste; il ne restait plus de blé dans la ville que pour trois jours. Ce prince, qui était plein de tendresse pour le peuple, avait résolu de se faire mourir par le poison, si les flottes qu'on attendait n'arrivaient avant l'expiration de ce temps. Elles arrivèrent à propos, et l'on attribua le salut du peuple au bonheur du prince. Nous verrons qu'on prit depuis de sages précautions pour éviter un pareil danger.

Plin. l. 18, cap. 8.

L'Afrique, pour la fertilité, ne le cédait pas à l'Égypte : on marque une de ses contrées où un boisseau de blé semé en terre en rapportait cent cinquante. D'un seul grain venaient quelquefois près de quatre cents épis, comme on le voit dans les lettres écrites sur ce sujet à Auguste et à Néron par ceux qui gouvernaient l'Afrique en leur nom. Cela était apparemment fort rare. Mais le même Pline, qui rapporte ces faits, assure que c'était une chose assez ordinaire en Béotie et en Égypte, qu'un grain rendît cent épis : et il fait remarquer à cette occasion l'attention de la Providence,

[1] « Nilus ibi coloni vice fungitur. » (Plin.)

qui a voulu que, de toutes les plantes, celle qui est destinée pour la nourriture de l'homme, et par conséquent la plus nécessaire, fût aussi la plus féconde.

J'ai dit que d'abord Rome tirait presque tous ses blés de la Sicile et de la Sardaigne. Dans la suite, quand elle se fut rendue maîtresse de Carthage et d'Alexandrie, l'Afrique et l'Égypte devinrent ses plus abondants greniers. Chaque année elles faisaient partir de nombreuses flottes chargées de froment, pour la nourriture du peuple maître de l'univers; et quand la récolte manquait dans une de ces provinces, l'autre venait à son secours, et nourrissait la capitale du monde. Le blé, par ce moyen, était d'un fort bas prix à Rome, et ne se vendait quelquefois que deux as ou deux sous le boisseau. Toute la côte d'Afrique était extrêmement abondante en froment; et c'est ce qui faisait une partie des richesses de Carthage. La seule ville de Leptis, située dans la petite Syrte, lui payait en tribut chaque jour un talent, c'est-à-dire trois mille francs. Dans la guerre contre Philippe les ambassadeurs de Carthage fournirent aux Romains un million de boisseaux de froment, et cinq cent mille d'orge. Ceux de Masinissa en donnèrent autant.

Liv. li n.

Id. lil n.

Id. li n

Il en fut de même pour Constantinople, lorsque le siége de l'empire y eut été transporté. On gardait un ordre merveilleux dans ces deux villes pour la nourriture du peuple immense qui les habitait. L'empereur Constantin faisait distribuer par jour à Constantinople près de quatre-vingt mille boisseaux de blé qu'on y apportait d'Alexandrie, c'est-à-dire pour nourrir six cent quarante mille hommes, le boisseau romain n'étant que pour huit personnes par jour. Lorsque

Socr ca

AElian. Spartian. in Severo.

l'empereur Septime Sévère mourut, il y avait à Rome dans les greniers publics du blé pour sept ans, à dépenser par jour soixante-quinze mille boisseaux, c'est-à-dire pour nourrir six cent mille hommes. Quelle prévoyance pour l'avenir contre les années de stérilité!

Cic. Ver. de frum. n. 112.

Outre les pays que j'ai nommés, il y en avait encore beaucoup d'autres très-fertiles en blé.

Plin. lib. 18, cap. 7.

Pour ensemencer de blé un arpent, on employait ordinairement un médimne, *medimnum*. Le médimne était composé de six boisseaux, dont chacun contenait vingt livres pesant de blé à peu près. (On marque dans *le Spectacle de la Nature*, que la quantité ordinaire et suffisante pour ensemencer un arpent est cent vingt livres de blé. Cela revient au même.) Le plus haut produit d'un arpent était de dix médimnes de blé, c'est-à-dire de dix pour un : l'ordinaire était de huit, et pour-lors on se trouvait bien partagé. C'est Cicéron qui nous apprend ce détail; et il en devait être bien instruit, puisque c'était en plaidant la cause des Siciliens contre Verrès. Il parle du pays des Léontins, l'un des plus fertiles de la Sicile. Le plus haut prix d'un boisseau montait à trois sesterces, ou sept sous et demi [1]. Il était plus petit que le nôtre de près d'un quart. Notre setier contient douze boisseaux, et se vend assez ordinairement dix francs. Sur ce pied notre boisseau vaut seize sous et quelque chose de plus, c'est-à-dire le double de l'ancien, et par-delà.

Cic. ibid. n. 173.

Tout ce que j'ai rapporté de Cicéron au sujet du blé, pour montrer quel en était le prix, combien il en

[1] Le modius pesait environ 16 livres poids de marc; il répondait à la quinzième partie de notre setier; ainsi le setier aurait valu à Rome 825 grains d'argent, ou environ $\frac{1}{6}$ de plus qu'à Athènes. — L.

fallait pour ensemencer un arpent, combien cette semence rapportait, ne doit point être regardé comme une règle fixe; car tout cela variait beaucoup, selon la différence des terres, des pays et des temps.

Plin. lib. 18, p. 30.

Les anciens avaient différentes manières de battre le blé. Ils se servaient pour cela, ou de traîneaux armés de pointes, ou des pieds des chevaux qu'ils faisaient passer dessus, ou de fléaux avec lesquels ils battaient les gerbes, comme on le pratique encore en bien des endroits.

Ils employaient aussi divers moyens pour garder long-temps le blé, surtout en le serrant avec les épis dans des fosses qu'ils creusaient sous terre, où ils l'environnaient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, et dont ils fermaient l'entrée avec grand soin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteste que le blé se conservait ainsi pendant cinquante ans.

Lib 1, de Re rust. c. 5.

ARTICLE II.

§ I. *Culture de la vigne. Vins célèbres en Grèce et en Italie.*

On juge aisément que les hommes n'ont pas donné moins de soin à la culture de la vigne qu'à celle du blé, quoiqu'ils s'en soient avisés plus tard. L'Écriture nous apprend que l'usage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé, s'appliquant à l'agriculture, commença à cultiver la terre, et il planta la vigne.* Elle était sans doute connue auparavant, mais pour

Gen. 9, 20.

le fruit, et non pour le vin. Noé la planta avec ordre, et découvrit l'usage qu'on pouvait faire du raisin en exprimant sa liqueur et la conservant. Il fut trompé par une douceur et une force qu'il n'avait pas éprouvées, *et, ayant bu du vin, il s'enivra.* Les païens ont transporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus, qu'ils n'ont jamais bien connu; et ce qui est dit de l'ivresse de Noé leur a fait regarder Bacchus comme le dieu de la licence et de l'ivrognerie.

Les enfants de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portèrent de proche en proche la vigne, et enseignèrent l'usage qu'on en pouvait faire. L'Asie sentit la première la douceur de ce bienfait, et en fit bientôt part à l'Europe et à l'Afrique. On voit dans Homère que, du temps de la guerre de Troie, le transport des vins faisait partie du commerce.

Iliad. l. 7.

Le vin se conservait pour-lors dans de grandes cruches de terres, ou des outres, c'est-à-dire dans des peaux de bêtes; et ce dernier usage continue encore dans les pays où le bois n'est pas commun. On croit que c'est aux Gaulois établis le long du Pô que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois exactement fermés, et de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce temps, la garde et le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservait dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peau sujets à se découdre ou à se moisir.

Odyss. l. 9, v. 197, [205, 209, sq.]

Il est parlé dans Homère d'un vin de Maronée en Thrace, fort célèbre, et qui portait vingt fois autant d'eau. Mais il était assez ordinaire aux Thraces de le

boire pur : aussi [1] n'ignore-t-on pas à quels excès de brutalité cette nation était sujette. Pline remarque que, de son temps, Mucien [2], qui avait été trois fois consul, s'étant trouvé dans le pays, avait fait l'expérience dont parle Homère, et avait vu que dans une mesure de vin qui répond à nos trois demi-setiers on y mettait quatre-vingts fois autant d'eau; c'est trois fois plus que ne dit le poëte grec.

Plin. lib. 14, c. 4.

Le même auteur parle de vins fort célèbres dans l'Italie, qui portaient le nom d'*Opimius*, sous le consulat duquel on les avait recueillis, qui se conservaient encore de son temps, c'est-à-dire depuis près de deux cents ans, et qui n'avaient point de prix. On en mêlait une très-modique quantité avec d'autres vins, auxquels on prétend qu'ils communiquaient une qualité merveilleuse de force et de douceur. Quelque grande que fût la réputation de ces vins recueillis sous le consulat d'Opimius [3], ou sous celui d'Anicius, car ceux de cette année étaient encore fort vantés, Cicéron n'en faisait plus grand cas, et, plus de cent ans avant que Pline écrivît, il les trouvait déja trop vieux pour être supportables.

Id. ibid.

La Grèce et l'Italie, distinguées par tant d'endroits, l'étaient particulièrement par l'excellence des vins.

Dans la Grèce, outre beaucoup d'autres, les vins de Cypre, de Lesbos, de Chio, étaient fort célèbres. Ceux de Cypre sont encore aujourd'hui fort estimés. Horace

[1] Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est.....
(Horat. lib. 1, od. 27.)

[2] C'est le célèbre Mucien, qui eut tant de part à l'élection de Vespasien à l'empire.

[3] « Atqui eæ notæ sunt optimæ. Credo : sed nimia vetustas nec habet eam, quam quærimus, suavitatem, nec est sanè jam tolerabilis. » (Cic. *in Brut.* n. 287.)

parle souvent de ceux de Lesbos [1], et les représente comme des vins bienfaisants et agréables. Mais Chio l'emportait sur tous les autres pays, et effaçait leur réputation; jusque-là qu'on a cru que c'étaient les habitants de cette île qui avaient les premiers planté la vigne, et qui en avaient enseigné l'usage aux autres peuples. Tous ces vins de Grèce [2] étaient si estimés et d'un si grand prix, qu'à Rome, jusqu'au temps de l'enfance de Luculle, dans les meilleurs repas, on n'en buvait qu'un seul coup à la fin. Leur qualité dominante était la douceur et l'agrément.

Athen. l. 1, p. 26-32.

Plin. lib. 14, c. 12.

Pline était persuadé que les libations de lait instituées par Romulus, et la défense faite par Numa d'honorer les morts en versant du vin sur leur bûcher, prouvaient que les vignes en ce temps-là étaient encore fort rares en Italie. Elles s'y multiplièrent dans les siècles suivants; et il y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Grèce, dont les vins étaient fort en réputation, comme dans la suite elle en reçut aussi le goût des arts et des sciences. Ce furent les vins d'Italie qui, du temps de Camille, y attirèrent de nouveau les Gaulois [3]. L'agrément de cette liqueur, plaisir nouveau pour eux, fut un attrait puissant pour leur faire quitter leur patrie.

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers se trouvaient dans l'Italie. La coutume [4]

1 Hic innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbra.....
(Od. 17, lib. 1.)

2 « Tanta vino græco gratia erat, ut singulæ potiones in convictu darentur... L. Lucullus puer apud patrem nunquam lautum convivium vidit, in quo plus semel græcum vinum daretur. » (Plin. *ex Varr.* lib. 14, cap. 14.)

3 « Eam gentem (Gallorum) traditur fama, dulcedine frugum, maximèque vini novâ tum voluptate captam, Alpes transisse. » (Liv. lib. 5, n. 33.)

4 « In campano agro vites popu-

ancienne dans ce pays, et elle s'y observe encore, était d'attacher les vignes à des arbres [1], et surtout à des peupliers, jusqu'au haut desquels elles portaient leurs branches; ce qui faisait un très-bel effet, et donnait un spectacle très-agréable à la vue. Dans plusieurs endroits on se servait d'échalas.

Le seul territoire de Capoue fournissait les vins de Massique, de Cales, de Formies, de Cécube [2], de Falerne, si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre et l'heureuse situation de tous ces endroits contribuaient beaucoup à l'excellence de ces vins; mais il faut aussi avouer qu'ils la devaient encore plus à l'attention et à l'industrie des vignerons, qui donnaient toute leur application et tous leurs soins à la culture de ces vignes. La preuve en est que, du temps de Pline, c'est-à-dire environ cent ans depuis Horace, la réputation de ces vins, autrefois si vantés, était entièrement tombée, par la négligence et par l'ignorance des vignerons [3], lesquels, aveuglés par l'ap-

lis nubunt, maritasque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis geniculato cursu scandentes, cacumina æquant. » (Plin. lib. 14, cap. 1.)

[1] De cette coutume naissent trois expressions élégantes qui se trouvent dans Horace, tirées toutes trois de la même métaphore. Il dit qu'on marie les arbres aux vignes :

> Ergo aut adultâ vitium propagine
> Altas *maritat* populos.
> (Horat. Epod. 2.)

Il appelle *veufs* ces mêmes arbres, quand ils n'ont plus de vignes qui leur soient attachées :

> Aut vitem *viduas* ducit ad arbores.
> (Id. od. 5, l. 4.)

Enfin il donne le nom de *célibataires* aux arbres auxquels on ne joint jamais la vigne :

> . . . . . Platanusque *cælebs*
> Evincet ulmos.....
> (Id. od. 15, l. 2.)

[2] Cæcubum, et prælo domitam Caleno
> Tu bibes uvam : mea nec Falernæ
> Temperant vites, neque Formiani
> Pocula colles.
> (Id. od. 20, lib. 1.)

[3] « Quod jam intercidit incuriâ coloni..... Curâ culturâque id contigerat. Exolevit hoc quoque culpâ (vinitorum) copiæ potiùs quàm bonitati studentium. » (Plin. lib. 14, cap. 6.)

pât et l'espérance du gain, songèrent plus à recueillir beaucoup de vin qu'à l'avoir bon.

Plin. lib. 14, c. 3.

Pline cite plusieurs exemples de l'extrême différence que met dans un même terroir celle de la culture. Entre autres, un célèbre grammairien, qui vivait du temps de Tibère et de Claude, avait acheté à fort bas prix un vignoble négligé depuis long-temps par ses anciens maîtres. Le soin extraordinaire qu'il en prit, et la façon singulière dont il le cultiva, y apportèrent en assez peu d'années un changement qui tenait du prodige, *ad vix credibile miraculum perduxit*. Un succès si prodigieux, au milieu des autres vignes qui étaient presque toujours stériles, lui attira l'envie de tous ses voisins; et, pour couvrir leur paresse et leur ignorance, ils l'accusèrent de magie et de sortilége.

Athen. l. 1, p. 26.

Parmi tous les vins de Campanie dont j'ai parlé, celui de Falerne était extrêmement recherché. Il avait beaucoup de force et d'âpreté, et n'était potable qu'après avoir été gardé dix ans au moins. Pour adoucir sa rudesse et dompter son austérité, on employait le miel, ou on le mêlait avec du vin de Chio, et par ce mélange on le rendait excellent. On doit, ce me semble, s'en rapporter au goût fin et délicat de ces Romains voluptueux qui, dans les derniers temps, n'épargnaient rien pour assaisonner les plaisirs de la table par tout ce qu'il y avait de plus agréable et de plus capable de flatter les sens. Il y avait d'autres vins de Falerne plus tempérés, plus doux, mais qui étaient moins estimés.

Athen. l. 10, p. 429.

Les anciens, qui connaissaient si bien l'excellence du vin, n'en ignoraient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par laquelle, chez les Locres Épizéphyriens, l'usage du vin, excepté le cas de ma-

ladie, était généralement interdit sous peine de mort. Les habitants de Marseille et de Milet montrèrent plus de modération et d'indulgence en se contentant de l'interdire aux femmes. A Rome, dans les premiers temps, il n'était permis aux jeunes gens de condition libre de boire du vin qu'à l'âge de trente ans; mais pour les femmes, l'usage leur en était absolument défendu [1], et la raison de cette défense était que l'intempérance en ce genre peut conduire aux derniers crimes. Sénèque se plaint avec amertume de ce que, de son temps, cette coutume était presque généralement violée. La complexion faible et délicate des femmes, dit-il, n'a point changé; mais leurs mœurs ont changé et ne sont plus les mêmes. Elles se piquent de porter l'excès du vin aussi loin que les hommes les plus robustes; elles passent comme eux les nuits entières à table; et, tenant à la main une coupe pleine de vin pur, elles font gloire de les défier [2], et même, si elles le peuvent, de les vaincre.

L'empereur Domitien donna un édit au sujet des vignes, qui pouvait avoir un juste fondement. Une année ayant rendu beaucoup de vin et très-peu de blé, il crut qu'on avait plus de soin de l'un que de l'autre, et, sur cela, il ordonna qu'on ne planterait plus aucune nouvelle vigne dans l'Italie, et que dans les provinces on arracherait au moins la moitié de celles qui y étaient. Philostrate s'exprime même comme s'il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans

Sueton. in Domitian. c. 7.

Philost. in Vita Apollon. lib. 6, c. 17.

[1] « Vini usus olim romanis feminis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur : quia proximus a libero patre intemperantiæ gradus ad inconcessam venerem esse consuevit. » (VAL. MAX. lib. 2, cap. 1.)

[2] « Non minùs pervigilant, non minùs potant; et mero viros provocant. » (SENEC. epist. 95.)

l'Asie; parce que, dit-il, l'on attribuait au vin les séditions qui y arrivaient dans les villes. Toute l'Asie lui députa à ce sujet Scopélien, qui professait l'éloquence à Smyrne. Il réussit si bien dans ses remontrances, qu'il obtint non-seulement que l'on continuerait à cultiver les vignes, mais que même ceux qui ne le feraient pas seraient mis à l'amende. On crut que ce qui le porta principalement à abolir son édit, fut qu'on avait semé des billets qui portaient en deux vers grecs [1] que, quoi qu'il fît, il resterait encore assez de vin pour le sacrifice où l'on immolerait l'empereur.

Suet. in Domitian. c. 14.

Il semble néanmoins, dit M. de Tillemont, que son édit ait subsisté dans la plus grande partie de l'Occident jusqu'à Probe, c'est-à-dire durant près de deux cents ans. Cet empereur, qui, après plusieurs guerres, avait établi une solide paix dans tout l'empire, occupait les troupes à divers ouvrages utiles pour le public, afin qu'elles ne se corrompissent pas par l'oisiveté, et que le soldat ne mangeât pas sa paie sans la mériter. Ainsi, comme Annibal avait autrefois peuplé toute l'Afrique d'oliviers, de peur que ses soldats, n'ayant rien à faire, ne se portassent à des séditions, Probe, de même, employa les siens à planter des vignes sur

[1] C'est un distique attribué par le Scholiaste d'Aristophane (*ad Plut.* v. 1130), à Évènus, qui, selon Maxime de Tyr (*Dissertation XXXVIII*), avait enseigné la poésie à Socrate. Ce distique est ainsi conçu :

Κἢν με φάγῃς ἐπὶ ῥίζαν, ὅμως ἔτι καρποφορήσω
Ὅσσον ἐπισπεῖσαί σοι, τράγε, θυομένῳ.

On voit que c'est la vigne qui parle au bouc, rongeant ses bourgeons. Ovide les a imités ainsi dans ses *Fastes* (lib. 1, v. 357),

Rode, caper, vitem : tamen huic, quum stabis ad aram,
In tua quod spargi cornua possit, erit.

Les auteurs des écrits qui coururent à Rome, à l'occasion de l'édit de Domitien, avaient substitué Καίσαρι à σοὶ τράγε dans le second vers. — L.

les collines des Gaules, de la Pannonie, de la Mésie, et en beaucoup d'autres endroits. Il permit généralement aux Gaulois, aux Pannoniens et aux Espagnols d'avoir des vignes autant qu'ils voudraient, au lieu que depuis Domitien la permission n'en était pas donnée à tout le monde.

§ II. *Produit des vignes en Italie du temps de Columelle.*

Avant que de finir cet article des vignes, je ne puis m'empêcher d'extraire un endroit de Columelle qui fait connaître quel profit on en tirait de son temps. Il entre sur cela dans un détail qui m'a paru assez curieux, et il fait un calcul exact des frais et du produit de sept arpents de vignes. Son dessein est de prouver que la culture des vignes est plus fructueuse et plus lucrative que toute autre, et que celle même du blé. Cela pouvait être vrai de son temps, mais ne l'est pas du nôtre, du moins dans l'opinion commune. Cette différence vient peut-être des divers accidents auxquels la vigne est sujette dans ces pays-ci, gelées, pluies, coulure, qu'on n'a point tant à craindre dans les pays chauds. Ajoutez encore la cherté des tonneaux dans les années abondantes, qui absorbe la plus grande partie du profit des vignerons, et les entrées, qui diminuent beaucoup le prix du vin. Chez les anciens même, tout le monde n'était pas du sentiment de Columelle. Caton [1], à la

[1] « Cato quidem dicit (primum agrum esse), ubi vineæ possint esse bono vino et multo... Alii dant primatum bonis pratis... Vineam sunt qui putent sumptu fructum devorare. » (VARR. *de Re rust.* lib. I, cap. 7 et 8.)

vérité, donnait le premier rang aux vignes, mais à celles qui produisaient d'excellent vin et en quantité. En supposant ces deux conditions, on pense encore de même aujourd'hui. Plusieurs donnaient la préférence aux prairies; et leur principale raison était que les frais pour la culture des vignes en emportent presque tout le produit.

Frais nécessaires pour sept arpents de vignes.

Ces frais sont :

1° Pour l'achat d'un esclave, qui seul suffit pour cultiver sept arpents de vignes, huit mille sesterces.	1000 l.[1]
2° Pour l'achat du fonds de sept arpents, sept mille sesterces.	875[2]
3° Pour les échalas et autres dépenses nécessaires pour sept arpents, quatorze mille sesterces.	1750
Ces trois sommes ensemble font vingt-neuf mille sesterces.	3625 l.
4° Pour l'intérêt de ladite somme de vingt-neuf mille sesterces, à six pour cent pendant deux ans que la terre ne rapporte point, et que cette somme est morte, trois mille quatre cent quatre-vingts sesterces.	435
Le total de la dépense monte à trente-deux mille quatre cent quatre-vingts sesterces.	4060 l.

[1] Les 8000 sesterces valent 1636 f.

[2] Il faut estimer ainsi, d'après le tableau inséré dans le *Traité des Études* (tom. IV, pag. 165 de cette

Produit de sept arpents de vignes.

Le produit de sept arpents de vignes par an est de six mille trois cents sesterces, c'est-à-dire de sept cent quatre-vingt-sept livres dix sous [1]; ce qui va être prouvé.

Le *culeus* est une mesure qui contient vingt *amphores*, ou quarante *urnes*. L'amphore contient vingt-six pintes et un peu plus. Par conséquent le *culeus* contient cinq cent vingt pintes; ce qui fait deux muids, mesure de Paris, moins cinquante-six pintes.

Le moins que puisse valoir le *culeus*, c'est trois cents sesterces, c'est-à-dire trente-sept livres dix sous. Le moins que doive rapporter chaque arpent [2], c'est trois *culeus*, qui vaudront neuf cents sesterces, ou cent douze livres dix sous. Les sept arpents rapporteront donc de profit six mille trois cents sesterces, qui font sept cent quatre-vingt-sept livres dix sous.

L'intérêt de la dépense totale, laquelle est de trente-deux mille quatre cent quatre-vingts sesterces, c'est-à-dire de quatre mille soixante livres; cet intérêt, dis-je, à six pour cent par an, monte à mille neuf cent quarante-quatre sesterces, et quelque chose de plus, c'est-à-dire à deux cent quarante-trois livres. L'intérêt

édition) les sommes indiquées ici :

8,000 sesterces....	1636 fr.
7,000 ——	1431
14,000 ——	2862
3,480 ——	711
Total....	6640

Ces rectifications suffisent pour faire voir sur quel pied doivent être évaluées les sommes indiquées plus bas. — L.

[1] 1288 fr. — L.

[2] Columelle marque que dans les vignobles de Sénèque chaque arpent rapportait huit *culeus* (lib. 3, cap. 3). Et Varron, qu'en plusieurs endroits il rapportait jusqu'à dix et quinze *culeus* (lib. 1, cap. 2.).

de cette même somme, que l'on tire par an du produit de sept arpents de vignes, est de six mille trois cents sesterces, c'est-à-dire de sept cent quatre-vingt-sept livres dix sous [1]; par où l'on voit combien ce dernier intérêt surpasse l'autre [2], qui était pourtant le commun et l'ordinaire dans l'usage : et c'est ce que Columelle voulait prouver.

Outre ce produit, Columelle compte encore un autre profit qu'on tirait des *marcottes* [3]. La marcotte est un rejeton, une branche de vigne qu'on couche en terre, et qui prend racine quand on veut provigner. Chaque arpent produisait par an dix mille marcottes au moins, qui se vendaient trois mille sesterces, ou trois cents soixante et quinze livres. Les marcottes produisaient donc, pour les sept arpents, vingt et un mille sesterces, ou deux mille six cent vingt-cinq livres. Columelle met le produit de ces marcottes au plus bas prix : car, pour lui, il assure qu'il en tirait régulièrement le double. Il parle des vignes d'Italie seulement, et non de celles des provinces.

En joignant ces deux produits, l'un du vin, l'autre des marcottes, sept arpents de vignes donnaient de profit par an trois mille quatre cent douze livres.

Le produit de ces marcottes, inconnu chez nos vignerons, venait sans doute de ce que les vignes, étant alors fort rares dans un grand nombre de provinces, et la réputation des vins d'Italie s'étant répandue au loin, on y venait de tous côtés pour s'y fournir de ces marcottes, et pour se mettre, par ce moyen, en état de faire de bons plants de vignes dans des endroits qui

[1] 243 liv.
[2] 787 liv.
[3] Vivi radices.

n'en avaient point eu jusque-là, ou qui n'en avaient eu que de médiocres.

ARTICLE IV.

De la nourriture des bestiaux.

J'ai dit que la nourriture des bestiaux faisait partie de l'agriculture. Elle en est certainement une partie essentielle, non-seulement parce que ce sont ces bestiaux qui, par un fumier abondant, fournissent à la terre les engrais qui lui sont nécessaires pour conserver et renouveler ses forces, mais encore parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, et lui en épargnent la plus grande peine. De là vient que le bœuf [1], laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, était si fort considéré chez les anciens, que quiconque avait tué un bœuf était puni de mort comme s'il avait tué un citoyen, par cette raison sans doute qu'il était regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture et la vie ont un besoin absolu du secours de cet animal.

Plus on remonte dans l'antiquité [2], plus on voit que, chez tous les peuples, la nourriture des bestiaux produisait des revenus considérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domestique montre combien le devaient être ses troupeaux, ni de Laban, son petit-neveu, l'Écriture nous fait remarquer que

Job. 1, 8.

[1] « Bos, laboriosissimus hominis socius in agricultura : cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale esset bovem necâsse, quàm civem. » (COLUM. *in Præf.* lib. 6.)

[2] « In rusticatione vel antiquissima est ratio pascendi, eademque quæstuosissima. » (*Ibid.*)

la plus grande partie des richesses de Job consistait en troupeaux, et qu'il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, et cinq cents ânesses.

C'est par là que la terre promise, quoique d'une étendue assez médiocre, enrichissait ses princes et les habitants du pays, dont le nombre était presque incroyable, et montait à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes et les enfants.

IV Reg. 3, 4.

Nous lisons qu'Achab, roi d'Israël, se faisait payer chaque année par les Moabites, qu'il avait vaincus, un tribut de cent mille brebis. Combien en peu de temps ce nombre multipliait-il! et quelle abondance devait-il répandre dans tout le pays!

II Paralip. 26, 10.

L'Écriture sainte, en nous représentant Ozias comme un prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement, ne manque pas de faire observer qu'il avait un grand nombre de laboureurs et de vignerons, et qu'il nourrissait beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vastes étables, et des logements fortifiés de tours, pour y retirer les bestiaux et les pasteurs, et pour les y mettre à couvert et en sûreté; et il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de citernes; travaux moins éclatants, mais non moins estimables que les plus superbes palais. Ce fut sans doute la protection particulière qu'il accorda à tous ceux qui étaient employés à la culture de la terre et à la nourriture des troupeaux, qui rendit son règne un des plus opulents qu'on eût encore vus dans Juda. Et il agit de la sorte, ajoute l'Écriture sainte, « parce qu'il se plaisait fort à l'agriculture, » *erat quippè homo agriculturæ deditus*. Le texte hébreu

est encore plus fort : *quia diligebat terram.* « Il aimait la terre. » Il s'y plaisait : peut-être la cultivait-il de ses propres mains : du moins il en mettait la culture en honneur, il en connaissait tout le prix, et comprenait que la terre, cultivée avec soin et avec intelligence, était une source assurée de richesses et pour le prince et pour le peuple : ainsi il regardait cette attention comme un des principaux devoirs de la royauté, quoique souvent il soit un des plus négligés.

L'Écriture dit aussi du saint roi Ézéchias qu'*il avait une infinité de troupeaux de brebis, et de toutes sortes de grandes bêtes, et que le Seigneur lui avait donné une abondance extraordinaire de biens.* On comprend aisément que la seule tonte des bêtes à laine, sans parler des autres profits qu'on en tirait, devait former un revenu très-considérable dans un pays qui en nourrissait une multitude presque sans nombre. Aussi voyons-nous que la tonte des brebis était un temps de festin et de réjouissance.

II Paralip. 32, 29.

Dans l'antiquité païenne, les travaux faisaient aussi la richesse des rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, et d'Ulysse dans Homère. Il en était de même chez les Romains ; et, par les anciennes lois, les amendes n'étaient pas en argent, mais en bœufs et en brebis.

Il ne faut pas s'étonner, après ce que nous avons vu des grands avantages que produit la nourriture des bestiaux, qu'un aussi savant homme que Varron n'ait pas dédaigné de descendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque usage à la campagne, soit pour le labour, ou pour la nourriture, ou pour le transport des fardeaux et la com-

modité des hommes. Il parle d'abord du menu bétail, brebis, chèvres, truies : *greges*. Il passe ensuite au gros bétail, bœufs, ânes, chevaux, chameaux : *armenta*. Il finit par les bêtes qu'on peut appeler de la basse-cour, *villaticæ pecudes* : les pigeons, les tourterelles, les poules, les oies, et beaucoup d'autres. Columelle entre aussi dans le même détail; et Caton le censeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle était la voie la plus sûre et la plus courte de s'enrichir à la campagne, répondit que c'était la nourriture des bestiaux, qui procure à ceux qui s'y appliquent avec soin et avec industrie une infinité d'avantages.

Col. præf. lib. 6.

Effectivement, les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels et importants, et l'utilité qu'il en retire ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour; sans quoi, la terre, quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds, demeurerait pour lui stérile, et ne produirait aucun fruit. Elles servent à transporter dans sa maison et à mettre en sûreté les richesses qu'il a amassées au-dehors, et à le porter lui-même dans ses voyages. Plusieurs d'entre elles couvrent sa table de lait, de fromages, de nourritures succulentes, de viandes, même les plus exquises, et lui fournissent la riche matière de toutes les étoffes dont il a besoin pour se vêtir, et mille autres commodités de la vie.

On voit, par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que la campagne, couverte de blés, de vignes et de troupeaux, est pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux et plus estimable que celui d'où il tire l'or et

l'argent, qui, s'il était seul, le laisserait périr de faim, de soif et de froid. Placé dans un terroir fertile, il voit autour de lui, d'un seul coup-d'œil, tous ses biens; et, sans sortir de son petit domaine, il trouve sous sa main des richesses immenses et innocentes, qu'il reconnaît sans doute pour des dons de la main libérale du souverain maître à qui il doit tout, mais qu'il regarde aussi comme le fruit de ses travaux, et qui, par cette raison, lui deviennent encore plus agréables.

Innocence et agrément de la vie rustique et de l'agriculture.

Le revenu et le profit qui revient de la culture de la terre n'est pas le seul ni le plus grand avantage qu'on y doive considérer. Tous les auteurs qui ont écrit de la vie rustique en parlent toujours avec éloge [1], comme d'une vie sage et heureuse, qui porte l'homme à la justice, à la tempérance, à la sobriété, à la sincérité, en un mot à toutes les vertus, et qui le met comme à l'abri de toutes les passions, en le tenant renfermé dans l'enceinte de son devoir, et d'un travail journalier qui lui laisse peu de loisir. Le luxe, l'avarice, l'injustice, la violence, l'ambition, compagnes presque inséparables des richesses, font leur séjour ordinaire dans les grandes

[1] « In urbe luxuries creatur : ex luxuria exsistat avaritia necesse est : ex avaritia erumpat audacia : indè omnia scelera ac maleficia gignuntur..... In rusticis moribus, in victu arido, in hac horrida incultaque vita istiusmodi maleficia gigni non solent..... Cupiditates porro quæ possunt esse in eo, qui ruri semper habitârit, et in agro colendo vixerit? quæ vita maximè disjuncta a cupiditate et cum officio conjuncta..... Vita autem rustica, parcimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est. » (Cic. *pro Rosc. Amer.* n. 39 et 75.)

villes, qui en fournissent la matière et l'occasion : la vie dure et laborieuse de la campagne n'admet point ces sortes de vices. C'est ce qui a donné lieu aux poëtes de feindre que c'est là qu'Astrée, déesse de la justice, en quittant la terre, a fait sa dernière demeure.

On voit dans Caton une formule de prières pour les gens de la campagne, où l'on reconnaît des traces précieuses de l'ancienne tradition des hommes, qui attribuaient tout à Dieu, et s'adressaient à lui dans tous leurs besoins temporels, parce qu'ils savaient qu'il présidait à tout, et que tout dépendait de lui. J'en rapporterai une bonne partie, et j'espère qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. C'est dans une cérémonie appelée *Solitaurilia*, et, selon d'autres, *Suovetaurilia*, où les paysans faisaient le tour de leurs terres en offrant à certains dieux des libations et des sacrifices.

« Père Mars, dit le suppliant, je vous prie et vous « conjure de nous être propice et favorable, à moi, à « ma maison, à tous mes domestiques, pour ce qui fait « le sujet de la présente procession dans mon champ, « dans ma terre, et dans mon fonds; d'empêcher, de « détourner et d'éloigner de nous les maladies connues « et inconnues, les désolations, les orages, les cala- « mités, les intempéries de l'air; de faire croître et « parvenir à bien nos légumes, nos blés, nos vignes, « nos arbres; de conserver les pasteurs et les troupeaux; « de nous accorder la conservation de la vie et de la « santé, à moi, à ma maison, et à tous mes domes- « tiques. » Quelle honte que des chrétiens, et souvent ceux qui ont le plus de part aux biens de la terre, soient maintenant si peu soigneux de la demander à Dieu, et qu'ils rougissent de l'en remercier! Chez les

païens tous les repas commençaient et finissaient par des prières : elles sont maintenant bannies de presque toutes nos tables.

Columelle entre dans un détail sur les devoirs du maître ou du fermier par rapport aux domestiques, qui paraît plein de raison et d'humanité. « Il faut, dit-il, « avoir soin qu'ils soient bien vêtus, mais sans déli- « catesse; qu'ils soient à l'abri du vent, du froid, de la « pluie. Dans les ordres qu'on leur donne, il faut « garder un juste [1] tempérament entre une douceur « trop relâchée et une dureté excessive; leur faire plus « craindre qu'éprouver la sévérité du châtiment : les « empêcher de mal faire par l'assiduité et la présence; « car l'habileté consiste à prévenir les fautes, au lieu de « les punir : quand ils sont malades, avoir attention « qu'ils soient bien soignés, et qu'ils ne manquent de « rien; c'est le moyen sûr de les affectionner au service. » Il desire qu'on en use ainsi à l'égard même des esclaves, qui travaillaient souvent chargés de chaînes, et que l'on traitait pour l'ordinaire fort durement.

Colum. l. 1, cap. 8.

Id. lib. 12, cap. 1.

Ce qu'il dit à l'occasion de la fermière est très-remarquable. La Providence, en unissant l'homme à la femme, a prétendu qu'ils se prêtassent un mutuel secours, et pour cela leur a assigné à chacun leurs fonctions particulières. L'un, destiné aux affaires du dehors, est obligé de s'exposer au chaud et au froid, d'entreprendre des voyages, de soutenir les travaux de la paix et de la guerre, c'est-à-dire de vaquer aux ouvrages de la campagne, ou de porter les armes : tous exercices qui demandent un corps robuste et capable de

Id. l. 12, in præf.

[1] C'étaient des esclaves qui cultivaient les terres.

fatigues. La femme, au contraire, inhabile à tous ces ministères, est réservée pour les affaires du dedans; la garde de la maison lui est confiée : et comme le caractère propre de cet emploi est l'attention et l'exactitude, et que la crainte rend plus attentif et plus exact, il était convenable que la femme fût plus timide. Au contraire, parce que l'homme agit et travaille presque toujours au-dehors, et qu'il est souvent obligé de repousser l'injure, Dieu lui a donné la hardiesse en partage : aussi de tout temps [1], et chez les Grecs et chez les Romains, le gouvernement domestique est dévolu aux femmes; de sorte que les maris, après avoir satisfait aux affaires extérieures, rentrent dans leur maison libres de tous soins, et y trouvent un parfait repos.

C'est ce qu'Horace décrit si élégamment [2] dans une de ses odes. « La femme du fermier, recommandable « par une chaste pudeur (telle que sont les Sabines « et les Apuliennes, brûlées par les ardeurs du soleil), « prend de son côté le soin de la maison et des enfants: « elle enferme ses troupeaux dans les parcs pour en

[1] « Nam et apud Græcos, et mox apud Romanos usque in patrum nostrorum memoriam, ferè domesticus labor matronalis fuit, tanquam ad requiem forensium exercitationum omni curâ depositâ patribusfamilias intra domesticos penates se recipientibus. »

[2] Quòd si pudica mulier in partem juvet
domum atque dulces liberos,
(Sabina qualis, aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli)
Sacrum vetustis exstruat lignis focum
Lassi sub adventum viri;
Claudensque textis cratibus lætum pecus,
Distenta siccet ubera,
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet, etc.
(HORAT. epod. 2, [v. 39 sq.]

« traire le lait : elle ne manque pas de tenir le feu tout « prêt à l'arrivée de son mari fatigué, et de lui servir, « avec les vins de l'année, des mets que lui fournit son « champ, sans qu'elle soit obligée de les acheter. »

Il semble que les anciens aient travaillé à se surpasser eux-mêmes en traitant cette matière, tant elle leur fournit de belles pensées et de riches expressions. « Trop heureux [1], s'écrie Virgile, les habitants de la « campagne, s'ils connaissent leur bonheur; à qui la « terre, loin du tumulte des armes et de la discorde, « prodigue ses fruits, nourriture simple et naturelle, « qui est la juste récompense de leurs travaux ! Là « règne une paix tranquille, et une simplicité de mœurs « qui ignore toute fraude et toute tromperie; là se trou- « vent une merveilleuse variété d'innocentes richesses, « un doux loisir dans une fertile demeure, de vastes « et belles campagnes, de fraîches grottes, des sources « d'eau vive, de sombres forêts où l'ombre des arbres « invite au sommeil; il n'est pas jusqu'au mugissement « des vaches qui ne fasse plaisir. On y voit une jeunesse « endurcie au travail et accoutumée à une vie sobre et « frugale; mais ce qu'on y admire le plus, est un pro- « fond respect pour les dieux, et, après eux, pour les

[1] O fortunatos nimiùm, sua si bona nôrint,
Agricolas! quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus.
Si non, etc.
At secura quies et nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni,
Non absunt : illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus :
Sacra deûm, sanctique patres. Extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.
(VIRG. *Georg.* lib. 2, [458 sq.]

« pères et les mères : en un mot, c'est là que la Jus-
« tice, lorsqu'elle a quitté la terre, a fait son dernier
« séjour. »

La belle description que fait Cicéron, dans son traité de la vieillesse, de la manière dont le blé et le raisin arrivent, par différents degrés, à une parfaite maturité, montre le goût qu'il avait pour la vie de la campagne, et nous apprend en même temps avec quels yeux on doit considérer ces merveilleuses productions, qui, pour être ordinaires et annuelles, n'en méritent pas moins notre admiration. En effet, si un simple récit cause tant de plaisir, quel effet doit produire sur un esprit raisonnablement curieux la réalité même et le spectacle actuel de ce qui se passe dans une vigne et dans une pièce de blé, jusqu'à ce que les fruits de l'une et de l'autre soient portés et mis en sûreté dans les celliers et dans les greniers? Et il en faut dire autant de toutes les autres richesses dont la terre se couvre chaque année.

Voilà ce qui rend le séjour de la campagne si agréable et si délicieux, et ce qui en fait l'objet des desirs des magistrats et des personnes occupées d'affaires sérieuses et importantes. Las et fatigués des soins continuels de la ville, ils s'écrient volontiers avec Horace:
« O campagne [1], quand te verrai-je? quand me sera-t-il
« permis d'aller oublier dans ton sein toutes mes occu-
« pations et mes inquiétudes, ou en m'amusant à la
« lecture des anciens, ou en goûtant le plaisir de ne

[1] O rus, quandò ego te aspiciam! quandòque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?
(HORAT. lib. 2, *sat.* 6.)

« rien faire, ou en me livrant à la douceur du som-
« meil? » On y goûte en effet des plaisirs bien purs.
Il semble, selon la belle expression du même poëte,
que la campagne nous rend à nous-mêmes [1] en nous
tirant comme de servitude, et que c'est là proprement
vivre et régner. On entre pour ainsi dire en conversa-
sation avec les arbres, on les interroge, on leur de-
mande compte du peu de fruit qu'ils ont produit, et
l'on reçoit les excuses qu'ils en apportent, rejetant la
faute tantôt sur les trop grandes pluies [2], tantôt sur les
excessives chaleurs, d'autres fois sur la rigueur du
froid. C'est Horace qui leur prête ce langage.

Tout ce que je viens de dire marque assez que je ne
parle plus de cette agriculture pénible et laborieuse à
laquelle l'homme a été d'abord condamné; mais que
j'en ai en vue une autre destinée à faire son plaisir et à
l'occuper agréablement, parfaitement conforme à l'in-
stitution primitive de l'homme et à l'intention du Créa-
teur, puisqu'il l'avait commandée à Adam aussitôt
après l'avoir formé. En effet, elle semble nous retracer
une image du paradis terrestre, et se ressentir en quel-
que sorte de l'heureuse simplicité et de l'innocence qui
y régnait alors. Nous voyons que dans tous les temps
elle a fait le divertissement le plus agréable des princes
même et des rois les plus puissants. Sans parler des
fameux jardins suspendus qui faisaient l'ornement de

[1] Villice sylvarum, et mihi me reddentis agelli.
(HORAT. *Epist.* 14, lib. 1 [v. 1].)
. . . . . . Vivo et regno, simul ista reliqui, etc.
(Id. *Epist.* 10, lib. 1 [v. 8].)

[2] Fundusque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas.
(Id. lib. 3, *Od.* 1 [v. 30].)

Babylone, l'Écriture nous apprend qu'Assuérus (c'est le même que Darius, fils d'Hystaspe) avait planté une partie des arbres de son jardin, et qu'il le cultivait de ses mains royales : *Jussit convivium præparari in vestibulo horti et nemoris, quòd regio cultu et manu consitum erat.* On sait ce que Cyrus le jeune répondit à Lysandre qui admirait la beauté, l'économie et la disposition de ses jardins : que c'était lui-même qui en avait tracé le plan, qui en avait donné les alignements, et qu'il avait planté plusieurs arbres de sa main. *Ego omnia ista sum dimensus : mei sunt ordines, mea descriptio : multæ etiam istarum arborum meâ manu sunt satæ.*

Esther, 1, 5.

Cic. de Sen. n. 59.

On voudrait, si cela était possible, ne quitter jamais un séjour si délicieux. On a tâché au moins, pour se consoler, de se faire une sorte d'illusion, en transportant pour ainsi dire la campagne au milieu des villes : non une campagne simple et presque brute, qui ne connaît de beautés que les naturelles, et qui n'emprunte rien de l'art; mais une sorte de campagne peignée, ajustée, embellie, j'ai presque dit fardée. J'entends parler de ces jardins si ornés et si élégants, qui offrent aux yeux un si doux et si brillant spectacle. Quelle beauté, quelle richesse, quelle abondance, quelle variété d'odeurs, de couleurs, de nuances, de découpures! il semble [1], à voir la fidélité et la régularité invariable des fleurs à se succéder les unes aux autres (et il en faut dire autant des fruits), que la

[1] « Sed illa quanta benignitas naturæ, quod tam multa ad vescendum, tam varia, tamque jucunda gignit : neque ea uno tempore anni, ut semper et novitate delectemur, et copiâ! » (Cic. *de Nat. Deor.* lib. 2, n. 131.)

terre, attentive à plaire à son maître, cherche à perpétuer ses présents, en lui payant toujours dans chaque saison de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un esprit curieux, et encore plus à un esprit religieux !

Pline, après avoir reconnu qu'il n'y a point d'éloquence capable d'exprimer dignement cette incroyable abondance et cette merveilleuse diversité de richesses et de beautés que la nature répand dans les jardins comme en se jouant, et avec une sorte de complaisance, ajoute une remarque bien sensée et bien instructive [1]. Il fait observer la différence que la nature a mise pour la durée entre les arbres et les fleurs. Aux plantes et aux arbres, destinés à nourrir l'homme par leurs fruits, et à entrer dans la construction des édifices et des navires, elle a accordé des années, et même des siècles entiers. Aux fleurs et aux odeurs, qui ne servent qu'au plaisir, elle n'a donné que quelques moments et quelques journées, comme pour avertir que ce qui brille avec le plus d'éclat passe et se flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette dernière pensée d'une manière bien vive, en déplorant la mort d'une personne qui joignait à une grande jeunesse une extrême beauté :

> Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.

C'est le grand avantage de l'agriculture, d'être liée plus étroitement qu'aucun autre art avec la religion,

[1] « Quippè reliqua usûs alimentique gratiâ genuit, ideoque secula annosque tribuit iis. Flores verò odoresque in diem gignit : magnâ, ut palam est, admonitione hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrimè marcescere. » (PLIN. lib. 21, cap. 1.)

comme elle l'est aussi avec les bonnes mœurs : ce qui a fait dire à Cicéron, comme nous l'avons vu, que la vie de la campagne approchait beaucoup de celle du sage, c'est-à-dire qu'elle était comme une philosophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l'ai commencé, il faut avouer que, de toutes les occupations des hommes, qui n'ont point un rapport immédiat à Dieu et à la justice, la plus innocente est l'agriculture. Elle était, comme on l'a vu, celle du premier homme encore juste et fidèle. Elle a fait, depuis, une partie de la pénitence que Dieu lui a imposée. Ainsi, dans les deux temps d'innocence et de péché, elle lui a été commandée [1], et, dans sa personne, à tous ses descendants. Elle est devenue néanmoins l'exercice le plus vil et le plus bas, au jugement de l'orgueil; et pendant qu'on protége des arts inutiles et qui ne servent qu'au luxe et à la volupté, on laisse dans la misère tous ceux qui travaillent à l'abondance et au bonheur des autres.

[1] « Ne oderis laboriosa opera, et rusticationem creatam ab altissimo. » — « Ne fuyez point les ouvrages laborieux ni le travail de la campagne, qui a été créé par le Très-Haut. » (*Eccl.* 7, 16.)

CHAPITRE II.

DU COMMERCE.

ARTICLE PREMIER.

Excellence et avantages du commerce.

On peut dire, sans crainte d'être soupçonné d'exagération, que le commerce est le plus solide fondement de la société civile, et le lien le plus nécessaire pour unir entre eux tous les hommes, de quelque pays et de quelque condition qu'ils soient. Par ce moyen, le monde entier semble ne former qu'une ville et qu'une seule famille. Il y fait régner de toute part une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins lui sont apportés à point nommé du bout de l'univers, et chaque région est étonnée de se trouver chargée de fruits étrangers que son propre fonds ne pouvait lui fournir, et enrichie de mille commodités qui lui étaient inconnues, et qui cependant font toute la douceur de la vie. C'est par le commerce de la mer et des rivières, c'est-à-dire par la navigation, que Dieu a uni entre eux tous les hommes d'une manière si merveilleuse, en leur enseignant[1] à conduire

[1] « Quas res violentissimas natura genuit, earum moderationem nos soli habemus, maris atque ventorum, propter nauticarum rerum scientiam. » (Cic. *de Nat. Deor.* l. 2, n. 152.)

et à gouverner les deux choses les plus violentes qui soient dans la nature, la mer et les vents, et à les faire servir à leurs usages et à leurs besoins. Il a joint aussi les peuples les plus éloignés, et il a conservé entre les nations différentes une image de la liaison qu'il a mise entre les parties du même corps par les veines et les artères.

Ce n'est là qu'une faible et légère idée des avantages que le commerce procure à la société en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en descendant dans quelque détail, quelles merveilles n'y découvrirait-on pas! Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une seule réflexion, qui me paraît bien propre à faire connaître en même temps et la faiblesse et la grandeur de l'homme.

Je le considère d'abord dans le plus haut point d'élévation où il puisse arriver, je veux dire sur le trône: logé dans de superbes palais, environné de tout l'éclat de la majesté royale, respecté et presque adoré par une foule de courtisans qui tremblent devant lui, placé au centre des richesses et des plaisirs qui s'offrent à lui à l'envi, soutenu par des armées nombreuses qui n'attendent que ses ordres pour agir; voilà le comble de la grandeur humaine. Mais ce prince si puissant et si terrible, que devient-il si le commerce vient à cesser tout d'un coup, s'il est réduit à lui seul, à son industrie et à ses propres efforts? Isolé de la sorte, séparé de ce pompeux dehors qui n'est point lui-même, et qui lui est absolument étranger, privé du secours des autres, il retombe dans la misère et l'indigence où il est né, et, pour dire tout en un mot, il n'est plus rien.

Considérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre : renfermé dans une petite maison; réduit, pour sa nourriture, à un peu de pain, de vin et de viande; couvert des vêtements les plus simples, et jouissant dans sa famille, non sans peine, des autres commodités de la vie. Quelle solitude en apparence! quel abandon général! quel oubli de la part de tous les autres mortels! On se trompe infiniment lorsqu'on pense de la sorte. Tout l'univers est attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir, pour le vêtir, pour le nourrir. C'est pour lui que les manufactures sont établies, que les greniers et les celliers sont remplis de blé et de vin, que les différents métaux sont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines et de dangers.

Il n'est pas jusqu'aux délices même que les pays les plus éloignés ne s'empressent de faire passer jusqu'à lui au travers des mers les plus orageuses. Voilà les secours que le commerce, ou plutôt, pour parler plus juste, que la Providence divine, toujours occupée de nos besoins, procure sans cesse par le commerce à chacun de nous en particulier : secours qui, à en bien juger, tiennent du miracle; qui devraient nous remplir d'une perpétuelle admiration, et nous faire écrier avec le prophète, dans les transports d'une vive reconnaissance : *Seigneur, qu'est donc l'homme, pour vous souvenir ainsi de lui?* Ps. 5, 8.

Il serait inutile de dire que nous n'avons aucune obligation à ceux qui travaillent ainsi pour nous, parce que c'est la cupidité et l'intérêt qui les mettent en mouvement. Cela est vrai; mais en profitons-nous moins de leur travail? Dieu, à qui seul il appartient

de bien user du mal même, se sert de la cupidité des uns pour faire du bien aux autres. C'est dans cette vue que la Providence a établi parmi nous une si étonnante diversité de conditions, et qu'elle a partagé les biens avec une si prodigieuse inégalité. Si les hommes étaient tous à leur aise, tous riches et opulents, qui d'entre eux voudrait se donner la peine de labourer la terre, de creuser les mines, de traverser les mers? La pauvreté ou la cupidité y suppléent, et se chargent de ces travaux pénibles, mais utiles : par là on voit que tous les hommes, riches ou pauvres, puissants ou faibles, rois ou sujets, sont dans une mutuelle dépendance les uns des autres pour les besoins de la vie, le pauvre ne pouvant vivre sans le secours du riche, ni le riche sans le travail du pauvre. Et c'est le commerce qui, à la faveur de ces différents intérêts, fournit le genre humain de toutes ses nécessités, et même de toutes ses commodités.

ARTICLE II.

Antiquité du commerce. Lieux et villes où il a été le plus célèbre.

Il est fort vraisemblable que le commerce n'a guère moins d'antiquité que l'agriculture. Il a commencé, comme cela était naturel, entre particuliers, les hommes s'entr'aidant les uns les autres de ce qu'ils avaient chacun d'utile ou de nécessaire pour la vie. Caïn sans doute fournissait à Abel des blés et des fruits de la terre pour sa nourriture; et Abel, en échange, fournissait à Caïn des peaux et des laines pour s'en revê-

tir, des laitages, et peut-être des viandes pour sa table. Tubalcain, uniquement occupé à mettre en œuvre le cuivre et le fer pour différents usages nécessaires à l'usage commun de la vie, et pour les armes propres à se défendre ou contre les hommes ennemis, ou contre les bêtes farouches, était certainement obligé d'échanger ses ouvrages de cuivre et de fer contre d'autres marchandises nécessaires pour se nourrir, pour se vêtir, pour se loger. Le commerce ensuite, s'avançant toujours de proche en proche, s'établit entre les villes et les contrées voisines, puis se porta au loin, passa les mers, et, après le déluge, pénétra jusqu'aux extrémités du monde.

L'Écriture sainte nous fournit un exemple fort ancien de trafic dans ces caravanes d'Ismaélites et de Madianites à qui Joseph fut vendu par ses frères. Ils revenaient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates et d'autres précieuses marchandises de ce pays-là, qu'ils portaient en Égypte, où il s'en faisait un grand débit pour l'usage qu'ils pratiquaient d'embaumer les corps des hommes après leur mort avec un grand soin et de grandes dépenses.

Gen. 27, 25.

Homère [1] nous apprend que l'usage des temps héroïques du siége de Troie était d'échanger entre les peuples les choses les plus nécessaires à la vie : preuve, dit Pline, que c'est plutôt la nécessité que la cupidité, qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit, à la fin du septième livre de l'Iliade, qu'à l'ar-

[1] « Quantùm feliciore ævo, quum res ipsæ permutabantur inter sese, sicut et trojanis temporibus factitatum Homero credi convenit ! Ita enim, ut opinor, commercia victûs gratiâ inventa. Alios coriis boûm, alios ferro captivisque rebus emptitasse tradit. » (PLIN. lib. 33, cap. 1.)

rivée de quelques vaisseaux toutes les troupes vont en foule acheter du vin : les uns pour du cuivre, les autres pour du fer; ceux-là pour des peaux, ceux-ci pour des bœufs, et d'autres pour des esclaves.

On ne voit point dans l'histoire, de plus anciens navigateurs que les Égyptiens et les Phéniciens. Il semble que ces deux peuples voisins avaient partagé entre eux le commerce de la mer; que les Égyptiens s'étaient principalement emparés du commerce d'Orient par la mer Rouge, et les Phéniciens de celui d'Occident par la mer Méditerranée.

Ce que les auteurs fabuleux disent d'Osiris, qui est le Bacchus des Grecs, qu'il alla conquérir les Indes, comme le fit depuis Sésostris, peut faire croire que les Égyptiens entretinrent un grand commerce avec les Indiens.

Comme le commerce des Phéniciens était bien plus fréquent en Occident que celui des Égyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur ce point par les auteurs grecs et romains; et si Hérodote a dit que c'étaient eux qui voituraient les marchandises d'Égypte et d'Assyrie, et qui faisaient tout leur commerce, comme si les Égyptiens ne s'en fussent pas mêlés; et s'ils ont été crus les inventeurs du trafic et de la navigation, quoique cette gloire soit due bien plus légitimement aux Égyptiens. Ce qui est certain, c'est que, par rapport au commerce ancien, ce sont les Phéniciens qui se sont le plus distingués, et ce sont eux aussi qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puissance et de richesses une nation est capable de s'élever par les seules ressources du commerce.

Herod. l. 1, cap. 1.

Ces peuples n'occupaient qu'une lisière assez étroite

le long des côtes de la mer; et Tyr elle-même était bâtie dans un terrain fort ingrat, et qui, quand il aurait été plus gras et plus fertile, n'aurait pas été suffisant pour nourrir ce grand nombre d'habitants que les premiers succès de son commerce y avaient attirés.

Deux avantages les dédommagèrent de ce défaut. Ils avaient sur les côtes de leur petit état d'excellents ports, particulièrement celui de leur capitale; et ils étaient nés avec un génie si heureux pour le négoce, qu'ils furent regardés comme les inventeurs du commerce de mer, surtout de celui qui se fait par des voyages de long cours.

Les Phéniciens surent si heureusement profiter de ces deux avantages, que bientôt ils se rendirent les maîtres de la mer et du commerce. Le Liban et les autres montagnes voisines leur fournissant d'excellents bois pour la construction des vaisseaux, on leur vit en peu de temps de nombreuses flottes marchandes qui hasardèrent des navigations inconnues pour y établir leur négoce. Ils ne se bornèrent pas aux côtes et aux ports de la mer Méditerranée, ils entrèrent dans l'Océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar, et s'étendirent à droite et à gauche. Comme leurs peuples se multipliaient presqu'à l'infini par le grand nombre d'étrangers que le desir du gain et l'occasion sûre de s'enrichir attiraient dans leur ville, ils se virent en état de jeter au-dehors quantité de peuplades, et particulièrement la fameuse colonie de Carthage, qui, conservant l'esprit phénicien par rapport au trafic, ne le céda pas même à Tyr dans son négoce, et la surpassa de beaucoup par l'étendue de sa domination et par la gloire de ses expéditions guerrières.

Le degré de gloire et de puissance où le commerce et la navigation avaient élevé la ville de Tyr la rendit si célèbre, qu'on aurait peine à ne pas croire qu'il y a de l'exagération dans ce qu'en rapportent les auteurs profanes, si les prophètes eux-mêmes n'en avaient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr, dit Ézéchiel pour nous donner quelque idée de son pouvoir, est un vaisseau superbe. Le corps du bâtiment est fait du bois précieux des sapins du Sanir. Les cèdres du Liban lui ont fourni ses mâts. Ses rames sont coupées dans les forêts de Basan. L'ivoire des Indes est employé pour faire les bancs de ses rameurs. Ses voiles sont de fin lin d'Égypte tissu en broderie, et son pavillon est d'hyacinthe et de pourpre. Les habitants de Sidon et d'Arad sont ses rameurs. Les Perses, les Lydiens, et ceux de la Libye, lui servent de soldats, et ses pilotes sont les plus sages et les plus habiles de Tyr même. Le prophète, par ce langage figuré, a dessein de nous montrer la puissance de cette ville; mais il le fait d'une manière encore plus énergique par le détail circonstancié des différents peuples qui entraient dans son commerce. Il semble que les marchandises de toute la terre fussent rassemblées dans cette seule ville, et les autres peuples paraissent moins ses alliés que ses tributaires.

Ezech. c. 27, v. 4-10.

Les Carthaginois trafiquaient avec Tyr en lui apportant toutes sortes de richesses, et remplissaient ses marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb. La Grèce, Tubal et Mosoch [1] lui amenaient des esclaves

[1] *Tubal et Mosoch.* L'Écriture joint toujours ces deux peuples. Le dernier désigne les Moscovites; et l'autre sans doute en était voisin.

et des vases d'airain; Thogorma [1], des chevaux et des mulets; Dédam [2], des dents d'ivoire et de l'ébène : les Syriens y exposaient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la soie, et toutes sortes de marchandises précieuses : les peuples de Juda et d'Israël y apportaient le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile et la résine : ceux de Damas, du vin excellent, et des laines d'une couleur vive et éclatante : d'autres peuples, des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de superbes tapis pour s'asseoir. L'Arabie [3] et tous les princes de Cédar y amenaient leurs agneaux, leurs béliers et leurs boucs; Saba et Réma [4], les plus excellents parfums, les pierres précieuses et l'or; d'autres enfin, des bois de cèdre, des balles d'hyacinthe et d'ouvrages en broderie, et toutes sortes de marchandises précieuses.

Je n'entreprends point de distinguer exactement la situation des différents peuples dont il est parlé dans Ézéchiel; ce n'en est point ici le lieu. Il me suffit d'avertir en général que ce long dénombrement dans lequel il a plu au Saint-Esprit de descendre par rapport à la ville de Tyr est une preuve bien claire que son commerce n'avait d'autres bornes que celles du monde connu pour-lors : aussi se regardait-elle comme la ville commune de toutes les nations et comme la

[1] *Thogorma*. La Cappadoce, d'où sortaient les chevaux les plus estimés, dont les empereurs se réservèrent les meilleurs et les plus fins pour leurs écuries.

[2] *Dedam*. Peuple d'Arabie.

[3] *L'Arabie déserte*. *Cédar* était dans le voisinage.

[4] *Saba* et *Réma*. Peuples de l'Arabie heureuse. Toute l'antiquité a vanté les richesses et les aromates de ces peuples.

= Il est presque inutile d'observer que cette comparaison des noms géographiques de la Bible avec les noms actuels est presque partout conjecturale. — L.

reine de la mer. Isaïe nous peint sa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portait sur son front le diadême; que les plus illustres princes de l'univers étaient ses correspondants, et ne pouvaient se passer de son trafic; que les riches négociants qu'elle renfermait dans son enceinte étaient en état de disputer le rang aux têtes couronnées, et prétendaient au moins leur être égaux : *quis cogitavit hoc super Tyrum, quondam coronatam, cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti terræ?*

Isai. 13, 8.

J'ai rapporté ailleurs [1] la ruine de l'ancienne Tyr par Nabuchodonosor, après un siége de treize ans, et l'établissement de la nouvelle Tyr, qui se remit bientôt en possession de l'empire de la mer, et continua son négoce avec plus de succès encore et plus d'éclat qu'auparavant, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre-le-Grand, l'ayant prise d'assaut, lui ôta sa marine et son commerce, qui furent transférés à Alexandrie, comme je le dirai bientôt.

Pendant que l'une et l'autre Tyr éprouvaient de si grandes révolutions, Carthage, la plus considérable de ses colonies, était devenue très-florissante. Le trafic lui avait donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, et la mit en état de disputer long-temps à Rome l'empire du monde. Sa situation était bien plus avantageuse que celle de Tyr; elle était en égale distance de toutes les extrémités de la mer Méditerranée; et les côtes d'Afrique, où elle était située, région vaste et fertile, lui fournissaient abondamment les blés nécessaires pour sa subsistance. Avec de tels avantages, ces

[1] Tome II, page 56 de cette édition.

Africains, mettant à profit l'heureux génie, pour le négoce et la navigation, qu'ils avaient apporté de Phénicie, acquirent une si grande science de la mer, qu'en cela, selon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne les égalait. Par là ils parvinrent à une si grande puissance, qu'au commencement de la troisième guerre qu'ils eurent contre les Romains, et qui causa leur ruine entière, Carthage avait sept cent mille habitants, et trois cents villes de sa dépendance dans le seul continent d'Afrique. Ils avaient été maîtres, non-seulement de toute cette lisière qui s'étend depuis la grande Syrte jusqu'aux colonnes d'Hercule, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes colonnes vers le midi, où Hannon, Carthaginois, bâtit tant de villes et établit tant de colonies. En Espagne, qu'ils avaient presque toute conquise, Asdrubal, qui y vint commander après Barca, père d'Annibal, y avait fondé Carthagène, une des plus célèbres villes qui fût alors. La Sicile en grande partie, et la Sardaigne, avaient aussi autrefois reconnu leur puissance.

Polyb. l. 6, pag. 494.

La postérité aurait tiré de grandes lumières des deux monuments illustres des navigations de ce peuple dans les relations des voyages de Hannon, qui est qualifié roi des Carthaginois, et de Himilcon, si le temps les avait conservés. Le premier avait décrit les voyages qu'il avait faits dans l'Océan hors des colonnes d'Hercule, le long de la côte occidentale d'Afrique; et le second, ceux qu'il avait faits le long de la côte occidentale de l'Europe : l'un et l'autre par l'ordre du sénat de Carthage. Mais le temps a consumé ces écrits.

Ce peuple n'épargnait ni soins ni dépenses pour perfectionner le négoce et la navigation : c'était là son

unique étude. Les autres arts et les sciences n'étaient point cultivés à Carthage; on ne s'y piquait point de bel-esprit; on n'y faisait profession ni de poésie, ni d'éloquence, ni de philosophie : les jeunes gens, dès leur enfance, n'entendaient parler que de comptes, que de marchandises, que de vaisseaux, que de voyages sur mer. L'habileté dans le trafic était comme une succession dans les familles, et faisait la meilleure partie de l'héritage des enfants; et comme ils ajoutaient à l'expérience de leurs pères leurs propres réflexions, on ne doit pas être surpris que cette habileté allât toujours en croissant et fît de si merveilleux progrès.

Aussi le commerce éleva Carthage à un si haut degré de richesse et de puissance, qu'il fallut aux Romains deux guerres, l'une de vingt-trois ans, l'autre de dix-sept, toutes deux cruelles et douteuses, pour dompter cette rivale; et qu'enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l'assujettir et la subjuguer entièrement qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le négoce, et qui pendant un si long temps l'avaient soutenue contre toutes les forces de la république.

Jamais Carthage n'avait été plus puissante sur mer que lorsque Alexandre assiégea Tyr, sa métropole. Sa fortune commença dès-lors à décliner; l'ambition fut la ruine des Carthaginois; il leur coûta cher de s'être ennuyés de l'état pacifique de marchands, et d'avoir préféré la gloire des armes à celle du trafic. Leur ville, que le commerce avait peuplée d'une si grande multitude d'habitants, en vit diminuer le nombre pour fournir des troupes et des recrues à leurs armées. Leurs flottes, accoutumées à ne porter que des marchands et des marchandises, ne furent plus chargées

que de munitions de guerre et de soldats; et de leurs plus sages et plus heureux négociants il se forma des chefs et des généraux d'armée qui lui procurèrent à la vérité une gloire bien éclatante, mais de peu de durée, et bientôt suivie de sa ruine entière.

La prise de Tyr par Alexandre-le-Grand, et la fondation d'Alexandrie, qui la suivit de près, causèrent une grande révolution dans les affaires du commerce. Ce nouvel établissement est sans contredit le plus grand, le plus noble, le plus sage, et le plus utile dessein qu'ait formé ce conquérant.

Il n'était pas possible de trouver une plus heureuse situation, ni plus propre à devenir le dépôt de toutes les marchandises de l'Orient et de l'Occident. Cette ville avait d'un côté un libre commerce avec l'Asie et avec tout l'Orient par la mer Rouge; la même mer et le Nil lui donnaient entrée dans les vastes et riches contrées de l'Éthiopie; le commerce du reste de l'Afrique et de l'Europe lui était ouvert par la mer Méditerranée; et si elle voulait faire le négoce intérieur de l'Égypte, elle avait, outre la commodité du Nil et des canaux faits de main d'homme, le secours des caravanes, si commode pour la sûreté des marchands et pour le transport des marchandises.

Voilà ce qui porta Alexandre à juger cette place très-propre à en faire une des plus belles villes et un des plus beaux ports du monde; car l'île de Pharos, qui n'était pas alors jointe au continent, lui en fournissait un magnifique après sa jonction, ayant deux entrées où l'on voyait arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers, et d'où partaient sans cesse des vaisseaux égyptiens qui portaient leurs négociants et leur

commerce dans toutes les parties de la terre alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux et florissant où le commerce devait élever sa ville. Les Ptolémées, qui, après sa mort, eurent l'Égypte en partage, prirent le soin de soutenir le négoce naissant d'Alexandrie; et bientôt ils le portèrent à un degré de perfection et d'étendue qui fit oublier et Tyr et Carthage, lesquelles, pendant un très-long temps, avaient fait presque seules et rassemblé chez elles le commerce de toutes les autres nations.

De tous les rois d'Égypte Ptolémée Philadelphe fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le commerce. Pour cet effet, il entretenait sur mer de nombreuses flottes, dont Athénée fait un dénombrement et une description qu'on ne peut lire sans étonnement. Outre plus de six vingts vaisseaux à rames, de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étaient employés au service de son état et à l'avancement du commerce. Il possédait un grand empire, qu'il avait formé en étendant les bornes du royaume d'Égypte dans l'Afrique, dans l'Éthiopie, dans la Syrie; et au-delà de la mer, s'étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie et des Cyclades, et possédant dans ses états près de quatre mille villes. Pour mettre le comble au bonheur de ces provinces, il voulut y attirer par le commerce les richesses et les commodités de l'Orient; et, pour en faciliter la route, il bâtit exprès une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge, creusa un canal depuis Coptus jusqu'à cette mer, et fit préparer des hôtelleries le long de ce canal pour la commodité

Athen. l. 5, p. 203.

des marchands et des voyageurs, comme je l'ai marqué dans son lieu.

Ce fut cette commodité de l'entrepôt des marchandises à Alexandrie qui répandit dans toute l'Égypte des richesses immenses : richesses si considérables, qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée et de sortie sur les marchandises qui entraient dans les douanes d'Alexandrie [1] montaient chaque année à plus de trente-sept millions de livres, quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu'ils mettaient sur leurs peuples.

Cic. apud Strab. l. 17, p. 798.

Tyr, Carthage et Alexandrie ont été sans contredit les villes de l'antiquité les plus fameuses pour le commerce. Il s'exerça aussi avec succès, mais non avec tant de réputation, à Corinthe, à Rhodes, à Marseille, et dans plusieurs autres villes particulières.

ARTICLE III.

Objet et matière du commerce.

Le passage d'Ézéchiel que j'ai cité au sujet de Tyr renferme presque tout ce qui faisait la matière de l'ancien commerce : l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb; les perles, les diamants, et toutes sortes de pierres précieuses; la pourpre, les étoffes, les toiles; l'ivoire, l'ébène, les bois de cèdre; la myrrhe, les cannes odoriférantes, les parfums; les esclaves, les chevaux,

[1] Strabon parle des revenus de toute l'Égypte (Αἰγύπτου πρόσοδοι), et non pas seulement du produit des douanes d'Alexandrie. Les 12,000 talents auxquels il les évalue représentent 66 millions de notre monnaie. — L.

les mulets; le froment, le vin, les bestiaux; enfin toutes sortes de marchandises précieuses. Je ne m'arrêterai ici qu'à ce qui regarde les mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent, les perles, la pourpre, la soie, et je ne traiterai que fort légèrement toutes ces matières. Pline le naturaliste sera mon guide ordinaire dans celles qu'il a expliquées. Je ferai grand usage des savantes remarques de l'auteur de l'histoire naturelle de l'or et de l'argent, extraite du 23e livre de Pline, et imprimée à Londres.

§ I. *Mines de fer.*

Il est certain que l'usage des métaux, particulièrement du fer et du cuivre, est presque aussi ancien que le monde: mais il ne paraît pas que dans les premiers siècles il fût beaucoup question de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des besoins pressants, les premiers habitants du monde firent ce que font et doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensèrent à bâtir des maisons, à défricher la terre, et à se fournir des instruments nécessaires pour couper des arbres, pour tailler des pierres, et pour toutes les opérations mécaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre ou d'acier, ces matériaux essentiels devinrent, par une conséquence nécessaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui se trouvèrent établis dans les pays qui les produisent ne furent pas long-temps sans en connaître l'importance. On en venait chercher de toutes parts; et leur terre, ingrate en apparence et stérile pour toute autre chose, devint pour eux un fonds des plus abondants

et des plus fertiles. Rien ne leur manquait avec cette marchandise, et les barres de fer étaient des lingots qui leur procuraient toutes les commodités et toutes les douceurs de la vie.

Il serait curieux de savoir où, quand, comment et par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils sont à nos yeux, et enveloppés dans les entrailles de la terre en petites particules presque imperceptibles, qui n'ont aucun rapport apparent et aucune disposition prochaine aux différents ouvrages que l'on en compose, qui peut avoir indiqué aux hommes les usages qu'ils en pouvaient tirer? C'est faire trop d'honneur au hasard de lui en imputer la découverte. L'importance infinie, et la nécessité presque indispensable des instruments qu'ils nous fournissent, méritent bien, ce me semble, que l'on y reconnaisse le concours et la bonté de la Providence. Il est vrai qu'elle se plaît ordinairement à cacher ses plus merveilleux bienfaits sous des événements qui ont toute l'apparence de cas fortuit et de pur hasard; mais des yeux attentifs et religieux ne s'y trompent point, et découvrent clairement sous ces voiles la bonté et la libéralité de Dieu, d'autant plus digne d'admiration et de reconnaissance, qu'elle se montre moins. C'est une vérité que les païens même ont reconnue, comme je l'ai déja observé.

Il est remarquable que le fer [1], qui est de tous les métaux le plus nécessaire, est aussi le plus commun, le plus facile à trouver, le moins profondément caché en terre, et le plus abondant.

Comme je trouve peu de choses dans Pline sur la

[1] « Ferri metalla ubique própemodum reperiuntur... Metallorum omnium vena ferri largissima est. » (PLIN. lib. 34, cap. 14.)

manière dont les Anciens découvraient et préparaient les métaux, je suis obligé d'avoir recours à ce qu'en disent les modernes, pour donner au moins aux lecteurs quelque légère idée de ce qui se pratique actuellement dans la découverte, la préparation et la fonte de ces métaux, dont une partie avait lieu aussi dans l'antiquité.

La matière d'où se tire le fer (en terme de l'art on l'appelle *la mine de fer*) se trouve dans la terre, à différentes profondeurs, quelquefois en pierres de la grosseur du poing, et quelquefois en grains détachés les uns des autres, et de la grosseur des pois. Celle-ci est ordinairement la meilleure.

Pour faire fondre cette matière, après qu'on l'a bien lavée, on en jette, à des heures réglées, une certaine quantité dans un grand fourneau bien échauffé par un feu de charbon, donc l'activité est produite par le vent perpétuel de deux soufflets énormes qu'une roue fait hausser et baisser, et dont les deux ouvertures aboutissent dans un seul tuyau placé au bas du fourneau, à l'endroit jusqu'où peut s'élever la superficie de la matière fondue. A cette quantité de mine on ajoute toujours en même temps une autre quantité également réglée de charbon pour entretenir le feu, et de castine, qui est une espèce de pierre blanche, sans laquelle la mine brûlerait plutôt que de fondre.

A certains temps marqués, comme de douze heures en douze heures, et quand il y a une quantité suffisante de matière fondue, on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela, et qui n'était bouché qu'avec du mortier; d'où sortant avec rapidité comme un torrent de feu, elle tombe dans un creux

fait dans le sable, de forme triangulaire comme un prisme, de la longueur d'environ quatorze ou quinze pieds. C'est ainsi que se forme ce qu'on appelle *la gueuse*, qui est une grosse pièce de cette matière pesant souvent jusqu'à deux ou trois mille livres, et qui n'est encore que de la fonte pareille à celle dont on fait les plaques de cheminée.

On la porte ensuite à un fourneau de la forge, appelé *la raffinerie*, où, par le moyen du feu qui la purifie, et du marteau qui en écarte et en détache les parties étrangères, elle commence à acquérir la qualité de fer.

Les nouvelles pièces de fer qu'en termes de l'art on a mises à terre à ce fourneau, passent de là à un autre nommé *chaufferie* ou *martellerie*, où, après un nouvel épurement par le feu, on en forge des barres avec l'aide d'un gros marteau pesant quelquefois jusqu'à quinze cents livres, et mis en mouvement, comme les autres, par des roues que l'eau fait tourner.

Il y a encore une autre machine composée de différentes roues assemblées avec un art merveilleux, où ces mêmes barres de fer, quand on les destine à certains usages, sont tout d'un coup séparées en sept ou huit verges ou baguettes d'environ un demi-pouce d'épaisseur. C'est ce qu'on appelle *la fenderie*.

Dans quelques endroits, au lieu de former *une gueuse* de la matière qui sort du premier fourneau pour la réduire en fer, on se borne à la faire couler dans des moules diversement préparés, suivant la diversité des ouvrages qu'on veut fondre; comme des marmites, plaques de cheminée, et autres ustensiles de fonte.

L'acier est une espèce de fer raffiné et purifié par le feu, qui le rend plus blanc, plus solide, et d'un grain plus menu et plus fin. C'est de tous les métaux le plus dur, quand il est préparé et *trempé* comme il faut[1]. Cette *trempe* se fait dans de l'eau froide, et demande une grande attention de la part de l'ouvrier, pour tirer du feu l'acier, quand il y a pris un certain degré de chaleur.

Qu'on examine un couteau, un rasoir, bien tranchants, bien affilés ; croirait-on qu'ils pussent se former d'un peu de terre, ou de quelques pierres noirâtres ? Quelle distance d'une matière si informe à des instruments si polis et si luisants ! De quoi n'est point capable l'industrie humaine !

Mémoires de l'acad. des Sciences, année 1726.

M. Réaumur observe, au sujet du fer, une chose qui paraît bien digne d'être remarquée. Quoique le feu le rende rarement ou ne le rende presque jamais aussi liquide qu'il rend l'or, l'argent, le cuivre, l'étain et le plomb, cependant c'est de tous les métaux celui qui se moule le plus parfaitement, qui s'insinue le mieux dans les plus petits creux des moules, et qui en prend le plus exactement les impressions.

§ II. *Mines de cuivre ou d'airain.*

Le cuivre, qu'on nomme autrement l'airain, est un métal dur, sec, pesant. On le tire des mines comme les autres matériaux ; et on l'y trouve, aussi-bien que le fer, ou en poudre, ou en pierre.

Avant que de le fondre il faut beaucoup le laver,

[1] . . . . Stridentia tingunt
Æra lacu.

afin d'en séparer la terre qui y est mêlée. On le fait fondre ensuite dans les fourneaux par de grands feux, et l'on fait couler la matière fondue dans des moules. Le cuivre qui n'a eu que cette première fonte est le cuivre commun et ordinaire.

Pour le rendre plus pur et plus beau [1], on le fait refondre une ou deux fois. Lorsqu'il a soutenu plusieurs fois le feu, et qu'on en a séparé les parties les plus grossières, on l'appelle *rosette*, et c'est le cuivre le plus pur et le plus net.

Le cuivre naturel est rouge; et ce qu'on nomme cuivre jaune est du cuivre jauni avec la calamine.

La *calamine*, qu'on nomme aussi *cadmie* [2], est un minéral, ou terre fossile, qui s'emploie par les fondeurs pour teindre le cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune que quand on la fait recuire à la manière des briques; et ce n'est qu'après cette cuisson qu'on s'en sert pour jaunir et augmenter la rosette, ou cuivre rouge.

Le cuivre jaune est donc un mélange de cuivre rouge avec de la calamine, laquelle augmente son poids depuis dix jusqu'à cinquante par cent, selon la différente bonté du cuivre. On l'appelle aussi *laiton*, et en latin *aurichalcum*.

Le *bronze* est un métal factice, et composé du mélange de plusieurs métaux.

Pour les belles statues de bronze, l'alliage se fait moitié de cuivre rouge, et moitié de laiton ou cuivre

[1] « Præterea semel recoquunt: quod sæpius fecisse, bonitati plurimùm confert. » (PLIN. lib. 34, cap. 8.)

[2] « Vena (æris) quo dictum est modo, effoditur, ignique perficitur. Fit et e lapide æroso, quem vocant *cadmiam*. » (PLIN. lib. 34, cap. 1.)

jaune. Dans le bronze ordinaire, l'alliage se fait avec de l'étain, et même avec du plomb, quand on va à l'épargne.

La *fonte* est aussi une espèce de cuivre mélangé, qui ne diffère du bronze que par le plus ou le moins d'alliage.

L'art de fondre, ou, comme on dit maintenant, de jeter en bronze, est très-ancien. On a eu en tout temps des vases de métal, et différents ouvrages curieux qui en étaient formés. Il fallait qu'à la sortie d'Égypte la fonte fût déja très-commune, puisque dans le désert, sans grands préparatifs, on forma une statue qui avait ses linéaments et sa figure, et qui représentait un veau. On fabriqua, bientôt après, la mer d'airain, et toutes sortes de vases pour le tabernacle, et ensuite pour le temple. On se contentait souvent de former une statue de lames battues, et jointes ensemble par le marteau.

L'invention de ces simulacres, ou fondus ou battus, prit son origine en Orient aussi-bien que l'idolâtrie, et se communiqua ensuite à la Grèce, qui porta cet art à sa dernière perfection.

L'airain le plus célèbre et le plus estimé chez les Grecs était celui de Corinthe, dont j'ai parlé ailleurs, et celui de Délos. Cicéron les joint dans une de ses harangues, où il parle d'un vase d'airain appelé *authepsa*[1], où la viande se cuisait avec très-peu de feu et comme d'elle-même; vase qui fut vendu si cher, que

[1] « Domus referta vasis corinthiis et deliacis : in quibus est authepsa illa, quam tanto pretio nuper mercatus est, ut, qui prætereuntes pretium enumerari audiebant, fundum venire arbitrarentur. » (Orat. *pro Rosc. Amer.* n. 133.)

les passants, qui en entendaient crier le prix à l'encan, crurent qu'il s'agissait de la vente d'une terre.

On prétend que l'airain a été employé avant le fer pour fabriquer les armes. Il l'a été certainement avant l'or et l'argent pour la fabrique des monnaies, du moins à Rome. Elles consistaient d'abord dans une masse d'airain plus ou moins pesante, que l'on donnait au poids, sans qu'elle eût aucune marque ni figure déterminée : d'où vient cette formule usitée dans les ventes, *per æs et libram*. Ce fut Servius Tullius, sixième roi de Rome, qui le premier l'assujettit à une forme et à une empreinte particulière [1]. Et comme alors les plus grandes richesses consistaient en bestiaux, bœufs, brebis, pourceaux, on fit imprimer leur figure, ou celle de leur tête, sur la première monnaie qui fut fabriquée; et elle fut appelée *pecunia*, du mot *pecus*, qui signifie toute sorte de bétail. Ce ne fut que sous le consulat de Q. Fabius et d'Ogulnius, cinq ans avant la première guerre punique, l'année de Rome 485, que la monnaie d'argent y fut mise en usage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage et l'ancienne dénomination, tirée du mot *æs*, airain. De là ces expressions : *æs grave* (du cuivre pesant), pour exprimer, au moins dans l'origine de cette dénomination, les as du poids d'une livre; *ærarium*, le trésor public, où il n'y avait autrefois que de l'airain; *æs alienum*, l'argent qu'on a emprunté; et beaucoup d'autres pareilles.

Plin. lib. 34, cap. 1.

[1] « Servius rex, primus signavit æs. Anteà rudi usos Romæ Timæus tradit. Signatum est notâ pecudum : undè *pecunia* appellata. » (Plin. l. 33, c. 3.)

§ III. *Mines d'or.*

Plin. lib. 33, cap. 4.

Pour trouver l'or, dit Pline, on s'y prend parmi nous de trois manières différentes. On le tire ou des rivières, ou des entrailles de la terre, en la creusant, ou des ruines des montagnes, en les perçant et les bouleversant.

Or tiré des rivières.

On ramasse l'or en petits grains ou parcelles sur le bord des rivières, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Pô, en Thrace sur l'Hèbre, sur le Pactole en Asie, et enfin sur le Gange dans les Indes; et il faut convenir que celui qu'on trouve de cette manière est le meilleur de tous [1], parce qu'ayant couru long-temps sur les cailloux, ou sur l'arène, il a eu tout le loisir de s'y décrasser et de s'y polir.

Diod. lib. 5.

Les rivières que je viens de nommer n'étaient pas les seules qui traînassent de l'or. Notre Gaule avait aussi cet avantage. Diodore dit que la nature lui avait donné l'or par privilége, sans le lui faire chercher par l'art et par le travail; qu'il était mêlé avec le sable des rivières; que les Gaulois savaient laver ces sables, en tirer l'or, et le fondre; et qu'ils en faisaient des anneaux, des bracelets, des ceintures, et d'autres pareils ornements. On nomme encore quelques rivières en France qui ont conservé ce privilége; le Rhin, le Rhône [2], la Garonne,

Mémoires de l'acad. des Sciences, année 1718.

[1] « Nec ullum absolutius aurum est, ut cursu ipso trituque perpolitum. » (PLIN.)

[2] On prétend que l'Arve, qui se jette dans le Rhône un peu au-dessous de Genève, entraîne quelques paillettes d'or, non le Rhône même.

le Doubs, qui passe dans la Franche-Comté; la Cèze et le Gardon, qui prennent leur origine dans les Cévennes; l'Arriége dans le pays de Foix, et quelques autres. A la vérité, les récoltes qu'on y fait ne sont pas considérables, et suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les paysans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux qui leur valent plus d'une pistole; mais ils sont achetés par d'autres qui ne leur produisent presque rien.

Or tiré des entrailles de la terre.

Ceux qui cherchent de l'or commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en français *la manne*, sorte de terre qui, par sa couleur et par les exhalaisons qui en sortent, donne à connaître à ceux qui s'entendent aux mines qu'il y a de l'or au-dessous.

Aussitôt que *le banc de terre à or* se découvre, il faut en détourner l'eau, et creuser à force de bras cette terre précieuse, qu'on enlève et qu'on porte aux lavoirs. La terre y ayant été mise, on y fait couler un ruisseau d'eau vive, proportionné à la terre qu'on veut laver, et, pour aider la rapidité de l'eau, on se sert d'un crochet de fer, avec lequel on remue et délaie cette terre; en sorte qu'il ne reste plus dans le bassin qu'un sédiment de sable noir, où l'or se trouve mêlé. On met ce sédiment dans un grand plat de bois enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes; et, à force de le laver à plusieurs eaux et de l'agiter fortement, il ne reste plus qu'un sable de pur or. Voilà ce qu'on fait aujourd'hui au Chili; et c'est ce qu'on faisait aussi du temps de Pline. *Aurum qui quærunt*, *conjectura*,

Voy. le Dictionnaire de Commerce.

ante omnia segullum tollunt : ita vocatur indicium. Alveus hic est : arenæ lavantur, atque ex eo quod resedit conjectura capitur. Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum :* c'est ce que nous appelons la manne. *Alveus hic est :* c'est le banc de terre à or. *Arenæ lavantur :* voilà les lavoirs. *Atque ex eo quod resedit :* voilà le sédiment de sable noir où l'or est renfermé. *Conjectura capitur :* voilà l'agitation des matières et l'écoulement de l'eau, et le sable de pur or qui demeure.

Il arrive quelquefois que, sans fouiller bien avant, on trouve l'or sur la superficie de la terre; mais ce bonheur est rare, quoiqu'il ne soit pas sans exemple : car il n'y a pas encore fort long-temps, dit Pline, qu'on en trouva en Dalmatie de cette espèce sous l'empire de Néron, et en si grande quantité, qu'on en ramassait jusqu'à cinquante livres par jour pour le moins.

Plin. lib. 33, cap. 4.

Pour l'ordinaire, il faut creuser bien avant, et former des canaux souterrains, où l'on trouve du marbre et de petits cailloux enveloppés de l'or même. On pousse ces canaux à droite et à gauche, selon le cours de la veine d'or; et à l'égard de la terre qui demeure suspendue par-dessus, on la soutient par de bonnes poutres d'espace en espace. Quand on en a tiré la mine, c'est-à-dire la glèbe ou pierre métallique dont se forme l'or, qu'on appelle communément *minerai*, on la casse, on la pile, on la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait passer par le feu. Ce qui sort le premier du fourneau n'est encore nommé qu'*argent;* car il y en a toujours de mêlé avec l'or.

On appelle en latin *scoria* l'écume qui résulte du fourneau. C'est comme l'ordure ou la crasse du métal

que le feu rejette; ce qui n'est pas particulier à l'or, mais commun à toutes les matières métalliques. Du reste, on ne jette point cette crasse : on la pile et on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y est resté de bon. Le creuset où se fait cette préparation doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile [1]. Il n'y en a guère d'autre qui puisse souffrir le feu, le soufflet, et l'ardeur même de la matière fondue.

Ce métal est bien précieux, mais coûte des peines infinies. On employait au travail des mines les esclaves, et les criminels condamnés à mort. La soif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n'avaient aucun repos ni jour ni nuit; qu'ils étaient traités avec la dernière dureté; et que, pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes, on choisissait pour ce ministère des soldats qui parlassent une autre langue qu'eux, et avec qui, par conséquent, ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

Diod. lib. 3.

Or tiré des mines qui se rencontrent dans les montagnes.

Il y a une autre méthode de trouver l'or, qui regarde proprement les lieux élevés et montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce sont des montagnes sèches et stériles pour toute autre chose [2], qu'on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard.

Plin. lib. 33, cap. 4.

[1] On l'appelait *tasconium*.

[2] « Cætera montes Hispaniarum aridi sterilesque, in quibus nihil aliud gignatur, huic bono fertiles esse coguntur. » (Plin.)

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite et à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes : car il ne faut plus parler de jour; la nuit y dure autant que le travail, et se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine a-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevasses qui l'éboulent et qui accablent quelquefois les pauvres mineurs : en sorte[1], dit Pline, qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace et de témérité à aller chercher les perles en Orient au fond des eaux qu'à fouiller l'or dans le sein de la terre, devenue par notre avarice plus dangereuse que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premières dont j'ai parlé, ménager d'espace en espace de bonnes voûtes qui soutiennent la montagne percée ; car on y trouve aussi de grandes masses de pierre, qu'il faut rompre à force de feu et de vinaigre. Mais, comme la fumée et les vapeurs du feu étoufferaient bientôt les ouvriers, on est obligé le plus souvent, et surtout lorsqu'on est un peu avancé, de rompre à coups de pics et de pieux ces masses énormes, et d'en arracher peu à peu de gros quartiers, et de se les donner ensuite de main en main et d'épaule en épaule le long du boyau, jusqu'à ce qu'on en soit délivré. On passe à ce travail les jours et les nuits. Il n'y a que les derniers des ouvriers qui voient la lumière du jour : tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc se trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, et conduisent leur boyau en ligne courbe.

[1] « Ut jam minùs temerarium videatur e profundo maris petere margaritas : tantò nocentiores fecimus terras. » (PLIN.)

Quand l'ouvrage est achevé et que ces conduits souterrains sont poussés assez loin, ils coupent par le bas les soutiens de ces voûtes, situés d'espace en espace. C'est le signal ordinaire de la ruine qui va s'ensuivre, et dont s'aperçoit le premier celui qui fait sentinelle au-dessus de la montagne, par l'affaissement de la voûte qui commence à crouler; et celui-ci aussitôt, de la voix ou par le bruit de l'airain qu'il frappe, avertit les travailleurs de se mettre et sûreté, et court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, sapée ainsi de tous côtés, tombe sur elle-même, et se brise avec un fracas épouvantable. Les ouvriers victorieux jouissent alors paisiblement du spectacle de la nature bouleversée[1]. Cependant l'or n'est pas encore trouvé; et quand ils ont commencé à percer la terre, ils ne savaient pas encore s'il y en avait. L'espérance et l'avidité leur ont suffi pour entreprendre ces travaux et pour affronter ces dangers.

Mais ce n'est là que le prélude d'un nouveau travail, encore plus grand et plus onéreux que le premier; car il faut conduire l'eau des montagnes voisines et plus élevées, par des détours d'un très-long espace[2], pour la lâcher ensuite avec impétuosité sur les ruines qu'ils ont formées, et en enlever le métal précieux. Pour cela il faut pratiquer de nouveaux canaux, tantôt plus ou moins élevés selon le terrain; et c'est ici où est le grand travail; car il faut bien placer le niveau et prendre ses hauteurs dans tous les endroits où doit passer le torrent jusqu'à la montagne inférieure qu'on a éboulée,

[1] « Spectant victores ruinam naturæ, nec tamen adhuc aurum est. » (Plin.)

[2] « A centesimo plerumque lapide. »

afin que l'eau ait assez de force pour arracher l'or partout où elle passe; ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui est des inégalités qui se présentent dans son cours, ils y subviennent par des canaux artificiels qui lui conservent sa pente, et qui l'empêchent de se dissiper. Si ce sont des rochers scabreux qui s'opposent au passage, il faut les tailler, les aplanir par la pointe, et y ménager des ornières pour les planches qui doivent resserrer et continuer le canal. Ayant amassé leurs eaux des montagnes voisines les plus élevées d'où se doit faire le jet, ils y creusent de grands réservoirs, larges de deux cents pieds en carré, et de la profondeur de dix pieds. Ils y laissent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre pieds en carré, pour y recevoir l'eau de divers endroits. Après quoi, la mare étant remplie, on lève la bonde, d'où se forme un torrent si violent et si impétueux, qu'il emporte tout, jusqu'à de grosses pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine, et au pied de la mine. Il faut y creuser de nouveaux fossés, qui forment divers lits au torrent, de degré en degré, jusqu'à ce qu'il se décharge dans la mer. Mais, de peur que l'or ne leur échappe, ils y pratiquent d'espace en espace de bonnes couches d'*ulex*, sorte d'arbrisseau qui revient assez à notre romarin, mais plus âpre, et par conséquent plus propre à retenir cette proie comme dans ses filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé pour retenir l'eau dans son lit; et lorsqu'il se rencontre des inégalités dangereuses, suspendre ces nouveaux canaux par des chevalets [1],

[1] Machines pour soutenir ces canaux, faites de planches.

jusqu'à ce qu'enfin le torrent se perde dans les sables de l'Océan, au voisinage duquel sont communément les mines.

L'or qu'on tire de la sorte au pied des montagnes n'a pas besoin d'être purifié par le feu; car il est d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les mines profondes, mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a employées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher, puis on les brûle : ensuite de quoi on en lave les cendres sur le gazon où l'or tombe, et se recueille facilement.

Pline examine pourquoi l'or a été préféré aux autres métaux, et il en apporte plusieurs raisons.

Plin. l. 33, c. 3.

C'est le seul de tous les métaux qui ne perd rien ou presque rien par le feu, pas même dans les bûchers et dans les incendies, où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu'il n'en est que meilleur lorsqu'il y a passé plusieurs fois. C'est aussi le feu qui en fait l'épreuve; car, pour être bon, il faut qu'il en prenne la couleur. C'est celui que les ouvriers appellent *obryzum*, de l'or affiné. Ce qu'il y a d'admirable dans cette épreuve, c'est que les charbons les plus ardents n'y font rien : il faut un feu clair [1], un feu de

[1] Strabon fait la même remarque, et il en apporte la raison.

« Paleâ faciliùs liquefit aurum : quia flamma mollis quum sit, proportionem habet temperatam ad id quod cedit et facilè funditur; carbo autem multùm absumit, nimis colliquans suâ vehementiâ et elevans. » (Strab. lib. 3, pag. 146.)

= Traduction française (tome 1, page 421) : « Aussi l'or se liquéfie-t-« il plutôt par un feu de paille, dont « la flamme, plus douce, convient « mieux à la nature de l'or, qui obéit « à son action et qui se dissout faci-« lement; au lieu que celle du char-« bon, plus vive, en consume une « grande partie, en le liquéfiant trop « tôt, et en l'élevant en vapeurs. » — L.

paille pour le résoudre, et y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'or ne perd que très-peu par l'usage, et beaucoup moins qu'aucun autre métal; au lieu que l'argent, le cuivre, l'étain, salissent les mains, et tracent des lignes noires sur quelque matière que ce soit; ce qui est une preuve qu'ils souffrent du déchet, et que leur substance se détache plus aisément.

Il est le seul de tous les métaux qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puisse en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'est une chose bien digne de notre admiration, que, de toutes les substances, celle de l'or se conserve le mieux et en son entier, sans rouille, sans crasse, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les sépulcres, et cela à travers tous les siècles. On voit des médailles frappées depuis plus de deux mille ans, qui paraissent comme sorties tout récemment des mains de l'ouvrier.

On remarque que l'or résiste aux impressions et aux morsures du sel et du vinaigre [1], qui résolvent et qui domptent toutes les autres matières.

Il n'y a point de métal qui s'étende mieux [2], ni qui se divise en un plus grand nombre de parcelles en différents sens. Une once d'or, par exemple, se partage en sept cent cinquante feuilles, et plus, s'il le faut; et chacune de ces feuilles a quatre doigts en carré de largeur. Ce que dit Pline ici est certainement bien admirable; mais nous verrons bientôt que nos ou-

[1] « Jam contra salis et aceti succos, domitores rerum, constantia. » (PLIN.)

[2] « Nec aliud laxius dilatatur, aut numerosius dividitur, ut potè cujus unciæ in septingénas et quinquagenas, pluresque bracteas, quaternûm utroque digitorum, spargantur. » (PLIN.)

vriers modernes ont poussé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les anciens.

Enfin l'or se laisse filer et tisser comme l'on veut, de même que la laine; on peut même le travailler sans laine et sans soie, ou avec l'une et l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d'or; et Agrippine, mère de Néron, lorsque l'empereur Claude son époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe toute de fil d'or, sans aucune autre matière.

Ce que l'on rapporte de l'extrême petitesse et délicatesse de l'or et de l'argent réduits en fil paraîtrait incroyable, s'il n'était confirmé par une expérience journalière. Je ne ferai que copier ici ce qu'on en lit dans les Mémoires de l'académie des sciences [1].

« On sait, y est-il dit, qu'un fil d'or n'est qu'un fil d'argent doré. Il faut donc étendre, par le moyen de la filière, un cylindre d'argent couvert de feuilles d'or; et ce cylindre devient fil, et fil toujours doré, à quelque longueur qu'il puisse parvenir. On le prend ordinairement de quarante-cinq marcs, et il a quinze lignes de diamètre et à peu près vingt-deux pouces de hauteur. M. de Réaumur prouve que ce cylindre d'argent de vingt-deux pouces vient par la filière à en avoir 13963240, ou 1163520 pieds, c'est-à-dire qu'il est devenu 634692 fois plus long qu'il n'était, et qu'il a près de quatre-vingt-dix-sept lieues de longueur, en mettant deux mille toises à la lieue. Ce fil se file sur de la soie, et, avant que de l'y filer, on le rend plat de cylindre qu'il était; et en l'aplatissant on l'allonge ordi-

[1] An 1713.

nairement encore d'un septième au moins, de sorte que sa longueur de vingt-deux pouces se change en une de cent onze lieues. Mais on peut aller jusqu'à allonger ce fil d'un quart par l'aplatissement, au lieu de ne l'allonger que d'un septième, et par conséquent il aura six vingts lieues; cela doit paraître une prodigieuse extension, et cela n'est encore rien.

« Le cylindre d'argent de quarante-cinq marcs et de vingt-deux pouces de long a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il est vrai que la dorure sera légère, mais elle sera toujours dorure; et quand le cylindre passera par la filière et acquerra la longueur de cent vingt lieues, l'or n'abandonnera jamais l'argent. On peut voir déja par là combien l'once d'or qui enveloppait le cylindre d'argent de quarante-cinq marcs a dû devenir extrêmement mince pour suivre toujours l'argent pendant un chemin d'une pareille longueur. M. de Réaumur ajoute encore à cette considération que l'on voit sensiblement que l'argent est une fois plus doré en certains endroits qu'en d'autres; et il trouve enfin, par le calcul, que, dans ceux où il l'est moins, il faut que l'épaisseur de l'or ne soit que de $\frac{1}{1050000}$ de ligne, petitesse si énorme, qu'elle échappe autant à notre imagination que celle des infiniment petits de la géométrie; cependant elle est réelle, et produite par des instruments mécaniques qui ne peuvent être si fins, qu'ils ne soient encore fort grossiers. Notre esprit se perd et s'éblouit dans la considération de tels objets, combien plus dans celle des infiniment petits de Dieu! »

Électre.

Il faut savoir, dit Pline que je copie dans toute la suite, qu'en toute sorte d'or il y a toujours de l'argent mêlé, plus ou moins; tantôt un dixième, tantôt un neuvième ou un huitième. On ne compte qu'une seule mine dans la Gaule, où l'on tire de l'or qui ne contient qu'une trentième partie d'argent, et c'est ce qui en fait monter le prix au-dessus de tous les autres : on nomme cet or *albicratense*, d'*Albicrat* (c'est un ancien lieu de la Gaule près de Tarbes). Il y avait plusieurs mines dans les Gaules, qui depuis ont été négligées ou épuisées. Strabon parle de quelques-unes, et, entre autres, de celles de Tarbes, qui étaient, dit-il, *très-fécondes en or;* car, sans pousser leurs canaux fort avant, ils trouvaient des pepins [1] qui remplissaient le creux de la main, et qui n'avaient pas grand besoin de passer par le feu. Ils avaient aussi beaucoup de poudre d'or, et comme des grains qui ne demandaient presque point d'affinage.

Plin. lib. 33, c. 3.

Strab. l. 4, p. 190.

Pour l'or, continue Pline, où l'on trouve jusqu'à un cinquième d'argent, on lui donne le nom d'*électre*. (On pourrait l'appeler de *l'or blanc*, parce qu'il approche un peu de cette couleur, et qu'il est plus pâle.) Il paraît que les peuples les plus anciens en faisaient grand cas. Homère, dans la description du palais de Ménélas, le dépeint tout brillant d'or, d'électre, d'argent et d'ivoire: l'électre a ceci de particulier, qu'il brille beaucoup plus à la lumière des lampes que ni l'or ni l'argent.

Odyss. l. 4 v. 71.

[1] Βῶλοι.

§ IV. *Mines d'argent.*

Plin. l. 33, cap. 6.

Il en est des mines d'argent, pour plusieurs choses, comme de celles d'or. On creuse la terre, et on fait de longs boyaux à droite et à gauche, selon le cours de la veine. Ce n'est point la couleur du métal, qui fait naître l'espérance des travailleurs; nul éclat, nulle étincelle dans ces mines, comme dans les autres. La terre qui renferme l'argent est tantôt rousse et tantôt cendrée; c'est aux ouvriers à la discerner par la pratique. Pour l'argent même, on ne saurait l'affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec la mine même de l'étain [1]: on appelle cette mine *galena*, et on la trouve communément dans la veine des mines d'argent. Le feu ne fait autre chose que séparer ces matières, dont l'une se réduit en plomb ou en étain, et l'autre en argent; mais le dernier surnage toujours, parce qu'il est plus léger, à peu près comme l'huile sur l'eau.

On trouvait des mines d'argent dans presque toutes les provinces de l'empire romain. En effet, on en tirait d'Italie, près de Verceil; de Sardaigne, où il y en avait beaucoup; des Gaules, en divers endroits; de l'Angleterre même: de l'Alsace, témoin Strasbourg, qui en a tiré son nom, *Argentoratum;* et Colmar, *Argentaria;* de la Dalmatie et de la Pannonie, qui est maintenant la Hongrie; et enfin de l'Espagne et du Portugal, où était le plus beau.

Id. ibid.

Ce qu'il y a d'admirable dans les mines d'Espagne,

[1] La mine même de l'étain est cette matière informe et confuse qui contient la substance du métal. On nomme cette matière du mot général de *marcassite*, surtout par rapport à l'or et à l'argent.

c'est que les travaux qui y furent commencés par les ordres d'Annibal [1], y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c'est-à-dire depuis plus de trois cents ans, et que les fossés y ont conservé les noms de ceux qui en firent la découverte, et qui étaient tous Carthaginois. Une de ces mines entre autres, encore aujourd'hui existante, et nommée *bèbulo*, celle-là même qui produisait à Annibal jusqu'à trois cents livres d'argent par jour, a été poussée depuis jusqu'à quinze cents pas d'étendue, et même à travers la montagne par les peuples accitaniens [2], lesquels, sans se reposer ni jour ni nuit, et se relevant seulement à la mesure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux. Il y a aussi des veines d'argent qu'on découvre comme à fleur de terre.

Du reste, les Anciens connaissaient aisément quand ils étaient parvenus au bout de la veine; c'est lorsqu'ils trouvaient de l'alun : après quoi ils ne cherchaient plus rien, quoique depuis peu (c'est toujours Pline qui parle), on ait trouvé après l'alun une veine blanche de cuivre, ce qui a servi de nouvel indice aux ouvriers pour leur marquer la fin de la veine.

La découverte des métaux dont nous avons parlé jusqu'ici, est une merveille qu'on ne se lasse point d'admirer. Il n'y avait rien de plus caché dans la nature que l'or et l'argent; ils étaient ensevelis dans de profondes mines, mêlées de roches fort dures, et en apparence fort inutiles; et les parties de ces précieux métaux étaient si confondues avec des corps étrangers,

[1] Lorsqu'il y vint pour faire le siége de Sagonte.

[2] Les peuples de Murcie et de Valence, qui faisaient partie du district de *Carthage la nouvelle*.

si imperceptibles par ce mélange, si difficiles à séparer, qu'il ne paraissait pas possible que l'id ustrie de l'homme pût les déterrer, les réunir, les purifier, les convertir à ses usages. L'homme cependant en est venu à bout, et il a tellement perfectionné ses premières découvertes sur cette matière par ses réflexions, qu'on dirait que l'or et l'argent ont été formés en masse dès le commencement, et qu'ils ont été aussi visibles que les cailloux qui sont sur la surface de la terre; mais l'homme, par lui-même, était-il capable de faire de si merveilleuses découvertes? Cicéron dit [1], en termes exprès, qu'en vain Dieu aurait formé dans le sein de la terre l'or, l'argent, l'airain et le fer, s'il n'avait enseigné aux hommes par quel moyen ils pouvaient parvenir jusqu'aux veines qui cachent ces précieux métaux.

§ V. *Produit des mines d'or et d'argent, une des principales sources de la richesse des Anciens.*

On conçoit aisément que les mines d'or et d'argent devaient produire un gros revenu aux particuliers et aux princes qui en possédaient, pour peu qu'ils fussent attentifs à les faire valoir.

Diod. lib. 16.

Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, avait des mines d'or aux environs de Pydna, ville de Macédoine, dont il tirait tous les ans mille talents, c'est-à-dire trois millions [2]. Il avait aussi d'autres mines d'or ou d'argent dans la Thessalie et dans la Thrace; et il paraît que

Justin. l. 8, cap. 3.

[1] « Aurum et argentum, æs, ferrum, frustrà natura divina genuisset, nisi eadem docuisset quemadmodùm ad eorum venas perveniretur. » (*De Divinat.* lib. 1, n. 116.)

[2] 5,500,000 fr. — L.

ces mines subsistaient encore à la fin du royaume de Macédoine; car les Romains, ayant vaincu Persée, en ôtèrent l'usage et l'exercice aux Macédoniens [1].

Strab p.

Les Athéniens avaient des mines d'argent, et dans l'Attique à Laurium, et surtout dans la Thrace, dont ils tiraient un grand profit; Xénophon nomme plusieurs citoyens qui s'y enrichissaient. Hipponicus avait six cents esclaves; Nicias, qui périt en Sicile, en avait mille. Les fermiers qui avaient loué leurs mines rendaient, tous frais faits, au premier chaque jour cinquante francs [2], sur le pied d'une obole [3] par jour pour chaque esclave, et autant à proportion au second; ce qui faisait un revenu considérable.

Xeno rat. redi

Xénophon, dans le traité où il propose différents moyens d'augmenter les revenus d'Athènes, donne pour cela d'excellents avis aux Athéniens, et les exhorte surtout à mettre en honneur le commerce, à encourager et à soutenir ceux qui s'y appliquent, soit citoyens, soit étrangers, à faire des avances pour eux en prenant des sûretés, à leur fournir des galères pour le transport des marchandises, et à se bien persuader qu'en cette matière la richesse des particuliers fait l'opulence et la force de l'état. Il insiste beaucoup sur ce qui regarde les mines, et desire que la république en fasse valoir en son nom et à son profit, sans craindre que par là elle fasse tort aux particuliers; parce qu'il y a de quoi enrichir les uns et les autres, et que ce ne seront pas les

[1] « Metalli quoque macedonici, quod ingens vectigal erat, locationes tolli placebat. » (Liv. lib. 45, n. 18.)

[2] 91 fr. 60 c. — L.

[3] Il y avait six oboles à une dragme, qui valait dix sous; cent dragmes à la mine, et soixante mines au talent.

mines qui manqueront aux ouvriers, mais les ouvriers qui manqueront aux mines.

Mais ce qui provenait des mines de l'Attique et de la Thrace n'est rien en comparaison de ce qu'on tirait de celles d'Espagne. C'étaient les Tyriens qui d'abord en profitèrent, les habitants du pays n'en connaissant pas le prix. Les Carthaginois leur succédèrent; et dès qu'ils eurent mis le pied dans l'Espagne, ils sentirent bien que les mines seraient pour eux une source inépuisable de richesses. Pline nous a marqué qu'une seule fournissait à Annibal chaque jour trois cents livres pesant d'argent, ce qui monte à douze mille six cents livres, en comptant quatre-vingt-quatre deniers pour une livre, comme le même Pline l'observe ailleurs.

Plin. l. 33, cap. 6.

Plin. l. 33, cap. 9.

Polyb. l. 3, pag. 157.

Polybe, cité par Strabon, dit que de son temps il y avait quarante mille hommes occupés aux mines qui étaient dans le voisinage de Carthagène, et qu'ils fournissaient chaque jour au peuple romain vingt-cinq mille dragmes [1], c'est-à-dire douze mille cinq cents livres.

Varr. apud Plin. l. 33, cap. 10.

L'histoire fait mention de particuliers qui avaient des revenus immenses, et qu'on a peine à croire. Varron parle d'un Ptolémée, simple particulier, qui, du temps de Pompée, commandait en Syrie, qui entretenait à ses frais huit mille cavaliers, et avait d'ordinaire mille conviés à sa table, et pour chacun une coupe d'or, qu'on renouvelait même à chaque service. Ce n'est encore rien en comparaison de Pythius de Bithynie, qui fit présent au roi Darius de ce *platane* et de cette *vigne* si vantés dans l'histoire, l'un et l'autre d'or

Plin. ibid. Herod. l. 7, cap. 27.

[1] 25,000 deniers, ou 20,450 fr. — L.

massif; qui traita un jour splendidement toı
de Xerxès, forte de dix-sept cent mille hc
offrant à ce prince cinq mois de paie po
monde, avec toutes les provisions nécessair
ce temps-là. De quelle source pouvaient v
énormes trésors, sinon principalement des
et d'argent que ces particuliers possédaient?

On est surpris quand on lit dans Plutar‹
qui fut transporté à Rome pour le triomp
Émile, pour celui de Luculle, et pour d'aut

Mais tout cela disparaît quand on songe a
innombrables d'or et d'argent amassés par I
Salomon, et employés pour la constructi‹
l'ornement du temple de Jérusalem. Ces ri
menses, dont le dénombrement effraie,
partie le fruit du commerce que David av‹
Arabie, en Perse et dans l'Indostan, à l‹
deux ports[1] qu'il avait fait bâtir en Idum‹
trémité de la mer Rouge, et que Salomon
encore considérablement, puisque dans un :
sa flotte lui rapporta quatre cent cinqua
d'or, qui font plus de cent trente-cinq n
Judée n'était qu'un petit pays; et cependar
annuel, du temps de Salomon, sans compt‹
d'autres sommes, y montait à six cent :
talents d'or, ce qui fait près de deux ceı
Il fallait que, dès ce temps-là, pour fourniı
tité d'or si incroyable, on eût creusé bien
et celles du Pérou et du Mexique n'étaien
core découvertes.

[1] Elath et Asiongaber.

§ VI. *Des monnaies et des médailles.*

Quoique le commerce se soit fait d'abord par l'échange des denrées, comme cela paraît dans Homère, l'expérience fit bientôt sentir l'incommodité de ces échanges par la nature de plusieurs marchandises qui ne pouvaient ni se partager ni se couper sans perdre beaucoup de leur prix; ce qui obligea peu à peu les négociants à en venir aux métaux, qui ne diminuaient ni de bonté ni d'intégrité par le partage. Ainsi, du temps d'Abraham, et avant lui sans doute, on introduisit l'or et l'argent dans le commerce, et aussi peut-être le cuivre pour les moindres denrées. Comme il s'y introduisit des fraudes pour le poids et pour la qualité de la matière, la police et l'autorité publique intervinrent pour établir la sûreté du commerce, et imprimèrent à ces métaux des marques pour les distinguer et les autoriser. De là sont venues les premières empreintes des monnaies, les noms des monétaires, l'effigie des princes, les années des consulats, et d'autres marques pareilles.

Les Grecs mettaient sur leurs monnaies des hiéroglyphes énigmatiques, qui étaient particuliers à chaque province. Ceux de Delphes y représentaient un dauphin, c'étaient comme des armes parlantes; les Athéniens, l'oiseau de leur Minerve, une chouette, signe de la vigilance, même pendant la nuit; les Béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin et une grande coupe, pour marquer l'abondance et les délices de leur terroir; les Macédoniens, un bouclier, pour désigner la force et la bravoure de leur milice; les Rhodiens,

la tête du soleil, auquel ils avaient dédié leur fameux colosse. Enfin, chaque magistrat prenait plaisir d'exprimer dans sa monnaie la gloire de sa province, ou les avantages de sa ville.

La falsification des monnaies a toujours eu lieu dans tous les états et dans tous les temps. Au premier paiement que firent les Carthaginois [1] de la somme à laquelle les Romains les avaient condamnés à la fin de la seconde guerre punique, il se trouva que l'argent que leurs ambassadeurs apportèrent n'était pas de bon aloi, et l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avait dans cet argent un quatrième de mélange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'emprunter de l'argent à Rome. Le triumvir Antoine, dans le temps de ses plus grands besoins, fit mêler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit frapper.

Plin. lib. 33, c. 9.

Cette falsification se faisait d'ordinaire, ou par le mélange du cuivre, ou par la soustraction plus ou moins forte de son légitime poids. Il devait être, comme le remarque Pline, de quatre-vingt-seize ou de cent deniers pour la livre en or et en argent. Marius Gratidianus, parent du célèbre Marius, supprima à Rome, pendant sa préture, plusieurs désordres au sujet de la monnaie, par de sages règlements. Le peuple, toujours sensible à ces sortes de réformes, pour en témoigner sa reconnaissance, lui érigea des statues de quartier en quartier par toute la ville. C'est ce Marius [2],

[1] « Carthaginienses eo anno argentum in stipendium impositum primùm Romam advexerunt. Id quia probum non esse quæstores renuntiaverant, experientibusque pars quarta decocta erat, pecuniâ Romæ mutuâ sumptâ, intertrimentum suppleverunt. » (Liv. lib. 32, n. 2.)

[2] « M. Mario, cui vicatim populus statuas posuerat, cui thure et vino romanus populus supplicabat, L. Sylla perfringi crura, oculos erui,

Flor. lib. 3, cap. 21. Sen. de Ira, lib. 3, c. 18.

à qui Sylla, pour se venger des cruautés exercées par son frère, fit couper les mains, casser les jambes et crever les yeux par le ministère de Catilina.

On avait heureusement remédié à l'incommodité des échanges par la monnaie d'or et d'argent, devenue le prix commun de toutes les marchandises, dont par là on épargnait le transport pénible, et souvent inutile. Mais il manquait encore à l'ancien commerce une grande facilité, qu'on a depuis sagement imaginée : je veux dire la manière de remettre de l'argent d'un lieu à un autre par une lettre qui en indique le paiement.

Il est difficile de démêler bien certainement la différence qu'il y a entre les monnaies et les médailles : les avis sur cette matière sont fort partagés. Ce qui paraît de plus vraisemblable, c'est que l'on doit appeler monnaie la pièce de métal qui d'un côté porte la tête du prince régnant, ou de quelque divinité, et dont le revers est toujours le même, parce que, la monnaie étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connaître, afin d'en savoir la valeur.

Plin. lib. 33, cap. 3.

Ainsi la tête de Janus, avec une proue de galère au revers, était la première monnaie de Rome. Servius Tullius y mit, au lieu d'une proue, une brebis ou un bœuf, d'où vient le nom de *pecunia*, à cause que ces sortes d'animaux étaient du genre de ceux qu'on appelait *pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une femme armée, avec l'inscription ROMA, et au revers un char tiré à deux ou à quatre chevaux, ce qui fit des pièces de monnaie appelées *bigati*, *quadrigati*. On mit aussi des victoires, *victoriati*. Toutes ces pièces

amputari manus jussit ; et quasi totiens occideret, quotiens vulnerabat, paulatim et per singulos artus laceravit. » (SENEC.)

différentes sont reconnues pour monnaies, de même que celles qui portent certaines marques, comme un X, c'est-à-dire *denarius;* une L, *libra;* une S, *semis.* Ces diverses marques font connaître le poids ou la valeur de la pièce.

Les médailles sont les pièces qui pour l'ordinaire marquent au revers quelque évènement considérable.

Les parties d'une médaille sont ses deux côtés, dont l'un s'appelle la *face* ou la *tête*, et l'autre le *revers.* De chaque côté il y a le *champ*, qui est le milieu de la médaille; le *tour*, ou le *bord;* et l'*exergue*, qui est la partie qui se trouve au bas du sol sur lequel sont posées les figures que la médaille représente. Sur ces deux faces on distingue le *tyve*, et l'*inscription* ou *légende.* Le type, sont les figures représentées; l'inscription ou légende, c'est l'écriture qu'on y lit, et principalement celle qui est sur le tour de la médaille.

Pour avoir quelque idée de la science des médailles, il faudrait savoir quelle est leur origine, leur usage; comment on les divise en antiques et modernes, en grecques et en romaines; ce que l'on entend par médailles du haut ou du bas empire, du grand ou du petit bronze; ce que c'est qu'une *suite* dans le langage des antiquaires. Mais ce n'est pas ici le lieu d'expliquer toutes ces choses. Le livre de la science des médailles, du P. Joubert, jésuite, contient ce que l'on en doit savoir, quand on ne veut pas approfondir cette matière.

Je me contente d'avertir les jeunes gens qui voudront étudier à fond l'histoire, que la connaissance des médailles est absolument nécessaire pour cette étude : car l'histoire ne s'apprend pas seulement dans les livres, qui ne disent pas toujours tout, ni toujours la vérité.

Il faut donc recourir aux pièces qui la justifient, et auxquelles la malice et l'ignorace n'ont pu donner atteinte; et tels sont les monuments que l'on appelle *médailles*. On y apprend mille choses également importantes et curieuses que l'on ne trouve point ailleurs. Le pieux et savant auteur [1] des mémoires sur l'histoire des empereurs nous y donne une preuve et un modèle de l'usage que l'on peut faire de la science des médailles.

Il en faut dire autant des pierres gravées, qui ont cet avantage sur les médailles, qu'étant d'une substance plus dure, et représentant en creux les figures qu'elles portent, elles les conservent toujours dans toute leur perfection; au lieu que les médailles sont plus sujettes à se corrompre, tant par le frottement, que par la corrosion des liqueurs salines, à quoi elles sont toujours exposées. Mais en récompense, celles-ci se trouvant en grand nombre, chacune dans leur espèce, sont d'un bien plus grand usage pour les savants.

L'académie royale des inscriptions et des belles-lettres, établie et renouvelée si avantageusement sous le règne précédent, et qui embrasse dans son objet toute l'érudition antique et moderne, ne contribuera pas peu à conserver parmi nous, non-seulement le bon goût des inscriptions et des médailles, qui consiste dans une noble simplicité, mais en général le bon goût de tous les ouvrages d'esprit, qui se puise principalement dans les auteurs anciens, dont cette académie fait une étude particulière. Je n'oserais marquer ici tout ce que je pense d'une compagnie où je suis agrégé, et dont je fais partie. On me fit l'honneur de m'y appeler dans le temps de son renouvellement, sans que j'eusse bri-

[1] M. de Tillemont.

gué une place si honorable, et même sans que j'en susse rien : entrée, ce me semble, véritablement digne des compagnies savantes. Je souhaiterais l'avoir mieux méritée, et y avoir mieux rempli, que je n'ai fait, les fonctions d'académicien.

§ VII. *Perles.*

La perle est une substance dure, blanche et claire, qui se forme au-dedans de certaines espèces d'huîtres.

Le poisson testacé [1] où se trouvent les perles est trois ou quatre fois plus grand que les huîtres ordinaires. On le nomme communément *perle*, ou *mère-perle*.

Chaque mère-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un auteur qui a traité de leur production prétend en avoir vu dans une huître jusqu'à cent cinquante, mais dans divers degrés de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la première : les autres restent sous l'huître, au fond de l'écaille.

La pêche des perles, chez les anciens, se faisait principalement dans la mer de Indes. Elle s'y fait encore, aussi-bien que dans les mers de l'Amérique, et en quelqués endroits de l'Europe. Des plongeurs, auxquels on lie sous les bras une corde dont l'extrémité reste attachée à la barque, descendent dans la mer à plusieurs reprises; et après avoir arraché du rocher les huîtres, et les avoir jetées dans un panier, remontent avec une grande promptitude.

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l'année. On met ordinairement les huîtres dans du sable, où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du

[1] C'est-à-dire couvert d'une écaille dure et forte.

soleil; et, en s'ouvrant d'elles-mêmes, elles font paraître leurs perles, qu'il suffit, après cela, de nettoyer et de sécher.

Les autres pierres précieuses sont toutes brutes quand on les tire de leurs rochers, et elles n'ont leur lustre que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher; il faut que l'art les achève en les polissant. Mais pour les perles, elles naissent avec cette eau [1] nette et éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la mer, et la nature y met la dernière main avant qu'on les arrache de leurs nacres.

La perfection des perles [2], selon Pline, est, lorsqu'elles sont d'une blancheur éclatante, grosses, rondes, polies, et d'un grand poids : qualités qui se trouvent rarement réunies.

Plin. lib. 9, cap. 35.

C'est une vision de croire que les perles naissent de la rosée; qu'elles sont molles dans la mer, et ne se durcissent que quand elles sentent l'air; qu'elles s'amaigrissent et avortent quand il tonne, comme dit Pline, et beaucoup d'autres auteurs après lui.

On vante beaucoup de certaines choses, uniquement parce qu'elles sont rares, et dont le principal mérite consiste dans le péril où l'on s'expose pour les avoir [3]. Les hommes sont dignes d'estimer si peu leur vie, et de la juger moins précieuse que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S'il était nécessaire, pour ac-

[1] En terme de joailliers, on appelle *eau* l'éclat des perles, qu'on suppose être faites d'eau. Ainsi on dit : les perles que Cléopatre avait en pendants étaient d'un prix inestimable, soit pour l'eau ou pour la grosseur.

[2] « Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lævore, pondere ; haud promptis rebus. » (PLIN. l. 9, c. 35.)

[3] « Animâ hominis quæsita maximè placent. (PLIN. *Ibid.*)

quérir la sagesse, d'essuyer toutes les peines qu'on se donne pour trouver quelque perle d'une grosseur et d'une beauté non commune (et il en faut dire autant de l'or, de l'argent et des pierreries), il ne faudrait pas balancer un moment à exposer sa vie, et plusieurs fois, pour un tel trésor. La sagesse est le plus grand des biens; une perle est de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la sagesse, et ils tentent tout pour une perle.

§ VIII. *La pourpre.*

Les étoffes teintes en pourpre faisaient une des parties les plus considérables du commerce ancien, surtout de celui de Tyr, dont l'industrie et l'extrême habileté avaient porté cette précieuse teinture au plus haut degré de perfection où elle pût être conduite. La pourpre le disputait de prix avec l'or même, quelque rare qu'il fût dans ces temps reculés, et faisait la marque distinctive des plus grandes dignités de l'univers, étant réservée principalement pour les princes [1], les rois, les sénateurs, les consuls, les dictateurs, les empereurs, et pour ceux à qui Rome accordait l'honneur du triomphe.

Plin. lib. 9, cap. 36.

La pourpre est une couleur rouge tirant sur le violet, qui vient d'un poisson de mer enfermé dans un coquillage [2], que l'on nommait aussi *pourpre*. Malgré divers traités faits par les modernes sur cette

[1] « Color nimio lepore vernans, obscuritas rubens, nigredo sanguinea regnantem discernit, dominum conspicuum facit, et præstat humano generi ne de conspectu principis possit errari. » (Cassiod. lib. 1, var. ep. 2.)

[2] De là vient qu'on appelle en latin des habits de pourpre, *conchiliatæ vestes*.

couleur si vantée chez les anciens, on est peu instruit de la nature de la liqueur qui la fournissait. Aristote et Pline ont laissé bien des choses remarquables sur cette matière, mais plus propres à exciter la curiosité qu'à la satisfaire pleinement. Le dernier, qui a parlé le plus au long de la préparation de la pourpre, a renfermé tout ce qu'il nous en a dit, en quelques lignes. C'en était peut-être assez pour retracer dans ce temps-là l'idée d'une pratique connue; mais c'en était trop peu pour nous en éclaircir suffisamment dans le nôtre, où l'on a cessé d'en faire usage depuis plusieurs siècles.

Aristot. de Hist. anim. lib. 5, c. 15.

Plin. lib. 9, cap. 38.

Pline range toutes les espèces de coquillages qui donnent la teinture pourpre, sous deux genres, dont le premier comprend les petites espèces de *buccinum*, ainsi appelé parce que la coquille de ce poisson a quelque ressemblance avec un cor de chasse; et le second comprend les coquillages qui portent le nom de *pourpre*, comme la teinture qu'ils fournissent. On croit que ce dernier genre s'appelait aussi *murex*.

Id. ibid. c. 36.

Quelques auteurs prétendent que ce fut le hasard seul qui fit connaître aux Tyriens la teinture dont il s'agit ici. Un chien affamé ayant brisé avec ses dents un de ces coquillages sur le bord de la mer, et dévoré un de ces poissons, en eut tout le tour de la gueule teint d'une si belle couleur, qu'elle donna de l'admiration à ceux qui la virent, et fit naître l'envie de s'en servir.

Jul. Pollux. l. 1, c. 4. Cassiod. l. 1, var. ep. 2.

La pourpre de Gétulie [1] en Afrique, et celle de la

Plin. lib. 9, cap. 36-39.

[1] Vestes getulo murice tinctas.
(HORAT. l. II, *Epist.* 2, v. 181.)

Laconie en Europe [1], étaient fort estimées; mais la tyrienne en Asie l'emportait sur toutes les autres, celle principalement qui était mise deux fois à la teinture, et que l'on appelait pour cette raison *dibapha*. La livre s'en vendait à Rome mille deniers, c'est-à-dire cinq cents francs [2].

Le *buccinum* et le *murex* ne diffèrent presque que par la grosseur du coquillage, par la manière de les prendre, et par celle de les préparer. Le *murex* se pêche pour l'ordinaire en pleine mer, au lieu que le *buccinum* se prend sur des pierres et des rochers où il s'attache. Je ne parlerai ici que du *buccinum*, et je copierai une légère partie de ce que j'en trouve dans la savante dissertation de M. de Réaumur.

Mémoi[res de] l'acad[émie des] Scien[ces,] année

Les *buccinum* ne pouvaient être dépouillés de leur liqueur sans qu'on y employât un temps très-considérable. Il fallait d'abord casser la dure coquille dont ils sont revêtus. Cette coquille cassée à quelque distance de son ouverture, ou de la tête du *buccinum*, on enlevait les morceaux cassés. C'est alors que l'on apercevait une petite veine, pour me servir de l'expression des anciens, ou, pour parler plus juste, un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur renfermée dans ce petit réservoir le fait aisément distinguer; elle est très-différente de celle des chairs de l'animal. Aristote et Pline disent qu'elle est blanche; aussi est-elle d'une couleur qui tire sur le blanc, ou d'un blanc jaunâtre. Le petit

[1] Nec laconicas mihi
Trahunt honestæ purpuras clientæ.
(HORAT. l. II, *od.* 18, v. 7.)

[2] 818 fr. — L.

réservoir dans lequel elle est contenue n'est pas d'égale grandeur dans tous les *buccinum;* il a pourtant communément une ligne de large ou environ, et deux ou trois lignes de long.... C'était ce petit réservoir que les anciens étaient obligés d'enlever au *buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étaient contraints de le couper séparément à chaque poisson, ce qui était un fort long ouvrage, du moins par rapport à ce qu'on en retirait, car il n'y a pas la valeur d'une bonne goutte de liqueur contenue dans chaque réservoir. De là il est peu surprenant que la belle pourpre fût à un si haut prix parmi eux.

Aristote et Pline disent, à la vérité, que l'on ne se donne pas la peine d'enlever séparément ces petits vaisseaux aux plus petits coquillages de cette espèce; qu'on les pilait simplement dans les mortiers, ce qui était un moyen d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de temps. Il semble même que Vitruve donne cette préparation comme générale. Il est néanmoins peu aisé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moyen. La matière des excréments de l'animal devait altérer très-considérablement la couleur pourpre, lorsqu'on les faisait chauffer ensemble après les avoir mêlés dans de l'eau : car cette matière est elle-même colorée d'un brun verdâtre, couleur qu'elle communiquait apparemment à l'eau, et qui devait fort changer la couleur pourpre, parce que la quantité de cette matière est incomparablement plus grande que celle de la liqueur.

Architect. lib. 7, c. 13.

On n'en était pas quitte, dans la préparation de la pourpre, pour la peine que l'on avait eue à enlever un petit réservoir de liqueur à chaque *buccinum*. On jetait

ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d'eau, qu'on mettait pendant dix jours sur un feu modéré. Si on laissait pendant un temps si long sur le feu tout ce mélange, ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour donner la couleur propre à la liqueur : elle la prendrait beaucoup plus vite, comme je m'en suis assuré, dit M. de Réaumur, par un grand nombre d'expériences ; mais il fallait en séparer les chairs, ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur était contenue : ce qu'on ne pouvait faire, sans perdre beaucoup de la liqueur, qu'en faisant dissoudre ces chairs dans l'eau chaude, au-dessus de laquelle elles montaient ensuite en écume, qu'on avait grand soin d'ôter.

Voilà une des manières dont se faisait anciennement la teinture en pourpre, qui n'a point été, comme on le croit, absolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée, il y a environ cinquante ans, par la société royale d'Angleterre. Un des coquillages qui la fournit, et qui est une espèce de *buccinum*, est commun sur les côtes de ce pays-là. Les observations d'un Anglais sur cette nouvelle découverte furent imprimées dans les journaux de France en 1686.

Un autre *buccinum*, qui donne aussi la teinture de pourpre, et qui apparemment est un de ceux que Pline a décrits comme ayant cet usage, se trouve sur les côtes du Poitou. Les plus grandes coquilles de cette espèce ont douze à treize lignes de long, et sept à huit de diamètre dans l'endroit où elles sont le plus grosses. Ce sont des coquilles d'une seule pièce, tournées en spirale comme celles de nos limaçons de jardin, mais en spirales un peu plus allongées.

Dans le journal des Savants de 1686, on a décrit

les changements de couleur singuliers qui arrivent à la liqueur des *buccinum*. Si, au lieu de détacher le vaisseau qui la contient, comme les anciens le pratiquaient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre seulement ce vaisseau, et qu'en le ratissant on lui enlève sa liqueur, les linges, ou les autres étoffes, soit de soie, soit de laine, qui seront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre : mais ces mêmes linges, exposés à une chaleur du soleil, médiocre, telle qu'elle est le matin dans l'été, prennent en peu d'heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d'abord à paraître un peu plus verdâtre; puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron succède un vert plus gai. Ce même vert se change en un vert foncé, qui se termine en une couleur violette, après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainsi ces linges arrivent de leur première couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre, en passant par tous les différents degrés de vert. Je passe beaucoup d'observations très-curieuses de M. de Réaumur sur ces changements, mais qui ne sont point de mon sujet.

Il doit paraître surprenant qu'Aristote et Pline, nous ayant parlé de la teinture de pourpre et des coquillages qui la donnent, en différents endroits, ne nous aient pas dit un mot de ces changements de couleurs si dignes de remarque, par lesquels passe la liqueur avant que d'arriver à la pourpre. Peut-être que, n'ayant pas assez examiné ces coquillages par eux-mêmes, et n'en étant instruits que par des mémoires peu exacts, ils n'auront rien dit d'un changement qui n'arrivait point dans la préparation ordinaire de la pourpre : car, dans

ce cas, la liqueur étant mêlée dans les chaudières avec une grande quantité d'eau, elle passait tout d'un coup au rouge.

M. de Réaumur, dans le voyage qu'il fit sur les côtes du Poitou, l'année 1710, en considérant au bord de la côte les coquillages appelés *buccinum* que la mer avait laissés à découvert pendant son reflux, trouva une nouvelle teinture de pourpre qu'il ne cherchait point, et qui, selon toutes les apparences, a été inconnue aux anciens, quoique de même espèce que la leur. Il remarqua que les *buccinum* s'assemblaient ordinairement autour de certaines pierres, ou sous certaines arcades de sable, en si grande quantité, qu'on pouvait les y ramasser à pleines mains; au lieu qu'ils étaient dispersés çà et là partout ailleurs. Il remarqua, en même temps, que ces pierres, ou ces arcades de sable, étaient couvertes de certains grains dont la figure avait quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains était d'un peu plus de trois lignes, et leur grosseur d'un peu plus d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant sur le jaune. Il en exprima le suc sur les manchettes de sa chemise, qui n'en devinrent qu'un peu plus sales: il n'y vit d'autre couleur qu'un petit œil jaunâtre, qu'il démêlait à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiraient son attention lui firent oublier ce qu'il venait de faire. Il n'y pensait plus du tout, lorsque, jetant par hasard les yeux sur les mêmes manchettes un demi-quart d'heure après, il fut frappé d'une agréable surprise, et vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les grains avaient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences

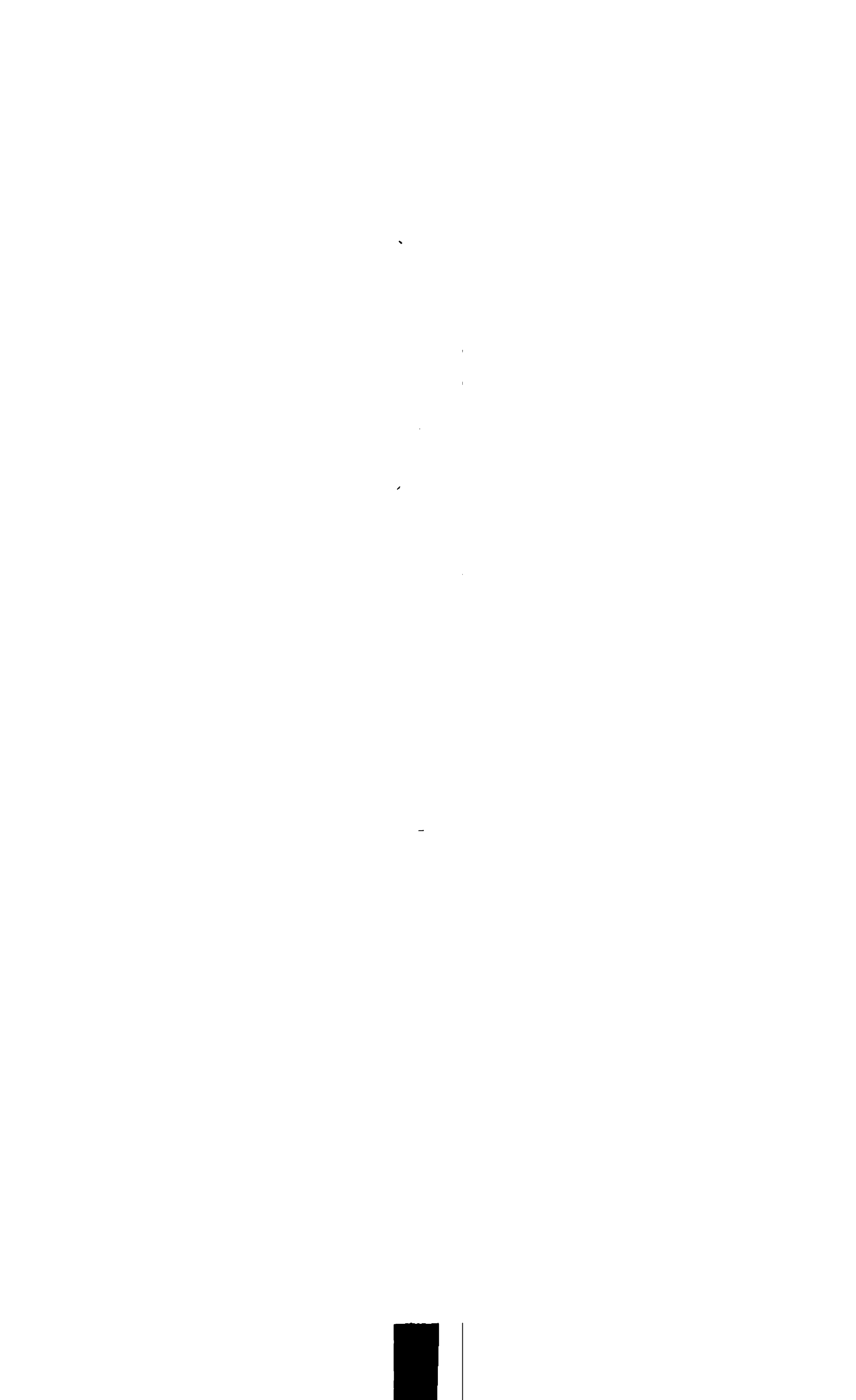
dont le récit fait un plaisir merveilleux, et montre quel trésor c'est dans un royaume que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût et des dispositions naturelles pour faire d'heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

M. de Réaumur remarque qu'on tirerait la liqueur de ces grains, qu'il appelle *des œufs de pourpre*, d'une manière infiniment plus commode que celle dont les anciens se servaient pour ôter la liqueur des *buccinum*; car il n'y aurait d'autre façon à faire, après avoir ramassé de ces œufs, et les avoir lavés dans l'eau de mer pour leur ôter, autant qu'il serait possible, les ordures qui pourraient altérer par leur mélange la couleur pourpre; il n'y aurait, dis-je, qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimerait alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en sens contraires, à peu près comme on exprime le suc des groseilles lorsqu'on en veut faire de la gelée; et même, pour abréger davantage, on pourrait employer de petits pressoirs, qui dans un moment feraient sortir toute la liqueur. On a vu auparavant combien il fallait de temps et de soins pour tirer la liqueur des *buccinum*.

Plin. lib. 22, cap. 2.

Le *coccus*, ou *coccum*, fournissait aux anciens la belle couleur et la belle teinture que nous nommons *écarlate*, qui le disputait en quelque sorte à la pourpre pour la beauté et l'éclat. Quintilien les joint ensemble, en se plaignant des pères et mères de son temps [1], qui, dès le berceau, revêtaient leurs enfants

[1] « Quid non adultus concupiscet, qui in purpuris repit? Nondum prima verba exprimit, et jam coccum intelligit, jam conchylium poscit. » (QUINTIL. lib. 1, cap. 2.)



qu'on a découvert la cochenille, qui donne une écarlate plus vive et plus éclatante que celle que donne le *kermès*, qui est plus foncée, et qui approche plus de la pourpre romaine. Elle a pourtant un avantage sur celle de la cochenille, qu'elle ne change point de couleur quand il y tombe de l'eau par-dessus, comme il arrive à l'autre, qui devient noirâtre à l'instant.

§ IX. *Étoffes de soie.*

Mémoires de l'acad. des Inscriptions, tome V.

La soie, comme l'observe M. Mahudel dans la dissertation qu'il nous a donnée sur cette matière, dont je ferai ici grand usage, la soie, dis-je, est une de ces choses dont on s'est servi, pendant plusieurs siècles, presque dans toute l'Asie, en Afrique, et en beaucoup d'endroits de l'Europe, sans que l'on connût ce que c'était; soit parce que les peuples chez qui elle se trouvait donnaient peu d'accès chez eux aux étrangers, soit que, jaloux d'un avantage qui leur était particulier, ils appréhendaient de se le voir ravir par d'autres. C'est sans doute de la difficulté qu'il y avait de s'instruire de l'origine de ce fil précieux que sont nées tant d'opinions singulières des plus anciens auteurs.

Herod. l. 3, cap. 106.

A juger par la description qu'Hérodote fait d'une laine plus belle et plus fine que l'ordinaire, et qu'il dit être le fruit d'un arbre des Indes (pays le plus reculé que les Orientaux connussent de son temps du côté du levant), il paraît que c'était la première idée qu'ils aient eue de la soie. Il n'était pas extraordinaire que des gens envoyés dans ce pays-là pour le reconnaître, ne voyant qu'en passant les cocons des vers à soie dont ces arbres étaient chargés, sous un climat où ces in-

sectes éclosent sur leurs feuilles, s'y nourrissent, et montent naturellement sur leurs branches, prissent ces cocons pour des pelotons de laine.

Il y a apparence que ce n'a été que sur la relation de ces gens peu fidèles, que Théophraste regardait ce genre d'arbres comme existant, et qu'il les rangeait dans une classe particulière, qu'il a formée d'arbres portant de la laine. Il y a tout lieu de croire que c'était aussi le sentiment de Virgile :

Theophr. in edit. Bodel. l. 4, c. 9.

> Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres.

Georg. l. 2, v. 121.

Aristote, quoique le plus ancien des naturalistes, est celui qui a donné la description d'un insecte le plus approchant du ver à soie. C'est en parlant des différentes espèces de chenilles qu'il en décrit une qui vient d'un ver cornu, et à laquelle il ne donne le nom de βόμβυξ que lorsqu'elle s'est renfermée dans une coque, d'où il dit qu'elle sort en papillon; changements qui, selon lui, s'accomplissent en six mois.

Aristot. l. 5, Hist. anim. c. 19.

Environ quatre cents ans après Aristote, Pline, auquel l'histoire des animaux écrite par ce philosophe était très-connue, a répété dans la sienne le même fait à la lettre. Il y range aussi sous le nom de *bombyx*, non-seulement cette espèce de ver qu'on a prétendu qui produisait la soie de Cos, mais encore diverses autres chenilles qui naissent dans cette île, et qu'il suppose y former des cocons, dont, à ce qu'il dit, les femmes du pays filaient la soie, et en faisaient des étoffes d'une grande légèreté et d'une grande beauté.

Plin. l. 11, cap. 22, 23.

Pausanias, qui a écrit quelques années après Pline, est le premier qui nous apprend que ce ver est indien,

Pausan. l. 6, pag. 394.

et que les Grecs l'apelaient σὴρ, d'où est dérivé le nom de *Seres*, habitants des Indes, chez lesquels on s'est convaincu, depuis, que cet insecte naissait.

Ce ver qui produit la soie est un insecte moins merveilleux encore par la matière précieuse qu'il fournit pour diverses étoffes que par les différentes formes qu'il prend, soit avant, soit après s'être enveloppé dans la riche coque qu'il se file lui-même. De graine ou semence qu'il est d'abord, il devient un ver assez gros, d'un blanc tirant sur le jaune. Devenu ver, il s'enferme dans sa coque, où il prend la forme d'une espèce de fève grisâtre, à qui il semble qu'il ne reste ni mouvement ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir papillon, après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de soie. Et enfin, mourant véritablement, il se prépare, par la graine ou semence qu'il jette, une nouvelle vie, que le beau temps et la chaleur de l'été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier tome du Spectacle de la nature une description plus étendue et plus exacte de ces divers changements.

C'est de cette coque où le ver s'était enfermé, qu'on nomme *cocon* ou *coucon*, qu'on tire les différentes qualités des soies qui servent également au luxe et à la magnificence des riches, et à la subsistance des pauvres qui les filent, les dévident, ou les mettent en œuvre. On trouve ordinairement dans chaque cocon plus de neuf cents pieds de fil; et ce fil est double et collé l'un sur l'autre dans toute sa longueur; ce qui revient par conséquent à près de deux mille pieds de fil. Quelle merveille, qu'on puisse d'une matière si fine, si déliée, et qui échappe presque à l'œil, composer des étoffes

aussi fermes et aussi durables que le sont celles de soie! Mais quel éclat, quelle beauté, quelle délicatesse dans ces étoffes! Il n'est pas étonnant qu'elles aient fait une partie considérable du commerce ancien, et que, comme elles étaient alors fort rares, elles aient été d'un grand prix. Vopisque assure que l'empereur Aurélien refusa [1], par cette raison, à l'impératrice sa femme, un habit de soie qu'elle lui demandait avec empressement, et qu'il lui dit : *Aux dieux ne plaise que j'achète du fil au poids de l'or!* car le prix d'une livre de soie était pour-lors une livre d'or.

Ce n'est que bien tard que l'usage des vers à soie a été connu, et est devenu commun dans l'Europe. L'historien Procope en place l'époque vers le milieu du cinquième siècle, sous l'empereur Justinien. Il donne l'honneur de cette découverte à deux moines, qui, étant nouvellement arrivés des Indes à Constantinople, entendirent parler de l'embarras dans lequel était Justinien, pour ôter aux Persans le commerce de la soie avec les Romains; ils se firent présenter à lui, et lui proposèrent, pour se passer des Persans, une voie plus courte que celle d'un commerce avec les Éthiopiens, à laquelle il songeait, qui était d'apprendre aux Romains l'art de faire eux-mêmes la soie. L'empereur, persuadé par leur récit, de la possibilité de ce moyen, les renvoya à Serinde (nom de la ville où ils avaient demeuré) chercher les œufs des insectes qu'ils disaient ne pouvoir en être transportés vivants. Ces moines, après un

[1] « Vestem holosericam neque ipse in vestiario suo habuit, neque alteri utendam dedit. Et quum ab eo uxor sua peteret, ut unico pallio blatteo serico uteretur, ille respondit : *Absit ut auro fila pensentur!* Libra enim auri tunc libra serici fuit. » (Vopisc. *in Aurel.*)

second voyage, étant de retour à Constantinople, firent éclore dans le fumier les œufs qu'ils avaient apportés de Serinde : il en sortit des vers qu'ils nourrirent avec des feuilles de mûrier blanc; et ils prouvèrent, par cette expérience, qui leur réussit, toute la mécanique de la soie, dont l'empereur avait souhaité d'être éclairci.

Depuis ce temps-là, l'usage de la soie se répandit peu à peu et passa dans d'autres parties de l'Europe. Il s'en fit des manufactures à Athènes, à Thèbes, à Corinthe; ce ne fut environ qu'en 1130, que Roger, roi de Sicile, en établit une à Palerme. On vit alors dans cette île et dans la Calabre des ouvriers en soie, qui furent une partie du butin que ce prince rapporta des villes de Grèce que j'ai nommées, dont il fit la conquête dans son expédition de la Terre-Sainte. Enfin, le reste de l'Italie et l'Espagne ayant appris des Siciliens et des Calabrois à nourrir les vers qui font la soie, à la filer et à la mettre en œuvre, les étoffes de soie commencèrent aussi à se fabriquer en France, surtout dans les parties méridionales de ce royaume, où les mûriers viennent plus facilement. Louis XI, en 1470, établit des manufactures de soieries à Tours; les premiers ouvriers qui y travaillèrent, furent appelés de Gênes, de Venise, de Florence, et même de la Grèce : les ouvrages de soie étaient encore si rares, même à la cour, que Henri II fut le premier qui porta un bas de soie aux noces de sa sœur.

Maintenant ils sont devenus fort communs; mais ils n'ont point cessé d'être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles ouvriers ont-ils pu jusqu'ici imiter cet ingénieux travail des vers à soie? Ont-ils trouvé le secret de former un fil

si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu? Ont-ils une matière plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étoffes? Sait-on comment ce ver convertit le suc d'une feuille en des filets d'or? Peut-on rendre raison de ce qu'une matière, liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermit et s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti? Peut-on expliquer comment ce ver est averti de se former une retraite pour l'hiver, sous les contours sans nombre de la soie dont il est le principe, et d'attendre dans ce riche tombeau une espèce de résurrection qui lui donne des ailes que sa première naissance lui avait refusées? Ce sont les réflexions que fait l'auteur du nouveau Commentaire sur Job à l'occasion de ces paroles : *Quis posuit in mentibus sapientiam?* Qui a donné à certains animaux qui ont l'industrie de filer, cette espèce de sagesse?

Job. ch. 38, v. 36, selon l'hébreu.

CONCLUSION.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici doit faire conclure que le commerce est une des parties du gouvernement qui peuvent le plus contribuer à la richesse et à l'abondance d'un état, et que par cette raison il mérite que les princes et leurs ministres y donnent une attention particulière. Il ne paraît pas, à la vérité, que les Romains en aient fait grand cas. Éblouis de la gloire des armes, ils auraient cru que c'eût été se dégrader que de donner leurs soins à l'exercice du trafic, et de devenir en quelque sorte marchands, eux qui se croyaient destinés à gouverner les peuples, et qui étaient uniquement occupés du dessein de conquérir l'univers. Il semble en effet que l'esprit de conquête et l'esprit de

commerce s'excluent mutuellement dans une même nation : l'un entraîne nécessairement le tumulte, le désordre, la désolation, et porte partout le trouble; l'autre, au contraire, ne respire que la paix et la tranquillité. Je n'examine point ici si cet éloignement des Romains pour le commerce était fondé en raison, et si un peuple qui n'est que belliqueux en est pour cela plus heureux; je dis seulement qu'un roi qui aime véritablement ses sujets, et qui cherche à répandre l'abondance dans ses états, ne manquera pas de donner tous ses soins pour y faire fleurir le trafic, et il y réussira sans peine. On a dit souvent, et c'est une maxime généralement reçue, que le commerce ne demande que liberté et protection : liberté renfermée dans de sages bornes, en ne gênant point ceux qui l'exercent par l'asservissement à des règles incommodes, onéreuses, et souvent inutiles; protection, en leur accordant tous les secours dont ils ont besoin. On a vu quelles dépenses fit Ptolémée Philadelphe pour rendre le commerce florissant en Égypte, et combien l'heureux succès qu'eurent ses soins lui a acquis de gloire. Un prince intelligent et bien intentionné ne se mêle du commerce que pour en bannir sévèrement la fraude et la mauvaise foi, et il en laisse tout le profit à ses sujets, qui en ont la peine, bien persuadé qu'il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états.

Je sais que le commerce a des inconvénients et des dangers. L'or, l'argent, les diamants, les perles, les étoffes précieuses, qui en font une grande partie, contribuent à entretenir une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les mœurs. Il serait à souhaiter qu'on pût écarter d'un royaume

chrétien le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à nourrir le luxe, la vanité, la mollesse et les folles dépenses; mais cela n'est pas possible. Tant que la cupidité régnera parmi les hommes, on abusera de tout, et même des meilleures choses. L'abus est condamnable, mais n'est point une raison d'abolir des usages qui ne sont point mauvais par eux-mêmes. Cette maxime aura lieu dans tous les arts dont j'ai à parler dans la suite.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

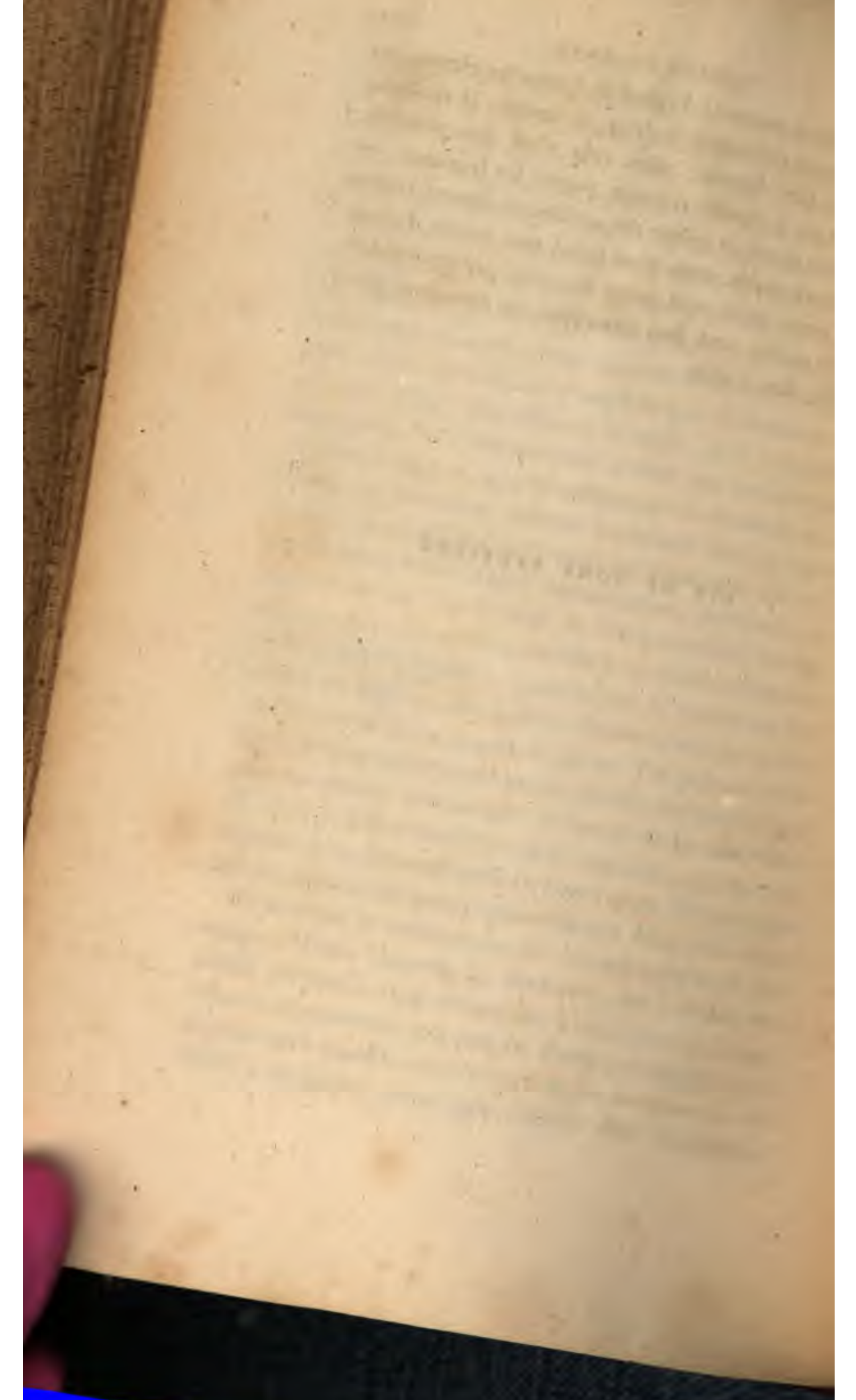


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME NEUVIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE

DES GRECS, DES PERSES, DES MACÉDONIENS, ETC.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE,

Depuis l'an du monde 3840 jusqu'à 3946.

LIVRE VINGT-DEUXIÈM

SUITE DE L'HISTOIRE

DES SUCCESSEURS D'ALEXAN

LIVRE VINGT-TROISIÈ

FIN DE L'HISTOIRE

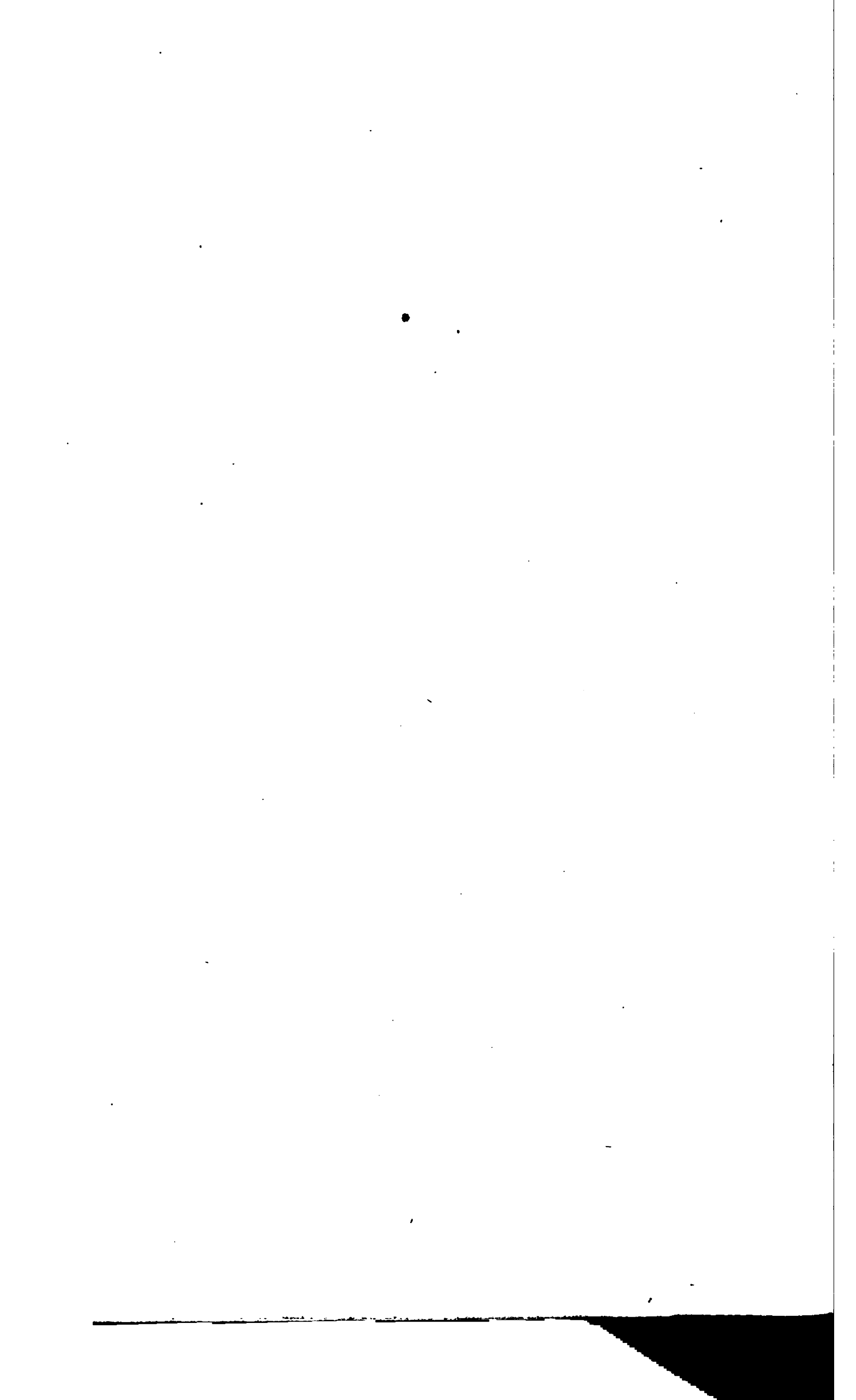
DES SUCCESSEURS D'ALEXA

LIVRE VINGT-QUATRIÈM

DES SCIENCES ET DES ARTS.

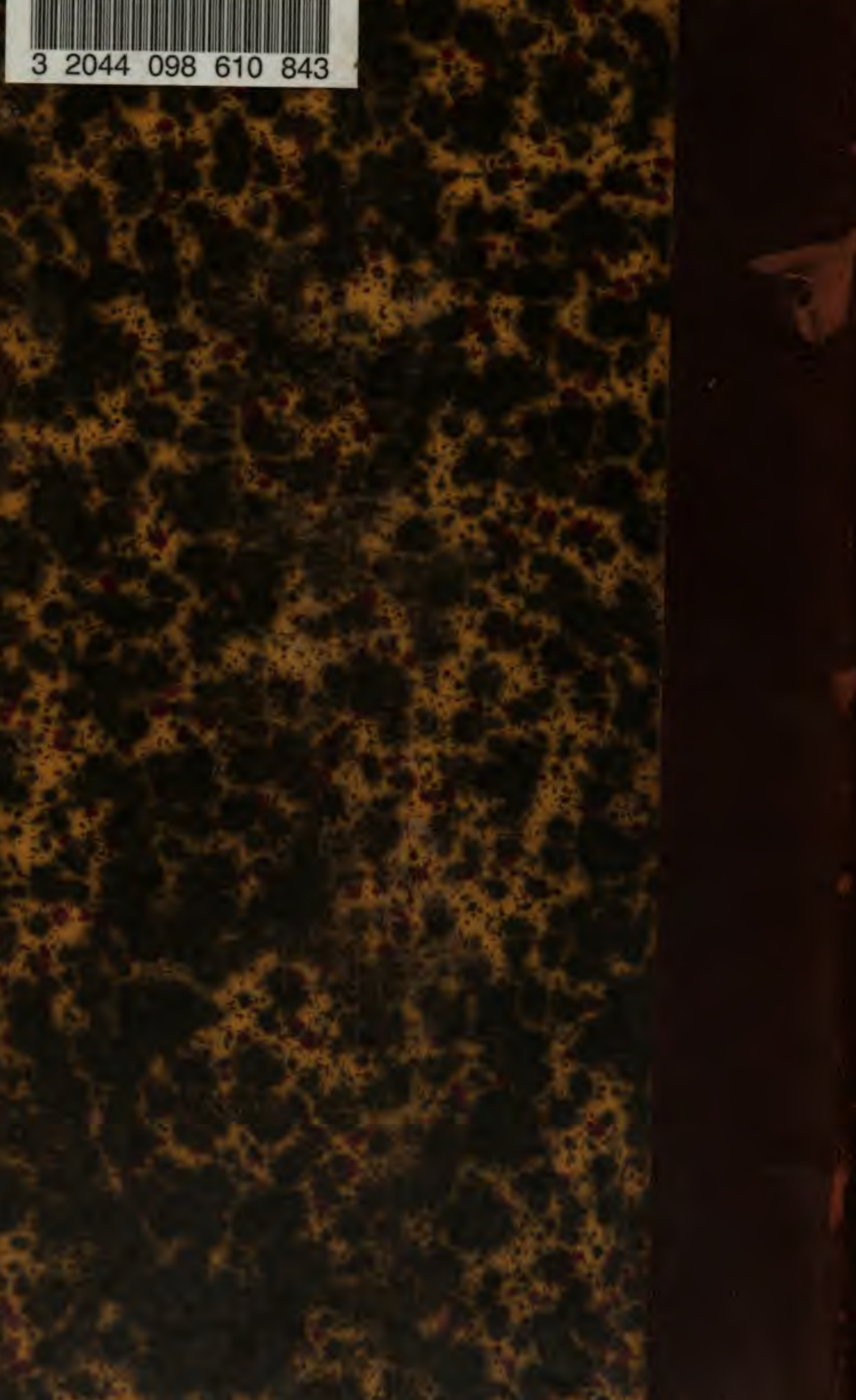
FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.










3 2044 098 610 843